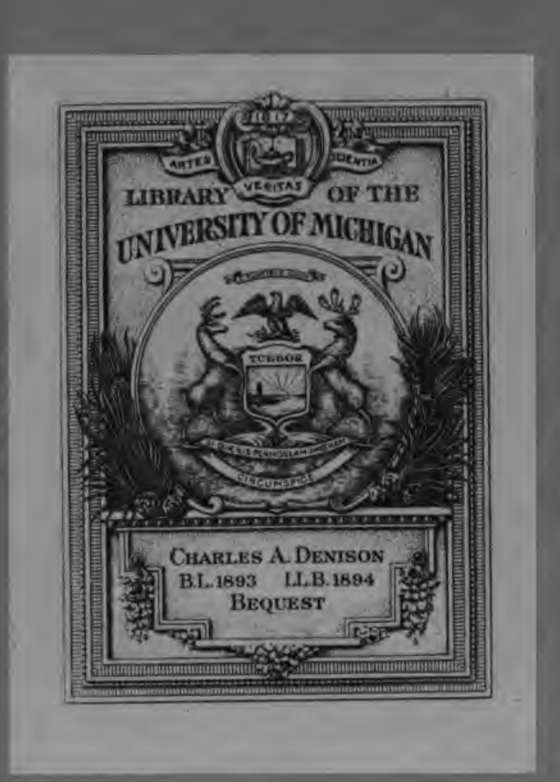
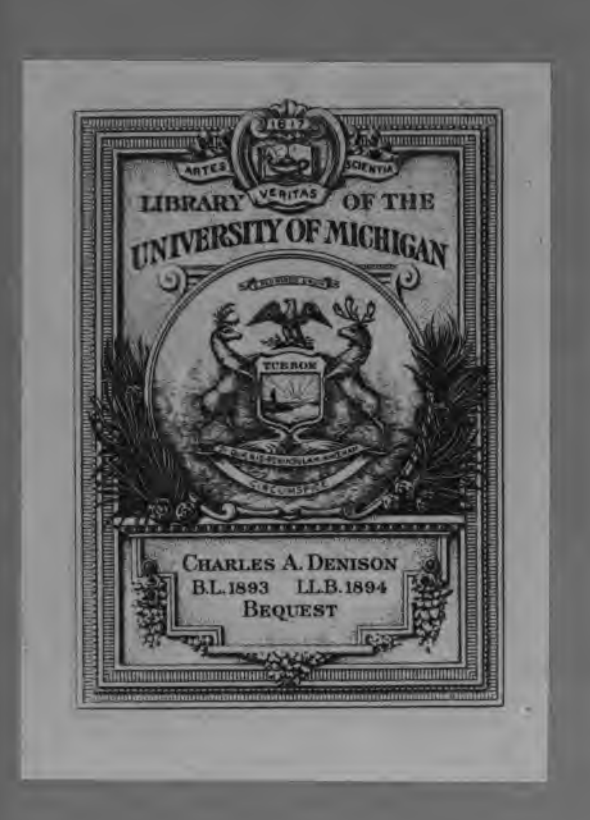


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



RÉCITS HISTORIQUES ET MŒURS DU Xᵉ SIÈCLE

HISTOIRE

DE

WALDRADE

DE LOTHER II

ET DE LEURS DESCENDANTS

PAR

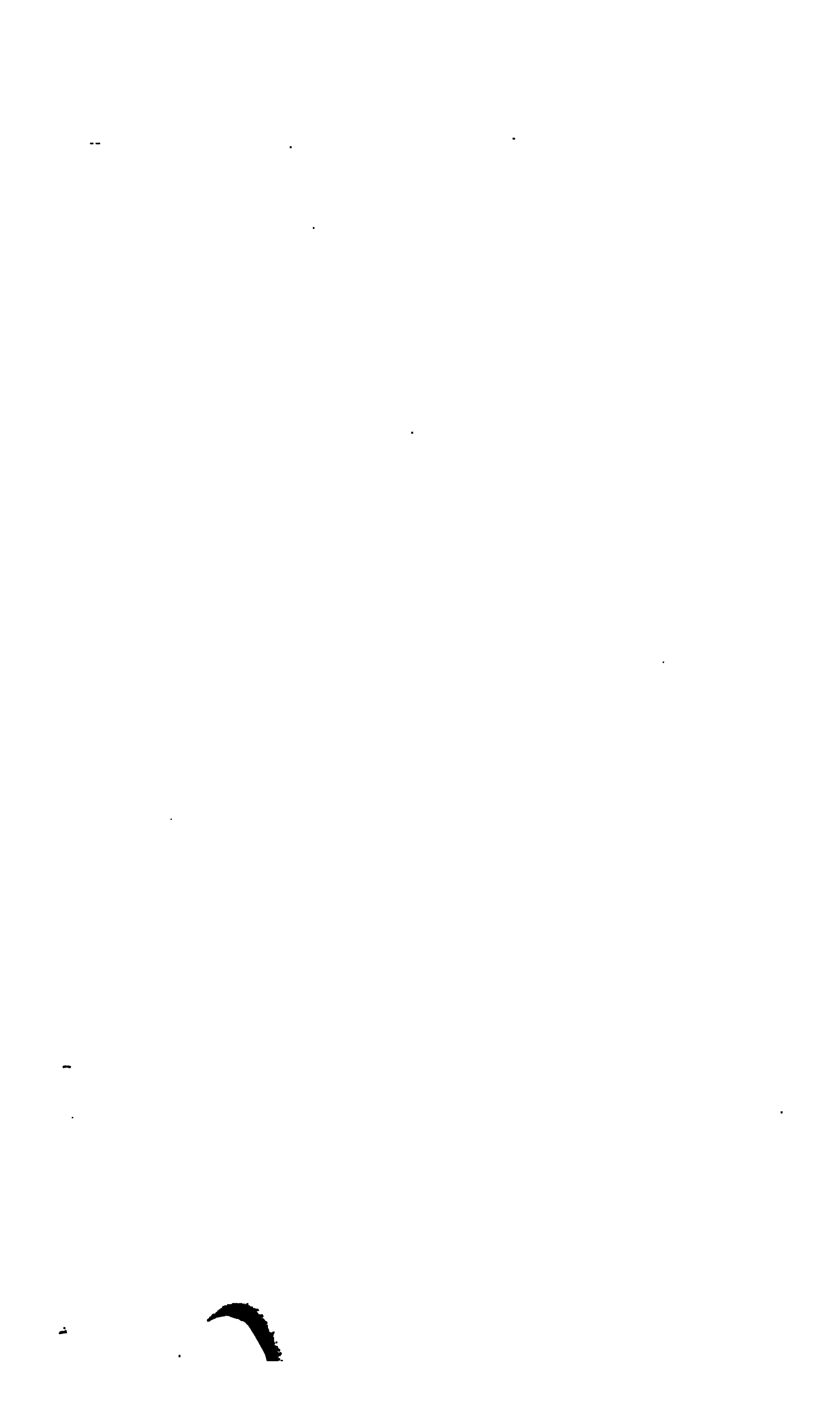
LE BARON ERNOUF

D'APRÈS

LIUDPRAND, FRODOARD,
ERCHEMPERT, LÉON D'OSTIE, BENOÎT DE SAINT-ANDRÉ
ANNALES DE SAINT-BERTIN ET DE FULDE
PANÉGYRIQUE DE BÉRENGER, ETC.



PARIS
LIBRAIRIE DE TECHENER, ÉDITEUR
RUE DE L'ARBRE-SEC, 52
Près la colonnade du Louvre



HISTOIRE

DE

WALDRADE

RÉCITS HISTORIQUES ET MŒURS DU X[e] SIÈCLE

PARIS.—TYPOGRAPHIE WITTERSHEIM
RUE MONTMORENCY, 8.

HISTOIRE

DE

WALDRADE

DE LOTHER II

ET DE LEURS DESCENDANTS

PAR

LE BARON ERNOUF

D'APRÈS

LIUDPRAND, FRODOARD,
ERCHEMPERT, LÉON D'OSTIE, BENOIT DE SAINT-ANDRÉ
ANNALES DE SAINT-BERTIN ET DE FULDE
PANÉGYRIQUE DE BÉRENGER, ETC.



PARIS
LIBRAIRIE DE TECHENER, EDITEUR
RUE DE L'ARBRE-SEC, 52
Près la colonnade du Louvre

1858

PRÉFACE

I

L'objet de cette étude historique peut se définir en peu de mots. Nous avons essayé de faire, pour une époque mal connue et trop dédaignée jusqu'ici, ce qu'a fait pour l'époque mérovingienne notre maître à tous, M. Augustin Thierry.

C'est dans le temps d'une crise sociale encore récente que nous avions conçu la première idée de ce travail ; l'étude du passé est parfois la consolation et le remède le plus efficace des maux du présent. En voyant alors tant d'hommes éclairés et honnêtes désespérer de la France et de notre siècle, il nous semblait utile de rappeler qu'après tout, Dieu n'est

jamais absent de son œuvre; qu'aux jours les plus néfastes de l'histoire, l'intervention de la Providence n'a jamais cessé de se manifester dans les affaires de ce monde; que jamais l'humanité n'est descendue dans des gouffres si profonds, qu'elle ne pût encore distinguer un coin du ciel, et y voir briller quelques étoiles.

Pour rendre cette démonstration plus sensible, il nous fallait remonter bien avant dans la nuit des âges, choisir une de ces époques de désorganisation et de barbarie, où l'on pouvait, à plus forte raison, désespérer de l'avenir, douter à la fois des hommes et de Dieu. Aucune ne remplissait mieux ces déplorables conditions, que la fin du IXe siècle, et la majeure partie du siècle suivant. Rien de plus lugubre dans l'histoire que l'aspect général de cet âge de désolation. L'empire de Charlemagne, en s'écroulant, semble entraîner le monde entier dans sa chute. Un souffle d'extermination a passé sur les nombreux descendants du grand empereur; victimes des fatigues de la guerre, ou de l'abus des plaisirs, ils disparaissent en peu d'années, et les dominateurs nouveaux qui héritent de leurs débris ne semblent

occupés qu'à s'entre-détruire. Aux misères de ces guerres civiles vient s'ajouter un fléau plus redoutable encore, celui des invasions! Opprimée en Espagne, menacée d'un schisme en Orient, l'Église contemple avec une morne désolation ses plus augustes asiles détruits ou insultés par les sectateurs farouches d'Odin ou de Mahomet. Au chant des hymnes pieux, au recueillement de la vie monastique a succédé le tumulte effrayant de la dévastation, puis le silence de la mort. La forêt sauvage reprend partout son empire; les broussailles et les ronces croissent plus épaisses, plus impénétrables parmi les ruines des cloîtres, des sanctuaires, et les ossements de nouveaux martyrs!

Les grandes cités, où s'élevaient encore alors tant de monuments, contemporains de meilleurs jours, ne nous présentent aussi que de lugubres tableaux pendant cette période. A partir des dernières années du IX[e] siècle, l'histoire de Rome est enveloppée d'épaisses ténèbres. Il semble que la Providence elle-même ait voulu dérober aux hommes la connaissance d'événements qui ne pouvaient qu'affliger les chrétiens sincères et scandaliser les faibles. Tout se ré-

duit à quelques épitaphes douteuses, à quelques traditions vagues, et souvent contradictoires; là comme partout, rien n'est certain que le malheur. A travers les splendeurs factices d'une civilisation en décadence, Constantinople nous offre un spectacle si rebutant, de tels raffinements de bassesse et de perfidie, que les violences de l'Occident semblent encore préférables. Enfin, cette époque est, comme on l'a dit souvent, celle du plus grand obscurcissement des sciences, des lettres et des arts[1]. Toutes les facultés humaines étaient alors absorbées par la préoccupation incessante du péril, ou par l'accablement qui suit le malheur accompli. Les annalistes de ce temps ont entrepris visiblement une tâche qui leur pèse; la pensée se forme péniblement dans leurs cerveaux, comme les caractères sous leurs mains inexpérimentées. Ils n'ont plus que des notions confuses sur des événements antérieurs à eux seulement de quelques années, souvent même ils ne savent pas mieux les faits contemporains. La différence des idiomes, l'inimitié native des races, les luttes conti-

nuelles des chefs indépendants, élèvent des barrières insurmontables entre les localités les plus rapprochées. Enfin, ce qui est plus triste encore, en même temps que l'intelligence, la conscience humaine semble s'obscurcir. De grossières superstitions, réminiscences de l'idolâtrie, usurpent le pouvoir moral de la religion, et rejettent dans l'ombre ses dogmes les plus essentiels. Le christianisme ainsi compris n'est plus ni un frein pour les forts ni une protection pour les faibles, et plusieurs hauts dignitaires du clergé autorisent par leur exemple l'ignorance, la violence et d'autres vices encore plus honteux. En présence de tant de scandales et de misères, quand la sécurité semblait proscrite comme la vertu; quand des terreurs incessantes assiégeaient le seigneur dans sa tour, le moine dans son couvent, le colon ou le serf dans sa chaumière; quand enfin chacun vivait au jour le jour, sans être sûr du lendemain ni même de la nuit, peut-on s'étonner qu'on ait cru à la fin prochaine du monde, et que cette catastrophe ait été prédite comme une expiation, implorée comme une délivrance!

II

Et pourtant, quand on a le courage d'aborder cette époque en détail; quand le regard s'est habitué, pour ainsi dire, à la nuit qui la couvre, des lueurs inattendues s'y révèlent; près du mal apparaît le bien, près du crime le châtiment. On prend, vers la fin du IXe siècle, la féodalité à sa source, dans toute la puissance de son organisation primitive et de sa raison d'être. On la voit ce qu'elle fut d'abord, ce qu'elle fut longtemps, l'expression d'une impérieuse nécessité sociale, le dernier refuge de la civilisation menacée, la barrière suprême où vint enfin se briser le flot destructeur! « Le Xe siècle, dit M. Michelet dans un de ses bons moments, fut un temps obscur, dont les résultats ont assez dit la grandeur. Ce fut l'âge de la défense, l'âge qui résista, bâtit les asiles de la résistance, et sauva l'Europe de l'invasion normande, hongroise et sarrasine. » Il y a vraiment quelque chose d'épique dans la physionomie de ces premiers chefs du mouvement féodal, de ces pa-

triarches du moyen âge, plus grands que les monarques dégénérés dont ils se partagent les dépouilles; si éminents par le courage et la force parmi les populations tremblantes qui s'abritent dans leur ombre, que pour elles ils ne sont pas des tyrans, mais des demi-dieux! Enfin, là même où les passions sont plus violentes et les scandales plus grands, l'intervention de la Providence se révèle incessamment, soit par quelques grandes vertus, apparaissant tout à coup parmi tant de maux, comme des fleurs sur les ruines, soit par les châtiments que la justice divine inflige aux plus grands coupables. Malgré l'engourdissement presque universel des esprits et des consciences, ces expiations terribles étaient remarquées et comprises par les hommes intelligents, et frappaient même le vulgaire d'une sorte d'effroi superstitieux. Luitprand, écrivain contemporain qui nous a été fort utile, s'écrie, au début même de son récit : « Quoi de plus commun de notre temps que ces manifestations de la vengeance du ciel! Ceux là même qui semblaient tombés en léthargie en sont émus[1]! »

[1] Quod, etiam qui stertit, animadvertit. (Luitp., Introd.)

Nous allons essayer de raconter une de ces expiations providentielles. Parmi tant de sombres histoires, devinées sur les indications vagues et incomplètes des contemporains, nulle ne nous a paru plus importante et plus instructive que celle des descendants de Waldrade et de Lother II, l'un des arrière-petits-fils de Charlemagne. Cette race, issue d'une liaison adultère flétrie par l'anathème, est frappée dès le berceau d'une malédiction qui ne s'éteindra qu'avec elle. Et pourtant cette race est énergique et vaillante dans sa perversité; elle se débat, et victorieusement parfois, contre la fatalité qui la poursuit. Tandis que la postérité légitime de Charlemagne s'abâtardit et s'éteint, la famille de Waldrade se relève, au contraire, d'un premier abaissement, elle donne à l'Italie une dynastie nouvelle, une impératrice à Constantinople, une souveraine à Venise, un pontife à Rome, un roi à la France. Mais en peu d'années toutes ces grandeurs aboutissent à de nouveaux scandales, à des chutes plus éclatantes[1]; et, jusqu'à la dernière génération, le malheur sera fidèle à cette famille condamnée.

[1] .... Tolluntur in altum, ut lapsu graviore ruant.

CLAUD.

Les récits qui vont suivre permettront d'apprécier d'une façon plus positive et plus complète qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la nature et l'importance du rôle que jouèrent les descendants de Waldrade dans les affaires de leur temps. Les annales de cette famille jettent même quelque clarté sur l'incident le plus curieux et le plus obscur de l'histoire du x[e] siècle. Elles vont nous expliquer, jusqu'à un certain point, l'influence extraordinaire qu'exercèrent alors en Italie quelques femmes sans pudeur, mais douées de facultés puissantes et d'une ambition insatiable. Deux de ces femmes, Berthe dite *la Grande Comtesse* et sa fille Ermengarde, étaient fille et petite-fille de Waldrade; une troisième, Mariuccia ou Marozie, plus fameuse encore par ses crimes et ses malheurs, appartenait également à cette famille par une double alliance.

III

Nous avons emprunté les principaux éléments de ce récit aux sources originales. L'étude approfondie de ces documents, malheureusement bien rares,

nous a mis sur la trace de certaines conjectures appuyées sur de graves probabilités inaperçues ou dédaignées jusqu'ici, et de quelques découvertes dont nous craignons de nous exagérer l'importance. Parmi ces découvertes, celle à laquelle nous attachons le plus de prix, c'est la restitution du véritable caractère de l'empereur Lambert, complétement oublié ou méconnu par tous les écrivains modernes, malgré les éloges évidemment désintéressés des deux seuls contemporains qui ont parlé de lui avec quelque détail. Ses actes, d'ailleurs, suffiraient pour justifier pleinement tout le bien que nous avons dit de lui. Lambert, mort trop jeune pour le bonheur de l'Italie, et peut-être de tout l'Occident chrétien, est assurément la plus noble, la plus intéressante figure de ces temps barbares. (Voyez ci-après, XXVII.)

Nous aurons occasion, dans le cours de notre travail, d'apprécier le caractère et la valeur des principaux auteurs contemporains qui nous ont servi de guides, et dont les noms sont cités en tête de cet ouvrage ; en parler d'avance ici, ce serait nous exposer à des répétitions inutiles. Nous dirons toutefois quel-

ques mots de l'un des plus importants, celui qui nous a été le plus utile, et le seul peut-être des écrivains de cette époque qui mérite véritablement le nom d'historien. Liudprand ou Luitprand, diacre de l'église de Pavie, secrétaire de Bérenger II, roi d'Italie, puis d'Othon le Grand qui le fit évêque de Crémone, a été l'un des hommes les plus instruits et les plus intelligents qui aient vécu dans cet âge de ténèbres. On a trouvé de lui deux ouvrages, dont le principal est « l'histoire ou relation des faits mémorables des princes de son temps. » Par une coïncidence singulière, cet ouvrage, fruit des loisirs forcés d'un long exil, est inspiré par la même pensée qui nous a constamment guidé dans nos recherches sur *la famille de Waldrade*. Dans son épître dédicatoire, adressée à son ami Recemond ou Raimond, évêque d'Elvire en Espagne, Luitprand dit formellement que le but principal de ses récits est de faire ressortir l'action manifeste de la justice divine dans les catastrophes qui se sont accomplies sous ses yeux.

Cet écrivain n'est pas seulement contemporain et témoin oculaire d'une partie des événements qu'il raconte; sa famille et lui-même y ont joué un cer-

tain rôle, et sa vie entière s'y rattache. Nous croyons inutile d'entrer à ce sujet dans des détails personnels qui se retrouveront nécessairement ailleurs. Disons seulement que malgré l'importance incontestable de son témoignage, Luitprand n'est pas toujours un guide sûr. On ne s'aperçoit que trop, dans le cours de son récit, qu'il écrivait de mémoire, d'après des souvenirs personnels ou des renseignements recueillis de vive voix pendant sa jeunesse. Il était, de plus, sous l'impression d'un amer ressentiment contre Bérenger II, son ancien maître, dont il avait encouru la disgrâce. Aussi l'on remarque dans son ouvrage l'extrême désordre de narrations, des inexactitudes fréquentes dans les dates, une partialité évidente pour ses amis, des exagérations haineuses contre ses ennemis. On peut encore lui reprocher le cynisme de certains détails de mœurs, étrangement placés surtout dans un livre adressé à un évêque par un prêtre. Malgré ces graves défauts, l'*histoire* de Luitprand, malheureusement inachevée, n'est pas sans une certaine valeur littéraire. Son style, généralement âpre et entortillé, est parfois d'une singulière énergie, et, à tout prendre, bien supérieur à celui

de Frodoard et des autres chroniqueurs du même temps. Il a d'ailleurs l'incontestable mérite de contenir des renseignements historiques d'un grand intérêt, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Enfin, pour tout dire en un mot, Luitprand est, pour l'époque dont il s'agit, ce qu'est Grégoire de Tours pour l'époque mérovingienne. (Voyez *Éclaircissements*, n° II.)

Parmi les modernes dont les travaux nous ont été le plus utiles, nous citerons le savant D. Calmet, la *Francia orientalis* d'Eckhart, l'*Italia sacra* d'Ughelli, et surtout les doctes investigations de Muratori. Nous avons dû néanmoins contredire parfois ce dernier, qu'une bizarre préoccupation a souvent entraîné à voir sous un faux jour la plupart des événements qui font l'objet de cette étude. Libéralement encouragé dans ses travaux par les princes de l'illustre maison d'Est, Muratori s'était mis en tête de leur témoigner sa reconnaissance en faisant remonter à Charlemagne leur généalogie, et par suite celle de la maison de Brunswick-Hanovre, actuellement régnante en Angleterre. Dans ce but, il a fait d'incroyables efforts pour rattacher les ancêtres incontestés de la

maison d'Est, qui vivaient au XIe siècle, à la famille des premiers marquis ou souverains indépendants de Toscane, qui effectivement descendaient de Charlemagne en ligne féminine, d'un côté par une fille de l'empereur Lother Ier, de l'autre, par Berthe, fille illégitime de *Lother II et de Waldrade*. Ce système, qui ne repose, comme nous le verrons, que sur des hypothèses invraisemblables, a singulièrement fourvoyé Muratori dans l'appréciation des hommes et des choses de ce temps : en voulant ménager ou vanter les ancêtres présumés de son protecteur, il s'est laissé entraîner à des réticences, à des assertions évidemment inexactes, et que nous avons dû rectifier. Nous espérons démontrer que les maisons d'Est et de Brunswick n'ont rien de commun avec les descendants de Waldrade, et, de plus, qu'une semblable parenté n'est guères à regretter.

On ne peut se défendre d'une émotion pénible en s'engageant dans l'étude de ces temps obscurs. On se croirait transporté dans un de ces fourrés inextricables des forêts vierges du Nouveau-Monde, qui embarrassent la marche des plus hardis explora-

hommes du xᵉ siècle sont les parias de l'histoire; les plus célèbres écrivains les ont à peine honorés d'un regard. Et cependant bien des générations ont vécu, ont aimé, ont souffert dans ce crépuscule sinistre; tellement souffert, que peu d'individus parvenaient alors à la vieillesse! Il y a toujours quelque chose d'instructif et d'émouvant dans ces tableaux des misères d'un autre âge. On retrouvera dans celui-ci, comme dans le nôtre, les convoitises et les déceptions de l'ambition et de l'amour, les horreurs de la guerre, l'orgueil et la corruption des grands, les souffrances et l'avilissement des petits; triste bagage de folie et de misère, que l'humanité traîne en tout temps après elle! En présence de ces graves et douloureux enseignements de l'historien, qui de nous ne s'écrierait avec Térence :

« Homo sum, nihil humani à me alienum puto. »

« *Et moi aussi, je suis homme, et rien de ce qui concerne l'humanité ne saurait m'être indifférent.* »

A. E.

LA

FAMILLE DE WALDRADE

PREMIÈRE PARTIE

LOTHER II ET WALDRADE

I

Quand le traité de partage du nouvel empire d'Occident, conclu à Verdun en 843, mit fin aux longues et sanglantes dissensions des trois fils survivants de Louis le Débonnaire, Lother, Louis le Germanique et Charles le Chauve; l'aîné, Lother, eut pour son lot le royaume d'Italie et toute la portion orientale des Gaules, avec le titre héréditaire d'empereur. En 855, ce prince ayant abdiqué pour se retirer dans un cloître où il mourut au bout de six jours, ses États furent subdivisés entre ses trois fils, Louis II, Lother et Charles. Louis II eut l'Italie et le titre d'empereur, le reste fut partagé entre Charles et Lother II, et la partie possédée par celui-ci prit de lui le nom de *Lotherrègne* (Lothersreich). On reconnaît facilement dans ce nom celui de *Lorraine.* L'impression primitive, produite par la

destinée étrange et sinistre de ce prince, avait été si forte et si profonde, qu'après mille ans écoulés, une partie de ses États porte encore son nom, instinctivement conservé et transmis par des générations qui ne le comprenaient même plus[1] !

Le partage des États de l'empereur Lother Ier fut l'occasion d'une scène scandaleuse de violence entre ses deux fils aînés et leur jeune frère. Ils prétendaient le faire déclarer incapable de régner, comme étant sujet dès l'enfance à des attaques d'épilepsie, l'enfermer dans un monastère et lui ravir sa part de l'héritage paternel ; mais l'opposition menaçante des *fidèles* du vieux monarque fit avorter cette tentative coupable. C'est ainsi que par un juste jugement de Dieu, les haines et les discordes sacriléges des fils de Louis le Débonnaire revivaient et se multipliaient avec leur postérité.

Deux ans après, c'est-à-dire en 857, Lother II fit avec son jeune frère un traité par lequel celui-ci lui assurait la réversibilité de tous ses États, si lui-même venait à mourir sans enfants. Cependant, à la mort de Charles, qui arriva, suivant les plus grandes probabilités, en 863, son héritage fut partagé entre ses deux frères ; Lother en abandonna à Louis II toute la partie méridionale. Les événements que nous allons raconter expliqueront suffisamment comment Lother fut amené à se départir des avantages que lui assurait le traité de 857.

Du vivant même de son père, ce prince avait contracté

[1] Le savant dom Calmet a parfaitement démontré que ce mot de *Lotherrègne* n'avait jamais été appliqué aux États bien autrement vastes de Lother Ier, mais à la subdivision possédée par son fils, dont la contrée si longtemps nommée *Lorraine* formait effectivement le noyau principal. La ville de Metz était la capitale de Lother II.

une sorte d'accord ou promesse de mariage, et par suite entretenu des relations intimes avec une jeune fille nommée WALDRADE, mais toutefois sans aucune des formalités religieuses qui constituaient un mariage véritable. Waldrade appartenait à une famille riche, d'origine gallo-romaine ; plusieurs de ses ancêtres avaient rempli des fonctions importantes sous les derniers rois mérovingiens ; son frère et un de ses oncles occupaient de hautes positions dans le clergé. Selon toute apparence, Lother II comptait faire ratifier par l'autorité religieuse cette union, que son père ignorait ou improuvait ; mais aussitôt après la mort de celui-ci, de graves nécessités politiques, sur lesquelles les contemporains ne s'expliquent pas, forcèrent le nouveau roi à quitter la femme de son choix pour épouser Thietberge ou Theutberge, fille d'un comte *frank* nommé Boson, qui avait des domaines considérables en Bourgogne. Peut-être fut-il forcé de prendre une femme d'origine franke, pour ménager les susceptibilités de la race conquérante, à laquelle il appartenait lui-même.

Quoi qu'il en soit, Lother, marié contre son inclination, ressentit bientôt une aversion profonde contre sa femme légitime. Au bout de quelques mois, il ne voulut même plus qu'elle habitât avec lui, et renoua publiquement avec Waldrade des relations qui probablement avaient toujours été continuées en secret. Tous les hommes sages et honorables de son royaume furent scandalisés de cette conduite ; les parents de la reine s'en plaignirent hautement, et il y en avait de si puissants, que Lother fut contraint de la rappeler, mais il ne voulut même pas la voir, et la tint entièrement séquestrée de tous ceux qui pouvaient prendre intérêt à son sort. Dès ce moment, son parti était pris irrévocablement de substituer la concubine à l'épouse lé-

gitime, et toute sa vie se passa en efforts infructueux pour y réussir.

Les annalistes de cette époque, interprètes fidèles du sentiment populaire, ont attribué à la magie l'influence étrange exercée par Waldrade sur un prince qui, pour l'amour d'elle, se fit le persécuteur et le bourreau d'une femme innocente, brava l'anathème pontifical et l'inimitié de deux princes ambitieux et puissants. Cette magie prétendue n'était qu'une de ces passions profondes, indomptables, qui s'irritent et se fortifient par les obstacles mêmes, une de ces flammes véhémentes et désordonnées dont parle la Rochefoucault, qui s'accroissent au lieu de s'éteindre au souffle des orages. Ces amours, rares en tout temps, devaient surtout paraître étranges dans ce siècle de passions brutales et faciles, où les princes du sang de Charlemagne n'imitaient guères de leur illustre aïeul que le dérèglement de ses mœurs. On ne s'étonnait pas de ce que Lother avait une maîtresse, mais de ce qu'au mépris de toutes les lois ecclésiastiques et civiles, de tout ce que l'on respectait encore dans ces temps barbares, il prétendait élever cette maîtresse à un rang qui ne pouvait lui appartenir.

Pour y réussir, il fallait trouver ou inventer contre Theutberge des griefs suffisants pour faire annuler son mariage, et Lother, aveuglé par sa passion, s'y décida facilement. Il ne craignit pas de se déshonorer lui-même, en la faisant accuser d'avoir eu avant son mariage un commerce incestueux avec Humbert ou Hubert son frère, auquel il avait donné le gouvernement d'une partie de la Bourgogne. Cette première fois, la reine fut soumise à un genre d'épreuves fort ordinaire dans ce siècle : un homme délégué par elle comme son champion, entra dans une chaudière d'eau bouillante, et en sortit sain et sauf. Ce

prodige équivalait à une justification complète; elle fut donc admise à la table du roi, et rétablie dans tous ses priviléges de reine et d'épouse, mais ce ne fut pas pour longtemps. Lother suspecta à tort ou à raison la sincérité de cette épreuve, et au retour d'un voyage d'Italie qu'il fit dans ce temps-là, il prétendit avoir trouvé de nouvelles preuves du crime de sa femme. Cette fois, on s'y prit avec plus d'habileté pour donner à la violence et à la calomnie les apparences de la justice. On fit comprendre à Theutberge qu'il y allait de sa vie si elle ne consentait elle-même à s'avouer coupable, en présence des évêques, du crime dont on l'accusait, cet aveu public étant le seul moyen d'arriver à un divorce que le roi voulait obtenir à tout prix. En même temps ce prince n'épargnait rien pour circonvenir les évêques de son royaume, et en faire des dupes ou des complices.

Gonthier, archevêque de Cologne et oncle de Waldrade, fut l'auxiliaire le plus actif de sa nièce et de Lother dans ces intrigues criminelles. C'était un prélat assez instruit pour son temps, ayant une apparence de gravité trompeuse, et fort expert à citer de mémoire, dans les assemblées d'évêques, des passages de l'Écriture ou des Pères et des décisions de conciles ayant quelque rapport aux questions débattues. Cette facilité lui donnait une grande influence sur les évêques ignorants, malheureusement fort communs dans ce siècle. Tel était notamment Thelgaud, archevêque de Trèves et propre frère de Waldrade; aussi se conduisait-il en tout d'après les inspirations de son oncle.

On trouve çà et là, dans les anciennes archives ecclésiastiques du Lotherrègne, la trace des manœuvres coupables qu'employa Lother pour gagner les évêques. Ce

fut ainsi qu'il acheta le suffrage de celui de Toul, en lui rendant trois abbayes que lui-même avait précédemment usurpées. Son père, en mourant, avait exigé que cette restitution eût lieu, mais une passion criminelle obtint facilement le sacrifice qu'avait inutilement réclamé la piété filiale. Lother gagna par des sollicitations amicales et des faux-semblants de piété ceux que des présents n'auraient pu corrompre, comme Galton de Verdun, qui avait été élevé avec lui, et Advence de Metz, le plus respectable des prélats du royaume par son âge comme par ses vertus. La faiblesse de celui-là était du moins touchante ; contemporain du père et de l'aïeul de Lother II, il avait même vu Charlemagne ; ce souvenir était comme un rêve merveilleux d'enfance, toujours présent à sa pensée. Aussi ne savait-il rien refuser à l'arrière-petit-fils de ce grand homme. Il poussa la complaisance jusqu'à faire une démarche dont le succès eût comblé les vœux de Lother : il s'agissait de décider l'archevêque de Reims, le célèbre Hinkmar, l'une des lumières de l'Église d'Occident, à venir apporter, au concile qui devait juger Theutberge, l'autorité de sa présence et de son approbation. Hinkmar, qui alors ne connaissait que très-imparfaitement toute cette affaire, y pressentit néanmoins quelque iniquité cachée, et prétexta une maladie pour se dispenser d'assister à l'assemblée [1].

II

Le premier acte de cette comédie sacrilége se passa à Aix-la-Chapelle, au mois de janvier 860. Lother se présenta, *les larmes aux yeux*, devant les évêques de son

[1] Tous les détails de cette affaire trop fameuse se trouvent dans les

royaume. Il leur exposa quel soupçon infâme pesait sur la reine; ajoutant que, loin de se disculper, elle ne faisait que pleurer, demandant à finir ses jours dans un cloître. Quand il crut en avoir assez dit, il invita les évêques à passer dans la salle où il tenait la reine gardée à vue. Elle se jeta à leurs pieds, se déclarant indigne de demeurer plus longtemps avec son époux, et en prenant à témoin l'archevêque Gonthier, qui, disait-elle, avait reçu sa confession. Il y avait dans cette scène une invraisemblance monstrueuse, c'était que Theutberge eût été précisément choisir le plus proche parent, l'agent le plus actif de sa rivale, pour lui faire un pareil aveu. Gonthier lui-même sentit le péril d'une si audacieuse imposture, et pour mieux compromettre la reine, il ne rougit pas de l'engager à recommencer sa prétendue confession en présence de tous les évêques. Mais cette fois la pudeur fut plus forte que la crainte : Theutberge refusa l'explication personnelle et directe qu'on lui demandait, et insista pour que Gonthier dît lui-même *ce qu'il savait.* Alors l'archevêque, « témoignant par ses soupirs et par ses larmes combien il avait de répugnance à remplir cet office, » révéla à ses collègues les aveux de la reine. Les évêques retournèrent ensuite auprès du roi, lui déclarèrent que sa femme s'était reconnue coupable, et l'engagèrent à lui permettre d'embrasser la vie monastique.

Un mois après, cette scandaleuse procédure fut solennellement confirmée en présence du clergé et du peuple, dans une assemblée générale (*placitum generale legitimum*), tenue

lettres du pape Nicolas et d'Hinkmar, et dans les procès-verbaux des conciles. On peut consulter, à ce sujet, la collection du père Labbe, années 860 et 862, et une longue dissertation dans l'histoire ecclésiastique du P. Noël Alexandre. (V. *Éclaircissements.*)

également à Aix. Lother voulait contraindre sa femme à y confesser publiquement son prétendu crime, mais il ne put ou n'osa d'abord pousser la violence jusque-là. Il la força toutefois d'y comparaître, de lui remettre à lui-même sa confession, consignée dans un écrit qui fut lu en présence de tout le monde, et de renouveler ses supplications pour obtenir de se retirer dans un cloître. Ensuite le Roi, répondant à une interpellation des évêques, affirma qu'il n'avait provoqué ces aveux par aucune contrainte, et qu'il en était même *tout désolé!!!* Quoique tout fût concerté d'avance, du moins par la majorité, il y eut quelque hésitation parmi ceux des évêques dont la conscience était plus timorée. Plusieurs avaient réclamé les avis du grand Hinkmar, qui leur avait répondu par une *consultation* véhémente, dans laquelle il s'élevait surtout fortement contre ce scandale inouï d'un mariage déclaré nul par suite d'une confession divulguée, et contre l'abus monstrueux d'une procédure criminelle dans laquelle le complice présumé n'était pas même assigné. Ce dernier argument surtout fit quelque impression. Le frère de Theutberge fut sommé de venir se justifier, mais étant alors en état de rupture ouverte avec son beau-frère Lother, il ne pouvait venir à Aix qu'avec un sauf-conduit que ce prince lui refusa ! Dès lors il fut réputé légalement contumace ; les évêques prononcèrent la sentence de Theutberge ; ils la condamnèrent à subir la pénitence publique, et à passer le reste de ses jours enfermée dans un monastère. On sait que pour être admis à la pénitence publique, il fallait se présenter à la porte de l'église, vêtu de misérables haillons, et réitérer à haute voix l'aveu de ses crimes en présence du clergé et du peuple. Lother et sa complice voulaient obtenir à tout prix cette confession publique,

espérant compromettre ainsi sans retour la cause de leur victime. Mais déjà Theutberge, quoique rigoureusement surveillée, avait pu faire parvenir au pape Nicolas plusieurs lettres dans lesquelles elle protestait d'avance contre tous les aveux que la crainte ou la violence pourrait lui arracher. Elle réitéra trois fois cette protestation, depuis les deux réunions d'Aix jusqu'à celle de Metz, dont nous parlerons bientôt.

Les scènes d'Aix-la-Chapelle furent bientôt connues dans tout l'Occident, et y causèrent une indignation et une stupeur générales. Les violences brutales et criminelles n'étaient pas rares dans ces temps barbares, mais c'était quelque chose d'étrange et d'inouï que cette torture morale, froidement préméditée, s'exerçant sur une femme que tous les gens de bonne foi, clercs ou laïcs, savaient et proclamaient innocente. On s'irritait surtout, et non sans raison, du concours que la plupart des évêques du Lotherrègne prêtaient à cette œuvre d'iniquité. L'archevêque de Reims se refusa d'abord à croire que les choses se fussent passées ainsi, en dépit de ses énergiques efforts pour défendre la cause de la religion et de l'équité. Le pape Nicolas, homme juste et austère, bien digne d'être le chef de l'Église dans ces temps difficiles, voulut s'éclairer et réfléchir mûrement avant de prendre un parti. Lother lui ayant envoyé immédiatement deux évêques pour solliciter la ratification de la sentence, le pape répondit seulement qu'il ne pouvait statuer avec tant de précipitation sur une affaire si importante.

Telle était la situation des choses, quand un incident imprévu vint leur donner une face nouvelle. Theutberge trouva moyen de se soustraire par la fuite à l'ignominie de la pénitence publique ; elle chercha et trouva un asile dans

les États de Charles le Chauve, oncle de Lother. Ce prince embrassa chaudement sa défense; il avait pour cela plusieurs motifs, qui n'étaient pas tous également honorables. Bien que sa première femme vécût encore, il entretenait peut-être déjà des relations intimes avec la fameuse Richilde, qu'il épousa plus tard, et Richilde était la propre nièce de Theutberge. Il y avait bien aussi une certaine convoitise ambitieuse dans le zèle que Charles affectait pour défendre l'inviolabilité du nœud conjugal. Lother ne tarda pas, d'ailleurs, à lui fournir des griefs nouveaux et personnels. Pour se venger de l'appui que son oncle donnait à Theutberge, il recueillit à son tour deux femmes dont la conduite scandaleuse avait déjà été l'objet des censures ecclésiastiques, à la requête de Charles lui-même. L'une était Judith, sa propre fille, enlevée par Beaudoin, comte de Flandres. L'autre était Ingeltrude, épouse du comte Boson, frère de Richilde. Cette femme infidèle avait depuis longtemps quitté son époux, et fuyait de pays en pays pour se dérober à sa vengeance. Comme Lother se conduisait en tout d'après les inspirations de Waldrade, on pourrait penser que cette femme audacieuse avait dès lors conçu le projet d'une sorte de conjuration féminine contre le despotisme des princes et l'autorité suprême de l'Église. Ce patronage immédiat et personnel de la concubine de Lother II en faveur d'une épouse adultère ressort clairement d'un aveu qui échappa à Lother lui-même, dans sa correspondance avec le pape. C'était dans les domaines épiscopaux de Gonthier, l'oncle et le complice le plus dévoué de Waldrade, que la femme de Boson avait trouvé un asile. Nous verrons dans la suite de ce récit un plan d'association tout pareil à celui-là, conçu et réalisé en Italie par la fille même de Waldrade.

Pour se garantir du ressentiment de Charles le Chauve, Lother acheta chèrement la protection de son autre oncle, Louis le Germanique. Il lui céda l'Alsace en 860, l'année même de la condamnation de Theutberge. Trois ans après, à la mort du jeune roi Charles de Provence son frère, Lother fit un nouveau sacrifice. Bien qu'il dût hériter seul de ce royaume d'après le traité de 857, il le partagea à l'amiable avec son autre frère Louis II, empereur d'Italie, dont il tenait à se ménager l'appui auprès du pape. Si Lother n'obtint pas, par cette politique, l'impunité et la sanction de sa conduite scandaleuse, du moins il en retarda le châtiment.

Deux années s'étaient écoulées ainsi depuis les scènes d'Aix, quand Lother, voyant que toutes ses sollicitations à Rome demeuraient sans résultat, résolut de passer outre, et de s'engager si avant, qu'il devînt impossible de le faire reculer. Il rassembla de nouveau à Aix les évêques qui avaient condamné Theutberge, et leur présenta un écrit par lequel il les suppliait d'annuler son union, et de l'autoriser à en contracter une nouvelle, *vu qu'il lui était impossible de demeurer plus longtemps dans la continence*[1]. Les évêques, prévenus ou gagnés, s'empressèrent de faire droit à cette étrange requête. L'autorisation qu'ils accordèrent était uniquement fondée sur les aveux précédemment extorqués à Theutberge. Ils alléguèrent plusieurs décisions de conciles contre les mariages incestueux, ce qui n'avait aucun rapport à la question, et un prétendu texte de saint Ambroise, qui permettait un nouveau mariage à l'époux d'une femme délaissée pour crime d'adultère. Ce texte n'était pas en réalité de saint Ambroise, mais de l'un de

[1] Labbe, coll. conc., t. VIII, p. 741.

ses commentateurs, et de plus l'application en était fausse, puisque Theutberge était accusée, non d'adultère, mais d'un crime commis avant le mariage.

Lother s'empressa d'envoyer au souverain pontife les actes de ce nouveau concile. Le pape Nicolas qui voulait ménager l'empereur Louis II et peut-être Lother lui-même, fit encore cette fois une réponse évasive. Il dit aux envoyés de Lother qu'il comptait envoyer auprès de lui des légats pour examiner à fond cette grave affaire, qu'alors seulement il pourrait prendre une décision et la faire connaître, qu'il priait surtout le roi de ne rien faire qui la préjugeât ! Mais Lother ne tint aucun compte de cette injonction : il épousa publiquement Waldrade, et la fit honorer comme reine. Tous les hommes pieux et sages déplorèrent cette précipitation insensée, et le peuple n'en fut que plus disposé à attribuer aux sortiléges de Waldrade l'aveugle emportement du roi, si empressé de sacrifier son honneur et ses vrais intérêts à la satisfaction et au triomphe d'un amour illicite.

III

Cette union coupable était à peine consommée, que l'expiation commença. Charles le Chauve dénonça aux évêques de son royaume les scandales que commettait et qu'autorisait Lother. La même année, les deux princes eurent ensemble une conférence à Savonnières, auprès de Toul, et Lother, pour éviter une rupture complète avec son oncle, fut contraint de s'engager formellement à subir le jugement d'un nouveau concile, qui pourrait annuler tout ce qui s'était fait jusque-là contre Theutberge, et contraindre

son mari à la reprendre. Lother promit assez facilement tout ce qu'on voulut, se réservant d'éluder plus tard ses promesses. Il se sépara même en apparence de Waldrade, mais en s'arrangeant pour qu'elle ne fût jamais bien éloignée de lui. Conformément à l'usage abusif de son siècle, il avait disposé, en faveur de cette femme, de plusieurs abbayes d'un revenu considérable. La résidence favorite de Waldrade était l'abbaye de Ludre ou Saint-Déicole dans la Bourgogne transjurane, dont elle finit par expulser tous les religieux, soit qu'ils eussent blâmé sa conduite, soit tout simplement pour se mettre plus à l'aise. En dépit des ménagements simulés que commandaient la religion et la politique, Waldrade n'avait pas cessé d'être en fait la reine véritable. Lother ne faisait rien que d'après ses conseils, et ne montrait de bienveillance qu'à sa famille et à ses partisans. Il commit notamment pour lui complaire une grave imprudence, qui le mit au plus mal avec Rome, en donnant de sa propre autorité l'archevêché de Cambrai à un clerc nommé Hilduin, frère de Gonthier, et par conséquent oncle aussi de Waldrade. Cet Hilduin, homme violent et de mœurs peu régulières, n'avait pas été élu canoniquement suivant les usages du temps. Aussi l'archevêque Hinkmar refusa de le sacrer, et dut référer au pape de ce nouveau scandale. Hilduin ne céda la place qu'après trois lettres menaçantes du souverain pontife. Il était resté dix mois à Cambrai, mettant largement à contribution les domaines épiscopaux.

Cependant le pape, ayant acquis la conviction qu'il y avait là un grand scandale à réparer, ordonna qu'un nouveau concile s'assemblerait à Metz, sous la présidence de deux légats, pour examiner à fond toute l'affaire. Les instructions qu'il donna à ces légats lui font le plus grand hon-

neur. Il leur prescrivait de vérifier scrupuleusement toutes les assertions de Lother; de rechercher notamment s'il y avait eu, du vivant de son père, quelque formalité de mariage entre Waldrade et lui, si son union avec Theutberge avait été forcéé, comme il le prétendait[1]; vérifier enfin si l'accusation intentée contre Theutberge avait quelque fondement sérieux, en dehors des aveux extorqués, contre lesquels elle avait protesté d'avance. Surtout, il exigea expressément que l'accusée comparût en personne. Tout en convoquant le concile dans les États de Lother, le pape entendait que la décision fût rendue avec toutes les garanties désirables d'impartialité. Dans ce but, il avait remis aux deux légats, pour les oncles de Lother, des lettres par lesquelles il les priait d'envoyer chacun à Metz au moins deux évêques de leurs États. Si les intentions du pape avaient été remplies, Lother se serait trouvé sous le coup d'une sentence solennelle, décisive; il n'y avait plus pour lui ni subterfuge, ni hésitation possibles.

Mais Lother ne s'endormait pas dans le péril, ou plutôt Waldrade veillait et agissait pour lui, car les manœuvres employées dans cette circonstance portent un caractère marqué d'astuce féminine. Les deux légats, Rodoald et Jean, étaient déjà circonvenus et gagnés, quand ils arrivèrent à Soissons, où Charles le Chauve les reçut au monastère de Saint-Médard. Outre la lettre du pape dont nous avons parlé, ils en avaient une autre pour ce prince, relative au rapt de sa fille Judith, affaire que le pape lui conseillait sagement d'arranger par un mariage. En donnant ce conseil, le pape débarrassait Lother du grief le plus

[1] Ils devaient, en conséquence, demander la production de l'acte ou traité de mariage, et faire comparaître ceux qui y avaient assisté.

sérieux que son oncle eût contre lui; on voit donc bien que le souverain pontife, tout en poursuivant la juste réhabilitation de Theutberge, agissait dans un esprit de conciliation. Les légats ne remirent à Charles que cette deuxième lettre et gardèrent l'autre. Ils supprimèrent de même celle qui était adressée à Louis le Germanique. Ces deux princes ignorèrent ainsi qu'ils avaient été requis de faire intervenir au nouveau concile des évêques de leurs États, et il ne vint à Metz[1] que des évêques de Lother, intéressés à ne pas se déjuger. Les légats infidèles supprimèrent encore une troisième lettre du pape, adressée aux évêques rassemblés, dans laquelle il leur prescrivait la marche à suivre, et leur recommandait la plus scrupuleuse impartialité.

Tout se passa donc au gré de Waldrade, et contre le gré du souverain pontife. Les légats se firent représenter les actes d'Aix-la-Chapelle, et après avoir entendu, pour la forme, quelques nouveaux témoins subornés, ils confirmèrent purement et simplement la sentence de Theutberge. Il ne fut nullement question de faire comparaître l'accusée, la volonté formelle du pape à cet égard ayant été soigneusement dissimulée par ses mandataires. Les évêques acquiescèrent docilement à cette ratification. Un seul, plus éclairé ou plus consciencieux que les autres, ayant ajouté à sa signature une formule de réserve à l'appréciation suprême du pape, l'archevêque Gonthier gratta immédiatement cette phrase avec un instrument tranchant, et ne laissa subsister que la signature.

Immédiatement après, les deux archevêques Gonthier et Thelgaud, *oncle et frère de Waldrade,* partirent pour aller solliciter à Rome la confirmation définitive de la condam-

[1] Juin 863.

nation de Theutberge, du divorce et du second mariage de Lother. Mais, si prompt qu'eût été le voyage de ces deux envoyés, le pape savait déjà en partie, avant leur arrivée, comment les choses s'étaient passées. Pour avoir le temps de compléter ses informations, il ne leur donna audience que trois semaines plus tard, et cette fois encore il se borna à faire lire en leur présence les procès-verbaux d'Aix et de Metz, et à leur demander s'ils étaient prêts à affirmer la vérité de tous les faits énoncés dans ces actes. Ils répondirent avec assurance qu'ils n'avaient rien signé qu'ils ne fussent disposés à soutenir. Convaincu enfin de ce qu'il soupçonnait depuis si longtemps, que tout dans cette affaire n'avait été que calomnie, artifice et complaisance sacrilége, le pape n'hésita pas à sévir contre des hommes qui avaient si criminellement abusé de la justice ecclésiastique pour servir les amours coupables du roi et de leur parente, et qui persévéraient audacieusement dans leur mensonge en présence du chef de l'Église.

Peu de jours après leur première audience, les deux prélats comparurent, mais cette fois comme accusés, en présence des évêques réunis sous la présidence du pape. Cette assemblée, digne enfin du nom de concile, annula et flétrit les décisions d'Aix et de Metz, déposa Gonthier et Thelgaud, et prononça la même peine contre tout évêque qui ferait cause commune avec eux. Le pape sévit également contre ses légats infidèles ; tous deux furent privés de leurs évêchés.

L'attitude énergique du pape Nicolas ne tarda pas à lui susciter de graves embarras. Gonthier et Thelgaud furieux allèrent se plaindre à l'empereur Louis, frère de Lother, qui se trouvait alors à Bénévent, et l'on sut bientôt à Rome que ce prince arrivait avec une suite nombreuse de

gens armés, pour contraindre le pape à rétablir les deux archevêques déposés. Gonthier avait eu l'adresse de mettre ce prince dans ses intérêts, en lui promettant l'assistance énergique de Lother contre les Musulmans qui dévastaient l'Italie méridionale.

Quoique l'empereur Louis eût témoigné dans d'autres circonstances beaucoup de respect et d'affection au pape Nicolas, il était alors tellement irrité, et telle était la sauvage barbarie des mœurs du temps, que tout était à craindre, surtout dans les premiers moments. Contre un semblable danger, le pape ne voulut employer que les armes spirituelles. Il ordonna que le clergé irait processionnellement à la rencontre de l'empereur, portant en grande pompe les reliques les plus révérées. Pour lui, ne voulant pas avoir l'air de demander grâce, il se tint au palais de Latran, attendant que l'empereur vînt à lui.

Ces sages précautions ne purent empêcher un scandale déplorable. Les gens de l'empereur, fort excités contre le pape et les Romains, arrivèrent plus tôt qu'on ne pensait, et se ruèrent sur la procession, au moment même où elle descendait les degrés de Saint-Pierre. Il s'ensuivit un choc tumultueux, dans lequel des prêtres et des clercs furent maltraités, la châsse même de la vraie croix renversée et foulée aux pieds. L'alerte fut si vive, que le pape dut abandonner son palais pour venir se réfugier dans la basilique. Ce pontife, qui avait prescrit un jeûne général pour la circonstance, jeûna lui-même plus qu'il n'aurait voulu, car il resta trois jours entiers bloqué sans provisions dans Saint-Pierre. Pendant ce temps, les gens de l'empereur traitèrent Rome en ville conquise, et y commirent mille indignités.

Mais ces violences contre l'église n'étaient alors qu'un

emportement éphémère, et le sentiment religieux reprenait bientôt son empire. Au bout de trois jours, l'homme qui avait insulté la vraie croix mourut subitement ; l'empereur lui-même tomba gravement malade, et sa femme effrayée s'empressa d'implorer le pardon et les prières du souverain pontife. Celui-ci, maître et juge à son tour, consentit à se rendre auprès de l'empereur, et, « après qu'ils eurent conféré ensemble, disent les annales de Saint-Bertin, le pape rentra paisiblement dans son palais de Latran, et l'empereur, ayant complétement changé d'avis, ordonna à Gonthier et à Thelgaud de s'en retourner, dégradés comme ils étaient venus. » Gonthier néanmoins ne se tint pas encore pour battu. Avant de quitter Rome, il adressa au pape une protestation insolente contre sa prétendue tyrannie. Son principal argument en faveur de la seconde union de Lother, c'était que les fiançailles avaient eu lieu du consentement des parents de Waldrade, avant le mariage de Theutberge. La question n'était pas là, mais dans la validité des griefs allégués par Lother contre son véritable mariage, griefs qu'il n'avait jamais pu prouver. On comprend d'ailleurs tout ce qu'avait d'odieux et d'abusif l'invention de Gonthier, oncle de Waldrade, dans une affaire où il était en quelque sorte juge et partie [1].

La remise de cette protestation donna lieu à de nouveaux désordres. Le pape ayant refusé de la recevoir, Gonthier voulut la faire déposer de force sur l'autel de Saint-Pierre. Il s'ensuivit, dans l'église même, une rixe où les gens de Gonthier, conduits par son frère Hilduin, jouèrent des bâtons, et bientôt des épées. Les gardiens de Saint-Pierre,

[1] Cette protestation est textuellement reproduite dans les Annales de Saint-Bertin.

n'étant pas les plus forts, furent très-maltraités; l'un d'eux mourut même de ses blessures. Gonthier, s'étant mis ainsi la conscience en repos, retourna tranquillement à Cologne célébrer l'office pascal. Il mit le comble à ses méfaits, en envoyant une copie de sa protestation au fameux Photius, patriarche intrus et schismatique de Constantinople. Photius ne manqua pas de se prévaloir de cette communication, qui était, selon lui, une nouvelle preuve de la tyrannie de l'église romaine, intolérable même en Occident.

Mais Gonthier compromettait encore davantage sa cause par ses violences, et bientôt il se trouva abandonné de tous les évêques ses complices, qui se soumirent à la décision du saint-siége. Thelgaud son neveu, qui n'avait péché que par ignorance et par simplicité, respecta l'arrêt d'interdiction qui l'avait frappé. Enfin Lother lui-même, se voyant délaissé et blâmé de tout le monde, essaya de désarmer le pape par une feinte obéissance. Il écrivit une lettre des plus humbles, pour obtenir la permission d'aller lui-même à Rome expliquer sa conduite. Il désavoua en même temps toute participation à la rébellion de Gonthier, et lui désigna un successeur. Gonthier irrité enleva, en quittant Cologne, une partie du trésor de l'église, et repartit pour Rome avec Thelgaud. Son but était cette fois de dévoiler en détail au pape toutes les fourberies employées contre Theutberge. Il espérait, grâce à cette délation, obtenir sa réintégration et celle de son neveu, mais son attente fut encore trompée. Le pape jugea avec raison que ces deux prélats avaient donné à l'église un trop grand scandale, pour qu'on pût user pleinement d'indulgence à leur égard. Il ne se laissa pas séduire davantage par l'humilité apparente de Lother. Il n'ignorait pas que, nonobstant ses protestations hypocrites, ce prince continuait à voir secrètement Waldrade, et

demeurait aveuglément soumis à toutes ses volontés. Après avoir fait semblant de pourvoir au remplacement de son oncle, il avait fini par éluder les injonctions du pape, et par lui faire même une nouvelle insulte, en donnant pour successeur à Gonthier son frère Hilduin, l'archevêque intrus de Cambrai, le profanateur de Saint-Pierre.

Vers le milieu de février de l'an 865, Louis le Germanique et Charles le Chauve eurent ensemble au palais de Douzy une conférence dans laquelle il fut question des affaires de leur neveu Lother. Ils lui firent dire par deux évêques, qu'avant d'entreprendre ce voyage de Rome dont il parlait toujours, il fallait réparer le scandale de sa conduite, en reprenant et honorant publiquement Theutberge comme son épouse légitime, après quoi il aurait tout loisir d'aller faire ses dévotions à Rome. Ce message avait un tel caractère de menace que Lother se crut à la veille d'être détrôné. Il fit de nouvelles promesses d'amendement, supplia le pape d'intercéder pour lui, et ce pontife, ne voulant pas qu'une juste cause triomphât par des moyens indignes d'elle, exhorta encore les deux princes, et principalement Charles, le plus zélé ou le plus ambitieux, à s'abstenir de toute hostilité envers leur neveu.

Le pape Nicolas agissait en tout ceci avec autant de prudence que de fermeté. Sans jamais faire ni laisser même espérer aucune concession contraire aux lois et à la morale de l'église, il épuisait toutes les ressources d'une sage temporisation avant d'en venir aux moyens de rigueur. Il voulait corriger, mais non détruire ; aussi, tout en punissant les complices de Lother, il n'alla jamais au delà d'une menace d'excommunication ; mais en même temps il lui refusait la permission d'aller à Rome, tant qu'il n'aurait pas repris sa femme légitime.

IV

Enfin le pape, lassé des atermoiements indéfinis de Lother, se décida à envoyer en France un nouveau légat, Arsène, évêque de Porta (Porto-d'Anzio), muni des pouvoirs les plus étendus. La mission de ce légat était politique autant que religieuse, et touchait à tous les graves intérêts alors en litige. Avant tout, il devait mettre formellement Lother en demeure de reprendre immédiatement Theutberge, et l'excommunier s'il s'y refusait encore. Convaincu que cette réconciliation ne pourrait être durable, tant que la séparation de Lother et de Waldrade ne serait pas complète et irrévocable, le pape avait prescrit de plus à son légat de ramener avec lui à Rome cette femme dangereuse. Enfin il devait négocier en même temps un traité d'alliance définitif entre Lother et ses oncles, pour que son retour à une vie plus exemplaire devînt aussi la plus solide garantie de sa tranquillité comme roi. Ces instructions étaient parfaitement sages, et n'excédaient en rien l'autorité que les mœurs et les nécessités de ce siècle accordaient aux souverains pontifes.

Le succès de cette mission sembla d'abord complet. Le légat remit successivement aux trois princes les lettres du pape, qui furent reçues avec de grandes démonstrations de respect, bien que le pape s'y exprimât d'une façon impérieuse et péremptoire, qui choqua la susceptibilité d'Hinkmar et de quelques autres évêques. Mais c'était là une pure question de forme, car tous les hommes éclairés et honnêtes, clercs ou laïcs, étaient d'accord sur le fond. Lother se trouva ainsi acculé dans ses derniers retranchements; il

lui fallut se soumettre, du moins en apparence, à l'inflexible décision du pape, et reprendre publiquement une chaîne abhorrée. La réintégration de Theutberge dans sa dignité d'épouse légitime se fit avec une grande pompe. Lother se rendit au palais de Douzy pour la recevoir des mains du légat et de Charles le Chauve. Elle ne lui fut remise toutefois qu'avec de minutieuses et singulières précautions ; le pape Nicolas avait tout prévu, tout combiné d'avance, car il n'ignorait pas combien cette réunion pouvait devenir périlleuse pour la reine. « Douze des hommes de Lother, tant comtes que vassaux, dit l'annaliste de Saint-Bertin, prêtèrent solennellement à Theutberge, sur les Évangiles, un serment dont la formule avait été rédigée à Rome. Ce serment portait que Lother la recevrait et traiterait honorablement comme sa femme, et que jamais il ne lui adviendrait aucun mal au sujet de leurs anciennes discordes, ni dans sa vie ni dans ses membres, ni de la part du roi, ni de quelque homme que ce fût, à son instigation, avec son ordre ou consentement. Le même jour (3 août 865) le légat, assisté des principaux archevêques et évêques du royaume, remit Theutberge entre les mains de Lother, l'adjurant sous peine d'excommunication et de damnation éternelle, d'être fidèle au serment qui venait d'être prêté en son nom. » Le tout se passa à Douzy en présence d'une foule de nobles, de clergé et de peuple accourue pour assister à une scène qui semblait devoir être le dénouement de cette longue tragédie domestique. Quelques jours après, et comme pour mettre le sceau à cette réconciliation si pompeusement et si péniblement élaborée, Lother et Theutberge, revêtus des ornements royaux, assistèrent ensemble aux offices de l'Assomption.

En réalité, pourtant, rien n'était fini. La résignation de

Lother n'était qu'une feinte encouragée secrètement par le légat. Arsène, homme artificieux et cupide, s'était à son tour laissé gagner par Waldrade ; et, de même que ses prédécesseurs, il trahissait la confiance du pape. Il avait suggéré aux deux coupables un nouveau plan de conduite. Lother devait désarmer la rigueur du pontife par une soumission apparente, sauf à contraindre plus tard sa femme légitime à solliciter, *comme d'elle-même*, une nouvelle séparation. L'amoureuse impatience du roi dévoila prématurément cette trame habilement conçue. Conformément à ses instructions, le légat était reparti pour Rome avec Waldrade. Mais Lother ne put supporter une séparation même momentanée ; Waldrade n'avait pas encore franchi les Alpes, que déjà il la rappelait instamment auprès de lui. Elle s'échappa de Pavie pour aller le rejoindre : on ignore si elle trompa cette fois la surveillance du légat, ou si elle lui acheta cette nouvelle connivence. Depuis la cérémonie de Douzy, Lother n'avait pas voulu revoir une seule fois la malheureuse Theutberge[1].

On a néanmoins peine à se défendre de quelque commisération pour un tel amour. A travers les justes imprécations des annalistes ecclésiastiques, on retrouve, on suit avec un intérêt involontaire cette passion aussi profonde que coupable, qui pendant plus de dix ans n'eut

[1] Ce légat Arsène mourut peu de temps après, *possédé du démon*, suivant les chroniques contemporaines, et, dans tous les cas, d'une façon très-peu édifiante. Son siége épiscopal fut donné à un prêtre de l'église romaine, qui avait montré beaucoup de zèle dans l'examen de cette célèbre affaire. Ce prêtre, qui parvint dans la suite à la papauté, est le célèbre et malheureux Formose, sur lequel une des filles de Waldrade vengea cruellement plus tard les injures de sa famille, comme on le verra dans la suite de ce récit.

pas une heure de calme, et qui se conservait parmi tant d'épreuves, plus ardente, plus indomptable à la fin qu'au premier jour. On ne saurait trop le redire : c'est un spectacle étrange, unique dans ce siècle, que celui d'un prince dont la vie entière est subordonnée à une telle pensée, pour lequel toutes les occupations d'une existence royale n'ont en réalité qu'une seule importance véritable, qu'un but immuable, défendre celle qu'il aime ou se rapprocher d'elle. S'il entreprend de longues excursions dans les immenses forêts des Ardennes, il n'y est pas entraîné par l'amour de la chasse, cette passion dominante des princes de son temps. Dans ces solitudes ombragées, le cerf, le sanglier, l'aurochs même n'attirent point sa poursuite ; le but de ces courses aventureuses, c'est toujours quelque vallée profonde et solitaire, quelque métairie perdue, où il va revoir celle que la conscience, l'honneur et la religion même du serment lui commandent en vain d'oublier. La vie publique de Lother appartient à Waldrade comme sa vie privée. Toutes ses démarches se rapportent à elle; s'il s'efforce de capter la bienveillance de ses vassaux par des présents et des banquets somptueux, celle des évêques et des clercs par de grandes démonstrations de ferveur et des donations pieuses, c'est pour les intéresser à la défense de ses amours ! Quelle fascination étrange, inexplicable exerçait donc cette femme ! Et quand on voit ce charme toujours irrésistible, toujours fatal, se transmettre de génération en génération pendant plus d'un siècle dans la race issue de cette coupable union, on se demande si les contemporains n'étaient pas plus clairvoyants que nous, en supposant l'intervention de quelque ange des ténèbres dans ces mystères de la fragilité humaine !

Le pape ne tarda pas à apprendre qu'il avait été joué

encore une fois, et que Theutberge, menacée de nouvelles violences, avait dû se réfugier de nouveau près de Charles le Chauve. Suivant une autre version, Theutberge, excédée des procédés ignominieux de son mari, qui en était venu à lui refuser *même de quoi manger*, s'était échappée pour aller solliciter elle-même son divorce à Rome, et ce fut Charles qui fit courir après elle. Le pape sut aussi que Waldrade avait reparu dans les États de son amant, et que celui-ci avait osé affirmer à plusieurs évêques que ce retour avait eu lieu avec l'agrément du souverain pontife. Justement indigné, celui-ci prononça, le jour de la Purification, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, la sentence d'excommunication de Waldrade, qu'il notifia de suite aux évêques de la Gaule et de la Germanie. Il menaça de nouveau Lother de le traiter de même, s'il persévérait dans son désordre.

La passion de ce prince ne fut nullement découragée par l'arrêt solennel de réprobation qui venait de frapper sa complice. Il fit offrir au pape de prouver la réalité du crime imputé à Theutberge, et celle d'un premier mariage avec Waldrade, par l'épreuve du duel ou combat judiciaire. Enfin il en revint, mais trop tard, au plan de conduite qu'Arsène lui avait naguères suggéré. Charles le Chauve l'avait encore une fois contraint de recevoir Theutberge. Peu de temps après, cette infortunée, cédant à des obsessions réitérées, ou à une lassitude bien naturelle, s'adressa au pape pour lui demander la permission de renoncer d'elle-même à cette lutte si pénible, et de se retirer à Rome. Elle n'allait pas jusqu'à renouveler l'aveu de son crime supposé, mais elle affirmait que Lother la dédaignait avec raison comme stérile ; elle excusait même Waldrade, et attestait la réalité et la priorité de son mariage.

Cette tentative, suggérée par la terreur ou par le désespoir, manqua son effet comme les autres. Le pape y répondit par une lettre que l'on peut considérer comme l'un des documents capitaux de cette grande affaire. Il y disait à Theutberge que ce nouveau langage, contraire à ses assertions précédentes et à celle des hommes les plus honorables de son pays, lui était justement suspect; qu'il n'ignorait pas à quelles persécutions elle était en butte, mais que son devoir de reine et d'épouse chrétienne était d'y résister courageusement, et de ne pas s'abaisser de nouveau jusqu'à se calomnier elle-même; enfin qu'elle tentait inutilement de faire l'apologie de Waldrade, *qu'on la connaissait assez!* « Et quand même, ajoutait-il, le roi pourrait légitimement vous répudier, quand même vous viendriez à mourir, ce prince ne pourrait jamais s'unir à cette femme indigne et criminelle, qui a causé un tel scandale! L'église l'a décidé souverainement, et n'a pas besoin de votre témoignage. Le voyage que vous voulez faire à Rome serait une grave imprudence; vous ne devez point vous éloigner de Lother tant que Waldrade sera près de lui. *Enfin, si votre union est demeurée stérile jusqu'ici, c'est de leur faute et non de la vôtre.* »

Il écrivit en même temps aux évêques du Lotherrègne pour leur confirmer l'excommunication de Waldrade, et les menaça de la même peine, s'ils persévéraient dans leur tolérance intéressée pour les désordres du roi. Il s'adressa aussi à Lother lui-même, qu'il supposait avec raison bien informé de la démarche de Theutberge, et lui dit nettement ce qu'il en pensait. Le pape n'ignorait pas que Waldrade était complice de cette nouvelle machination, et se méfiait beaucoup de ce voyage de Rome qu'elle voulait faire entreprendre à Theutberge. Il fallait nécessairement qu'elle

passât par la Bourgogne, et non loin de la résidence ordinaire de sa terrible rivale, entourée de complices dévoués, capables de tous les crimes pour lui complaire. Aussi le pape ne donnait son assentiment à ce voyage, qu'à condition que Waldrade viendrait la première à Rome implorer son pardon, et que la reine ne voyagerait qu'avec une escorte d'hommes sûrs et bien armés. Pour donner aux deux coupables la mesure de son inflexibilité, il annonçait formellement à Lother que son divorce pourrait toutefois être autorisé, *mais seulement si sa femme et lui prenaient l'engagement de ne jamais se remarier!* Enfin il réprimanda énergiquement Charles le Chauve lui-même, qui semblait avoir donné son assentiment à la démarche forcée de Theutberge.

Cependant, le pape répugnait toujours à en venir directement aux moyens extrêmes avec le frère de l'empereur Louis II, ce vaillant et infatigable défenseur de l'Italie contre les invasions musulmanes. Il fit faire à Lother une nouvelle sommation par ses deux oncles. Lother fit ce qu'il put pour éviter l'entrevue que ces princes lui demandaient, et se défendit, suivant sa coutume, par des paroles évasives et des assurances mensongères, prétendant *qu'il n'avait pas revu Waldrade depuis le départ d'Arsène* (il en avait eu une fille depuis cette époque!); que le pape le pressait trop, qu'au surplus il comptait faire lui-même le voyage de Rome pour s'entendre directement avec lui. Le pape répondit qu'il n'était nullement disposé à le recevoir, tant qu'il ne se conduirait pas mieux avec sa femme; qu'on savait à quoi s'en tenir sur cette prétendue rupture avec Waldrade; qu'à la vérité elle ne paraissait pas ostensiblement auprès du roi, mais que les correspondances et les entrevues secrètes n'avaient jamais cessé, et que le roi conti-

nuait à se conduire en tout d'après ses inspirations; qu'ainsi, par exemple, l'oncle et le frère de Waldrade, déposés et excommuniés depuis deux ans, demeuraient toujours en possession de leurs revenus épiscopaux.

Toute l'année 867 se passa en pourparlers toujours inutiles; rien ne put triompher de l'opiniâtreté de Lother. Il tenta vainement d'assembler un nouveau concile à Trèves, pour recommencer des poursuites criminelles contre sa femme. Quelques lettres des évêques de son royaume, qui sont parvenues jusqu'à nous, donnent une idée des difficultés que lui suscitait incessamment sa résistance aux arrêts de l'autorité ecclésiastique. On sait combien la présence des princes aux offices des grandes solennités religieuses était chose grave et essentielle en ce siècle : c'était la principale et presque l'unique garantie de bon accord entre l'autorité religieuse et l'autorité civile. Aussi chacune de ces fêtes ramenait entre Lother et les évêques de nouvelles discussions, terminées par de nouvelles promesses d'amendements toujours violées. D'un autre côté, Charles le Chauve exploitait largement à son profit la fausse situation de son neveu. Au mois d'août 866, il se fit donner par lui la riche abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Ils devaient se retrouver à Verdun l'année suivante, mais Lother manqua au rendez-vous. Après l'avoir attendu inutilement pendant vingt-trois jours, Charles s'en retourna dans ses États, faisant ou laissant piller par ses gens, sur son passage, les terres et les sujets de son neveu. Ces actes de violence brutale semblaient tout naturels dans ce siècle.

V

Peu de temps après, le pape Nicolas mourut (décembre 867). Sauf quelques vivacités de langage, bien excusables en présence d'un tel scandale, ce pontife avait montré dans toute cette affaire une prudence et une fermeté dignes des plus beaux siècles de l'église. Supérieur à toutes les tentatives de violence ou de corruption, il avait su discerner et défendre énergiquement, au péril de ses jours, la cause de la vérité et de la justice. Tout en sévissant contre les désordres de Lother, il avait usé de sages ménagements envers ce prince aussi malheureux que coupable ; il le poursuivait comme adultère, et le défendait en même temps comme roi.

Pour rendre à ce pape la justice qu'il mérite, il importe de se placer au point de vue de son siècle. Dans ces temps malheureux, l'église seule conservait le dépôt sacré de toutes les idées de discipline et de morale ; elle était l'unique sauvegarde du présent, l'unique garantie d'une future régénération. L'intervention souveraine du chef de l'église dans les affaires politiques n'était pas seulement alors convenable, mais nécessaire. En défendant Theutberge contre Lother, et Lother lui-même contre ses oncles, le pape Nicolas ne faisait qu'accomplir un impérieux devoir.

Mais Lother était sous le joug d'une influence qui ne lui permettait pas d'apprécier les obligations qu'il avait à ce pontife ; il ne voyait en lui que le persécuteur importun de ses amours, et sa mort fut la plus agréable nouvelle qu'il eût reçue depuis longtemps. Il s'adressa bien vite au nouveau pape (Adrien II). « J'ai appris, écrivait-il, la

mort du pape Nicolas d'heureuse mémoire. Tous les chrétiens doivent regretter la perte d'un si grand pontife ; *moi-même j'en suis fort désolé.* » Après ces doléances hypocrites, il se plaignait néanmoins de ce que ce même pontife, prévenu par ses ennemis, n'avait jamais voulu lui permettre de venir à Rome pour y présenter sa défense, et il espérait que son successeur se montrerait plus bienveillant à son égard.

Le pape Adrien II n'avait pas moins à cœur la justice et les intérêts de l'église que son prédécesseur, mais il jugea à propos d'employer cette fois des formes plus conciliantes. Il répondit donc à Lother « qu'il pourrait venir à Rome, soit pour se justifier s'il était innocent, soit pour faire pénitence s'il était coupable, » et il lui permit d'y envoyer aussi Theutberge. Cette première concession combla de joie Lother, d'autant plus qu'en même temps (vers le mois de février 868, probablement la fête de la Purification), le pape reçut à la communion l'archevêque Thelgaud, frère de Waldrade, qui depuis plusieurs années demeurait à Rome, sollicitant vivement sa réconciliation. Tout en pardonnant à Thelgaud, le pape ne le rétablit pas dans la dignité épiscopale. Cet homme, plutôt faible que pervers, mourut l'année suivante dans les environs de Rome. Une ancienne légende affirme qu'il fut forcé de quitter le monastère où il avait résidé d'abord, dans l'enceinte même de la ville, par une apparition menaçante de saint Grégoire le Grand. La seule existence de cette tradition populaire prouve la puissance du sentiment de réprobation qui s'était perpétué chez tous les hommes sincèrement religieux, contre la mémoire de Waldrade et de ses complices.

Enfin, l'empereur Louis II ayant intercédé, mais respectueusement cette fois, en faveur de Waldrade, à la sollicita-

tion de Lother, le pape la releva de l'excommunication qui la frappait, d'après l'assurance qui lui fut donnée que les deux amants n'avaient plus aucune relation intime. Cette absolution était donc entièrement conditionnelle, et laissait, par le fait, la conscience des coupables chargée d'un crime encore plus grand.

Lother, auquel le mensonge ne coûtait rien pour réussir, était ravi de la condescendance du nouveau pontife, mais il reconnut bientôt qu'il n'en était pas encore où il pensait. Theutberge, dont il avait fait, à force de tourments et d'obsessions, l'instrument docile de ses volontés, alla en effet à Rome se jeter aux pieds du pape, pour le supplier de rompre son mariage, et de lui permettre de se retirer dans un monastère. Adrien démêla aisément l'artifice de ce langage forcé. Cette malheureuse femme, excédée d'une longue lutte, voulait du repos à tout prix ; mais le souverain pontife ne pouvait, par commisération pour elle, entrer dans une voie qui conduisait à la réhabilitation d'un si grand scandale. Le pape renvoya donc Theutberge en France sans lui accorder sa demande, et écrivit à Lother qu'il le priait de la recevoir, sinon dans sa résidence même, du moins en quelque lieu où elle pût vivre conformément à sa dignité, en attendant qu'un concile prononçât définitivement sur cette grande affaire.

Tout en demeurant inflexible sur les points essentiels, le pape n'épargnait rien pour disposer Lother à se vaincre lui-même. Ayant appris que Charles le Chauve et Louis le Germanique avaient fait secrètement une sorte de pacte ou de convention pour le partage éventuel des États de leurs deux neveux, il s'empressa d'intervenir en faveur de Lother, dont le péril était le plus grand, et menaça même ses deux oncles d'excommunication, s'ils osaient entrepren-

dre quelque chose contre lui. Ainsi tout en continuant d'improuver la conduite de Lother, il préférait encore sa conversion à son châtiment, et s'attachait à le préserver des inimitiés puissantes que provoquait sa folle conduite.

Lother, non content de solliciter l'intervention du pape auprès de ses oncles, n'épargnait rien personnellement pour les apaiser, mais sans abandonner l'espoir d'arriver quelque jour à jouir en paix de ses amours. Il comptait beaucoup sur le résultat de la démarche décisive qu'il s'apprêtait à faire auprès du pape, en profitant de la permission que celui-ci lui avait donnée de se rendre à Rome ; mais il lui importait d'être bien assuré que, pendant ce temps, ses oncles n'entreprendraient rien contre son royaume. En dépit de ses instances réitérées, il ne put obtenir aucune promesse favorable de Charles. Il fut plus heureux du côté de Louis le Germanique, et fit avec lui une convention par laquelle Lother cédait l'une de ses plus belles provinces, le duché d'Alsace ; mais Louis le Germanique consentit à ce que le fils (encore enfant) de Lother et de Waldrade, nommé Hugues, fût investi de ce duché à titre de fief. Il s'engagea aussi à défendre cet enfant et tout le royaume de Lother, pendant le voyage de celui-ci en Italie, et à s'abstenir de toute hostilité contre Lother lui-même, s'il en arrivait à ses fins.

VI

Au printemps de l'an 869, Lother pensa que le moment était venu de tenter un effort décisif, en accomplissant ce voyage de Rome dont il était question depuis si longtemps. Nous laisserons l'annaliste de Saint-Bertin raconter les der-

nières démarches et la déplorable fin de ce prince aussi digne de pitié que de blâme, qui dépensait depuis dix ans, dans l'intérêt de son amour criminel, une persévérance et une énergie suffisantes pour accomplir les plus glorieux desseins.

« Lother fit prier ses oncles de n'apporter aucun trouble dans son royaume, jusqu'à ce qu'il revînt de Rome. Il ne reçut de Charles aucune promesse, mais ayant obtenu de Louis l'assurance pacifique qu'il désirait, il s'achemina vers l'Italie. Son dessein était de ne se rendre à Rome qu'après s'être entendu avec l'empereur Louis, son frère, pour qu'il l'aidât à obtenir du pape Adrien une solution conforme à ses désirs. Dans le même but, il avait ordonné à Theutberge de venir le rejoindre à Rome, où il espérait faire sanctionner cette fois par le pape leur nouvelle séparation. » Theutberge partit quelques jours après lui. Waldrade devait d'abord faire aussi le voyage, mais, après mûre délibération, elle demeura à l'abbaye de Ludre, et y attendit l'événement.

« Mais l'empereur Louis, alors tout occupé de ses guerres contre les Musulmans, n'avait pas le temps de s'occuper des affaires de son frère. Néanmoins Lother voulut continuer ce voyage entrepris à cause de ses femmes, et commencé dans un temps peu propice, » à cause des chaleurs violentes de l'été, malsaines et souvent mortelles dans les immenses marécages des campagnes romaines qu'il fallait traverser. « Arrivé à Ravenne (au mois de juin), il y rencontra des messagers de son frère ; celui-ci lui conseillait de ne pas aller plus loin, et de s'en retourner immédiatement dans son royaume, sauf à se réunir ultérieurement à lui dans un lieu plus commode et un temps plus opportun, pour y conférer à loisir. Lother, persévérant

néanmoins dans son dessein, laissa Rome à côté, et vint jusqu'à Bénévent trouver son frère[1]. A force de sollicitations et de présents, il décida l'impératrice Ingelberge à l'accompagner au monastère du Mont-Cassin. Grâce à l'intervention de l'empereur, il fit venir le pape Adrien à ce même monastère, et obtint, par les instances d'Ingelberge, que le pape lui chantât la messe et lui donnât la sainte communion, ce à quoi le pape ne voulut toutefois consentir qu'après l'avoir adjuré solennellement de s'en abstenir, s'il avait continué ses relations avec Waldrade depuis la sentence portée contre eux par le pape Nicolas, et s'il n'était pas fermement résolu de ne pas retomber dans la même faute. »

On trouve dans les annales de Fulde la formule de cette adjuration, et de celle que le pape adressa immédiatement après aux gens de Lother, quand ils se présentèrent pour communier à leur tour. Il ne leur accordait la communion que sous la condition qu'ils n'avaient pas participé aux scandales de leur maître par une complaisance criminelle. Quelques-uns se retirèrent, épouvantés du sacrilége qu'ils allaient commettre. Mais Lother ne se retira pas! « Ce malheureux, semblable au traître Judas, feignant une bonne conscience, et l'impudence sur le front, osa bien accepter à cette condition la sainte communion. » On remarqua dans cette cérémonie Gonthier, l'ex-archevêque de Cologne, qui fit solennellement amende honorable de ses crimes et de sa rébellion, déclarant devant tous qu'il acceptait humblement la sentence de déposition portée

[1] Louis II avait alors pour alliés les Longobards de Bénévent, qui, deux ans après, le trahirent et le firent prisonnier. *Voy.* notre *seconde partie.*

naguères contre lui par Nicolas, et contre laquelle il avait si violemment protesté. Il fut admis, comme les autres, à la communion laïque. La formule de rétractation souscrite par Gonthier porte la date du 1er juillet 869, et ce curieux document historique doit exister encore dans les archives du Vatican, où le cardinal Orsi l'a vu dans le siècle dernier[1]. On comprendra bientôt l'importance de cette date.

« Ingelberge étant ensuite retournée vers l'empereur son mari, le pape Adrien s'en fut à Rome, où Lother le suivit de près. » Il se rendit à la cathédrale de Saint-Pierre ; mais le scandale de sa communion notoirement parjure éloignait de lui tout le monde, et personne du clergé ne vint au devant de lui. « Il alla avec les siens prier au tombeau de saint Pierre, et étant entré ensuite dans un pavillon près de l'église, où il devait habiter, *il ne le trouva pas seulement balayé.* Il s'était imaginé que le lendemain, qui était un dimanche, la messe lui serait chantée, mais il ne put l'obtenir du souverain pontife. Mais le surlendemain il prit son repas avec le pape dans le palais de Latran ; et après lui avoir fait présent de vases précieux, il obtint en retour *un manteau, une palme et une baguette*[2]. Lother et les siens donnaient à ces présents un sens symbolique, favorable à leurs vues. Selon eux, le manteau signifiait qu'il reprendrait Waldrade ; la palme, qu'il serait victorieux dans ses entreprises ; la baguette, qu'en persistant il contraindrait à la soumission les évêques qui lui résistaient. Mais ce n'était nullement l'intention du

[1] Orsi, t. VI, p. 283.

[2] *Lunam* ou *lanam* (Χλαῖναν), *palmam* et *ferulam*. Tous les traducteurs français ont lu intrépidement *leœna*, et traduit par *lionne*, sans se préoccuper de l'invraisemblance burlesque d'un tel présent.

pape, car il avait résolu d'envoyer dans le pays de Gaule l'évêque Formose (celui-là même qui fut pape depuis) et un autre, pour y assembler un concile composé d'évêques des royaumes de Lother et de ses oncles. » Ce concile devait instruire de nouveau à fond la question du divorce, mais le pape se réservait de décider en dernier ressort de cette grande affaire dans un autre concile qui se serait assemblé à Rome, au mois de mars suivant. Cette décision suprême eût été sans aucun doute la condamnation de Lother, qui, au lieu de témoigner quelque repentir, venait de se charger d'un nouveau sacrilége.

Cependant ce prince, s'en retournant fort joyeux de Rome, arriva à Lucques, où il fut attaqué d'une sorte de fièvre, ou typhus contagieux. Cette maladie redoutable se déclara en même temps parmi les gens de sa suite, et il en mourut un grand nombre. Malgré l'abattement de la fièvre, Lother voulut poursuivre son chemin, puisant des forces dans le fol espoir dont il se berçait. S'étant arrêté à Borgo San Domino, petite ville située entre Lucques et Plaisance, et dont il sera plus d'une fois question dans notre récit, il y reçut un message de Waldrade. Instruite par ses émissaires de toutes les démarches de Lother, elle avait craint un moment que le remords ne prévalût enfin sur l'amour, et pour raviver cet amour coupable, elle envoyait à Lother les vêtements qu'elle portait lors de leur dernière entrevue! trait de sentiment ou de ruse féminine, qui semble ne pas appartenir à ce siècle, et que le naïf annaliste n'a certainement pas inventé.

On dit qu'à l'aspect de cette relique profane, Lother mourant sembla se ranimer tout à coup, qu'il se sentit plus amoureux que jamais de sa complice, plus impitoyable pour leur commune victime, qu'enfin il résolut de faire

assassiner secrètement pendant le voyage la malheureuse Theutberge, qui avait quitté Rome un peu après lui, et le suivait à une journée de distance. Ce crime médité dans l'agonie serait vraiment une inspiration infernale, et nous répugnons à charger de cette nouvelle accusation la mémoire de ce prince infortuné. Mais le fait de l'envoi des vêtements de Waldrade est attesté par un témoin presque contemporain, peut-être oculaire ; un moine, qui écrivait peu d'années après la vie de saint Déicole, fondateur de l'abbaye de Ludre qu'elle habitait alors.

Quoi qu'il en soit, le temps aurait manqué à Lother pour accomplir ce nouveau crime, car ses heures étaient comptées. Il poursuivit péniblement son voyage jusqu'à Plaisance, où il devait s'arrêter toute la journée du lendemain, qui était un dimanche. Mais ce jour-là même, vers la neuvième heure, il fut pris d'une défaillance subite ; il demeura ainsi toute la nuit sans parole et sans connaissance, et expira le lendemain à la pointe du jour (6 août 869).

Sa femme arriva quelques moments après, et versa des larmes abondantes et sincères en présence du corps inanimé de l'homme qu'elle avait aimé sans doute, et qui lui avait tant fait de mal. Ce fut elle qui lui fit rendre les honneurs funèbres, ainsi qu'à beaucoup de gens de sa suite, victimes de la contagion. Le corps de ce prince, qui avait possédé les plus beaux domaines de la chrétienté, fut transporté et inhumé précipitamment dans un pauvre monastère aux portes de la ville.

Cette mort étrange produisit une impression profonde dans tout le monde chrétien, et fut considérée comme un juste jugement de Dieu sur l'adultère et le sacrilége. Mais cette explication a paru trop naïve à deux historiens de notre temps. Ils n'ont pas craint d'exprimer à ce sujet des

soupçons aussi invraisemblables qu'odieux. Nous avons peine à concevoir que des hommes tels que MM. de Sismondi et Henri Martin aient pu si légèrement accuser le pape Adrien II, vieillard presque octogénaire, dont on ne connaît que des actions louables, d'avoir empoisonné Lother et ses gens en leur donnant la communion comme *épreuve* de la véracité de leurs assertions et de la sincérité de leur repentir. « *L'attente d'un miracle,* dit avec assurance M. de Sismondi, cité par M. Henri Martin, *rendait indifférent à la conscience du prêtre que la chose présentée fût salubre ou mortelle!!* » Ces incriminations tombent devant l'examen attentif des documents et le simple rapprochement des dates. Nous venons de citer la narration claire et détaillée des annales de Saint-Bertin : on ne sera pas peu surpris de trouver ensuite dans M. Henri Martin (*Histoire de France,* t. II, p. 456), que Lother *alla à Rome* réclamer la levée de l'excommunication, que le pape Adrien ne lui donna l'hostie que comme une espèce d'épreuve ; enfin que Lother et *tous ceux* qui avaient communié en même temps que lui moururent peu de jours après d'une maladie prompte et violente.

Tout est inexact dans ces assertions. D'abord Lother n'était pas excommunié, mais sous le coup d'une menace d'excommunication. D'après le récit positif et circonstancié des annales contemporaines de Saint-Bertin, ce ne serait pas à *Rome*, mais au Mont-Cassin, comme on vient de le voir, qu'aurait lieu sa première conférence avec le pape, conférence à la suite de laquelle il reçut la communion. Il est vrai que sur ce point il existe une divergence entre les annales de Saint-Bertin et celles de Metz et de Fulde, qui mettent cette communion à Rome. De plus, l'entrevue de Lother II et du pape au Mont-Cassin n'est pas mentionnée

par l'annaliste spécial de ce monastère, Léon d'Ostie, écrivain du XI[e] siècle seulement, il est vrai, mais qui a visiblement travaillé sur des documents antérieurs, notamment sur des registres terriers et des feuilles d'inventaire du trésor de l'abbaye[1], feuilles où l'on inscrivait soigneusement les présents offerts par les princes qui venaient au Mont-Cassin. Mais s'il peut y avoir doute sur le lieu, il ne saurait y en avoir sur l'époque de cette entrevue; la formule de rétractation de Gonthier, dont nous avons parlé tout à l'heure, lui donne date certaine. C'est dans les derniers jours de juin que Lother parut devant le pape; c'est le 1[er] juillet *au plus tard* qu'il fut admis à la communion.

Après cette cérémonie Lother vient, ou, si l'on veut, séjourne à Rome; il voit bien, à la froide réception qu'il y trouve, que tout ce qui a été fait en sa faveur ne l'a été que par déférence pour l'empereur et pour sa femme, mais que le pape a conservé des doutes sur sa sincérité, et se soucie peu de prolonger des relations amicales avec un prince chargé d'un parjure et d'un sacrilége. Lother combat ces scrupules avec sa tenacité ordinaire; il fait au tombeau de saint Pierre de riches présents, conformément aux usages de ce siècle, qu'on ne saurait juger avec les idées du nôtre. Il est enfin reçu à la table du pape, et quitte Rome, se croyant sûr de sa réconciliation complète et de sa prochaine union avec Waldrade. Ce n'est que pendant son voyage qu'il commence à ressentir les premières atteintes du mal auquel il doit succomber, et il meurt à Plaisance le 6 août, *six semaines après sa communion*. En présence de cette date irréfragable, que devient l'odieuse supposi-

[1] Léon d'Ostie cite une visite faite au Mont-Cassin par l'empereur Louis II, frère de Lother, en 866.

tion dont nous avons parlé? Pouvons-nous l'admettre surtout, quand il est évident que Lother croyait ses affaires plus avancées qu'elles ne l'étaient, puisque le pape, loin d'autoriser son union avec Waldrade, songeait à soumettre l'instruction de cette affaire à un nouveau concile, et qu'il avait déjà pris toutes ses mesures en conséquence, au point de fixer même l'époque de cette réunion?

Il n'est pas exact non plus de dire que tous les complices du parjure de Lother aient succombé comme lui. Celui contre lequel l'église de Rome avait les plus sérieux griefs, était sans contredit l'ex-archevêque Gonthier, oncle de Waldrade : eh bien! Gonthier retourna sain et sauf dans son pays, et ne mourut qu'en 873. Ainsi il faudrait admettre que cet archevêque avait été épargné; que dans cet empoisonnement général, on lui avait réservé une hostie innocente!!! Enfin, le récit de l'annaliste de Saint-Bertin, plus détaillé et plus exact que celui de la chronique de Metz, prouve clairement que plusieurs des gens de Lother échappèrent à l'épidémie, puisqu'il s'en trouva encore un certain nombre pour prendre part à ses funérailles.

N'est-il pas bien plus naturel d'admettre que Lother, ayant entrepris ce voyage dans la saison la plus défavorable en Italie, dans les mois de juin et de juillet, recueillit tout simplement le fruit de son imprudence; que, cheminant sans précaution dans la campagne de Rome, il en respira l'air insalubre; qu'enfin lui-même et la plupart des gens de sa suite virent dans cette maladie un juste châtiment du parjure dont ils venaient de se rendre coupables, et que l'imagination frappée aggrava le mal et le rendit mortel? Cette explication n'est-elle pas infiniment plus admissible que celle d'un souverain pontife, d'un vieillard dont les contemporains ne disent que du bien, distribuant des hosties empoisonnées!!!

Ainsi s'évanouissent les incriminations que nous avons dû combattre. Cette triste époque nous offre assez de scandales et de crimes avérés, sans qu'on vienne encore la surcharger de suppositions odieuses, qui ne s'expliquent que par un système arrêté de dénigration contre la papauté et le clergé à toutes les époques.

VII

Tel fut le dénoûment lugubre et providentiel de ces trop fameuses amours, qui disputèrent pendant quelques années l'attention du monde chrétien aux plus graves catastrophes, aux invasions des Sarrasins et des Normands. Le coupable et malheureux Lother a trouvé quelques apologistes. On a révoqué en doute l'innocence de sa femme légitime ; on s'est demandé s'il était bien possible qu'une poursuite si opiniâtre ne s'étayât que d'une calomnie. On s'est attendri enfin sur la destinée sentimentale de ce prince qui, dans un âge de corruption et de barbarie, alors que tous ses pareils ne rêvaient que pillages et conquêtes, s'absorba en quelque sorte tout entier dans la lutte qu'il avait entreprise pour défendre et réhabiliter ses amours.

Malheureusement, la cause de Lother, consciencieusement examinée, perd beaucoup de son intérêt. Waldrade n'était pas, comme on aimerait à se l'imaginer, une jeune fille de condition inférieure, défendue par un amour constant contre des exigences religieuses et politiques. Sa naissance était illustre, ses partisans puissants et nombreux. Dès lors on peut se demander quel si grand intérêt un homme juste et austère comme le pape Nicolas aurait eu à frapper d'anathème Lother et les évêques complices de

son divorce, si le crime reproché à Theutberge avait eu la moindre vraisemblance? Ce n'était pas à coup sûr un intérêt temporel; car l'excommunication de Lother et de Waldrade eut pour conséquence immédiate la colère de l'empereur, l'invasion et le pillage de Rome, la profanation du tombeau de saint Pierre, les plus graves insultes à la majesté pontificale. Ne fallait-il pas que le pape se sentît bien fort de son bon droit, bien convaincu qu'il combattait et souffrait pour la justice?

Mais si la reine Theutberge est vraiment et complétement innocente, la conduite de Lother devient odieuse. Il y a quelque chose de lâche et de féroce dans cette torture morale infligée à une femme qu'on veut à toute force déshonorer au lieu de la tuer, non pas qu'on répugne au meurtre, mais parce que c'est le déshonneur de cette femme et non sa mort qu'il faut à sa rivale. Parmi les rois dégénérés de la seconde race, il n'en est pas de plus nul que Lother II, dans tout ce qui est étranger à la grande affaire de sa vie. Au milieu de cet effroyable tumulte des invasions normandes, les autres princes carolingiens ont parfois des retours d'énergie : ils s'efforcent de résister au torrent : souvent vaincus, ils ont du moins l'honneur de combattre. Dans ces circonstances critiques, ils s'adressent souvent à leur parent Lother, monarque aussi puissant qu'eux; ils demandent à conférer avec lui sur leurs intérêts communs, à concerter de grandes mesures militaires; mais Lother, absorbé par ses amours, manque à tous ces rendez-vous politiques et guerriers ; il n'a pas même le loisir de défendre ses propres sujets ! C'est lui qui donne le premier exemple des rançons ignominieusement payées aux envahisseurs. « Il fit lever sur chaque manoir quatre deniers pour les donner au Normand Rodolphe, fils de Harold, et aux

siens. Il leur paya de plus un tribut annuel de beaucoup de farine, de brebis, de vin, et de bière. » (Ann. S. Bertin.) Et c'est un arrière-petit-fils de Charlemagne qui déshonore ainsi le sang illustre qui coule dans ses veines ! Une passion insensée lui a ravi les deux grandes vertus des races héroïques, franchise et vaillance. Les contemporains ont parlé de maléfices, et leur crédulité nous fait sourire ! N'y a-t-il donc quelque chose d'infernal dans cet amour qui détruit ou absorbe tous les sentiments nobles et élevés ; dont l'ardeur sacrilége s'accroît avec les années, qui marche résolûment à ses fins, accumulant sans scrupule lâchetés, profanations et parjures, jusqu'à ce qu'il tombe foudroyé par la justice de Dieu !

Lother succombait sans avoir atteint l'unique but de sa vie ; Theutberge demeurait l'épouse légitime, Waldrade la concubine. Elles quittèrent un monde où pour l'une tout était souffrance, pour l'autre juste réprobation. Theutberge se retira à Sainte-Glossinde de Metz, Waldrade à Remiremont. La veuve infortunée de Lother trouva dans la prière et l'aumône la consolation de ses longues douleurs. Suivant une ancienne tradition, elle aurait été finir ses jours en Italie, non loin du tombeau de l'époux infidèle qui l'avait si cruellement tourmentée. Au moyen âge, elle était honorée comme une sainte dans quelques monastères d'Italie.

Lother n'ayant pas laissé de postérité légitime, ses oncles Louis et Charles s'emparèrent de son royaume et, après bien des démêlés et des péripéties, se le partagèrent à peu près également, au préjudice des trois enfants de Waldrade, Hugues, Berthe et Giselle, considérés comme bâtards.

Nous voudrions pouvoir compléter ce récit par quelques détails plus précis sur la femme qui avait su inspirer un tel amour, mais ici toute lumière nous fait défaut. Les dé-

fenseurs, les amis de Waldrade n'étaient pas de ceux qui écrivaient des annales; son souvenir ne nous a été transmis que par les menaces et les malédictions de l'église, et c'est seulement d'après des indications vagues, presque involontaires des contemporains, qu'on peut hasarder quelques inductions plausibles sur sa vie et sur son caractère.

On ne saurait révoquer en doute le charme tout puissant et fatal qu'exerçait cette femme, non-seulement sur son amant, mais sur tous ceux qu'elle jugeait utiles à l'accomplissement de ses projets, sur tous ceux que des passions contraires ou une rare élévation de sentiments ne défendaient pas contre cette singulière fascination. Waldrade passait pour une magicienne puissante, et il ne serait pas impossible qu'elle-même eût encouragé à dessein cette superstition populaire, comme le fit plus tard sa fille Berthe, qui lui ressemblait exactement de caractère et de figure. Cette magie, en réalité, c'était l'amour profond, incurable, qu'elle avait su inspirer. Suivant l'opinion des contemporains qui ont le mieux connu les faits, c'est sur elle que doit peser la plus lourde part de responsabilité de toutes ces indignes persécutions contre une rivale innocente. Si Lother, prince faible et nul dans tout le reste, n'est plus le même quand il s'agit de Waldrade, s'il se montre tour à tour si actif, si impitoyable dans ses procédures contre Theutberge, si opiniâtre dans ses discussions avec l'église, si habile à s'armer de tous les prétextes, à faire surgir tous les incidents qui peuvent prolonger la lutte, c'est qu'il a près de lui cette maîtresse, plus ambitieuse qu'aimante, qui ne se contenterait pas d'un bonheur furtif, et réclame impérieusement les honneurs dus à l'épouse légitime! C'est là le côté odieux de cette femme: elle n'a même pas, comme son amant, l'excuse d'une passion sincère; pour elle, l'amour n'est qu'un

moyen et non un but; sa véritable, sa seule passion, c'est l'immense, l'insatiable orgueil.

L'expiation fut proportionnée à la faute. Quand la mort de son amant vint porter un coup mortel à ses rêves d'ambition, Waldrade se réfugia dans un cloître, mais n'y trouva ni la paix ni le repentir. Elle vit avec une rage impuissante les oncles de Lother se partager ses États, au préjudice des enfants de son union adultère. Quoiqu'on n'ait aucune indication précise sur elle depuis l'époque de sa retraite, on sait positivement qu'elle conserva ou délégua à qui il lui plut l'administration des domaines qu'elle tenait de Lother, et qu'elle entretint des relations intimes avec ses anciens partisans, qui plus tard se rallièrent à son fils. Selon toute apparence, elle ne demeura pas étrangère à la lutte qu'entreprit celui-ci quelques années plus tard pour se remettre en possession de l'héritage paternel, lutte de brigand et d'aventurier plutôt que de prince, mais soutenue avec une énergie et une audace qu'il devait assurément aux inspirations de sa mère.

Une obscurité impénétrable couvre les dernières années de Waldrade; on ignore même la date de sa mort, mais cette mort fut sans doute pleine d'angoisses et de douleurs. On ne sait si elle vivait encore à l'époque de l'horrible catastrophe qui frappa deux de ses enfants, et que nous allons bientôt raconter; mais à coup sûr elle était morte lors du prodigieux revirement qui s'opéra quelques années plus tard dans le sort de Berthe, son autre fille. Ainsi, l'inexorable justice de Dieu prodigua toutes les amertumes, refusa toute consolation à l'orgueil effréné de cette femme, mère d'une race superbe et maudite comme elle[1].

[1] V. *Éclaircissements*.

VIII

La destinée aventureuse et tragique du fils de Waldrade, Hugues, dit *le Loherain*, ne nous est que bien imparfaitement connue. Néanmoins, en résumant et coordonnant avec soin les renseignements contemporains, il n'est pas impossible de recomposer en quelque sorte la vie de ce prince aussi malheureux que coupable.

L'avidité des deux oncles de Lother rendit inutiles toutes les précautions qu'il avait prises pour assurer l'avenir de son fils. Hugues, encore enfant à l'époque de la mort de son père[1], fut exclu, non-seulement de son héritage, mais même du duché d'Alsace qui lui avait été donné précédemment en fief par Louis le Germanique, quand Lother s'était dessaisi de cette province en faveur de son oncle, dont il espérait obtenir la protection à ce prix. Huit années s'écoulèrent, pendant lesquelles l'orphelin déshérité grandit silencieusement pour la vengeance. Il n'apparaît dans l'histoire qu'après la mort de son grand-oncle Charles le Chauve, et dès lors toutes ses actions portent un caractère de violence et d'emportement dont il ne se départira jamais. Bravant résolûment l'anathème qui a flétri sa naissance, il prétend imposer de force sa domination au peuple et au clergé. A travers les complications et les péripéties multipliées de ces temps d'anarchie, il demeure toujours sur la brèche,

[1] Il pouvait avoir dix ou douze ans tout au plus. Son nom est mentionné dans une donation faite par Lother à un monastère de Lyon, en 863, en son propre nom, comme en celui de son *épouse* Waldrade et de son fils Hugues, ce qui semblerait prouver que ni Berthe, ni Giselle n'étaient encore nées.

soutenant avec une infatigable tenacité des prétentions que repoussent la conscience et les intérêts des peuples, d'accord cette fois avec l'ambition des princes.

Louis le Bègue, souverain maladif et débile qui régna à peine dix-huit mois, n'opposa au fils de Waldrade que des armes spirituelles. Il le fit excommunier en 878 au concile de Troyes par le pape Jean VIII, comme coupable de rébellion et d'odieuses violences contre les évêques qui refusaient de le reconnaître pour leur légitime souverain, et par conséquent de lui rendre l'hommage des *dons annuels*, et autres redevances d'usage. Ainsi Hugues se trouvait frappé d'un double anathème, et par l'opprobre de sa naissance, et par l'excommunication personnelle qu'il venait d'encourir. Malgré ces obstacles, il continua la lutte, comptant avec quelque raison sur les divisions des princes et l'épouvantable anarchie de ce temps, pour demeurer en possession au moins d'une partie des États de son père, celle-là même qui, depuis, s'est appelée plus particulièrement *Lotherrègne ou Lorraine*. Tous les gens honnêtes et paisibles le fuyaient et ne prononçaient son nom qu'avec horreur; mais il avait pour lui les serviteurs et les anciens partisans de sa mère, auxquels se joignit un certain nombre de pillards et d'aventuriers de toutes les parties de la Gaule.

Ce pouvoir insurrectionnel du fils de Waldrade acquit de nouvelles chances de stabilité par un événement étrange que les historiens ont à peine remarqué, malgré son importance et son authenticité incontestables. Nous voulons parler de la réconciliation complète qui eut lieu vers cette époque entre la famille de la véritable veuve de Lother II, la reine Theutberge, et les enfants de son implacable rivale. A partir de l'an 879 au plus tard, deux des neveux de

Theutberge, Boson et Thibaut, font cause commune avec Hugues le Loherain et sa famille. Thibaut surtout n'est pas seulement le compagnon assidu, le chef des gens de guerre (*Princeps militiæ*) du fils de Waldrade, il devient l'époux de Berthe, l'aînée de ses sœurs. Et quel est ce Thibaut, qui associe hardiment sa destinée à celle d'une famille réprouvée? Ce n'est pas seulement le neveu de la malheureuse Theutberge, c'est le fils de cet Hubert dont nous avons déjà parlé, l'autre victime des implacables amours de Lother, le frère et le prétendu complice du crime d'inceste imputé à Theutberge au concile d'Aix-la-Chapelle[1] ! Certes, d'après toutes les données ordinaires de la sagesse humaine, Waldrade n'aurait pas dû avoir de plus grand ennemi que cet homme, et c'est celui-là même qui consentit, qui aspira peut-être à devenir l'époux d'une de ses filles ! Quel fut le vrai motif de cette alliance étrange et presque monstrueuse? Dans quelles circonstances s'opéra cette réconciliation ? Waldrade elle-même y prit-elle part, ou faut-il y voir seulement un premier effet, et le plus surprenant peut-être, de cette singulière fascination, de ce charme souverain qu'elle avait transmis à sa fille Berthe? Là-dessus, nous en sommes réduits aux conjectures : les moines, seuls écrivains, seuls archivistes de cette époque bizarre et pleine de ténèbres, n'ont point été initiés à ces mystères.

Pour pouvoir risquer ici quelques explications vraisemblables, il faut retourner en arrière pour un moment, et

[1] Hubert, proscrit et poursuivi impitoyablement par Lother II, avait voulu se maintenir de vive force dans les domaines du Valais, dont il avait obtenu la possession à l'époque du mariage de Theutberge. Il fut tué près d'Orbe, vers l'an 865, dans une rencontre avec Conrad de Stattlingen, qui tenait pour Lother ou pour Louis II.

rappeler les antécédents de Boson, l'autre neveu de Theutberge. Ce Boson, frère de la fameuse Richilde, d'abord concubine et ensuite épouse de Charles le Chauve, paraît avoir été un de ces hommes adroits, peu scrupuleux, sachant toujours exploiter largement à leur profit les passions et les malheurs des autres. La faveur de Charles l'avait élevé à une hauteur dont il ne se souciait nullement de déchoir. Cette faveur s'était surtout manifestée d'une manière éclatante depuis la mort de la première femme de ce prince. Tandis que Richilde était ouvertement appelée à la cour, Boson son frère avait été chargé d'une mission qu'il eût été plus convenable de confier à tout autre, celle de présider aux obsèques de l'impératrice défunte. Il fut ensuite attaché à la personne du fils aîné de Charles, en qualité de *camerarius* et d'*ostiarius*, puis délégué successivement par l'empereur en Aquitaine, en Berri, en Bourgogne et en Provence. Il avait également obtenu de lui la possession des vastes domaines de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais. Enfin, pendant les dernières années du règne de ce prince, il avait exercé la haute fonction de *Missus* en Italie [1], et bien qu'il n'y eût obtenu qu'une autorité équivoque et contestée, il avait profité de son séjour dans ce pays pour contracter une alliance qui l'élevait encore en dignité, et ouvrait une plus large perspective à son ambition.

Boson avait été marié en premières noces avec Ingeltrude, fille du comte Matfried, tristement célèbre quelques années auparavant par sa vie scandaleuse. Nous avons

[1] Dans les actes du concile de Pavie, où Charles le Chauve fut proclamé empereur, Boson est ainsi qualifié : *inclitus dux*, *sacri palatii archi-minister*, *missus imperialis Italiæ*. (V. *Éclaircissements*.)

déjà parlé de cette femme audacieuse et dépravée, qui, après avoir quitté son mari, avait trouvé un asile dans les domaines de l'archevêché de Cologne. Cet asile, du reste, n'avait pas été assez sûr pour la soustraire à la vengeance de Boson, qui parvint, dit-on, à la faire empoisonner. Nous avons dit qu'Ingeltrude avait été solennellement excommuniée par le pape Nicolas. Mais ce pontife, tout en prescrivant qu'on recherchât la coupable pour la remettre à son époux, voulait qu'on exigeât préalablement de celui-ci un engagement solennel de pardon et d'oubli du passé. Ce pape ne peut donc être considéré comme responsable d'un crime qui d'ailleurs n'est rien moins qu'avéré.

Quoiqu'il en soit, Boson trouva dans son second mariage une ample compensation à ses premières mésaventures conjugales. Louis II, empereur d'Italie, n'avait survécu que peu d'années à son frère Lother, et comme il n'avait pas laissé d'enfant mâle, ses États avaient été de même envahis par ses oncles, qui se les disputaient avec des chances diverses. Mais Louis avait laissé une fille nommée Ermengarde, princesse dont l'énergie virile ne démentait pas le noble sang qui coulait dans ses veines. L'existence d'Ermengarde était un embarras et un danger pour tous ceux qui prétendaient à l'héritage de son père. Le fils de Charles le Chauve et les trois fils de Louis le Germanique étaient déjà mariés à cette époque; d'ailleurs, dans l'état de dissension permanente où vivaient tous ces princes, l'union de l'un d'eux avec la fille du dernier souverain de l'Italie eût donné à son époux des droits trop sérieux sur ce pays, pour que les autres laissassent une pareille union s'accomplir. Aussi cette princesse, suspecte à tout le monde, avait été confiée d'un commun accord à la garde d'un de ses parents, Bérenger, duc ou marquis de Frioul, fils d'une

sœur de Louis le Germanique. Ce prince, qui ne descendait de Charlemagne que par les femmes, semblait alors tout à fait désintéressé dans tout ce qui concernait la souveraineté de l'Italie; et telles étaient néanmoins les vicissitudes de ce temps, que nous retrouverons bientôt ce Bérenger roi, et même empereur. Condamnée par l'ambition de ses parents à une réclusion qui pouvait être éternelle, Ermengarde attendait avec impatience un libérateur qui ne pouvait être qu'un époux ; elle le trouva dans Boson. Bérenger lui-même favorisa, dit-on, l'évasion de cette princesse et sa réunion à son amant. On a prétendu que ce prince, descendant par son père des anciens rois longobards dépossédés par Charlemagne, voyait avec une joie secrète se multiplier les causes de divisions entre les représentants directs de la race carolingienne, divisions favorables à ses vues d'ambition personnelle. Ce calcul serait assez conforme à la politique des princes de ce temps: toutefois, s'il est vrai que Bérenger ait favorisé l'union de Boson et d'Ermengarde, on verra plus tard qu'il se créa lui-même, par cette complaisance, de sérieux embarras pour l'avenir. Il est plus vraisemblable que Bérenger, alors tout jeune, ne prévoyait pas lui-même encore la grandeur de ses destinées futures, et qu'embarrassé dans ces conflits sans cesse renaissants entre des princes supérieurs à lui par leurs forces militaires comme par les droits de leur naissance, il songeait seulement à se faire des amis puissants.

Quoiqu'il en soit, l'empereur Charles le Chauve vit d'abord de mauvais œil cette surprise matrimoniale; mais Richilde intervint en faveur de son frère, et si efficacement, que l'empereur, loin de manifester le moindre mécontentement, accueillit paternellement les nouveaux époux, et fit même célébrer leurs noces avec une magnificence royale.

Après la mort de Charles, il y eut un moment d'anarchie complète. L'empereur défunt, en proclamant à Kiersi l'hérédité des fiefs, avait inauguré officiellement la dissolution de l'empire ; la lice semblait ouverte à toutes les ambitions. Ce fut alors que le fils de Waldrade commença à faire valoir ses prétentions sur une partie du royaume de son père, tandis que les grands du royaume, et notamment les partisans de Richilde, ne reconnaissant plus d'autre loi que leur caprice, venaient au devant de l'héritier du trône, en ennemis plutôt qu'en sujets, et traitaient en pays conquis toutes les localités qui se trouvaient sur leur passage[1]. Tout porte à croire que dès cette époque Boson, incessamment surexcité par l'ambitieuse et fière princesse qu'il avait épousée, aspirait à la couronne de France ; mais ces prétentions ne trouvèrent pas un appui suffisant. Louis le Bègue, incapable de dompter la révolte de ses grands vassaux, fut sauvé par sa faiblesse même ; on s'entendit assez facilement pour laisser régner un prince dont l'autorité ne devait être que nominale. Boson, néanmoins, demeura l'un des premiers de l'État, en dignité comme en puissance ; il conserva le gouvernement d'une grande partie de la Gaule méridionale, et y exerça une autorité à peu près indépendante. Ce fut en cette qualité de duc ou gouverneur qu'il reçut à Arles le pape Jean VIII. Ce pontife, qui, deux ans auparavant, avait sacré Charles le Chauve empereur, venait implorer l'appui de Louis le Bègue contre les Sarrasins, et surtout contre les ducs de Spolette, qui, du vivant même de Charles, avaient embrassé le parti de Carloman, l'un de ses neveux. Jean VIII reconnut bien vite l'impuissance de Louis le Bègue, et songea à se

[1] *Ann. Fulde.*

créer un autre protecteur. Il jugea Boson capable de devenir un jour souverain de la France et de l'Italie, et lui témoigna une bienveillance extrême, au point de l'adopter pour son fils. De son côté, Boson s'était fait en quelque sorte le champion du pape ; il l'accompagna dans tout son voyage en France, et le reconduisit même au delà des Alpes, mais jusqu'à Pavie seulement, car il eût été dangereux pour lui d'aller plus loin, l'Italie ne reconnaissant déjà plus l'autorité du roi de France. Néanmoins ces rapports d'intimité continuels et publics avec le souverain pontife accrurent beaucoup le prestige de Boson aux yeux des populations du midi de la Gaule, et lui furent ultérieurement d'une grande utilité.

A coup sûr aucune relation d'alliance n'avait existé jusque-là entre Boson et les enfants de Waldrade. Boson était un des plus grands seigneurs de France, frère d'une impératrice, gendre d'un empereur ; qu'y avait-il de commun entre lui et cette famille maudite et déshéritée, sinon le ressentiment d'injures mortelles ? L'excommunication lancée contre Hugues par le pape Jean VIII pendant son séjour en France, semblait créer encore un nouvel obstacle à un tel rapprochement ; creusait en quelque sorte un abîme plus profond entre le favori, le fils adoptif du souverain pontife, et celui contre lequel il venait de fulminer une sentence de réprobation. Et pourtant le moment était proche où, en dépit de l'anathème et des haines de famille, la réconciliation dont nous avons parlé allait s'accomplir.

IX

Louis le Bègue ne fit pas languir longtemps les ambitieux qui guettaient sa mort ; il ne survécut que dix-huit mois à son père, et succomba à la suite d'une longue et douloureuse maladie qui avait tous les caractères d'un poison lent. Les détails du conflit qui éclata à sa mort appartiennent à l'histoire générale de France, et nous n'insisterons que sur ceux qui se rattachent directement à notre sujet.

Louis le Bègue laissait deux fils issus d'un premier mariage ; à l'époque de sa mort, sa deuxième femme était enceinte d'un autre enfant, qui fut depuis le malheureux Charles le Simple. Plusieurs partis se formèrent parmi les grands du royaume ; quelques-uns voulaient que ce dernier enfant régnât sous la régence de l'impératrice douairière Richilde et de Boson son frère ; d'autres voulurent décerner la couronne à Louis, fils aîné de Louis le Germanique, cousin germain du feu roi, et déjà en possession des États de son père ; mais les hommes les plus puissants et les plus justement considérés du royaume se déclarèrent en faveur des deux fils aînés du feu roi, Louis et Carloman.

A travers l'épouvantable confusion que fit surgir cette triple rivalité, on parvient à démêler que ce dernier parti prévalut ; que Louis de Germanie, après deux tentatives infructueuses pour se faire proclamer roi, accepta définitivement, à titre de transaction, la partie du Lotherrègne qui avait été attribuée à Charles le Chauve, son oncle, lors du partage qui en avait été fait après la mort de Lother II ; enfin que Boson fut complétement déçu de l'am-

bitieux espoir de devenir régent du royaume sous un monarque au berceau. Les plus odieuses imputations ne lui furent pas épargnées non plus qu'à Richilde sa sœur. On les soupçonnait, peut-être à tort, d'avoir empoisonné successivement Charles le Chauve et Louis le Bègue, pour conserver et accroître leur puissance.

En butte à de tels soupçons, Boson se vit perdu s'il ne tentait un coup hardi et décisif. Ce fut alors, au moment même où les autres grands du royaume se concertaient pour l'élection des deux fils aînés de Louis le Bègue, que Boson réunit dans sa résidence de Mantaille (non loin de Vienne en Dauphiné) soixante-dix évêques du midi de la Gaule, par lesquels il se fit décerner le titre de roi. Les procès-verbaux de ce synode, qui sont venus jusqu'à nous, sont un des plus curieux monuments de cette époque d'anarchie. Cette singulière élection, à laquelle prirent part les évêques de Lyon, de Châlons, de Mâcon, de Lausanne, outre ceux de la Provence et de l'Aquitaine, ne fixe aucune circonscription territoriale, aucune délimitation précise à la royauté nouvelle ; comme l'a judicieusement observé l'un des historiens de la Provence, Boson est investi de la royauté de tous les pays sur lesquels il pourra étendre et maintenir son pouvoir. Pour justifier sa résolution, le concile insiste sur les nécessités pressantes des populations, sur les qualités éminentes de Boson et l'affection dont le pape Jean VIII l'avait honoré publiquement ; enfin sur le crédit dont il avait joui auprès de Charles le Chauve dont il était le lieutenant et le bras droit (*adjutor necessarius*). Ainsi fut fondé le royaume nommé depuis royaume d'*Arles ou de Provence*, dont Boson fut le premier souverain particulier.

Cette usurpation irrita vivement tous les princes carolin-

giens. Ils firent trêve à leurs discussions particulières, sur lesquelles Boson avait compté, pour s'unir contre cet ennemi commun. Ces princes étaient alors au nombre de cinq, les deux fils de Louis le Bègue et les trois fils de Louis le Germanique; mais l'un de ceux-là, Carloman, était déjà gravement affecté d'une paralysie dont il mourut peu de mois après. Boson n'en eut pas moins un rude choc à soutenir. Louis de Germanie prêta directement main-forte aux deux jeunes rois de France ses cousins ; son frère Charles le Gros, ayant acquis une grande prépondérance en Italie, contraignit le pape Jean VIII à se déclarer aussi l'ennemi de Boson, et à condamner hautement ses prétentions, qu'il avait précédemment encouragées. Ce pontife, cédant à la nécessité, adressa des remontrances énergiques aux principaux évêques qui avaient pris part au synode de Mantaille ; Boson n'était plus ce *prince glorieux*, ce *fils adoptif* dont il est si souvent question dans les lettres antérieures, mais un *perturbateur présomptueux*, digne de tous les châtiments, ainsi que ses complices. Enfin le propre frère de Boson, Richard, comte d'Autun, célèbre dans les légendes chevaleresques du moyen âge, se déclara contre un frère dont il jalousait la fortune, et prêta un concours actif et énergique aux armes des princes carolingiens.

Boson tint résolûment tête à l'orage ; mais, menacé par de si puissants ennemis, il n'avait pas le choix des alliances, et dut chercher des appuis partout où il crut en trouver. C'est donc à cette époque, c'est-à-dire vers la fin de 879 ou le commencement de 880, qu'il faut placer sa réconciliation avec la famille de Waldrade, réconciliation cimentée par le mariage de Thibaut, son cousin germain, neveu comme lui de la reine Theutberge, avec Berthe, l'aînée des sœurs de Hugues le Loherain. Il existait entre ces trois

hommes des griefs de famille tels, qu'une semblable alliance eût semblé à jamais impossible. Toutefois, la solidarité des intérêts présents suffit pour dominer et étouffer toutes les rancunes du passé. Thibaut, enfant naturel, sans héritage, soldat d'aventure, redoutable par son audace et sa valeur, suivait déjà depuis plusieurs années la fortune de Boson. Peut-être même avait-il reçu de lui dès lors l'investiture du comté d'Arles, qu'il a possédé incontestablement depuis. Il avait obtenu sans doute ce comté à titre d'indemnité pour les domaines de Saint-Maurice en Valais, jadis possédés par son père, et qui depuis avaient été donnés à Boson lui-même, dans le temps de sa grande faveur près de Charles le Chauve. Cette alliance étrange entre la famille de Waldrade et celle de Theutberge fut cimentée indissolublement par le mariage de Thibaut avec Berthe, cousine germaine, par son père, de la seconde femme de Boson. Thibaut s'associa à la lutte persévérante que Hugues soutenait pour se maintenir dans les anciens États de son père, et lui rendit de grands services par son courage et son expérience de la guerre.

Cependant les princes carolingiens se concertèrent pour attaquer à la fois Hugues et Boson. Nous n'avons sur la longue et sanglante guerre qui s'ensuivit que des renseignements vagues et confus; ils suffisent toutefois pour apprécier la marche des événements. Louis de Germanie, déjà souffrant de la maladie qui le mit au tombeau l'année suivante, était plus particulièrement intéressé à réprimer la rébellion de Hugues, puisque celui-ci prétendait à la possession du Lotherrègne, que les traités alors en vigueur attribuaient en entier à Louis. Le fils de Waldrade avait sa retraite principale dans le massif des Vosges, couvertes de forêts giboyeuses où ses partisans et lui trouvaient au

besoin une subsistance facile et des retraites impénétrables. C'est de là qu'il s'élançait, plus semblable à un brigand qu'à un souverain, pour mettre à contribution les villes et les monastères qui persistaient à méconnaître son autorité. Deux expéditions successives, dirigées contre lui par Louis de Germanie, n'obtinrent que des succès incomplets. Dans la première, une des forteresses de Hugues, située non loin de Verdun, tomba au pouvoir des gens de Louis, qui la détruisirent de fond en comble. Les prisonniers furent traités avec une rigueur extrême ; quelques-uns furent tués, d'autres déportés dans un pays éloigné, avec la tête entièrement rasée en signe d'opprobre. Quelques-uns même furent complétement scalpés. (Annales de Fulde). Cet événement, qui arriva vers la fin de 879, prouve que les partisans de Hugues n'étaient pas tous des vagabonds et des aventuriers, mais aussi des gens du pays, armés à tort ou à raison en faveur du fils de leur ancien souverain, et pour lesquels le bannissement était un châtiment sévère.

Cette première expédition n'abattit pas les forces de Hugues et de Thibaut son beau-frère ; aussitôt après le départ des troupes royales, ils recommencèrent leurs courses et leurs exactions accoutumées. Au mois d'août 880, une nouvelle expédition fut organisée contre Hugues et Boson. Cette expédition fut l'objet d'un conseil de guerre tenu à Worms par Louis de Germanie, toujours trop malade pour prendre lui-même part aux opérations. Il fut convenu qu'une partie de son armée, sous la conduite de deux capitaines expérimentés, les ducs Adelhart et Henri, marcherait contre Hugues pour le combattre et le poursuivre à outrance. Le reste de l'armée germanique devait, pendant ce temps, aller se réunir aux forces que rassem-

blaient Louis et Carloman, fils de Louis le Bègue, et à celles qu'amenait de son côté Charles le Gros, frère de Louis de Germanie. Cette armée coalisée devait se diriger ensuite sur la Bourgogne, se renforcer en chemin des troupes du Lotherrègne, après qu'elles auraient terminé leur expédition, et agir vigoureusement contre Boson. Dans l'assemblée générale tenue au domaine royal de Gondreville, avant le départ, assemblée à laquelle assistaient les deux jeunes rois de France, Charles le Gros et les ambassadeurs de Louis de Germanie, on sanctionna les arrangements politiques qui servaient de base à cette coalition, et on convint de s'unir et de s'assister en toute circonstance contre les ennemis communs, Boson, Hugues, fils de Waldrade, et les pirates du Nord[1].

Bientôt après les opérations commencèrent. Les chefs qui devaient accabler Hugues ne purent le joindre; ils eurent seulement affaire à Thibaut, son beau-frère. Il y eut à cette occasion un combat acharné, qui coûta cher aux deux partis. Les troupes germaniques s'attribuèrent la victoire, mais, en fait, elles n'obtinrent aucun avantage décisif, et ne firent pas de prisonniers.

Cependant Boson avait pris l'offensive du côté de la Bourgogne, alors gouvernée par son frère Richard, et s'efforçait de reculer les limites de son nouveau royaume, et peut-être d'opérer une jonction avec ses alliés du Lotherrègne. Il occupa le Mâconnais et s'y maintint même assez longtemps, car il fit quelques donations à un monastère de

[1] C'est aux Annales de Fulde que nous empruntons le détail de ce plan de campagne. L'annaliste de Saint-Bertin fait concourir personnellement les deux fils de Louis le Bègue à l'expédition dirigée contre Hugues, fils de Waldrade, ce qui nous paraît moins vraisemblable.

ce pays, par une charte qui nous est parvenue. Mais il fut bientôt attaqué, vigoureusement repoussé dans le Dauphiné, et enfin assiégé dans Vienne sa capitale par les fils de Louis le Bègue. Charles le Gros vint aussi jusque-là, mais il partit après avoir pris divers arrangements avec ses cousins, et s'en alla à Rome recevoir la couronne impériale des mains de Jean VIII, qui crut encore cette fois, et toujours vainement, s'être assuré un puissant protecteur. Le siége de Vienne se prolongea pendant plus de deux années, et Boson semblait près de succomber sous l'effort de la ligue formée contre lui, quand une diversion terrible lui vint en aide.

X

Ces dernières années du neuvième siècle ont un caractère particulièrement lamentable et sinistre. Les annales de ce temps ne nous présentent qu'invasions, guerres intestines, famines, épidémies, hivers prolongés et rigoureux ; tous les fléaux sont déchaînés à la fois sur le monde. L'empire de Charlemagne ressemble à un navire en détresse, poussé par la tempête vers des écueils inconnus. Les récits des contemporains sont empreints d'une vague et superstitieuse terreur : l'imagination, surexcitée par des angoisses continuelles, crée des fantômes plus hideux que la réalité elle-même, et les plus fiers courages ont leurs heures de défaillance. Les soldats d'un des fils de Louis le Bègue, au milieu d'une marche contre les Normands, sont saisis d'une panique inexplicable, et prennent tout à coup la fuite sans avoir vu d'ennemis. Un peu plus tard, ce même prince veut construire une forteresse, et personne n'ose s'y établir pour la défendre. Les animaux mêmes participent,

dans les récits du temps, à ces épouvantes subites qui sont l'instinct même du malheur. Les annales de Fulde racontent que peu de temps avant la terrible dévastation des Normands, dans un des domaines impériaux du Rhin, les chiens s'enfuirent un jour en troupe avec d'affreux hurlements, et qu'on ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus.

Les générations s'usaient vite dans ces terribles épreuves. Ceux qui échappaient aux chances de la guerre ou des maladies ne résistaient pas longtemps à des émotions si multipliées. Quelques rares vieillards se souvenaient d'avoir vécu dans des temps meilleurs. Tel était le vénérable Advence, évêque de Metz, alors nonagénaire. Ses yeux affaiblis par l'âge avaient contemplé jadis Charlemagne lui-même, dans toute sa splendeur; puis il avait vu les descendants de ce grand homme se déshonorer et se détruire tour à tour par leurs haines fratricides et leurs coupables amours : et il voyait enfin tout ce prodigieux édifice de puissance et de gloire, réduit à quelques débris informes! On n'a pas oublié, sans doute, que le dévouement persévérant de cet évêque pour la famille de Charlemagne l'avait entraîné à se faire un moment le complice de Lother II et de Waldrade, en s'associant à leurs procédures contre Theutberge. Vingt ans plus tard, parvenu aux limites extrêmes de la vieillesse, il vit les pirates du Nord, d'intelligence avec le fils de Waldrade, dévaster le Lotherrègne et menacer la ville de Metz. Il mourut au milieu de ces scènes de carnage et de deuil, regrettant depuis longtemps déjà d'avoir trop vécu!

Tandis que Boson était assiégé dans Vienne, il y eut entre Louis de Germanie et Hugues fils de Waldrade une tentative de réconciliation, qui prouve combien l'issue du dernier combat avait été douteuse. Ils eurent ensemble

une entrevue pendant un voyage que Louis fit au delà du Rhin, après la fête de Pâques de l'an 881. Hugues lui prêta serment de fidélité, et reçut de lui l'investiture de plusieurs domaines et abbayes[1]. Mais ce bon accord dura peu; l'orgueil de Hugues ne tarda pas à se révolter contre un rôle subalterne, et il reprit cette vie d'aventures et de pillage qui était devenue un besoin pour lui. On peut sans crainte faire remonter au moins à cette époque ses liaisons avec les Normands, qui, cette année même, envahirent et saccagèrent la plus grande partie du Lotherrègne. Hugues applaudit à ces désastres avec une joie impie; il enveloppait dans son aveugle ressentiment les princes qui l'avaient dépouillé de l'héritage paternel, et les peuples qui persistaient à leur obéir.

Ce fut là le moment des plus grands ravages des barbares. Auxiliaires de l'impitoyable vengeance du fils de Waldrade, ils saccagèrent la plupart des villes et des monastères situés sur les bords de la Meuse et du Rhin jusqu'à Cologne. Conduits par les « *rois de mer* » Siegfried et Godfried, ils portèrent le fer et la flamme dans une foule de localités épargnées jusque-là; détruisirent ou profanèrent impunément les plus augustes monuments de la puissance et de la gloire de Charlemagne. Ils firent de la basilique d'Aix-la-Chapelle une écurie, et pendant deux jours et deux nuits leurs chevaux piétinèrent insolemment sur la mosaïque des dalles où s'agenouillait naguères le grand empereur, et qui recouvraient sa tombe. A Cologne, les prêtres, les clercs et le peuple n'eurent que le temps de se sauver à Mayence. La ville fut presque entièrement détruite, et l'antique église de Sainte-Marie du Capitole

[1] *Ann. Fulde*, a. 881.

conserve encore les hideux vestiges des dégradations commises par les barbares, encore très-visibles après dix siècles[1]; effroyable puissance de destruction, dont le temps lui-même a respecté les traces!

D'autres se jetèrent sur les provinces du nord de la France, et leur présence opéra une diversion bien utile à Boson, alors vivement pressé dans Vienne par les troupes germaniques, et par les deux fils de Louis le Bègue, Louis III et Carloman. Louis de Germanie, déjà mortellement malade à cette époque, rappela en hâte ses troupes pour défendre ses propres États. Quant aux deux jeunes rois de France, ils montrèrent dans des circonstances si difficiles un courage digne d'une meilleure destinée. Louis III laissa son frère devant Vienne, et marcha résolûment contre les Normands. Il remporta sur eux près de Sauccourt, en Picardie, une victoire qui eut un grand retentissement, car elle fut célébrée par des chants populaires, dont l'un est parvenu jusqu'à nous. Ce petit poëme en langue tudesque est évidemment l'œuvre d'un témoin oculaire; il fait du jeune roi Louis un éloge mérité, en rappelant qu'investi de la royauté dès son jeune âge, et malgré la révolte de quelques grands personnages et les entreprises audacieuses d'*un aventurier* (Hugues ou Boson), il marcha néanmoins, enseignes déployées (*gundfanon*), contre les païens qui avaient osé attaquer son royaume. Il décrit ensuite le combat avec une vive animation, sous l'impression évidente d'un souvenir récent et personnel. « Le roi, plein de confiance, marche à l'ennemi en chantant d'une voix forte le cantique du Seigneur (*Lioth-Frono*, l'oraison dominicale) et tous entonnent

[1] Notamment au chevet de l'église.

après lui le *Kyrie eleison*. Quand le cantique fut fini, la bataille commença. L'ardeur du combat exaltait les Franks et leur faisait monter le sang aux joues, mais nul d'entre eux ne se battait aussi bien que le roi lui-même. Aussi alerte que vigoureux, il frappait sans relâche d'estoc et de taille, et fit un effroyable carnage de ses ennemis [1]. »

Ce petit poëme nous transmet avec fidélité l'impression du moment. On apprenait avec un étonnement mêlé de joie que ces hommes si redoutables n'étaient pourtant pas invincibles, et le prince qui avait pu triompher d'eux semblait appelé aux plus hautes destinées. Mais cet espoir ne fut pas de longue durée. L'armée du jeune roi, épuisée de fatigue, ne tira aucun profit de sa victoire. Ce fut précisément peu de jours après qu'arrivèrent ces étranges événements dont nous avons déjà parlé, toute cette armée victorieuse s'enfuyant et se dispersant tout à coup sans être attaquée, puis cette forteresse bâtie et abandonnée aussitôt, parce que le roi « ne trouve personne à qui en confier la garde ! » En même temps d'autres Normands dévastaient les rives de la Loire. Le jeune roi, sans se décourager, courut à leur rencontre ; la mort l'arrêta en chemin (août 882). Suivant un contemporain, il mourut d'un coup violent qu'il se donna au front contre une porte basse, en poursuivant à cheval

1 Ther kunig reit kuono,
Sang lioth-Frono,
Joh alle saman sungun
Kirie eleison.
Sang unas gesungen
Wig unas bigunnen.
Bluot skein in vuangon
Spilodun den vrankon.
Thar raht teghens gelich
Nich ein soso hluduuig.
Snel indi kuoni
Thas unas imo gekunni.
Suman thuruch sluoger,
Suman thuruch stacher.
Etc. (*Annal. Bened.*, t. III, p. 688.)

Ce poëme finit par une prière pour la conservation des jours du roi. Il a donc été composé bien peu de temps après la bataille, puisque ce prince mourut l'année suivante.

une jeune fille qu'il avait rencontrée sur son passage et qui lui avait plu. Cette anecdote n'a rien d'improbable pour quiconque a étudié le caractère de ces derniers Carolingiens, tous dévorés d'une soif inextinguible et meurtrière de voluptés !

Du côté du Rhin et de la Meuse, les pirates du Nord n'avaient pas trouvé la même résistance. Le roi Louis de Germanie, qui depuis quelques années les combattait avec des chances diverses, était alors impotent et proche de sa fin ; il succomba pendant que son armée était en marche contre les barbares. Au premier bruit de sa mort, elle rebroussa chemin en désordre ! Pendant toute la dévastation du Lotherrègne, les Normands n'eurent affaire qu'à des levées en masse de serfs agriculteurs qui s'enfuyaient au premier choc. C'est ce qui arriva notamment lors de l'invasion du célèbre monastère de Pruim, dont les moines avaient armé leurs vassaux. Les barbares eurent facilement raison de cette troupe nombreuse, mais timide et indisciplinée. Ils furent de même victorieux sans grands efforts, dans une rencontre avec deux prélats dont ils saccageaient les diocèses, l'archevêque de Trèves, et Wala, le nouvel évêque de Metz. Ce dernier mourut les armes à la main, attitude peu canonique, mais digne, après tout, d'un homme de cœur, dans de si tristes jours !

Après cette victoire, les Normands auraient pu facilement entrer dans Metz : un écrit à peu près contemporain attribue la préservation de cette ville à l'intercession miraculeuse de sainte Glossinde sa patronne. On peut aussi supposer plus naturellement que Hugues, allié secret des chefs normands et déjà assez intime avec l'un deux pour lui avoir proposé de devenir son beau-frère, les décida facile-

ment à épargner une ville sur laquelle il conservait toujours des prétentions.

XI

Le nombre des descendants en ligne directe de Charlemagne diminuait avec une rapidité effrayante. En sept ans, dix princes de cette famille avaient succombé. Toutes les causes de destruction semblaient conspirer contre elle; guerres, accidents, empoisonnements, maladies longues et douloureuses, provoquées par les excès de tout genre auxquels ils recouraient pour gagner quelques heures d'étourdissement et d'oubli [1].

La mort des deux fils aînés de Louis le Germanique, décédés sans postérité légitime, transporta la souveraineté de tous les États d'Allemagne et d'Italie à leur troisième frère, Charles le Gros, déjà revêtu de la dignité impériale. Ce prince avait donné dans certaines circonstances des preuves de capacité et d'énergie; mais il avait eu depuis un violent accès d'aliénation mentale qui avait considérablement affaibli ses forces morales et physiques. Du moins on ne peut rien dire de mieux pour excuser la faiblesse qu'il montra dans des circonstances si graves et si décisives.

[1] L'Empereur Louis II était mort en 875, Louis le Germanique en 876, Charles, fils de Charles le Chauve et de Richilde, en 877, Charles le Chauve en 878, Louis le Bègue en 879, Carloman, fils de Louis le Germanique, en 880, son frère Louis en 881, ayant lui-même perdu, quelques mois auparavant, deux enfants, l'un naturel, nommé Hugues, blessé mortellement dans une rencontre avec les Normands, l'autre, légitime, nommé Louis, qui se tua en tombant d'une fenêtre; enfin, en 882, meurt Louis III, fils aîné de Louis le Bègue.

C'était là un de ces moments rares, solennels dans la vie des peuples, où tous les événements, même les plus déplorables, semblent concourir providentiellement à l'élévation d'un seul homme. Les succès de l'invasion normande avaient cruellement fait sentir tous les inconvénients et les périls du morcellement de la puissance impériale. Tous les grands de l'empire faisaient trêve à leurs discordes, et se ralliaient avec empressement autour du dernier descendant direct de Charlemagne, pour faire face avec lui à l'invasion. C'était un coup d'œil formidable et rassurant à la fois, que celui de cette armée à laquelle la plupart des nations jadis conquises et gouvernées par Charlemagne avaient fourni leurs contingents, et qui se trouva réunie à Andernach dans les premiers jours de l'été, pour marcher contre les hommes du Nord. « C'était, dit une chronique contemporaine, une armée à laquelle nul ennemi n'aurait pu résister, si elle avait été dignement commandée. »

Ce dernier réveil du grand empire aboutit à une déception immense, honteuse. Ici nous trouvons une grande divergence dans les récits du temps; les uns s'efforcent de pallier la conduite de Charles le Gros; les autres ne trouvent pas de termes assez énergiques pour exprimer l'indignation et le mépris qu'elle leur inspire. Tous sont d'accord néanmoins sur un fait capital, c'est qu'il y avait des traîtres parmi les troupes impériales, et l'on n'est pas embarrassé de deviner d'où partait la trahison, quand on voit figurer à la suite de Charles, et dans ses conseils les plus intimes, un comte Wicbert, *ancien serviteur de Lother II et de Waldrade*, et attaché à leur fils depuis son enfance. Ainsi tous les complices de ces coupables amours semblaient fatalement prédestinés au mal.

Une partie de l'avant-garde impériale avait été détachée

en avant pour essayer de surprendre l'ennemi hors de ses cantonnements de Haslou sur la Meuse; mais les Normands, prévenus à temps par des espions ou des traîtres, rentrèrent tout à coup dans leur camp et se tinrent sur la défensive. Ce camp était entouré d'une de ces fortifications redoutables, pareilles à celle que décrit Abbon dans son poëme sur le siége de Paris, formées de plusieurs étages de palissades de pieux énormes, aiguisés et inclinés du côté de l'ennemi, comme une forêt de piques immobiles. C'était derrière cet abri menaçant qu'ils déposaient les prisonniers et le butin jusqu'au rembarquement, et il était alors sans exemple qu'aucune de ces enceintes eût été forcée. Louis de Germanie, frère de Charles, avait été repoussé et avait perdu un fils dans l'attaque d'un semblable retranchement.

L'armée impériale était déjà depuis plusieurs jours en vue du camp des barbares, et n'avait encore rien entrepris de décisif, quand il survint tout à coup un violent orage qui dura sans discontinuer pendant douze jours. Un grand nombre d'hommes et de chevaux furent frappés de la foudre, et des pluies torrentielles renversèrent une partie des palissades. Au lieu de profiter de cette circonstance pour donner l'assaut, comme le demandaient à grands cris tous les hommes de cœur, Charles le Gros ou *Charlot*, comme on l'appela bientôt par mépris, prêta l'oreille aux suggestions de Liutward, évêque de Verceil, du comte Wicbert et de quelques autres conseillers peureux ou perfides, et consentit à entrer en pourparlers avec les barbares. Il semble que toutes les forces de l'empire n'avaient été concentrées sur ce point que pour constater plus officiellement la faiblesse et la lâcheté du monarque; pour que l'on comprît bien que désormais c'était à chacun de pourvoir à sa propre sûreté. Ce ne furent pas les Normands qui capitulèrent à

Haslou, mais bien l'empereur à la tête de toute son armée. Siegfried, l'un des deux principaux chefs normands, consentit, moyennant une somme considérable qui lui fut immédiatement remise, à se rembarquer avec tout le butin qu'il avait fait précédemment. Les conseillers de l'empereur ne songèrent même pas à stipuler que le territoire du jeune roi Carloman serait respecté ; et Siegfried, en quittant les terres de l'empire, alla se jeter sur la Neustrie. L'autre chef, Godfried, fit un arrangement qui paraît avoir servi de modèle à celui que conclut vingt-cinq ans après le fameux Rollon avec Charles le Simple. Il consentit, en se faisant largement payer comme son collègue, à adjurer l'idolâtrie et à recevoir l'investiture de la Frise avec le titre de *roi* (rex), s'engageant en retour à se faire, de ce côté, le gardien de l'empire, en interdisant à ses compatriotes l'accès du Rhin et de la Meuse. Il fut aussi convenu, mais secrètement, qu'il s'allierait à la famille impériale en épousant Giselle, sœur de Hugues le Loherain ; mariage qui eut lieu quelques mois plus tard. Hugues eut aussi sa part de profit dans cette honteuse transaction. En attendant mieux. l'empereur lui abandonna les revenus de l'évêché de Metz, alors vacant par la mort de Wala. Cette concession avait son importance, la plupart des domaines du pays Messin relevant alors de l'évêché.

Pendant la négociation de ce traité, les Normands se conduisirent avec une insolence et une perfidie inouïes. Ils avaient hissé au-dessus des palissades un bouclier au bout d'une longue perche ; c'était, dans leurs usages nationaux, un symbole pacifique. Un grand nombre de gens de la suite de l'empereur profitèrent de cette occasion pour entrer dans le camp, soit pour traiter du rachat des captifs, soit par simple curiosité. Tout à coup les barrières se refermè-

rent sur ces visiteurs imprudents, qui furent tous tués ou mis aux fers. Cette nouvelle insulte faillit causer une révolte dans l'armée impériale; quelques chefs voulaient donner l'assaut malgré l'empereur, qui fut obligé de défendre, sous peine de mort, de commettre la moindre hostilité contre ses nouveaux *alliés*. Bientôt après il licencia son armée, pour laquelle il était devenu un objet d'indignation et de mépris. Ce compromis honteux n'avait fait qu'accroître l'audace des envahisseurs. Siegfried alla saccager le royaume de Carloman, que ne sauvegardait pas le traité de Haslou. Carloman se défendit avec courage, mais, mal secondé par ses vassaux, il dut, après quelques succès inutiles, se résigner à entrer en composition avec les Normands, qui, moyennant une certaine somme, s'engagèrent à demeurer en paix avec lui, *sa vie durant*. Cette convention semblait assurer aux États d'un prince si jeune encore une longue tranquillité; mais il mourut peu de mois après d'un accident à la chasse, et les Normands recommencèrent aussitôt les hostilités, alléguant qu'il n'avait pas été spécifié à leur engagement une autre durée que celle de la vie du prince, et que si ses sujets voulaient encore de la tranquillité, il fallait la payer une seconde fois. Carloman était mort sans enfants; son frère, seul héritier légitime, avait à peine six ans; tous les fléaux réunis désolaient le royaume. Dans cette extrémité, les grands ne crurent pouvoir mieux faire que de se rallier aussi à Charles le Gros. Ainsi une amère dérision du sort réunissait toutes les couronnes de Charlemagne sur la tête du plus incapable de ses descendants.

Cependant, Godfried, le nouveau roi ou comte de Frise, se fortifiait dans le pays dont il avait exigé la possession, pays coupé de fondrières et de marais impénétrables,

dans lequel il aurait pu se défendre au besoin contre toutes les forces de l'empire. Bien qu'il eût juré d'interdire l'accès de ce côté du littoral à ses compatriotes, il s'empressa de provoquer et de faciliter leurs incursions par le Rhin et l'Escaut. Il songeait évidemment à donner un caractère permanent à ces migrations, et à devenir le chef d'un État indépendant, auquel son ambition n'assignait pas de limites. Il était encouragé dans ce projet par les continuelles excitations de son beau-frère Hugues, déjà mécontent des avantages équivoques que lui avait procurés le traité de Haslou. Enhardi par la faiblesse de l'empereur et par l'heureuse impunité de Boson, Hugues revenait avec plus d'emportement que jamais au projet de reconquérir le royaume paternel ; c'est du moins à cette époque que les annales de Metz rapportent ses plus violents efforts. « Tous ceux qui abhorraient la paix et la justice affluaient vers lui ; en sorte qu'il eut bientôt sous ses ordres une multitude innombrable de brigands. Plusieurs hommes puissants, les comtes Étienne, Robert, Wicbert, Thibaut, vinrent également vers lui, et mirent leurs mains dans les siennes. Ils exercèrent dans l'ancien royaume de Lother tant de rapines et de violences, qu'entre eux et les Normands il n'y avait pas de différence, si ce n'est qu'ils s'abstinrent de meurtres et d'incendies. Ainsi, le Dieu tout-puissant s'élevait, dans sa colère, contre le royaume de Lother, détruisant jusque dans leurs racines les forces de ce royaume, et accomplissant les anciennes malédictions du saint pape Nicolas. »

Deux traits particuliers de la vie de Hugues, que les annales de Metz placent également vers ce temps, donnent une idée odieuse de son caractère. Il fit périr ou même tua de sa main ce même comte Wicbert, ancien serviteur de sa

famille, qui avait joué un si grand rôle à Haslou, et qui, sans doute, s'était cru en droit de lui faire quelques remontrances. Il se défit également de Bernaire, encore l'un des hommes qui lui étaient le plus dévoués, pour jouir plus librement de sa femme, « aussi déréglée que belle, » dit l'annaliste. Si ces détails de mœurs sont exacts, ils doivent atténuer beaucoup l'intérêt que pourrait inspirer le dénoûment tragique de la destinée de ce prince, dont nous allons emprunter textuellement le récit aux annales de Metz.

D'après le détail minutieux de ce récit, et l'importance qu'y attache évidemment son auteur, on comprendra facilement que la puissance et l'importance du fils de Waldrade s'étaient fort accrues dans ces derniers temps, et qu'il était en position de susciter de sérieux embarras à un prince aussi peu belliqueux que Charles le Gros.

« Hugues étant entré secrètement en négociation avec Godfried son beau-frère, l'exhorta à rassembler *de partout* une nombreuse armée d'auxiliaires pour lui porter secours, afin qu'il pût revendiquer ouvertement, par les armes, l'héritage paternel. En cas de succès, il lui promettait la moitié des pays dont ils s'empareraient ensemble.

» Godfried, comme empoisonné par la séduction de cette promesse, chercha un prétexte pour se dégager du serment de fidélité qu'il avait prêté à l'empereur. Il envoya donc vers lui Gerulphe et Gundulphe, comtes des Frisons, lui mandant que, s'il voulait le voir persévérer dans la fidélité qu'il lui avait promise, il fallait qu'il rajoutât à son fief Coblentz, Andernach, Sintzig, et plusieurs autres domaines dépendants du fisc de l'empire, sur les bords du Rhin, tous plantés de vignobles qui rapportent en abondance d'excellents vins, tandis que la Batavie n'en produit

pas. L'intention secrète de Godfried était, si cette demande insolente lui était octroyée, d'introduire les siens au cœur du royaume, et d'agir ensuite suivant les éventualités; et, dans le cas contraire, de se révolter ouvertement, et de prendre de force ce qu'on oserait lui refuser.

» L'empereur Charles ayant deviné les intentions perfides de Godfried, examina avec le duc Henri, homme habile et prudent (le même qui avait naguère dirigé l'expédition contre Hugues et Thibaut), quels moyens il pourrait prendre pour exterminer l'ennemi qu'il avait introduit aux confins de son royaume; et sachant qu'il occupait des lieux défendus par d'innombrables cours d'eau et des marais impénétrables, il résolut d'user de ruse plutôt que de violence. Il répondit donc vaguement aux envoyés de Godfried qu'il lui adresserait à son tour des personnes de confiance, afin d'aviser à un accommodement qui ne pourrait manquer d'être satisfaisant pour les deux partis, pourvu seulement que Godfried persévérât dans la fidélité qu'il avait promise. Après cela, il envoya Henri vers ce même Godfried, et, pour cacher la trahison qu'il préparait, lui recommanda de se faire accompagner de Willibert, archevêque de Cologne, respecté des païens mêmes pour sa vertu.

» Henri s'y prit fort adroitement pour cacher ce qu'il méditait, non-seulement à Godfried, mais à ceux des gens de l'empereur qui n'étaient pas du secret, et notamment à l'archevêque lui-même, » qui n'était pas homme à tremper dans une si lâche trahison. « Il ordonna à ses satellites de se rendre séparément au lieu désigné pour la conférence, de manière à s'y trouver tous réunis au jour qu'il leur marqua. Pour lui, il vint à Cologne avec peu de monde, et ayant pris avec lui l'évêque, se dirigea de suite vers la

Batavie. Godfried ayant appris leur arrivée, alla au devant d'eux au lieu nommé *Herispich*, au confluent du Rhin et du Wahal. L'évêque et le comte étant entrés dans cette île, écoutent beaucoup de choses de Godfried, en répondent beaucoup de la part de l'empereur, et le soleil tournant vers l'Occident, ils terminent la conférence, sortent de l'île et vont à leur logis pour revenir le lendemain.

» Mais Henri, qui avait ses raisons pour que l'évêque n'assistât pas à la seconde entrevue, l'engagea à faire venir le lendemain en particulier la femme de Godfried, Giselle, afin de l'exhorter à user de son influence sur son mari pour le décider à demeurer soumis à l'empereur. » Cette demande était d'autant plus naturelle, que Giselle avait déjà servi précédemment d'intermédiaire entre son mari et l'empereur, dans une semblable négociation. S'étant ainsi débarrassé de deux témoins qui auraient pu mettre obstacle à la trahison qu'il méditait, il songea à faire naître un incident qui fît dégénérer en rixe cette seconde conférence avec le chef normand.

« Il y avait dans la suite d'Henri un comte nommé Éverard, dont Godfried avait usurpé les domaines. Henri persuada à ce comte de se lever au milieu de l'assemblée pour se plaindre du tort qui lui avait été fait. Ce que Henri avait prévu arriva ; le Normand ayant répondu à cette réclamation par des paroles dures et outrageantes, Éverard tira son épée et le frappa d'un grand coup sur la tête, avant qu'il pût se mettre en défense. Alors les hommes de la suite de Henri se jetèrent sur lui, l'achevèrent, et firent main basse sur tous ceux de sa suite. »

Ainsi s'accomplit cette trahison, dont le récit naïf accuse la profonde décadence de la race carolingienne, réduite à se défendre ou à se venger par de pareils moyens,

qui appelaient de terribles représailles. Le sort de Hugues fut plus déplorable encore que celui de son beau-frère, car il n'eut pas même la faveur d'une prompte mort. Il tomba dans les mains du meurtrier de Godfried peu de jours après ce meurtre que, bien certainement, il ignorait encore. Comme lui, il fut attiré dans un guet-apens, sous prétexte d'une conférence amiable. Malgré ses crimes, ce prince infortuné aurait sans doute trouvé quelque indulgence auprès d'un vainqueur généreux. Le fils de Louis le Germanique, surtout, aurait dû se souvenir que son père avait jadis protégé Lother II, et intercédé auprès du pape en faveur de Waldrade. Charles le Gros, aussi cruel que lâche, ne se souvint que de sa propre injure, et des nouveaux périls que pourrait lui susciter l'ambition de Hugues. On creva les yeux à ce malheureux prince et à son oncle *maternel*, qui fut arrêté avec lui. Comme Gonthier était mort depuis dix ans et plus, cet oncle ne pouvait être qu'Hilduin, dont nous avons souvent parlé. On respecta la vie de leurs compagnons, probablement peu nombreux, mais on leur enleva leurs chevaux, leurs armes et jusqu'à leurs habits. Hugues et Hilduin furent conduits à l'abbaye de Fulde. Plus tard on transféra Hugues au monastère de Saint-Gall, et ensuite à celui de Pruim, où l'abbé Rhéginon, l'un des chroniqueurs de cette époque, affirme l'avoir vu et tondu de ses propres mains. Il survécut peu de temps à sa réclusion; mais on ignore les circonstances et même l'époque précise de sa mort.

Hugues *le Loherain* a été fort maltraité par les écrivains contemporains, comme on a pu en juger par le récit qui précède. Il est juste, néanmoins, de reconnaître que tous ces écrivains appartiennent au clergé, qui n'a pas dû ménager un prince excommunié et fils d'excommuniés. Malgré

la justice de l'anathème qui l'avait déshérité en flétrissant sa naissance, il faut tenir compte à ce malheureux prince des préjugés inévitables de son éducation. Il a pu croire de bonne foi que la religion du souverain pontife avait été surprise, que l'union de ses parents était vraiment légitime, et qu'il avait, par suite, des droits réels au trône. Son véritable crime, aux yeux de la postérité impartiale, n'est pas dans ses prétentions mêmes, mais dans la nature des moyens qu'il employa pour les faire prévaloir, dans le dérèglement de ses mœurs, dans ses violences imprudentes et coupables envers les sujets de son père et envers le clergé. Hugues paraît avoir eu les qualités et les vices que nous retrouvons chez presque tous les descendants de Waldrade : une énergie, une persévérance indomptables, jointes à une ambition effrénée, des facultés puissantes au service d'un égoïsme avide[1].

XII

Boson, son allié, fut plus habile et plus heureux que lui. Assiégé dans Vienne par les fils de Louis le Bègue, il trouva moyen de s'échapper, et son épouse, Ermengarde, protégée par les antiques fortifications romaines de cette ville, résista pendant deux ans entiers aux efforts de l'armée assiégeante. Au moment où Vienne succombait enfin sous les efforts de Richard d'Autun, le frère de Boson, et

[1] La destinée de Hugues le Loherain présente une analogie frappante avec celle du jeune Pépin, fils de Pépin d'Aquitaine, ce prince aventurier qui, pour recouvrer le royaume de son père, en était venu à s'allier aux Normands, et à se faire même idolâtre comme eux.

alors son plus terrible ennemi, la coalition formée contre Boson achevait de se dissoudre. La mort l'avait successivement débarrassé de tous ses ennemis; la dislocation et l'affaiblissement de l'empire protégeaient et justifiaient en quelque sorte son usurpation. Dans cet épouvantable chaos, sous un prince tel que Charles le Gros, les peuples étaient-ils donc si coupables de méconnaître l'autorité d'un souverain incapable de leur accorder quelque protection en retour de leur obéissance? n'avaient-ils pas raison de choisir pour leur véritable chef celui dont ils pouvaient attendre quelque secours?

Boson s'étant enfin réconcilié avec son frère, qui lui rendit sa femme et ses enfants pris à Vienne, acheva d'affermir et de régulariser en quelque sorte sa position, en reconnaissant la suzeraineté de Charles le Gros, hommage purement nominal qui n'affectait en rien sa puissance. Après la catastrophe de Hugues le Loherain, il recueillit dans ses États Thibaut et sa femme Berthe, et les établit à Arles. Il leur devait bien ce secours, car la diversion de Hugues et de Thibaut lui avait rendu un immense service dans un moment bien critique. Malgré le silence absolu des contemporains, on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'après la capture de Hugues, Thibaut s'échappa et passa dans les États de Boson avec la plupart des partisans de Hugues, soldats d'aventure qui n'avaient plus rien à espérer en Lorraine, et dont les services pouvaient être utiles à Boson. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que ce prince vécut jusqu'à la fin dans une parfaite union avec Berthe et Thibaut. Il fut même, selon toute apparence, le parrain de leur second fils, nommé Boson comme lui; l'aîné, qui jouera un grand rôle dans la suite de ce récit, était probablement né avant la

catastrophe de son malheureux oncle, et se nommait Hugues comme lui.

Les dernières années de la vie de Boson paraissent avoir été aussi paisibles que le comportaient ces temps malheureux. Il est cependant question, dans la chronique de Godefroy de Viterbe, d'une guerre malheureuse qu'il aurait soutenue contre Eudes, proclamé roi des Français après la déposition de Charles le Gros; mais ce fait est des plus douteux. On ignore la date précise de sa mort, mais elle ne peut être antérieure à l'an 887, ni postérieure à 889[1]. Son épitaphe, longtemps conservée dans la cathédrale de Vienne, faisait un pompeux éloge de sa libéralité envers les églises et les monastères, et rappelait les vains efforts des rois coalisés contre lui.

Hunc, quanquam plures valuissent perdere reges,
Occidit nullus!.....

Boson laissa un fils encore enfant, nommé Louis, qui lui succéda, et parvint même, dans la suite, à la dignité impériale. Nous raconterons plus tard la triste catastrophe qui mit fin à une destinée d'abord si brillante. Il laissa aussi une fille nommée Ingelberge, du nom de son aïeule maternelle, l'impératrice Ingelberge, veuve de Louis II. Cette fille de Boson avait été fiancée dès l'enfance, du

[1] On place généralement à l'année 888 la formation du petit royaume de Bourgogne transjurane, démembrement des États de Boson qui dut s'opérer à sa mort. Ce royaume comprenait une partie de la Suisse et de la Franche-Comté. Rodolphe de Strattlingen, fils de ce Conrad dont nous avons parlé plus haut, se fit élire le premier souverain indépendant de ce pays, répétant ainsi, au préjudice de Boson, ce qu'avait fait celui-ci au préjudice des héritiers de Charlemagne.

temps de Charles le Chauve, à Carloman, petit-fils de ce prince; mais la rupture entre Boson et les princes carolingiens empêcha tout naturellement de donner suite à ce mariage. Dans la suite, cette princesse épousa Rothbold ou Robaud, qui reçut l'investiture du comté d'Arles, sous le règne de Louis, fils de Boson [1].

Ainsi, Boson, qui avait dû le commencement de sa haute fortune à la passion adultère de Charles le Chauve pour sa sœur; Boson, allié par surprise à la race carolingienne, violemment soupçonné d'avoir voulu arriver à la possession ou à la régence du royaume de France par un double attentat sur Charles le Chauve et sur son fils ; Boson, enfin, usurpateur des provinces dont le gouvernement lui avait été confié, recueillit le fruit de son iniquité, tandis que Hugues, son allié, descendant direct de Charlemagne, périssait au fond d'un cloître, d'une mort triste et cruelle, pour avoir voulu ressaisir une partie de l'héritage de son père! Les jugements de Dieu sont impénétrables parfois; néanmoins il n'est pas impossible peut-être d'expliquer celui-ci. Hugues fut toujours un homme de désordre et de pillage; incessamment révolté contre les anathèmes de l'église qui avaient causé les malheurs de sa famille, il persécuta et vexa en toute occasion les moines et le clergé. Boson, au contraire, n'épargna rien pour se concilier la

[1] Il y a eu, au sujet du nom et des alliances de la fille de Boson, des doutes et des contestations pourtant bien faciles à résoudre. Le nom d'*Ingelberge, fille de Boson,* figure dans la charte de fondation de l'abbaye de Cluny. Il est dès lors bien évident : 1° qu'elle est fille, non pas de la première femme de Boson, mais de la seconde, qui, selon l'usage général du temps, lui a donné le nom de sa propre mère, veuve de Louis II; 2° que cette fille, née à coup sûr après l'an 877, n'a pu être que la fiancée et non l'épouse d'un prince qui est mort en 884.

reconnaissance et l'attachement de cette portion si importante de la société, la seule qui conservait encore, dans ces terribles crises, quelques principes fixes, quelques traditions nettement définies d'ordre, de morale et d'autorité. Était-il de bonne foi dans ces grandes démonstrations de piété et de respect pour l'église? C'est une affaire entre Dieu et lui; mais, aux yeux du monde, il eut le mérite de reconnaître et de soutenir le principe de l'autorité religieuse, et c'est sans doute à cette prudence qu'il dut le succès définitif de son usurpation[1].

Hugues le Loherain étant mort sans enfants, la postérité masculine de Lother et de Waldrade s'éteignit ainsi dès la première génération. Giselle, leur dernière fille, disparaît également de l'histoire après l'assassinat de Godfried, son mari. Les annales contemporaines ne disent aucun mal de cette princesse, et mentionnent seulement ses louables mais inutiles efforts pour adoucir les mœurs du guerrier farouche auquel on l'avait en quelque sorte livrée en otage, et le maintenir en bonne intelligence avec l'empereur. Après la catastrophe d'Herispich, elle alla sans doute chercher la paix et l'oubli sous les voûtes sombres de quelque monastère. Ce fut en souvenir d'elle que le second fils de Berthe et de Thibaut donna son nom à l'une de ses filles, qui devint dans la suite reine d'Italie.

Mais Berthe, l'autre fille de Lother et de Waldrade, est un personnage d'une bien autre importance historique. Berthe est la physionomie la plus caractéristique et la plus curieuse de son époque. Aussi ambitieuse, mais plus adroite

[1] Voyez, sur ces tendances évidentes de Boson en faveur du clergé, la pièce improprement nommée le testament de Boson, restituant divers domaines à l'abbaye de Carlieu. Fouque, t. I, p. 253.

que son frère, elle vainquit un moment la fatalité qui poursuivait sa famille. Déshéritée de la puissance et de la richesse, elle contraignit richesse et puissance à revenir à elle. Mariée d'abord à un soldat d'aventure auquel ses charmes firent oublier un ressentiment mortel, elle se releva au premier rang par sa seconde union avec un des plus puissants seigneurs de l'Italie, Adalbert II, marquis de Toscane, qui descendait comme elle de Charlemagne. Son ambition ne s'arrêta pas là : fille de roi, elle voulut régner elle-même, ou du moins faire régner sa postérité, et elle y réussit. Malheureusement, comme on le verra, tous les moyens, même les plus infâmes, lui étaient bons pour assouvir cette soif ardente du pouvoir, qui paraît avoir été le mobile de toutes ses actions.

On ignore la date précise des deux mariages de Berthe ; le premier doit avoir eu lieu, comme nous l'avons vu, vers l'an 879 [1] ; le second environ dix ans après. Quoique remariée, elle aima toujours tendrement ses deux enfants du premier lit, et ne cessa de travailler, soit ostensiblement, soit en secret, à leur élévation future.

A partir de son second mariage, l'histoire de Berthe et de ses enfants devient l'histoire même de l'Italie. L'influence de cette femme décevante et rusée se mêle à tous les événements, soutient et combat tour à tour les princes qui se disputent le rang suprême, et qu'elle détruit les uns par les autres. Dans cette mêlée de passions turbulentes et aveugles, Berthe seule a conçu un grand dessein politique, qu'elle poursuit résolûment à travers tous les obsta-

[1] D'après une charte que nous avons citée précédemment, il semble que Waldrade n'avait encore que son fils en 863. Berthe aurait donc eu quinze ans à peine lors de son premier mariage.

cles et tous les périls; cette intelligence puissante et dépravée semble l'unique lueur qui éclaire ces ténèbres. Armée du prestige tout-puissant d'une beauté qui, par un privilége singulier, sembla longtemps s'accroître avec les années; séduisante à l'excès avec tous ceux qui peuvent être utiles à l'accomplissement de ses desseins secrets; dominant à la fois son mari et ses nombreux amants, cette femme étrange ne dédaigne aucun moyen d'étendre et d'affermir son pouvoir; elle sait effrayer ceux qui résistent au charme fatal qui l'environne. Incessamment entourée de ces devins, de ces jeteurs de sort, débris vivant du paganisme que tous les anathèmes des papes n'ont pu détruire, Berthe passe elle-même pour une magicienne puissante; le vulgaire ne prononce son nom qu'avec une sorte de terreur superstitieuse, et lui attribue la connaissance de l'avenir, le pouvoir d'influer sur la destinée des créatures humaines, et même de les *changer en bêtes* par des paroles ou des cérémonies mystérieuses et terribles. Ces croyances flattent son amour-propre en même temps qu'elles servent ses intérêts; elle les encourage donc de tout son pouvoir, et peut-être elle-même, payant tribut aux illusions de son siècle, se croit réellement investie d'une partie de cette force surnaturelle dont l'arme la crédulité populaire.

Nous allons maintenant essayer de la montrer à l'œuvre; mais c'est précisément ici que l'obscurité redouble autour de nous. L'historien Luitprand, dont nous avons déjà parlé, va devenir notre principal, et souvent notre seul guide. C'est à l'aide de son récit toujours obscur, souvent incomplet, que nous nous efforcerons de ressaisir la vérité.

DEUXIÈME PARTIE

BERTHE DE TOSCANE

XIII

Nous n'avons à nous occuper des événements généraux de cette époque, qu'autant qu'ils ont particulièrement rapport aux descendants du malheureux Lother. Ainsi nous ne nous arrêterons pas à la déposition de Charles le Gros et à son remplacement en Germanie par Arnoul, bâtard d'un de ses frères. Ce fut une expiation rigoureuse, mais méritée. Dans deux occasions solennelles, à Haslou et à Paris, Charles le Gros avait manqué de cœur et failli à sa mission, en présence des barbares, et des milices de l'empire réunies pour les combattre. L'assassinat de Godfried, le traitement barbare infligé au fils de Waldrade avaient été ses seuls exploits. La sentence de la diète de Tribur fut donc équitable et nécessaire.

Cette époque (888) est précisément le point de départ de l'ouvrage de Luitprand, qui sera désormais l'élément principal de notre récit.

Parmi les princes qui se partageaient alors le territoire de l'Italie carolingienne, les deux plus puissants étaient alors Gui, duc de Spolette et de Camerino, et Bérenger,

margrave ou marquis de Frioul, tous deux descendants de Charlemagne par les femmes. Tous deux semblaient en position d'aspirer concurremment au titre de roi d'Italie et même à la dignité impériale, car Arnoul, qui avait remplacé Charles le Gros en Germanie, était alors engagé dans une lutte pénible et douteuse avec les hommes du Nord. Ce prince n'était, d'ailleurs, que le fils d'une concubine, et la postérité directe et légitime de Charlemagne n'était représentée que par le dernier fils de Louis le Bègue; un faible enfant, dont la légitimité était sérieusement contestée, et qui semblait ne devoir jamais régner, même sur les États de son père [1]. L'usurpation récente et heureuse de Boson, la formation toute semblable du petit royaume de Bourgogne transjurane, autorisaient encore les espérances ambitieuses des dominateurs rivaux de Spolette et du Frioul.

Avant de raconter ce qui advint de cette rivalité, il nous faut dire quelque chose du caractère et des antécédents de ces deux princes. Leur position, fort différente à certains égards, avait néanmoins cela de commun, que tous deux appuyaient spécialement leurs prétentions ambitieuses sur ce qu'on pouvait alors nommer en Italie l'élément national, c'est-à-dire sur la race longobarde, dont l'aggrégation forcée à l'empire frank remontait à peine à un siècle, et qui généralement conservait encore sa physionomie tranchée, ses coutumes, son langage et le ressentiment de la conquête.

Wido, Guido ou *Gui*, le plus puissant de ces deux rivaux,

1 On voit par la correspondance de Foulques, successeur d'Hinkmar à l'archevêché de Reims, avec le roi Arnoul, que le doute dont nous parlons était alors fort accrédité, puisque ce prélat s'efforce de le combattre, en insistant fortement sur la ressemblance du jeune prince avec son père.

était pourtant un Frank de pure race. L'influence prépondérante de sa famille sur les populations de Spolette et de Camerino remontait, selon toute apparence, à l'occupation définitive de l'Italie par Charlemagne. En 776, lors du dernier soulèvement général des Longobards, toutes les villes et les châteaux du pays de Spolette, qui avait été l'un des plus ardents à la révolte, reçurent des garnisons frankes, qui y formèrent des établissements permanents. La confiscation des biens appartenant aux *gastaldes* révoltés procura à Charlemagne des possessions considérables qu'il put donner en fief à ses principaux chefs militaires. Ce fut ainsi que commença dans l'ancien duché longobard de Spolette la domination du chef de cette famille, l'un des capitaines de Charlemagne. Ce premier Gui, d'origine germanique, est, selon toute apparence, celui dont parle l'historien Nithard à propos de l'expédition de Charlemagne contre la Grande-Bretagne.

Le pouvoir de cette famille se consolida et s'accrut sous le règne de Louis le Débonnaire, et encore plus sous celui de son fils l'empereur Lother Ier, dont elle suivit la fortune. Gui dit *l'Ancien*, et Lambert *le Chauve* son frère, fils (ou petit-fils?) du premier Gui, prirent part à la bataille de Fontenai et montrèrent à Lother, dans ses sanglantes guerres, un zèle et un dévouement que ce prince ne crut pouvoir dignement récompenser qu'en accordant la main de Rotrude sa fille à l'un de ces vaillants auxiliaires. De cette union naquirent deux fils, Lambert et Gui *le Jeune*, qui succédèrent à leur père et à leur oncle, et deux filles; Rotrude, mariée à Adelbert Ier, marquis de Toscane, et Jota, femme de Guaimar de Salerne[1].

[1] Ce n'est pas sans peine que nous avons pu débrouiller cette filia-

Après la mort de Lother Ier, les ducs de Camerino et de Spolette, profitant des troubles d'Italie, se rendirent à peu près indépendants du nouvel empereur Louis II ; plus tard même ils en vinrent contre lui à des actes de rébellion ouverte. L'histoire de ces ducs franks de Spolette ne nous est connue que par quelques passages des chroniques méridionales, qui nous font connaître leur fréquente intervention dans les discordes continuelles des petits princes longobards, et par les alarmes et les malédictions des souverains pontifes. Les richesses de l'Eglise romaine étaient un puissant attrait pour les chefs des rudes populations de l'Apennin, de ces highlanders de l'Italie centrale, aussi avides de combat que de pillage. Antérieurement à la conquête, les Longobards de Spolette menaient déjà cette existence aventureuse et indépendante : amis ou ennemis des papes suivant les circonstances, employés comme auxiliaires par les différents partis qui se disputaient le siége pontifical vacant, et se faisant toujours largement payer leur invervention quand ils ne se payaient pas eux-mêmes par le pillage.

Les ducs franks de Spolette reprirent ces traditions, aussitôt que le morcellement de l'empire et l'affaiblissement du pouvoir central leur en donnèrent l'occasion. Nous n'avons qu'une connaissance fort imparfaite de leurs démêlés avec l'empereur Louis II ; nous savons seulement que ce prince dut s'armer plusieurs fois contre ces vassaux turbulents, et que ceux-ci s'allièrent tantôt aux Longobards du Sud [1], tantôt aux Musulmans, tantôt aux Grecs, qui n'avaient

tion très-obscure, et arriver à déterminer comment les Gui de Spolette se rattachaient à la famille de Charlemagne. On en jugera par les *éclaircissements* placés à la fin de ce volume.

[1] On sait que les Longobards de l'Italie méridionale n'avaient jamais

pas encore perdu l'espoir de reconquérir l'Italie. Aucune charte, aucun monument de donation pieuse ne nous vient en aide pour dissiper ces ténèbres : ces farouches montagnards pillaient les églises et les monastères, au lieu de les enrichir. En 867, peu de jours après l'élection du pape Adrien, Lambert *le Jeune* pénétra dans Rome et y fit un butin immense. Louis II guerroyait alors, avec des chances diverses, contre les Grecs et les Sarrasins. Secondé par les Longobards de l'Italie méridionale, alors réconciliés avec lui par la médiation de l'abbé du Mont-Cassin, ce prince, dont le courage ne démentait pas la noble origine, obtint d'abord de grands succès contre les Musulmans; et, après un siége qui ne dura pas moins de quatre ans, il leur enleva Bari, l'un de leurs principaux postes militaires. Mais bientôt les princes longobards craignirent qu'il ne redevînt trop puissant et redoutable pour eux-mêmes. Le promoteur principal de leur défection fut Adelgise, duc de Bénévent, dont Gui *le Jeune* avait épousé la fille. Cette trame fut habilement ourdie; une première révolte ayant éclaté, Adelgise protesta de sa fidélité à l'empereur, demanda et obtint le pardon des rebelles, et, grâce à ce raffinement de perfidie, l'attira sans défiance jusque dans les murs de Bénévent, jusque dans l'habitation du duc lui-même. Ce fut seulement alors que quelques excès commis par des hommes d'armes de l'empereur, ou, suivant un autre chroniqueur, quelques plaisanteries imprudentes de sa femme Ingelberge sur la laideur des femmes longobardes et l'inexpérience de leurs maris à la guerre, devinrent le pré-

été complétement subjugués même par Charlemagne. Depuis, ils avaient toujours su se maintenir à peu près indépendants de fait, en se déclarant tour à tour vassaux des deux empires.

texte d'une odieuse trahison. Telle était la sauvage brutalité des mœurs de ce temps obscur, qu'on serait tenté d'écarter l'idée de préméditation, et de ne voir dans cette conduite des chefs longobards qu'un effet de la convoitise brutale qu'allumait en eux la vue du riche butin fait sur les Musulmans et transporté dans Bénévent par Louis II. Quoi qu'il en soit, ce prince, assiégé inopinément avec sa femme et un petit nombre de guerriers fidèles, fit des prodiges de valeur désespérée qui rappellent l'héroïque défense de Charles XII à Bender, dans une situation presque semblable. Pendant plusieurs jours il se défendit avec succès contre un peuple tout entier; chassé enfin de chambre en chambre par l'incendie, il se réfugia sur la plus haute tour du palais, y résista encore trois jours, et ne se rendit que quand un épuisement causé par la faim lui fit tomber les armes des mains ! Ce courage surhumain frappa d'admiration les traîtres eux-mêmes; ils n'osèrent achever leur crime, prévoyant déjà peut-être qu'ils auraient encore besoin de ce bras héroïque pour les défendre contre de nouveaux périls. Ils se contentèrent donc de piller tout le butin musulman, et d'exiger de l'empereur le serment solennel de ne jamais chercher à tirer vengeance de tout ce qui s'était passé [1].

A peine libre, Louis s'empressa de marcher contre les chefs spolétins, complices de cette trahison, et auxquels il n'avait rien promis. Il obtint sans doute quelques succès contre eux, car les annales contemporaines, écrites en langue longobarde et traduites par l'Anonyme de Salerne, nous apprennent que vers cette époque, deux ducs ou comtes de Spolette vinrent se réfugier à Bénévent, et il est question, dans plusieurs chartes et actes publics de cette

[1] Erchempert, — Léon d'Ostie, — Anonyme de Salerne, etc,

époque, d'un *Suppon,* duc de Spolette, qui aurait administré ce pays pendant quelques années. Quoi qu'il en soit, de nouvelles complications vinrent bientôt détourner la vengeance de Louis. Une nombreuse armée musulmane débarqua en Italie, et punit par d'horribles dévastations l'ingratitude des Longobards envers leur libérateur. Le péril était cette fois si menaçant, si effroyable, qu'ils durent de nouveau solliciter l'appui de celui qu'ils avaient si cruellement offensé. Louis reçut d'abord assez mal l'évêque de Capoue, leur intermédiaire; mais aussi généreux qu'emporté, il se radoucit bientôt, malgré la vive opposition de sa femme Ingelberge, qui tenait ce langage, non pas, comme l'affirme le chroniqueur, *par suite de cette manie qu'ont souvent les femmes de contredire en tout leurs maris*[1], mais par un trop juste sentiment de l'ingratitude et de la perfidie incurables de ces peuples.

Cette prévision n'était que trop bien fondée. Après avoir vaincu en diverses rencontres les infidèles, Louis, affaibli par ces batailles sanglantes, se vit de nouveau abandonné par les Longobards, qui lui refusèrent l'entrée de leurs villes. Il dut enfin renoncer à maintenir sa souveraineté dans le sud de l'Italie, et mourut peu après de fatigue et de chagrin (874)[2]. Ce prince, aussi malheureux que vaillant, ne laissa qu'une fille, dont nous avons raconté ailleurs la captivité momentanée et le mariage avec Boson. Ingelberge, veuve de Louis II, l'une des femmes les plus remarquables de son temps, conserva longtemps dans la

[1] *Sicut mos est fœminarum sæpè adversa dicere.*

[2] Louis II est une des figures les plus caractéristiques et les plus intéressantes de la seconde moitié du IXe siècle, par son héroïsme et ses malheurs. Son règne, dont nous ne pouvions parler ici qu'incidemment, mériterait une étude spéciale.

haute Italie une influence méritée, dont nous retrouverons encore la trace quelques années plus tard.

Après la mort de Louis II, Lambert et Gui rentrèrent en possession du pays de Spolette, où, suivant l'expression d'un auteur contemporain, *leurs aïeux et leurs bisaïeux* avaient toujours dominé. Nous avons déjà parlé du mariage de Gui avec Agiltrude, fille de cet Adelgise de Bénévent qui avait fait Louis II prisonnier. Elle descendait, dit-on, de l'un des plus énergiques champions de la nationalité longobarde, de ce fameux Grimoald qui passa toute sa sa jeunesse comme otage auprès de Charlemagne, dont il vit de près toutes les grandeurs sans en être ébloui ni découragé; et qui, redevenu libre et souverain, sut reprendre et maintenir son indépendance. Le caractère d'Agiltrude, qui va jouer un certain rôle dans la suite de ce récit, ne démentait pas cette fière origine. Cette alliance fortifiait considérablement l'ascendant de Gui sur les populations d'origine longobarde [1].

A l'avénement de Charles le Chauve, ces deux chefs lui rendirent hommage, et se réconcilièrent sous ses auspices avec le pape. Mais cette feinte amitié ne dura guères, et ils donnèrent bientôt à l'église de Rome des signes non équivoques de leur convoitise héréditaire. Tandis que le pape Jean VIII reconnaissait encore Charles le Chauve

[1] Les habitants de Spolette et de Camerino, bien qu'obéissant souvent aux mêmes chefs, paraissent avoir été complétement séparés au point de vue de l'administration civile. Les contemporains les citent toujours comme deux populations tout à fait distinctes, mais concourant toujours aux mêmes guerres. Lambert est toujours désigné par eux comme duc ou comte de Spolette, Gui comme duc ou comte de Camerino, jusqu à l'an 882, où Gui demeura seul maître, comme nous allons le voir. (Voy. *Éclaircissements.*)

comme empereur, Gui II et Lambert se déclarèrent en faveur de son neveu Carloman, fils de Louis le Germanique. L'inimitié de ces ducs contre le souverain pontife était favorisée à Rome même par un parti nombreux et puissant, également hostile à Jean VIII. Ce parti appela les ducs de Spolette comme auxiliaires, et les eut bientôt pour maîtres. Lambert et Gui occupèrent Rome au nom de Carloman, pillèrent et rançonnèrent sans merci tous les partisans du pape. Le nom de Carloman n'était qu'un prétexte ; au fond, ils se souciaient peu de ce prince maladif et débile qui ne put jamais venir jusqu'à Rome, ou plutôt il leur convenait mieux que tout autre, à cause même de son impuissance. Ce qu'il leur fallait en réalité, c'était une suzeraineté de fait sur l'église romaine et son opulent revenu ; c'était, en un mot, la dîme des pèlerinages.

Ce fut alors que Jean VIII vint chercher en France un refuge momentané, et un concurrent capable de disputer l'empire à Carloman, ou plutôt à ceux qui abritaient de son nom leurs violences et leurs pillages. Nous avons déjà parlé de ce voyage, et des espérances que fonda un moment ce pontife sur l'avenir de Boson, gendre de Louis II. Mais au moment du retour de Jean VIII à Rome, un nouveau revirement s'opérait ; Carloman était mort, et l'Italie était échue à son frère Charles le Gros. Dominé par d'impérieuses nécessités, le pape s'accommoda avec ce nouveau candidat aux dépens de Boson, et obtint ainsi sa protection contre les Musulmans et contre les ducs de Spolette. Il y eut encore à cette époque (880) une nouvelle réconciliation entre Rome et Spolette, réconciliation forcée et éphémère comme la précédente.

Cependant Lambert, l'aîné de ces deux chefs, était

mort, laissant un fils, probablement mineur, nommé encore Gui, mais qui ne lui survécut guères. Telle est la sombre horreur des mœurs de ce temps, qu'un crime semble toujours vraisemblable pour expliquer ces morts prématurées. Quelques mots d'une lettre de Foulques, archevêque de Reims, à un dernier Lambert, neveu de celui-ci, ne permettent pas de douter que cette fin n'ait été tragique. « Rappelle-toi, dit Foulques, quelle fut l'inimitié de ton oncle contre la sainte église romaine, rappelle-toi aussi quelle a été sa mort, et songe que toutes nos prières ne pourront suffire peut-être à racheter son crime. »

Quoi qu'il en soit, l'an 882, Gui, le frère de Lambert, se trouvait seul duc de Spolette et de Camerino; ce prince, alors dans la force de l'âge, avait conçu des projets plus vastes et plus hardis que ses prédécesseurs. Séduit par l'exemple de Boson, il aspira ouvertement au royaume d'Italie; et, pour réaliser son projet, il ne craignit pas de recourir aux empereurs grecs, qui n'avaient jamais abdiqué leurs prétentions à la suzeraineté de ce pays. Nous ne connaissons que très-imparfaitement les négociations qui eurent lieu à ce sujet entre Constantinople et Spolette; nous savons seulement que Gui conclut secrètement avec l'empereur grec un traité de subsides, s'engageant sans doute, en retour, à lui faire hommage de toutes les provinces qu'il pourrait s'assujettir, et notamment de Rome. L'existence de ce traité fut révélée à l'empereur Charles le Gros; il parvint à surprendre et à faire arrêter le duc de Spolette, auquel il réservait sans doute un châtiment pareil à celui qu'il infligea un peu plus tard au fils de Waldrade; mais Gui fut assez heureux pour s'échapper, et en fut quitte pour une condamnation par contumace, qu'il était plus facile de prononcer que d'exécuter. Pour se pro-

curer immédiatement du secours, le duc de Spolette fit alliance avec les Sarrasins, et cet événement, si nous en croyons les annales de Fulde, consterna toute l'Italie. Il paraît cependant que dans la guerre qui s'en suivit, Gui fut forcé de se tenir sur la défensive. Charles le Gros fut activement secondé dans cette circonstance par Bérenger, le futur rival de Gui, qui affectait alors un grand dévouement aux intérêts de l'empire. Toutefois cette expédition n'eut aucun résultat important, à cause d'une maladie contagieuse qui se mit dans l'armée de Charles le Gros, et lui fit perdre ses meilleurs soldats.

La disgrâce de Gui fut suivie d'un revirement aussi subit que complet. En 884, son plus grand ennemi, le pape Jean VIII, mourut d'une façon tragique et mystérieuse. Les annales contemporaines affirment, mais seulement d'après des bruits populaires, qu'il fut victime d'une conjuration domestique ourdie par quelques-uns de ses partisans envers lesquels il ne s'était pas montré assez libéral. On commença par l'empoisonner, puis l'un des conjurés l'assomma à coups de maillet, trouvant que le poison n'agissait pas assez vite. L'auteur de ce forfait mourut, dit-on, de frayeur, en entendant les cris de mort et de vengeance poussés par la foule ameutée qui ébranlait les portes du palais de Latran, où venait de se passer cette horrible scène. Telle aurait été la fin de ce pontife, dont la conduite manqua souvent de dignité et de franchise, mais auquel on ne peut refuser une énergie de caractère qui devait faire un singulier contraste avec sa figure efféminée[1]. Ses lettres, au nombre de trois cent vingt, sont sans contredit

[1] Quoique d'un âge déjà avancé, Jean VIII n'avait point de barbe, et c'est là l'origine la plus vraisemblable du conte de la papesse Jeanne.

le monument historique le plus curieux de son temps ; on y trouve à la fois la condamnation et l'excuse de sa conduite. Pendant les huit années de son pontificat, il eut constamment à se débattre entre les exigences avides des ducs de Spolette, et les incursions des Sarrasins qui venaient rançonner les pèlerins jusque sous les murs de Rome. Il dut même se soumettre à payer un tribut à ces infidèles, moins cupides et moins impitoyables que les chrétiens. Telles furent les nécessités constantes, inexorables, qui le contraignirent à solliciter tour à tour l'appui de différents princes, à encourager leurs espérances ambitieuses, à les abandonner les uns pour les autres, poursuivant la chimère d'une protection efficace qui lui échappait toujours. Tout en le blâmant, on ne peut s'empêcher de le plaindre, car ses souffrances étaient celles de tout un peuple. « Qui pourrait énumérer toutes nos misères ? s'écrie-t-il douloureusement dans une de ses lettres. Tous les arbres des forêts prendraient une voix humaine, qu'ils n'y suffiraient pas encore ! » (Voy. *Éclaircissements.*)

Il y avait entre Jean VIII et Gui des ressentiments trop vifs, trop personnels, pour qu'une réconciliation sincère fût possible entre eux. La situation s'améliora sensiblement après la mort de ce pontife. Il y eut immédiatement entre Rome et Spolette un rapprochement qui devint de jour en jour plus intime. L'empereur, trop faible pour abattre Gui, se réconcilia avec lui et lui confirma toutes ses possessions. Dans les élections qui suivirent la mort de Jean VIII, le parti spolétin obtint une prépondérance marquée. D'un autre côté, Gui paraît avoir subi, vers cette époque, l'influence salutaire de son parent Foulques, archevêque de Reims, qui lui fit comprendre qu'il était à la fois plus honorable et plus utile pour lui de défendre l'é-

glise de Rome que de la persécuter. Gui suivit ce sage conseil; il devint l'ami et le soutien temporel du pape Étienne V, qui l'adopta solennellement, en signe de complète réconciliation, suivant un usage assez commun dans ce temps-là. Il défendit énergiquement Rome contre les Musulmans du Gariglian, et remporta sur eux une victoire assez décisive pour les forcer à se tenir tranquilles, du moins de ce côté. Ainsi patronné ouvertement par le chef de l'église, supérieur en audace comme en puissance à tous ses voisins, il aurait pu facilement tirer profit de la dislocation de l'empire, retenir pour sa part l'Italie et y affermir sa domination, si une ambition démesurée ne lui eût fait perdre une partie de ses avantages.

XIV

Nous avons déjà parlé de Bérenger à l'occasion du mariage d'Ermengarde, fille de Louis II. Descendant de Charlemagne par sa mère Giselle, fille de Louis le Germanique, il se rattachait par son père à la famille des anciens rois longobards, à laquelle celui-ci appartenait bien certainement, au moins du côté des femmes Bérenger semblait ainsi personnifier la fusion de la race conquérante avec la race conquise. Il résidait à Vérone, l'ancienne capitale longobarde; son origine et ses sympathies semblaient le désigner naturellement comme le chef d'une réaction contre tout dominateur d'origine purement étrangère. Mais il ne faut pas oublier qu'alors, pas plus qu'aujourd'hui, les Italiens ne savaient pas abjurer leurs haines particulières en présence de l'ennemi commun, et que l'aversion profonde qui existait déjà du temps de Didier, dernier roi longobard,

entre les Longobards du nord et ceux du sud de l'Italie, survivait à la conquête franke, dont elle avait été l'une des principales causes. Il suffisait que Bérenger eût des chances dans la haute Italie, pour que ceux de Spolette et de Bénévent lui préférassent son concurrent, qui d'ailleurs avait fait à l'ancienne nationalité une avance marquée, en épousant une femme d'origine purement longobarde.

Inférieur en ressources militaires à son rival, Bérenger savait mieux dissimuler, mieux conduire ses projets. Encore fort jeune à l'époque de la mort de Louis II, il semble avoir travaillé dès lors, avec une dextérité et une persévérance remarquables, à se préparer une souveraineté indépendante dans la haute Italie, et même éventuellement la suzeraineté de l'Italie franke tout entière. C'est ainsi que nous l'avons vu favoriser le mariage de Boson avec la fille de Louis II, dont la garde lui avait été confiée, parce que Boson avait alors les plus hautes chances de fortune[1]. Plus tard, les choses ayant tourné autrement qu'il n'avait prévu d'abord, Bérenger sut faire sa paix avec les fils de Louis le Germanique ses cousins, et leur démontrer que dans cette affaire il n'avait agi que par surprise ou par contrainte. Il fut, comme nous l'avons déjà dit, l'auxiliaire le plus actif de Charles le Gros dans la guerre qu'il fit au duc de Spolette. En agissant ainsi, Bérenger espérait se débarrasser d'un concurrent redoutable; mais les événements ayant encore une fois trompé son attente, il s'empressa de se réconcilier avec Gui, et parvint à gagner sa confiance en flattant son ambition. Il ne cessait de lui représenter que la dislocation inévitable et prochaine de l'empire carolingien ouvrait au petit-fils de l'empereur

[1] Voyez notre première partie, § VII.

Lother I une vaste carrière; que l'Italie serait bientôt trop peu de chose pour lui, qu'il pouvait et devait aspirer à régner sur la France.

Gui n'était que trop disposé à prêter l'oreille à de pareilles suggestions. La mort ou la déposition de Charles le Gros, ou *Charlot (Caroletus)*, comme on l'appelait par mépris en Italie, pouvaient d'un moment à l'autre rendre vacant le royaume de France, où déjà d'impérieuses nécessités avaient fait préférer au fils mineur de Louis le Bègue Charles le Gros, cousin germain de son père. Depuis cette époque, la situation n'avait fait qu'empirer par suite de la faiblesse de ce nouveau monarque et des dévastations des Normands; et Gui se flattait que cet état de choses favoriserait ses prétentions. Cet espoir était secrètement encouragé par son parent Foulques, archevêque de Reims, l'un des prélats les plus habiles et les plus influents de son temps, aux bons offices duquel Gui devait déjà en partie sa réconciliation avec Rome. Aveuglé par son ambition, ce prince sacrifia le certain à l'incertain, l'Italie à la France.

« Charles le Gros régnait encore, dit Luitprand, quand Gui et Bérenger firent ensemble une étroite alliance, et se promirent par serment que, s'ils survivaient tous les deux à Charles, ils se soutiendraient dans leurs prétentions respectives; Gui voulant régner sur la France, et Bérenger sur l'Italie. Mais, remarque judicieusement notre auteur, rien n'est instable comme ces amitiés purement humaines, et fondées seulement sur des connivences momentanées d'intérêts et de passions. L'ennemi du genre humain se fait un malin plaisir de rompre de telles alliances, d'entraîner les hommes qui les ont formées à se parjurer, et de changer ainsi ces relations intimes en discordes furieuses. Au dire

des sages, la véritable et indissoluble amitié ne peut exister qu'entre gens vertueux[1]. »

Le pacte fait entre Gui et Bérenger, dont on peut faire remonter la conclusion à l'année 884 ou 885, s'exécuta d'abord sans difficulté, en ce qui concernait le royaume d'Italie. Quand on apprit la déposition et la mort de Charles (888), ces deux princes « n'eurent garde d'aller perdre leur temps à ses obsèques. » Bérenger, vivement appuyé par son allié, fut couronné roi à Pavie, et Gui se dirigea vers la France, où il ne croyait pas trouver d'obstacle sérieux à ses prétentions. Il pénétra dans le Lotherrègne, et y fut même sacré par Egilon, évêque de Langres. Mais, presque aussitôt, une nouvelle fâcheuse vint détruire toutes ses espérances. Il apprit que les principaux chefs des Franks, réunis, suivant l'ancienne coutume de la nation, pour élire un successeur à Charles le Gros, avaient fixé leur choix sur le plus vaillant d'entre eux, Eudes, comte de Paris, qui avait défendu victorieusement cette ville contre les attaques des Normands. Aucun des hommes sur lesquels Gui comptait n'avait osé élever la voix en sa faveur; l'archevêque de Reims lui-même, après avoir fait une démarche infructueuse auprès d'Arnoul, successeur de Charles le Gros en Germanie, reconnut Eudes pour souverain. L'état de trouble et de désolation où se trouvait alors le royaume explique suffisamment cette élection faite, pour ainsi dire, en conseil de guerre, au préjudice des descendants de Charlemagne. La conduite déplorable de Charles le Gros avait dégoûté pour toujours les Franks occidentaux des princes étrangers, quoique issus du sang de leurs anciens rois. Ce qu'il leur fallait avant tout, c'était un homme de guerre appartenant par sa

[1] L., l. I, c. 4 et suiv.

naissance à la nation, et toujours présent au milieu d'elle. Or, Arnoul et Gui étaient étrangers et absents au moment où cette élection se fit, et Charles le Simple, seul prince français légitime, n'était encore qu'un enfant incapable de raisonner et de combatre.

A propos de cette déconvenue de Gui, Luitprand raconte une anecdote curieuse comme détail de mœurs. « Comme ce prince approchait de Metz, il avait envoyé en avant son intendant pour faire préparer son repas. L'évêque, chez lequel il devait descendre, faisait apporter une énorme quantité de provisions de bouche, comme c'est l'usage des Franks en pareille occasion. Témoin de ces gigantesques préparatifs, l'intendant dit à l'évêque : « Si tu » veux seulement me faire cadeau d'un cheval, je m'ar» rangerai si bien que le roi mon maître se contentera du » tiers de ce que je vois là. » L'évêque, tout à fait offusqué de cette proposition, répondit : « Nous n'avons que faire » d'un prince capable de se contenter d'un si mince re» pas. » Cette histoire, ajoute Luitprand, fut bientôt connue, et contribua beaucoup à dégoûter les Franks de prendre Gui pour roi. »

Nous n'avons pas besoin de relever l'inexactitude de cette dernière assertion. Certainement les Franks avaient de meilleures raisons pour nommer Eudes, que la parcimonie ou le peu d'appétit de son rival. D'ailleurs la chose était déjà faite quand Gui arriva en Lorraine. Mais ceci ne préjuge rien contre la véracité de l'anecdote en elle-même[1].

[1] Elle a été cependant contestée par Muratori, mais sous un prétexte si futile que nous n'en parlerons même pas. (V. *Ann. Ital.*, a. 888.) Suivant Erchempert, auteur contemporain digne de toute confiance, Gui ne put s'établir en France, « parce qu'il était inconnu aux uns et déplaisant aux autres. » (*Invisus vel inauditus.*)

Selon toute apparence, Luitprand l'avait entendu raconter dans sa jeunesse, ainsi que certains épisodes de la guerre qui suivit, par quelque ancien soldat de Gui. Les mœurs primitives des Franks étaient encore en pleine vigueur, et les qualités les plus prisées chez les princes de ce temps par les nobles et même par les évêques, étaient toujours celles de robuste convive et d'hôte magnifique.

XV

« Cependant Gui, ayant perdu tout espoir de devenir roi des Franks, se mit à penser avec colère et regret au pacte qu'il avait fait avec Bérenger. » Il s'apercevait, mais un peu tard, qu'il avait fait un marché de dupe ; car son rival, qui n'aurait pu devenir roi d'Italie sans son appui, ne pouvait rien pour lui en France. Dans ce temps-là, comme dans d'autres plus civilisés, certains hommes n'hésitaient pas à violer un engagement, pour peu qu'il leur devînt inutile ou nuisible.

Gui en eut bientôt pris son parti. Il se hâta de repasser les monts avec sa suite, grossie d'un certain nombre de gens de guerre qui consentirent volontiers à venir avec lui chercher fortune en Italie. Il vint retrouver ses anciens sujets, les montagnards de Spolette et de Camerino, gens belliqueux et remuants, qui le reçurent avec joie, car il leur rapportait l'espoir de nouvelles guerres et d'un riche butin dans les riches plaines du Frioul. Gui était puissamment secondé par sa femme Agiltrude, et par son fils qui, à peine sorti de l'adolescence, avait déjà la réputation d'être aussi vaillant et plus humain que son père.

Bérenger, de son côté, n'avait pas perdu de temps pendant l'absence de son rival. Il s'était ménagé un puissant appui en reconnaissant, dans une conférence solennelle qui eut lieu à Trente, la suzeraineté d'Arnoul, roi de Germanie. (*V. Ann. Fuld.*)

Arnoul, fils naturel d'un des frères de Charles le Gros, était sous plus d'un rapport digne du rang suprême. Il prétendait reconstituer l'empire morcelé de Charlemagne, en forçant les grands vassaux d'abjurer leurs prétentions à l'indépendance, et il y réussit en partie. Malgré ses luttes continuelles contre les Northmans et les Moraves, il contraignit successivement Bérenger, Eudes, Louis fils de Boson, roi de Provence, Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, à reconnaître sa suzeraineté. Gui, seul, refusa de se soumettre, et attaqua Bérenger sans s'inquiéter de ce qui pourrait en advenir du côté d'Arnoul.

Bérenger, vaincu dans deux campagnes successives[1], s'empressa d'implorer l'appui de son suzerain ; mais Arnoul, occupé d'une expédition contre les Northmans, se contenta pour le moment d'envoyer en Italie Zwentibold son fils naturel, avec une partie de son armée. Pendant ce temps, Gui, dont l'audace croissait avec le succès, se rendit maître de Pavie, et de la plus grande partie de la haute Italie. Pour consolider sa domination, il se fit couronner empereur par

[1] Le panégyriste anonyme de Bérenger prétend que ce prince eut l'avantage dans deux batailles, mais cette assertion est démentie par la marche même des événements. Lui-même avoue que Gui fut vigoureusement soutenu par les hommes qu'il avait ramenés de France. On trouvera aux *Éclaircissements* quelques détails assez caractéristiques sur cette guerre, et le procès-verbal de l'élection de Gui à Pavie, l'un des plus curieux documents que nous possédions sur ces temps obscurs.

le pape Étienne, et se plaça ainsi audacieusement au-dessus d'Arnoul lui-même.

Bérenger alla au devant de Zwentibold jusqu'à l'endroit où, selon l'expression de son panégyriste, le sol de l'Italie se relève en montagnes gigantesques[1]. Tous deux marchèrent ensuite sur Pavie; mais quand ils arrivèrent sur les bords du Tésin, ils trouvèrent Gui retranché sur l'autre rive, et les deux armées, dont les forces étaient à peu près égales, restèrent dans cette position pendant vingt et un jours sans oser s'attaquer.

Pendant cette longue immobilité, qui fait peu d'honneur à la stratégie du temps, un combat singulier, pareil à ceux de l'Iliade, fortifia singulièrement le courage des soldats de Gui. « Chaque jour, dit Luitprand, un des cavaliers bavarois de Zwentibold s'avançait sur la berge opposée, et insultait à haute voix les Italiens, les traitant de gens efféminés, incapables de manier un cheval. Un jour même, poussant la bravade à l'excès, il franchit la rivière à la nage, arracha la javeline d'une des sentinelles, et repassa triomphant du côté des siens.

» Mais il y avait dans l'armée de Gui un certain Hubalde, père de Boniface, que nous avons vu depuis marquis de Spolette et de Camerino. Un jour que le Bavarois avait encore franchi la rivière et continuait ses bravades, Hubalde, jaloux de venger l'honneur de sa nation, prend son bouclier, monte à cheval, et pique droit à l'ennemi. Celui-ci, tout fier de son premier succès, se précipite à la rencontre d'Hubalde, faisant caracoler sa monture, tantôt l'arrêtant court, tantôt la lançant à toute bride, tandis que l'Italien

[1] *Celsus nimium quâ tollit in arces se regnum...* c'est-à-dire sans doute jusqu'aux passages des Alpes tyroliennes.

s'avance d'un pas égal et mesuré. Quand ils sont à portée l'un de l'autre, le Bavarois, suivant l'usage de combattre dans son pays, commence à faire décrire à son cheval des courbes multipliées, cherchant à étourdir et à surprendre son ennemi. Mais, au moment même où il semble fuir, comptant faire un brusque retour et prendre lui-même à dos son adversaire, soudain Hubalde donne un violent coup d'éperon à son cheval, arrive sur le Bavarois avant qu'il ait eu le temps de se retourner, et l'atteint entre les épaules d'un coup de lance qui le traverse de part en part. Hubalde saisit alors par la bride, et précipite dans la rivière le cheval sans cavalier, puis il retourne vers les siens, fier d'avoir vengé leur commune injure. »

Dans un temps comme celui-là, où la force et l'audace individuelles décidaient presque exclusivement du destin des batailles, une semblable rencontre pouvait exercer quelque influence sur les événements, en décourageant le parti du vaincu. Il paraît d'ailleurs que pendant cette longue inaction, Gui fit quelques propositions d'accommodement à Zwentibold, et les appuya par un présent considérable, ce qui acheva de décider ce prince à rebrousser chemin, sans plus s'inquiéter de Bérenger. Le récit du duel d'Hubalde et du Bavarois, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, est un des épisodes les plus curieux de cette époque ; il prouve l'existence d'un sentiment confus d'amour-propre national qui déjà se réveillait chez les Italiens de toute origine, en présence des invasions germaniques.

XVI

La domination de Gui semblait définitivement affermie par l'insuccès et la retraite du fils d'Arnoul. Ce fut alors que, se considérant comme chef d'une dynastie nouvelle, il associa son fils Lambert à la dignité impériale, et le fit sacrer à Rome par le pape Formose. Jamais ses affaires ne furent en meilleur état; il fut même alors sur le point de réunir la couronne de France à celle d'Italie, au moment de la lutte qui éclata entre Eudes et le jeune Charles le Simple, parvenu à sa majorité. Ses prétentions à ce royaume furent cette fois discutées sérieusement, et ne furent écartées qu'avec une hésitation marquée [1].

Mais Bérenger n'était pas homme à abandonner si facilement la partie. Il accompagna Zwentibold dans sa retraite, et se rendit avec lui auprès d'Arnoul. « Il fit à ce prince de nouvelles et vives instances pour en obtenir un nouveau secours plus puissant, promettant cette fois de faire reconnaître sa domination dans toute l'Italie. » Arnoul n'était pas alors en position de profiter de cette offre séduisante ; des nécessités impérieuses réclamaient sa présence, tantôt sur les bords du Rhin, toujours infestés par les Northmans, tantôt sur

[1] Ce fait est attesté par une lettre adressée à Arnoul par Foulques, archevêque de Reims, lettre citée par Frodoard. Foulques assure que c'est par déférence pour Arnoul qu'on a préféré à Gui, son ennemi, un jeune prince qui ne pouvait porter ombrage au roi de Germanie.

Foulques, en politique habile, tenait et réussissait à rester l'ami de tout le monde. D'un côté il protestait de son dévouement à Arnoul, de l'autre il avertissait Gui de se méfier de lui. (Frodoard, *Histoire de l'Église de Reims.*)

les frontières opposées, où il avait à combattre la rébellion obstinée des Moraves. Au reste, ces jours de luttes et de périls sans cesse renaissants furent les plus glorieux de sa vie. Il se couvrit de gloire, et répandit au loin la terreur de son nom, en détruisant une armée de Northmans fortement retranchée près de Louvain, dans les marais de la Dyle. Dans cette journée mémorable (26 juin 891), on le vit mettre pied à terre avec l'élite des hommes d'armes, et pénétrer à leur tête dans le camp ennemi. Il vint également à bout de dompter les Moraves, en déchaînant contre eux la nation féroce et païenne des Magyares, parvenue jusqu'aux anciennes limites de l'empire carolingien par une suite de migrations successives dont nous n'avons pas à nous occuper ici[1]. Ces barbares exercèrent dans la

[1] On peut consulter sur ce sujet le beau travail de M. Amédée Thierry sur les *fils et successeurs d'Attila.*

Les auteurs contemporains ont amèrement reproché à Arnoul cet appel imprudent fait à des hordes sauvages, pour réduire des ennemis moins barbares. « O folle ambition ! s'écrie Luitprand, ô jour d'amertume et de malheur ! l'abaissement d'un seul homme (le roi des Moraves) sera payé par la dévastation de l'Europe entière. Combien de veuves et d'orphelins en pleurs, de vierges outragées, de prêtres et de fidèles captifs, d'églises désolées ! Voilà ce que nous préparait l'aveugle ambition d'un seul homme ! Arnoul, est-ce que tu ne connaissais pas ces paroles du Christ : Que sert à l'homme de gagner tout l'univers et de perdre son âme ? Que si la sévérité du souverain juge ne t'effrayait pas, le sentiment de la *fraternité humaine* aurait dû tempérer tes fureurs (*ipsa saltem furorem tuum humanitatis temperet communitas*); car, bien qu'élevé en dignité parmi les hommes, tu n'étais, après tout, qu'un homme semblable à eux par ta nature. » Cette dernière réflexion est remarquable. Même en ce temps de dissolution sociale, où les générations abâtardies abdiquaient volontiers tout sentiment d'indépendance en échange d'un peu de sécurité et de protection, l'on voit que le dogme de l'égalité originelle et de la dignité humaine se conservait dans l'Église, quoique couvert d'un triple voile.

Moravie d'effroyables dévastations. Suivant les annales de Metz, ils y coupèrent tous les arbres jusqu'aux racines, et rasèrent impitoyablement tous les villages. Cette guerre d'extermination eut bientôt mis fin au royaume de Moravie. Arnoul était alors trop puissant pour avoir rien à craindre de ces sauvages auxiliaires ; mais, en leur faisant si bien connaître le chemin de ses États, il avait commis une imprudence que le monde chrétien expia cruellement quelques années après.

Après la défaite des Northmans et la soumission des Moraves, Arnoul se trouva enfin en mesure de descendre en Italie, où son intervention était implorée, non-seulement par Bérenger, mais par le pape Formose, en butte à de puissantes inimitiés, sur lesquelles nous aurons à revenir. Vers la fin de l'an 893, il entra en Italie par la route ordinaire des armées germaniques, c'est-à-dire par le Frioul, où il fut accueilli par Bérenger comme un suzerain libérateur. « On vit alors, dit Luitprand, Bérenger chevaucher près du roi de Germanie en lui portant son bouclier, remplissant ainsi publiquement l'office de vassal. »

Arnoul ne rencontra de résistance sérieuse qu'à Bergame, qu'un comte nommé Ambroise occupait au nom de Gui. Le roi de Germanie irrité campa devant cette ville, qu'il emporta d'assaut au bout de quelques jours. Le dernier rédacteur de la chronique connue sous le nom d'*Annales de Fulde*, Aspert, accompagnait Arnoul en qualité de secrétaire ; il nous donne des détails curieux sur cette prise de Bergame. Les assiégeants formant la tortue militaire avec leurs boucliers, atteignirent le bas du rempart qu'ils commencèrent à saper, en dépit des efforts désespérés des assiégés, qui roulaient sur eux des tonneaux remplis de pierres. Le prudent annaliste était resté au camp, à un

mille de l'endroit où l'on se battait ; et à cette distance encore, le fracas des pierres pleuvant sur les armures semblait un tonnerre continuel. Bientôt une portion considérable du mur s'écroula avec un fracas terrible, et la ville fut en peu de moments envahie. Le malheureux Ambroise fut saisi dans une tour où il avait cherché un dernier refuge, et traîné devant son vainqueur impitoyable, qui le fit pendre, avec son armure et ses bracelets d'or, à un arbre devant la porte principale. Sa femme, ses enfants et tous ses trésors tombèrent au pouvoir d'Arnoul, et la ville fut livrée à tous les excès d'une soldatesque effrénée.

Ce terrible exemple répandit la terreur dans toute la haute Italie. Les grandes villes de Pavie et de Milan s'empressèrent de faire leur soumission. Arnoul envoya à Milan l'un de ses plus valeureux combattants, Othon, duc de Saxe (aïeul de l'empereur Othon Ier), pour recevoir en son nom le serment de fidélité de Maginfred, que Gui avait nommé comte de cette ville, et qui fut confirmé dans cette dignité, pour prix de sa défection. Plusieurs autres princes d'Italie se présentèrent également à Arnoul pour lui rendre hommage. Parmi ceux-là, l'annaliste de Fulde cite Adelbert II, marquis de Toscane et son frère Boniface, et nous apprend que ces princes ayant osé tenir un langage plein de jactance, et mettre à trop haut prix leur soumission (*se inbeneficari præsumptuosè jactantes*), Arnoul s'en indigna et les fit arrêter, mais qu'Adelbert et son frère parvinrent à s'échapper presque aussitôt.

Il paraît que Gui ne s'était pas trouvé en mesure de résister à cette invasion ; il s'était retiré du côté de Spolette. Néanmoins Arnoul, satisfait de voir toute la haute Italie reconnaître son pouvoir, n'alla pas cette fois au delà de Plaisance, malgré les instances du pape. Selon toute apparence,

il craignait pour son armée et pour lui-même les chaleurs malfaisantes d'un été méridional, et pensa que l'occasion était favorable pour réduire un autre vassal rebelle, dont les possessions n'étaient guère abordables au contraire que pendant cette même saison d'été. Ce vassal était Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, qui avait bien vite abjuré une feinte soumission.

A l'époque des fêtes de Pâques, le roi de Germanie alla à Pavie, résidence des rois d'Italie. Il y fut reçu, non en souverain, mais en maître absolu, ce qui rendit la situation de Bérenger fausse et humiliante au plus haut point. De Pavie, Arnoul marcha contre Rodolphe par la voie la plus directe, c'est-à-dire en se dirigeant sur le val d'Aoste. Mais quand il arriva devant la ville d'Ivrée, position militaire importante qui est la clef de ce passage, le markgrave ou marquis Anschaire, qui commandait cette ville, en refusa l'entrée aux troupes germaniques. Arnoul ne se décourageait pas pour si peu; il s'engagea résolûment avec l'élite de ses cavaliers dans des sentiers de montagne à peine praticables pour les piétons. L'annaliste de Fulde parle avec émotion des périls de cette marche, dans laquelle le roi et ses compagnons durent escalader et redescendre avec leurs chevaux des rochers à pic. Après trois jours de cette pénible gymnastique, Arnoul et les siens se retrouvèrent ou plutôt retombèrent dans le val d'Aoste, ayant ainsi tourné la ville d'Ivrée. Si nous en croyons Luitprand, seul garant du récit qui va suivre, Arnoul campa alors sous les murs de la ville, et jura qu'il n'en partirait qu'après avoir exterminé les habitants jusqu'au dernier, s'ils ne lui livraient Anschaire, qui les avait encouragés à la résistance. Celui ci, plus brave en paroles qu'en action, s'en fut bien vite se cacher dans une grotte peu

éloignée de la ville, et les habitants firent alors leur soumission, en affirmant par un serment solennel qu'Anschaire n'était plus avec eux [1].

Arnoul continua alors sa route par le val d'Aoste, connu dès lors sous le nom de *chemin d'Annibal* [2], vers le col du Mont-Joux (depuis le grand Saint-Bernard), accessible alors comme aujourd'hui pendant les beaux jours, et tomba brusquement sur les États de Rodolphe. Il ne put toutefois réduire ce prince, retranché dans les défilés du Jura ou de l'Oberland, mais il dévasta tout le plat pays, et regagna ensuite la vallée du Rhin.

Bérenger n'avait pas beaucoup à s'applaudir du résultat de cette première expédition. Arnoul n'avait en réalité travaillé que pour lui-même. C'était à lui et non à Bérenger que s'était soumis Maginfred, comte de Milan, qui demeura en Lombardie avec le titre de *missus* ou de lieutenant du roi de Germanie, titre qui le rendait même supérieur aux comtes, et le plaçait dans une position absolument indépendante de Bérenger.

[1] On ne peut guère révoquer en doute cette anecdote racontée par Luitprand, qui avait été secrétaire de Bérenger II, roi d'Italie, fils de ce même Anschaire dont il s'agit ici. Mais Luitprand écrivant de mémoire, et n'ayant eu le temps ni de revoir, ni même de terminer son ouvrage, a confondu évidemment les deux expéditions d'Arnoul en Italie, en plaçant à l'époque de la seconde cette résistance d'Anschaire et le passage par le val d'Aoste. L'autorité de l'annaliste Aspert, témoin contemporain et oculaire, doit être ici prépondérante, et son langage n'offre aucune ambiguïté. En 894, Arnoul sort d'Italie par le val d'Aoste pour aller guerroyer contre Rodolphe. En 896, attaqué d'une violente paralysie qui lui a enlevé toute énergie morale et physique (voyez ci-après, § XXI), il n'a pas eu même l'idée d'affronter de nouveau les âpres sentiers des montagnes, et il se retire par la voie la plus facile et la plus directe, celle de Vérone, déjà occupée par ses troupes.

[2] « *Per Annibalis viam, quam Bardum dicunt, repedare disposuit.* » Voyez ci-après nos *Éclaircissements* sur ce texte important.

Sur ces entrefaites, Gui mourut subitement d'un vomissement de sang, au moment même où il se préparait à envahir de nouveau la haute Italie[1]. Les partisans de ce prince cachèrent sa mort le plus soigneusement possible et il semble que Bérenger et Arnoul lui-même l'ignorèrent longtemps, ou refusèrent d'y ajouter foi, car c'était une tactique familière aux princes de ce temps de faire courir le bruit de leur mort, pour se ménager l'avantage d'une surprise. Le parti du duc de Spolette se rallia naturellement autour de Lambert, son fils, qui avait été couronné empereur en même temps que lui. Plusieurs néanmoins le quittèrent pour aller rejoindre Bérenger.

« C'est là, dit Luitprand, la politique constante des Italiens, d'entretenir ainsi deux prétendants à la couronne, afin d'être ménagés par tous deux. »

Ce nouveau débat entre Bérenger et le fils de Gui faillit être tranché au préjudice de tous les deux par un prince plus puissant. En 895, Arnoul reparut en Italie, où il était appelé cette fois non plus par Bérenger, qui en avait assez d'une protection si dangereuse, mais seulement par le pape Formose, qui depuis plus de trois ans ne cessait d'implorer son appui. Avant de parler de cette dernière expédition d'Arnoul, qui semblait devoir porter sa puissance au comble, et n'aboutit qu'à une mystérieuse et terrible catastrophe, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'histoire à la fois obscure et sinistre de la papauté ro-

[1] On trouve dans l'ouvrage d'Eckhart (*Francia orientalis*) un sceau à l'effigie de ce prince, portant en exergue ces mots : *Renovatio regni Francorum,* qui semblent se rapporter à l'époque où il aspirait au royaume de France. La figure gravée sur ce sceau est celle d'un homme dans la maturité de l'âge, d'une physionomie dure et farouche, autant du moins que la barbarie de l'exécution permet d'en juger.

maine dans les dernières années du neuvième siècle. Cette histoire est d'ailleurs intimement liée à celle de Berthe, la fille de Waldrade, de Berthe la *grande comtesse*, comme on l'appela bientôt partout, en Europe et jusqu'en Orient. Nous allons tout à l'heure la voir entrer en scène, et exercer, par son génie, son audace et ses vices, une prodigieuse influence sur les hommes et les choses de son temps[1].

XVII

Cette époque néfaste, que l'humanité s'empressa d'oublier comme un mauvais rêve, n'a guères laissé, en fait de

[1] Il est difficile, quand on n'a pas les textes originaux sous les yeux, de se faire une idée exacte des difficultés que présentent le classement et l'appréciation des événements de la fin du IXe siècle et des premières années du siècle suivant. Luitprand, par exemple, commence son récit à l'année 888, antérieure de vingt-cinq ans tout au plus à sa naissance. Il se trouve donc exactement, par rapport aux premiers faits qu'il raconte, dans la situation d'un historien de la révolution française, né vers la fin du règne de Napoléon Ier. Cet écrivain n'est pas un moine obscur et ignorant; il a rempli des fonctions importantes dans le pays même où se sont passés les événements qu'il raconte. Eh bien, ses premiers renseignements surtout sont si confus, le souvenir en est déjà tellement obscurci chez ses contemporains, qu'il commet à chaque instant les plus grossières erreurs. Ainsi il confond tout d'abord Charles le Gros avec Charles le Chauve, ensuite la première et la seconde expédition d'Arnoul en Italie, etc. Il se trompe plus lourdement encore dans la succession des pontifes romains depuis Formose; mais ces erreurs, relativement à l'Italie méridionale, s'expliquent plus facilement par la multiplicité des révolutions, et surtout par la difficulté des communications. Il ne faut jamais perdre de vue, dans tous ces récits, qu'un voyage de Pavie à Milan ou Vérone, de Vérone à Lucques ou de Lucques à Rome, était alors une véritable expédition militaire, et que les nouvelles ne parvenaient jamais d'un lieu à l'autre sans de longs retards et d'étranges altérations.

monuments comme en fait d'histoires, que des vestiges informes et barbares comme elle. En contemplant les débris encore subsistants des premières forteresses féodales, lourdes et massives constructions, où tout était visiblement sacrifié à d'impérieuses et incessantes nécessités de défense et de refuge, on se rappelle ces paroles d'un contemporain, qui reviennent à chaque instant comme un refrain lugubre dans les récits des invasions païennes et musulmanes : « Les populations fuyaient à l'approche de ces barbares, et n'osaient faire halte et regarder derrière elles, que quand elles avaient atteint des lieux fortifiés avec des précautions infinies[1]. » Ces lieux de refuge, c'étaient des villes, des châteaux, des églises métamorphosées en citadelles, souvent aussi des fortifications composées seulement de haies vives et de bois taillis formant des labyrinthes, dont les habitants du pays possédaient seuls le secret, et plus semblables à des tanières de bêtes fauves qu'à des forteresses[2]. Parvenus aux plus prochains asiles, les laboureurs tremblants contemplaient, du haut des remparts, ou à travers les échappeés de forêts, l'incendie des chaumières et des récoltes, et le massacre de ceux qui n'avaient pas pu fuir assez vite !

Absorbées par la préoccupation incessante du péril, ces générations vouées au malheur n'ont travaillé que pour se mettre à couvert et pour combattre. Quand les hommes de

[1] *Nec erat, qui horum adventum nisi munitissimis prœstolaretur in locis.* Luit., *passim.*

[2] Nous verrons, dans le cours même de ce récit, un exemple curieux de ce genre de fortification, qui paraît avoir été fort usité dans le xe siècle. L'emplacement de quelques-uns de ces *forts* primitifs est encore indiqué par des dépressions visibles de terrain. On peut consulter avec fruit, à ce sujet, un travail inséré dans le *Recueil* de la Société archéologique de la Guyenne, année 1856.

ce temps trouvaient à leur portée quelqu'une de ces constructions antiques dont la solidité semble défier les siècles, ils s'empressaient de la transformer en citadelle. Tel fut notamment le sort des arènes d'Arles, à l'époque des premières invasions sarrasines. Les populations fugitives vinrent se parquer dans leur enceinte ; les arcades furent murées ; des tours, qui existent encore, s'élevèrent au-dessus des quatre portes pour signaler l'approche de l'ennemi et repousser ses attaques. En Italie, et surtout à Rome et dans les environs, on remarque des vestiges nombreux de transformations semblables, sur des temples, des arènes, même sur des tombeaux. La plus célèbre est celle du château Saint-Ange (mausolée d'Adrien) ; mais vers l'an 900, la plupart des anciens édifices de Rome, même les monuments funèbres de la voie Appienne, avaient reçu de même une destination guerrière. Telles étaient les inexorables nécessités de ce temps, surtout dans l'Italie, vouée aux déplorables alternatives de la guerre civile et des invasions étrangères. Souvent on fortifiait ces monuments changés en citadelles avec des débris arrachés au hasard à d'autres édifices inutiles, et les plus précieuses reliques de l'antiquité disparaissaient ainsi, émiettées sous les mains brutales et insouciantes des premiers despotes féodaux.

Il existe encore à Rome un monument peu connu, mais significatif, de cette époque de transition bizarre et ténébreuse, dont nous tentons d'évoquer le souvenir. C'est la maison désignée sous le nom de *Nicolas de Rienzi* (bien qu'elle soit fort antérieure au fameux tribun de ce nom), maison qu'on peut voir encore sur les bords du Tibre, non loin des ruines du plus ancien des ponts de Rome[1]. Entièrement

[1] Pont Palatin (*Ponte rotto*).

bâti de fragments antiques ramassés, entassés au hasard, de tronçons et de fûts de colonnes, de plaques de marbre enlevées aux temples du Forum et du mont Palatin, cet édifice présente une sorte d'intérêt mystérieux et mélancolique. On dirait la légende hiéroglyphique, ou plutôt l'épitaphe de tout un siècle aux passions égoïstes, indifférent aux souvenirs du passé autant qu'aux jugements de l'avenir, et plus oublié, plus inconnu aujourd'hui que les âges les plus lointains de la Grèce et de Rome.

Certains noms de cette époque sont pourtant venus jusqu'à nous. Quelques femmes surtout, puissantes par leur génie, leurs passions et leurs vices, nous apparaissent dans cette obscurité profonde, spectres moitié anges et moitié démons, éclairés par une lueur pâle qui ne vient pas des cieux. Ces femmes, ce sont les grandes courtisanes romaines, les deux Théodora et Marozie, dont la famille a construit et habité cet étrange édifice dont nous parlions tout à l'heure. A ces noms, il convient d'en ajouter deux autres moins connus qu'ils ne méritent de l'être, ceux de la fille et de la petite-fille de Waldrade, Berthe et Ermengarde. Cette adjonction est d'autant plus nécessaire, que nous possédons du moins quelques renseignements détaillés et certains sur ces deux femmes, et que c'est seulement par ce que nous connaissons de celles-là, qu'on peut risquer quelques conjectures plausibles sur la vie des autres. On ne saurait douter qu'il ait existé entre Berthe, Théodora l'*ancienne* et Marozie une sorte d'alliance ou d'association, qui a dû se former dans les cinq ou six dernières années du neuvième siècle. A cette époque, la licence des mœurs avait atteint son apogée; la puissance des princes se mesurait au nombre de leurs concubines, autant qu'à celui de leurs soldats. Le despotisme féminin de Berthe et de ses complices

a été visiblement une réaction contre cet asservissement brutal des femmes, jouets des caprices de quelques maîtres aussi barbares que sensuels. Cette réaction malheureusement n'était pas celle de la vertu contre le vice, mais celle du vice lui-même, intervertissant les rôles pour transporter aux femmes la tyrannie. Arnoul, roi de Germanie, traînait après lui tout un sérail de concubines dans ses chasses comme dans ses guerres; Berthe, Ermengarde et les autres asservissent à leur tour par un charme fatal des hommes braves et puissants, soudain métamorphosés en esclaves dociles. On combat, on meurt, on assassine pour mériter les faveurs de ces femmes étranges : elles semblent d'une nature si supérieure au reste de leur sexe, qu'on n'ose ni murmurer de leurs caprices, ni se venger de leurs infidélités! Et enfin, chose prodigieuse! cette immoralité raffinée et calculée, ce système de domination qu'on pourrait justement nommer le gouvernement de la prostitution politique, rétablit une sorte de discipline et de régularité dans l'effroyable anarchie de ce siècle. Pour ces femmes, non moins intelligentes que dépravées, têtes froides unies à des sens de feu, les amours sont un moyen et non un but. C'est pour augmenter leur puissance et leurs richesses, pour étendre et affermir leur domination qu'elles daignent consentir à se laisser aimer. Certes, ce délire de matérialisme et d'orgueil devait tôt ou tard attirer la foudre, l'ordre de choses fondé sur un tel principe était immoral et monstrueux; mais les femmes qui ont pu le concevoir et l'établir étaient assurément douées de facultés peu communes, et d'une effrayante puissance de séduction. Elles ont emporté dans la tombe le secret de cette fascination irrésistible, que de leur temps le vulgaire attribuait à la magie. Sur ce point mystérieux et délicat, nous en sommes réduits à des con-

jectures plus ou moins plausibles, et parfois même fort embarrassantes à expliquer. On comprend facilement toutefois que la possession de ces femmes si différentes des autres devait flatter l'amour propre au moins autant que les sens; la suite de ce récit fera deviner quelque chose du reste.

XVIII

Résumons rapidement la situation de l'Italie méridionale, au moment où se forme dans l'ombre cette étrange alliance entre la fille de Waldrade et les patriciennes courtisanes de Rome.

Tandis que la haute Italie était déchirée et ensanglantée par les querelles de Gui et de Bérenger, le sort des régions méridionales était plus déplorable encore. Leur situation avait surtout empiré depuis la mort de l'empereur Louis II, frère de Lother, le dernier des princes carolingiens qui eût montré une véritable énergie pour maintenir les droits et l'existence même de la souveraineté. Il y était mort à la peine, après s'être débattu pendant vingt ans avec des chances diverses contre les Sarrasins, les Grecs et les princes longobards, qui tantôt l'appelaient à leur secours, et tantôt le trahissaient. Après lui, ce fut un véritable chaos, dans lequel les contemporains eux-mêmes ne se reconnaissaient déjà plus[1].

[1] On peut en juger par les récits d'Erchempert, par ceux de Léon d'Ostie, son copiste, et par l'ouvrage de l'anonyme de Salerne, qui paraît avoir vécu vers la fin du xe siècle. L'impression générale qui résulte de ces écrits est celle d'une mêlée confuse, où les amis de la veille deviennent toujours les ennemis du lendemain. Les Sarrasins ne furent

Les invasions sarrasines avaient été encouragées dans le principe par les empereurs du Bas-Empire, souvent trop faibles pour maintenir à eux seuls dans l'obéissance la Pouille et la Calabre, leurs dernières provinces en Italie. Ainsi ces empereurs grecs soudoyaient des aventuriers infidèles pour soumettre des populations chrétiennes, odieux exemple qu'imitèrent plus tard Arnoul et Bérenger, lorsqu'ils pactisèrent avec les Magyares pour réduire à l'impuissance des vassaux rebelles. Mais sitôt que les Sarrasins, déjà maîtres de la Sicile, eurent pris pied en Italie, séduits par la beauté du climat, ils songèrent à y former des établissements permanents. De ces diverses colonies, une seule doit nous occuper ici : celle qui existait vers la fin du neuvième siècle, sur les anciennes limites de la Campanie et du Latium, dans les montagnes voisines de l'embouchure du Gariglian et de la voie Appienne. Cette position militaire habilement choisie, permettait aux Musulmans de recevoir fréquemment des renforts d'Afrique

jamais assez forts pour guerroyer à la fois contre tous les habitants de l'Italie méridionale. Ils s'allièrent tout d'abord avec les petits princes de Gaëte et de Naples, qui firent presque constamment cause commune avec eux. Pendant toute la fin du IX[e] siècle et les premières années du X[e], ils dévastèrent successivement les territoires des principautés longobardes du sud, tour à tour employés comme auxiliaires par les princes rivaux. qui parfois néanmoins se réunissaient contre eux quand ils devenaient trop puissants, puis se divisaient pour ne pas les détruire tout à fait, et pouvoir encore en tirer parti au besoin. C'est ainsi qu'on les voit tour à tour figurer comme amis ou ennemis des peuples de Bénévent, de Capoue, de Salerne, d'Amalfi. Les moines, seuls annalistes de ces jours de ténèbres et de calamité, sont souvent obscurs par ignorance autant que par barbarie : ils s'égarent les premiers dans ce tumulte de discordes et de trahisons. Ils rendent bien un compte exact du mal qu'on leur fait, des monastères qu'on saccage, mais ils se perdent dans les noms des dévastateurs. Telle est, en substance, l'abominable anarchie qui dura jusqu'à la grande expédition organisée par Jean X.

et de Sicile : ils fondaient de là, comme d'un nid de vautours, tantôt sur la principauté de Bénévent, tantôt sur les environs de Rome. Il s'écoulait peu de semaines sans qu'on entendît résonner le galop effréné de leurs chevaux numides sur cette voie Appienne que Procope, seulement quatre siècles auparavant, qualifiait encore de royale entre toutes, *regina viarum*[1]. Ces excursions étaient surtout fréquentes dans la saison des pèlerinages ; les nombreux visiteurs du tombeau de saint Pierre étaient forcés de combattre ces infidèles, ou d'entrer en composition avec eux, comme font aujourd'hui les explorateurs des bords de la mer Morte avec les tribus du désert. Sous le règne de Louis II, ils avaient envahi et pillé l'église de Saint-Paul hors les murs, malgré ses fortifications ; une autre fois ils pénétrèrent jusque dans les murs de la ville. Nous avons déjà parlé des lamentations et des vains efforts du pape Jean VIII pour remédier à tant de maux. De son temps, les environs de Rome étaient devenus un désert où l'on parcourait des espaces immenses, sans rencontrer d'autre vestige humain que des ruines incendiées. Il dut se soumettre à l'humiliante nécessité de payer un tribut annuel aux Sarrasins du Garigliau, pour mettre un terme à leurs dévastations et à leurs hostilités contre les pèlerins.

Ici, nous retombons dans un ordre de faits précédemment exposés. Déjà nous avons montré cette situation déplorable de Rome encore aggravée par la cupidité et l'inimitié des ducs de Spolette, puis momentanément améliorée

[1] Le sol sur lequel marchaient ces Sarrasins était précisément celui que viennent de remettre au jour les fouilles exécutées depuis 1850 sur la voie Appienne, mais non le véritable sol antique, profondément enterré sous les exhaussements faits sur cette voie après la chute de l'empire d'Occident.

par la réconciliation de Gui avec l'église. Ce prince finit mieux qu'il n'avait commencé : dans sa lutte contre Arnoul, il eut surtout le mérite de personnifier la cause de l'indépendance italienne. Sa mort et celle du pape Étienne V firent surgir de nouvelles et désastreuses complications.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est bon de rappeler que les ducs de Spolette avaient un parti à Rome dès le temps de Jean VIII, et que les élections des trois papes qui se succédèrent de l'an 884 à 891 se firent sous l'influence ou avec l'agrément de ce parti spolétin. Mais à la mort d'Étienne V, le dernier de ces papes, une collision déplorable éclata à Rome. Malgré le titre d'empereur que Gui s'était fait donner, sa prépondérance avait fort diminué par suite de la guerre douteuse qu'il soutenait contre Bérenger son compétiteur, ostensiblement appuyé par le puissant roi de Germanie. Ce fut sous cette impression que le clergé et le peuple de Rome pourvurent au remplacement d'Étienne V (891). Une partie de la population romaine choisit pour pontife Formose, évêque de Porta (Porto-Anzio) ; tandis que le parti opposé portait ses suffrages sur un diacre de l'église de Rome nommé Étienne. Cette double élection donna lieu à un conflit scandaleux, tel qu'on n'en avait pas vu à Rome depuis plus d'un siècle. Les partisans d'Étienne coururent à Saint-Pierre, espérant déjouer les manœuvres de leurs adversaires par une ordination précipitée. Mais, au moment même où cette ordination s'accomplissait, le parti opposé envahit l'église avec des forces supérieures, en expulsa Étienne et les siens, et mit Formose à la place.

Le caractère de ce pontife a été l'objet des appréciations les plus contradictoires. Outre le vice d'une élection entachée de violence, ses ennemis lui reprochaient d'avoir quitté



son siége épiscopal pour celui de Rome, et d'avoir transgressé un serment solennel prêté au pape Jean VIII, qui, après l'avoir excommunié pour s'être déclaré en faveur de Carloman contre Charles le Chauve, ne l'avait ensuite relevé de l'excommunication, que sous la condition formelle qu'il ne franchirait jamais les portes de Rome. Les défenseurs de Formose répondaient, quant au premier point, en alléguant plusieurs exemples de translations semblables, et quant au second, que Formose avait été dégagé de son serment par l'un des successeurs de Jean VIII (Marin), et que d'ailleurs une semblable exigence avait été inhumaine et téméraire dès le principe; car il était vraiment injuste, pour une faute toute politique, d'empêcher un évêque si voisin de Rome de venir prier au tombeau de Saint-Pierre, où les fidèles affluaient des contrées les plus lointaines.

Formose, d'après les renseignements les plus impartiaux, paraît avoir été un pontife de mœurs irréprochables, mais plus propre aux travaux de l'apostolat ou à la vie contemplative, qu'au souverain pontificat. Il avait été l'homme de confiance, le bras droit des papes Nicolas et Adrien, dans toutes les grandes affaires de la chrétienté. C'était lui qui, plus de vingt ans auparavant, avait été délégué par le pape Adrien pour informer de nouveau sur l'affaire de Waldrade, délégation que la mort de Lother II rendit sans objet. Plus tard, lors des conflits politiques qui surgirent après la mort de Louis II, Formose avait encouru en effet la disgrâce du pape Jean VIII, mais il avait été pleinement et honorablement réhabilité.

Les événements qui suivirent prouvèrent que Formose avait pris, ou plutôt s'était laissé imposer un fardeau au-dessus de ses forces, car, suivant une tradition qui paraît

certaine, il fut élu malgré lui. Mais, pour pouvoir donner une idée exacte des épreuves qu'il eut à subir, il nous faut introduire en scène de nouveaux personnages.

XIX

Quoique les circonstances de l'élection de Formose ne fussent pas de nature à être fort agréables à l'empereur Gui, ce n'est pas de lui personnellement que le pontife eut d'abord à se plaindre. Leurs rapports eurent même un certain caractère d'intimité pendant la première année du pontificat de Formose, puisqu'à cette époque Gui vint à Rome, et fit sacrer empereur son fils Lambert. Il existe même une lettre des plus affectueuses de Formose à Lambert, qui semble prouver que dans cette circonstance le pape agissait encore sans contrainte, et nous verrons plus tard ce même Lambert prendre une part honorable à la réhabilitation de ce malheureux pontife, indignement outragé par d'implacables ennemis.

Mais il ne faut pas perdre de vue que Gui, devenu empereur, résidait habituellement dans la haute Italie, que sa capitale était Pavie et non Rome, et qu'entre ces deux villes se trouvait un prince puissant, le propre neveu de Gui, qui avait de graves raisons pour le ménager. Par suite de diverses circonstances que nous allons exposer, ce prince devint à la fois plus fort à Rome que le pape lui-même, et son plus terrible ennemi, et ce fut en réalité contre lui, et non contre Gui et Lambert, que Formose implora le secours du roi de Germanie.

Nous avons déjà nommé Adelbert, marquis de Toscane, époux d'une sœur de l'empereur Gui, et son fidèle allié

dans toutes ses guerres. Adelbert I[er], mort l'année précédente (890) (*V. Éclaircissements*, XI), avait eu pour successeur son fils aîné Adelbert II, dit *le Riche*, époux de BERTHE, fille de Lother II et de Waldrade, et veuve de Thibaut, comte d'Arles[1]. Une lettre du pape Jean VIII, écrite dans un de ses rares moments de trêve avec le parti spolétin, nous indique comment Adelbert et Berthe avaient pu se connaître. Dans cette lettre, évidemment écrite à l'instigation du marquis de Toscane, Jean VIII recommandait à la bienveillance du roi Boson les biens considérables qu'Adelbert possédait en Provence (*Ep.* 164). On peut aussi conjecturer que ce projet d'union fut favorisé par Ingelberge, veuve de l'empereur Louis II, et par sa fille Ermengarde, épouse de Boson et régente de son nouveau royaume pendant la minorité de son fils. L'une de ces deux femmes était tante et l'autre cousine germaine de Berthe, et une circonstance particulière vient ajouter un grand poids à cette supposition. Berthe, déjà mère de deux enfants du premier lit (Hugues et Boson), eut successivement de sa seconde union trois enfants, une fille et deux fils. La fille, qui jouera un rôle important et curieux, quoique peu honorable, dans la suite de ce récit, fut nommée Ermengarde comme la fille de Louis II; les deux fils furent appelés Gui et Lambert, comme les deux oncles de leur père.

Quoi qu'il en soit, Adelbert II et sa femme se trouvaient dans une position plus paisible et plus florissante qu'aucun des princes de leur temps. Leurs États, qui comprenaient au moins le territoire actuel de la Toscane et des duchés de Parme et de Lucques, demeuraient exempts des cala-

[1] C'est ce même Adelbert dont nous avons raconté la captivité momentanée lors de la première expédition d'Arnoul.

mités qui affligeaient tant d'autres contrées de l'Europe, et présentaient des éléments de cohésion et de stabilité bien rares à cette époque. Les dîmes et autres redevances de toute espèce étaient docilement et exactement acquittées; aucune invasion de pirates musulmans ou païens ne venait jeter la perturbation parmi les paisibles cultivateurs de cette contrée favorisée du ciel. Enfin, grâce à une situation si prospère, les souverains de ce pays se trouvaient en mesure d'entretenir une force militaire imposante. Ils possédaient dans toute l'étendue du pays soumis à leur juridiction un grand nombre de châteaux forts et d'habitations de plaisance et de produit, mais ils résidaient habituellement à Lucques.

Telle était la situation vraiment exceptionnelle d'Adelbert II, margrave ou marquis de Toscane; elle semblait autoriser les plus hautes ambitions. Appartenant déjà par sa mère à la postérité de Charlemagne, il s'y rattachait d'une façon à la fois plus intime et plus éclatante par son mariage. Malgré l'anathème qui avait flétri dès le berceau la fille de Waldrade, elle n'en était pas moins la petite-fille et la nièce de Lother Ier et de Louis II, deux princes honorés tour à tour du titre d'empereur, ayant régné sur l'Italie et su s'y faire obéir. D'ailleurs le souvenir de la mémorable et funeste passion de Lother II était encore bien récent, et la jeune marquise de Toscane, alors dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse, passait déjà pour tenir de sa mère le secret de ces sortiléges puissants, grâce auxquels l'amour de Lother défiait toutes les persécutions, et semblait s'accroître avec les années. Cette croyance, favorisée et exploitée par Berthe elle-même, semblait confirmée par le charme séducteur et tout-puissant qui l'entourait. Peut-être se croyait-elle véritablement investie d'un pouvoir

magique. Ce sentiment eût été fort naturel dans un siècle où les hommes doués de facultés puissantes attribuaient volontiers à l'action immédiate d'une puissance infernale ou céleste tout effort inaccoutumé d'intelligence, toute conception au-dessus de la portée du vulgaire, en un mot tout ce qui se passait d'extraordinaire en eux.

Telle était sans doute Berthe, la digne fille de Waldrade; comme elle insatiable dans son orgueil, inflexible dans ses volontés, implacable dans ses vengeances; alliant la dépravation du cœur à tous les charmes de l'esprit et du corps, l'une de ces femmes décevantes et fatales qu'un poëte du temps de Louis XIII[1] a qualifiées d'*astres qu'un démon conduit.*

Berthe avait été cruellement éprouvée dans ses jeunes années; et, dès cette époque, l'éducation et l'exemple de ses parents avaient perverti son âme, et empoisonné dans leur source les plus purs et les plus généreux sentiments. Nés et élevés dans la retraite où les anathèmes de l'église reléguaient l'orgueilleuse concubine de Lother, ses enfants ne voyaient qu'à la dérobée et à de longs intervalles leur père toujours soucieux. Ils voyaient à toute heure leur mère irritée, et les premiers mots sur lesquels s'exerça leur raison, furent des mots de blasphème et de révolte contre l'arrêt qui avait flétri et brisé l'union de leurs parents, contre l'arrogance et l'ingratitude de ce pontife qui poursuivait si impitoyablement les descendants du grand Karle, naguères le bienfaiteur, le père de l'église romaine. Puis vint l'heure des adieux éternels et des regrets sans espérance. Lother partit pour ce pèlerinage de Rome dont il ne devait jamais revenir, et Waldrade, abattue, mais

[1] Le P. Lemoyne.

non éclairée par cette déception suprême, et gardant à l'ombre du cloître d'implacables ressentiments, éleva pour la lutte et la vengeance sa famille déshéritée. Nous avons dit ce qu'était le premier époux de Berthe; nous avons raconté par quel prodige d'astuce et de diplomatie féminine l'ex-concubine de Lother parvint à faire son gendre du fils d'une de ses victimes, de l'homme qui aurait dû le plus la haïr.

Berthe, devenue l'épouse de Thibaut, se trouva associée comme lui à la lutte acharnée et périlleuse que soutenait Hugues *le Loherain,* pour arracher quelques lambeaux de l'héritage paternel. Ce fut au milieu des péripéties de cette vie d'aventures que naquit le fils aîné de Berthe, auquel elle donna le nom de son malheureux frère, et dont elle fit plus tard un roi d'Italie et presque un empereur. Mais, si habile magicienne qu'elle fût, elle était alors bien loin de prévoir de tels événements. Tout son avenir semblait subordonné au succès des entreprises de son mari, de son frère et du normand Godfried qui avait épousé leur jeune sœur Giselle. Le meurtre de Godfried, la capture et l'aveuglement de Hugues, portèrent un coup mortel aux premières espérances de Berthe, forcée de s'expatrier pour toujours. Mais cet événement, qui semblait briser sa vie, devint pour elle le principe d'une plus haute destinée.

Réfugiés en Provence auprès de Boson et de sa femme Ermengarde leurs proches parents [1], Berthe et Thibaut y furent accueillis avec une faveur peut-être moins désintéressée qu'on ne pourrait le croire. Selon toute apparence, Thibaut était en état de rendre à Boson de grands services

[1] Boson était cousin germain de Thibaut, et sa femme cousine germaine de Berthe.



par son expérience militaire, et par le concours des gens de guerre qui avaient suivi avec lui la fortune de Hugues, et qu'il ramena ensuite en Provence. Il fut chargé du gouvernement et de la défense du comté d'Arles. De tous les pays qui avaient reconnu la domination de Boson, c'était l'un des plus riches, et le plus exposé aux incursions des Sarrasins. En traitant si favorablement la fille de Waldrade et sa famille, Boson et sa femme ne soupçonnaient pas qu'un jour cette famille supplanterait la leur.

Nous ignorons l'époque précise de la mort de Thibaut et du second mariage de Berthe, mais de graves présomptions nous autorisent à penser que Thibaut survécut fort peu de temps à Boson (887-889); que ses deux fils, dont l'aîné, Hugues, était destiné à le remplacer dans la charge de comte d'Arles, furent élevés auprès de Louis, fils de Boson, et plus jeune qu'eux de quelques années, enfin que Berthe dut son second mariage, infiniment plus avantageux que le premier, à l'influence d'Ermengarde veuve de Boson, qui songeait sans doute à se ménager l'appui éventuel d'un prince aussi puissant que le marquis de Toscane, dans le cas où les circonstances permettraient plus tard au jeune roi Louis de faire valoir ses droits au royaume d'Italie qu'avait possédé son aïeul l'empereur Louis II. Le nom d'Ermengarde, qui fut donné à la fille aînée de Berthe et d'Adelbert II, prouve bien qu'à cette époque il y avait encore intelligence parfaite entre les deux cousines. Mais les espérances de la fille de Louis II devaient être plus tard cruellement déçues par l'ambition dévorante de la fille de Lother, qui prétendait accaparer exclusivement pour elle et les siens toute richesse et toute puissance.

Nous n'avons pas la certitude complète qu'Adelbert II et Berthe fussent déjà mariés à l'époque de l'avénement du

pape Formose (891); mais comme lors de la mort d'Adelbert, vingt-six ans après, sa fille aînée était mariée depuis quelques années, cette circonstance capitale nous autorise à reporter l'union de leurs parents à peu près vers l'époque que nous indiquons [1]. D'ailleurs la présence de Berthe en Italie peut seule expliquer d'une manière pleinement satisfaisante l'inimitié avérée d'Adelbert II contre Formose, et toutes les complications qui s'ensuivirent.

XX

C'est ainsi que nous arrivons enfin à fixer d'une manière à peu près positive l'époque où dut nécessairement s'organiser la ligue féminine que nous avons précédemment signalée.

Berthe apportait en Italie le ressentiment de tous les malheurs de sa famille, qu'elle imputait aux anathèmes de Rome, sans distinguer si ces anathèmes étaient ou non mérités. Sa nouvelle situation la rapprochait fort de Plaisance, où reposaient les restes de son père, mais cette tombe, qu'elle visita sans doute plus d'une fois, ne lui inspirait que des idées d'ambition et de vengeance. Le retour inespéré de fortune qui la faisait riche et puissante ne suffisait pas à la satisfaction de cette âme, ulcérée par d'anciens malheurs. Rien ne pouvait lui faire oublier les angoisses de sa jeunesse, son père mort, sa mère déshonorée, son frère déshérité et aveuglé, sa sœur livrée en otage à un

[1] De 891 à 893 au plus tard, puisque, dès cette époque, le pape Formose implorait la protection d'Arnoul contre les persécutions d'Adelbert.

pirate. Tant de hontes et de douleurs ne pouvaient s'effacer que par une réhabilitation complète, éclatante; dernier rejeton d'une race foudroyée, il fallait que Berthe ressaisît un diadème, qu'elle dictât à son tour des lois à cette autorité pontificale qui avait osé proscrire sa famille, qu'elle devînt même plus puissante qu'elle n'eût été sans ses premières adversités ; car à ces âmes indomptables et passionnées, il faut des réactions extrêmes.

Elle voulait devenir, non pas seulement reine, mais impératrice ! Elle y eût réussi peut-être, sans la pusillanimité que montra plus tard Adelbert dans plus d'une circonstance décisive. Sa poltronnerie avérée fit regretter plus d'une fois sans doute à Berthe son premier époux, ce rude batailleur qui avait tenu cinq ans en échec une partie des forces de l'empire dans les défilés des Vosges. Toutefois il se passa plusieurs années avant qu'Adelbert eût l'occasion de montrer à son tour ce qu'il savait faire sur un champ de bataille. Berthe exerçait un empire absolu sur toutes ses volontés; il l'aimait et la craignait en même temps, et tout alla bien tant qu'il ne s'agit que d'intriguer, de soudoyer des espions ou des gens de guerre, et non de payer de sa personne.

Cette influence souveraine de la fille de Waldrade est un fait capital dans l'histoire de son temps, et va nous expliquer plus d'un mystère. C'est donc à l'initiative de Berthe qu'il faut rapporter l'attitude hostile que prend tout d'abord Adelbert vis-à-vis du pape Formose, et qui l'oblige à implorer le secours d'Arnoul dès les premiers temps de son pontificat. Formose, fort âgé à cette époque, était depuis plus de vingt-cinq ans l'un des principaux dignitaires, l'un des agents les plus actifs de l'église romaine. Il avait énergiquement secondé les papes Nicolas et Adrien dans

toutes les procédures contre Lother II et Waldrade, approuvé, rédigé lui-même peut-être la sentence d'excommunication lancée contre celle-ci. Au moment où Lother II mourut, c'était encore Formose qui venait d'être désigné pour aller en France procéder à un nouvel examen de cette grande affaire, et préparer le jugement définitif des coupables. Tous les ressentiments de Berthe avaient donc dû se concentrer sur ce dernier auteur survivant des injures de sa famille. Si elle était déjà mariée au moment de l'élection de Formose, elle dut prendre tout d'abord une part active à la cabale qui, dans ce moment même, se forma contre lui, et contracter une alliance offensive et défensive avec ses ennemis. Si cette coalition n'existait pas déjà lors de l'élection, elle était incontestablement en pleine activité dix-huit mois après. Ses véritables chefs étaient dès lors deux femmes, Berthe et Théodora *l'ancienne*, la première courtisane patricienne de Rome.

On sait peu de chose sur l'origine de cette femme tristement célèbre, qu'on pourrait avec raison classer parmi les chefs de dynasties, puisque ses descendants exercèrent à divers titres l'autorité suprême pendant plus d'un siècle. Le détail de sa vie n'est pas beaucoup plus connu, et serait sans doute fort embarrassant à expliquer, si on le connaissait mieux. Mais il y avait entre elle et la fille de Waldrade une analogie frappante d'intérêts et de passions qui suffit pour expliquer leur alliance si intime et si prompte. Théodora, belle, riche et ambitieuse, appartenait évidemment au parti qu'on pourrait nommer le parti féodal, qui avait soutenu les ducs de Spolette contre Jean VIII, et triomphé momentanément avec eux [1].

[1] Suivant le moine Benoît, dont la chronique, tout informe et bar-

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des événements complexes dont s'était formé l'ordre de choses alors existant à Rome; il faudrait pour cela remonter au temps de Charlemagne et de l'établissement de la puissance temporelle des papes, c'est-à-dire plus d'un siècle en deçà de l'époque où se passaient les événements qui font l'objet de ce récit. Nous dirons seulement que le gouvernement papal était alors, au point de vue séculier, une monarchie féodale élective. Les gouvernements des villes, bourgs et bourgades des États romains, bien qu'ils fussent dans le principe à la nomination des souverains pontifes, étaient devenus en fait le patrimoine héréditaire de diverses familles sénatoriales, propriétaires de la plus grande partie du sol. Chacun de ces titulaires portait le titre de duc ou de comte; la plupart avaient dans Rome même, ou sur le territoire romain, leur habitation, fortifiée et défendue par des hommes à eux. C'était aussi dans cette aristocratie féodale que se recrutaient généralement les hauts dignitaires du clergé; elle fournissait, lors de chaque élection, des candidats à la chaire pontificale, bien que souvent les suffrages de la majorité du peuple et du clergé se portassent de préférence sur des clercs d'origine plus obscure, mais recommandables par leurs vertus.

On devine quels conflits devait engendrer journelle-

bare qu'elle est, est d'une grande utilité pour l'étude de cette époque obscure, le père de Théodora l'ancienne se nommait *Théophylacte*. Il est qualifié de *consul* et de *dux* dans quelques cartulaires, et avait une habitation dans l'enceinte de Rome. Les noms de Théophylacte et de Théodora dénotent évidemment une origine grecque, mais on a tenté vainement de les rattacher à quelqu'une des dynasties qui ont régné à Constantinople. La seule conjecture qu'on puisse raisonnablement hasarder, c'est que cette famille, d'origine romaine, était revenue d'Orient à Rome, et y était puissante dès le temps des exarques.

ment une semblable organisation, bizarre combinaison du régime féodal, des anciennes institutions municipales de l'empire d'Occident, et des premières traditions chrétiennes. Les richesses de l'église, incessamment renouvelées et accrues par les caravanes de pèlerins qui affluaient chaque année à Rome, étaient un appât permanent pour la cupidité de l'aristocratie féodale; et pendant la durée éphémère de leur pontificat, les papes avaient incessamment à se débattre entre les exigences de leurs ennemis et celles de leurs amis et de leurs proches. Telle fut la cause de la mort funeste de Jéan VIII et de plusieurs de ses successeurs.

L'élection de Formose, homme pieux et austère, étranger à toutes les coteries, avait été le résultat d'une réaction à la fois démocratique et religieuse contre l'aristocratie. Il avait pour lui les corporations (*scholæ*) de bourgeois et d'artisans, la plus saine partie du clergé, mais non la plus puissante par ses relations et ses alliances avec les familles sénatoriales; mais il eut toujours pour ennemis la grande majorité de ce qu'on nommait alors *cives honesti*, mot dont la traduction littérale serait un grave contre-sens.

Les mœurs de ces « citoyens honnêtes, » c'est-à-dire de la noblesse, offraient un singulier mélange de corruption et de barbarie. Ces descendants équivoques et dégénérés de l'ancienne Rome avaient conservé un sorte de tradition confuse des élégances raffinées de la civilisation antique; ils affectaient un mépris profond pour la rudesse de langage et de manières des hommes d'au delà des monts, qu'ils traitaient de barbares. Ils se plaisaient aussi à fronder continuellement les anathèmes de l'église contre les derniers vestiges de l'idolâtrie. Ils avaient constamment sur les lèvres les noms des divinités païennes, dans les jeux et les

orgies qui occupaient leurs nuits et leurs jours. Ce libertinage de mœurs et de pensées n'était pas du reste particulier à Rome ; toute la noblesse d'Italie en était plus ou moins atteinte[1].

Maintenant, placez dans ce monde barbare et débauché un groupe de femmes rusées, ambitieuses et séduisantes, dirigeant et exploitant à leur profit cette lutte de sensualisme contre les lois austères du christianisme ; prêtresses libres, souveraines, d'une nouvelle religion du plaisir ! Au point de vue de l'influence sociale, nous ne voyons qu'un seul type qui présente une véritable analogie avec elles, celui des grandes courtisanes de la Grèce, Laïs, Aspasie, Rhodope, Phryné. Mais ces femmes célèbres vivaient dans un siècle trop éclairé pour porter à un si prodigieux excès la réaction contre la nullité morale de leur sexe ; le despotisme des courtisanes italiennes du dixième siècle fut bien autrement absolu et impérieux. Elles présentent aussi quelques traits de ressemblance avec les *quatre Julies*, la femme et la belle-sœur de Septime Sévère, et les deux filles de celle-ci, la mère d'Héliogabale et celle d'Alexandre Sévère.

Nous en avons assez dit pour faire comprendre comment a dû se former cette ligue féminine, qui exerça tout d'abord une si grande influence sur les affaires de la papauté et de

[1] Dans la procédure suivie un demi-siècle plus tard contre le pape Jean XII, petit-fils de Marozie, dont les mœurs étaient malheureusement semblables à celles des jeunes nobles ses contemporains, des témoins déposèrent l'avoir entendu invoquer Jupiter et Vénus en jouant aux dés, et boire publiquement en l'honneur de ces fausses divinités. Plus de trente ans auparavant, Hugues, fils de Berthe de Toscane, donnait à ses concubines des noms de déesses. C'était donc évidemment, dans ce temps-là, une affectation d'élégance et de beau langage, assez semblable à ce que fut un moment en France le jargon des précieuses, ou l'*euphuïsme* en Angleterre.

l'Italie. Berthe apporta dans cette association ce qui manquait peut-être aux autres, une vigueur plus grande d'ambition politique, une persévérance plus implacable dans les ressentiments. Elle reçut en échange d'autres leçons ; elle apprit de Théodora à faire de l'amour un moyen puissant d'influence. Ce fut surtout quand les circonstances lui eurent révélé toute la lâcheté de son mari, qu'elle commença à le trahir sans retenue, à choisir ses amants parmi « les hommes puissants et riches qu'attiraient incessamment autour d'elle la magie de son entretien et les grâces de sa personne[1]. »

Telles furent les influences coupables, mais puissantes, dont Formose eut à se défendre pendant toute la durée de son pontificat. L'un des principaux meneurs de ce parti était un clerc, nommé Sergius, appartenant à l'une des grandes familles de Rome, celle des comtes ou ducs de Tusculum. Ce personnage, qui plus tard devint pape lui-même, était un homme d'une rare énergie, mais de mœurs peu régulières, et passait dès cette époque pour l'âme damnée de Berthe et de Théodora.

Nous ignorons quelle circonstance spéciale et pressante détermina Formose à implorer pour la première fois l'intervention du roi de Germanie. Les contemporains disent trop de bien de ce malheureux pontife, pour que nous n'admettions pas en sa faveur l'excuse d'une impérieuse nécessité. Persécuté et tracassé de toutes les manières par la coalition que Berthe avait formée contre lui, il dut croire que Gui n'aurait ni le pouvoir ni la volonté de le protéger. Quoi qu'il en soit, Arnoul n'étant pas venu jusqu'à Rome dans sa première expédition, cette démarche de Formose

[1] Épitaphe de Berthe.

n'avait fait qu'empirer sa position. Nous verrons dans la suite que Berthe avait organisé dans toute l'Italie un vaste système d'espionnage, et qu'elle obtenait ainsi, par des gens dévoués, clercs, laïques ou serfs, des informations promptes et sûres, que le vulgaire crédule attribuait à la magie. Elle dut donc avoir connaissance tout d'abord des intelligences de Formose avec Arnoul, et s'en faire une arme auprès de Gui, de sa femme et de son fils. Elle leur persuada sans doute qu'elle avait toujours agi dans leur intérêt, en se montrant hostile à un pontife qui n'avait cessé de désirer et d'appeler l'étranger.

Il y a encore une circonstance dont il faut tenir compte. L'occupation de la haute Italie par Arnoul avait refoulé Gui dans ses anciens États de Spolette, et par conséquent l'avait rapproché de Rome. Après la mort de ce prince, Rome devint même le centre de ralliement de son parti, et la résidence de sa veuve Agiltrude. Associée naguère à toutes les vicissitudes de la fortune de son époux, cette princesse montrait depuis sa mort la même fermeté, la même résolution inflexible pour défendre à outrance les droits de son fils. Ce dévouement maternel était d'ailleurs justifié et soutenu par les heureuses dispositions du jeune Lambert[1].

La présence de cette femme énergique et hautaine suffit pour rallier autour d'elle l'ancien parti dit spolétin, auquel tenaient la plupart des grandes familles féodales de Rome, et relégua au second plan les intrigues de Berthe et de sa coterie. Il ne paraît pas qu'aucune violence matérielle ait

[1] Si nous nous en rapportons au témoignage un peu suspect du panégyriste de Bérenger, il y aurait eu cependant, à la mort de Gui, des défections nombreuses dans son parti en faveur de son ancien rival.

été alors exercée contre le pape, mais il dut être réduit à un état de surveillance continuelle, ou plutôt de captivité. Ce fut alors qu'il implora plus vivement que jamais le secours d'Arnoul. Il pensait, comme Jean VIII, que la suzeraineté d'un prince puissant, mais habituellement éloigné de l'Italie, pourrait être pour Rome une protection, sans devenir un esclavage. Son rêve était de reconstituer le pouvoir papal, tel qu'il avait été au temps de Charlemagne. Enfin, et c'est peut-être là sa meilleure excuse, Formose avait été jadis persécuté pour avoir embrassé le parti de Carloman, père d'Arnoul, et il avait, vis-à-vis de celui-ci, le mérite d'une fidélité héréditaire.

XXI

Arnoul, alors à l'apogée de sa puissance, s'empressa de répondre à un appel qui semblait devoir assimiler sa destinée à celle de Charlemagne. En 895, il pénétra de nouveau en Italie par la vallée du Tyrol, à la tête d'une nombreuse armée, et envahit la plus grande partie de la haute Italie, sans que le jeune Lambert, qui s'y trouvait alors, pût lui opposer d'abord une résistance sérieuse. Bérenger dut céder à la nécessité, sans espoir de recueillir cette fois le moindre profit d'une soumission forcée. Arnoul se méfiait tellement de lui, qu'il mit dans Vérone, capitale de Bérenger, une garnison de soldats germains, sous les ordres d'un de ses meilleurs capitaines, pour se conserver à tout événement une ligne de retraite. Arnoul agit au début de cette campagne avec une vigueur peu commune. Il réduisait, dit Luitprand, les villes et les châteaux qui

osaient lui résister, et n'en connaissait pas d'imprenables[1]. Tout courbait la tête devant lui, et les plus puissants seigneurs de l'Italie s'empressaient de venir faire leur soumission.

Arnoul, qui dans sa première expédition n'avait pas dépassé Plaisance du côté du sud, entra cette fois en Toscane, et y resta assez longtemps, puisqu'il passa les fêtes de Noël à Lucques, capitale d'Adelbert, et qu'il n'arriva devant Rome que dans les derniers jours de février. Bien que sa première entrevue avec Adelbert n'eût rien eu de fort amical, ce séjour prolongé à Lucques, dans une période de fêtes, *nécessairement pacifiques*, nous autorise à penser qu'Adelbert et Berthe imitèrent l'exemple de soumission forcée que leur avaient donné les princes de la haute Italie. Peut-être Arnoul lui-même subit-il l'influence des charmes séducteurs de la fille de Waldrade. On ne saurait du moins expliquer plus raisonnablement ce long séjour dans la capitale d'Adelbert, et ses ménagements vis-à-vis d'un prince dont il avait eu beaucoup à se plaindre antérieurement. Quand il partit enfin pour Rome, il ne se soucia pas de laisser Bérenger à Vérone, et le contraignit à l'accompagner. Suivant les annales de Fulde, Arnoul avait eu connaissance de quelques intelligences secrètes entre Bérenger et Adelbert, et craignait une trahison.

Ce qui est positif, c'est que Arnoul arriva en vue de Rome, sous les murs du mausolée d'Adrien, sans avoir eu de combats à livrer. Agiltrude, quoique déconcertée par cette marche inatendue, était demeurée à Rome pour encourager la résistance de ses partisans, mais elle ne fut pas secondée. Les partisans de Formose voyaient dans Arnoul

[1] Luit., l. I, c. 8.

un libérateur et non un ennemi, et beaucoup d'autres étaient paralysés par la frayeur.

Rome fut donc escaladée et enlevée sans grande résistance. Le récit de Luitprand, malgré quelques détails suspects, est assurément le document le plus détaillé et le plus curieux que nous possédions sur ce grave événement. « Quand les Germains, qui jusque-là n'avaient pas rencontré d'ennemis, arrivent devant Rome, dont les portes leur sont fermées; quand ils aperçoivent au delà du Tibre les ruines majestueuses et presque menaçantes des édifices du Mont-Palatin et du Capitole, ils demeurent saisis d'une sorte de terreur superstitieuse, et de vagues réminiscences du passé s'agitent dans leurs âmes. Alors Arnoul encourage ses principaux guerriers par une belliqueuse exhortation. « Cette Rome que vous voyez là-bas, leur dit-il, est une cité déchue, qui ne tient plus le sceptre du monde. Vous n'avez plus affaire ici à des hommes tels que ceux qui ont jadis combattu et vaincu nos aïeux. Depuis Constantin, les véritables Romains ne sont plus dans Rome, mais dans cette cité grecque dont il fit sa capitale. Ceux-ci ne sont plus que des hommes dégénérés, exercés seulement à des chasses sans péril, et incapables des rudes travaux de la guerre[1]. »

« Animés par ces paroles belliqueuses, les soldats d'Ar-

[1] Cette harangue est en vers dans le texte de Luitprand. Nous n'en rapportons que les traits caractéristiques et vraisemblables, en supprimant quelques détails oiseux, ajoutés par l'auteur pour faire briller son érudition.

Suivant le continuateur des annales de Fulde, témoin oculaire, l'attaque fut précédée d'un jour de jeûne général et d'une messe solennelle à l'église de Saint-Pancrace, située hors la ville. Arnoul et sa suite étaient logés dans les dépendances de cette église. Ses soldats se montrèrent moins dévots après la victoire.

noul marchent vers les remparts en masses profondes, formant la tortue militaire avec leurs boucliers et de larges claies d'osier, pour se garantir des flèches et des pierres. Ils faisaient aussi avancer plusieurs machines pour saper les murailles, et les Romains considéraient ces préparatifs avec stupeur, quand tout à coup *un lièvre*, effrayé par les cris des assiégeants, part au milieu d'eux et s'enfuit du côté de la ville. Beaucoup de soldats et de gens à la suite de l'armée courent après lui avec grand bruit, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas. Les assiégés qui garnissaient le rempart de ce côté prennent ce tumulte pour le signal ou le commencement de l'assaut, et c'est à qui s'enfuira le plus vite. Alors plusieurs soldats d'Arnoul entassent contre cette partie du mur un monceau de selles et de harnais, et s'exhaussent ainsi à la hauteur du rempart abandonné qu'ils franchissent aisément[1]. D'autres, pendant ce temps, enfoncent la porte principale avec une énorme poutre de cinquante pieds de long, qui leur sert de bélier, tandis que d'autres portes cèdent à l'effort des haches et des larges épées[2].

» Ce fut ainsi qu'Arnoul s'empara de la partie de Rome fortifiée par Léon le Grand au delà du Tibre, comprenant le môle d'Adrien (château Saint-Ange) et l'église de Saint-Pierre. Ceux qui étaient de l'autre côté du Tibre, épouvantés, se livrèrent à la merci du vainqueur. »

[1] Ce fait semble confirmé par une circonstance particulière dont Luitprand ne parle pas, mais que nous trouvons dans le récit d'Aspert. Il rapporte qu'Arnoul avait perdu dans les environs de Rome la plus grande partie de ses chevaux, par suite de l'insalubrité de l'air. Ainsi ses soldats ne devaient pas manquer de selles et d'objets d'équipement pour cette singulière escalade.

[2] Aspert.

Il est probable que ce récit exagère quelque peu la lâcheté des assiégés. L'attaque avait lieu, comme on voit, du côté de la résidence du pape, dont les partisans ne firent aucune résistance, si même ils ne firent pas tout d'abord cause commune avec les assaillants. Agiltrude fut obligée de se retirer en toute hâte dans la direction de Spolette.

La décadence de Rome apparaît ici dans toute sa profondeur. On ne peut voir sans émotion cette cité, que le vainqueur de Cannes n'avait pas même osé attaquer, succomber sous le premier effort d'une armée barbare. Mais dans ce siècle malheureux, la population famélique qui végétait à l'ombre des ruines du Capitole n'était plus même la poussière du peuple-roi, et ce serait vraiment profaner la majesté d'augustes souvenirs, que de donner à de tels hommes le nom de Romains.

XXII

Le pape vint au devant de son farouche libérateur ; ils s'abordèrent sur les degrés mêmes de la basilique. Si nous en croyons Luitprand, Arnoul, voulant donner au pontife un témoignage de bienvenue, se fit désigner parmi les principaux de la noblesse et du clergé qui venaient en cérémonie à sa rencontre, les plus grands ennemis de Formose, et les fit arrêter séance tenante. Les uns furent décapités, les autres bannis. Nous devons dire toutefois que l'annaliste contemporain Aspert ne mentionne pas d'exécution capitale, et ne cite que deux ennemis de Formose envoyés en exil. L'un d'eux était ce même diacre

Étienne qui avait été le compétiteur de Formose, et qui lui succéda depuis. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que ces mesures de rigueur, imputées peut-être à tort au souverain pontife, produisirent un effet des plus fâcheux.

Après avoir reçu des mains de Formose la couronne impériale, et s'être fait jurer publiquement fidélité par les habitants de Rome, Arnoul s'éloigna de cette ville où il avait passé seulement quinze jours, et où l'on devine qu'il laissa peu de regrets. Il entra sur le territoire de Spolette, qu'il dévasta impitoyablement, poursuivant sans relâche la veuve de Gui, dont il redoutait toujours l'indomptable courage[1].

Arnoul, en soumettant l'Italie, ne la ménageait pas, et s'exaltait de plus en plus dans son orgueil, se croyant déjà l'égal même de Charlemagne pour la puissance comme pour la gloire. « Jusque-là, en effet, dit Luitprand, toutes ses entreprises avaient réussi ; mais, loin d'en rendre grâce à l'auteur de tout bien, il s'en attribuait à lui-même tout le mérite. Dans plus d'une occasion il maltraita des prêtres et des clercs ; son incontinence effrénée ne respectait ni les femmes mariées, ni les vierges consacrées à Dieu. Ses gens de guerre traitaient comme lui l'Italie en pays conquis, et profanaient sans remords les plus saints asiles. Les églises mêmes devenaient le théâtre d'orgies, de chants licencieux, de danses lascives, et même de scènes du plus honteux libertinage. »

[1] Les annales de Fulde nous ont transmis la formule du serment qu'Arnoul fit prêter aux habitants de Rome, formule évidemment rédigée par l'annaliste lui-même, alors secrétaire d'Arnoul. On y remarque l'engagement de ne prêter secours en aucune manière à Agiltrude ni à Lambert, ce qui prouve bien qu'Arnoul ne considérait pas la lutte comme finie.

Tel était Arnoul, pareil à l'Antiochus des Machabées, quand soudain la main de Dieu s'appesantit également sur lui. Voici comment Luitprand raconte la catastrophe qui mit brusquement fin à ses prospérités.

« La veuve de Gui, chassée successivement de toutes ses villes, vint enfin se réfugier dans une forteresse nommée Fermo (Firmum), et en réalité digne de ce nom[1]. Cette place est située près de la mer, sur une montagne d'un accès difficile. Arnoul parut aussitôt devant Fermo, qu'il bloqua étroitement, et fit tous les préparatifs d'un siége en règle. Se voyant ainsi cernée de toutes parts, et sans espoir d'échapper cette fois à son implacable ennemi, cette femme trama sa perte avec une ruse de vipère.

» Elle trouve moyen de se mettre en relation avec un des fidèles d'Arnoul, qui jouissait de toute sa confiance. Elle voit cet homme, et lui fait des promesses magnifiques pour le mettre dans ses intérêts, sauf la fidélité qu'il doit à son souverain; celui-ci assure qu'il ne pourra tenter aucune démarche en sa faveur, si la place n'est avant tout remise à son maître. Alors cette femme lui offre et lui remet successivement plusieurs sommes considérables en or, lui demandant seulement en retour d'emporter et de faire prendre au roi un certain breuvage, qui, sans le mettre aucunement en péril de mort, est susceptible d'adoucir son ressentiment contre elle. Pour confirmer cette assurance, elle fait faire devant son futur complice l'épreuve d'une dose de ce même breuvage, prise dans le même vase, sur un de ses gens, qui resta là pendant une heure, ne paraissant éprouver aucun mal. » Sans doute elle avait fait prendre d'avance à cet homme un contre-poison, ou un excitant

[1] Patrie de Lactance (*Firmianus Lactantius*).

quelconque qui neutralisait, du moins pour quelque temps, l'effet du narcotique.

« Le roi n'eut pas plus tôt pris ce funeste breuvage, qu'il tomba dans un sommeil léthargique tellement intense que *tous ses gens de guerre poussèrent des hurlements autour de lui pendant trois jours entiers*, sans parvenir à le réveiller. Quand il sortit enfin de ce fatal sommeil, il semblait, dit-on, avoir perdu la parole et l'ouïe; on ne l'entendait plus proférer que des mugissements inarticulés. Cet événement répandit la terreur dans l'armée, qui abandonna le siége de Fermo avant que le roi fût en état de manifester une volonté. »

Cette sinistre histoire, racontée par Luitprand, sur des traditions encore récentes, a été révoquée en doute et traitée de bruit populaire sans fondement par de savants critiques venus au monde sept ou huit siècles plus tard, sous prétexte que d'autres contemporains n'en parlent pas, comme s'il était de l'essence de tous les contemporains de tout dire et de ne jamais se tromper[1]. L'étude des poisons n'était que trop bien cultivée à cette époque. Les annales de l'empire d'Orient y mentionnent à chaque instant l'emploi de

[1] Pour traiter de fable ce récit de Luitprand, les savants dont nous parlons ne s'appuient que sur une seule autorité, la continuation des annales de Fulde, rédigée pour cette époque par Aspert, depuis évêque de Ratisbonne, qui suivait alors Arnoul en qualité de secrétaire (*archicancellarius*). Or Aspert dit seulement qu'Arnoul ne poursuivit pas longtemps la veuve de Gui, et se retira de l'Italie *parce qu'il fut atteint d'une grave maladie cérébrale.* Un des hommes de la suite d'Arnoul ne pouvait entrer dans des détails plus circonstanciés sur un événement si désastreux, et ce mot de maladie cérébrale confirme plutôt qu'il ne contredit le récit de Luitprand. D'ailleurs, Aspert lui-même dit ensuite que la maladie du roi présentait des symptômes étranges, et que plusieurs personnes furent accusées de lui avoir donné un poison lent.

ces terribles moyens de conserver le pouvoir et d'y parvenir ; *instrumenta regni!* Des indices trop certains nous autorisent à conjecturer que les princesses italiennes du dixième siècle n'étaient pas étrangères à ces terribles secrets. L'art de guérir, l'emploi du suc des plantes n'étaient guères connus à cette époque que de quelques prêtres et de quelques femmes, et le vulgaire ignorant et crédule, trompé facilement par l'étalage de certaines pratiques bizarres et superstitieuses, confondait facilement la médecine et la magie. Très-probablement le complice d'Agiltrude, abusé par la comédie préparée pour lui, crut seulement prêter son ministère à l'accomplissement d'un sortilége inoffensif[1].

Néanmoins, soit qu'on admette que la vigueur de la constitution d'Arnoul surmonta en partie l'effet du terrible breuvage, soit qu'on rejette avec Eckhart et Muratori toute cette histoire, et qu'on ne veuille voir dans cet accident du roi de Germanie qu'une violente attaque provoquée par ses débauches continuelles, toujours est-il qu'à partir de ce

[1] Les deux hommes les plus habiles qui aient cultivé la médecine en Italie dans la seconde moitié du IXe siècle ont dû se trouver en rapports intimes et journaliers avec la veuve de Gui. L'un de ces hommes est Sigoald, *évêque de Spolette,* cité avec éloge par le savant Loup de Ferrières. L'autre est Berthaire, abbé du Mont-Cassin, massacré par les Sarrasins en 884, et l'un des hommes les plus instruits de son temps. Parmi ses œuvres, encore conservées au monastère deux siècles après, Léon d'Ostie cite deux manuscrits, volumineuse compilation de toutes sortes de recettes médicinales. (*Duo codices medicinales, ejus industriâ de innumeris remediorum utilitatibus, hinc et indè collecti.*)

Je trouve dans le même chroniqueur que, du temps de cet abbé Berthaire, Agiltrude était en relation d'affaires avec le Mont-Cassin, puisqu'elle avait pris à bail deux domaines nommés *Laude* et *Persicata,* situés dans le pays de Spolette et appartenant à l'abbaye, moyennant une rente annuelle de *trois livres d'argent.* (Mur. Script. Rer. Ital., t. I, p. 47.)

moment, ce prince ne fut plus que l'ombre de lui-même.

Son armée se retira vers la haute Italie, harcelée sans relâche dans sa retraite par les guerriers de Spolette, emportant avec elle, comme une masse inerte, le prince valeureux qui peu de temps avant la conduisait à la victoire. Une nuit, tandis que cette armée franchissait l'Apennin, la fraîcheur balsamique de la montagne ranima Arnoul; il se sentit revenir un moment à la vie, à l'orgueil, à l'ambition, et ne profita de cette résurrection éphémère que pour méditer un nouveau crime. L'expédition contre Gui ou sa famille était manquée irrévocablement; mais il restait encore sous la main d'Arnoul une proie facile. C'était le rival de Gui, Bérenger, qui, depuis Lucques, accompagnait Arnoul comme vassal ou plutôt comme otage, et qui, dans ce moment même, le précédait à quelque distance, éclairant avec un falot le sentier escarpé que suivait la litière royale.

Alors Arnoul appela quelques-uns de ses principaux chefs, et s'entretint longtemps avec eux à voix basse. Il ne songeait à rien moins qu'à faire immédiatement arrêter Bérenger et à lui crever les yeux, voulant se débarrasser d'un vassal trop puissant pour demeurer fidèle. Ce projet atroce était trop conforme aux mœurs du temps pour n'être pas adopté.

Heureusement pour Bérenger, l'un des témoins de cet entretien était précisément un de ses parents, dans lequel Arnoul avait toute confiance. Ce parent, que Luitprand ne nomme pas, se glissa dans l'obscurité jusqu'auprès de Bérenger, et le mit au fait en peu de mots. Celui-ci eut bientôt pris son parti. Il remit son falot à l'un de ceux qui marchaient près de lui, et partit en avant en toute hâte, avant qu'on ne pût s'apercevoir de la substitution, et comme pour exécuter un ordre du roi qu'on venait de lui commu-

niquer. Il s'enfuit ainsi jusque dans ses anciens États, qui lui offraient un sûr asile contre l'inimitié d'Arnoul[1].

Après cette évasion, « tous les Italiens, dit Luitprand, commencèrent à mépriser Arnoul autant qu'ils le haïssaient. L'armée de ce prince marcha sur Pavie, qui ne fit d'abord aucune résistance; mais quand les habitants virent à quel état misérable était réduit le roi, ils se révoltèrent, et firent un tel carnage de ses soldats dans la ville même, que tous les égouts furent obstrués de cadavres. » Ceux qui parvinrent à se dégager ne purent tirer aucune vengeance de cette émeute. Ces conquérants naguère si redoutés marchaient désormais au hasard, suivant l'impulsion capricieuse d'un chef qui ne jouissait plus de sa raison que par intervalles, mais qui, dans ces moments-là, faisait encore trembler amis et ennemis. Il reprit enfin la route de Vérone, et repassa les gorges du Tyrol, abandonnant pour toujours l'Italie, et remportant de cette conquête éphémère le vain titre d'empereur, et un affaiblissement mortel[2].

[1] Luitprand dit que Bérenger s'enfuit jusque dans Vérone, mais il n'y rentra qu'après la mort de Gualfred, qui occupait cette ville pour Arnoul, et qui survécut, à la vérité, fort peu de temps à la retraite de ce prince. Le témoignage d'Aspert ne laisse aucun doute à ce sujet.

Le récit de cette évasion est encore contesté par le savant Eckhart, sous prétexte que le panégyriste anonyme de Bérenger dit seulement que ce prince se sépara d'Arnoul peu de temps après son départ de Rome, ce qui s'accorde parfaitement avec le récit de Luitprand. D'ailleurs Luitprand, qui avait été secrétaire du petit-fils même de Bérenger, n'a certainement pas inventé une semblable histoire.

[2] Comme nous l'avons dit précédemment, c'est au témoignage d'Aspert que nous nous en rapportons ici. La position qu'occupait cet annaliste auprès d'Arnoul explique naturellement ses réticences au sujet des excès et des mésaventures de ce prince et de ses compagnons, mais elle lui donne une autorité prépondérante en tout ce qui concerne la marche de son armée.

Depuis cette époque, en effet, son existence ne fut plus qu'une lente agonie. La gangrène se mit, dit-on, dans ses membres paralysés, et la putréfaction envahit graduellement ce cadavre encore vivant. « Cette agonie si cruelle, dit Luitprand, fut-elle seulement l'avant-coureur d'un châtiment plus sévère dans l'autre vie? Fut-elle au contraire une expiation suffisante? C'est le secret de la justice ou de la clémence de Dieu. »

On ne saurait refuser à Arnoul quelques-unes des qualités qui font les grands princes. Pour l'apprécier comme il le mérite, il faut se placer au temps, et en quelque sorte dans le milieu où il a vécu. S'il n'a pas le génie civilisateur de son aïeul Charlemagne, il en a la vaste ambition, soutenue de même par une valeur héroïque et une volonté de fer. Dans les premières années de son règne, il déploie une vigueur vraiment formidable. En même temps qu'il refoule, par un prodigieux effort, le flot croissant des invasions du Nord, il entreprend une tâche encore plus difficile, le rétablissement de l'empire carolingien, morcelé par les guerres intestines, les caprices ou la faiblesse de ses prédécesseurs. La féodalité, si vivace alors et si puissante, semble chanceler un moment sous les coups terribles qu'il lui porte ; la Provence, la Bourgogne, la France, l'Italie, reconnaissent tour à tour sa souveraineté. Enfin il est appelé à Rome et couronné empereur par le souverain pontife, et jusque-là, parmi les successeurs de Charlemagne, nul n'a été si semblable à lui ! Tel nous apparaît l'empereur Arnoul à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, mais cette puissance est factice, et cette gloire éphémère. C'est que, s'il a l'énergie qui fonde et restaure les empires, il n'a pas la grandeur morale qui les conserve. Son ambition n'est qu'un égoïsme brutal et farouche, auquel tous les moyens

sont bons pour arriver à ses fins, sans nul souci de l'avenir, ni du véritable honneur. C'est ainsi que, pour réduire les Moraves, il appelle à son aide les hordes magyares, sans prévoir les suites inévitables et prochaines de cette imprudence. Tous les actes de sa vie présentent le même caractère d'emportement et d'imprévoyance. Aussi, comme on l'a vu, toute sa puissance ne reposait que sur la terreur; elle s'évanouit comme un rêve le jour où il tomba, foudroyé par le poison ou par la débauche : on le méprisa, quand on ne fut plus forcé de le craindre.

Il mourut, ou plutôt acheva de mourir vers la fin de l'année 899. Depuis sa maladie, qui ne lui laissait que par intervalles l'usage de ses facultés, le pouvoir était exercé en son nom par un conseil de régence qui continua ses fonctions sous son fils mineur, connu dans l'histoire d'Allemagne sous le nom de Louis *l'Enfant*, parce qu'il mourut avant d'avoir atteint l'âge d'homme. Il fut le dernier roi carolingien de Germanie. Depuis cette époque jusqu'au règne d'Othon le Grand, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, les rois de ce pays, désolé à la fois par la guerre civile et par les invasions des barbares, demeurèrent presque entièrement étrangers aux affaires d'Italie.

XXIII

Depuis le commencement de ce récit, nous n'avons rencontré que de lugubres tableaux. Dans ce chaos de décadence et de barbarie, nous n'avons assisté qu'à des scènes navrantes, à la lutte de passions indomptables, se heurtant sans relâche à travers la tempête. On ne saurait le nier, ces hommes dont la vie entière est absorbée par le besoin

incessant, effréné, de jouir, de combattre et de détruire, et dont la religion même, infectée de superstitions grossières, est encore une insulte à Dieu, ces hommes ne manquent pas cependant d'une certaine grandeur farouche et puissante. Il y a toujours d'ailleurs un solennel enseignement, un sérieux intérêt dans le spectacle des aberrations et des châtiments du sensualisme et de l'orgueil. Mais pourtant la continuité d'un tel spectacle fatigue et décourage à la longue, et l'esprit humain a besoin d'un peu de consolation et de repos dans ses pérégrinations aventureuses à travers les siècles passés. Ce repos et cette consolation, il ne saurait les trouver que dans l'évocation des grandes vertus, des nobles souvenirs qui honorent l'humanité, et qui, grâce au ciel, n'ont jamais manqué, même aux âges les plus barbares. Ce sont là les oasis de l'histoire.

Le règne de l'empereur Lanthbert ou Lambert, fils de Gui, est un des moments si rares dans ce siècle, où l'imagination, fatiguée de tant d'horreurs ténébreuses, se repose avec délices. A peine sorti de l'adolescence, ce jeune prince fait l'admiration de l'Italie entière. A l'audace, à l'énergie, qualités héréditaires dans sa famille, il joint des vertus plus sympathiques et qui semblent appartenir à un autre âge : des instincts d'ordre et de civilisation, une piété éclairée, une grande pureté de mœurs, qualités inouïes, uniques peut-être à cette époque. Terrible seulement pour les traîtres et les rebelles, il se concilie l'affection de tous les gens de bien, de toutes les castes, de toutes les races, et quand un lâche assassinat viendra mettre un terme à une vie si précieuse, cette catastrophe excitera des regrets sincères, universels : les vieillards le pleureront comme un fils, les jeunes gens comme un frère !

Nous allons essayer de préciser, d'après les indications

malheureusement bien incomplètes des contemporains, les événements principaux de ce règne si court et si honorable.

Ce fut, selon toute apparence, à l'époque même de la levée du siége de Fermo et de la retraite définitive d'Arnoul, que le jeune Lambert commença à agir par lui-même, et s'affranchit complétement de la tutelle de sa mère Agiltrude, à laquelle il laissa toutefois le gouvernement du pays de Spolette.

Tandis que Lambert ralliait autour de lui les partisans de son père, et s'apprêtait à soutenir ses droits à la couronne, il fut un moment gagné de vitesse par Bérenger. Ce dernier courut à Pavie et s'y fit de nouveau couronner roi, espérant avoir ensuite facilement raison d'un adversaire qui n'était presque encore qu'un enfant. Mais cette illusion fut de courte durée. Bérenger s'était déconsidéré par ses démarches obséquieuses auprès d'Arnoul, tandis que Lambert était le chef naturel des hommes qui n'avaient pas courbé la tête sous le joug de l'étranger. D'ailleurs, le caractère déjà connu et apprécié de ce jeune prince inspirait plus de confiance et de sympathie. Aussi Bérenger se trouva bientôt presque seul, et dut s'enfuir sans même tenter une lutte impossible, quand Lambert s'avança à son tour vers Pavie à la tête d'une armée nombreuse. Bérenger se retira à Vérone, capitale de ses États héréditaires, où son rival ne chercha pas à l'inquiéter[1].

[1] Quelques auteurs modernes ont reporté cette première rivalité de Bérenger et de Lambert immédiatement après la mort de Gui, et avant la deuxième invasion d'Arnoul. Nous avons adopté l'ordre suivi par Luitprand; mais l'autorité de cet écrivain n'est rien moins qu'infaillible pour l'ordre des événements, et il existe des documents officiels qui prouvent la présence et la domination de Lambert dans la haute Italie, pendant

« Néanmoins, dit Luitprand, la domination de Lambert, prince de mœurs sévères, ne tarda pas à lasser plusieurs personnages puissants, qui renouèrent avec Bérenger. » C'était en effet en ce temps-là une tâche pénible et souvent dangereuse pour un souverain, d'essayer de mettre un frein aux exactions des grands vassaux, au lieu de tolérer les abus en en profitant. Nous aurons plus tard l'occasion de donner quelques détails sur ces abus, quand nous parlerons des classes inférieures et des mille vexations tyranniques qui pesaient sur elles, à titre de redevances personnelles ou foncières, au profit des grands dignitaires ecclésiastiques ou civils.

On ne peut douter que les louables efforts de Lambert pour adoucir les souffrances des peuples n'aient été le prétexte des révoltes qui éclatèrent contre lui. On ignore les détails de cette nouvelle lutte; on sait seulement qu'elle ne fut ni longue ni douteuse, et qu'elle se termina par une sorte de transaction qui laissait à Bérenger la souveraineté indépendante de ses anciens États et de quelques localités voisines. Par cet accommodement, Bérenger renonça en faveur de son rival à toutes ses prétentions sur le comté de Milan, alors occupé par un ennemi commun des deux princes italiens.

Cet ennemi était Maginfred, jadis investi de ce comté par Gui, dont il avait déserté la cause dès l'époque de la première expédition d'Arnoul. Maintenu dans sa dignité en récompense de cette défection, Maginfred exerçait en

les premiers mois de l'année 894. De plus, il paraît que Lambert n'était pas avec sa mère lors de la prise de Rome. Il est donc vraisemblable que la lutte entre Lambert et Bérenger avait commencé avant l'expédition d'Arnoul. (V. *Éclaircissements.*) Peut-être aussi Lambert avait-il commencé, dès lors, les hostilités contre Milan.

fait depuis plusieurs années un pouvoir absolu et sans contrôle sur une grande partie de la Lombardie, et non content de se maintenir sur son territoire, attaquait et vexait en toute occasion les populations fidèles à Lambert[1]. Celui-ci considérant avec raison Maginfred comme un traître, lui fit une rude guerre. Milan fut assiégée, prise d'assaut, et plus de deux siècles après les habitants de cette ville conservaient encore un souvenir confus de ce grand désastre. Maginfred tomba au pouvoir de Lambert, qui le fit juger, condamner à mort et exécuter. Cette observation des formes juridiques, cette retenue, cette dignité dans l'exercice d'une vengeance légitime, est un exemple vraiment rare et mémorable dans ce siècle. Ce n'était pas le seul de ce genre que devait donner l'empereur Lambert.

XXIV

Tandis que ce prince pacifiait ainsi la haute Italie, l'anarchie la plus complète régnait à Rome, depuis le départ de la garnison qu'Arnoul y avait laissée, mais qui était partie à la première nouvelle de son étrange maladie et de sa retraite. Le parti de la noblesse et la majorité de la population imputaient les souffrances de l'occupation étrangère au pontife qui l'avait sollicitée. Son unique défense était la terreur qu'Arnoul absent inspirait encore ; dès qu'on sut

[1] Il paraît certain que ce comte avait également rompu tout lien de sujétion avec Arnoul depuis sa dernière retraite, car Aspert dit expressément que Ratold, fils naturel d'Arnoul, qui, dans les derniers mois du séjour de ce prince en Italie, avait occupé Milan, fut contraint de s'éloigner de cette ville et de se retirer dans les États de son père.

qu'Arnoul n'était plus à craindre, le pape cessa d'être obéi et respecté. Suivant des bruits populaires auxquels il faut bien se référer, faute de documents précis, les ennemis de Formose se portèrent même contre lui à des violences qui abrégèrent ses jours.

Il existait à Rome une singulière coutume dont la trace s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui suffit peut-être pour expliquer la fréquence des révolutions, et la brièveté de la domination des papes dans ce siècle. Tout ce que le pontife possédait au moment de sa mort était réputé le patrimoine des pauvres, et appartenait au premier occupant. La mort de chaque pape était donc le signal d'une scène de pillage et de désordre, qui d'habitude dégénérait en émeute et en guerre civile. Le pillage commencé au palais pontifical s'étendait presque toujours à d'autres habitations. Les haines locales, les inimitiés des nobles et du clergé, avaient beau jeu dans ces moments d'anarchie; les monuments de l'antique grandeur de Rome, transformés en forteresses féodales, étaient assaillis avec des clameurs furieuses, parfois pris d'assaut, toujours impitoyablement mutilés par la défense autant que par l'attaque. C'était au milieu de toutes ces passions surexcitées qu'avait lieu l'élection du nouveau pontife, élu par le peuple, la noblesse et le clergé, sous la pression du parti le plus fort, qui souvent même faisait l'élection à lui seul. Les plus faibles s'enfuyaient, se cachaient, en attendant l'occasion de prendre leur revanche.

Parmi les scandales de ce temps de barbarie, un fait vraiment merveilleux et consolant nous frappe : c'est que la suprématie du siége de Saint-Pierre n'a jamais été contestée, même sous ces pontifes, qui vivaient en quelque sorte au jour le jour, au milieu d'inquiétudes et d'embû-

ches perpétuelles, et que presque tous ont laissé des témoignages non équivoques d'une sollicitude éclairée pour les intérêts généraux de l'église. Il y a là de quoi faire réfléchir les détracteurs les plus acharnés de la papauté. On croit comprendre que, malgré l'ignorance et la brutalité des mœurs de ce siècle, l'intérêt du parti maître de l'élection était presque toujours de choisir un homme sage et pieux, dont la domination fût plus facilement agréée de la multitude, et qui pût figurer honorablement dans les grandes cérémonies qui attiraient chaque année à Rome de si nombreux et de si fructueux pèlerinages. Mais les passions fougueuses de ce temps ne s'accommodaient pas de longs intervalles de tranquillité : aussi depuis la mort de Formose jusqu'à l'avénement de Sergius III, c'est-à-dire en *huit ans*, il y eut tout justement *huit papes*, dont six au moins moururent de mort violente.

La lutte fut des plus acharnées à la mort de Formose. La mémoire de ce pape devint une sorte de mot d'ordre pour les partis; les uns le considéraient comme un saint et un martyr, les autres comme un traître qui avait appelé les étrangers à Rome. Son successeur immédiat, Boniface VI, ne survécut que quinze jours à son élection, dont la responsabilité fut déclinée par les ennemis comme par les amis de Formose, puisqu'elle fut annulée par Étienne VI, le plus furieux ennemi de ce pape, et que cette annulation fut confirmée deux ans plus tard par Jean IX, qui était du parti opposé. Il paraît avéré que ce Boniface avait été dégradé antérieurement pour ses vices, de la prêtrise et même du sous-diaconat, et qu'il avait été acclamé comme au hasard par la multitude, au moment du pillage du palais pontifical.

Quoi qu'il en soit, ce pape mourut, dit-on, d'une attaque

de goutte remontée. L'élection suivante eut lieu sous l'influence des nobles. Aussi les suffrages se portèrent sur le plus grand ennemi de Formose, ce même diacre Étienne déjà élu deux ans auparavant, violemment expulsé par les partisans de Formose, alors les plus nombreux et les plus forts, puis exilé par Arnoul, lors de son entrée dans Rome.

Étienne VI était un homme actif, énergique, zélé même à sa manière pour les intérêts généraux de l'église, mais violent et implacable dans ses ressentiments. Son pontificat, heureusement très-court, fut signalé par un de ces actes qui assurent à leur auteur une sinistre immortalité. Il importe toutefois de remarquer que le soutien le plus actif du nouveau pape, l'instigateur principal de la procédure sacrilége instruite contre le malheureux Formose, fut Sergius dont nous avons déjà parlé, l'affidé de Berthe et de Théodora, le ministre implacable des vengeances de la fille de Waldrade contre l'ancien ennemi de sa mère. « Ce prêtre impie, étranger aux traditions saintes, dit Luitprand, fit tirer du sépulcre le cadavre de Formose, le fit revêtir des ornements qu'il avait portés de son vivant. Puis, en présence du clergé et du peuple assemblés, il apostropha ainsi ce cadavre : « Quelle détestable ambition t'avait poussé, évêque de Porta, à usurper le souverain pontificat ? » Puis il fait arracher à ce corps insensible les ornements pontificaux, lui fait couper trois doigts de la main droite (sans doute comme ayant particulièrement servi à l'exercice d'un pouvoir usurpé), et précipite enfin dans le Tibre ce cadavre si odieusement profané ! » Pour donner la plus grande solennité possible à cette exécution posthume, Étienne avait adressé des convocations impérieuses aux principaux évêques du monde chrétien ; il voulait en quelque sorte associer l'église entière à sa hi-

deuse vengeance. Plusieurs évêques se rendirent à cet appel, ne soupçonnant pas l'horreur du spectacle qu'on leur préparait; d'autres s'excusèrent sous divers prétextes [1].

Cette profanation fit horreur à l'immense majorité des habitants de Rome. Au moment même où elle s'accomplissait, un long cri de réprobation s'éleva du sein de la multitude, rappelant, mais en vain, le pontife et ses ministres à ce respect que les vivants doivent toujours aux morts [2]. Pourtant la haine d'Étienne et de la faction qui l'avait élu n'était pas satisfaite; elle se manifesta encore par une décision aussi imprudente que violente, et qui contribua probablement à hâter une juste réaction. Il défendit, sous peine d'excommunication, à tous les prêtres ordonnés par son prédécesseur d'exercer aucun acte de leur ministère, avant d'avoir reçu de lui-même une nouvelle ordination, prétendant que la première, faite par un intrus, était nulle et de nul effet. Cette mesure produisit dans ce siècle la même impression que produirait dans le nôtre la prétention manifestée par un souverain d'annuler tous les contrats passés, tous les jugements rendus sous le règne d'une dynastie précédente. Les prétentions d'Étienne furent énergiquement réfutées par plusieurs contemporains, parmi lesquels se distingua spécialement Axilius, prêtre de Verceil, dont la défense est venue jusqu'à nous. Cette défense était fa-

[1] Frodoard nous a conservé la lettre d'excuses de Foulques, archevêque de Reims.

Luitprand semble ici imputer directement cette exécution sacrilége à Sergius, qui l'avait bien certainement inspirée, et qui plus tard, devenu pape à son tour, la sanctionna formellement. Les liaisons avérées de Sergius avec la Toscane nous autorisent à conjecturer que la fille de Waldrade ne fut rien moins qu'étrangère à cette vengeance sacrilége.

[2] *Parcite sepulto!* (Axilius.) (Voy. *Éclaircissements*, XII.)

cile, au surplus. En admettant que toutes les incriminations dirigées contre la mémoire de Formose fussent fondées, il n'en avait pas moins été investi du souverain pontificat, et reconnu par tout le monde chrétien. « Ceux-là mêmes, dit Luitprand, qui avaient reçu du traître Judas, avant son crime, le salut et la bénédiction apostoliques, n'en ont pas été déchus après sa trahison et son suicide. »

Par une inconséquence étrange, tandis qu'Étienne prétendait annuler tous les actes de son prédécesseur, il reconnaissait Arnoul comme empereur, datait ses bulles de l'année de son règne ; or, Arnoul avait été sacré par Formose ! Il est vrai qu'un peu plus tard il se rallia à Lambert, probablement après qu'Arnoul eut quitté l'Italie. Les violences imprudentes et iniques de ce pontife ne pouvaient demeurer longtemps impunies. Le martyre posthume qu'il avait infligé à Formose ne servit qu'à glorifier la mémoire de son ancien rival, dont le corps, retrouvé par des pêcheurs, fut précieusement conservé comme celui d'un saint qui tôt ou tard devait être réhabilité.

Bien que Formose eût été l'ennemi de Lambert et de sa famille, bien qu'il eût appelé et soutenu de tout son pouvoir Arnoul, leur plus redoutable ennemi, Lambert avait trop de grandeur d'âme pour n'être pas révolté de ce qui venait de se passer à Rome. Il ne commit aucun acte d'hostilité formelle contre Étienne, mais aussi il ne fit rien pour le soustraire à la réaction terrible que ses violences ne tardèrent pas à provoquer. Au bout de quatorze mois une grande partie de la population romaine se souleva ouvertement contre lui : il fut pris, chargé de fers et bientôt après étranglé dans sa prison.

Romain, son successeur, appartenait évidemment à l'ancien parti de Formose. Par suite d'un de ces revirements

communs à toutes les époques, la mort violente d'Étienne atténua soudainement la haine qu'il inspirait; le parti qui l'avait élu, parti dont Sergius demeurait le chef principal, continua à s'agiter dans l'ombre, sous le patronage d'Adelbert ou plutôt de sa femme. Toutefois, cette influence était alors puissamment neutralisée par celle de l'empereur Lambert, et se bornait à de sourdes menées, à de mystérieux attentats, dont la trace est restée à peine visible dans l'histoire. C'est parmi les nobles, jadis ennemis de Formose, que Théodora l'*ancienne* et ses deux filles recrutent leurs partisans. Les papes ennemis de cette coterie redoutable ne vivent pas longtemps! Romain meurt subitement, au moment où il se prépare à réhabiliter solennellement la mémoire de Formose. Cependant Lambert, retenu dans la haute Italie par ses luttes avec Maginfred et Bérenger, ne perd pas Rome de vue; il y maintient l'ordre, il y défend et y consolide son crédit par des moyens pacifiques, avec l'habileté d'un politique consommé et la dignité d'un grand prince. En s'abstenant de venir lui-même à Rome, il ménage les susceptibilités de la population; mais son intervention, officieuse et discrète, n'en est que plus efficace. Après une vacance de plusieurs mois, le peuple et le clergé procèdent enfin à l'élection du nouveau pape, en présence des députés de Lambert, qui, quoique absent, dirige en fait cette élection. Abjurant généreusement tout ressentiment personnel, il maintient la prépondérance des partisans de Formose; il ne voit plus dans ce pontife l'ancien ennemi de sa famille, mais l'homme de bien, le martyr indignement outragé jusque dans la mort, et dont la réhabilitation importe à l'honneur de l'église et à la dignité impériale. Cette réhabilitation est en effet accomplie par Théodore, successeur de Romain. Le corps

de Formose est rapporté en grande pompe à Saint-Pierre, au milieu d'un immense concours de peuple. A ce sujet, Luitprand raconte qu'au moment où ce corps franchit le seuil de la basilique, l'on vit ou l'on crut voir les statues des saints incliner la tête comme pour lui faire un salut fraternel. « Ce fait, dit-il, m'a été attesté par des hommes pieux et sincères, *qui l'avaient vu de leurs yeux.* »

Ce miracle, vrai ou supposé, ne découragea pas la haine du parti contraire. Les obsèques de Formose étaient à peine terminées, que le pape Théodore mourut d'une maladie étrange et soudaine, après avoir occupé la chaire de saint Pierre pendant seulement *vingt jours.* Dans le tumulte qui s'ensuivit, on vit se renouveler le scandaleux conflit qui avait eu lieu entre Formose et Étienne. Cette fois, Sergius lui-même osa briguer ouvertement la papauté. On lui opposa un moine de saint Benoît, nommé Jean, recommandable par sa piété et l'austérité de sa vie.

La rivalité de ces deux candidats rappelait donc de tout point celle de Formose et d'Étienne. Ce sont en quelque sorte deux phases de la même lutte, et la parité est tellement frappante que Luitprand lui-même, auteur presque contemporain, les a confondues dans son récit[1]. Quoi qu'il en soit, ce nouveau conflit a une sérieuse importance dans l'histoire. Il assigne en quelque sorte une date certaine à l'alliance secrète formée déjà depuis quelques années entre la fille de Waldrade et les courtisanes romaines.

[1] D'après ce récit, évidemment écrit de mémoire et sur des renseignements confus, ce serait Sergius, et non Étienne qui aurait été dépossédé violemment au profit de Formose, et qui aurait commis la profanation dont nous avons parlé. En réalité, cette méprise est moins grossière qu'elle ne paraît, car c'étaient non-seulement les mêmes passions, mais aussi presque tous les mêmes individus qui se trouvaient aux prises avec de nouveaux chefs.

Depuis la retraite définitive d'Arnoul, cette femme ambitieuse et dépravée ne cessait de représenter à son époux Adelbert qu'il pouvait et devait aspirer à son tour au rang suprême. Fils d'une sœur de Gui, il descendait de Charlemagne au même degré et du même côté que le jeune empereur Lambert, son cousin germain ; il avait de plus l'avantage d'être dans la vigueur de l'âge, de commander à des forces militaires intactes et permanentes, d'être déjà depuis plusieurs années le chef d'un État paisible et florissant. Enfin l'alliance de Sergius et de Théodora lui garantissait à Rome de nombreuses et puissantes adhésions, d'autant plus énergiques que sa tentative serait hardie.

Nous avons déjà dit que l'influence des courtisanes patriciennes s'était produite et développée surtout parmi les hommes qui avaient soutenu les ducs de Spolette contre Jean VIII, et ensuite combattu et persécuté le pape Formose. Il s'était opéré dans cet ancien parti féodal un revirement dont il faut tenir compte, si l'on veut démêler quelque chose dans ces obscures et sinistres intrigues. Après la mort de Gui et le départ d'Arnoul, ce parti se détacha de Lambert dont la sévérité l'irrita, et dont il méprisa la jeunesse [1]. Il protesta, tantôt par de secrètes et criminelles manœuvres, tantôt à force ouverte, contre la réhabilitation de Formose. Du temps même d'Étienne VI, et surtout depuis sa mort, le chef de ce parti est le prêtre Sergius, étroitement lié avec les courtisanes romaines, avec Adelbert et Berthe de Toscane. En rapprochant cette première tentative de domination à Rome, de la révolte qui

[1] Luitprand dit formellement que la sévérité des mœurs de Lambert fut d'abord un motif de répulsion pour beaucoup de ses sujets. Cette qualité, vraiment exceptionnelle dans ce siècle, ne convenait sans doute nullement à Berthe et à ses associées.

éclata bientôt après contre Lambert, et dont Adelbert se fit le chef principal à l'instigation de sa femme, on réunira tous les fils de cette intrigue féminine, œuvre d'une infernale sagacité. Sergius triomphant à Rome réitérait l'anathème contre Formose et tous ses défenseurs, proclamait Lambert déchu de la dignité impériale, et couronnait à sa place Adelbert. Berthe et ses complices se partageaient l'Italie.

Ce plan fut déconcerté tout d'abord par l'échec de Sergius à Rome. Les députés de Lambert, qui venaient d'assister pour lui à l'intronisation de Théodore II et aux obsèques de Formose, prirent naturellement parti contre Sergius, et la majeure partie de la population se rallia autour d'eux. Sous Lambert, l'influence impériale perdait ce caractère de tyrannie locale et tracassière qu'elle avait eu du temps de son père ; ce n'était plus qu'une garantie d'ordre et de bienveillante protection. Il paraît d'ailleurs qu'Adelbert, soit par crainte, soit par impuissance réelle, ne se trouva pas en mesure de prendre part à la lutte, et se borna à recueillir les vaincus. Sergius, expulsé de Rome, se réfugia en Toscane, où il fut accueilli en allié. Il demeura en correspondance intime avec ses partisans, et ne cessa de fomenter des troubles à Rome et dans les environs.

Peu de temps après, l'empereur Lambert vint à Rome en personne, et concerta avec Jean IX des mesures énergiques et sages pour assurer la tranquillité, et prévenir de nouveaux désordres. Ces mesures furent l'objet de deux conciles présidés par le pape et l'empereur. Dans l'un, qui fut tenu à Rome même, on annula le sacre d'un *roi barbare* (Arnoul) fait par Formose, au préjudice des droits de Lambert, précédemment sacré par ce même pontife. Mais en même temps Lambert agit dans un esprit de modéra-

tion et d'équité bien rare et bien estimable à une semblable époque, en imputant cette faute de Formose aux malheurs des temps, et en faisant sanctionner formellement la réhabilitation de ce pontife, et l'abolition de tout ce qui avait été fait contre lui. On prescrivit encore que le pape ne pourrait être sacré qu'en présence des députés de l'empereur, ce qui avait déjà eu lieu en fait lors de l'installation du pontife précédent. Enfin on abrogea la coutume qui autorisait le pillage à la mort du souverain pontife, coutume barbare qui mettait tous les mauvais instincts à la disposition des factieux.

L'autre concile se tint à Ravenne. Le pape y signala à l'empereur la persistance des violences commises journellement dans les environs de Rome et même dans son enceinte par les gens de guerre à la solde des nobles, et de certains possesseurs de fiefs ecclésiastiques qui ne valaient pas mieux. Selon toute apparence, les bannis réfugiés en Toscane n'étaient pas étrangers à ces désordres ; aussi les évêques de ce concile, au nombre de soixante-quatorze, rendirent un solennel hommage à la mémoire de Formose, et réitérèrent l'anathème contre ses ennemis. (V. *Éclaircissements*, XIII.)

XXV

Cependant Lambert, agissant avec l'imprudence généreuse de son âge, n'avait pris aucune précaution hostile contre son cousin Adelbert. Il était retourné dans la haute Italie après avoir arrangé les affaires de Rome. Se fiant sans réserve à l'affection des grands et du peuple, il n'avait auprès de lui qu'une escorte peu nombreuse, mais toute composée d'hommes d'élite, pour l'affection comme pour la

vaillance, et se livrait avec eux aux plaisirs de la chasse qu'il aimait avec passion, comme la plupart des princes de cette époque.

Pendant ce temps, la trame ourdie contre lui se renouait plus forte que jamais, sous les auspices de l'ambitieuse fille de Waldrade. Un moment déconcertée par l'échec de Sergius, Berthe n'était pas femme à se départir si facilement de ses rêves de grandeur. Plusieurs personnages puissants, rebutés par la sévérité de Lambert, sensibles aux richesses d'Adelbert et plus encore aux charmes de sa femme, entrèrent dans ce nouveau complot. Le plan des conjurés était de profiter de la première occasion pour marcher en force sur Pavie, et d'y proclamer Adelbert roi d'Italie [1].

Nous avons déjà dit que Berthe entretenait une véritable police secrète dans les différents États d'Italie, et prenait soin d'attribuer à ses opérations magiques les renseignements qu'elle se procurait ainsi. Elle annonça donc un jour que Lambert venait de partir avec une centaine d'hommes seulement pour une grande chasse qui devait durer plusieurs semaines, et que le moment était venu d'agir. A cet instant décisif, ce fut précisément Adelbert, le plus intéressé au succès, qui fut le plus difficile à mettre en mouvement. D'après la façon dont se faisait la guerre en ce temps-là, un coup de main semblable pouvait fort bien amener entre Lambert et lui un combat corps à corps dont il paraît qu'il ne se souciait nullement. Pour triompher de son irrésolu-

[1] Au moment où le complot éclata (novembre 898), Berthe, indépendamment de ses vues ambitieuses, avait un motif tout particulier d'en vouloir à Lambert. Ce prince, par une décision toute récente, venait de lui retirer la possession des domaines de l'église de Parme, dont elle s'était emparée d'une façon étrange et scandaleuse. (Voyez *Éclaircissements*, § XIX, sur cette curieuse affaire.)

tion, Berthe dut recourir aux grands moyens; nouvelle Circé, elle le menaça d'user sur lui du pouvoir de ses enchantements, *et de le métamorphoser en âne s'il ne voulait pas se laisser faire roi.* Cette perspective le décida enfin, et l'armée des rebelles se mit en marche vers Pavie, ayant pour principaux chefs Adelbert et un comte puissant nommé Hildebrand [1].

Pendant ce temps, Lambert, qui ne s'attendait à rien de pareil, se dirigeait tranquillement vers un de ses rendez-vous de chasse favoris, lieu obscur que devait illustrer neuf siècles plus tard une des plus mémorables batailles de l'histoire moderne. Il était dans les environs de *Marengo*, alors couverts d'une épaisse forêt qui a fait place depuis aux vignes et aux moissons, quand un messager hors d'haleine vint lui annoncer la marche des rebelles, dont l'avant-garde franchissait déjà l'Apennin. La situation semblait désespérée; le jeune empereur n'avait plus le temps de rassembler des forces suffisantes pour couvrir Pavie, où l'ennemi pouvait être en même temps que lui.

Mais Lambert était une de ces âmes d'élite qu'exalte l'imminence même du danger. Il prit soudain une résolution qui, dans d'autres temps, eût été un acte de démence ou de désespoir inutile, mais qui présente un tout autre caractère dans ce siècle, où l'audace d'une poignée d'hommes pouvait décider du destin d'une bataille. Il rassemble autour de lui les guerriers qui l'accompagnaient à la chasse, tous hommes d'une fidélité et d'une valeur à toute épreuve, bien décidés à vaincre ou à périr avec lui; et, suivi de cette troupe d'élite, il s'élance bride abattue dans la direction de Plaisance, se jetant ainsi entre Pavie et les révoltés.

[1] Luit., liv. I, ch. 10.

Arrivé à Plaisance, il apprend que l'ennemi, qui suit la voie Émilienne, est campé à Borgo, « ville où se conservent les précieuses reliques de saint Domnin, martyr[1]. » Lambert repart aussitôt, calculant sa marche de manière à attaquer les rebelles à la nuit tombante.

« Le jour finissait, dit Luitprand ; les rebelles, ignorant les malheurs que leur préparait la nuit, s'amusent à chanter des chansons profanes, puis s'abandonnent à tous les excès du vin, et à ce repos léthargique qui suit l'ivresse. C'est dans ce moment, au fort de leur premier sommeil, que Lambert, aussi habile qu'audacieux, se précipite soudain sur ses ennemis. Se frayant victorieusement passage à travers cette multitude engourdie ou terrifiée, qui n'a ni la force de combattre ni celle de fuir, Lambert va droit au campement des deux chefs des rebelles, qui n'apprirent son attaque qu'en le voyant paraître lui-même. Hildebrand vint à bout de s'échapper, mais Adelbert fut trouvé blotti *dans un râtelier à foin*, où il avait été se retrancher bravement au premier bruit de l'attaque. On le tira de cette cachette ridicule pour le conduire à Lambert, qui lui dit ironiquement : « Ta femme t'avait bien dit qu'elle ferait de toi un souverain ou un âne. Seulement il paraît qu'en définitive c'est la seconde conjuration qui a réussi, et c'est en ta qualité d'âne que tu auras été rejoindre les autres au râtelier. » Il le fit ensuite mettre aux fers, ainsi que les autres prisonniers importants qu'on avait pu saisir, et les fit conduire à Pavie, où ils ne s'attendaient pas à arriver en tel équipage. Après cette glorieuse expédition, Lambert *retourna tranquillement finir sa partie de chasse à Marengo,*

[1] *Borgosan Domino.* Il y a sept lieues de cette ville à Plaisance.

où il comptait tenir un conseil de guerre pour décider du sort des vaincus [1]. »

Cette surprise nocturne est assurément une des plus hardies et des plus heureuses dont l'histoire ait conservé le souvenir. Elle fait autant d'honneur au sang-froid qu'à l'audace de Lambert. L'événement montra qu'il connaissait bien ceux auxquels il avait affaire, et qu'il n'avait pas trop présumé de l'impression que devait produire sa seule apparition dans leur camp. Sans doute il est évident, par le récit même de Luitprand, qu'il régnait beaucoup de confusion et d'indiscipline parmi les partisans d'Adelbert, que plusieurs même ne marchaient qu'à contre-cœur, et ne firent presque aucune résistance ; mais faut-il admirer moins pour cela la sagacité merveilleuse d'un prince qui, seul avec cent hommes contre une armée entière, cherche son salut dans l'attaque et non dans la fuite ; et la magnanime insouciance du péril de ce jeune héros, pour lequel la dispersion d'une armée rebelle, l'heureuse capture de son chef principal, ne sont que l'épisode heureux d'une partie de chasse ; et cet immuable respect pour la justice, dont l'émotion de la lutte, l'enivrement du succès ne le font jamais départir !

Jamais la puissance de ce prince n'avait paru plus solidement, plus glorieusement affermie. La terreur des méchants, l'affection de tous les hommes honnêtes et paisibles semblaient lui présager un règne long et glorieux, et pourtant il ne devait survivre que de quelques jours à ce dernier exploit ; il n'était sorti sain et sauf et vainqueur d'une lutte inégale, que pour succomber sans défense, endormi, sous les coups d'un lâche assassin ! On dirait que le ciel envie

[1] Luit., liv. I, ch. 11. Il y avait alors dans cette forêt de Marengo une habitation royale, qui remontait à l'époque longobarde.

de pareils princes à la terre, ne les lui montrant qu'à de si longs intervalles et pour si peu de temps !

Nous allons reproduire, d'après Luitprand, le récit de cette lugubre catastrophe. C'est un des moments où le style de notre auteur s'épure, où ses pensées s'exaltent sous l'empire d'une émotion profonde, inaccoutumée, où enfin il s'exprime non plus en compilateur d'anecdotes scandaleuses ou en proscrit rancuneux, mais en véritable historien.

XXVI

« Après sa victoire, Lambert était donc revenu dans les bois de Marengo, et continuait à y chasser, en attendant la réunion du conseil qui devait décider du sort d'Adelbert et des autres captifs. Mais hélas ! ce ne furent pas des bêtes fauves, ce fut une plus noble victime qui périt dans cette chasse fatale, et Lambert n'en revint jamais !

» On a dit qu'au moment où il poursuivait un sanglier sur un cheval sans bride, comme font d'ordinaire nos chasseurs, sa monture s'était abattue, et que le prince s'était brisé dans sa chute les vertèbres du cou[1]. Mais il existe sur cette mort une autre version plus accréditée, et que je crois véritable.

» Maginfred, ce comte de Milan dont nous avons ra-

1 L'auteur contemporain du panégyrique de Bérenger avait adopté cette explication, et décrit même, aussi poétiquement qu'il peut, cet accident funeste.

La suppression de la bride donnait aux cavaliers une grande facilité pour lancer leurs montures à travers les halliers, mais il faut avouer que ces Nemrods du xe siècle en remontreraient de toute manière à nos sportsmen d'aujourd'hui.

conté le juste supplice, avait laissé un fils unique nommé Hugues. Lambert avait distingué ce jeune homme pour sa beauté et son courage, s'était efforcé de le consoler à force de bienfaits; et se croyant enfin sûr de lui, en avait fait son compagnon le plus intime et le plus cher. Un jour donc que Lambert chassait à son ordinaire dans cette belle forêt de Marengo, si abondante en gibier, toute sa suite s'étant dispersée de côté et d'autre, suivant l'usage, il advint que le prince et Hugues demeurèrent seuls à l'affût d'un sanglier. L'animal se faisant longtemps attendre, Lambert fatigué se laissa peu à peu aller au sommeil. Alors d'étranges pensées vinrent à son jeune compagnon. Soudain, et comme par une inspiration infernale, il ne vit plus dans ce prince endormi et confiant dans sa loyauté son propre bienfaiteur, mais l'auteur de la mort de son père. Il oublia que cette mort n'avait été que le juste châtiment d'une révolte coupable, que lui-même était personnellement lié au prince par la reconnaissance et par un serment solennel... Saisissant une forte branche d'arbre dont il se servit comme d'une massue, il en déchargea de toutes ses forces un coup sur la tête du malheureux prince. Il n'avait pas osé se servir de ses armes, car une blessure eût dénoncé l'assassinat, tandis que la fracture pouvait être et fut attribuée d'abord en effet à une chute de cheval. Ce crime demeura donc inconnu pendant plusieurs années. Mais plus tard, quand Bérenger n'eut plus de concurrents, le meurtrier osa se vanter publiquement de cette vengeance sacrilége, justifiant ainsi ces paroles du prophète : « Le pécheur se complaît dans son iniquité, et en sollicite la récompense. »

Le malheureux prince n'était pas encore tout à fait mort, quand un des siens arriva dans ce lieu funeste. Il fit même



un dernier et inutile effort pour articuler quelques mots, pour nommer peut-être son meurtrier, puis ses yeux se fermèrent pour toujours. Bientôt le son mélancolique du cor réunit autour du cadavre de ce jeune héros tous ses compagnons de chasse et de guerre, tous ceux qui la veille encore avaient combattu et vaincu avec lui. Ce fut une scène d'horreur, de larmes, et d'indicible désespoir (*Pan. Ber.*).

« Lambert était un grand prince, dit encore Luitprand, et je ne puis raconter sa triste fin sans que mes yeux se mouillent de pleurs. Probe et sévère dans ses mœurs, il joignait aux grâces de la jeunesse la maturité d'un vieillard. Il honorait plutôt le trône que le trône ne l'honorait, et la mort l'enleva aux plus hautes destinées[1]. »

Ce langage naïf et touchant est bien conforme à l'impression qu'avait dû garder Luitprand de ses souvenirs d'enfance. Il n'était pas né encore à l'époque de la mort de Lambert, mais son père était déjà dans la force de l'âge, et dut souvent lui parler de cette déplorable catastrophe, et de la consternation qu'elle causa à Pavie et dans l'Italie entière. Bérenger lui-même en parut vivement affecté, et dit hautement que ce jeune homme *valait mieux que son père*, et que sa mort était un grand malheur. (*Pan. Ber.*) Cette mort en effet fut une calamité pour tous les amis de l'ordre et de la paix, pour tous ceux qui sentaient le besoin d'un pouvoir fort et paternel. Elle ne profita qu'aux ambitions dépravées de quelques grands vassaux qui détestaient un prince dont la vertu faisait honte à leurs turpitudes, en même temps que son énergie les contraignait à la concorde et à l'obéissance.

L'éloge de Lambert peut se résumer d'un mot. C'est le

[1] Luit., liv. I, ch. 12.

meilleur des descendants de Charlemagne. Il a les vertus de Louis le Débonnaire et n'a pas ses faiblesses; il a la vigueur d'Arnoul et n'a pas ses vices. Chaste et pieux sans superstition, brave sans rudesse, sévère sans cruauté, il vécut trop peu malheureusement pour le bonheur de ses peuples, auxquels il avait su inspirer une affection profonde par ses vertus, son génie et son courage. Ils n'attendaient pas moins de lui que la reconstitution de l'empire carolingien. Ce règne si court et si glorieux ressemblait à l'un de ces météores éblouissants, qui laissent ensuite la nuit plus froide et plus profonde.

On refusa longtemps de croire à cette mort dans une partie de l'Italie, et notamment à Rome. Deux ans après, le pape Benoit IV, successeur de Jean IX, datait encore ses bulles des années du règne de Lambert. On avait pris sans doute le récit de cette catastrophe pour un faux bruit, inventé par les partisans de Bérenger ou de Sergius, ou peut-être par Lambert lui-même. Les peuples ne renonçaient pas facilement à une si chère espérance.

La mémoire de Lambert demeura populaire en Italie jusqu'à la conquête d'Othon le Grand. Les grands événements qui se passèrent alors amoindrirent, effacèrent peu à peu les réminiscences d'un passé plein de misères et de ténèbres, et c'est ainsi que disparut presque entièrement le souvenir de ce jeune prince, digne d'un meilleur temps et d'une meilleure destinée. Plus tard les historiens modernes, traversant pour ainsi dire ce siècle au pas de course, ont dédaigné cette belle et intéressante figure, ou plutôt ont passé à côté d'elle sans la voir. Et pourtant, n'est-ce pas bien mériter de l'humanité, que restituer à l'histoire un mémorable exemple d'héroïsme et de vertu, dans un temps où le véritable héroïsme était si rare, et la vertu si diffi-

cile? Pour nous, en accomplissant cet acte de juste réhabilitation, en rassemblant ces traits épars d'une noble existence, nous avons ressenti une émotion semblable à celle du voyageur artiste, qui dans les fouilles d'une cité détruite, découvre et parvient à rajuster quelques fragments épars d'un chef-d'œuvre inconnu.

Ce fut à Bérenger que profita la mort de Lambert. L'échauffourée de Borgo, en couvrant Adelbert de ridicule, l'avait rendu à jamais impossible comme roi; il fut trop heureux de recouvrer la liberté et de retourner en Toscane. Bérenger, mal affermi sur le trône qu'il convoitait depuis si longtemps, avait besoin de ménager tout le monde; il s'empressa de rendre la liberté à tous les prisonniers faits à Borgo, et témoigna en même temps les plus grands égards à l'ex-impératrice Agiltrude, mère de Lambert, qu'il laissa en possession du pays de Spolette. Il est vrai qu'il eût peut-être été fort embarrassé de l'en chasser. (Voy. *Éclaircissements*, XIII.)

Ainsi l'ambition de la fille de Waldrade venait d'éprouver coup sur coup deux amères déceptions. Lambert avait soustrait Rome à l'influence de cette coalition féminine dont nous avons constaté l'existence et la force; il avait ensuite vaincu la conjuration formée contre lui personnellement au profit d'Adelbert. L'échec de Sergius à Rome enlevait à Berthe l'espoir de dominer cette chaire pontificale d'où l'anathème était descendu jadis sur sa mère; et d'un autre côté, la lâcheté avérée de son mari ne lui permettait plus d'aspirer à la royauté. Cette double déconvenue aurait suffi pour abattre une âme d'une trempe moins ferme, mais Berthe était aussi persévérante qu'ambitieuse. De ce jour, elle se replia en quelque sorte sur elle-même. Tout en conservant sur son époux un empire

absolu, qu'elle devait à la terreur encore plus qu'à l'amour, elle dévoua sa vie entière à la fortune des cinq enfants, fruit de son double mariage[1].

Mais l'objet de sa prédilection, c'était toujours l'aîné de tous, celui auquel elle avait donné le nom de son malheureux frère. Le jeune Hugues, fils de Thibaut, qui pouvait avoir à cette époque quinze à seize ans, avait hérité des facultés peu communes et de l'ambition indomptable de sa mère. Ce fut principalement sur lui qu'elle concentra ses pensées d'ambition. Tout annonce que, dès cette époque, si Berthe renonça à porter jamais le titre de reine, elle jura que du moins son fils aîné régnerait un jour. L'élévation des enfants de Thibaut flattait bien plus son orgueil que la continuation des prospérités de ceux d'Adelbert. Ces derniers étaient aussi du sang de Charlemagne du côté paternel; ils ne lui devaient pas tout, à elle! Les enfants de Thibaut, au contraire, n'avaient d'autre titre à la puissance que l'origine de leur mère, origine illustre, mais souillée par le scandale et flétrie par l'anathème. C'était là surtout ceux qu'il s'agissait de réhabiliter, de faire puissants et riches, pour donner à cet anathème un solennel démenti! Cette lutte poursuivie pendant un quart de siècle à travers mille péripéties diverses, et couronnée enfin par un succès longtemps invraisemblable et inespéré, serait vraiment digne d'admiration, si l'effort d'une puissante et audacieuse intelligence était rehaussé par quelque moralité, par quelque sentiment de véritable honneur. Malheureusement il n'en est pas ainsi; les plus douces, les plus sympathiques vertus de la femme sont ici sacrifiées en ho-

[1] Hugues et Boson, fils de Thibaut; Gui, Lambert et Ermengarde, enfants d'Adelbert.

locauste à l'impitoyable ambition de la mère. Berthe est bien la digne alliée des courtisanes de Rome, que des nœuds sacriléges réuniront un jour à sa famille. Provocatrice incessante de révolutions, elle change à chaque instant de parti au gré de son seul intérêt ; elle trafique sans remords de son propre déshonneur, et plus tard de celui de sa fille, pour grossir le nombre de ses partisans ; elle trame sans scrupule dès le lendemain la perte de ses amis, de ses amants de la veille, pour peu que leur dévouement lui devienne suspect ou inutile. Telle est cette femme, dont l'influence croissante va se mêler à tous les événements et bientôt les diriger, faisant et défaisant les rois ; cette femme que nous allons voir continuant à s'agiter dans l'ombre pendant vingt-cinq ans, jusqu'à ce qu'éclate au grand jour sa victoire, pareille à l'accomplissement de ces maléfices gigantesques du moyen âge, dont l'accomplissement réclamait des années et non des jours !

TROISIEME PARTIE

BERTHE DE TOSCANE

(FIN.)

XXVII

Sous ce beau règne de Lambert, qui malheureusement dura si peu, l'Italie avait du moins respiré un moment. Suivant un témoignage non suspect, celui d'un contemporain, du panégyriste de son rival, les vertus du jeune empereur semblaient attirer sur ses États la bénédiction du ciel. Les trois années de sa domination furent remarquables par une abondance continue et prodigieuse des récoltes de toute nature. Il est vrai que les populations rurales pouvaient alors vaquer à leurs travaux avec une sécurité qu'elles avaient depuis longtemps perdue. A la mort de Lambert, ce bonheur s'évanouit comme un beau rêve, et, moins de six mois après, les plaines fertiles de la haute Italie n'étaient plus qu'une immense arène d'incendie et de carnage, où les hordes farouches des MAGYARS, pareils à des démons vomis par l'enfer, caracolaient avec des cris de joie féroce au milieu des cadavres, des vignes et des moissons embrasées.

Un historien justement estimé, M. A. Thierry, a résumé, dans un travail récent, tout ce qu'on peut savoir de posi-

tif et conjecturer de vraisemblable, sur l'origine et les premières migrations des tribus magyares. Il nous suffira de rappeler ici qu'Arnoul leur avait ouvert le premier les routes de l'empire carolingien, pour assouvir sa vengeance contre les Moraves. Les Magyars se tinrent tranquilles tant que vécut Arnoul, parce qu'ils l'avaient vu combattre, mais la nouvelle de sa mort les combla de joie[1]. Bientôt après, ils prétendirent que ce prince leur avait assigné une part minime dans le partage des dépouilles des Moraves; et sous ce prétexte, ils commencèrent à dévaster périodiquement la Germanie et l'Italie, qu'ils considéraient sans doute encore comme soumise au même souverain.

C'était un spectacle vraiment sinistre et formidable que celui de ces grandes razzias des Magyars du xe siècle. Tous étaient à cheval, et conduisaient généralement en main d'autres chevaux, destinés d'abord à porter les arcs, les flèches, les épieux de rechange, puis à transporter au retour le butin et les captifs. Joignant la taciturnité des peuples du nord à l'impétuosité méridionale, hideux autant qu'impitoyables, ils se servaient de leurs épieux, et surtout de leurs grands arcs de corne avec une dextérité redoutable, et leur aspect n'était pas moins farouche que celui des bêtes sauvages dont ils portaient les dépouilles. Leurs cheveux étaient coupés ras par-devant jusqu'au sommet de la tête, sans doute pour éviter qu'ils leur retombassent sur les yeux, dans les brusques évolutions de leurs montures. Cavaliers infatigables autant qu'habiles, ils semblaient réaliser l'antique tradition des centaures : souvent ils faisaient halte et dormaient sans mettre pied à terre. Leurs chevaux, de petite taille, mais d'une vigueur et

[1] L., liv. II, ch. 1.

d'une agilité extraordinaire, franchissaient aisément les cols les plus escarpés, les plus épaisses forêts. Ainsi marchaient ou plutôt couraient ces barbares, aspirant après le carnage « comme un homme épuisé de soif aspire après une eau glacée [1]. » Les cavaliers les plus hardis et les mieux montés, lancés en avant dans toutes les directions, faisaient l'office d'éclaireurs, et revenaient annoncer le combat ou le pillage du lendemain. Aussi courageux qu'avides, les Magyars accueillaient l'une ou l'autre nouvelle avec les mêmes transports de joie sauvage. Leur cri de guerre était une sorte de sifflement sinistre, assez semblable au cri de la chouette : *hui! hui!* [2]. Ils faisaient ainsi des pointes de cent lieues et plus avec une vélocité prodigieuse et continue, s'abattant comme des volées d'oiseaux de proie, partout où ils trouvaient quelque ennemi à combattre, quelque proie à ravir, et laissant partout derrière eux des ruines fumantes et des cadavres. Puis, quand la saison s'avançait, quand les chevaux de main avaient leur pleine charge de butin, ils regagnaient leur pays, où ils passaient l'hiver à préparer de nouveaux épieux et de nouvelles flèches, à exercer au maniement de ces armes les jeunes gens qui devaient prendre part, comme combattants, aux excursions prochaines, et qui, même auparavant, accompagnaient les autres dans leurs courses, pour s'habituer de bonne heure à la vue du sang.

La renommée exagérait encore les habitudes sanguinaires des Magyars. Luitprand parle d'un manuscrit traitant de leur origine et de leurs mœurs (sans doute l'ou-

[1] L., t. II, c. 1.

[2] Luit. C'est encore, à peu de chose près, le cri d'attaque et de ralliement des tribus circassiennes.



vrage de Jornandès) : il y voyait que les mères hongroises, non moins féroces que leurs époux, déchiquetaient la chair de leurs enfants encore à la mamelle, pour les accoutumer de bonne heure à souffrir. Quand un guerrier mourait, ses proches et ses amis se blessaient autour de son cadavre, et l'on jugeait de l'affection qu'ils portaient au défunt par la gravité des blessures. On assurait que la boisson favorite de ces barbares était le sang des malheureux qui tombaient en leur pouvoir. Un autre manuscrit, longtemps conservé à Pavie, contenait une sorte de dissertation théologique, dont l'auteur s'efforçait de prouver que les dévastations des Magyars annonçaient l'apparition de l'Antechrist et la fin prochaine du monde. Ces conjectures effrayantes, ces récits étrangement mêlés de fables et de vérités, peuvent du moins nous faire apprécier la terreur profonde des populations chrétiennes. Il semble que ces générations vouées au malheur ne vivaient que pour craindre ou pour souffrir.

Ce fut, à ce qu'il paraît, pendant la saison d'été de l'an 898, quelques mois avant la mort de Lambert[1], qu'un détachement peu nombreux de Magyars franchit pour la première fois les Alpes Styriennes, à peu près dans la direction que suit la route actuelle de Milan à Vienne par la Ponteba. Après avoir traversé trois rivières guéables en cette saison (l'Isonzo, le Tagliamente et la Piave), ils firent halte sur les rives de la Brenta, dans les plaines du Frioul, région où nul d'entre eux n'avait pénétré jusque-là, et qui ne leur

[1] Nous suivons ici, de préférence à toute autre, l'indication de la chronique de Nonantule, monument précieux dont il n'existe malheureusement que quelques fragments. Cette chronique assigne à la grande invasion hongroise la date de 899, et cette date est la seule, comme nous le verrons, qui puisse se concilier avec la suite des événements.

était encore connue que par de vagues renseignements, et par le souvenir d'Attila et de ses conquêtes, bases de leurs traditions nationales[1]. Ils avaient marché sans interruption pendant dix jours, depuis qu'ils avaient quitté leur pays.

Alors, suivant leur tactique accoutumée, ils envoyèrent de tous côtés des éclaireurs. Ceux-ci ne revinrent qu'au bout de plusieurs jours, après avoir exploré en quelque sorte à vol d'oiseau tout le pays, depuis les côtes de l'Adriatique jusqu'au delà de Milan. Ils firent à leurs sauvages compagnons des rapports merveilleux. « Vous trouverez ici, leur dirent-ils, du butin au delà de vos souvenirs et de vos espérances[2]. » Partout ils avaient vu des cultures abondantes et soignées, qui non-seulement couvraient les plaines, mais semblaient même escalader les premières assises des montagnes. Dans leur course impétueuse, les uns avaient côtoyé de vastes lacs bordés de moissons et de verdure, d'autres avaient aperçu de grandes villes, Milan, Côme, Vérone, dont ils ignoraient encore les noms. La saison était magnifique, le soleil radieux ; c'était bien là cette fête éternelle, que donne à tous ses conquérants la belle et malheureuse Italie.

Toutefois, si le butin était immense, il fallait être en force pour le ravir : « Nous ne savons pas si les gens de ce pays-ci sont braves, disaient les éclaireurs hongrois, mais à coup sûr ils sont nombreux. Retournons donc cette fois sur nos pas sans rien entreprendre. Le chemin n'est ni long, ni bien pénible ; nous reviendrons en force dès la saison prochaine. » Les Hongrois suivirent ce conseil, et retournèrent

[1] Voyez, sur ces traditions, le beau travail de M. A. Thierry, sur les *Fils et successeurs d'Attila.*

[2] L., II, 4.

dans leur pays, où ils passèrent plusieurs mois à faire des préparatifs pour une expédition extraordinaire, préparatifs solennisés sans doute par quelques-uns de ces festins religieux et guerriers (*Aldumas*), qui jouent un si grand rôle dans les traditions magyares.

Cette première exploration, n'ayant été signalée par aucun dégât, passa pour ainsi dire inaperçue. Sans doute seulement quelques colons du Frioul et de la Lombardie se signèrent d'effroi, en voyant passer et disparaître à travers les vignobles et les blés ces éclaireurs infatigables, qui semblaient ne faire qu'un avec leurs montures, et dont l'aspect farouche, à peine entrevu à travers un galop effréné, offrait l'apparence d'une vision infernale.

XXVIII

L'impatience des Magyars, surexcitée par les récits merveilleux de leurs explorateurs, leur fit devancer cette fois le retour du printemps. Vers le mois de février, le héraut sacré parcourait déjà le pays, sa lance teinte de sang à la main, chantant la formule de guerre que tous répétaient en chœur avec des hurlements de joie sinistre. C'était plutôt cette fois une tentative de migration complète qu'une razzia ordinaire; car, ainsi qu'on va bientôt le voir, des femmes et des enfants en bas âge marchaient avec l'expédition. Le chef de cette grande entreprise pourrait bien avoir été cet Arpad, si fameux dans les légendes hongroises, et qui bien certainement avait dirigé quelques années auparavant la première invasion dans la Moravie.

Bientôt de nombreux escadrons gravissent les cols des Alpes Styriennes dans la direction indiquée. Les légendes

ont conservé le souvenir de ces passages de montagnes, où les guerriers de l'avant-garde, la hache et la faux à la main, font de larges trouées à travers les forêts de sapins. Au-dessus des pins gigantesques qui s'écroulent avec le fracas de l'avalanche, planent des volées innombrables d'aigles effarouchés et furieux ; parfois même ils s'élancent sur les chevaux, comme pour défendre un séjour jusque-là inviolé. Hélas ! ces aigles sont plus vaillants que les habitants des plaines, qui vont offrir une proie facile aux barbares.

« Le soleil, dit Luitprand, n'avait pas encore quitté le signe des Poissons, et allait entrer dans celui du Bélier, quand cette troupe innombrable fond sur l'Italie, détruisant impitoyablement par le fer et le feu tout ce qu'elle ne peut emporter[1]. »

Les Magyars, combattant et courant toujours à cheval, ne s'arrêtaient pas aux villes fermées, dont ils n'auraient pu s'emparer facilement. Laissant ainsi derrière eux Vérone, Côme, Milan, ils se répandirent dans les campagnes comme un torrent dévastateur, mettant le feu partout, aux vignes, aux récoltes, aux habitations abandonnées, comme à celles où l'on tentait de leur résister. Bientôt ils arrivèrent en vue de la capitale même du royaume, et les habitants de Pavie, du haut de leurs antiques remparts, contemplèrent avec une morne stupeur les dévastations et les courses effrénées de ces sauvages envahisseurs. Tous les prisonniers qu'ils pouvaient faire, nobles, clercs, hommes libres ou serfs, étaient impitoyablement égorgés, excepté ceux dont l'apparence robuste promettait des esclaves utiles, et surtout les jeunes femmes, dont le sort était plus déplorable encore. Ils les entraînaient dans leur course,

[1] L., t. II, p. 4.

attachées avec des cordes d'arcs sur les chevaux destinés au transport du butin[1].

Parmi les personnages marquants qui furent victimes de cette première invasion, plusieurs chroniques en citent un dont la mort tragique eut tout le caractère d'un châtiment providentiel. C'était Liutward, évêque de Verceil, naguère ami et conseiller intime du malheureux empereur Charles le Gros. Comblé des bienfaits de son maître, ce prélat passait pour l'avoir doublement trahi, comme époux et comme souverain[2]. Si l'imputation d'adultère n'avait pas été pleinement établie, malgré le témoignage de Charles lui-même, le fait de trahison politique n'était que trop patent. C'était à l'instigation de Liutward qu'Arnoul avait aspiré à détrôner son oncle, c'était en partie grâce à ses intrigues qu'il avait réussi. Bien que la déposition de Charles fût en réalité conforme à l'intérêt général, Liutward fut généralement haï et méprisé pour son odieuse ingratitude. Mais ce prélat, aussi dépravé qu'intelligent, était de ces hommes malheureusement communs à toutes les époques, qui, au rebours de François Ier, s'estiment heureux quand *tout est sauf, hors l'honneur*. Récompensé tour à tour pour avoir servi Charles et pour l'avoir trahi, *il était devenu riche*, disent les annales de Metz, *au delà de tout ce qu'il est impossible d'estimer*. L'arrivée des Magyars mit fin à cette scandaleuse prospérité. Liutward, fuyant devant un de

[1] Bientôt toutefois quelques rapports de langage s'établirent entre eux et les habitants des contrées envahies, et alors ils réservèrent aussi les prisonniers dont ils comptaient tirer rançon.

[2] Suivant un des chroniqueurs du Mont-Cassin, Charles le Gros avait pris en aversion son ancien favori pour lui avoir entendu tenir des propos peu orthodoxes et qui sentaient l'arianisme. On est fondé à croire qu'il avait contre lui des griefs d'une nature plus intime.

leurs détachements, alla tomber dans un autre, et fut impitoyablement égorgé. Ses immenses richesses, fruit impur de la trahison, furent pillées par ces barbares, ministres involontaires de la justice divine, comme leur terrible ancêtre Attila.

« Le roi Bérenger, dit Luitprand, demeura stupéfait de cette invasion ; jusque-là il n'avait pas même entendu prononcer le nom des Hongrois. Il s'empressa d'appeler aux armes toutes les populations de son royaume en proclamant l'heerbann suivant la coutume franke, non-seulement dans la haute Italie, mais dans la Toscane et le duché de Spolette. Grâce à cette levée générale, il eut bientôt rassemblé une armée triple de celle des barbares.

» Mais quand Bérenger se vit si fort, son cœur s'enfla d'orgueil, et, comptant plutôt sur la multitude de ses soldats que sur le secours divin, il perdit un temps précieux à s'amuser dans quelques villas avec ses principaux chefs[1]. » D'un autre côté, les barbares, qui s'étaient engagés loin de leur pays, et dont les mouvements étaient fort ralentis par les captifs et tout le butin qu'ils traînaient après eux, furent consternés quand ils virent paraître ce grand nombre d'ennemis, et désespérèrent de la victoire et même de la fuite. Déjà serrés de près par l'avant-garde italienne, ils repassèrent l'Adda avec une telle précipitation, que plusieurs d'entre eux s'y noyèrent.

» Alors ils essayèrent d'entrer en accommodement; ils

[1] L. II, ch. 5. Vers le milieu d'août, Bérenger résidait dans un domaine royal (*curtis*) nommé *Vilzachara*, nom longobard qui s'est changé depuis en celui de San-Cesario (dans le Modénais). Il y confirma dans les biens et priviléges de l'abbaye de Nonantule l'abbé Léonard (Muratori). Un mois après, les Magyars vainqueurs saccagèrent cette antique abbaye.

proposèrent de rendre butin et prisonniers, à condition qu'on les laisserait se retirer en paix. Mais les Italiens, trop sûrs de la victoire, rejetèrent cette offre avantageuse. Les Magyars continuèrent donc à fuir jusque dans les environs de Vérone, où leur arrière-garde, composée de l'élite des guerriers, fut atteinte par l'avant-garde ennemie. Il s'ensuivit une escarmouche dans laquelle les barbares furent vainqueurs, mais ils n'en profitèrent que pour continuer leur retraite précipitée jusqu'au delà de la Brenta.

» Là, ils furent contraints de s'arrêter, car leurs chevaux épuisés de fatigue refusaient de les porter plus loin; et cependant il leur restait encore à faire la partie la plus pénible de la route, le passage des montagnes. Il est probable aussi que les subsistances commençaient à leur manquer, en repassant dans ces contrées dévastées. Déjà les deux armées n'étaient plus séparées que par le fleuve, et les Magyars harassés et découragés semblaient voués à une destruction inévitable! — Alors ils offrirent de livrer non-seulement prisonniers et butin, mais aussi leurs armes et tous leurs chevaux de main. Ils promettaient de ne jamais revenir en Italie, ils allèrent même jusqu'à proposer leurs enfants comme otages; jamais l'orgueil de ces barbares ne descendit à de telles supplications. Mais les Italiens, aveuglés sans doute par le courroux céleste, n'y répondirent que par des menaces et des insultes, oubliant, dit Luitprand, que s'il est bon de vaincre, il est périlleux de vaincre à l'excès (*supervincere*).

» Quand les messagers des barbares revinrent leur apporter cette outrageuse réponse, *qu'on ne traitait pas avec des chiens morts*, les plus vaillants d'entre eux tinrent conseil, et voyant qu'il était également impossible d'entrer en composition avec l'ennemi, et de lui échapper, ils résolu-

rent de tenter un effort désespéré pour vendre au moins chèrement leur vie. » On devine, sans pouvoir la décrire en détail, la sauvage grandeur de cette scène ; les chefs, les prêtres et les bardes allant de groupe en groupe encourager les plus vaillants à ce combat suprême, au nom des dieux, au nom de leurs ancêtres, et surtout du patriarche divinisé de leur race, du grand Attila jadis vainqueur et maître de l'Italie. Les sons de la kobza nationale accompagnaient ces sauvages exhortations, à travers lesquelles revenaient sans doute comme un refrain ces énergiques paroles que Luitprand nous a transmises : « Le dieu de la guerre extermine les lâches et protége les vaillants. Succomber en brave, ce n'est pas mourir, mais vivre d'une vie meilleure. Nous l'avons jadis appris de nos pères, que nos enfants l'apprennent de nous aujourd'hui. »

On peut conjecturer aussi d'après ce qui se passa le lendemain, que les Hongrois avaient eu quelque connaissance, par leurs envoyés, du désordre et des divisions qui existaient dans l'armée ennemie, et qui contribuèrent beaucoup au funeste résultat de la bataille.

Quoi qu'il en soit, c'était bien là un de ces périls suprêmes, où l'unique chance de salut est dans l'excès même de la témérité. Décidés à vaincre ou à périr, les Hongrois n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Vers le déclin du jour ils traversèrent tout à coup la rivière, et vinrent se ruer en désespérés sur le camp ennemi ; ceux mêmes que leurs chevaux ne pouvaient plus porter passèrent à la nage avec les autres. La surprise fut complète : « Les Italiens s'attendaient si peu à une semblable attaque, que le camp n'était même pas gardé ; la plupart des soldats prenaient tranquillement leur repas du soir ! L'irruption des barbares fut si impétueuse, qu'il y eut beaucoup des nôtres qui n'eu-

rent même pas le temps de changer d'attitude, *et auxquels ils clouèrent les morceaux au gosier avec leurs flèches.* Ceux d'entre eux qui n'étaient pas montés sautèrent sur les chevaux qui se trouvèrent à leur portée, et bientôt ce ne fut plus un combat, mais une scène hideuse de destruction. Ces barbares, dont on avait rejeté la veille les offres et les prières, se montrèrent à leur tour impitoyables. Pour comble de malheur, la discorde régnait parmi les chefs de l'armée chrétienne. Il y en eut plusieurs qui évitèrent de combattre les Hongrois, et furent au contraire satisfaits de voir ces païens leur assurer une domination tranquille, en les débarrassant de voisins et de rivaux incommodes. Mais parmi ces hommes égoïstes et cruels qui applaudissaient au massacre de leurs frères, il y en eut un grand nombre que la mort atteignit à leur tour[1] ! »

Ce passage de Luitprand nous dépeint d'une façon lamentable l'état d'anarchie et d'abaissement moral dans lequel l'Italie était tombée. Ce dut être un douloureux spectacle que celui de cette foule confuse, éperdue, chargée et criblée de flèches par ces barbares, qui avaient sur elle l'immense avantage de l'unité d'action et de but, d'une sorte de discipline relative. Ces mésintelligences, ces haines fatales auxquelles notre auteur fait allusion, n'existaient pas seulement de province à province, comme entre les vassaux directs de Bérenger et les hommes de la Toscane ou de Spolette. Dans chaque comté, dans chaque ville, il y avait presque toujours division, et parfois lutte ouverte entre les juridictions ecclésiastiques et civiles, entre le comte et l'évêque. Ce furent surtout ces inimitiés de détail qui rendaient l'unité du commandement impossible et paralysèrent

[1] L., liv. II, ch. 6.

toute résistance. Le seul comté de Milan, par exemple, avait fourni à l'heerbann de Bérenger deux troupes habituellement rivales, et les gens de l'archevêque André assistaient impassibles ou joyeux à la déconfiture de ceux du comte Sigebert, leurs ennemis quotidiens. Voilà comment, dès ce temps-là, les Italiens savaient s'entendre et se soutenir contre l'ennemi commun. La situation a-t-elle beaucoup changé depuis? Hélas! Les siècles se succèdent, ils ont vu naître et tomber de puissants empires; ils ont respecté ces misérables rivalités locales, qui, se reproduisant toujours sous des formes nouvelles, ont livré ce beau pays aux caprices de la domination étrangère. Près de mille ans après le désastre de la Brenta, les Italiens, toujours divisés en face du péril commun, ont succombé encore une fois, et les Magyars, soldats d'un nouvel empire, occupent encore la Lombardie!

L'attitude de Bérenger lui-même avait été plus qu'équivoque dans cette catastrophe. C'était assurément quelque chose de fort étrange que ces parties de chasse dont parle Luitprand ; que cette absence si intempestive du principal chef, au moment d'un engagement général. Sa conduite ultérieure, ses intelligences avérées avec les Magyars, dont il se fit depuis des auxiliaires contre ses peuples, autorisent à le soupçonner, dès ce premier désastre, d'une indifférence coupable, ou même d'une connivence secrète avec l'ennemi. Il espérait sans doute de l'affaiblissement de ses vassaux quelque profit pour sa propre domination, quelques chances de sécurité pour l'avenir. Telle était alors la misérable condition du pouvoir suprême; le malheur des sujets devenait une spéculation heureuse pour le souverain!

Ce qui est certain, c'est que la déroute fut plus complète, le désastre plus grand que personne des vainqueurs

et des vaincus n'avait pu le prévoir. Des comtes, des évêques, tombèrent sous les coups des Magyars, qui, puisant des forces nouvelles dans ce triomphe inespéré, poussèrent une dernière excursion jusque sur le territoire de Modène, qui avait échappé à leurs dévastations. Ils y saccagèrent la riche et célèbre abbaye de Nonantule, brûlèrent la bibliothèque, riche en manuscrits précieux, et égorgèrent tous les religieux qui ne s'étaient pas sauvés à temps. Après ce dernier exploit, comme l'hiver s'avançait, ils reprirent enfin le chemin de leur pays, mais en se promettant bien de revenir, une année ou l'autre, visiter de nouveau une contrée si riche et si mal défendue[1].

XXIX

Si Bérenger avait effectivement spéculé sur le malheur de l'Italie pour consolider son pouvoir, son espérance ne devait pas se réaliser de sitôt. Immédiatement après l'invasion des Magyars, un soulèvement presque général éclata contre lui. Les évêques et les comtes dont les domaines avaient été saccagés, et qui avaient perdu sur la Brenta leurs meilleurs hommes d'armes, étaient furieux de la perfide inaction du roi, et s'unirent pour lui susciter un concurrent redoutable. C'était le jeune Hlodwig ou Louis, fils du roi Boson, et petit-fils par sa mère de Louis II, empereur d'Italie.

Nous avons déjà dit que ce prince, encore mineur, avait succédé à son père sous la tutelle de sa mère Ermengarde.

[1] Les fragments de la *chronique* de Nonantule, retrouvés et publiés par Ughelli, mettent la bataille de la Brenta au 24 septembre de l'an 899. (Voy. *Éclaircissements*.)

Quand il eut atteint l'âge d'homme, celle-ci se retira dans l'abbaye de Saint-Sixte de Plaisance, opulente résidence que lui avait ménagée sa propre mère à elle, l'impératrice Ingelberge, qui, en fondant ce monastère, en avait réservé par son testament l'usufruit à sa fille[1]. On est fondé à croire que la politique n'était pas étrangère au choix de cette retraite, voisine de celle de Lucques, où la *grande comtesse* Berthe résidait habituellement. Leur intérêt maternel était en jeu à toutes deux dans le succès d'une entreprise de Louis sur l'Italie. Les vues d'Ermengarde étaient parfaitement honorables et loyales; elle considérait la souveraineté de l'Italie comme son propre héritage, sur lequel elle avait transmis à son fils des droits légitimes. L'agrandissement de puissance du jeune roi Louis devait naturellement profiter à son cousin Hugues, le fils aîné de Berthe et de Thibaut son premier mari, puisque Hugues était investi de la charge de comte d'Arles qu'avait possédée son père, et que la fortune des deux princes semblait ainsi indissolublement unie. Ermengarde avait donc dû s'attendre à trouver dans l'ambition maternelle de Berthe un auxiliaire précieux, et l'événement sembla d'abord répondre à son attente; mais Ermengarde connaissait mal la profondeur astucieuse des calculs politiques de sa dangereuse parente. En réalité, l'expédition de Louis en Italie devait profiter de toute manière au fils de Berthe. Hugues était le second personnage du royaume de Provence; il en devenait le premier par le départ de Louis. Si ce prince réussissait, Hugues conservait au delà des monts une position à peu près équivalente à la

[1] On a la preuve positive qu'elle était abbesse de ce monastère en 903, et selon toute apparence, elle y résidait déjà depuis quelques années. (Voyez Muratori, 877 et 903.)

royauté. Si Louis échouait, une semblable défaite, dans ce siècle, aboutissait infailliblement à la mort, à l'aveuglement ou à la captivité; alors la position de Hugues en Provence n'en était que meilleure, et descendant lui-même de Charlemagne comme Louis et Bérenger, il pouvait aussi briguer à son tour la royauté d'Italie. Les faits que nous allons exposer semblent prouver que cette combinaison machiavélique était dès lors éclose dans le cerveau de la grande comtesse.

Ce qui est positif, c'est qu'Adelbert et Berthe furent les chefs de la ligue qui suscita à Bérenger la redoutable concurrence du petit-fils de l'empereur Louis II.

> ..... Solito sublata veneno,
> Bellua, tyrrhenis fundens fera sibila ab oris
> Sollicitat Rhodani gentem.....

dit le panégyriste de Bérenger. Par *ce monstre toujours gonflé de venin*, dont les sifflements retentissent des bords de la mer tyrrhénienne à ceux du Rhône, le poëte désigne évidemment la fille de Waldrade. La métaphore n'est pas courtoise, mais le sens n'en est pas équivoque.

Parmi les seigneurs qui se déclarèrent en faveur de Louis, figurait le propre gendre de Bérenger, Adelbert marquis d'Ivrée, sur lequel Berthe de Toscane exerçait dès lors un empire absolu, dû à des sortiléges plus ou moins naturels.

Ce prince, qu'il ne faut pas confondre avec le mari de Berthe son homonyme, était le fils de cet Anschaire dont nous avons parlé à propos de l'expédition d'Arnoul. Il avait épousé Gisle ou Giselle, fille de Bérenger, dont il avait un fils encore enfant, nommé Bérenger comme son aïeul maternel, et qui plus tard, après bien des révolutions et des

péripéties, devint à son tour roi d'Italie. Après la Toscane, l'État d'Ivrée était alors l'un des plus importants, tant par sa situation militaire que par l'étendue et l'homogénéité des domaines qui en relevaient.

Luitprand fait un portrait assez peu flatteur de ce nouvel Adelbert. « Son caractère, dit-il, empirait à mesure qu'il avançait en âge. Dans sa jeunesse, c'était un homme des des plus pieux, et libéral à tel point que lorsqu'il rencontrait au retour de la chasse quelque pauvre auquel il n'avait plus rien à donner, il lui faisait cadeau de son cor de chasse, orné d'un riche baudrier d'étoffe d'or, cadeau qu'il rachetait ensuite pour le prix qu'on venait lui en demander[1]. Eh bien ! ce même prince se fit plus tard une telle réputation de déloyauté qu'on l'avait surnommé le petit comte Adelbert, à l'épée longue et à la parole courte. » Il y a sans doute ici quelque exagération malveillante de Luitprand contre le père de son persécuteur ; toutefois, la suite des événements justifiera ce qu'il dit ici de la versatilité politique de ce prince, esclave docile d'une femme ambitieuse et dépravée.

Louis, ayant acquis la certitude que les grands et le peuple d'Italie n'attendaient que sa présence pour se déclarer en sa faveur, passa les Alpes au mois de septembre de l'an 900, avec une suite peu nombreuse. Un seul chro-

[1] Ces baudriers, souvent rehaussés de pierreries, étaient alors un objet de luxe important dans le costume et dans la richesse mobilière des princes et des grands feudataires. On en trouve de curieux spécimens dans les miniatures carolingiennes de la fin du IXe siècle, notamment dans les portraits de Charles le Chauve, de Lother Ier et de Carloman, fils de Louis le Germanique. On voit encore dans le Trésor d'Aix-la-Chapelle le cor d'ivoire et le baudrier de velours broché d'or, qui ont appartenu à Charlemagne. Ce baudrier porte la devise caractéristique du grand empereur : *Mein ! ein ! mien ! unique !*

niqueur de cette époque, Réginon, mal informé des affaires d'Italie, et qui ne savait pas même exactement la date de l'arrivée de Louis en Italie[1], parle d'une lutte acharnée entre les deux rivaux. Tout semble au contraire confirmer l'assertion de Luitprand, que Bérenger, devenu odieux à ses sujets depuis l'invasion des Magyars, fut abandonné de tout le monde, et n'essaya même pas de résister à son jeune concurrent. On peut suivre en quelque sorte, pas à pas, la marche de celui-ci en Italie, par les chartes et autres actes officiels, retrouvés et publiés par Sigonius, Eckhart, Ughelli, Muratori, laborieux investigateurs des rares documents de ces temps obscurs. Cette marche s'effectuait visiblement à travers des pays soumis et paisibles. Au commencement d'octobre, Louis est solennellement reconnu et acclamé roi à Pavie, dans une assemblée générale d'évêques, marquis, comtes et personnes de toute condition. Quelques semaines après, nous le trouvons à Plaisance auprès de sa mère. Tout semble seconder et devancer ses vœux ; bientôt il est appelé à Rome pour y recevoir, des mains du souverain pontife, l'investiture de la dignité impériale, vacante depuis la mort de Lambert, et que Bérenger n'avait pas osé réclamer.

Louis s'achemina donc vers Rome, recueillant sur son passage les hommages des grands et du peuple, et distribuant des faveurs à ceux qu'il jugeait ses plus sincères partisans. Il séjourna quelque temps à Bologne, car on a retrouvé deux chartes de lui datées de cette ville : l'une fait quelques donations à l'évêché de Côme, dont le titulaire remplissait auprès de lui les fonctions d'archi-chancelier ; l'autre donne au monastère de Saint-Sixte un domaine sur

[1] Il la met en 879.

le territoire de Guastalla. Il arriva à Rome pour les fêtes de la Purification, et y fut accueilli avec empressement et sacré par le pape Benoît IV, qui se crut sûr désormais d'une protection efficace contre les attaques des Musulmans et contre les intrigues de Sergius, qui avait toujours ses partisans à Rome. A peine âgé de vingt ans, Louis se trouvait ainsi souverain de deux royaumes, revêtu de la dignité impériale, plus puissant que n'avaient été son père et même son aïeul.

Mais ce prince, inconsidéré dans ses démarches et dans ses paroles, n'était pas à la hauteur de sa fortune. En allant réclamer avec tant d'empressement l'onction pontificale, il avait vivement froissé sa proche parente, la belle et redoutable marquise de Toscane, qui soutenait les prétentions de Sergius, et regardait comme des intrus tous les papes qui avaient réhabilité et défendu la mémoire de Formose, l'ancien ennemi de Waldrade. Non content de se faire couronner empereur, il retourna à Rome célébrer les fêtes de Noël et de la Purification, fit battre des monnaies où ses initiales étaient réunies à celles du pape Benoît. Il eut aussi l'imprudence d'évoquer une cause qui concernait des sujets toscans, dans une assemblée générale tenue au palais de Latran [1].

Que devenait pendant ce temps Bérenger? On a la preuve authentique qu'à l'époque du couronnement de Louis il n'avait pas quitté Vérone, et malgré l'opinion de quelques savants qui ont étrangement confondu l'ordre

[1] Ce fait, curieux et peu connu, est attesté par un procès-verbal en *langue romane*, rédigé par un certain Thomas, secrétaire ou notaire de l'empereur Louis, et daté du mois de février 901. Cette assemblée était présidée par le pape et par l'empereur. (Eckhart, *Fr. or.*, t. II, p. 794.)

des événements de cette époque, nous serions porté à croire que pendant toute cette première période du règne de Louis, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre 900 jusqu'au mois de juillet 902, Bérenger, abandonné de tous les princes italiens, demeura tranquille possesseur de son ancien marquisat de Frioul, dont il n'était pas facile de l'expulser[1]. Il demeurait là immobile, résigné en apparence à son sort, mais au fond uniquement occupé à guetter l'occasion de prendre sa revanche.

L'imprudence du jeune empereur ne la lui fit pas longtemps attendre; et Berthe de Toscane, qui avait eu si grande part à l'élévation de Louis, contribua puissamment à sa chute. Déjà la conduite de Louis à Rome l'avait considérablement refroidie à son égard; et un propos inconsidéré qu'il tint en sa présence même, porta au comble son irritation contre lui. Louis étant venu visiter Adelbert et Berthe à Lucques, leur résidence habituelle, Adelbert *le Riche* mit de l'amour-propre à justifier ce surnom, en recevant son suzerain avec une rare magnificence, et aussi avec grand déploiement de gens de guerre bien armés et en belle ordonnance, les uns garnissant les remparts de la ville, les autres disposés sur le passage même de l'empereur[2]. Surpris et mécontent de trouver tant de richesses et surtout un tel appareil guerrier chez un vassal, Louis ne put s'empêcher de dire à demi-voix à l'un de ses Provençaux: « Voilà un marquis dont la puissance est vraiment

[1] C'est peut-être à cette époque qu'il faut reporter le séjour momentané qu'il fit auprès de Louis l'*Enfant*, successeur d'Arnoul, dont il aurait été implorer le secours. (Voyez ci-après.)

[2] Les fortifications de Lucques avaient été construites par les Longbards peu de temps avant la conquête franke. Cette enceinte, construite en pierres de taille et en briques, n'a été démolie qu'au XVIe siècle.

royale ; en vérité, de lui à moi il n'y a de différence que celle du titre. »

Berthe, qui avait des espions partout, fut immédiatement instruite de ce propos. Elle y vit, avec raison peut-être, le principe d'une jalousie malveillante contre son fils et contre elle-même, et dès lors elle ne s'épargna pas pour nuire au jeune empereur. « Ses manœuvres, dit Luitprand, furent puissamment aidées par la versatilité naturelle des Italiens, et par leur antipathie pour les hommes d'au delà des monts, dont Louis affectait de s'entourer exclusivement. » Bérenger eut bientôt connaissance du revirement qui s'opérait en sa faveur, et, s'il faut en croire Luitprand, stimula cette inimitié de Berthe contre son parent par des présents considérables.

Il n'était pas bien difficile de se débarrasser d'un prince dont le défaut dominant était l'imprudence, ou plutôt l'inintelligence du danger. Ce fut, à ce qu'il paraît, vers la fin de juin ou le commencement de juillet de l'an 902, qu'il se trouva tout à coup enveloppé par les gens de Bérenger et ceux d'Adelbert, et contraint de se rendre à discrétion[1]. Bérenger, touché de la grande jeunesse de son prisonnier, et se rappelant peut-être d'anciennes relations d'amitié et d'alliance avec ses parents, à l'union desquels il avait jadis contribué, montra une clémence bien rare dans ces temps de luttes féroces et acharnées. Il se contenta d'exiger de Louis le serment solennel de renoncer à toutes prétentions sur l'Italie, et lui permit de

[1] On ignore complétement le théâtre de cette première mésaventure de l'empereur Louis (Voy. *Éclaircissements*). Ce qui est positif, d'après la date des diplômes cités par Muratori, c'est qu'au 15 juillet Bérenger était rentré à Pavie, et qu'il reprit, sans coup férir, l'exercice de la souveraineté.

retourner dans ses anciens États. Bérenger n'eut pas lieu de s'applaudir de sa générosité. Les princes de ce temps ne pouvaient guères se maintenir, qu'à la condition d'être impitoyables.

XXX

Dix-huit mois après, tout au plus, un nouveau revirement s'opère dans les affaires d'Italie. Adelbert et Berthe de Toscane « recommencent, dit Luitprand, à s'ennuyer de Bérenger, » soit qu'il n'ait plus d'assez beaux présents à leur faire, soit que sa clémence inattendue ait trompé les secrètes espérances de la grande comtesse. N'oublions pas non plus une coïncidence d'une haute gravité, qui paraît avoir échappé à tous les annalistes italiens. Le pape Benoît III était mort en 903 ; cette mort avait mis fin à la tranquillité relative dont Rome jouissait depuis Jean IX, et cette nouvelle anarchie n'avait fini que vers le mois de juin 904, par le rappel et l'élection de ce même Sergius, recueilli et défendu depuis six ans par Berthe et Adelbert. Cette dernière révolution était en grande partie leur ouvrage ; ce triomphe d'un allié aussi intime était aussi le leur, et le souverain de la haute Italie, quel qu'il fût, ne pouvait plus leur porter ombrage du côté de Rome. Dès lors la défiance et la haine qui leur avaient fait abandonner la cause de Louis durent faire place, au moins momentanément, à des combinaisons nouvelles. « Ils s'entendirent donc avec Adelbert d'Ivrée, toujours esclave docile de la grande comtesse, avec l'archevêque et le comte de Milan et d'autres personnages puissants » pour rappeler le roi Louis, et celui-ci, auquel l'ambition fit bien vite oublier son

serment, s'empressa de repasser les Alpes, mais mieux accompagné que lors de sa première expédition.

Tout sembla d'abord lui réussir, et mieux encore que la première fois. Il fut de nouveau accueilli avec enthousiasme par les habitants de Pavie, toujours prêts à applaudir à des revirements qui leur rapportaient chaque fois des faveurs et des largesses nouvelles. Dès les premiers mois de l'an 905, l'autorité de l'empereur Louis était de nouveau reconnue dans toute la haute Italie. Vérone même tomba cette fois en son pouvoir, grâce à la trahison d'un des principaux hommes d'armes de Bérenger, Jean dit *Bracca-Curta (Curtum-Femorale)*. Bérenger se retira dans les montagnes du Frioul, et fit courir à dessein le bruit de sa mort pour se dérober plus sûrement aux poursuites de son adversaire. Suivant son panégyriste, cette maladie fut même réelle, et l'empêcha d'abord de faire aucune résistance.

Mais il avait pour lui un auxiliaire infaillible, l'imprudence incorrigible de son concurrent. L'une des plus grandes fautes de Louis, pendant ce nouveau retour de fortune, fut de donner l'investiture du marquisat de Frioul à Sigebert, déjà comte de Milan. La plupart des princes de l'Italie, et notamment Berthe elle-même, voulaient bien l'abaissement de Bérenger, mais non sa spoliation totale, et cet acte d'omnipotence de Louis les froissa au plus haut point. Dans une circonstance à peu près semblable, Lambert avait agi bien plus sagement en n'abusant pas de la victoire, en laissant à Bérenger la possession de ses États héréditaires. Louis eut encore le tort de frapper une sorte de contribution, au profit de ses compagnons d'*au delà des monts*, sur les vassaux de Bérenger, c'est-à-dire précisément sur ceux de ses nouveaux sujets qu'il aurait

dû ménager le plus[1]. Enfin, il commit une dernière imprudence qui causa sa perte, en venant se remettre, en quelque sorte, à la merci de son adversaire.

Vers le milieu du mois de juin (905), Louis, croyant son rival mort ou à jamais hors d'état de lui nuire, jugea à propos d'aller résider quelque temps à Vérone. Il y fut, dit-on, fortement engagé par Adelhart, évêque de cette ville, qui correspondait secrètement avec Bérenger[2]. Pensant n'avoir plus rien à craindre, il s'établit sans précaution, presque seul, dans l'ancienne capitale de son rival, distribuant ses gens de guerre d'au delà des monts dans diverses localités, pour gagner le cœur des Italiens en montrant qu'il se fiait pleinement à eux.

Luitprand tenait évidemment d'un témoin oculaire les détails qu'il donne sur la catastrophe qui s'ensuivit (juillet 905). Son récit est précédé d'une description sommaire de Vérone. « L'Adige, dit-il, la sépare en deux parties, reliées ensemble par un grand et merveilleux pont de marbre. La partie nord située sur la rive gauche (aujourd'hui la ville proprement dite) est dominée et défendue par une hauteur d'un accès difficile, et pourrait résister encore

[1] Nous avons reporté à l'époque de la première expédition de Louis le propos imprudent qu'il tint à Lucques, parce qu'il ne nous a pas paru vraisemblable que Louis, pendant les deux ans que dura son premier séjour en Italie, n'eût pas été visiter des princes ses proches parents et alors ses plus puissants auxiliaires, et que le mot échappé à Louis résulte évidemment d'une première impression. Toutefois nous ne devons pas dissimuler que Luitprand place cette anecdote immédiatement avant la dernière catastrophe de Louis, et que, suivant lui, ce fut cet incident qui lui fit de Berthe une ennemie irréconciliable et fatale. Le lecteur choisira entre ces deux versions, mais ce qui est incontestable, c'est que Berthe et son mari applaudirent au malheur de Louis, si même ils n'y contribuèrent pas directement.

[2] Reginon.

à un ennemi maître du faubourg opposé (aujourd'hui *Veronetta*) ; au sommet de cette colline de la rive gauche s'élève une belle église consacrée à Dieu sous l'invocation de saint Pierre. L'empereur Louis, trouvant cette position à la fois sûre et commode, s'était établi dans les dépendances de l'église, » entourées ainsi qu'elle d'un mur fortifié [1].

Bérenger, exactement renseigné par ses amis de Vérone, arriva de nuit dans cette ville avec une suite peu nombreuse, mais composée d'hommes dévoués et résolus. Il passa le pont sans être aperçu, monta la colline escarpée qui domine l'Adige, franchit par surprise ou plutôt par trahison l'enceinte fortifiée [2], et à la pointe du jour il était maître de l'église et de ses alentours, tant cette surprise avait été bien combinée et bien exécutée.

Louis, réveillé par le bruit des armes, s'était réfugié dans l'église même, et parvint à s'y soustraire pendant plusieurs heures à toutes les recherches. Enfin, il fut découvert par un des fidèles de Bérenger. Cet homme, touché de compassion, voulut d'abord garder le secret au malheureux prince, mais bientôt il craignit que d'autres ne découvrissent à leur tour sa retraite, et ne fussent moins discrets.

[1] L'emplacement de cette église est maintenant occupé par un fort du même nom, *Castello San-Pietro*.

[2] Son panégyriste anonyme dit formellement qu'on lui en facilita l'accès. Il y avait, sous les murs mêmes de l'église, un pressoir et d'autres constructions, dépendances d'un vaste clos dont il avait fait don peu d'années auparavant à l'un de ses fidèles, nommé Hatton. Ce clos, minutieusement décrit dans l'acte de donation que Muratori a retrouvé (Ant. Ital., T. I, p. 938), commençait au grand chemin, et s'étendait jusqu'au dessous de l'église. Les bâtiments de l'abbaye de Saint-Zénon, dont les moines étaient tout dévoués à Bérenger, leur bienfaiteur, touchaient également à cette église de Saint-Pierre.

Il alla donc trouver Bérenger, et l'exhorta à se montrer miséricordieux, si Dieu venait à permettre que son ennemi tombât entre ses mains. Bérenger comprit bien vite que l'homme qui parlait ainsi avait découvert l'asile de son rival, et jura de respecter sa vie. Il tint parole, mais en lui infligeant un supplice plus cruel que la mort, celui de l'aveuglement[1]. Il lui permit ensuite de retourner dans ses anciens États, où l'infortuné survécut encore plus de vingt ans à cette catastrophe, gardant pour toute consolation son vain titre d'empereur. Hugues, le fils de Berthe, fut investi du pouvoir suprême pendant cette longue minorité d'un roi aveugle, dont il recueillit, en fait, l'héritage au détriment du fils de Louis, mais sans oser prendre encore le titre de roi. Il paraît néanmoins que, grâce à la maladresse ou à la pitié des bourreaux, la cécité de Louis n'était pas complète, car on trouve encore, au bas de quelques chartes postérieures à cet événement, des caractères informes qui semblent tracés de sa main.

Ainsi l'événement justifiait les prévisions de la *grande comtesse*. Son fils prenait la place de Louis, en attendant qu'il pût prendre celle de Bérenger lui-même, qu'elle comptait bien lui assurer plus tard. Mais elle ne fit qu'en-

[1] Pour atténuer cette inhumanité de Bérenger, son panégyriste semble donner à entendre que ses gens crevèrent les yeux à Louis sans en avoir reçu l'ordre, au moment même où sa retraite fut découverte. Mais le récit de Luitprand est plus conforme aux mœurs de ce siècle, et par conséquent bien plus vraisemblable.

Le traître Bracca-Curta, qui avait livré Vérone aux gens de Louis, fut découvert dans une tour où il s'était réfugié, et écharpé par la multitude furieuse. Ses biens furent confisqués au profit de Bérenger, qui, pour rendre grâce à Dieu de sa victoire, fit immédiatement une donation considérable au monastère de Saint-Zénon à Vérone. (Charte datée de Peschiera, commencement d'août 905.)

trevoir, après bien des années d'efforts et de déceptions, l'accomplissement des rêves ambitieux de toute sa vie.

La conscience humaine était tellement obscurcie à cette époque, que la vengeance sacrilége de Bérenger fut généralement considérée comme un acte légitime de représailles. Dans les idées générales de ce siècle barbare, Bérenger avait même été trop clément en pardonnant une première fois, et cette imprudence avait failli lui coûter cher. Pourtant on ne saurait méconnaître que Louis, petit-fils d'un prince qui avait régné sur l'Italie avec le titre d'empereur et non sans gloire; issu d'un mariage dont son rival lui-même avait jadis favorisé l'accomplissement; investi à son tour de la dignité impériale par un pontife pieux et respecté, avait des droits supérieurs à ceux de Bérenger, qui, jusqu'à la mort de Lambert, n'avait jamais été qu'un prétendant presque toujours malheureux. Louis avait de la légitimité plus qu'il n'en fallait à cette époque pour aspirer au rang suprême, mais il n'avait ni la sagesse précoce de Lambert, ni la finesse de Bérenger; ses talents, en un mot, n'étaient pas à la hauteur de sa naissance et de son ambition. Le panégyriste de Bérenger a trouvé quatre mots dignes de Tacite pour peindre son imprudent et malheureux concurrent : « *Stirpe legendus, moribus temnendus.* » (V. *Éclaircissements*, XIV.)

On ne peut se défendre néanmoins d'un sentiment pénible en voyant les haines fratricides des fils de Louis le Débonnaire se perpétuer ainsi de génération en génération, et le vainqueur toujours d'autant plus impitoyable dans sa vengeance, que les droits du vaincu semblent plus légitimes, et par conséquent plus redoutables. Mais la justice divine, rectifiant les préjugés barbares de ce siècle, devait châtier cette violence sanguinaire. Vingt ans après la ca-

tastrophe de Louis de Provence, nous verrons Bérenger succomber à son tour, dans la même ville, presqu'à la même place où il avait si odieusement abusé de la victoire.

Un dernier souvenir se présente naturellement à la conclusion de cette triste histoire, celui d'Ermengarde, si épouvantablement déçue dans ses rêves d'ambition maternelle. Mais ici, tous les contemporains, toutes les annales se taisent, et des ténèbres impénétrables voilent à jamais cette immense et incurable douleur [1].

XXXI

Bérenger, ayant mis son dernier concurrent hors d'état de lui nuire, se retrouva donc vers le mois de juillet de l'an 905, possesseur de cette souveraineté qu'il avait tant de fois perdue et ressaisie depuis seize ans. Vaincu par Gui, opprimé par Arnoul, dépossédé de nouveau par Lambert, puis par Louis de Provence, il survivait néanmoins à tous ses vainqueurs. La ruse, le crime, le hasard même avaient tour à tour conspiré pour lui ; chaque tempête remettait à flot sa fortune.

Cette fois, tout le monde se déclara en sa faveur. Adelbert d'Ivrée lui-même, naguère si hostile à son beau-père, l'aida à chasser les hommes d'armes de Louis, déjà démoralisés par la catastrophe de Vérone. Toute l'Italie reconnut de nouveau Bérenger pour suzerain. Mais cette suzeraineté était purement nominale sur Lucques, Rome et Spolette. En réalité Bérenger n'avait été soutenu, et

[1] Il est seulement très-vraisemblable qu'Ermengarde était morte en 917, car on voit cette année-là Bérenger donner à l'une de ses propres filles le monastère de Saint-Sixte (Voy. *Éclaircissements*, XIV).

n'était toléré par des vassaux plus puissants que lui, qu'à cause de sa faiblesse même, qui le rendait moins gênant pour eux.

Il sentait du reste mieux que personne combien sa situation était précaire. Pour la consolider, il eut recours à un moyen étrange, que la barbarie de son temps explique sans l'excuser ; il provoqua secrètement une nouvelle invasion des Magyars. Dès l'an 906, de nouvelles hordes de ces farouches cavaliers franchirent les Alpes et saccagèrent de nouveau toute la haute Italie, sauf Venise, où ils furent, dit-on, repoussés avec perte, et les États particuliers de Bérenger. Luitprand assure que, « dès cette époque, Bérenger s'était mis en bonne intelligence avec eux, pour s'en faire au besoin des auxiliaires. » Nous avons vu précédemment qu'on peut, avec beaucoup de vraisemblance, reporter le commencement de ces intelligences secrètes au terrible désastre de la Brenta. Ce qui est positif, c'est que Bérenger ne fit rien cette fois pour repousser les envahisseurs. Quand ils eurent suffisamment dévasté les possessions de ses vassaux, il entra enfin en négociation avec eux ; et moyennant un présent considérable, ils consentirent à se retirer avec leur butin et leurs prisonniers. Il fut néanmoins obligé, pour apaiser et rassurer les populations qui craignaient chaque année le retour de ces barbares, d'accorder aux évêques, aux comtes, aux abbés l'autorisation de fortifier les villes, les monastères et même les habitations rurales. On vivait ainsi, si cela peut s'appeler vivre, dans d'incessantes alarmes. Des hymnes religieux, écho lugubre de ces temps de malheur, imploraient la protection divine contre les flèches des barbares, en invitant les populations à faire bonne garde.

Les Magyars n'étaient pas le seul fléau de la haute Ita-

lie. Les habitants des contrées situées au pied des Alpes pennines éprouvaient de chaudes alertes de la part d'ennemis nouveaux et non moins redoutables, les Musulmans, établis dans un coin de la Provence.

Environ vingt ans auparavant, vers l'an 891, une violente tempête avait jeté sur une plage, près de la ville de Frainet (*Fraxinetum*)[1], une barque sortie de quelque port d'Espagne, et montée par un petit nombre d'hommes résolus. Luitprand raconte en détail comment cet incident minime donna lieu à l'établissement permanent d'une colonie d'infidèles, qui fut longtemps le fléau de la Provence et du nord de l'Italie. Il tenait ces renseignements de quelques gens originaires de ce pays, qui probablement avaient suivi Hugues, fils de Berthe de Toscane, quand il devint roi d'Italie.

La situation de la petite ville de Frainet était des plus favorables pour l'établissement d'une telle colonie. Baignée d'un côté par la mer, elle était complétement enveloppée, de tous les autres, par une forêt remplie de fourrés inextricables. « Ce fut Dieu lui-même qui, méditant le châtiment des pécheurs, souleva une horrible tempête pour jeter sur cette plage vingt de ces infidèles, montés sur un frêle esquif. Ces barbares, encore tout ruisselants de leur naufrage, pénètrent dans la ville pendant la nuit, et y font un horrible carnage des habitants surpris dans leur sommeil. Ils se hâtent d'occuper une hauteur voisine qui leur servira de citadelle, travaillent sans relâche à rendre plus difficile encore l'accès de la forêt qui les couvre. Quiconque ose en couper seu-

[1] Cette position, jadis si importante et si tristement célèbre, n'est plus marquée que par un chétif village, quelques débris de constructions qui appartiennent évidemment à l'époque de l'occupation des Musulmans, et le nom de *forêt des Maures*, qu'a conservé celle qui leur servit longtemps de rempart.

lement une branche est impitoyablement égorgé. Ils en obstruent soigneusement tous les sentiers, à l'exception d'un seul, le plus étroit, le plus difficile, et, ayant ainsi rendu leur repaire inexpugnable, ils désolent impunément les localités voisines[1]. Bientôt quelques-uns se hasardent de nouveau en mer pour aller chercher du renfort en Espagne, et le nombre des aventuriers établis à Frainet ne tarde pas à s'accroître d'une centaine d'autres, attirés par le récit qu'on leur fait de la force de cette position, de la faiblesse des habitants du pays, qui promet un butin facile.

» Cependant les habitants de la Provence, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ne s'occupent que de s'entre-déchirer. Plusieurs même ont la criminelle folie d'implorer contre leurs ennemis, chrétiens comme eux, le secours de ces infidèles. Il s'ensuit un redoublement de massacres et de pillages, qui d'une terre fertile fait bientôt un désert. Mais il est dans la nature même de l'iniquité de se châtier en quelque sorte de ses mains et par ses propres œuvres. Ces gens, dont on aurait pu se débarrasser facilement d'abord, accablent au contraire une partie des habitants du pays avec l'aide des autres, se renforcent incessamment par de nouveaux secours qui leur arrivent d'Espagne, et finissent par opprimer cruellement ceux-là même qu'ils semblaient d'abord défendre. La terreur de leurs armes se répandit bientôt au loin, car, comme l'a dit le prophète, un seul de ces païens faisait fuir mille des nôtres, et deux, dix mille. »

La mort récente du roi Boson, l'extrême jeunesse de son

[1] L., liv. I, c. 1. Nous voyons ici l'un des exemples les plus nettement caractérisés de ces fortifications en bois et haies vives, dont nous avons déjà parlé ailleurs.

fils, et les divisions de ses vassaux favorisèrent cet envahissement. La présence des Musulmans n'était pas du reste nouvelle en Provence. Deux fois dans l'espace d'un siècle, ils avaient occupé cette belle contrée, et n'en avaient été expulsés qu'avec peine par Charles Martel, puis par Charlemagne lui-même. La renommée du grand empereur les tint longtemps éloignés des rivages de son empire ; mais, sous le règne de Charles le Chauve, une flottille de corsaires musulmans avait fait irruption dans la Camargue[1]. L'occupation accidentelle de Frainet fut immédiatement soutenue et développée par les kalifes de Cordoue, qui en avaient compris l'utilité. Ces souverains durent considérer cette possession d'un coin de la Provence comme un moyen éventuel de diversion contre les populations du midi de la Gaule, qui auraient pu venir en aide aux chrétiens indépendants d'Espagne. C'est ce que nous assure Luitprand lui-même. « Tout ce que je vous raconte de Frainet, dit-il à l'évêque son ami, vous serait confirmé au besoin par les

[1] A cette précédente incursion se rattache la légende authentique de la captivité et du martyre de Ruothland ou Roland, évêque d'Arles, justement honoré comme un saint, et pour la patience angélique avec laquelle il souffrit les outrages de ces infidèles, et pour la fermeté qu'il avait précédemment montrée dans l'affaire de Waldrade, ayant été du petit nombre des évêques sincères et courageux qui refusèrent de s'associer aux persécutions exercées contre l'infortunée Theutberge.

Les Sarrasins proposèrent aux habitants d'Arles de racheter leur évêque prisonnier. On convint d'une rançon qui fut apportée sur la plage, après quoi, crainte de surprise, les chrétiens devaient s'éloigner, tandis que les pirates viendraient débarquer l'évêque, et se rembarqueraient aussitôt en emportant la rançon. Tout se passa effectivement ainsi ; seulement, quand les infidèles eurent quitté le rivage, les chrétiens qui les avaient vus de loin descendre à terre l'évêque revêtu de ses ornements et immobile sur un siége, s'approchèrent et reconnurent qu'il était mort.

habitants mêmes de ce pays, *présentement sujets de votre roi Abd-er-Rahman.* » Le plus grande partie du territoire qui forme aujourd'hui le département du Var, était en effet assujettie aux khalifes, et les Musulmans ne commettaient d'hostilités que contre les populations limitrophes qui ne reconnaissaient pas leur domination.

L'audace de ces infidèles s'accrut encore après la catastrophe de l'empereur Louis. Pour la première fois ils osèrent franchir les cols des Alpes, et fondirent sur la Savoie et les régions voisines. Parmi les localités qu'ils désolèrent, Luitprand cite Aix-les-Bains, dont les eaux thermales étaient toujours fréquentées, même dans ce temps-là. « Il y a aux eaux d'Aix, dit Luitprand, une maçonnerie de forme carrée d'un travail remarquable. » Ces expressions désignent évidemment le bain de vapeur romain, revêtu de brique et de marbre, qui subsiste encore aujourd'hui. Ils saccagèrent aussi le célèbre monastère de la Novalaize, dont les moines n'eurent que le temps de se sauver à Turin. Enhardis par l'impunité, les Musulmans osèrent s'avancer jusque dans les environs de Pavie. Cette ville fut tout à coup encombrée de fugitifs, et l'on s'attendait aux plus grands malheurs. Ce n'était toutefois qu'une fausse alarme, et les Musulmans ne tardèrent pas à se retirer.

Bérenger régna ensuite assez paisiblement pendant dix ans environ, grâce surtout à la terreur qu'inspiraient ses liaisons avec les Magyars. Les habitants de la haute Italie, occupés à se fortifier de toute manière contre ces barbares, et vivant dans des inquiétudes continuelles, ne songeaient plus à se révolter.

Berthe de Toscane n'avait pourtant pas renoncé à ses projets ambitieux, mais la pusillanimité de son mari et la jeunesse de son fils en ajournaient forcément l'exécution.

Cette apparente tranquillité de Bérenger fut empoisonnée par des contrariétés domestiques. Berthe et ses alliées faisaient école parmi les princesses de leur temps, et la femme de Bérenger, Bertile, n'était pas la dernière à marcher sur leurs traces. Fatigué de ses infidélités, son mari prit, dit-on, le parti de se défaire d'elle par le poison (911 à 915). C'était une vengeance bien tardive, car cette épouse encore légère avait une fille mariée depuis longtemps, et mère elle-même d'un fils âgé d'environ dix ans[1].

Malgré ce calme trompeur, Bérenger se sentait toujours mal affermi sur le trône. Il crut rendre sa souveraineté inattaquable en obtenant du pape ce titre d'empereur qu'avaient porté tous ses concurrents, oubliant que ce prétendu talisman n'en avait préservé aucun de la foudre. Il guetta pendant dix ans l'occasion d'un rapprochement avec Rome et ne parvint à son but qu'en 916, à la suite d'un revirement politique que nous allons tâcher d'expliquer.

XXXII

L'histoire de Rome pendant les premières années du xe siècle est couverte d'une obscurité profonde. On entrevoit néanmoins que la mort si regrettable du jeune empereur Lambert rendit inutiles les sages dispositions qu'il avait

[1] Les désordres et la mort funeste de Bertile ne nous sont connus que par un passage du panégyrique de Bérenger, qui la représente comme ayant été séduite par les conseils et les pernicieux exemples d'*une nouvelle Circé*, qui ne peut être que Berthe de Toscane. Il paraît que Bérenger, quoique déjà âgé, s'ennuya du veuvage, car en 920 on le retrouve marié à une autre femme nommée Anne qui lui survécut.

prises, de concert avec le pape Jean IX, pour assurer la régularité et la dignité des élections. Le jeune Louis de Provence avait été accueilli à Rome avec une faveur non équivoque, qu'il devait au souvenir de son aïeul, et à la nécessité d'un patronage, profondément sentie par tous les hommes d'ordre. Après sa triste catastrophe, il continua même d'être reconnu comme empereur par les papes, mais ce n'était plus là qu'une vaine formalité. Rome était de nouveau livrée à elle-même; et par l'effet de sa constitution sociale, cette indépendance devait forcément ramener le désordre et l'anarchie.

Tout demeura tranquille néanmoins tant que vécut Benoît IV. Mais à sa mort, arrivée en juillet 903, les anciennes traditions d'émeute et de pillage reprennent leur empire. Léon VI, élu dans ce premier tumulte, est renversé au bout d'un mois par une nouvelle révolution, et meurt en prison quelques jours après, de chagrin ou de mort violente. Christophe, son successeur, n'occupa que sept mois le siége pontifical. On n'a aucun renseignement positif sur le caractère de ce pape, mais il existe de lui une bulle en date du mois de janvier 904, qui confirme d'anciens priviléges au monastère de Corbie, l'un des grands établissements religieux de la France. Ce document est d'un intérêt réel pour l'histoire, car il concourt à prouver la permanence de l'autorité de l'épiscopat romain, et l'immixtion constante des papes dans les affaires générales de l'église, immixtion qui n'a pas cessé d'être acceptée, sollicitée, même parmi les plus grands malheurs et les plus grands scandales de la papauté.

La nouvelle révolution qui renversa Christophe au commencement de l'an 904, paraît avoir un caractère politique qui manque aux deux précédentes. C'est le parti de l'aristo-

cratie, comprimé depuis la mort d'Étienne VI, qui reprend sa prépondérance; c'est le prêtre Sergius, expulsé sept ans auparavant par les partisans de Jean IX, qui rentre triomphant à Rome et s'empare du siége pontifical. Sergius, élu en 898 par une partie de la population, avait toujours protesté contre son exclusion, qu'il devait principalement à l'influence de l'empereur Lambert. Il considérait comme des intrus Jean IX et les pontifes ses successeurs, et n'avait pas cessé de leur susciter plus ou moins ouvertement, suivant les circonstances, de graves embarras. On ne peut douter qu'il n'ait dû son triomphe définitif à l'influence du marquis de Toscane et de sa femme, unis avec lui par une communauté d'intérêts et de passions qui ne saurait être sérieusement contestée.

Dieu se plaît souvent à tirer le bien du mal. C'était assurément un grand scandale que ce triomphe de Sergius, jusque-là plutôt guerrier que prêtre, allié de Berthe de Toscane, des deux Théodora et de Marozie. Et pourtant Sergius III n'a pas été à beaucoup près un des plus mauvais papes dont la domination ait affligé l'église. Le commencement de son pontificat fut, il est vrai, signalé par des actes déplorables dans lesquels nous retrouvons l'influence de la *grande comtesse.* Impitoyable dans ses rancunes, il réhabilita la procédure sacrilége suivie contre Formose, procédure dont il avait été lui-même le ministre et le principal instigateur. Il flétrit la mémoire de tous les papes qui s'étaient succédé depuis son expulsion, et se porta, dit-on, à d'odieuses violences contre Christophe son prédécesseur immédiat. Après l'avoir relégué dans un monastère, il l'en fit tirer, probablement sur quelque soupçon d'intrigues, et le fit jeter dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. On ignore s'il borna là sa vengeance.

Mais, quand il eut ainsi réprimé par la terreur toute tentative d'insubordination, Sergius fit un meilleur usage de l'énergie de caractère qu'on ne saurait lui refuser. S'il n'eut pas la gloire de détruire la fameuse colonie musulmane du Gariglian, fléau des pèlerins et de la campagne de Rome, il en prépara du moins la ruine, en mettant fin à ces querelles scandaleuses des barons, qui laissaient Rome désarmée contre l'ennemi commun. Il employa à la restauration de l'église Saint-Jean-de-Latran une partie des offrandes faites au tombeau de saint Pierre ; et certes, un pareil travail dans un pareil siècle fait honneur à l'homme qui en eut la pensée et sut la réaliser. Ce seul fait met Sergius au-dessus de ces pontifes éphémères, vivant au jour le jour à la merci des caprices de l'anarchie, et quoiqu'il ne faille accueillir qu'avec beaucoup de réserve les éloges emphatiques que lui prodigue son épitaphe, les faits parlent ici pour lui, et l'on ne saurait méconnaître que Rome jouit, pendant les sept années de son pontificat, d'une tranquillité intérieure dont elle avait perdu l'habitude.

Il semble même qu'il ait fait, dans les dernières années de sa vie, des efforts louables et heureux pour se concilier les gens honnêtes qui avaient été d'un parti opposé au sien. C'est ce que paraît vouloir insinuer l'auteur de son épitaphe par ces mots :

..... Amat pastor agmina cuncta simul [1].

L'affermissement de la domination de Sergius fut secondé par une autre révolution qui s'accomplit vers le même temps dans le pays de Spolette, révolution dont nous

[1] Il existe des monnaies à l'effigie de Sergius III. Sa physionomie dénote l'énergie et l'intelligence. (Voy. Muratori, diss. *de monetâ*.)

ne connaissons que les résultats. Agiltrude, mère de Lambert, que Bérenger avait laissée en possession du duché de Spolette, avait conservé pendant plusieurs années une influence considérable sur les affaires de l'Italie méridionale. Elle eut même la gloire d'enlever aux Grecs la ville de Bénévent dont ils s'étaient emparés, et d'y réintégrer son frère qu'ils en avaient chassé. Les Spolétins étaient commandés dans cette expédition par un chef nommé Gui, parent, mais non frère de l'empereur Lambert.

On ignore l'époque précise de la mort d'Agiltrude. On sait seulement que plusieurs années avant sa mort elle avait pris l'habit religieux, et ne s'occupait plus que de prières et de fondations pieuses. En 907, elle vivait encore, et résidait toujours à Camerino. Mais il semble que cette femme, naguère si hautaine et si redoutable, désabusée des passions et des affections humaines, était déjà retirée du monde depuis plusieurs années. Son successeur, dont on ignore le nom (peut-être était-ce ce même Gui, dont nous parlions tout à l'heure), fut dépossédé et tué par un certain Albéric de Camerino, obscur capitaine d'aventure dont la renommée et la puissance avaient rapidement grandi dans les guerres civiles, et qui devint plus tard l'époux ou l'amant en titre de Marozie[1]. Cette femme, à la fois si célèbre et si peu connue, était alors dans toute la splendeur de la jeunesse. On a contesté l'authenticité des traditions populaires rapportées et confirmées par Luitprand, qui attribuaient à Sergius la paternité d'un des fils de Marozie, celui qui fut depuis le pape Jean XI. Il serait bien à souhaiter, en effet, que ce fût là une calomnie; mais ce qu'on ne saurait nier,

[1] Si toutefois il ne fut pas seulement son beau-père. (Voyez *Éclaircissements.*)

c'est la communauté d'intérêts et de passions qui a visiblement existé entre Sergius, Berthe et Marozie[1].

Nous ignorons les circonstances de la liaison d'Albéric et de Marozie, et même si cette liaison fut légitime, ce qui est cependant présumable, malgré l'assertion contraire d'un auteur presque contemporain. Tout ce qu'on sait de positif sur les Albéric ne remonte pas au delà de l'an 889, époque où, suivant le panégyriste de Bérenger, un Albéric commandait *cent* hommes d'armes sur le contingent de mille que le territoire de Camerino avait fourni à Gui de Spolette dans sa guerre contre Bérenger (Voy. *Éclaircissements*). On peut donc considérer ce premier Albéric comme un capitaine d'aventure d'obscure origine, qui devait tout à son épée. Nous avons déjà dit que Berthe de Toscane et ses alliées, méprisant les préjugés de la naissance, s'humanisaient sans scrupule pour des gens d'une naissance vulgaire, pourvu qu'ils eussent la volonté et la puissance d'aider à l'accomplissement de leurs projets ambitieux, même sans en comprendre toute la portée[2].

[1] Un des fils de Marozie se nommait *Sergius*, et Marozie, après la mort d'Albéric, épousa un des fils de Berthe. (Voy. *Éclaircissements*.)

[2] C'est ce que dit formellement Luitprand de la fille de Berthe, la belle Ermengarde, qui jouera un grand rôle dans la suite de ce récit.

Bien qu'il soit fort difficile de se reconnaître dans ce chaos de la féodalité naissante, on entrevoit clairement que dans beaucoup de circonstances la condition de serf était infiniment préférable à celle d'homme libre, et qu'elle assurait fréquemment de grands avantages de fait, en retour d'un hommage insignifiant et de pure forme. Pour ne pas sortir de l'Italie, il y est question dès la fin du VIII[e] siècle, dans un capitulaire de Pepin, fils de Charlemagne, de serfs qui sont honorés, qui tiennent des offices et des bénéfices importants, prêtent serment au roi en qualité de vassaux, viennent à son armée, à cheval et armés de toutes pièces (Baluze, t. I, col. 541), par conséquent avec une suite d'hommes armés, *militis milites*. Il existe même des actes d'affran-



Ainsi Marozie se trouva souveraine du duché de Spolette, peut-être du vivant même de Sergius, et il s'ensuivit, entre Rome et Spolette, un rapprochement qui fortifia notablement la papauté, et lui permit de se défendre contre la colonie musulmane du Gariglian, et même de la détruire entièrement un peu plus tard. Si l'on s'en rapporte à d'anciennes traditions rapportées par Léon d'Ostie, Albéric ne fut pas reçu à Rome seulement comme allié, il y acquit le droit de cité et obtint même le titre de *consul*, tout en conservant son autorité sur Spolette et Camerino. Nous croyons qu'on peut faire remonter à cette époque la prise de possession, par Albéric et Marozie, du môle d'Adrien ou château Saint-Ange, dont ils étaient certainement maîtres quelques années après.

Il faut donc bien admettre que dans cette renaissance éphémère de la puissance romaine figure un élément plus que profane, l'influence prodigieuse de ces femmes que nous nommons courtisanes, faute d'un nom qui qualifie mieux une existence vraiment sans précédent en ce monde. Quels étaient les moyens de séduction de ces femmes extraordinaires, ceux du moins dont les convenances permettent d'aborder le détail? Luitprand parle quelque part de *chants profanes, de danses lascives*. Les chants de cette époque qui nous ont été conservés n'ont rien de bien folâtre[1]; toutefois il est difficile de se rendre exactement

chissement conférés par des serfs à d'autres serfs. Nous pourrions multiplier de semblables citations, mais celle-là suffit pour constater qu'au xe siècle des gens de basse extraction (*ignobiles*) pouvaient avoir en fait une puissance véritable (V. au surplus. *Éclaircissements*.)

[1] M. de Coussemaker en a reproduit plusieurs, notamment une *chanson à boire*, dans son bel ouvrage sur l'harmonie au moyen âge. Nous avons remarqué ailleurs que les chansons à boire et à danser, fort usitées à cette époque, laissaient une large part à cette facilité d'impro-

compte de l'impression qu'ils pouvaient produire dans ce temps-là. Les danses étaient peut-être une réminiscence des jeux floraux, des divertissements profanes du paganisme, dont les traditions sensuelles s'étaient sans doute mieux conservées jusque-là qu'on ne pourrait le croire[1]. Il devait exister chez ces femmes des raffinements de parures d'origine byzantine ou même païenne. Luitprand parle souvent de l'extrême convoitise de ses contemporains, pour les étoffes brochées d'or, les pierreries, les pierres gravées surtout, précieux restes de l'art antique[2]. Une des belles-filles de Berthe, qui régna après elle sur la Toscane, avait une telle passion pour les joyaux, qu'elle prenait sans façon ceux des femmes de ses vassaux, quand elles avaient eu l'imprudence de les lui faire connaître, en s'en parant dans quelque cérémonie publique. Ces bijoux n'étaient donc pas seulement un objet de curiosité, mais de toilette. Moins d'un siècle après, les souverains allemands qui ont conquis l'Italie, et détruit la dynastie des courtisanes, ornèrent

visation, de tout temps commune en Italie, et que devaient posséder au plus haut degré les femmes dont il est question ici.

[1] Nous avons déjà parlé ailleurs de l'engouement qui existait parmi la noblesse de cette époque, pour des formes de langage empruntées au paganisme.

[2] Nous manquons de données précises sur l'importance relative de la richesse mobilière dans ce temps-là, mais elle était évidemment considérable, à en juger par le zèle que mettaient les souverains et les princes à grossir, par tous les moyens possibles, leur réserve de pierreries et de métaux précieux. Il paraît certain qu'à cette époque leur puissance se mesurait autant et plus à la quantité d'or et d'argent qu'ils possédaient qu'à l'étendue de leurs domaines. Alors, comme toujours, l'argent était le nerf de la puissance, et surtout de la guerre. (Voyez d'ailleurs aux *Éclaircissements*, ce que nous avons pu recueillir de plus positif sur le luxe et les parures des femmes de ce temps-là.)

avec un zèle naïf les châsses des saints de ces reliques artistiques du paganisme, rapportées d'Italie. Ne faut-il pas voir dans cette consécration une sorte d'offrande expiatoire pour des usages profanes et récents? Peut-être quelques-unes de ces pierres précieuses qu'on admire aujourd'hui à Cologne sur la châsse des trois rois, figuraient, il y a mille ans, parmi les atours des courtisanes despotes de Rome; peut-être la fameuse coupe d'onyx incrustée dans la chaire d'Henri II à Aix-la-Chapelle, avait servi naguère dans leurs orgies[1].

XXXIII

Cette influence vraiment prodigieuse de Berthe, des deux Théodora et de Marozie est donc incontestable; mais il est bien difficile de déterminer exactement sous quelle forme et dans quelle mesure elle s'exerçait à Rome. Marozie semble avoir été la plus puissante du temps de Sergius; on ne saurait expliquer autrement les bruits populaires qui attribuaient à Sergius lui-même la paternité du second fils de Marozie, celui qui fut depuis le pape Jean XI. Ces bruits pouvaient être calomnieux, mais leur existence même impliquait forcément au moins une grande

[1] Plusieurs de ces pierreries de Cologne ont disparu pendant la révolution, et ce ne sont pas sans doute les moins belles. On y remarque encore un grand nombre de pierres gravées, représentant des sujets mythologiques qu'on est assez surpris de trouver là. Sur la chaire d'Henri II, il y a, outre la coupe d'onyx et son plateau de même matière, un saphir d'une grosseur remarquable, et un bas-relief antique en ivoire d'un fini précieux, représentant une bacchanale passablement échevelée.

Dans le Trésor de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, si célèbre au xe et xie siècles, on voyait figurer un flacon en onyx, rapporté d'Italie.

intimité politique. On pourrait se demander encore comment Albéric, qui semble avoir été un guerrier violent et farouche, a pu tolérer les allures étranges de sa femme, dont l'inconduite ne saurait être sérieusement révoquée en doute. Ceci, encore une fois, ne peut se comprendre qu'en admettant la fascination irrésistible, l'empire absolu que ces femmes exerçaient sur leurs maris et leurs amants. Il semble qu'elles étaient considérées comme des êtres d'une nature supérieure aux autres, n'ayant à rendre compte de leurs actions à personne[1].

La coalition féminine dont nous avons si souvent parlé finit à la mort de Sergius. A partir de ce moment, cette force semble se diviser, l'influence de Théodora *la jeune* prévaut à Rome sur celle de Berthe, et même un peu plus tard sur celle de Marozie. Ce revirement curieux et inaperçu jusqu'ici va se démontrer par les faits.

Aucun rapport d'alliance n'a existé entre Sergius III et Bérenger. Sergius, fidèle à l'alliance toscane, se tenait évidemment en réserve pour soutenir au besoin les prétentions du fils aîné de Berthe sur le royaume d'Italie, mais il ne vécut pas assez longtemps pour cela. Après sa mort (911), deux pontifes se succèdent avec une rapidité sinistre, et le troisième, Jean X, qui devait, dit-on, en partie son élection aux intrigues et peut-être aux crimes de Théodora[2],

[1] La magie jouait évidemment un certain rôle dans cette influence extraordinaire. Le fait n'est pas douteux à l'égard de Berthe, et il y eut longtemps une intimité absolue, une identité complète d'intérêts entre toutes ces femmes (Voy. *Éclaircissements*).

[2] Suivant Luitprand, Jean, prévôt épiscopal à Ravenne, dut à l'amour impur de Théodora sa rapide promotion, d'abord à l'évêché de Bologne, puis à l'archevêché même de Ravenne, le plus important de l'Italie après Rome. « Enfin, dit-il, Dieu ayant puni de mort le pape Landon, auteur ou complice de cet avancement scandaleux, Théodora,

change immédiatement de système politique. Il s'empresse d'appeler Bérenger à Rome, et de lui offrir le titre d'empereur, réclamant en échange sa protection contre les Musulmans qui recommençaient à désoler la campagne de Rome, et à piller ou rançonner les pèlerins, ce qui diminuait notablement les revenus de l'église romaine [1]. Bérenger s'empressa de répondre à cet appel. Pour la première fois depuis vingt-huit ans qu'il prenait le titre de roi d'Italie, il se dirigea sur Rome par la Toscane, avec une suite imposante de gens de guerre pour forcer au besoin le passage, si Adelbert et Berthe osaient le lui disputer [2]. Il n'y eut cependant aucun acte d'hostilité entre le futur empereur et son puissant vassal, et Bérenger présida même un *placitum*, ou assemblée générale auprès de Lucques, mais *en dehors*

dont l'amoureuse impatience s'irritait de la trop longue distance qui séparait Ravenne, résidence de son amant, de Rome, où elle-même habitait, parvint à le faire nommer souverain pontife. » Luitprand affirme qu'il emprunte ces détails, non pas cette fois à des traditions orales, mais à une *vie* écrite de Théodora, libelle dans lequel beaucoup d'imputations calomnieuses se trouvaient sans doute mêlées à un certain fonds de vérité.

Sans rejeter absolument tout ce récit, il est bon d'observer qu'on possède sur les antécédents de Jean de Ravenne des documents authentiques qui suffisent pour démontrer sa capacité et justifier son élection. Un ancien historien de Ravenne affirme avoir compulsé une collection volumineuse de manuscrits en langue longobarde, attestant l'intelligente administration de Jean, soit comme prévôt épiscopal, soit comme archevêque. Ces documents fournissent de plus la preuve positive que Jean administrait cet évêché depuis l'an 904, et ce n'est qu'en 915 qu'il parvint à la papauté.

[1] C'est ce que dit formellement le panégyriste de Bérenger :

Quatenùs huic prohibebat opes vicina Charybdis.

[2] Son panégyriste mentionne formellement cette sage précaution.

.... Jubet agmina regni,
Queis quos bella tulit. . . . .
Affore. . . . .

des remparts de la ville, où rien ne prouve qu'il soit entré. C'est ce qui résulte textuellement du procès-verbal de cette assemblée, publié par Muratori [1], qui n'en a pas compris toute l'importance historique. Il continua ensuite sa route, et parvint heureusement à Rome, où il fut reçu en grande pompe, et couronné dans la basilique de Saint-Pierre, le jour de Pâques de l'an 916.

Témoin oculaire de cette cérémonie, le panégyriste de Bérenger en fait une description curieuse. Les habitants de la ville sortent en procession au devant de ce prince, chaque corps de nation formant une troupe distincte. Les Romains proprement dits marchent les premiers, ayant à leur tête le sénat, les aigles et autres enseignes traditionnels des légions, figurant des têtes de bêtes fauves sculptées et dorées (*rictus sine carne ferarum*). Viennent ensuite les autres nations, Grecs, Franks, Longobards, Teutsches, Anglais, répétant chacune dans son idiome naturel les louanges de Bérenger, qui retentissent en tête du cortége dans l'antique langue de Rome [2]. On voit ensuite s'avancer deux jeunes gens vêtus de blanc, dont l'un est le propre frère du pape, l'autre le fils d'un consul ; ils se jettent aux pieds de Bérenger qu'ils embrassent, et lui présentent *la haquenée blanche* de la part du souverain pontife. C'est sur cette monture que le futur empereur se dirige vers la basilique. Le pape l'y attend, au haut des degrés, assis suivant l'usage, sur une chaise pliante magnifiquement dorée [3]. Le pontife demeure assis pendant tout le temps que

[1] Antiquit. ital. x. *Dùm Domnus Berengarius... Romam iret, cùmque pervenisset foris hanc Urbem Luca,* etc.

[2] On voit par ce passage combien le dialecte purement longobard était encore distinct de celui qu'on parlait à Rome.

[3] *Cliothedrum aureolum.* Un ancien glossateur éclaircit ce mot

le prince monte les degrés ; quand il arrive au dernier [1], le pape se lève enfin, lui serre la main et l'embrasse. Puis tous deux, se tenant par la main, se dirigent vers la porte principale de l'église (*porte d'argent*) encore fermée ainsi que toutes les autres, par l'ordre exprès du souverain pontife. Elle ne s'ouvre qu'après que Bérenger a prononcé à haute voix le serment solennel de confirmer, une fois élu empereur, toutes les donations faites à l'église de Rome par ses prédécesseurs. Bérenger entre enfin avec le pape dans l'église, dont les voûtes retentissent du chant des hymnes. Après avoir fait ses dévotions au tombeau de saint Pierre, il est conduit au palais de Latran, résidence du pape, où on lui sert ainsi qu'aux gens de sa suite un repas abondant et varié, qui paraît avoir laissé de doux souvenirs à notre poëte.

Cette entrée de Bérenger, qui n'était en quelque sorte que le prologue de la cérémonie, avait eu lieu la veille de Pâques (23 mars 916). Le lendemain, une foule immense se presse dans l'église pour contempler la pompe extraordinaire déployée pour la fête pascale, les autels éblouissants de draperies d'or, et surtout Bérenger revêtu de la pourpre impériale. Le pape et l'empereur se placent dans l'hémicycle demeuré vide autour de l'autel pour assister au service divin, et enfin la cérémonie du sacre s'accomplit devant *la confession* ou tombeau de saint Pierre par l'onction de l'huile sainte et l'imposition du diadème impérial. Aussitôt l'église retentit des acclamations du peuple, souhaitant

par l'équivalent, *valdestolum* ou *faldistorium* ; ce qui est précisément notre mot *fauteuil*, terme aujourd'hui détourné par l'usage de sa signification primitive. (*Falt-stuhl*, siége ployant.)

[1] *Postquam conscenderit omnem adscensum.*

longue vie et victoire au nouvel empereur. Quand le silence se rétablit, on lit à haute voix, du haut des marches de la basilique, la déclaration impériale qui confirme les possessions et privilèges de l'église romaine. Enfin, Bérenger fait à la basilique de Saint-Pierre de riches présents, dont l'énumération est intéressante. Ce sont de larges baudriers qu'ont portés ses ancêtres, véritables joyaux de famille, précieux par l'or et les pierreries qui les couvrent, des étoffes rehaussées d'or et de broderies *à s'en tenir toutes droites* (*signis auroque rigentes*), un diadème richement sculpté et orné de diverses figures. Le sénat et le peuple eurent aussi leur part de ces largesses impériales.

Telle est cette description précieuse d'une fête de Rome au xe siècle. Selon nous, le véritable intérêt de cette scène est moins dans ce qu'elle nous montre que dans ce qu'elle nous laisse deviner. Rome en fête nous explique jusqu'à un certain point Rome en révolution. On comprend quelles terribles ressources offraient à l'émeute et à la guerre civile ces corps de nations distincts, étrangers les uns aux autres par le langage et par les mœurs, toujours avides de largesses ou de pillage. Cette contemplation ramène insensiblement à l'insoluble problème de l'influence des courtisanes, et l'on se demande si la beauté de ces femmes, rehaussée par une intelligence et une instruction exceptionnelles, n'a pas été aussi dans certains moments une puissance et un moyen d'action sur les masses. Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'être frappé de la grandeur et de la solennité de ce tableau, qui pourtant appartient aux plus mauvais jours de la papauté, et de rendre hommage à la vitalité toute puissante de ce principe d'autorité religieuse toujours subsistant en dépit des révolutions et des scandales, et encore assez fort même dans ces temps de décadence et de



corruption, pour maintenir la pompe et la majesté du culte, et conserver le germe d'une rénovation future [1].

XXXIV

Le pape Jean X comptait évidemment sur la coopération du nouvel empereur à l'expédition projetée contre les Sarrasins du Gariglian. Mais cet espoir fut complétement déçu; Bérenger retourna dans la haute Italie aussitôt après son sacre [2]; et demeura, jusqu'à sa mort, complétement étranger aux affaires de Rome. Les auteurs contemporains ne s'expliquent pas positivement sur les causes de cette inaction forcée, mais on ne saurait l'attribuer raisonnablement qu'aux nouvelles machinations de Berthe de Toscane, qui travaillait avec une persévérance implacable à l'élévation de son fils Hugues. Après s'être servie de Bérenger pour renverser Louis de Provence, elle s'efforçait de perdre à son tour Bérenger lui-même, et si elle ne lui refusa pas le passage par la Toscane quand il allait à Rome, ce fut uniquement, comme nous l'avons vu, par crainte et par nécessité. Peu de temps avant, Berthe avait obtenu sur ce prince un avantage important. Le *petit comte* Adelbert d'Ivrée ayant perdu sa femme Giselle, fille de Bérenger, Berthe lui avait fait épouser sa propre fille Ermengarde, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et aussi séduisante de toute manière que sa mère l'avait jamais été [3]. Cette princesse, sa digne

[1] Ici se termine le panégyrique de Bérenger, composé selon toute apparence, entre cette époque et la mort de ce prince, c'est-à-dire de l'an 916 à 923. (Voyez *Eclaircissements*, XVI.)

[2] Eckhart et Muratori.

[3] *Sibi aphroditis dulcedine coæqualem,* dit Luitprand.

élève, la digne émule de Marozie, devint bientôt l'auxiliaire le plus actif des projets ambitieux de sa mère.

« Vers ce temps-là, dit Luitprand, c'est-à-dire toujours vers la même époque que le couronnement de Bérenger et l'expédition de Gariglian, mourut Adelbert, le puissant marquis de Toscane[1]. »

Cet événement fut plutôt favorable que nuisible aux projets de Berthe, longtemps retardés par la pusillanimité de son époux. Unie à un prince d'un caractère plus énergique, Berthe eût sans doute elle-même régné sur l'Italie, mais l'insouciance et la lâcheté d'Adelbert avaient fait avorter toutes les tentatives dans lesquelles il se trouvait impliqué directement.

« Cette femme insinuante, artificieuse, libérale à l'excès, même au besoin de sa propre personne encore fort séduisante[2], » continuait d'exercer sur tous ceux qui l'approchaient ce même charme, que la grossière superstition du temps attribuait depuis plus de vingt ans à la magie. Nous avons déjà dit que l'ambitieuse fille de Waldrade, qui ne dédaignait aucun moyen d'influence pourvu qu'il fût réel, se plaisait à fortifier ces bruits populaires, en consultant fréquemment des sorciers, des tireurs d'horoscope, et qu'elle affectait de rapporter à leurs opérations magiques des informations qu'elle se procurait par d'autres

[1] On voit par son épitaphe, qui subsiste encore, qu'il mourut le 18 août, probablement de l'an 916. Muratori, qui tenait à faire descendre de ce prince la maison d'Est, a voulu absolument en faire un héros. Cette bizarre appréciation est complétement démentie par l'histoire.

[2] *Hymenæi exercitio dulcis,* dit Luitprand en parlant d'elle depuis son veuvage. Berthe avait cependant au moins 48 ans en 916, puisque Lother II son père, était mort dès 869. Du reste les paroles de Luitprand conviennent aussi parfaitement à une influence antérieurement acquise, ce qui fait disparaître toute invraisemblance.

moyens. Ces derniers héritiers de la science augurale étaient alors aussi recherchés que craints en Italie [1].

Berthe semble avoir poursuivi son but, pendant les dernières années de sa vie, avec une sorte d'activité fiévreuse. L'alliance de Rome avec Bérenger l'étonna, l'irrita sans la décourager. Si elle ne put empêcher le couronnement de ce prince, elle sut du moins empêcher le pape d'en recueillir le fruit, et intercepter toute communication ultérieure entre lui et le nouvel empereur.

C'est évidemment à cette époque qu'il faut rapporter la première tentative de Hugues, comte et régent de Provence, pour s'emparer de l'Italie. Nous ne connaissons ni le détail de cette tentative, ni même sa date précise; nous savons seulement par Luitprand que Bérenger sut la déjouer, et que Hugues fut contraint de se rembarquer précipitamment. Son temps n'était pas venu; un sentiment religieux de répulsion s'élevait encore contre le petit-fils de Waldrade l'excommuniée.

On put voir néanmoins à cette occasion combien était grande l'influence que Berthe avait acquise en Italie. Bérenger, bien assuré que Hugues n'avait agi dans cette circonstance qu'à l'instigation de sa mère, parvint à la faire enlever par surprise avec Gui, l'aîné de ses fils du second lit, qui avait succédé à son père Adelbert. Il les tint quelque temps prisonniers à Mantoue. « Mais cette femme, dit

[1] Hatton, évêque de Verceil, qui vivait dans la première moitié du xe siècle, défend avec une insistance particulière de recourir aux devins et aux sortiléges, ce qui prouve combien ces réminiscences du paganisme étaient encore fréquentes. Luitprand accuse Giselle ou Guille, petite-fille de Berthe, contemporaine de Hatton, d'avoir eu recours à la magie : c'était sans doute une tradition de famille. La *jettatura* est évidemment un dernier reflet de ces antiques superstitions. (Voy. *Éclaircissements*, XVII.)

Luitprand, avait su se faire de si nombreux et de si puissants amis que, malgré sa captivité, pas une de ses villes, pas un de ses châteaux ne tomba au pouvoir de Bérenger, et que même il fut contraint, peu de temps après, de rendre ses deux prisonniers à la liberté ! » Sans doute Bérenger eut la certitude que la moindre violence commise contre Berthe serait le signal d'une explosion générale, et dès lors il dut lui-même reconnaître combien il s'était fait illusion, en croyant que le titre d'empereur assurerait sa tranquillité et fortifierait son pouvoir.

La tentative de Hugues, bien qu'infructueuse, eut du moins pour résultat d'empêcher Bérenger de prendre part à l'expédition contre les Sarrasins. Privé de cet appui, le pape Jean X se conduisit néanmoins en homme de tête et de cœur. Secondé par son frère Pierre, jeune homme d'une rare énergie, il était parvenu à organiser et à discipliner les milices romaines, en rétablissant parmi elles l'unité de commandement. En peu de temps il les mit en état de tenir la campagne. Il pratiqua en même temps des intelligences parmi les Musulmans eux-mêmes, et, grâce aux indications des transfuges, il put combattre ces infidèles par leurs propres armes, en leur dressant dans les passages de montagnes des embuscades qui leur causèrent de grandes pertes. Ces premiers succès forcèrent les Musulmans d'abandonner le système de colonisation qu'ils suivaient depuis quelques années[1], et de se retirer dans leurs anciens cantonnements du Gariglian. Il parvint enfin à les

[1] Ce système de colonisation est clairement désigné par quelques anciens textes des chroniques méridionales, et surtout par un passage de Luitprand, qui n'a pas été assez remarqué jusqu'ici : « Les Sarrasins, dit-il, avaient fait de tels progrès dans la campagne de Rome, *que les habitants avaient dû leur délaisser la moitié de chaque ville.*

forcer dans ce dernier asile en organisant une véritable croisade, à laquelle prirent part des populations chrétiennes, longtemps divisées par de déplorables querelles, Rome, Constantinople, Spolette, Bénévent et presque toutes les cités longobardes du sud.

Tandis que le pape lui-même et son frère, secondés par Albéric de Spolette[1] et Landulphe de Bénévent, dirigeaient l'attaque par terre, une flottille grecque, remontant le Gariglian, détruisait les embarcations des Musulmans, et leur coupait la retraite du côté de la mer. En peu de jours ces infidèles se trouvèrent ainsi complétement cernés dans leur dernière forteresse, où ils firent une résistance opiniâtre, mais inutile. Épuisés par la famine, ils cédèrent enfin aux perfides conseils des ducs longobards de Gaëte et de Naples leurs anciens auxiliaires, qui, gagnés secrètement par les Grecs, se tinrent jusqu'au bout dans une apparente neutralité. Une nuit, les Musulmans mirent le feu à leurs habitations, et firent une sortie désespérée sur l'armée assiégeante; mais au lieu du secours qu'ils espéraient, ils ne trouvèrent plus que des ennemis. « Et Dieu permit dans sa *miséricorde*, dit Luitprand, qu'ils fussent tous tués ou pris jusqu'au dernier. » Un pareil événement ne pouvait s'accomplir sans miracle dans ce siècle. Plusieurs de ceux qui avaient pris part à l'expédition, prétendirent avoir vu les apôtres saint Pierre et saint Paul se mêler aux combattants et décider la victoire. Luitprand n'ose pas toutefois se prononcer formellement à cet égard: « Ce qu'on doit tenir du moins pour

1 Muratori s'est trompé évidemment en supposant qu'Albéric de Spolette agissait ici comme lieutenant de Bérenger. Albéric se souciait peu de l'empereur, et défendait ses propres possessions.

certain, dit-il fort sagement, c'est que la victoire des chrétiens fut principalement due à leurs prières [1]. »

On ne peut refuser au pape Jean l'honneur d'y avoir contribué puissamment par sa prudence et par son énergie. Sans doute, il n'était pas difficile de comprendre que les Musulmans n'avaient pu s'établir et ne se maintenaient en Italie que grâce aux discordes continuelles des chrétiens ; mais, pour mettre fin à ces scandaleuses et funestes querelles ; pour réunir, dans une croisade commune contre ces ennemis de la foi, des populations qui depuis longues années guerroyaient incessamment entre elles, et employaient même fréquemment les infidèles comme auxiliaires pour s'accabler plus sûrement, il fallait une hauteur de vues et une habileté pratique bien rares dans ce siècle. Quoi qu'on puisse penser des antécédents de Jean X, et de son attitude peu canonique pendant les opérations militaires, on ne saurait nier qu'il fut, dans cette occasion, l'instrument de la Providence.

Malheureusement, la coalition qu'il avait formée se composait d'éléments trop divers pour pouvoir durer longtemps. Il paraît qu'aussitôt après la victoire, une querelle s'éleva entre les gens du pape et ceux de Spolette, à l'occasion du partage des dépouilles. Le marquis Albéric fut obligé de s'éloigner de Rome, mais il demeura maître du château Saint-Ange, qu'il occupait depuis le temps de Sergius. Nous n'avons sur cette rupture, et sur la guerre qui s'en suivit, que des renseignements douteux et contra-

[1] Nous avons complété et rectifié le récit de Luitprand par celui de Léon d'Ostie, qui, quoique postérieur d'un siècle, a ici sur notre auteur l'avantage d'être du pays même où s'était passé l'événement. (Voyez Léon d'Ostie, Mur. t. I, p. 52.)

dictoires, mais il est positif qu'Albéric fut chaudement appuyé par la Toscane, ce qui prouve la persistance de l'intimité entre Berthe et Marozie. Enfin, Albéric fut tué[1] dans une attaque qu'il dirigeait contre Rome même, et laissa à sa veuve, la belle et altière Marozie, le soin de la vengeance. Cette vengeance néanmoins se fit longtemps attendre, et Jean X se maintint sur le siége pontifical pendant plus de quatorze ans, chose vraiment exceptionnelle dans ce siècle. Nous raconterons plus tard la révolution dont il fut victime au profit de Marozie et de son deuxième époux, le fils aîné d'Adelbert et de Berthe. Mais auparavant nous allons assister à deux autres révolutions successives, dont la dernière réalisera enfin le projet le plus cher de la *grande comtesse*, en appelant Hugues, son fils favori, au royaume d'Italie.

XXXV

Nous avons vu Bérenger rendre la liberté à Berthe de Toscane, malgré la malveillance bien avérée de cette princesse à son égard. Toutefois cette modération, forcée ou non, ne lui profita guère, car la révolte qu'il espérait prévenir n'en éclata pas moins fort peu de temps après (919). Les principaux chefs de ce nouveau mouvement étaient, outre le petit comte Adelbert, Odalric, comte palatin de Lombardie, un autre « homme riche et vaillant, » nommé Gislebert, et enfin Lanthbert, archevêque de Milan, qui devait jouer pendant plusieurs années dans les affaires

[1] On ignore la date précise de la mort d'Albéric, mais on a la preuve authentique qu'il était mort en 920. (Voy. sur tout ceci, les *Éclaircissements* sur les Albérics.)

d'Italie un rôle important, mais peu en harmonie avec son caractère religieux.

Le motif du ressentiment de cet archevêque contre Bérenger est assez curieux. « A l'époque de son installation, l'empereur, dont le trésor était à sec, exigea de lui une somme exorbitante, qui aurait pu suffire et au delà à toutes les libéralités de bienvenue qu'il devait faire, suivant la coutume, aux divers officiers de sa maison, tels que valets de chambre (*cubicularii*), huissiers ou portiers (*ostiarii*), gardiens des paons ou autres oiseaux de basse-cour (*pavonarii, altilium custodes*), etc. » On verra plus tard que ce grand état de maison, qui d'ailleurs était alors celui de la plupart des hauts dignitaires ecclésiastiques ou laïcs, convenait parfaitement à cet archevêque, homme de mœurs fort mondaines, grand amateur de chasse et d'autres divertissements encore moins compatibles avec la gravité de ses fonctions. Il résulte de ce texte un fait important pour l'histoire culinaire, c'est qu'au dixième siècle les archevêques de Milan avaient une basse-cour vraiment mémorable, et dépensaient beaucoup pour son entretien.

« Lanthbert avait néanmoins un tel désir de devenir archevêque, qu'il en passa par où le roi voulut, mais il en conçut contre lui un ressentiment implacable, qui n'attendait qu'une occasion favorable pour se faire jour. »

Bérenger lui-même se chargea de faire naître cette occasion. Étant parvenu à faire arrêter le comte palatin Odalric, l'un des chefs de la conspiration qui s'ourdissait contre lui, « il voulut, dit Luitprand, prendre le temps de réfléchir sur ce qu'il ferait d'un otage si important, et en attendant, il s'avisa de le confier à la garde de l'archevêque lui-même. » Selon toute apparence, l'arrestation d'Odalric avait eu lieu à Milan même, lieu de sa résidence, et Bérenger n'a-

vait pu se le faire amener de suite à Vérone ou à Pavie, faute d'une escorte assez sûre et assez nombreuse. Mais Lanthbert, qui avait toujours sur le cœur la grosse somme que le roi lui avait extorquée, loin de garder fidèlement le comte, commença à comploter avec lui.

» Très-peu de jours après, Bérenger ayant fait redemander son prisonnier, l'archevêque répondit ironiquement qu'il manquerait au devoir le plus sacré du sacerdoce, s'il livrait un malheureux à une mort certaine. Les envoyés du roi apprirent en même temps que l'archevêque avait déjà fait acte public de rébellion, en rendant la liberté au comte Odalric. »

Cet événement fut le signal d'une révolte générale (919), d'autant plus redoutable que les ennemis de Bérenger lui avaient enfin trouvé un nouveau rival. C'était Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, qui avait succédé depuis l'an 911 à son père. Nous avons raconté plus haut l'origine insurrectionnelle de ce petit royaume, et la belle défense de son fondateur Rodolphe I contre l'empereur Arnoul. Le jeune roi de Bourgogne avait une haute renommée de valeur qui attira sans doute l'attention, et fixa le choix de la plupart des grands de l'Italie. La *grande comtesse* paraît avoir gardé la neutralité ; mais son gendre, Adelbert d'Ivrée, était encore cette fois l'un des chefs de la coalition formée contre le père de sa première femme. La famille de Waldrade n'avait en réalité d'autre intérêt dans cette lutte que d'affaiblir l'un par l'autre les deux rivaux, sauf à trouver ensuite quelque moyen de se débarrasser du vainqueur.

Cette nouvelle guerre fut signalée par d'étranges péripéties. Les ennemis de Bérenger ayant réuni toutes leurs forces, marchèrent sur Vérone, refuge ordinaire de ce

prince, et campèrent sans aucune précaution sur les coteaux qui dominent Brescia, se croyant assez forts pour n'être pas attaqués, et voulant sans doute attendre l'arrivée de Rodolphe avant d'aller plus loin.

Mais il restait à Bérenger une ressource suprême, de terribles alliés qui arrivèrent à son secours plus tôt que ses adversaires ne pensaient. « Tandis qu'ils campaient à Brescia, dit Luitprand, une puissante armée hongroise arrivait dans le Frioul, sous la conduite de deux chefs nommés *Dursac* et *Bugat*[1], grands amis de Bérenger. Le roi leur donna immédiatement des guides, qui les amenèrent, par des chemins détournés, sur les derrières de l'armée rebelle. La surprise fut si complète, et l'attaque des Magyars si impétueuse, que beaucoup de gens de guerre furent tués ou pris sans avoir même eu le temps de s'armer. Le comte Odalric périt en se défendant avec courage, Adelbert et Gislebert furent faits prisonniers.

» Mais Adelbert, homme plus artificieux que brave, se voyant enveloppé de toutes parts, s'était hâté de quitter son baudrier, ses bracelets d'or, tous les ornements qui auraient pu le faire reconnaître. Quand les barbares s'emparèrent de sa personne et lui demandèrent qui il était, il répondit qu'il était simple soldat, au service d'un homme d'armes[2], et pria ceux qui l'avaient pris de le conduire à un certain château nommé *Calcinaria*, où il avait des parents qui traiteraient de sa rançon. Les Hongrois l'y menèrent, et, dupés jusqu'à la fin, le cédèrent pour fort peu de chose à l'un de ses hommes d'armes nommé Léon.

[1] Noms probablement altérés par Luitprand lui-même.

[2] *Miles militis.*

» Gislebert, lui, fut parfaitement reconnu, et conduit à Bérenger. Comme il était encore dans l'état où on l'avait saisi, vêtu seulement d'une tunique ou chemise fort courte, il advint qu'en se jetant précipitamment aux pieds du prince pour demander grâce, il montra des choses qui firent rire tout le monde. Bérenger se sentit cette fois porté à la clémence, quoique le traître en fût indigne, et que tous les assistants criassent vengeance contre lui. Il lui fit prendre un bain, le fit revêtir d'habits neufs et *complets*, et lui permit de se retirer librement. Pour toute vengeance, il lui dit : « Je n'exige de toi aucun nouveau serment, *je te confie à toi-même*[1]. Si après cela tu me trahis encore, ce sera une affaire entre Dieu et toi. »

» Gislebert ne garda pas longue mémoire de ce bienfait. Ayant renoué aussitôt avec Adelbert et les autres rebelles, il fut leur messager auprès de Rodolphe, et le pressa tellement d'agir, que trente jours après celui-ci était en Italie. Cette fois il n'y eut pas de guerre, car tout le monde se déclara en faveur de Rodolphe, qui régna en maître absolu pendant trois ans[2], ne laissant à Bérenger que son marquisat de Frioul.

» Mais l'homme est essentiellement inconstant et capricieux dans ses affections. Dans l'espace d'une seule journée, souvent la même chose lui plaît ou lui déplaît, le

[1] *Fidei tuæ teipsum committo.*

[2] Le premier diplôme connu du nouveau roi d'Italie date de Pavie, au mois de janvier 922. Il semble que cette même année, des Magyars, auxiliaires ou non de Bérenger, aient dévasté quelques contrées de l'Italie, car dans le mois de décembre Rodolphe, à la sollicitation de l'archevêque Lanthbert et du comte Gislebert, autorisa l'évêque de Bergame à fortifier sa ville déjà dévastée, *et présentement encore menacée* par ces barbares.

rebute ou l'attire tour à tour. Comment donc serait-il possible qu'un même homme pût plaire également et continuellement à tous les autres?

» Il arriva donc que pendant ces trois années le nouveau roi plut aux uns et déplut aux autres, qu'une moitié des grands du royaume lui demeura fidèle, tandis que les autres revenaient à Bérenger.

» Il en résulta une guerre formidable ; les deux armées se rencontrèrent (le 29 juillet 923) près de Fiorenzuola, à douze milles de la ville de Plaisance, dont l'archevêque nommé Gui était du parti de Bérenger[1]. La bataille se prolongea pendant quatre jours de suite sans résultat décisif. On vit là toutes les horreurs de la guerre civile; les pères, les fils, les frères s'entr'égorgeaient, et le soleil n'éclairait qu'à regret ces horreurs sacriléges. Les deux rivaux, Bérenger et Rodolphe, payaient vaillamment de leur personne; ce dernier surtout, impétueux comme la foudre, renversait tous ceux qui s'offraient à ses coups[2]. »

Enfin, le quatrième jour, la chance semblait tourner définitivement en faveur du vieil empereur. Déjà presque tous ses ennemis étaient en fuite, ses soldats avaient entonné le chant de victoire, et commençaient à dépouiller les morts, quand ils furent chargés de nouveau avec impétuosité par la réserve du roi de Bourgogne. Cette réserve était commandée par deux capitaines « aussi habiles qu'audacieux, »

[1] C'était même un de ses plus anciens et fidèles amis, si l'on en juge par la quantité de donations faites à son profit ou à sa recommandation par ce prince dans les années précédentes. Il avait cependant reconnu Rodolphe pour son souverain, puis il était revenu à Bérenger. (Voyez Muratori, *ann.* 922, 923.)

[2] Luitprand fait à cette journée mémorable les honneurs de l'hexamètre.

le comte Gariard et Boniface, beau-frère de Rodolphe. Ces troupes fraîches eurent facilement raison des soldats de Bérenger, démoralisés et épuisés de fatigue; ce fut plutôt un massacre qu'un nouveau combat. « Le comte Gariard, dit Luitprand, se montra généreux; de temps en temps il frappait seulement du bois de sa lance; mais Boniface, lui, frappait toujours de la pointe, et faisait un carnage effroyable. Il périt tant de monde dans cette journée, que, bien des années après, on ne trouvait plus dans la haute Italie que bien peu de gens ayant l'habitude et l'expérience de la guerre. »

Cette bataille anéantit sans retour la fortune de Bérenger. Malgré son âge avancé, ce malheureux prince résista jusqu'à la dernière heure avec une énergie juvénile. Enfin, il demeura tout à fait seul, cerné par les détachements ennemis qui parcouraient le champ de bataille pour dépouiller les morts. Dans cette extrémité, Bérenger fit preuve encore de cette présence d'esprit, de ce sang-froid qui l'avaient tant de fois tiré d'affaire. Pour déjouer l'attention des chercheurs de butin, il se dépouilla de tous ses vêtements, qu'il jeta le plus loin qu'il put. Puis il se coucha par terre, ramena comme par hasard son bouclier sur sa tête, et demeura ainsi immobile comme les cadavres qui l'entouraient. Quelques soldats ennemis arrivèrent bientôt de ce côté; mais comme il n'y avait plus rien à prendre à ce prétendu mort, aucun d'eux n'eut la curiosité de soulever le bouclier qui cachait son visage. L'un d'eux seulement lui piqua profondément la jambe du fer de sa lance, mais Bérenger eut la force de surmonter la douleur, et ne fit aucun mouvement. Il demeura ainsi immobile tant que dura le jour, et qu'il entendit quelque bruit. Il se releva enfin, s'éloigna de ce funeste champ de bataille, et

parvint à regagner Vérone, cette ville qui avait été le berceau de sa fortune, son refuge constant dans l'adversité, mais où il allait cette fois trouver la mort.

XXXVI

« Après cette bataille, dit Luitprand, Rodolphe se trouva de nouveau souverain incontesté de tout le royaume. Peu de temps après il tint à Pavie une assemblée générale, et dit aux grands réunis autour de lui : « Puisque Dieu m'a accordé la victoire et que me voilà enfin seul maître, j'ai le projet de confier ce royaume à votre fidélité, et d'aller passer quelque temps dans mes anciens États. » Tous les Italiens lui répondirent : « Agissez-en à votre bon plaisir. » Cette détermination de Rodolphe était, en fait, moins bizarre qu'on ne pourrait le croire. Il ne faut jamais oublier quelles restrictions pesaient alors sur l'exercice du pouvoir suprême. Rodolphe était en réalité pour ses nouveaux sujets non pas un maître, mais un suzerain étranger, et ses absences nécessaires et fréquentes n'étaient pas pour eux le moindre charme de sa domination.

Bérenger, réfugié à Vérone, reprit courage en apprenant le départ de Rodolphe, et résolut de tenter un nouvel effort pour ressaisir la couronne, en appelant encore une fois les Magyars à son secours. Ces barbares répondirent avec empressement à son appel, mais ils n'arrivèrent que pour le venger.

Dans l'enceinte même de Vérone, cette ville jusque-là si fidèle à Bérenger, des traîtres complotaient sa mort, et leur chef était un nommé Flambert, comblé de bienfaits par Bérenger, qui avait même voulu être le parrain de son fils.

Le vieil empereur eut connaissance de toute la conspiration, et voulut encore cette fois user de clémence. Il fit venir Flambert, lui rappela en termes pathétiques tout ce qu'il avait fait pour lui. « On m'a pourtant dit, ajouta-t-il, que tu en voulais à ma vie, mais c'est impossible! Tu me dois tout, dignités et richesses, j'ai fait pour toi ce que je n'avais fait pour personne, et je ne m'en tiendrai pas là, si tu persistes dans la fidélité que tu m'as jurée. » Puis il lui présenta une coupe d'or pleine d'un vin précieux, et lui dit : « Bois ceci à ma santé, et garde la coupe pour l'amour de moi. »

Cette magnanimité ne fit aucun effet sur l'âme du traître; il ne profita de la clémence du roi que pour hâter sa perte. En le quittant il alla retrouver ses complices; et craignant comme eux un retour de sévérité ou de défiance de la part du roi, ils convinrent d'exécuter leur projet dès le lendemain matin.

Nous connaissons déjà le lieu où devait s'accomplir cet attentat. Bérenger logeait dans le même endroit où il avait vingt ans auparavant surpris Louis de Provence : c'est-à-dire dans les bâtiments de l'église Saint-Pierre. Il n'avait pris aucune précaution pour sa sûreté, se croyant suffisamment protégé par le pardon qu'il avait si généreusement octroyé au chef de la conspiration. Un jeune homme nommé Milon, qui lui était tout dévoué, le conjura vainement de s'entourer d'une garde fidèle et bien armée : Bérenger lui défendit absolument de prendre aucune mesure de ce genre.

« Au premier chant du coq, la cloche sainte, non moins vigilante, appelle les fidèles à la prière. Le prince était là parmi eux, occupé à chanter les louanges du Seigneur, quand soudain un bruit d'armes retentit sur le seuil de l'église. Bérenger, ne soupçonnant rien, se lève et va de

ce côté. Il voit une troupe de gens armés, parmi lesquels il reconnaît Flambert. Il l'appelle et lui demande ce que tout cela veut dire. « Ne crains rien de nous, seigneur, lui répond le traître ; il y a encore des gens qui en veulent à ta vie, et ceux-ci sont armés pour les combattre. » Trompé par ces paroles perfides, le prince s'avance vers ces faux amis ! Ils l'entourent, le saisissent, et l'un d'eux le frappe par derrière d'un coup mortel. Il tombe, et dans ce moment suprême, élève et recommande son âme à Dieu[1]. »

Ce lâche assassinat ne demeura pas longtemps impuni. Le jeune Milon sut du moins venger celui qu'il n'avait pu défendre. Secondé par la réprobation presque unanime qui s'éleva parmi les habitants de Vérone contre les meurtriers, il parvint à s'emparer d'eux, et les fit pendre ignominieusement trois jours après la mort de Bérenger. Milon apparaîtra souvent dans la suite de ce récit ; il deviendra l'un des principaux instruments de la catastrophe qui mettra fin aux prospérités de la race de Waldrade.

Plus de trente ans après il existait encore un monument irréfragable de cette lugubre catastrophe. Une des dalles du portail de l'église gardait l'empreinte du sang de la victime. « Tous les passants peuvent la voir, dit Luitprand, et nul effort humain n'a pu faire disparaître la trace de ce grand crime. Cela ne serait sans doute pas arrivé si le prince eût été plus prudent, s'il eût écouté les instances de son fidèle Milon, *mais sans doute il était dans les desseins de Dieu que tout se passât ainsi.* »

Le diacre de Pavie a raison cette fois ; c'était un juste

[1] L., l. II, c. 20. Tout ce récit est en vers, et empreint d'une sorte d'émotion profonde et solennelle, que nous avons tâché de faire passer dans notre traduction.

jugement de Dieu qui frappait Bérenger au seuil même de l'édifice sacré dont il avait naguère violé le droit d'asile, en infligeant au jeune et malheureux Louis un supplice pire que la mort. Il y a beaucoup de bien et de mal à dire de ce prince, qui, pendant près de quarante ans, posséda ou disputa le pouvoir suprême. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, d'adresse et de persévérance ; il eut même parfois des accès de clémence et de mansuétude qui, comme on l'a vu, lui réussirent fort mal. Mais sa cruauté dans d'autres occasions, et surtout l'usage qu'il fit plus d'une fois des hordes hongroises pour réduire ses peuples par l'extermination, jettent sur son caractère une teinte odieuse, et ôtent beaucoup d'intérêt à ses malheurs et à sa mort. (V. *Éclaircissements.*)

XXXVII

La mort de Bérenger fut cruellement vengée par l'invasion hongroise qu'il avait provoquée. Rodolphe était encore dans ses anciens États, Bérenger venait de succomber à Vérone, quand ces barbares, conduits par un chef nommé *Salard,* fondirent de nouveau sur l'Italie. Leur marche n'était plus hésitante, embarrassée, comme lorsqu'ils campèrent pour la première fois sur les rives de la Brenta. Vingt-cinq années de dévastations les avaient familiarisés avec l'Italie ; ils couraient à un butin assuré par des routes connues ! Cette fois, dédaignant les conquêtes trop faciles, ils traversèrent rapidement la Lombardie, et se portèrent en masse sur Pavie.

Cette cité, alors l'une des plus grandes et des plus riches de l'Italie, était encombrée par les populations voisines

qui venaient y chercher un refuge à l'approche des barbares. Cette agglomération présentait un obstacle insurmontable aux Hongrois, qui ne savaient combattre qu'à cheval et en rase campagne, et si les Italiens avaient eu à leur tête un homme de sang-froid, il aurait certainement pu traiter avec ces sauvages ennemis, et obtenir leur éloignement à prix d'argent. Mais les Italiens étaient alors divisés comme de nos jours, et toute cette multitude confuse et éplorée ne savait qu'implorer un miracle, quand il aurait fallu parlementer ou combattre.

Les Hongrois ne tardèrent pas à paraître ; leur nombre était formidable, leur aspect menaçant. Ils campèrent autour de la ville et firent quelques préparatifs de siége ou plutôt de blocus, en creusant un large fossé qui interceptait toutes les issues, mais ils ne pouvaient affamer Pavie sans risquer de s'affamer eux-mêmes; ils ne pouvaient pas davantage tenter une attaque étrangère à toutes leurs habitudes guerrières; un assaut, une lutte d'extermination de rue en rue contre des gens dont le désespoir eût sans doute ranimé le courage. Pour en finir d'un seul coup avec ce peuple entassé dans des rues étroites, bordées de constructions en bois, couvertes de chaume, il leur restait une arme terrible, l'incendie ; ce fut celle-là qu'ils employèrent.

Pour accomplir cette œuvre de destruction, ils choisirent une matinée où le temps était clair et sec, et le vent violent. « Au moment où le soleil commençait à dissiper les brouillards des collines environnantes ; » à un signal donné, les barbares commencèrent de toutes parts leur étrange attaque. Au lieu de flèches, c'étaient des sarments de vigne et des branches de pin enflammées qu'ils décochaient sur la ville. Aussi l'incendie éclata tout à coup dans cent endroits avec une violence irrésistible.

Le désastre fut immense. Frodoard parle de quarante-trois églises qui brûlèrent à la fois! Ce qui est certain, c'est qu'un grand nombre d'édifices publics ou privés devinrent la proie des flammes, qu'une foule innombrable de peuple périt également consumée par le feu ou suffoquée par la fumée. L'évêque de Pavie et celui de Verceil furent du nombre des victimes. « Vous eussiez vu, dit Luitprand[1], l'or et l'argent, longtemps conservés dans les réduits les plus secrets, mais que savait bien trouver l'incendie, ruisseler à flots ardents parmi les cadavres; les pierres les plus précieuses, onyx, saphirs, jaspes, topazes, gisant çà et là, sans que personne songeât même à les regarder. Un certain nombre d'habitants se réfugièrent dans des barques sur le Tésin, mais le feu s'y communiquait par les constructions qui bordaient la rive, et semblait poursuivre ses victimes jusqu'au sein des eaux. D'autres voulurent s'enfuir de la ville, mais les Hongrois étaient là, applaudissant à leur œuvre avec une joie féroce, et rejetant à grands coups d'épieux dans l'immense bûcher quiconque tentait de s'échapper. »

Luitprand, encore fort jeune à cette époque, fut témoin oculaire de cette scène de destruction dont il nous a seul transmis les détails. Son récit, empreint d'une émotion profonde, nous apprend minutieusement le jour et l'heure de la catastrophe. Elle eut lieu un samedi, le quatrième jour avant les ides de mars, l'an de Jésus-Christ 924, vers la troisième heure de jour. En terminant sa narration, il recommande aux prières de ses lecteurs les malheureux qui périrent dans cet effroyable incendie.

Suivant Frodoard, deux cents personnes seulement y

[1] L. III, c. 1.

survécurent. Elles ramassèrent dans les ruines embrasées un nombre égal de pièces d'argent pour racheter leur vie. Luitprand dit seulement que, malgré cet affreux désastre, Pavie ne tomba pas dans les mains des barbares, et il attribue cette préservation d'une ruine entière aux prières du bienheureux Syrus, apôtre de Pavie dans les premiers temps du christianisme. Suivant la traduction qu'il reproduit, ce saint, disciple d'Hermagoras, envoyé en Italie par saint Paul, avait prophétisé la destruction d'Aquilée par Attila, et la grandeur future de Pavie, double prédiction justifiée par l'événement. Nous n'avons pas besoin de dire que cet apostolat et ces prophéties sont manifestement apocryphes, et donnent seulement la mesure de l'aveugle et superstitieuse crédulité de cet âge de ténèbres.

Toutefois, le fait de la rançon payée aux Hongrois par les habitants de Pavie n'est nullement invraisemblable, mais à coup sûr le nombre de ces survivants était bien plus considérable que ne le dit Frodoard[1], autrement on ne s'expliquerait ni la promptitude avec laquelle Pavie se

[1] Frodoard est incontestablement bien supérieur à Luitprand par la véracité et la candeur. Mais son témoignage devient contestable, quand il parle d'événements qui se sont passés loin de lui, et sur lesquels il n'a pu se procurer que des renseignements souvent douteux ou confus. C'est ainsi, par exemple, qu'il met l'empereur Bérenger à la tête des Hongrois qui investirent et brûlèrent Pavie.

Pavie ne contenait pas seulement des maisons en bois, mais de vastes et solides constructions qui ne furent certainement pas la proie des flammes, notamment ses remparts et ses tours, le célèbre monastère de la Posterla dont nous avons parlé ailleurs, l'antique église *San Pietro di ciel d'oro* qui subsiste encore, et un grand nombre de logis fortifiés et bâtis qui remontaient à l'époque longobarde, notamment l'habitation même des rois. Moins de six mois après ce désastre, le roi Rodolphe se trouvait à cette résidence, ce qui prouve qu'elle n'avait subi aucun dommage notable.

releva de ses ruines, ni la conduite des Hongrois, qui certainement n'auraient pas renoncé au pillage de tant de richesses laissées à l'abandon, si l'occupation de la ville ne leur eût présenté des difficultés sérieuses, même après l'incendie. On voit combien il eût été plus facile encore de s'entendre avec eux avant ce désastre.

Il paraît que les hordes qui avaient bloqué et incendié Pavie se séparèrent ensuite. Les unes passèrent dans le midi de la Gaule, où elles furent exterminées en détail[1], les autres, chargées de butin, regagnèrent leur pays.

XXXVIII

Après la mort de Bérenger et l'incendie de Pavie, Rodolphe de Bourgogne reparut en Italie, où, cette fois, il ne trouva pas de concurrent.

L'historien ne nous a transmis aucun renseignement bien particulier sur le caractère de ce prince. Toutefois, d'après les événements auxquels il s'est trouvé mêlé, on devine qu'il n'était ni meilleur ni pire que la plupart de ses contemporains. Son élévation au trône attestait de l'ambition et du courage; mais, devenu roi, il ne justifia pas les espérances de ses partisans, et sa chute, dont nous parlerons bientôt, prouve la faiblesse de son caractère et le déréglement de ses mœurs.

Ce prince sensuel et borné fut pourtant l'époux et le père de deux des femmes les plus remarquables de son siècle, la reine Berthe, la célèbre fileuse, et la grande sainte Adélaïde, depuis impératrice d'Allemagne.

[1] Frodoard.

L'apparition de ces deux nobles et radieuses figures élève et console l'âme parmi les sombres horreurs du temps où elles vécurent, et dont nous cherchons à sonder les ténèbres. Peu de souverains, aux meilleures époques de l'histoire ont laissé un souvenir aussi durable, aussi touchant que la *bonne reine Berthe*. Étrangère à toutes les passions mauvaises des grands de la terre, injustement délaissée par les deux princes qui recherchèrent successivement son alliance, Berthe trouva la consolation de ses disgrâces domestiques dans la pratique assidue des deux vertus consolatrices par excellence, le travail et la charité. Son petit royaume de Bourgogne transjurane comprenait, comme on sait, une grande partie des montagnes de l'Helvétie, alors bien autrement sauvages que de nos jours. La résidence habituelle de Rodolphe et de Berthe était à Payerne, petite ville sur le lac de Neuchâtel. Mais on voyait chaque été la pieuse reine, pèlerine et ouvrière infatigable, parcourir les plus rudes sentiers de son montueux royaume, portant fixée à l'arçon de sa selle cette fameuse quenouille, qui devait aller avec elle à l'immortalité! Providence visible des infortunés, elle apparaissait comme un ange de paix et de consolation, là où les puissants d'alors ne passaient d'ordinaire que pour asservir ou détruire.

L'histoire de cet âge ignorant et barbare est devenue une énigme presque indéchiffrable. Le temps a dispersé les ossements des princes et des guerriers, dévoré leurs glaives souillés de sang : il a si bien aboli le souvenir même de leurs passions et de leurs luttes, que les savants ont peine aujourd'hui à retrouver leurs noms, et les limites des États qu'ils se disputaient. Et pourtant le souvenir de la reine Berthe et de sa quenouille est venu intact jusqu'à nous, à travers tant de révolutions et d'années! Bien plus,

cet humble et gracieux nom de femme, symbole de la puissance légitimée, sanctifiée par le travail et la charité, est demeuré l'unique tradition populaire de ce temps de désolation. On a oublié les ravages des Hongrois, les rivalités impitoyables des princes, les orgies des grandes courtisanes italiennes, mais on se rappelle toujours le temps où la *reine Berthe filait*, et faisait revivre momentanément l'âge d'or dans ce siècle de fer. Douce légende, contemporaine de tant de réalités terribles, dont la colère divine a gardé le secret! Oui, c'est bien là un des anneaux de cette chaîne merveilleuse qui relie les vertus de tous les âges, guirlande de fleurs immortelles et suaves, jetée à travers les abîmes, et que nulle tempête ne saurait briser!

L'élévation de Rodolphe et de Berthe au royaume d'Italie ne changea en rien les sentiments de cette pieuse reine. Dans cet accroissement de la puissance et des États de son mari, elle ne vit qu'un champ plus vaste ouvert à son inépuisable charité. L'Italie apprit à son tour à la connaître et à la bénir, et là aussi l'on retrouve le touchant dicton populaire : *al tiempo che Berta filava*[1] *!*

Mais toute grande vertu a sa couronne d'épines en ce monde; et Berthe, plus puissante, n'en devint pas plus heureuse.

Tandis que cette pieuse reine prodiguait ses charités aux indigents qui se pressaient aux portes de ses palais, ou qu'elle allait chercher, sa quenouille à la main, jusque dans leurs humbles demeures, une autre femme se faisait connaître aussi dans le royaume d'Italie, mais d'une manière

[1] Par une méprise inconcevable, M. de Sismondi fait honneur à Berthe de Toscane du proverbe populaire qui consacre la renommée si pure et si durable de la reine Berthe.

bien différente! Elle y acquit bientôt une telle influence, qu'après avoir séduit et dominé Rodolphe lui-même, elle parvint à le détrôner.

Cette femme était la belle et fière Ermengarde, fille d'Adelbert de Toscane et de Berthe, et veuve très-consolable de l'autre Adelbert, marquis d'Ivrée, mort peu de temps après l'avénement de Rodolphe. « La cause de l'influence extraordinaire d'Ermengarde est honteuse à rapporter, dit Luitprand. Cette femme, d'une incontinence extrême, accordait ses faveurs non-seulement à des hommes de haut lignage, mais encore à des gens de basse condition, quand elle y trouvait son intérêt[1]. » Ce fut sans doute grâce à quelque mésalliance de ce genre qu'elle parvint à se saisir de la capitale même du royaume.

La belle Ermengarde, complaisante à l'excès pour ceux dont le dévouement pouvait servir à sa puissance, rebutait sans façon tous les adorateurs inutiles ou nuisibles à ses desseins secrets. Ses galanteries avaient un but tout politique : instrument docile de Berthe sa mère, elle travaillait à sa manière à l'agrandissement de la famille. Il en résulta bientôt une guerre civile, dans laquelle les amants heureux d'Ermengarde prirent parti pour elle, tandis que Lanthbert, archevêque de Milan, et d'autres soupirants rebutés firent cause commune avec le roi Rodolphe. Celui-ci, peu soucieux de la foi conjugale, avait lui-même été, dans les premiers temps de son règne, en très-bonne intelligence avec Ermengarde, si l'on en juge par une donation faite, dès l'an 924, à l'évêque de Parme, à la requête de cette

[1] L., l. III, ch. 2. *Ignobilibus.* Nous avons déjà expliqué comment des affranchis (*aldiones*) ou même des serfs pouvaient, à cette époque, se trouver en fait plus puissants et plus redoutables que des hommes libres.

femme, qui est qualifiée dans l'acte de *conseillère intime* du roi Rodolphe. Frodoard parle aussi de la liaison scandaleuse de Rodolphe avec une autre femme, du vivant de son épouse légitime.

Il était sans doute humiliant pour ce prince de ne devoir la fidélité de ses vassaux, et même celle d'un archevêque, qu'aux rigueurs calculées d'Ermengarde; mais la beauté et la coquetterie de cette femme faisaient faire à tous ceux qui la connaissaient des extravagances inouïes, et Rodolphe lui-même allait en donner un curieux exemple[1].

XXXIX

Rodolphe, ayant rassemblé des forces imposantes, marcha sur Pavie, dont Ermengarde s'était emparée en son absence, et campa à cinq milles de la ville, au confluent du Tésin et du Pô.

Alors Ermengarde, qui sans doute n'était pas en état de soutenir un siége en règle, eut recours à un stratagème aussi original que hardi. Se fiant pleinement au pouvoir de ses charmes et au souvenir qu'avait dû en garder Rodolphe, elle lui envoya une nuit un messager qui se glissa inaperçu dans son camp, en suivant dans une embarcation le cours du fleuve, sur le bord duquel s'élevait la tente royale. Ce messager remit à Rodolphe avec le plus grand mystère une lettre conçue à peu près en ces termes : « Ta liberté,

[1] *Zelo quippe non modico*, dit brutalement Luitprand, *propter Ermengardæ pulchritudinem, juxtà carnis hujus putredinem trahebantur*.

ta vie même sont à ma discrétion. Tous ceux qui semblent te rester encore fidèles m'appartiennent de cœur, et t'auraient déjà livré à moi, si j'avais voulu être complaisante pour eux. » Elle finissait par donner à Rodolphe un rendez-vous pour la nuit suivante, rendez-vous à la fois d'amour et de politique, comme elle aimait à les donner.

« Rodolphe, à la fois charmé et effrayé de cette communication, fit répondre qu'il agirait en toute chose au gré d'Ermengarde. Dès la nuit suivante, il congédie secrètement les gardes qui veillaient autour de sa tente, en abaisse les rideaux, arrange même son lit avec soin, de manière à faire croire qu'il ne l'a pas quitté. Puis il s'embarque, et remonte le fleuve en toute hâte, pour aller trouver Ermengarde.

» Le lendemain matin, les soldats commencent à s'approcher avec précaution de la tente royale; les chefs arrivent à leur tour, et s'étonnent entre eux que le roi dorme si tard, contre son habitude. Enfin ils se décident à faire du bruit pour l'éveiller, comme firent jadis les serviteurs d'Holopherne, dans une circonstance à peu près semblable : point de réponse! Enfin ils pénètrent dans la tente qu'ils trouvent vide!! Le bruit de cette disparition étrange se répand bien vite dans le camp. Le roi est mort, disent les uns; il est enlevé, disent les autres, et personne ne soupçonne la vérité. Tandis qu'ils se livrent aux conjectures les plus contradictoires sur cet événement, le bruit se répand tout à coup que Rodolphe est dans Pavie, qu'il s'est réconcilié avec Ermengarde et ses partisans, et qu'il va venir avec eux attaquer son propre camp. Cette nouvelle cause une panique générale; tous les soldats de Rodolphe s'attendent à le voir reparaître comme ennemi, prennent soudain la fuite, et la frayeur semble leur donner des ailes.

» Ils coururent ainsi jusqu'à Milan... Là l'archevêque Lanthbert, avec l'assentiment de tous les partisans de Rodolphe, devenus ses ennemis acharnés, proposa de décerner la couronne d'Italie au sage et puissant comte de Provence, Hugues, *frère utérin* d'Ermengarde [1]. »

Ainsi s'accomplit cette révolution, l'une des plus étranges dont l'histoire fasse mention. Nous ne la connaissons que par le récit de Luitprand, mais ce récit est clair, détaillé, positif, et d'ailleurs l'autorité de cet écrivain est ici d'autant plus considérable, qu'il parle d'événements arrivés dans son pays et depuis sa naissance. Qu'était devenu Rodolphe pendant cette nuit dont il se promettait tant d'avantage et tant de bonheur, et qui aboutit à une si cruelle mystification? Fut-il du moins indemnisé comme amant du tort qu'on lui faisait comme roi? Sur ce point délicat, nous en sommes réduits aux conjectures. Dans tous les cas, Ermengarde n'abusa pas du moins de ses avantages contre celui qu'elle avait si bien trompé, car on le revit bientôt libre, mais sans sujets et sans armée, obligé de recourir à son beau-père pour tenter de recouvrer son royaume.

L'aventure de Rodolphe et d'Ermengarde rappelle un peu celle de Judith et d'Holopherne. Ici seulement, c'est l'Holopherne bourguignon qui prend la peine de se déranger pour aller trouver Judith, et de plus le dénoûment de cette piquante mystification n'est pas ensanglanté. Cet épisode curieux de l'histoire du xe siècle est un de ceux qui jettent le plus grand jour sur le caractère peu connu de ces aventureuses et brillantes courtisanes, qui régnèrent d'une façon si merveilleuse et si absolue par le seul pouvoir de leurs charmes. Sans doute ces femmes gardaient

[1] L., l. III, ch. 3.

parfois à leurs amants une sorte de loyauté qui n'était pas une de leurs moindres séductions. Pour que Rodolphe ait pu devenir victime d'une semblable déception, il faut bien admettre que, malgré les débordements d'Ermengarde, on ne pouvait la soupçonner d'une trahison vulgaire; le piége eût été trop grossier. Elle respecta, en effet, sa liberté et sa vie, mais elle le tua en quelque sorte moralement, en le brouillant sans retour avec ses plus fidèles amis. Elle devint ainsi la cause principale de l'élévation de son frère, qui n'eût jamais réussi peut-être à obtenir la couronne d'Italie, sans les bizarres démarches de sa sœur.

« Rodolphe, se voyant abandonné de tout le monde à la suite de sa mésaventure, alla demander du secours à son beau-père Burchard, duc de Souabe et d'Alsace [1]. Celui-ci assembla aussitôt une troupe nombreuse, et prit avec son gendre la route d'Italie par le mont Joux et le val d'Aoste. Quand ils eurent atteint Ivrée, la ville d'Ermengarde, où sans doute ils n'entrèrent pas, Burchard dit à son gendre : « Je pense qu'il serait convenable que j'aille en avant jusqu'à Milan avec une escorte peu nombreuse, et sans montrer de dispositions hostiles. Je pourrai ainsi examiner la ville, et connaître les dispositions de ses habitants. »

» Il vint en effet jusqu'aux portes de Milan ; mais avant d'y entrer, il se détourna pour aller faire ses dévotions à l'église de Saint-Laurent, située alors près des murs de la ville. Cette église avait été récemment fortifiée avec soin, dans la prévision d'une nouvelle invasion des Hongrois. Aussi présuma-t-on que la dévotion n'était pas l'unique but de cette excursion, que Burchard voulait se rendre compte

[1] Burchard, dont on ignore l'origine, était duc de Souabe depuis l'an 916, et venait de recevoir l'investiture du duché d'Alsace des mains du roi de Germanie, Henri l'Oiseleur.

des moyens de se saisir plus tard de cette forteresse, dont la possession lui eût assujetti Milan et tout le pays d'alentour.

» Au sortir de l'église, comme la petite troupe chevauchait le long des murs mêmes de la ville, Burchard dit aux siens dans la langue de leur pays : « Si je ne force pas les Italiens à m'obéir à moi seul, comme un bon cheval obéit à l'éperon, si je ne les arrache pas aux embrassements de leurs viles courtisanes[1], je ne m'appelle pas Burchard. Et quant à la hauteur et à la force de ce rempart, dans lequel ils mettent leur confiance, je m'en moque ; ce dard porte assez loin pour les y atteindre et les en précipiter. »

» Le bon duc s'exprimait ainsi en toute liberté, ne pensant pas qu'aucun des curieux rassemblés sur son passage pût connaître la langue teutonique. Malheureusement pour lui il y avait là un misérable couvert de haillons, auquel personne ne faisait attention, qui comprit parfaitement tout ce qu'avait dit Burchard, et s'en alla bien vite le répéter à l'archevêque Lanthbert. Celui-ci, homme d'esprit et de sang-froid, se garda bien de faire mauvaise mine à Burchard, qui arriva peu de moments après. Il le reçut au contraire avec une courtoisie singulière, et lui fit même chasser un cerf dans son parc réservé[2], faveur exceptionnelle, qu'il n'accordait qu'à ses plus intimes amis. Mais, pendant la chasse, il fit prévenir en hâte les gens de Pavie et d'autres princes d'Italie, afin qu'ils guettassent Bur-

[1] Le texte de notre auteur est bien autrement énergique. *Si Italienses non fecero informes equas caballicare.*

[2] *Brolio*, mot d'origine tudesque, implanté dans la basse latinité. On voit à Dresde le palais et la terrasse de *Brühl*. Plusieurs localités en France portent encore le nom de Breuil.

chard au retour, et le retint assez pour leur donner le temps de se mettre en mesure.

» Burchard, en quittant Milan, arriva le même jour à Novarre pour y passer la nuit. Comme il en sortait au petit jour, une troupe nombreuse d'hommes armés fondit sur son escorte. Il voulut s'enfuir, mais son cheval s'abattit et le jeta dans le fossé de la ville, où il fut aussitôt percé de mille coups[1]. Ses gens cherchèrent un asile dans l'église de Saint-Gaudence, mais les Italiens, encore tout furieux des menaces et de l'insolence de Burchard, brisèrent les portes de l'église, et massacrèrent tout ce qui s'y trouvait, même ceux qui s'étaient réfugiés sous l'autel. Rodolphe, apprenant la mort de son beau-père, jugea la partie définitivement perdue, et se retira en toute hâte dans ses anciens États. »

On reconnaît dans ce récit la convoitise héréditaire de la race germanique à l'aspect du beau ciel et des riantes cultures de l'Italie, où la nature semble voiler les deuils de tant de siècles sous une fête éternelle. Mais Burchard, en succombant, léguait à ses descendants la vengeance ; le gendre et les descendants de la pieuse reine Berthe, les OTHONS, devaient régner plus tard dans ce pays, où le sang de leur aïeul avait coulé.

N'est-ce pas aussi une figure curieuse, sinon édifiante, que cet archevêque de Milan, si grand amateur de chasse et de bien d'autres divertissements plus ou moins profanes,

[1] La chronique de S. Gal met cet événement à la date du 2 mai 926, mais en se bornant à dire que le duc Burchard mourut d'une chute de cheval en Italie. Frodoard raconte cet événement comme Luitprand, mais il dit expressément que Burchard fut tué par *les enfants de Berthe*, c'est-à-dire par les gens d'Ermengarde et de Gui, duc de Toscane. Berthe était déjà morte depuis quelques mois. (Voyez ci-après.)

et disposant de la couronne d'Italie au gré d'une femme impudique? Et pourtant ne méprisons pas trop ces mœurs étranges, à la fois dissolues et brutales! L'amour, qui rend l'homme tantôt si méprisable et tantôt si grand, remplit plus d'une page de l'histoire du monde, et le xe siècle n'est pas le seul qui ait vu des courtisanes despotes, et des existences royales à la merci du caprice d'une femme!

XL

Hugues, fils aîné de Berthe, comte et régent de Provence, était exactement instruit de tout ce qui se préparait en sa faveur. Dans la charte de fondation du monastère de Saint-Pierre à Vienne, il ne prend encore que le titre de comte; il exprime sa reconnaissance pour les honneurs suprêmes auxquels Dieu l'élève [1], et ces expressions emphatiques se rapportent évidemment à ce qui se passait en Italie. Mais c'était plutôt à la colère de Dieu qu'à sa clémence qu'il fallait rapporter cette fortune surprenante de Hugues, qui avait coûté à sa mère trente années de crimes et de perfidies.

Le vœu de l'ambitieuse fille de Waldrade allait donc enfin s'accomplir! Après avoir soutenu et trahi tour à tour les princes qui depuis trente ans se disputaient l'Italie, usant et abusant de tous les moyens, même de son propre honneur et de celui de sa fille, elle en était enfin venue à

[1] *Tanti honoris celsitudine sublimatum.*

ses fins. Hugues était solennellement appelé au royaume d'Italie, et c'était un des plus hauts dignitaires ecclésiastiques de ce pays qui prenait l'initiative de cet appel, donnant ainsi un démenti solennel aux préjugés religieux qui l'avaient jusque-là écarté du trône. Il y montait dans toute la force de l'âge, avec le renom et l'autorité que lui donnaient ses vingt années d'exercice du pouvoir souverain dans les États de Louis l'Aveugle.

Il fit voile vers la Toscane aussitôt qu'il eut reçu le message de l'archevêque de Milan. Tandis qu'un vent favorable poussait ses navires vers la côte de Toscane, Burchard succombait à Novarre, Rodolphe s'enfuyait pour toujours. En touchant le sol italien, Hugues n'avait plus d'ennemis.

Il débarqua donc dans les États de sa mère, mais il n'avait plus à voir que son tombeau. Dieu n'avait pas permis que la fille de Waldrade jouît de la plénitude de ce triomphe si âprement convoité : Berthe de Toscane était morte à Lucques depuis quelques mois[1]. On lisait et on peut lire encore sur sa pierre tombale placée aujourd'hui à l'entrée de la cathédrale de Lucques, ainsi que celle d'Adelbert, cette inscription funèbre, dans laquelle nous retrouvons, à travers de menteuses hyperboles, quelques appréciations vraies sur le caractère et la vie de cette femme extraordinaire :

« Ci-gît le corps de la *grande comtesse* Berthe, femme illustre par sa naissance, sa piété et *sa bonté*, épouse du duc Adelbert. Fille du roi Lother, elle descendait de la noble race des rois franks, et comptait parmi ses aïeux le grand Karle lui-même. Elle fut renommée pour sa beauté, plus

[1] Le 8 mars 925. (V. *Éclaircissements*, XIX)

encore pour son esprit et ses *vertus*. Elle fut heureuse, toujours heureuse, *tant qu'elle vécut en ce monde*[1]; nul ennemi ne put jamais prévaloir contre elle. Elle exerçait par sa sagesse une influence souveraine sur le gouvernement d'États nombreux, *et l'on voyait les comtes accourir de toutes parts auprès d'elle, attirés par le charme tout puissant de son entretien*[2]. Elle fut la mère et la providence des exilés, et exerça magnifiquement l'hospitalité : par sa sagesse, sa prudence et son énergie, elle fut *l'honneur* et la lumière de l'Italie. De l'Occident à l'Orient s'élèvent des gémissements sur cette mort ; la France, la Grèce, l'Italie, la Corse, la Sardaigne pleurent Berthe la grande comtesse. Vous qui lisez ces vers, priez le Seigneur qu'il lui accorde le repos éternel. »

L'homme ne saurait pénétrer tous les secrets de la clémence divine, mais ce que nous savons de la vie de cette grande coupable permet au moins de douter qu'une semblable prière ait été exaucée. Peu de femmes ont été plus heureusement douées que celle-là ; aucune peut-être n'a fait un usage plus criminel des dons merveilleux qui lui étaient échus en partage ; du génie, de la beauté, de la grâce, de tout ce qui peut assurer aux femmes une influence irrésistible et souveraine.

Elle laissait cinq enfants, dont nous avons déjà parlé : Hugues et Boson, de Thibaut, son premier mari ; Gui, Lambert et Ermengarde, enfants d'Adelbert. Gui, l'aîné de ceux-ci, fut confirmé par le nouveau roi, son frère utérin, dans le gouvernement de la Toscane. Ce prince épousa la

[1] *Permansit felix, seclo dùm vixit in isto.*

[2] *Partibus ex multis multi comites veniebant*
Mellifluum cujus quærere colloquium

veuve d'Albéric de Spolette, la trop fameuse Marozie ; mais on ne sait pas positivement si cette union est antérieure ou non à la mort de Berthe. Ce qui est certain, c'est qu'elle rendit Gui assez puissant pour n'avoir rien à craindre de la jalousie du roi son frère, qui en effet n'entreprit rien contre Gui, et ne se mêla même jamais des affaires de l'Italie méridionale et de Rome, tant que ce prince vécut.

Ainsi Gui, docile aux inspirations maternelles, s'était uni sans scrupule à une femme plus âgée que lui, déjà célèbre depuis plus de quinze ans pour sa vie scandaleuse, et mère de *quatre fils* (sans compter les filles), dont la légitimité était plus que douteuse !

Cette union étrange paraît néanmoins s'être accomplie sans remords et presque sans scandale, tant était grande la corruption de ce siècle. A voir l'indifférence stoïque des contemporains devant de pareilles monstruosités, il semble que la conscience humaine était obscurcie comme l'intelligence. Quiconque avait en main la force pouvait se permettre, ou plutôt *avait droit* à tout ce qui pouvait servir ses intérêts et satisfaire ses passions.

La fille de Waldrade dut mourir contente. L'élévation de son fils Hugues à la royauté, déjà presque assurée par ses soins et ceux d'Ermengarde ; l'union prochaine, peut-être même accomplie, d'un autre de ses fils avec l'impure et puissante Marozie, semblaient assurer pour longtemps à sa nombreuse postérité la puissance, la richesse ; le bonheur enfin, tel que des âmes ainsi faites pouvaient le comprendre ! Mais Berthe ne prévoyait pas quelles déceptions terribles réservait l'avenir à l'ambitieuse espérance qu'elle emportait dans la tombe. Elle ne prévoyait pas qu'en peu d'années ce fils aîné, objet d'une prédilection si passionnée, allait devenir l'ennemi, le persécuteur impitoyable de sa

propre famille; qu'il devait ensuite, par un juste retour, devenir victime après avoir été bourreau. Le plus grand châtiment des méchants, dans ce « monde voilé » où les attend la justice de Dieu, ne serait-ce pas de conserver toutes les passions criminelles dont ils s'inspiraient ici-bas, et d'assister, témoins invisibles et impuissants, à l'anéantissement des travaux et des espérances d'une vie coupable ?

QUATRIEME PARTIE,

HUGUES, ROI D'ITALIE

XLI

Luitprand commence par un magnifique éloge l'histoire de Hugues, roi d'Italie, fils de Berthe de Toscane, et petit-fils de Waldrade. « Ce fut, dit-il, un prince vaillant, prudent et sage, zélé pour la gloire de Dieu et les intérêts de l'église. Il aimait et honorait les hommes savants et pieux, et montrait une vive sollicitude pour les pauvres. Mais sa passion immodérée pour les femmes ternissait toutes ses *vertus.* » Luitprand s'est trop souvenu, en écrivant ces lignes, qu'il avait été protégé par Hugues, et persécuté par son successeur. On verra, par le récit même de notre auteur, que le mot de *vertu* n'est nullement convenable ici. Hugues alliait à des facultés remarquables, à une pénétration d'esprit et une persistance d'idées rares dans son siècle, une profonde dépravation de cœur et un impitoyable égoïsme. C'était, pour tout dire en un mot, le digne fils de la *grande comtesse.*

Ce prince était déjà veuf à cette époque d'une femme nommée Guille, et connue seulement par la mention qu'en fait la charte de fondation de l'église de Vienne, dont

nous avons déjà parlé. Il en avait épousé une seconde, de noble race teutonique, nommée Alda, dont il avait un fils nommé Lother, comme son aïeul maternel et une fille, nommée Alda, comme sa mère. Il avait eu aussi d'une concubine, également de sang noble et probablement du même pays, un fils naturel nommé Hubert[1], auquel il donna plus tard la Toscane.

Tout semblait présager à Hugues une domination paisible. A peine débarqué, il reçut à Pise des envoyés du pape Jean X, et de la plupart des princes italiens. De là il se rendit à Pavie, où les habitants le reçurent avec enthousiasme. Ils étaient loin de prévoir alors tout le mal qu'il devait leur faire un jour! Après avoir été couronné solennellement dans cette capitale de la haute Italie, il eut à Mantoue une entrevue amicale avec le pape. L'accueil fait à Hugues par les populations de la haute Italie fut tel, que plusieurs siècles après on disait encore proverbialement en Provence, *traité comme le roi Hugon*, pour indiquer une réception empressée et brillante[2].

Mais Hugues, depuis plus de vingt ans spectateur intéressé des révolutions de ce pays, se méfiait avec raison de la versatilité italienne. Il songea donc de suite à prendre toutes ses précautions pour s'affermir sur le trône, et éviter le sort funeste de ses prédécesseurs. Craignant de nouvelles tentatives de la part de Rodolphe, il se ménagea un allié puissant, en faisant alliance avec le roi de Germanie, Henri l'Oiseleur, déjà fameux, même au delà des Alpes, par ses exploits et son courage. Sans reconnaître formellement la

[1] Du nom de son aïeul paternel, frère de la reine Theutberge. (Voyez notre première partie.)

[2] D. Bouche, Histoire de Provence.

suzeraineté de ce prince, Hugues se concilia sa bienveillance par des présents considérables. Il noua aussi des relations diplomatiques avec Constantinople.

« Les Grecs, dit Luitprand, étaient alors gouvernés par l'empereur Romain, prince *doué de toutes les vertus.* » Notre auteur était disposé dans ce moment-là à voir des vertus partout. Il fallait de la bonne volonté pour trouver tant de perfections à ce Romain Lécapène, qui, élevé par ses intrigues autant que par son mérite aux plus hautes dignités de l'État, s'était fait associer de force à l'empire par le jeune Constantin Porphyrogénète, fils de Léon le Philosophe, et gouvernait seul en maître absolu, prenant le pas dans toutes les cérémonies publiques sur son souverain légitime, qu'il tenait habituellement relégué dans un appartement retiré du palais, où il le laissait même quelquefois manquer du nécessaire[1].

Hugues choisit pour ambassadeur auprès de Romain le père même de Luitprand, « bien digne de cette haute faveur par sa probité et son éloquence, » à ce qu'affirme son fils. Si cet ambassadeur n'avait pas su manier d'autres armes que la parole, il ne serait jamais arrivé jusqu'à Constantinople. Après avoir fait la plus grande partie du voyage par mer, il débarqua à Thessalonique, et poursuivait sa route par terre, quand il fut attaqué par une horde de Slaves (*Schlavi*). Ces peuples encore païens habitaient la rive droite du Danube, mais faisaient de fréquentes excursions sur le territoire de l'empire, et jusque dans les en-

[1] A l'époque où le père de notre historien fut envoyé en mission auprès de Romain Lécapène, le jeune Constantin était tenu en chartre privée, passant toutes ses journées à prier et à enluminer des livres d'heures, qu'il était obligé de vendre pour pourvoir à sa subsistance. (Luit., l. III, c. 37.)

virons de Constantinople. L'ambassadeur de Hugues et sa suite reçurent vigoureusement ces pillards, en tuèrent plusieurs, et eurent même la chance de prendre les chefs de la troupe, qu'ils emmenèrent avec eux.

Ils arrivèrent bientôt à Constantinople, où le bruit de cet exploit les avait précédés, et trouvèrent l'empereur parfaitement disposé à leur égard. Malheureusement un incident burlesque pensa tout gâter à la première audience. Parmi les présents du roi Hugues figuraient deux énormes chiens d'une espèce inconnue aux Grecs : probablement de ces terribles chiens de Germanie, dressés à chasser le sanglier et l'aurochs. Ces animaux prirent, à ce qu'il paraît, l'empereur orné de sa pourpre pour une nouvelle espèce de gibier, lui sautèrent à la gorge et faillirent l'étrangler.

« Ce prince, dit Luitprand, fit néanmoins un accueil très-gracieux à mon père, et parut *charmé des cadeaux* du roi Hugues, mais plus encore des prisonniers slaves que mon père lui présenta en même temps. Il reçut à son tour un présent magnifique, et retourna fort satisfait auprès du roi Hugues. Mais peu de jours après, se sentant gravement indisposé, il se retira dans un monastère, où il prit l'habit religieux. Au bout de quinze jours, il rendit son âme à Dieu, me laissant orphelin en bas âge. »

Il paraît que, malgré l'irrévérence de ses chiens, cet ambassadeur avait laissé un bon souvenir à Constantinople, et on verra ce souvenir profiter plus tard à son fils.

XLII

Les premières années du règne de Hugues furent assez paisibles, en ce sens que nul concurrent ne s'éleva d'abord contre lui. Mais il n'en eut pas moins de fâcheux moments à passer, si l'on en juge par le récit fort détaillé que fait Luitprand d'une émeute qui eut lieu à Pavie, et qui faillit coûter la vie au roi.

« Vers cette époque, dit notre historien, c'est-à-dire peu de temps après la mort de son père, le pouvoir judiciaire était exercé à Pavie par deux hommes très-puissants, Gualbert, et un certain Gézon, *dont le prénom était Everhard,* » signe d'origine germanique. On sait que depuis les conquêtes de Charlemagne la justice était administrée en Italie conformément à la loi franke, entée sur l'ancien droit longobard. (V. *Éclaircissements.*) Les termes un peu vagues de notre auteur nous permettent cependant de reconnaître dans ces deux chefs de Pavie des *scabini* ou *scavini*, échevins ou assesseurs.

Ces échevins étaient des hommes réputés comme « nobles, sages et craignant Dieu, » élus, selon toute apparence, pour plusieurs années, dans les assemblées de district, composées de tous les habitants libres sous la présidence de leur comte. Ces assemblées (*placita generalia legitima*) se réunissaient ou du moins devaient se réunir, conformément aux ordonnances de Louis le Débonnaire, de dix-huit semaines en dix-huit semaines. Les fonctions de ces échevins ou assesseurs consistaient à *assister* en effet le comte ou ses représentants dans l'administration de la justice, soit dans les causes les plus graves, qui se portaient aux grandes

assemblées dont nous venons de parler, assemblées solennelles que le comte était tenu de présider lui-même, soit dans celles d'une moindre importance, qui se jugeaient aux assemblées locales et convoquées *ad hoc* par le comte ou ses représentants [1].

On comprend l'importance de cette institution élective, seul contrepoids à l'autorité despotique du prince et des grands vassaux, seule garantie civile que la barbarie de ce temps laissât aux gouvernés d'origine libre contre les caprices des gouvernants. Leur élection était en effet l'œuvre de tous les hommes libres, sans distinction, propriétaires ou non, y compris les membres des corps et métiers dans les villes, et les cultivateurs dans les campagnes.

L'échevinage était donc une magistrature populaire, dans le sens le plus large et le plus libéral de ce mot. La mission des échevins, c'était la protection légale, pacifique du faible contre le fort. Quel autre appui auraient trouvé les cultivateurs métayers (*massaricii*) contre les vexations tyranniques auxquelles donnait lieu l'exercice des droits d'un propriétaire trop souvent avide et impitoyable autant que puissant, de l'*herbaticum* ou du *terraticum* par exemple, qui leur enlevaient à cette époque le tiers au moins de leurs récoltes et de leurs bestiaux? La protection de l'échevinage n'était pas moins précieuse aux gens des villes, souvent accablés de charges non moins lourdes, comme les pré-

[1] Les affaires concernant la vie, la liberté ou un bien immeuble, ne pouvaient être jugées que dans les grandes assemblées. Dans tous les procès-verbaux de ces assemblées, on voit figurer parmi les signataires un certain nombre de *scavini*, immédiatement après les *juges* proprement dits (*judices*), qui étaient à la nomination du comte lui-même. On a même retrouvé quelques décisions sur des litiges de moindre importance, rendues par les *scavini* seuls. (V. *Éclaircissements.*)

sents de fêtes (*salutes*), le *plateaticum* (impôt des marchés), les redevances en nature fournies aux évêques et aux seigneurs en produits de chaque industrie [1].

La plupart des monuments judiciaires de cet âge ont péri, mais il est permis de croire que cette intervention de magistrats électifs a eu son utilité, comme elle avait sa raison d'être, que souvent des hommes nobles et riches surent justifier la confiance de leurs compatriotes, et faire un digne usage de leur puissance et de leur richesse, en faisant prévaloir les droits et l'intérêt des opprimés. L'histoire est incomplète et capricieuse comme l'homme lui-même. Trop souvent le bien s'accomplit en silence, ne laissant aucune trace dans la mémoire des peuples, tandis que les grands crimes et les grandes batailles réveillent toujours quelque lointain et sinistre écho.

Gualbert et Gézon, dont parle ici notre auteur, étaient donc évidemment deux juges électifs ou échevins de Pavie, et y jouissaient d'une popularité exceptionnelle, en raison de leur rang élevé, et du zèle qu'ils mettaient à protéger les habitants contre toutes les vexations des gens du roi et de l'autorité ecclésiastique. Gualbert, le plus riche et le plus puissant des deux, était aussi le plus digne, par son caractère et sa position, du crédit dont il jouissait. Il avait su se créer des relations importantes parmi ceux-là même dont il avait à réprimer les exactions. Il tenait à la fois au clergé par son fils Pierre, auquel il avait fait obtenir le riche épiscopat de Côme, et à l'entourage royal par Gislebert, comte

[1] Il est probable que sans cette institution protectrice, les plus justes réclamations n'auraient jamais eu la moindre chance, non-seulement d'être accueillies, mais même d'être présentées. Nul homme libre non propriétaire ne pouvait ester en justice sans donner caution. N'est-il pas vraisemblable qu'ils se faisaient cautionner par les échevins?

du palais, époux de sa fille Roza [1]. Mais son gendre était mort à l'époque où se passèrent les événements que nous allons rapporter [2].

Luitprand fait un portrait hideux de Gézon, collègue et parent éloigné de Gualbert. « C'était, dit-il, un homme ambitieux, avide, séditieux, envieux, contempteur de la justice et des préceptes divins : c'était en un mot un nouveau Catilina, déshonorant par ses vices sa noble origine, et qui voulait traiter le roi Hugues comme Catilina voulut jadis traiter Cicéron. » Nous verrons bientôt que ce Gézon était ou devint plus tard l'ennemi personnel de Luitprand et de sa famille, ce qui permet de suspecter d'exagération cette longue kyrielle d'épithètes désobligeantes. Ce qui est incontestable, c'est que Gézon était un véritable tribun du peuple, plus fougueux et plus violent en toute chose que son collègue.

« Ces deux hommes exerçaient dans Pavie une influence presque souveraine ; tous les habitants avaient en eux une extrême confiance, au point de remettre à leur arbitrage toutes les contestations qui s'élevaient entre eux. » Seule-

[1] Le comte du palais, qui résidait ordinairement à Pavie, était le premier personnage judiciaire du royaume. Il représentait le roi dans le palatinat royal ; en son absence, il avait l'autorité de le suppléer dans toutes les affaires, sauf celles qui concernaient les évêques, comtes et autres officiers immédiatement soumis au Roi, pour lesquelles il lui fallait une délégation formelle et spéciale. On comprend combien l'influence d'un tel personnage avait dû augmenter celle de Gualbert.

[2] Luitprand dit même que sa fille était morte aussi ; mais comme nous verrons reparaître Roza, fille de Gualbert, comme une des favorites du roi Hugues, il est plus vraisemblable d'admettre ici une inadvertance de l'auteur, que de supposer que Gualbert eût deux filles du même nom.

Ce Gislebert, dont le nom figure dans plusieurs diplômes de Rodolphe, est évidemment celui dont il a été question précédemment, l'un des chefs de la dernière révolte contre Bérenger.

ment Gualbert était surtout l'homme des gens les plus paisibles, des *conservateurs* du temps, tandis que Gézon était l'idole des jeunes gens et de la populace.

« Un jour donc que le roi Hugues était venu sans défiance à Pavie avec une suite peu nombreuse, Gézon excita contre lui un soulèvement général. Le roi était fort en peine, car il voyait son palais cerné par la foule dont l'attitude était menaçante, et il savait que les chefs de l'émeute étaient rassemblés chez Gualbert, et qu'on y proposait des mesures extrêmes. Gézon, soutenu par les plus violents, ne parlait de rien moins que de forcer les portes du palais et de tuer le roi; Gualbert et les modérés s'y opposaient. Le roi, sentant bien qu'il n'était pas le plus fort, s'empressa de faire des avances, et envoya une députation aux factieux, leur promettant le redressement immédiat et entier de tous leurs griefs. » Ces griefs, sur lesquels Luitprand ne s'explique pas, étaient sans doute l'établissement d'un nouvel impôt, ou des abus dans la perception de quelque redevance d'usage à l'arrivée du monarque[1]. Quoi qu'il en soit, le message de Hugues était conçu dans des termes si conciliants et même si humbles, qu'il adoucit sensiblement les esprits, et fit prévaloir le parti de la modération. Gézon seul persévéra jusqu'au bout dans ses dispositions violentes, s'écriant que les concessions du roi n'étaient qu'une feinte, que bientôt ils verseraient tous des larmes de sang pour l'avoir laissé échapper; mais on ne l'écouta plus. « Les messagers du roi, qui avaient assisté à toute cette discussion, allèrent lui rapporter ce qu'ils avaient vu et entendu. »

[1] On peut conjecturer aussi, par ce qui se passa depuis, que les habitants de Pavie étaient alors fort courroucés contre leur évêque, et par suite contre Hugues, qui, comme nous le verrons plus tard, soutenait et fortifiait en toute occasion le pouvoir et les priviléges du clergé.

XLIII

Hugues put enfin quitter son palais ; il monta à cheval et sortit, le sourire aux lèvres et la rage dans le cœur. Il marcha lentement à travers les rues, poursuivi par les acclamations des factieux, plus odieuses à ses oreilles que leurs cris de menace et de mort. Il franchit enfin la porte de la ville avec un geste bienveillant d'adieu, mais il ne fut pas plus tôt dans la campagne, qu'il s'élança de toute la vitesse de son cheval, et ne s'arrêta qu'en un lieu sûr, où son premier soin fut d'appeler à lui ses hommes d'armes et de préparer sa vengeance.

Cette vengeance, à vrai dire, n'était pas facile à exercer dans une cité telle que Pavie, contre deux hommes si puissants et si populaires. Huges sentait qu'il fallait user de ruse, et ne savait à quel moyen s'arrêter, quand il vit venir à lui un comte, nommé Samson, ennemi juré d'un des chefs populaires, d'Everard Gézon.

« Le comte Samson aborda le roi, et lui parla ainsi : « Je te vois préoccupé et irrité de ce qui vient de se passer à Pavie. J'ai trouvé un moyen sûr de prendre ces traîtres dans leurs propres filets. Mais avant que je m'en explique en ta présence, jure-moi qu'en cas de succès tu me livreras tous les biens de Gézon, et surtout sa personne. »

« Après que le roi eût prêté ce serment, Samson lui dit : « Tu sais que l'évêque de Pavie, Léon, est mal avec Gualbert et Gézon, qui ne cherchent qu'à le contredire en toute chose. Tu sais également qu'il est d'usage que les habitants notables de la ville sortent en grande cérémonie

au devant du roi, lorsqu'il vient à Pavie. Tu n'as qu'à t'entendre secrètement avec l'évêque. Lorsque nous approcherons de la ville et qu'ils seront sortis à notre rencontre, qu'il fasse fermer de suite toutes les portes de la ville et qu'il s'empare des clés. Ils ne pourront ainsi ni se réfugier dans la ville, ni en recevoir du secours, et leur affaire sera bientôt faite. »

Hugues suivit en tout point l'avis de son vassal. Toutefois, bien que Luitprand n'en dise rien, il est vraisemblable qu'il se passa quelque temps entre le départ et le retour de Hugues, et que dans cet intervalle le roi ne négligea rien pour faire croire aux habitants de Pavie qu'il avait complétement oublié le passé. Il n'y réussit que trop bien; Gézon lui-même se crut pardonné, et sortit avec les autres au devant du roi, sans prendre la moindre précaution.

Tout se passa comme l'avait prévu Samson. Tandis que l'évêque, fidèle complice de la trahison royale, refermait les portes de la ville derrière ses concitoyens, ceux-ci, pris au dépourvu en rase campagne, furent facilement saisis par les hommes d'armes du roi. Celui-ci tint parole au comte qui avait si bien servi sa vengeance; il lui livra sur-le-champ Gézon. Samson, trop cruel pour se contenter de la mort de son ennemi, lui fit crever les yeux et couper la langue, « cette langue blasphématrice qui avait menacé le roi. » « Mais, ajoute charitablement Luitprand, si ce traître fut ainsi privé de la vue, *par malheur* il ne perdit pas complétement l'usage de la parole. La cécité même semble avoir prolongé la vie de ce nouveau Tirésias[1] ! Il vit en-

[1] Ici, pour récréer sans doute quelque peu le bon évêque d'Elvire, dans la lecture de cette sombre histoire, Luitprand lui raconte tout au long, en deux langues successivement (grecque et latine), et sans omettre le moindre détail, l'apologue assez graveleux de Tirésias.

core au moment où j'écris, et il a fait bien du mal, *avec son reste de langue*, à des gens qui valaient mieux que lui ! »

Tous les biens de ce malheureux mutilé furent abandonnés à son ennemi. Beaucoup d'autres habitants riches, qui avaient pris une part plus ou moins directe à l'émeute, ne recouvrèrent la liberté qu'au prix de fortes rançons, qui allèrent grossir le trésor royal.

Le sort de Gualbert ne fut pas moins déplorable que celui de son collègue. Hugues, aussi avide d'argent que de vengeance, oublia que Gualbert avait protégé ses jours; il ne se souvint que de la part qu'il avait prise à la rébellion, et surtout de son immense fortune (*thesaurus infinitus*). C'était là son crime véritable, irrémissible ; aussi son procès ne fut pas long. Il eut la tête tranchée dès le lendemain de la rentrée du roi. On fit main basse sur toutes ses richesses, et comme on soupçonnait encore quelque cachette, on tortura impitoyablement sa veuve à plusieurs reprises pour lui en arracher l'aveu. Enfin, pour comble d'outrage, sa fille elle-même fut considérée comme une part du butin, et forcée de subir les embrassements du roi encore teint du sang de son père ! Tel était ce monarque *pieux et sage* dont Luitprand n'a pas craint de faire l'éloge !

La conclusion de ce récit n'est pas moins curieuse : « Cet événement, dit-il, donna beaucoup de consistance à l'autorité royale, non-seulement à Pavie, mais dans toute l'Italie. Ces peuples, trop accoutumés depuis longtemps à mépriser leurs rois, apprirent à craindre celui-là et à lui obéir ! »

Ce fut ainsi que le roi Hugues parvint à dompter l'esprit de mutinerie obstinée de cette grande cité, qui avait tour à tour soutenu et trahi depuis quarante ans tous les préten-

dants à la royauté : Gui, Lambert, Arnoul, Bérenger, Rodolphe et Hugues lui-même. Il est facile de reconnaître que Pavie avait acquis, pendant cette période d'anarchie, une sorte d'indépendance de fait, incompatible avec le fonctionnement régulier du pouvoir royal. Sans doute il était naturel qu'un prince jaloux de son autorité songeât à mettre fin à cette insubordination permanente ; que, sorti de Pavie comme un criminel gracié, il songeât à y rentrer en maître ; mais ce n'en est pas moins un tableau odieux que celui de ce triomphe obtenu par une trahison concertée entre un évêque et un souverain, triomphe souillé par d'abominables excès. On regrette de ne pouvoir pas mieux connaître la véritable cause de cette émeute, les griefs peut-être fondés des victimes de ce guet-apens royal, afin de pouvoir flétrir plus énergiquement leurs bourreaux !

Toutes les passions hideuses de ce temps se résument dans le triste épisode que nous venons de raconter : hypocrisie et bassesse dans le péril, mépris de la foi jurée, raffinements impitoyables dans la vengeance, orgie infâme, où la débauche et la cupidité trépignent ensemble dans le sang ! Ce qui n'est pas moins révoltant peut-être, c'est la manière impassible et presque élogieuse dont Luitprand raconte cette histoire ; ce sont surtout ses imprécations féroces contre Gézon, et sa langue trop imparfaitement mutilée. Il n'a pas conduit son récit assez loin pour nous faire connaître en détail ses griefs personnels contre Gézon, mais on devine facilement que ce personnage, victime de Hugues et de ses séides, dut jouir d'un grand crédit auprès de Bérenger II, ennemi et successeur de ce prince, et qu'il fut un des principaux auteurs des disgrâces de Luitprand et de sa famille. Le langage de notre auteur dans cette circonstance n'en est pas moins odieux. Cette ran-

cune impitoyable sied mal à un clerc qui cite à tout propos l'Évangile, mais qui semble n'y avoir jamais vu le précepte du pardon des injures.

XLIV

Nous allons maintenant voir entrer en scène un nouveau personnage, assurément l'un des plus remarquables de ce siècle par son érudition, son intelligence et les péripéties romanesques de sa vie. Luitprand ne parle, il est vrai, qu'incidemment et avec une sorte d'indifférence du moine Rathier (Rather), mais cette indifférence est injuste, et l'on trouvera assurément quelque intérêt dans les aventures peu connues de ce religieux, qui, fils d'un artisan obscur, osa aspirer aux plus hautes dignités ecclésiastiques, devenues dans ce siècle l'apanage presque exclusif des familles nobles et puissantes, et y parvint à force d'intelligence, de persévérance et d'audace. On y verra aussi, et c'est là un enseignement utile à toutes les époques, que ces qualités nécessaires pour s'élever à de hautes positions ne suffisent pas pour s'y maintenir, et peuvent même devenir alors plus nuisibles qu'utiles, quand elles ne sont pas réglées par un jugement sain, par un juste discernement de ce que la passion réclame, et de ce qu'autorise la raison.

Rather, fils d'un charpentier de Liége, fut admis fort jeune au célèbre monastère de Lobes. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer par une intelligence et une ardeur pour l'étude peu communes à cette époque. Aussi fut-il bientôt cité comme une des lumières de cette abbaye, l'un des rares asiles de la science et de la discipline au xe siècle.

Vers l'an 920, après la mort d'Étienne évêque de Liége[1], deux compétiteurs se disputèrent son épiscopat. L'un était Richer, abbé de Pruïm et de Stavelo, élu par la majorité du clergé et du peuple liégeois, et l'autre Hilduin, homme savant et noble, qui, au mépris de l'élection régulière de son concurrent, trouva moyen d'intéresser à sa cause, par un présent considérable, l'ambitieux et cupide Gislebert, duc de Lorraine. Ce prince força Hériman, archevêque de Cologne et métropolitain de Liége, de donner l'ordination à Hilduin. Celui-ci fut donc mis en possession de l'évêché de Liége, qu'il administra près de dix-huit mois. Auprès de cet évêque intrus, nous retrouvons Rather en qualité de secrétaire et de confident intime. C'était un triste début pour un homme qui devait plus tard sévir avec une si fougueuse violence contre la corruption du clergé de son temps.

Cependant Richer, expulsé illégalement de son diocèse, en appela au saint siége, et le pape Jean X cita les parties à Rome, faisant valoir avec une fermeté remarquable l'autorité du souverain pontificat, et le maintien des traditions de l'église sur l'épiscopat. Cette intervention, contemporaine des plus grands scandales de la papauté, est un des faits les plus graves de l'histoire ecclésiastique de ce temps. Malgré l'affaiblissement de la science et de la discipline, la tradition de suprématie du siége de Saint-Pierre se maintient sans interruption. Vacillante au souffle de l'orage, quelquefois même portée par des mains indignes, la lumière brille néanmoins toujours!

[1] Étienne, évêque de Liége, parent du roi Charles le Simple, était un prélat savant et pieux. C'est à lui que l'Église doit l'office de la fête de la Sainte-Trinité.

Hilduin et Richer répondirent docilement à l'appel de Jean X : Hilduin amena avec lui Rather pour l'aider dans son apologie ; mais une fois arrivé à Rome, l'évêque intrus sentit lui-même que sa cause n'était pas sérieusement défendable, et se laissa condamner par défaut[1]. Cette résignation, suggérée sans doute par Rather, avait encore un autre motif. Hilduin était parent du roi Hugues[2], qui devait avoir intérêt à conférer de hautes dignités, ecclésiastiques ou civiles, aux gens sur le dévouement desquels il pouvait compter. Il était donc à présumer qu'en allant chercher fortune près de lui, Hilduin serait largement indemnisé de l'abandon du siége épiscopal de Liége. Cette conduite, si blâmable qu'elle paraisse au vrai point de vue chrétien, n'avait rien que de fort ordinaire en ce siècle, et nous en retrouverons dans le cours de ce récit des exemples bien autrement scandaleux.

Quoi qu'il en soit, les prévisions d'Hilduin et de Rather furent pleinement justifiées par l'événement. Hugues reçut

[1] A l'occasion de la réintégration de Richer, le pape adressa à l'archevêque de Cologne une remontrance pleine de modération et de sagesse. « Je suis obligé, lui dit-il, d'avertir votre fraternité de la faute qu'elle a commise en ordonnant Hilduin, qui n'a pas été élu par le clergé ni approuvé par les laïques. Vous l'avez fait par la crainte du duc Gislebert ; mais ignorez-vous que, selon l'ancienne coutume, il n'appartient qu'au roi de donner des évêchés ? » Il explique ensuite que les rois de France sont investis du droit de donner les évêchés en *vertu de l'autorité que les papes leur ont confiée.* Ainsi, dans la pensée d'un pape du x[e] siècle, le roi est le délégué permanent du pape pour donner les évêchés, ou plutôt pour confirmer le choix du clergé ratifié par le peuple. Le droit de suprématie de l'église romaine, très-réservé dans son exercice, n'en persiste pas moins au fond.

[2] Ce devait être le fils ou le petit-fils de cet Hilduin, frère de Waldrade, qui avait partagé le funeste sort de Hugues le Loherain. ? (Voyez notre *première partie.*)

fort honorablement son parent Hilduin, et le nomma à l'évêché de Vérone. Il ne s'en tint pas là. Peu de temps après, l'archevêché de Milan se trouva vacant par la mort de Lanthbert, celui-là même qui avait pris une part si active à l'expulsion de Rodolphe. Hugues désigna Hilduin pour ce siége important, et Rather, « homme qui avait su, dit Luitprand, se faire considérer pour sa piété et sa connaissance des sept arts libéraux [1], » fut chargé d'aller à Rome soumettre l'élection d'Hilduin à la ratification du pape. Ce n'était plus Jean X, détrôné et probablement assassiné en 928. En trois ans, Rome avait vu quatre papes, et au moment où Rather y vint pour l'affaire d'Hilduin, le siége pontifical était occupé par le fils de Marozie, Jean XI, que Rather qualifie dans ses écrits de *pontife d'un glorieux caractère*. Malheureusement cet éloge n'est pas tout à fait désintéressé, comme on va le voir. Rather profita en effet de la mission dont il était chargé pour soigner aussi ses propres intérêts. Sa réputation exceptionnelle de capacité, de science et de piété, fit oublier le vice de son origine obscure, si bien qu'il rapporta de Rome, non-seulement la ratification qu'il était allé chercher, mais une lettre du pape qui le recommandait lui-même de la manière la plus pressante pour remplacer Hilduin dans l'évêché de Vérone. Il fut en conséquence demandé par le peuple et le clergé; mais Hugues, qui déjà avait eu, à ce qu'il paraît, quelque sujet de plainte contre Rather, s'opposa d'abord à son ordination. Sans doute il avait deviné sous l'apparence austère et modeste que Rather avait affectée jusque-là, ce caractère orgueilleux et brouillon qu'il laissa plus tard éclater

[1] Voyez, sur les *sept arts libéraux*, le *quadrivium* et le *trivium*, le § Ier des *Éclaircissements*.

sans ménagement, et qui interrompit tant de fois sa carrière. Hugues cependant finit par céder [1], d'abord pour plaire au pape et à sa mère, et aussi parce que Rather fut ou sembla tout à coup attaqué d'une maladie incurable qui devait en peu de temps le mettre au tombeau. Malheureusement Rather ne fut pas plutôt ordonné évêque qu'il se trouva radicalement guéri, et vécut encore plus de quarante ans.

Hugues, furieux de s'être laissé duper, jura que Rather se repentirait toute sa vie d'avoir ainsi escamoté un évêché si important, et s'appliqua en effet à lui susciter toutes sortes de tracasseries. Rather, de son côté, ne demeura pas en reste avec lui. Tandis que le roi cherchait un prétexte pour le chasser de Vérone, l'évêque organisait contre lui un complot dont nous aurons bientôt à parler.

XLV

Nous venons de dire un mot de la mort funeste du pape Jean X. Cette mort est un des incidents les plus tragiques de l'histoire des courtisanes romaines.

A part la liaison équivoque de ce pontife avec Théodora, qu'il est bien difficile de contester, l'histoire n'a que du bien à dire de lui. Nous l'avons vu faire preuve d'habileté et d'énergie dans l'expédition contre les Sarrasins du Gariglian, et d'un remarquable sentiment de dignité et de convenance dans l'affaire de l'épiscopat de Liége. Aussi le savant Muratori n'hésite pas à le qualifier d'*homme de grand esprit et de grand cœur*.

[1] En 932.

Il se maintint ainsi avec honneur pendant près de quatorze ans. Le fait seul d'un pontificat si long dans un pareil siècle est déjà un éloge. Il dut en grande partie sa tranquillité et sa force à l'assistance de son frère Pierre, homme de résolution ; et aussi, il faut bien le dire, à l'influence et aux conseils de Théodora. Mais la mort de celle-ci enleva à Jean X son principal appui contre la belle et impérieuse Marozie, sœur de Théodora, qui voulait à la fois venger la mort d'Albéric, son premier époux, et reconquérir la puissance dont elle avait joui à Rome du temps de Sergius.

Mariuccia, demeurée veuve avec quatre fils encore en bas âge (V. *Éclaircissements*, § XX), jura la perte du pape et de son frère. Peut-être ne fut-elle jamais aussi séduisante et aussi redoutable qu'à cette époque, où son veuvage lui permettait de suivre en toute liberté le cours de ses amoureuses conquêtes.

S'il eût existé dans ces temps barbares quelque philosophe rêveur, intelligent observateur de ces ruines gigantesques et alors incomprises, de ce passé oublié, de ce christianisme qui s'oubliait lui-même, il n'eût pas contemplé sans émotion cette altière et belle Mariuccia, Romaine d'attitude et de cœur dans sa dépravation, chevauchant fièrement à travers les ruines et les monuments déserts ou transformés en citadelles, sur les traces d'Agrippine, de Messaline, de Julia Domna, de toutes ces courtisanes couronnées qu'elle imitait d'instinct, peut-être sans même savoir leurs noms. Il eût admiré, tout en la maudissant, cette apparition éblouissante et fatale, traînant après elle son cortége d'adorateurs armés, payant chaque meurtre d'un sourire, chaque émeute d'une caresse. Mais nulle époque ne s'est plus ignorée que celle-là, dans ses bassesses comme dans ses grandeurs. Le règne de ces femmes a passé vite

comme leurs charmes, comme leurs vengeances et comme leurs amours, et n'a laissé à l'histoire que de vagues indications, que le soupçon d'effroyables scandales, dont la colère divine a gardé le secret.

On sait seulement que Mariuccia ourdit et poursuivit ses plans de domination et de vengeance avec une habileté et une persévérance infernales. On sait que, malgré ses galanteries nombreuses et avérées, elle trouva un second époux et un complice docile dans Gui, margrave de Toscane et digne frère d'Ermengarde, et ces diverses circonstances semblent fortifier la conjecture que nous avons précédemment émise, qu'après la mort de Sergius III et peut-être auparavant, il y eut une scission dans l'ancienne ligue entre la grande comtesse Berthe et les courtisanes romaines ; que Théodora s'affranchit du joug toscan, tandis que la liaison entre Berthe et Marozie devenait plus intime encore et qu'elles ne négligeaient aucune occasion, aucun moyen d'agiter Rome, et d'y faire naître quelque désordre favorable à l'accomplissement de leurs projets de vengeance.

On peut, avec beaucoup de vraisemblance, attribuer aux menées de cette coterie féminine la meilleure partie des prodiges prétendus, qui, suivant la chronique du moine Benoît, épouvantèrent si fort la population de Rome en 921, c'est-à-dire peu de temps après la mort d'Albéric. Si infime que soit la valeur littéraire et morale de cet écrivain, son récit est digne d'attention et d'intérêt, car il n'est autre chose ici que l'écho fidèle des traditions populaires ; il nous initie à des supercheries audacieuses, à des émotions à la fois violentes et puériles, qu'on ne soupçonnerait jamais sans lui.

Un jour donc le ciel parut tout en feu. Les nuages formaient dans les airs des figures de dragons et d'autres

monstres effroyables, qui demeurèrent visibles pendant plusieurs heures. En même temps il tomba une pluie de grosses pierres dans plusieurs quartiers de la ville, et notamment *non loin de la maison de Théophylacte* (le père de Marozie). Dans l'église de Sainte-Agnès, la statue de la sainte descendit de son piédestal, fit le tour de l'édifice, alors en réparation, en se tenant aux cordes des échafaudages. Elle retourna ensuite vers sa place, mais avant qu'elle n'y remontât, on la vit couchée tout de son long devant l'autel, comme pour implorer la miséricorde divine contre quelque malheur effroyable et prochain.

Mais voici le grave événement qui porta la terreur à son comble. Tout cela se passait pendant la semaine sainte. En revenant de l'office, une femme veut retirer sa marmite de devant le feu, et ne peut en venir à bout. Elle appelle ses voisines au secours ; le récit de ce fait merveilleux vole de bouche en bouche ; la maison et la rue sont bientôt encombrées de peuple, et l'on se passe avec une curiosité avide des nouvelles de ce pot-au-feu ensorcelé, qui semble scellé indissolublement à la dalle du foyer. Évidemment le Diable est de la partie ; on commence donc à chanter des litanies, à dire des oraisons pour le contraindre à lâcher cette marmite. Tout fut inutile, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'un s'avisât d'une prière qui n'avait pas encore servi, et qui mit immédiatement fin au prodige !

Benoît parle encore d'une église dont les portes se trouvèrent fermées tout à coup, sans qu'on pût savoir comment. Elles résistèrent à tous les efforts matériels qu'on fit pour les rouvrir, et ne cédèrent, comme la marmite, qu'à force d'oraisons et de litanies.

Il ne faut pas oublier que ce récit étrange est postérieur d'au moins soixante ans aux événements, mais il ne fait

visiblement que reproduire des traditions de famille ou de couvent, et il prouve par cela même combien ces impressions de terreur superstitieuse étaient alors profondes et durables. On se préoccupait alors bien plus du monde invisible que du monde visible, et les habiles de ce temps-là étaient ceux qui savaient le mieux exploiter cette disposition générale des masses populaires.

Ceci nous ramène naturellement à Berthe de Toscane, à Marozie et à Gui, déjà sans doute son amant et peut-être son époux. La coalition dont nous venons de nommer les chefs avait alors un puissant intérêt à troubler de toute manière la tranquillité de Rome, dont elle disputait la domination à Jean X et à son frère Pierre. Marozie avait évidemment un parti nombreux parmi les nobles Romains alliés à sa famille, et dont plusieurs avaient eu ou avaient encore avec elle des relations d'une nature plus intime. Enfin, elle était toujours en possession du château Saint-Ange. Cette position lui donnait des facilités journalières pour entretenir dans Rome, sous divers prétextes, des agitations continuelles, et rien n'était plus propre à seconder ses vues, que la mise en scène de quelques prodiges qu'on pouvait représenter comme des signes de la colère céleste contre la tyrannie du pape et de son frère. Or, il n'était pas bien difficile de simuler des prodiges tels que ceux-là, surtout à une époque où l'explication surnaturelle d'un événement d'apparence singulière était toujours préférée aux autres. Il est facile de voir que tout ce que nous venons de rapporter peut facilement s'expliquer par les manœuvres d'un parti nombreux et puissant, intéressé à troubler de toute manière la tranquillité publique. Le phénomène de la marmite adhérente au foyer pouvait et devait n'avoir pour témoins immédiats qu'un petit nombre d'hommes sûrs,

intéressés à crier au miracle. Rien n'était plus aisé, à une époque où Rome renfermait tant d'habitations fortifiées et gardées militairement, que de lancer avec un peu d'adresse de quelque plate-forme ou par quelque meurtrière, des pierres qui, décrivant une longue parabole, allaient tomber à une certaine distance, et paraissaient venir du ciel. La fréquence de cette prétendue pluie de pierres dans le voisinage de la maison même de Marozie, est un fait bien significatif. Marozie n'y était pas alors, mais ne devait-il pas s'y trouver des gens à elle? Rien de plus facile encore que de commencer, avec des gens affidés, un rassemblement devant la porte d'une église, et de simuler, pendant quelque temps, de vains efforts pour l'ouvrir; que de s'introduire dans une autre église par une issue secrète, et d'y promener de place en place une statue. Toutes ces comédies peuvent être attribuées avec une grande vraisemblance à des manœuvres de parti.

Nous n'avons pas, au surplus, la prétention d'expliquer par de semblables fraudes tout ce qui a pu se passer d'étrange à cette époque si singulière. N'est-il pas, même dans notre siècle, certains faits qui demeurent inexplicables, en dépit de tous les progrès, de toutes les interprétations plus ou moins ingénieuses de la science moderne? Les siècles d'incrédulité valent-ils mieux, après tout, au point de vue moral, que ceux où la superstition n'était que l'exubérance d'une foi ardente et sincère? N'est-il pas encore plus périlleux de tout refuser, que de trop donner à ce monde invisible, dont la négation semble mener par une pente irrésistible à la dissolution sociale? Problèmes redoutables, que l'avenir seul éclaircira.

XLVI

Malgré toutes les intrigues de Marozie et de son parti, le pape Jean X résista encore avec succès pendant plusieurs années. Ce ne fut qu'au mois de mai 928 qu'il fut victime d'un coup de main sur lequel nous n'avons que des renseignements confus et contradictoires. Ce qui est positif, c'est qu'à cette époque Gui et Marozie s'emparèrent enfin de Rome, et que le pape et son frère, qui se trouvaient au palais de Latran avec une suite peu nombreuse, furent surpris et saisis sans pouvoir faire la moindre résistance. Le malheureux pontife vit égorger son frère sous ses yeux, et fut ensuite traîné dans un cachot dont il ne sortit jamais. Peu de jours après, on annonça qu'il était mort subitement, et l'on convoqua le clergé et le peuple pour lui nommer un successeur. On ne sut jamais exactement ce qu'il était devenu, mais le bruit courut qu'il avait été étouffé avec un bâillon. Telle fut la mort funeste de Jean X, pontife auquel on ne saurait refuser de grandes qualités, et auquel l'histoire assignerait volontiers un rang élevé parmi les meilleurs de son siècle, si l'origine équivoque de son élévation ne laissait pas une ombre fâcheuse sur sa mémoire [1].

Cette catastrophe rendait Gui et Marozie maîtres absolus dans Rome, et libres d'imposer qui leur plairait aux

[1] Le voyage à Rome d'Howel le Bon, roi du pays de Galles, et la rédaction de son Code, l'un des monuments historiques les plus importants de cette époque, se rapportent aux dernières années du pontificat de Jean X. (Voyez *Éclaircissements*, § xx.)

suffrages du clergé et du peuple, pour remplir le saint siége vacant. Soit remords, soit politique, ils choisirent cette fois un homme de bien. Suivant un contemporain, Léon VI vécut paisiblement sans exercer de tyrannie, ce qui était beaucoup dans ce temps-là. Il est vrai que, selon toute apparence, il était tyrannisé lui-même par ses terribles protecteurs, qui faisaient la loi dans Rome. Il ne survécut que sept mois à sa promotion; son successeur, Étienne VII, dont on ne connaît que le nom, mourut à son tour au bout de deux ans (mars 931), pour faire place à un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Jean, le second fils de Marozie, celui-là même dont une rumeur populaire, peut-être mal fondée, imputait la paternité au pape Sergius III. C'était surtout pour arriver à ce but, que cette femme ambitieuse et déréglée avait sacrifié Jean X et peut-être ses deux successeurs[1]. Peu de mois après l'exaltation de Jean XI, Gui, le second mari de Marozie et son complice, mourut à son tour assez subitement pour qu'on puisse soupçonner encore là un nouveau crime[2].

C'est ici surtout que nous allons démêler quelque chose du caractère de Marozie, et comprendre que les attentats de cette femme, comme ses débordements, avaient un but

[1] Léon VI et Étienne VI ont été si peu connus, même de leurs contemporains, que Luitprand fait succéder sans interruption Jean XI, fils de Marozie, à Jean X.

[2] Suivant Leibnitz et Muratori, Gui aurait eu d'un premier mariage un fils nommé Adelbert, dont ils font descendre la maison d'Est, et, par suite, celle de Brunswick-Hanovre, actuellement régnante en Angleterre. Cette opinion ne repose que sur des conjectures plus que problématiques, et Luitprand ne dit pas un mot de ce prétendu Adelbert, qui aurait été l'héritier légitime de la Toscane. Nous savons seulement, par un diplôme du dernier Albéric, fils de Marozie, qu'elle avait eu de Gui une fille nommée *Berthe*, comme la grande comtesse son aïeule.

tout politique. Depuis la mort de Gui, elle exerçait à Rome une autorité despotique fort semblable à celle des empereurs grecs à Constantinople. Elle prenait le titre pompeux et bizarre de *senatrix omnium Romanorum*, et, d'après les indications de quelques cartulaires du temps, on peut conjecturer qu'il ne se faisait à Rome aucun acte public de quelque importance, sans l'assistance ou l'autorisation de *l'illustre dame* Marozie. Elle aurait voulu, comme veuve de Gui, conserver la même autorité sur la Toscane, mais ce dernier espoir fut déçu. Les Toscans demandèrent pour chef le second fils d'Adelbert et de Berthe, Lambert; et Hugues n'osa s'y refuser, n'étant pas encore en mesure de laisser éclater toute sa haine contre la famille de sa mère. Lambert était un guerrier redoutable, et Marozie ne put ou n'osa rien tenter contre lui.

Mais cette femme, « d'une impudence sans égale, » ne se décourageait pas pour si peu. Quand elle vit la Toscane lui échapper, elle osa aspirer à la domination suprême de toute l'Italie. Hugues, roi d'Italie, venait de perdre Alda, sa seconde femme. Marozie lui fit immédiatement proposer de venir se remarier avec elle, s'engageant en retour à lui livrer le château Saint-Ange, c'est-à-dire Rome elle-même. A propos de cette union, notre auteur donne carrière à sa verve poétique; il reproche à Marozie d'aspirer à une alliance incestueuse avec son beau-frère, en observant qu'à la vérité Moïse permettait ces unions, mais que saint Jean-Baptiste les avait défendues depuis, à quoi il ajoute qu'après tout Marozie se souciait fort peu et de Moïse et de saint Jean-Baptiste. Il y a quelque chose de vraiment curieux dans cette indignation théologique, qui, muette en face de tant de crimes, éclate avec une véhémence si subite à propos d'un mariage au degré prohibé!

Hugues, aussi ambitieux et à peu près aussi peu scrupuleux que sa belle-sœur, accueillit avec empressement sa proposition et se rendit en toute hâte à Rome avec une suite peu nombreuse ; ayant pleine confiance dans la parole de Marozie, et convaincu d'ailleurs que son projet n'admettait aucun retard. En rapprochant ce fait de l'aventure de Rodolphe et d'Ermengarde, on est bien forcé de reconnaître chez ces femmes si profondément dépravées une sorte de loyauté chevaleresque qui fait un étrange contraste avec ce qu'on connaît de leurs actions et de leur caractère. C'est là, à coup sûr, une des énigmes les plus impénétrables de l'histoire.

Hugues fut reçu par Marozie au château Saint-Ange, et célébra son mariage avec sa belle-sœur, soit dans l'église même de Saint-Michel, qui formait le couronnement de l'antique môle ou mausolée d'Adrien, soit dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, alors reliée au château par le magnifique portique qui servait encore à cette époque au défilé des grandes processions, et qui ne fut détruit qu'un siècle et demi plus tard, quand l'empereur Henri IV vint assiéger Rome[1].

Hugues était devenu l'époux de Marozie ; il avait été favorablement accueilli par la population de Rome, qui, à l'avénement d'un monarque étranger, se reprenait toujours à espérer des jours meilleurs. Ainsi Marozie, de crime en crime, était arrivée à son but ; elle régnait non plus sur la Toscane ou sur Rome seulement, mais sur l'Italie entière.

[1] Luitprand n'était pas encore allé à Rome à l'époque où il écrivait le récit de cet événement. Si sa description est exacte, Rome était alors gardée militairement par les gens de Marozie. Toutes les issues avaient été murées, tous les ponts rompus, à l'exception du pont Saint-Ange, qui donnait accès à la fois dans la citadelle et dans la ville.

Hugues, de son côté, trouvait dans cette union incestueuse la satisfaction de son ambition coupable, et déjà sans doute les deux époux triomphants songeaient à faire poser sur leur front la couronne impériale par le jeune pape Jean XI, fils de Marozie et docile instrument de ses volontés. Ce fut là, en quelque sorte, le point culminant de la fortune de Hugues, de ce revirement prodigieux dans les destinées de la famille de Waldrade, dû aux manœuvres de trois femmes audacieuses et dépravées. Mais un incident futile fit avorter en peu d'heures ces ambitieuses espérances.

Quand Hugues se vit l'époux de Marozie, « il crut, dit Luitprand, n'avoir plus rien à craindre, et commença à traiter les Romains avec une hauteur et une fierté insupportables. » Cette conduite causa dans toutes les classes de la population une irritation qui n'attendait pour éclater qu'une occasion favorable. Elle ne tarda pas à s'offrir.

Le fils aîné de Marozie se nommait Albéric. C'était un jeune homme d'un caractère altier et impérieux, avec une physionomie énergique et des yeux d'un éclat singulier, qui rappelaient ceux du feu duc de Spolette son père. « Ce jeune Albéric vécut d'abord en bonne intelligence avec Hugues, à la sollicitation de sa mère. Mais un jour qu'il lui versait de l'eau sur les mains au-dessus d'une aiguière il le fit avec si peu de précaution qu'il éclaboussa le roi, qui, cédant à un premier mouvement de colère, le frappa rudement au visage [1]. » Cette violence imprudente

[1] Suivant une autre version qui ne manque pas de vraisemblance. celle du chroniqueur romain Benoît, Hugues, craignant quelque complot de son beau-fils, avait projeté de lui faire crever les yeux, et Albéric en fut instruit à temps. Benoît prétend même que Marozie était confidente et complice de ce projet de Hugues, ce qui expliquerait l'inimitié d'Albéric contre sa mère.

lui fit perdre en un jour tout le profit de son union avec Marozie. Albéric furieux s'en alla par les places, les rues, et les remparts de Rome, ameuter les nobles, le clergé, le peuple et les soldats contre le monarque étranger et contre sa propre mère. Pour venger son injure personnelle, il évoqua, avec toute l'énergie de la colère, les grands souvenirs de Rome, il les évoqua surtout sur le Forum, devant la foule assemblée, en présence de ces monuments fameux, débris mutilés, mais encore imposants, de la grandeur romaine. « Cette grande cité, s'écriait-il, en est-elle venue à ce point d'avilissement, de se laisser apporter en dot par une femme perdue à l'un de ces barbares de la Gaule, naguères les esclaves, maintenant les maîtres insolents de Rome ! Celui-ci vient de me frapper au visage, moi son beau-fils ; jugez par là des traitements qu'il vous réserve ! » Telle fut en substance la harangue d'Albéric, assaisonnée d'injures contre la rapacité et la voracité de ces barbares, naguère esclaves des Romains, quand Rome avait vaincu et possédait l'univers ; contre leur prononciation rauque et gutturale, indice assuré d'une arrogance insupportable. « Jadis, s'écriait-il, vos ancêtres leur ont permis de se bâtir des chaumières hors de l'enceinte de Rome, plus tard même ils les ont chassés ignominieusement, et aujourd'hui ils aspirent à régner dans vos palais ! » Cette diatribe n'était, il est vrai, qu'un tissu d'erreurs et d'absurdités historiques, mais les tribuns du peuple de toutes les époques n'y regardent pas de si près. Dans cette harangue, prononcée à la place même où avait retenti la voix des Gracques et de Cicéron, les détails étaient faux, le sentiment vrai. Il y avait là un reproche énergique de l'opprobre présent, un appel heureux aux souvenirs de la grandeur et de la liberté de la Rome antique. Ces souvenirs vivaient encore à l'état de

légende chez cette population famélique et mendiante, qui, ne subsistant que des aumônes des papes et des nobles, rêvait néanmoins parfois la résurrection splendide du passé, à l'ombre des anciens temples ou des églises construites avec leurs débris, comme l'Arabe rêve des trésors inconnus enfouis aux ruines des grandes cités d'Orient.

Excités par les chaleureuses imprécations d'Albéric, les Romains l'élurent pour leur chef, et coururent aux armes. Il semble que l'insurrection fut aussi générale que rapide, et que les satellites mêmes de Marozie, gagnés par Albéric, firent cause commune avec le peuple. Hugues et Marozie se trouvèrent presque seuls, assiégés dans le mausolée d'Adrien par une multitude furieuse, qui ne leur laissa pas le temps de recevoir des renforts. La terre tremblait sous les pas des assaillants, et l'air retentissait du bruit des trompettes guerrières [1]. « Le roi, dit Luitprand, fut saisi d'une telle frayeur, que pour s'échapper il se fit descendre avec des cordes au bas du rempart, du côté où la forteresse n'était pas investie. » Marozie n'eut pas le temps de le suivre dans sa fuite : Luitprand prétend qu'Albéric vainqueur partagea la souveraineté de Rome avec sa mère, mais cette assertion invraisemblable est démentie formellement par d'autres contemporains, qui affirment au contraire qu'il la priva du pouvoir et même de la liberté. Le pape seul conserva les insignes de sa dignité, mais ce fut pour servir tous les caprices de son frère, devenu maître absolu sous le nom de *sénateur* ou prince des Romains, par suite de cette insurrection faite au nom de la liberté.

« Ce fut ainsi, dit Luitprand, que par un juste jugement de Dieu, Hugues ne put conserver Rome, qu'il avait acquise

[1] *Chron. Ben.* — Luit., l. III, c. 43-45.

par un mariage criminel. » Il en était sorti en fugitif, et malgré tous ses efforts il n'y rentra jamais. Pourtant son châtiment ne fut pas complet encore. Il régna longtemps sur l'Italie, et bien que la couronne de Charlemagne lui eût échappé, il pensait avoir assuré son pouvoir et l'avenir de sa race. Nous verrons dans la suite de ce récit la fin du règne de ce roi fratricide, et à quelle déception complète et terrible aboutirent tant d'efforts et tant de crimes.

Mais Marozie, sa complice, était tombée sans retour. Parvenue au déclin de l'âge [1], elle n'avait plus, pour changer sa fortune, ces armes toutes puissantes qui s'usent si vite, la beauté et la jeunesse. Déçue de toutes ses ambitieuses espérances, privée de son pouvoir et de ses richesses, abandonnée, insultée par les patriciens de Rome ses anciens amants, elle ne survécut pas longtemps à cette disgrâce, d'autant plus amère qu'elle lui venait de son propre fils. Cette femme fière et voluptueuse, qui avait joué un si grand rôle dans sa patrie pendant plus d'un quart de siècle ; qui, grâce à ses débordements, était devenue reine, avait failli devenir impératrice, s'éteignit dans l'opprobre et dans les larmes. Les circonstances et la date même de sa mort demeurent couvertes d'un voile impénétrable, mais ce qu'on sait de son caractère permet de douter qu'elle ait connu le remords [2].

Ermengarde, sa digne belle-sœur, était morte peu de temps avant l'étrange mariage de Hugues. On ne sait rien

[1] Marozie, en 932, avait certainement plus de quarante-cinq ans.

[2] On ignore la date précise de la mort de Marozie, mais elle ne peut être postérieure à l'année 938, puisqu'à cette époque Hugues se remaria, comme nous le verrons, à une femme bien différente, la pieuse reine Berthe *la Fileuse*. Suivant une tradition fort incertaine, Marozie aurait été étranglée en prison.

des circonstances da sa mort ; on ne sait même pas positivement l'époque où disparut cette femme, qui avait exercé pendant quelques années une si grande influence sur les destinées de l'Italie[1]. Elle laissait un fils nommé Anschaire, dont nous raconterons plus tard les exploits et la mort tragique. Ce ne fut pas lui cependant qui succéda à sa mère dans le marquisat d'Ivrée : ce fut Bérenger, fils de la première femme d'Adelbert d'Ivrée, et petit-fils par conséquent de l'empereur Bérenger Ier. Ce nom, ce souvenir, étaient une menace permanente pour le nouveau roi d'Italie.

Ermengarde paraît avoir conservé pendant toute sa vie un grand empire sur son frère. C'était par son conseil qu'il avait associé à sa couronne, vers l'an 930, son fils Lother, jeune prince encore enfant alors, que ses qualités aimables ne devaient pas préserver d'une destinée funeste. Sans doute Ermengarde recommanda son propre fils Anschaire à Hugues, et celui-ci lui fit à cet égard les plus belles promesses ! Nous verrons bientôt comment il tint parole.

XLVII

Quand deux natures dépravées se trouvent en contact, elles se fortifient et se perfectionnent en quelque sorte l'une l'autre dans le mal. C'est précisément ce qui advint au roi Hugues, par suite de sa courte union avec Marozie. C'est

[1] Une charte du roi Hugues, dont nous allons bientôt parler, constate indirectement que la mort d'Ermengarde est antérieure au mois de juillet de l'an 932. Elle fut ensevelie à Lucques, auprès de Berthe sa mère.

surtout à partir de cette époque que sa farouche ambition ne recule plus devant aucun crime.

Il était fermement résolu à disposer de toutes les dignités ecclésiastiques et civiles au profit de gens qui lui devraient toute leur fortune, et qui par conséquent lui seraient tout dévoués. Le premier obstacle qu'il rencontrait dans cette voie, c'était la famille de sa mère, pour laquelle la nature et la reconnaissance lui prescrivaient des ménagements. Mais ces considérations de parenté et d'honneur étaient peu de chose pour un homme de ce caractère. La mort de sa mère et de sa sœur, auxquelles il devait sa couronne, fut pour lui non un chagrin, mais une délivrance, et il ne songea plus qu'à se débarrasser des autres membres de sa famille, vassaux dangereux dont la puissance n'était pas son œuvre, et dont la présence même semblait un reproche vivant de son ingratitude.

Dans ce but, il fit courir le bruit que sa mère Berthe n'avait jamais eu d'autre enfant de son second mari Adelbert que sa fille Ermengarde, et que Gui et Lambert étaient des enfants supposés. Berthe, suivant lui, avait voulu, par cette manœuvre, se réserver éventuellement la plénitude du pouvoir en qualité de régente. Hugues avait sans doute pensé qu'il pouvait sans inconvénient charger d'un crime de plus la mémoire de sa mère. Mais personne ne fut dupe de cette fable odieuse, inventée par lui pour pallier la noirceur de sa conduite envers son frère Lambert[1].

[1] Il existe une charte du mois de juillet 932, par laquelle Hugues et Boson font une donation aux chanoines de Lucques pour le repos de l'âme de Berthe, *leur mère commune*. Cette charte donne une date certaine à la mort d'Ermengarde, et à l'attitude hostile que prirent Hugues et Boson vis-à-vis de Lambert, leur frère utérin. Ermengarde eût à coup sûr figuré dans cette charte si elle avait encore vécu, car Hugues

« Ce Lambert, qui avait succédé à Gui dans le margraviat de Toscane, était au surplus un homme belliqueux, plein d'énergie et d'audace, si bien que Hugues craignait d'être détrôné par lui. Lambert avait d'ailleurs auprès du roi un ennemi secret; c'était Boson, le second fils de Berthe et de Thibaut, qui convoitait la Toscane pour son propre compte. Ce fut même par le conseil de Boson que Hugues fit défendre à Lambert, avec menaces, de se dire désormais son frère. Mais Lambert, homme d'un esprit fier et indomptable, au lieu d'avoir recours à la douceur, répondit témérairement : « Je suis prêt à prouver en combat singulier que je suis bien véritablement le frère de Hugues, et qu'il ment en disant le contraire. » Le roi ne put refuser cette proposition conforme aux coutumes frankes, et fit choix pour son champion d'un jeune homme nommé Tedwin.

« Mais le juste jugement de Dieu se manifesta par ce combat, dans lequel le champion du roi fut abattu au premier choc [1]. » Hugues fut très-affligé, mais non découragé par l'issue de ce duel. « Continuant à se conduire d'après de pernicieux conseils, » il abusa Lambert par une feinte réconciliation, jusqu'à ce qu'enfin il parvînt à se saisir de lui. Alors il lui fit crever les yeux, et mit à sa place Boson, qui, comme on le verra plus tard, ne jouit pas longtemps du fruit de ces conseils fratricides. Le malheureux Lambert, confiné dans un cloître, survécut à tous ses parents et vivait encore à l'époque où Luitprand écrivait son histoire, c'est-à-dire plus de vingt-cinq ans après son malheur.

n'osa jamais la renier pour sa sœur, et Lambert y serait désigné si Hugues avait encore été en bonne intelligence avec lui.

[1] Voyez *Éclaircissements*, § xx.

Ainsi s'accomplissait, au fort même de la prospérité, l'anathème lancé naguère sur cette famille. Berthe de Toscane était à peine morte, que déjà ses enfants se déchiraient entre eux, et son fils favori, celui qui lui devait toute sa fortune, insultait lâchement à sa mémoire.

« Vers cette époque, des Italiens, las de la domination de Hugues, rappelèrent son prédécesseur Rodolphe. Hugues, prévenu à temps, envoya une ambassade à ce prince, et s'entendit avec lui, en lui cédant tout le territoire que Hugues possédait ou administrait avant de venir en Italie, c'est-à-dire les États de l'empereur Louis l'Aveugle, dont on disposa ainsi au préjudice de son fils. En retour, Rodolphe renonça solennellement à toute prétention sur l'Italie. » Hugues, en traitant sur ces bases, avait une arrière-pensée : il songeait à reprendre à la mort de Rodolphe tout ce qu'il lui avait cédé, ou peut-être davantage, au moyen d'un projet d'union déjà arrêté dans sa pensée entre son propre fils Lother, et Adélaïde, fille de Rodolphe et de la pieuse reine Berthe.

XLVIII

Les ennemis de Hugues, voyant qu'ils n'avaient plus rien à attendre de Rodolphe, appelèrent à leur secours Arnoul duc de Bavière, le même qui, quelques années auparavant, avait disputé la couronne de la Germanie à Henri l'Oiseleur. Vérone était le centre de cette nouvelle conjuration, dont les principaux chefs étaient le comte et l'évêque de cette ville, deux personnages qui ont déjà joué un rôle important dans notre récit. L'un était ce comte Milon qui

avait puni naguères les meurtriers de Bérenger Ier, l'autre ce Rather dont nous avons parlé récemment, devenu l'ennemi juré de Hugues, après lui avoir escamoté l'épiscopat de Vérone au moyen d'une feinte maladie.

Les conjurés agirent cette fois avec plus de précaution et de mystère. Avant que Hugues fût averti de rien, Arnoul entra en Italie par le Tyrol, et fit son entrée à Vérone. Il paraît, toutefois, que les Italiens ennemis de Hugues se méfiaient aussi de leur allié, car tout en l'accueillant avec de grands témoignages d'enthousiasme, ils ne le laissèrent pas pénétrer dans la citadelle, qui demeura occupée exclusivement par les hommes du comte Milon. Mais Hugues agit cette fois avec beaucoup de vigueur. Il rassembla ses forces et marcha en toute hâte sur Vérone, pour étouffer l'insurrection dans son germe. « Comme il approchait de la ville, et que sa cavalerie se répandait de toutes parts pour reconnaître l'ennemi, un détachement considérable de Bavarois sortit tout à coup d'un fort que Luitprand nomme *Gauseningo*, et attaqua les Italiens. La journée fut mauvaise pour les Allemands; ils furent battus et abîmés de telle sorte, qu'à peine en resta-t-il quelques-uns pour aller annoncer leur défaite. » Ce combat livré sur les bords de l'Adige, qu'ont illustrés depuis tant de batailles immortelles, décida du sort de l'invasion. Arnoul, prévenu et presque assiégé par l'ennemi qu'il comptait surprendre, et ne voyant pas paraître les renforts qui lui avaient été promis, résolut de se retirer avant l'arrivée de Hugues devant Vérone, et d'emmener avec lui le comte Milon, comptant revenir bientôt avec lui, à la tête d'une nouvelle armée.

« Mais Milon fut averti à temps de cette résolution, qui le jeta dans une grande perplexité. Aller se mettre à la merci de Hugues après ce qui s'était passé, n'avait rien

de bien attrayant ; mais se laisser emmener en Bavière, pour lui ce n'était pas la mort, mais l'enfer[1]. Dans cette cruelle incertitude, sachant que Hugues avait parfois, quoique rarement, des fantaisies de clémence, il se décida pour le premier parti. » Il fit bien, car Arnoul, avant d'opérer sa retraite, enleva par un coup de main la partie fortifiée de la ville, fit prisonniers les soldats et le propre frère de Milon, et les emmena tous en Bavière. Mais Milon avait eu le temps de s'enfuir vers Hugues, et ce prince, si souvent implacable dans ses vengeances, épargna cette fois les jours d'un homme qui devait être plus tard un des principaux instruments de sa chute. Il se borna à le condamner à une détention perpétuelle.

Tel fut le bizarre dénoûment de cette tentative d'Arnoul, qui ne se renouvela pas. Après le départ de cet ennemi, Hugues entra sans obstacle dans Vérone. Il y retrouva et fit arrêter Rather, qu'il épargna toutefois comme Milon, peut-être par égard pour le pape Jean XI son protecteur. Rather fut conduit à Pavie et enfermé dans une tour où il passa deux ans. Cette tour avait fait partie de l'habitation de ce Gualbert, dont nous avons raconté précédemment la triste fin. Le fameux Boëce avait été de même enfermé dans une tour à Pavie, mais il n'en était jamais sorti. Ce fut sous l'influence de ce souvenir peu rassurant, que Rather composa un ouvrage sur les ennuis de sa captivité,

[1] On ne comprend pas très-bien cette horreur insurmontable du comte Milon pour la Bavière. Cependant il est facile de voir qu'il régnait une défiance réciproque entre les Italiens ennemis de Hugues et leurs auxiliaires, dont ils comptaient probablement se servir pour renverser Hugues, sauf à se débarrasser d'eux ensuite. Il est évident que les chefs de la conjuration avaient une arrière-pensée, et songeaient à faire tourner au profit du jeune Bérenger la révolution qu'ils méditaient.

ouvrage assez élégamment écrit, dit Luitprand, et dans lequel on trouve quelques détails intéressants [1]. »

Notre auteur ne parle plus de Rather, dont l'existence ultérieure présente encore des péripéties bizarres et multipliées. Hugues n'avait épargné sa vie qu'à regret. Après l'avoir tenu deux ans et demi dans sa tour de Pavie, il l'envoya passer autant de temps à Côme, encore dans une tour, et ne lui rendit la liberté qu'au bout de cinq ans (934-939), avec ordre de quitter l'Italie, et défense d'y rentrer jamais sous peine d'un châtiment plus sévère.

Il y rentra néanmoins cinq ou six ans après, lors de la chute du roi Hugues, et se hâta de retourner à Vérone; mais il n'était pas au bout de ses peines. L'évêché de Vérone était alors possédé par Manassès, archevêque de Milan, parent et créature de Hugues, et devenu son ennemi. Ce personnage, dont nous aurons beaucoup à parler dans la suite, était le plus grand accapareur de domaines ecclésiastiques dont l'histoire fasse mention. Au mépris de tous les règlements, il prenait et gardait jusqu'à trois ou quatre évêchés à la fois, en palpant les revenus jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion favorable de les vendre. Il faisait alors gérer les domaines de Vérone par un administrateur provisoire nommé Milon (qu'il ne faut pas confondre avec le comte dont nous parlions tout à l'heure), et tous deux ne se souciaient nullement d'abandonner cette proie, malgré la légitimité des droits de Rather. Celui-ci, dont on a pu déjà apprécier l'opiniâtreté, tint bon deux ans, malgré

[1] La tour que désignaient les traditions populaires comme ayant servi de prison à Boëce a subsisté dans son intégrité jusqu'en 1584. Pavie abondait en monuments de ce genre, au point qu'on l'avait surnommée *Turrita*, la ville aux tours.

toutes les difficultés qu'on lui suscita, malgré l'ordination même de Milon, indûment faite par Manassès. Mais enfin le jeune et infortuné Lother, fils de Hugues, prince digne d'un meilleur sort, car il ne paraît dans l'histoire que pour prévenir des crimes, fit avertir Rather que sa vie même n'était pas en sûreté, et le décida à s'enfuir.

Rather voulut d'abord poursuivre ses ennemis à Rome, mais il y renonça, soit qu'il ne se sentît pas assez puissant et assez riche pour obtenir justice contre un homme tel que Manassès, soit pour tout autre motif. Il prit donc le parti de se retirer en Provence auprès d'un de ses amis, possesseur d'un fief assez important. S'étant chargé de l'éducation de son fils, il lui apprit à lire, ce qui n'était pas une petite affaire dans ce temps-là, et il obtint de la reconnaissance du père un évêché où il ne tarda pas à s'ennuyer, comme il s'ennuyait partout où il était tranquille. Il retourna donc au monastère de Lobes, où il avait fait ses études. Malgré son mauvais caractère, sa réputation de science était telle qu'il fut chargé peu de temps après par Othon Ier, roi de Germanie, de l'éducation de son jeune frère Brunon; celui-ci, devenu bientôt, trop tôt même, archevêque de Cologne, honora du moins par un noble caractère son exaltation prématurée. L'évêché de Liége, dépendant de Cologne, devint vacant en 953, et la reconnaissance de Brunon y porta Rather.

Il n'était pas commun alors de voir le fils d'un artisan obscur devenir évêque dans sa ville natale. Mais Rather expérimenta bientôt par lui-même que nul n'est prophète dans son pays. Peut-être le souvenir de son humble extraction lui nuisit-il autant que la raideur inflexible de son caractère. Il paraît que, non content de censurer généralement les vices du clergé et des laïcs, il se permettait dans ses

exhortations des allusions directes et personnelles, mettant encore plus de morgue et d'amertume dans ces critiques, quand elles s'adressaient à des personnes d'une naissance supérieure à la sienne. Cette conduite semble dénoter plus d'orgueil que de zèle véritable, et ce n'est point ainsi qu'agirent les vrais réformateurs de ce siècle et du siècle suivant, notamment les chefs si justement célèbres des grands établissements religieux de Fleury-sur-Loire et de Cluny.

Quoi qu'il en soit, Rather, loin de convertir son peuple ou de s'en faire respecter, se fit mal venir de tout le monde. Si bien qu'étant allé, la deuxième année de son épiscopat, célébrer les fêtes de Noël à Lobes, il y apprit qu'un soulèvement général avait éclaté contre lui dans Liége, et qu'à son retour il trouverait les portes fermées. Il fallut céder à la nécessité; heureusement pour Rather, il avait des protecteurs assez puissants pour faire ses conditions. L'affaire se termina donc par une transaction; on lui abandonna une partie des revenus de son évêché pour se débarrasser de lui, et il se consola de l'indiscipline de ses ouailles avec leur argent.

Deux ans après, nous retrouvons cet homme infatigable à la suite d'Othon Ier. Celui-ci allait reconquérir l'Italie; Rather allait reconquérir son évêché de Vérone. La chose n'était pas facile; cet évêché était alors occupé par un intrus, neveu ou petit-neveu de ce Milon qui avait déjà chassé Rather. Celui-ci protesta, en appela à tous les évêques de Gaule, d'Italie et de Germanie, et obtint canoniquement sa réintégration, ce qui ne l'empêcha pas en fait d'être arrêté, emprisonné et rudement battu par son compétiteur. Enfin l'intervention d'Othon lui fit rendre sa liberté, et le remit en possession de son siége. D'après ce qu'on sait de son caractère, on devine

que ce ne fut pas pour longtemps. Il se fit détester à Vérone comme à Liége, et dut fuir encore pour mettre sa vie en sûreté. Cette fois (967), il quitta l'Italie pour toujours, emportant avec lui, suivant son habitude, une forte somme d'argent.

La mobilité d'esprit et l'irritabilité de caractère de cet homme singulier semblaient s'accroître encore avec l'âge. Il vint d'abord à l'abbaye de Saint-Amand, avec l'intention de s'y fixer, et en repartit le *lendemain.* De là il se rendit dans l'une des terres de l'évêché de Liége dont il touchait les revenus, et n'y resta pas beaucoup plus longtemps. Enfin il se retira à l'abbaye de Haumont dont l'abbé, nommé Folcuin, lui fit l'accueil le plus cordial. Peu de temps après, Rather avait mis l'abbaye sens dessus dessous, et forçait l'abbé à lui céder la place ; les parents de Folcuin menaçaient de piller l'abbaye en représailles, et Rather, alors presque octogénaire, transformait son monastère en citadelle, et faisait monter la garde à ses moines. Quelques années plus tard l'évêque de Liége parvint à réconcilier Folcuin et Rather, qui retourna dans cette même terre, où il s'était arrêté un instant à son retour d'Italie. Il mourut enfin à Namur en 974.

Les lettres et les autres écrits de Rather contiennent des renseignements curieux pour l'histoire de son temps. Il censure l'ignorance et les autres vices du clergé avec une sévérité qui va jusqu'à l'emportement ; mais son rigorisme n'était pas toujours désintéressé, et l'on entrevoit que son caractère âpre et pointilleux ôtait beaucoup d'autorité à sa parole. En un mot, Rather, quoique remarquablement éloquent et instruit pour son siècle, et imbu en beaucoup de choses du véritable esprit de l'église, ne s'est pas rendu digne du nom glorieux de réformateur ; avec quelques-unes

des qualités qui font les grands hommes, il ne fut qu'un de ces hommes singuliers dont les aventures excitent la curiosité et non la sympathie[1].

Revenons maintenant aux derniers événements du règne de Hugues, dont cette digression nous a fort éloigné.

XLIX

L'année 934, date de la conjuration de Milon et de Rather, forme un temps d'arrêt important dans le récit de Luitprand. Parvenu au début de son quatrième livre, il s'interrompt tout à coup pour faire un appel nouveau à l'attention de l'évêque son ami. « Jusqu'ici, lui dit-il, je n'avais pas parlé en mon nom, mais d'après des témoignages honorables et sûrs. J'arrive maintenant à des événements que j'ai vus de mes yeux, et dans lesquels j'ai moi-même joué un rôle. »

Nous avons vu que son père était mort quelques semaines après son retour de Constantinople. Sa mère s'était avantageusement remariée ; et il n'eut, à ce qu'il paraît, qu'à se louer de l'affection et des soins vraiment paternels de son beau-père. Destiné à la carrière ecclésiastique, le jeune Luitprand, alors âgé de dix ou douze ans, fréquentait assidûment l'école qui existait alors à Pavie, et dont l'institution ou plutôt la réorganisation remontait à Charlemagne. Ce fut là, si nous l'en croyons, que la beauté extraordinaire de sa voix le fit remarquer par le roi

[1] On trouve dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. VII, l'épitaphe et l'analyse des écrits de Rather. On y remarque une lettre, où le dogme de la présence réelle est défini avec une netteté remarquable.

Hugues. Ce prince, grand amateur de musique, assistait fréquemment aux exercices de chant; il raffolait des belles voix, et Luitprand, qui ne manque jamais une occasion de faire son propre éloge, affirme que sous ce rapport il n'avait pas de rivaux. D'ailleurs il était dans les meilleures conditions pour obtenir la faveur de ce prince; son père avait honorablement rempli sa mission en Orient, et toute sa famille était demeurée fidèle au roi, lors de la fameuse révolte de Gézon. Toutefois il ne paraît pas que Hugues, qui trouvait des évêchés pour ses bâtards à peine sortis de l'enfance, ait donné au jeune Luitprand des témoignages bien positifs de bienveillance. Ce qui est certain, c'est qu'il n'était encore que simple diacre à l'époque où Bérenger II s'empara du royaume. C'est à cette époque-là seulement que devait commencer la vie politique de notre auteur.

Après l'expédition d'Arnoul, Hugues voyant que « tout lui réussissait, » et que sa domination sur la haute Italie semblait sérieusement affermie, se rappela qu'il avait du côté de Rome une grave injure à venger, et peut-être encore le titre d'empereur à conquérir. Vers l'an 935, il marcha sur cette ville à la tête d'une armée nombreuse, en dévasta tous les environs, et lui livra divers assauts qui furent tous infructueux.

Alors Hugues eut recours à la ruse. Il proposa à Albéric non-seulement de se réconcilier avec lui, mais de lui donner sa fille Alda en mariage, comme garantie de ses intentions pacifiques et même paternelles. Il espérait, à la faveur de cet accommodement, pénétrer dans le château Saint Ange, et de là dans la ville. Mais ce calcul fut déjoué par la prudence d'Albéric, qui tout en consentant à épouser la fille de Hugues, tint soigneusement les portes fermées à son beau-père, et à sa suite infiniment trop nombreuse. « Toute-



fois, observe Luitprand, la vérité est que de lui-même Albéric eût donné dans le piége, et qu'il en fut empêché par ceux de son parti qui avaient tout intérêt à empêcher cette réconciliation, car il y avait parmi eux beaucoup de mécontents qui avaient abandonné la cause de Hugues pour s'attacher à Albéric, et qui craignaient que la paix ne se fît à leurs dépens. Ainsi le mariage eut lieu, mais les projets de Hugues n'en échouèrent pas moins, et l'altière Marozie demeura dans un délaissement d'autant plus cruel, qu'elle avait pu croire un moment à une prochaine délivrance [1]. »

Cependant les Sarrasins établis à Fraînet ne laissaient pas oublier à l'Italie leur dangereux voisinage. Tous les étés, ils occupaient les défilés des Alpes, rançonnaient ou égorgeaient sans pitié les pèlerins et les voyageurs isolés. Vers l'an 923, ils massacrèrent ainsi un grand nombre d'Anglais, qui allaient en pèlerinage au tombeau de saint Pierre. Quelques années plus tard, ils surprirent et égorgèrent de même l'évêque de Tours, Robert, qui, en revenant de Rome, bivouaquait avec ses compagnons dans ces redoutables montagnes [2]. Encouragés par l'impunité, ils s'aventurèrent même encore plus d'une fois au delà des Alpes, dans les plaines fertiles du Piémont. Luitprand mentionne spécialement une de ces razzias, qui eut lieu probablement tandis que le roi Hugues était encore occupé du côté de Rome, et qui fit trembler un moment la capitale de la haute Italie. Une horde de ces infidèles, conduite par un chef nommé *Sagit*, « le pire homme qu'on pût voir, » descendit des Alpes, mettant tout à feu et à sang sur son passage, et

[1] Luit., l. IV, c. 3.
[2] Frodoard.

s'avança jusqu'à cinquante milles de Pavie. « Mais Dieu, dit-il, nous protégea dans ce péril, et tous ces brigands périrent dans le combat qui leur fut livré. »

Peu de temps après, un nouveau désastre vint jeter la consternation dans le nord de l'Italie. D'autres infidèles, des pirates venant d'Espagne ou d'Afrique, débarquèrent auprès de Gênes, et pénétrèrent par surprise dans cette ville qu'ils saccagèrent. Ils pillèrent les églises et les maisons particulières, égorgèrent tous les habitants mâles qui tombèrent entre leurs mains, et se rembarquèrent emmenant en captivité les enfants et les femmes. Cette catastrophe répandit au loin l'effroi. On y ajoutait, suivant l'usage du temps, des circonstances surnaturelles que personne ne s'avisait de révoquer en doute. L'on racontait, par exemple, que, peu de jours avant l'arrivée de ces païens, un large ruisseau de sang avait jailli tout à coup dans la ville même, et teint d'un rouge reflet les eaux bleues de la Méditerranée.

L

Hugues, roi d'Italie, voulant à tout prix s'affermir sur le trône et assurer à son fils Lother une domination paisible, prodiguait sans scrupule les domaines ecclésiastiques et laïcs à ceux dont il espérait se faire des amis fidèles, ne considérant en eux ni la moralité, ni le respect des choses saintes, mais seulement leur dévouement plus ou moins probable. L'un de ses parents, Manassès, évêque d'Arles, avait abandonné son siége sans scrupule pour venir chercher fortune en Italie. Hugues récompensa cette ambition coupable en lui confiant, ou plutôt en lui donnant en proie,

au mépris de toutes les lois ecclésiastiques, les évêchés de Vérone, de Trente et de Mantoue. La cupidité de Manassès n'était pas encore satisfaite : il sollicita et obtint de plus le gouvernement civil de Trente, auquel son caractère sacerdotal aurait dû l'empêcher de prétendre. Mais on n'y regardait pas de si près en ce temps-là[1] !

Il paraît toutefois que cet évêque prévaricateur sentit lui-même que sa conduite pouvait prêter quelque peu à la critique, car il en fit ou en fit faire une sorte d'apologie, qui sans doute obtint quelque publicité en Italie, car Luitprand emploie tout un long chapitre pour la réfuter. Il n'a que trop raison dans cette discussion, et l'on a peine à comprendre que Manassès ait pu, même à cette époque, alléguer des excuses aussi pitoyables. Pour justifier ses translations continuelles d'un évêché à un autre plus considérable et surtout plus riche, il cite gravement l'exemple de saint Pierre, qui passa de même de l'église d'Antioche à celles d'Alexandrie et de Rome. Cet argument dérisoire et sacrilége révolte Luitprand, et lui inspire quelques mouvements d'une véritable éloquence. « Tu cites les textes sacrés, Manassès ; Satan les citait comme toi au Christ sur la montagne, mais en les interprétant comme toi au gré de sa perversité ! Julien l'apostat, enlevant tous les trésors des églises, justifiait aussi sa rapacité par les textes qui proclament la nécessité de l'abnégation et du mépris des richesses.

[1] En 939, Hugues commit un abus de pouvoir plus scandaleux encore, en donnant l'investiture de l'importante abbaye de Farfa, dans le pays de Spolette, à un misérable, violemment soupçonné d'avoir empoisonné son abbé. Ce sacrilége était un acte de convoitise et en même temps de politique. Hugues avait reçu du meurtrier un présent considérable, et il voulait se créer à tout prix des partisans dans le voisinage de Rome, qui lui résistait toujours. (V. *Éclaircissements.*)

Oui, sans doute, saint Pierre a quitté Antioche pour Rome, mais ce n'était que pour étendre le royaume de Dieu. En se retirant d'un évêché, il ne le vendait pas comme tu as vendu, toi, celui de Vérone ! C'était la palme du martyre qu'il convoitait, et non cet or, objet de tous tes vœux ; cet or, qui t'est plus cher que ton âme ! » (L. IV, 6.)

Ce Manassès, objet d'une bienveillance si coupable de la part de Hugues, n'avait pas même la seule vertu sur laquelle celui-ci avait compté, la reconnaissance. Bientôt nous le verrons, séduit par la promesse d'une dignité plus haute et plus lucrative, sacrifier sans hésitation Hugues à Bérenger, qu'il trahira ensuite avec aussi peu de scrupule en faveur d'Othon le Grand. On devine à l'amertume des récriminations de Luitprand contre ce personnage, qu'il le considérait, indépendamment de ses autres iniquités, comme l'un de ses ennemis personnels les plus acharnés. Mais l'appréciation qu'il fait de son caractère est pleinement confirmée par tous les documents contemporains. On a déjà pu en juger dans l'histoire de Rather, dont Luitprand ne parle pas ; on en jugera mieux encore dans la suite de ce récit[1].

Tandis que le roi Hugues prodiguait de si grandes faveurs à son parent Manassès, il tenait en méfiance particulière, et malmenait en toute occasion d'autres parents encore plus proches, ceux qu'il avait publiquement et outrageusement reniés. Nous avons déjà indiqué le

[1] Manassès avait contribué à la disgrâce de Luitprand et de sa famille auprès de Bérenger ; il mit le même zèle à le desservir près d'Othon, et la fortune de notre auteur auprès de ce prince ne commença qu'après que ce puissant ennemi, frappé d'aliénation mentale, eut perdu tout crédit sur le nouveau maître de l'Italie. (V. *Éclaircissements,* XXIX.)

commencement de cette lutte fratricide, soutenue de part et d'autre avec une animosité féroce. Ermengarde, à laquelle il devait tant, avait emporté dans la tombe le secret de ses déceptions et de ses remords. Hugues n'avait pourtant pas osé se brouiller ouvertement avec elle, ni lui ôter le marquisat d'Ivrée. Il n'osa pas non plus en disputer la succession à Bérenger, beau-fils d'Ermengarde, fils du marquis Adelbert et de sa première femme, et petit-fils par cette princesse, de l'empereur Bérenger Ier. Hugues haïssait et redoutait à la fois ce jeune prince, qui pouvait tôt ou tard devenir son rival. Il avait voulu le rattacher à sa famille en lui faisant épouser une de ses nièces, Gisle ou Guille, fille de Boson, marquis de Toscane ; mais comme Hugues ne tarda pas à rompre avec son frère Boson, et à le perdre à son tour, cette alliance devint un nouveau sujet d'injure. En un mot, Hugues n'attendait plus qu'une occasion favorable pour se saisir de Bérenger et le mettre à tout jamais hors d'état de lui nuire. Mais Bérenger dissimulait avec soin ses ressentiments et ses espérances, et se conduisait avec une circonspection extrême en toutes choses, ne laissant au roi aucune occasion de satisfaire sa haine.

Le caractère dissimulé et cauteleux de Bérenger, fort semblable à celui de l'empereur Bérenger Ier son aïeul, formait un contraste frappant avec celui de son frère Anschaire, fils d'Adelbert et d'Ermengarde, et le propre neveu de Hugues. L'histoire mentionne à peine le nom d'Anschaire, la poésie ne l'a jamais fait retentir, et pourtant Anschaire fut l'Achille du xe siècle, et eût mérité sa *chanson* mieux que Roland, si sa force prodigieuse et sa bravoure indomptable eussent été appelées à servir quelque cause digne de mémoire. Cet arrière-petit-fils de Waldrade, l'admiration et

l'effroi de l'Italie, était pour Hugues une menace permanente, un remords vivant. Nous dirons plus tard comment il parvint à s'en débarrasser.

Un autre proche parent de Hugues, nommé Théobald, avait également acquis une grande renommée militaire. C'était encore un de ceux que Hugues était forcé de ménager tout en les haïssant; aussi lui avait-il donné le gouvernement de Spolette et de Camerino. Ce Théobald était un batailleur infatigable, bon vivant d'ailleurs, fort ami des tours plaisants et des joyeux devis. Mais les joyeusetés de ce siècle étaient d'un goût fort étrange, si l'on en juge par l'anecdote suivante, sur laquelle Luitprand s'étend avec une délectation infinie.

Hugues agissait avec prudence, dans les idées de son temps, en confiant la défense de la frontière méridionale de son royaume à un guerrier tel que Théobald, et lui donnait ainsi l'occasion de prendre parti à chaque instant dans les querelles des empereurs grecs avec les princes à demi indépendants de Salerne et de Bénévent. Hugues voyait là un double avantage; tenir ce parent dangereux toujours éloigné de lui, et conserver la chance d'en être débarrassé quelque jour dans une de ces rencontres. Au xe siècle, cela pouvait s'appeler de la politique.

Le vieux Landulphe, prince de Bénévent, étant vivement pressé par les Grecs, contre lesquels il guerroya trente ans avec des chances diverses, ne manqua pas en effet d'appeler le marquis Théobald à son secours[1]. Celui-ci se rend à son appel, bat les Grecs en plusieurs rencontres, les re-

[1] Voyez Giannone, t. I, p. 590. Il n'est pas facile d'assigner une date précise à l'anecdote que nous allons rapporter, mais elle ne peut être antérieure à l'an 931, ni postérieure à 940.

pousse sur le territoire de la Pouille qui leur était alors soumis, et y fait un tel dégât, que les habitants du pays sont contraints de se réfugier avec les Grecs dans les places fortes. Après quoi, le bon marquis, sentant le besoin de s'égayer, s'avise un jour de faire mutiler tous ses prisonniers de guerre et les envoie ainsi accommodés au général grec, auquel il mande qu'il en fait hommage à son empereur, grand amateur d'eunuques, comme chacun sait, et qu'il compte bien ne pas s'en tenir à ce premier envoi.

Quelques jours après, en effet, les Grecs et les habitants du pays font une sortie. Plusieurs tombent encore entre les mains de Théobald, et celui-ci, toujours enchanté de son idée, se prépare à faire subir la même opération à ses nouveaux prisonniers.

Or, parmi ces prisonniers, se trouvait l'un des plus riches habitants du pays, dont la femme était dans la place. Cette femme, « très-éprise de son mari, et partant très-inquiète de ce qui allait se passer[1], » résolut de ne rien épargner pour dégager son mari de ce mauvais pas. Elle sort hardiment de la ville et pénètre jusqu'à la tente de Théobald, les cheveux épars, criant et se démenant comme une folle, si bien qu'un rassemblement se forme autour d'elle, et que Théobald lui-même, qui était à table en ce moment, sort pour voir ce qui se passe, et lui demande ce qu'elle a à crier et gesticuler ainsi. Cette femme, « sachant bien, dit Luitprand, qu'il peut y avoir beaucoup de bons sens dans une folie simulée, répond tout en se lamentant : «Voilà un procédé bien nouveau, bien inouï pour des guerriers! s'attaquer sans pitié à de pauvres femmes incapables de leur résister ! — Et qui donc ici s'attaque aux femmes? répond le

[1] *Ejus pro membris non parùm sollicita.*

marquis surpris... Eh! dit-elle, peut-on faire à des femmes une guerre plus féroce, que de traiter leurs maris comme vous faites[1]...? Vous avez pillé nos domaines, enlevé nos bestiaux; je me suis tenue tranquille, je vous en remercierai si vous voulez. Mais pour cette dernière privation, plus cruelle et plus irréparable, non, mille fois non! que tous les saints du Paradis détournent de moi un tel malheur! » Cette supplique excita une hilarité générale, et mit le marquis et ses soldats dans une telle disposition de bonne humeur et de clémence, qu'ils rendirent à cette femme non-seulement son mari *sain et sauf*, mais tout le bétail qu'on leur avait pris. (L. IV, 8 et 9.)

Telles sont les bouffonneries de ce siècle, moins rebutant peut-être dans ses légendes les plus sinistres, que dans ces accès de gaieté cynique et féroce, où les rires ressemblent à des sanglots, où la luxure même, comme dans les écrits d'un écrivain trop fameux du siècle dernier, porte avec elle une odeur de sang.

LI

Hugues n'avait pas les mêmes motifs pour ménager les autres membres de sa famille : il sacrifiait, sans hésitation comme sans pitié, tous ceux qu'il n'était pas forcé de craindre; et par une sorte d'économie providentielle, les complices de ses crimes antérieurs devenaient à leur tour ses victimes. Nous avons raconté le sort malheureux de Lambert, le second fils de Berthe et d'Adelbert : nous avons vu

[1] Ici notre auteur entre dans des développements que nous nous gardons bien de reproduire, le latin du moyen âge bravant l'honnêteté aussi résolûment que le latin classique.

Boson, frère consanguin de Hugues, participer à cet attentat et en profiter. Boson, devenu en peu d'années l'un des princes les plus riches d'Italie, conspira, dit-on, contre son frère, à l'instigation de sa femme. Hugues, averti à temps, le fit arrêter et emprisonner, et mit la main sur toutes ses richesses. Hubert, fils naturel de Hugues, fut investi du marquisat de Toscane. La facilité extrême avec laquelle s'accomplit cette exécution donnerait à penser que le trésor de Boson était son véritable crime, et que la conspiration n'était qu'un prétexte, d'autant plus que le témoignage de Luitprand est fort suspect en tout ce qui concerne la famille de Bérenger II, qui avait épousé une fille de Boson, nommée Gisle ou Guille comme sa mère [1].

Luitprand fait un portrait hideux de la femme de Boson. Suivant lui, elle était d'une telle rapacité, que, de son temps, aucune femme de ses États n'osait se montrer en public avec des bijoux. « C'eût été, dit-il, la plus méchante créature qu'on eût jamais vue, si elle n'avait pas eu une fille pire qu'elle-même! » Elle fut renvoyée sous bonne escorte en Bourgogne, sa patrie, et toutes ses richesses allèrent grossir le trésor de son beau-frère. Quant à son mari, on ignore complétement son sort, mais le caractère et les antécédents de Hugues autorisent, à cet égard, les plus sinistres conjectures.

A l'occasion de cette arrestation, Luitprand raconte avec une complaisance incroyable l'histoire d'un baudrier incrusté de pierreries, que cette femme avait si bien caché *sur elle* au moment de partir, qu'après avoir fureté partout

[1] Ce nom était évidemment donné dans la famille de Berthe en mémoire de sa sœur Gisle, dernière fille de Waldrade, dont nous avons raconté la triste destinée dans la première partie de ce récit. Luit., l. IV, c. 10 et 11.

pour retrouver ce bijou auquel le roi tenait essentiellement, il fallut, sur son ordre exprès, la faire descendre de cheval, et poursuivre sur elle l'examen le plus minutieux et le plus infâme. Cette scène est véritablement ignoble, et nous nous garderons bien de reproduire tous les détails de la recherche et de la découverte de ce fameux baudrier. Ce qui n'est pas moins révoltant que le fait en lui-même, c'est la complaisance lascive avec laquelle notre auteur (écrivant pour un ami prêtre comme lui!) s'étend ici sur tous les détails, jusqu'à y trouver le motif d'une de ses élucubrations poétiques, nouveau et effrayant témoignage de la corruption de ce temps. « En réfléchissant bien à cette histoire, dit gravement Luitprand (il paraît qu'il aimait à y penser souvent), je ne sais quel est le plus à blâmer, du persécuteur ou de la victime. Toujours est-il que tous deux ont péché par un excès d'avarice. » (Voyez *Éclaircissements*, § XXIII.)

Après de telles infamies, le sort déplorable de Hugues n'a rien qui doive nous surprendre. Sans doute, comme l'a si bien dit saint Augustin, l'impunité de certains désordres en ce monde entre souvent dans les secrets desseins de Dieu; mais il en est qui passent la mesure, et l'absence de tout châtiment terrestre pour ceux-là ferait douter de la Providence.

Cette fois, le châtiment se fit longtemps attendre. Pendant quelques années, la prospérité de Hugues sembla encore s'accroître avec ses vices, et insulter à la patience du ciel. Un événement à peu près contemporain des faits que nous venons de raconter vint même offrir à son ambition une perspective nouvelle.

En 937, Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, vint à mourir. Hugues avait grande envie de profiter de cet

événement, non-seulement pour reprendre la suzeraineté des États de Louis l'Aveugle qu'il avait précédemment cédés à Rodolphe, mais pour s'emparer même du patrimoine héréditaire de ce prince, au préjudice de sa veuve et de son fils mineur. Mais celui-ci trouva un protecteur dans le nouveau roi de Germanie, Othon, fils d'Henri l'Oiseleur, celui-là même qui devait être plus tard l'instrument des desseins de la Providence, pour la pacification et la régénération de l'Italie.

Hugues ne se souciant nullement de se brouiller avec Othon, essaya d'arriver à peu près au même but par une double négociation de mariage, d'abord entre la veuve de Rodolphe et lui-même, devenu veuf également par la mort récente de Marozie, puis entre son fils Lother et la fille de Rodolfe, Adélaïde, encore mineure en cette époque. Cette Adélaïde, que Luitprand signale comme la femme la plus parfaite qu'il eût jamais vue, n'est rien moins que l'illustre sainte, qui fut depuis femme d'Othon le Grand et impératrice d'Occident. Mais avant d'atteindre cette phase glorieuse de sa destinée, elle devait avoir sa part de cette contagion de malheur que portait avec elle la race de Waldrade. Son premier mariage avec un prince pourtant digne d'elle par ses vertus personnelles, ne lui valut que de longues et cruelles afflictions.

Ce fut principalement dans l'intérêt de son fils que la reine Berthe, mère d'Adélaïde, se décida à épouser en secondes noces un prince cruel et débauché comme Hugues. Elle y trouvait aussi la consolation de ne pas quitter sa fille jusqu'à son mariage, qui ne fut célébré en effet que quelques années plus tard, à cause de la trop grande jeunesse des deux fiancés. Si cette union de Berthe fut surtout un acte de dévouement maternel, Hugues ne

tarda pas à lui en rendre l'accomplissement bien pénible.

L'Italie revit avec bonheur la pieuse reine Berthe, toujours triste, résignée et charitable. Un seul homme, parmi ses contemporains, demeura insensible à tant de vertus, et ce fut précisément le roi Hugues, son deuxième époux.

Il ne s'en tint pas à l'indifférence. « Ce prince, dit Luitprand, se livrant de plus en plus à son incontinence, ne sut pas même garder à la reine Berthe cette affection tranquille que les maris ont d'ordinaire pour leurs femmes; il se prit à détester cordialement et complétement la sienne[1]. » Cette réflexion assez naïve prouve que l'effervescence dans l'amour conjugal était aussi rare dans ce temps-là qu'à d'autres époques plus rapprochées de nous. Mais le roi Hugues passait toute mesure dans ses débordements, ainsi que dans sa coupable antipathie pour une épouse si vertueuse.

Parmi les nombreuses maîtresses de ce prince, trois surtout étaient de sa part l'objet d'une prédilection marquée. La première, Bézole, était une femme suève de basse origine; Roza, la seconde, était la fille de ce Gualbert de Pavie, dont nous avons raconté précédemment la rébellion et le supplice; la troisième, Stéphanie, était d'origine romaine. Hugues, suivant une mode fort accréditée à cette époque en Italie, affectait de donner à ses trois belles des noms empruntés aux divinités du paganisme. Bézole était une grande et belle femme, d'une physionomie impérieuse comme son caractère, aussi l'avait-il surnommée Junon. Roza, plutôt gracieuse que belle, avait reçu le nom de Vénus, et ces deux sobriquets n'étaient pas moins justifiés

[1] *Hugo denique... profatam conjugem Bertham maritali non solùm non cœpit amore diligere, verùm omnibus modis execrari*

par la haine furieuse que se portaient ces deux créatures, que par leurs qualités physiques. Quant à Stéphanie, il en avait fait une *Sémélé*.

Le roi Hugues eut des enfants de ses trois maîtresses, ou plutôt s'attribua bénignement une paternité fort contestable, si nous nous en rapportons à notre auteur[1]. C'était alors le temps où les grandes dignités ecclésiastiques semblaient devenues l'apanage des bâtards des souverains. Boson, le fils de Bézole, fut pourvu de l'évêché de Plaisance. Théobald, fils de Roza, avait à peine dix ans quand il fut nommé archidiacre de Milan, et il était destiné à devenir un peu plus tard archevêque de cette ville; mais la chute de Hugues empêcha ce nouveau scandale.

LII

Nous arrivons au cinquième livre de Luitprand, l'un des plus intéressants de son ouvrage. Sauf quelques digressions sur les révolutions de Constantinople, il est consacré tout entier aux derniers événements du règne de Hugues, et au récit du châtiment terrible que ce prince avait si bien mérité. Ici, contre son ordinaire, notre auteur indique une date précise pour servir de point de départ aux faits qu'il va raconter. « Vers cette époque, dit-il, il y eut un samedi, vers la troisième heure du jour, une grande et effrayante éclipse de soleil. Ce fut le même jour, où, comme vous le savez, mon père, *votre roi* Abderrahman fut vaincu

[1] Luitprand s'explique là-dessus avec sa liberté d'expression ordinaire. « *Sed, quoniàm non rex solus his abutebatur, ex incertis patribus originem ducunt.* »

par Ramire, roi des chrétiens de Galice. » L'éclipse dont il est question ici est celle que les calculs astronomiques fixent au 19 juillet 939, l'avant-veille de la fameuse journée de Simancas, dans laquelle l'émir Abderrahman fut en effet mis en déroute après une lutte acharnée, qui, au dire d'un contemporain, lui coûta quatre-vingt mille hommes[1]. Ainsi les événements qui vont faire l'objet de ce livre sont généralement postérieurs à cette époque, c'est-à-dire à la première moitié de l'année 939.

Cette même année, l'Italie fut consternée par l'apparition d'une comète d'une grandeur et d'un éclat remarquables, qui se fit voir huit nuits de suite. On ne manqua pas de voir là le présage de quelques grandes catastrophes, et une coïncidence étrange vint à l'appui de cette croyance superstitieuse ; car, cette année-là ou la suivante, la récolte vint à manquer, et toute l'Italie souffrit horriblement de la disette. Pendant ce même été de 939, les Sarrasins, toujours embusqués dans les gorges des Alpes, tuèrent encore un grand nombre de pèlerins.

Mais tandis que les sujets de Hugues souffraient à la fois de la famine, des brigandages des barbares, des vexations du roi lui-même et de ses suppôts, tout semblait réussir au tyran qu'ils détestaient chaque jour davantage. Hugues avait successivement déjoué toutes les conspirations qui avaient menacé son trône et sa vie. Bien que son gendre Albéric, toujours maître absolu dans Rome, persistât à lui interdire l'accès de cette ville, et par conséquent toute relation avec le pape, et l'espoir d'obtenir enfin la dignité im-

[1] Cette victoire, comme toutes celles des chrétiens d'Espagne, est niée ou passée sous silence par les historiens arabes. Cependant l'un d'eux, Mesandi, auteur contemporain, avoue qu'Abderrahman ne parvint à s'échapper que grâce à la lenteur que Ramire mit à le poursuivre.

périale, d'autres événements l'avaient indemnisé de cette unique déception. L'union du jeune Lother et d'Adelaïde donnait à Hugues et à son fils des droits éventuels sur une partie de la riche succession de Rodolphe. Depuis la répression de la fameuse révolte de Gézon et de Gualbert, Pavie offrait au roi de la haute Italie une résidence tranquille. Nous avons vu par quels moyens expéditifs il s'était assuré dans le reste de ses États une sorte de calme relatif. Il avait favorisé de tout son pouvoir la formation et l'accroissement des seigneuries ecclésiastiques, et c'est là sans doute ce qui a donné lieu à Luitprand de louer son zèle pour les intérêts de l'église. Ces intérêts généralement se confondaient avec les siens. D'après l'organisation sociale du temps, cette alliance, chaque jour plus intime, profitait à la centralisation du pouvoir. Hugues, auquel on ne peut contester une dextérité politique remarquable, avait beaucoup réfléchi sur les causes des guerres civiles qui avaient désolé l'Italie depuis la mort de son bisaïeul Lother Ier, sur la mobilité d'esprit des Italiens, incessamment divisés entre deux compétiteurs, toujours prêts à trahir le plus fort dès le lendemain de sa victoire, et entretenant ainsi l'anarchie, pour ajourner ou amortir l'oppression.

Hugues avait reconnu que la prolongation de cet état anormal tenait surtout aux complications locales, qu'entretenait la rivalité constante des deux pouvoirs. Chaque cité avait en effet un élément de guerre permanent dans les discordes du comte et de l'évêque, discordes incessamment ravivées par des incidents multipliés. Ainsi, par exemple, toute contestation entre un homme libre, soumis à la juridiction du comte, et un vassal de l'église, donnait lieu, presque inévitablement, à un conflit entre le comte et le prévôt épiscopal. Aussi l'on avait vu généralement

dans les guerres de Bérenger, de Gui, de Lambert, de Louis l'Aveugle, de Rodolphe, l'évêque et le comte de chaque pays suivre chacun un parti opposé, et continuer ainsi des luttes intestines, commencées pour leurs querelles particulières.

Hugues comprit très-bien qu'il fallait à tout prix mettre fin à cette épouvantable anarchie. Voulant rattacher à sa cause d'une façon intime et permanente l'un de ces deux pouvoirs occupés l'un l'autre à s'entre-dévorer, il se décida en faveur des évêques, et c'était en effet le meilleur parti qu'il pût prendre. Malgré la corruption de ce siècle, c'était encore dans le clergé qu'on trouvait le plus de moralité et de dignité ; on y trouvait surtout l'instinct de l'ordre et de la stabilité du pouvoir, élément qu'un politique habile tel que Hugues ne pouvait pas négliger. Ainsi, le vit-on, dès les premières années de son règne, s'occuper de fortifier, de développer la puissance des évêques, et de les rattacher à lui, soit en conférant les fonctions de comte par *intérim* aux prévôts épiscopaux, soit en favorisant la tendance alors générale des gens libres à se faire vassaux des églises. En même temps il ne négligeait rien pour que les évêques qu'il faisait si puissants fussent en même temps des hommes à lui. C'est ainsi qu'on l'a vu confier des évêchés vacants à ses propres bâtards, ou à des parents sur le dévouement desquels il croyait pouvoir compter; conférer, par exemple, jusqu'à trois siéges vacants à Manassès, et lui confier même, au mépris de toutes les lois ecclésiastiques, l'investiture du comté de Trente.

Mais Hugues, prince aussi immoral qu'ambitieux, dépassait le but, et préparait sa perte, en croyant ne pouvoir trop faire pour consolider sa puissance et assurer l'ave-

nir de sa dynastie. Du moment où il détruisait, en faveur du pouvoir ecclésiastique, l'ancien contre-poids de l'autorité civile, il se mettait lui-même à la merci de ceux dont il augmentait si fort la puissance, et sa fortune, laborieusement et criminellement édifiée, devait s'écrouler d'elle-même, le jour où les évêques abandonneraient sa cause. Hugues pensa sans doute que les liens de la reconnaissance et du sang seraient toujours assez forts pour prévenir un pareil danger, et le dispenser de toute garantie morale; par une inconséquence bizarre, mais fort commune, il supposait aux autres les vertus qu'il n'avait pas. Il se crut en sûreté au milieu d'hommes qui lui devaient tout, plus même qu'il ne pouvait religieusement et légalement leur donner. Il devait apprendre à ses dépens que l'ingratitude est surtout le vice des âmes basses et cupides, et que des hommes assez peu scrupuleux pour lui laisser violer à leur profit les lois ecclésiastiques, ne devaient pas se faire scrupule davantage de trahir plus tard leur bienfaiteur, s'ils y trouvaient quelque profit nouveau.

LIII

Mais dans ce siècle, comme dans d'autres plus récents, c'étaient toujours les causes les plus imprévues qui amenaient les commotions politiques; et les nuages qui obscurcissaient le plus l'horizon n'étaient pas ceux qui portaient la foudre.

A l'époque où nous arrivons, Hugues ne se préoccupait guère de son futur successeur, Bérenger d'Ivrée, dont l'excessive circonspection ressemblait à de la lâcheté; il s'in-

quiétait encore bien moins de la fidélité des évêques qu'il croyait dévoués à sa personne. Mais il avait un ennemi domestique, objet exclusif de ses préoccupations et de sa haine. C'était le jeune Anschaire, son propre neveu, le fils de sa sœur Ermengarde et d'Adelbert d'Ivrée. Nous avons déjà signalé le singulier contraste de caractère qui existait entre ce jeune prince, et Bérenger, son frère consanguin. Autant l'un était réservé, méfiant et cauteleux, autant l'autre était redoutable par ses emportements, par sa force et par son courage extraordinaires. Bien jeune encore, Anschaire était aussi célèbre par ses qualités guerrières, que sa mère l'avait été jadis par sa beauté et ses galanteries.

On comprend quelle parenté gênante c'était là pour le roi Hugues. Bien qu'il n'eût pas renié Ermengarde pour sa sœur, comme il avait renié ses deux frères Gui et Lambert, le jeune Anschaire n'en avait pas moins ressenti vivement l'affront fait à ses oncles maternels, et surtout le traitement barbare infligé au dernier. Il avait de plus des exigences particulières à faire valoir auprès de Hugues. Le patrimoine de son père ayant passé au frère aîné d'Anschaire, Hugues devait un établissement au fils d'Ermengarde : il avait à lui payer le dette de reconnaissance contractée envers sa mère, et il eût été fort dangereux pour Hugues de faire trop attendre à son neveu cet établissement.

Le roi Hugues détestait donc cordialement ce neveu, mais le redoutait encore davantage, le sachant fort capable de le tuer lui-même à la moindre provocation, pour se faire roi à sa place. Anschaire ne marchait d'ailleurs qu'entouré d'une bande d'hommes armés et d'une fidélité éprouvée, anciens serviteurs de sa mère et de son aïeule. La force et l'audace d'Anschaire faisaient de lui un merveil-



leux idéal de souverain dans ces temps barbares, et son oncle le sentait mieux que personne ; mais il dissimulait soigneusement ses craintes et sa haine, et faisait de grandes caresses à ce terrible parent, tout en cherchant le moyen le plus expéditif et le moins dangereux de s'en débarrasser.

Sur ces entrefaites, Théobald, marquis de Spolette et de Camerino, vint à mourir. C'était le même Théobald que nous avons vu traiter d'une si singulière façon ses prisonniers. Hugues, de plus en plus gêné par le voisinage d'Anschaire, s'empressa de lui donner l'héritage de Théobald. Ceci se passait en 935.

Il paraît que le fils d'Ermengarde n'était nullement dupe de la feinte bienveillance de son oncle, et guettait de son côté la première occasion favorable de lui faire un mauvais parti. Heureusement pour Hugues, ce terrible batailleur n'avait pas hérité de la finesse d'esprit de sa mère ; tout en s'entourant d'une force suffisante pour éviter quelque guet-apens, il n'eut pas la sagesse de se concilier les évêques, comme fit plus tard son frère, et ne sut se former, ni à Pavie, ni dans son nouveau marquisat, un noyau de partisans assez fort pour résister à son oncle.

Hugues, de son côté, ne l'avait éloigné de lui que pour travailler plus sûrement à sa perte. Il apprit bientôt que son neveu parlait de lui en toute occasion avec menace et mépris, promettant bien de venger tôt ou tard les outrages de sa famille.

Alors le roi, jugeant qu'il fallait prévenir bien vite et à tout prix les mauvais desseins d'un tel homme, « fit appeler un nommé Sarlion, alors comte du palais, de race bourguignonne, qui avait épousé la fille du feu marquis Théobald. Hugues, lui parla ainsi : « Je sais quelle est la fidélité des gens de Camerino et de Spolette ; ils sont pareils à ce

roseau pointu dont il est question dans l'Écriture sainte, et qui déchire la main qui s'y appuie. Ils appartiendront toujours à celui qui saura le mieux les payer. Va donc, et puise sans scrupule dans mon trésor, pour les détacher d'Anschaire et les attacher à toi. Personne ne convient mieux pour cette entreprise que toi, le gendre de mon bon neveu Théobald (Théobald était son bon neveu depuis qu'il était mort). Son souvenir te fera assurément bien accueillir dans ce pays-là. »

Les prévisions du roi furent justifiées par l'événement. Anschaire n'avait pas su se faire aimer de ses nouveaux sujets, le temps et l'argent lui avaient manqué, tandis que le souvenir de Théobald était encore vivant dans tous les cœurs de ceux qui l'avaient vu combattre. D'ailleurs, son gendre usait largement des richesses du roi; aussi fut-il accueilli avec transport, et les populations entières se levèrent pour le suivre. Il se trouva donc bientôt à la tête de forces considérables, et marcha en toute hâte vers la ville où résidait Anschaire. « Celui-ci, à cette nouvelle, ordonna à Guibert, son porte-étendart, d'assembler et de faire armer de suite ceux qui l'avaient suivi de la haute Italie, troupe peu nombreuse, mais aguerrie, et la seule sur laquelle il pût compter. »

Cependant Guibert, « homme aussi sage que vaillant, » conseillait à son maître d'éviter un engagement immédiat, et d'attendre quelques renforts, pour ne pas risquer d'être accablé tout d'abord par un ennemi si supérieur en nombre. Malheureusement l'impétueux Anschaire fut détourné de ce sage parti par les conseils belliqueux d'un autre de ses capitaines, un bourguignon nommé Archode. Cet homme lâche, fanfaron et traître aussi sans doute, était comme le Campo-Basso de ce Charles le Téméraire

anticipé. Il traita le brave et fidèle Guibert de poltron qui voudrait bien aller chercher des renforts au lieu de se battre ; Guibert répondit avec usure à ces injures, le traitant de Bourguignon vantard et poltron, n'ayant de *cicatrices que sur le dos* ; mais l'opinion d'Archode n'en prévalut pas moins, et le brave et malheureux Anschaire fondit avec sa petite troupe sur l'armée de son rival [1].

L'action s'engagea sur les bords d'un fleuve (probablement le Tibre ou quelqu'un de ses affluents). Le gendre de Théobald, fort désireux de triompher d'Anschaire, ne l'était pas moins d'éviter une rencontre personnelle avec lui. Telle était la réputation de ce champion redoutable, que nul guerrier d'Italie n'eût osé affronter un semblable duel. Sarlion resta donc de l'autre côté du fleuve avec la moitié de son monde, et prit même avec lui dans cette réserve ses meilleurs soldats, « craignant, dit Luitprand, de n'en pas garder encore assez pour défendre au besoin ses jours contre un tel ennemi. » Le reste de cette armée passa le fleuve, et soutint le choc du fils d'Ermengarde.

Anschaire fut vainqueur dans cette première lutte, mais il paya chèrement cet avantage éphémère. Son fidèle Guibert, en combattant en homme qui craint la honte et non

[1] A propos de ce conseil de guerre et de la dispute entre Guibert et Archode, Luitprand, toujours entraîné par la manie de faire parade de son érudition, met dans la bouche de ses personnages les propos les plus invraisemblables et les citations les plus incongrues. « Ta prudence, dit Archode à Guibert, me rappelle celle de Chrémès dans l'*Eunuque* de Térence, conseillant à Thaïs de bien fermer ses portes et de l'envoyer lui-même chercher des secours contre les attaques de Thrason... Et tu es bien, toi, répond Guibert, ce fameux Thrason, si belliqueux, si arrogant dans ses propos, mais qui, lorsqu'il s'agit d'en venir au fait, range devant lui ses esclaves en bataille, et se met lui-même fort prudemment à l'extrême arrière-garde. »

le trépas, fut blessé mortellement, et tomba couvert de son propre sang et de celui des ennemis. Plus d'un brave de cette troupe dévouée succomba de même. Quant au bourguignon Archode, la veille si belliqueux et si sûr de la victoire, il avait disparu avant le premier choc.

Anschaire avait justifié sa terrible renommée. Aussi infatigable que robuste, il fit de telles brèches parmi ces masses d'ennemis accumulés autour de lui, qu'ils craignirent à la fin de périr tous de sa main, et s'enfuirent à toute bride.

Alors le fils d'Ermengarde parcourut ce champ de bataille conquis par de si prodigieux efforts, y cherchant et y retrouvant, hélas! la plupart de ses fidèles, morts ou grièvement blessés près de chaque monceau de cadavres ennemis. Nous l'avons déjà dit bien souvent, la fidélité à cette race portait malheur! L'arrière-petit-fils de Waldrade arriva ainsi jusqu'à un tertre où gisait le brave Guibert, percé de mille coups, mais respirant encore, et heureux, jusque dans l'agonie, de revoir son maître sain et sauf, et de pouvoir lui adresser un dernier conseil, un dernier adieu. « Vois, dit-il en lui montrant le fleuve, que franchissait déjà la réserve de Sarlion ; de nouveaux ennemis t'arrivent, ceux-là sont mieux armés, et en plus belle ordonnance. Évite cette fois, je t'en conjure, un nouveau combat où tu succomberais infailliblement. Tu sais qu'Archode, ton belliqueux conseiller, a disparu depuis longtemps. Pour moi, je sens ma fin qui s'approche, et je ne songe plus aux choses de la guerre, mais à implorer la clémence de Dieu, pour qu'il ne m'impute pas à crime tant de sang que j'ai versé aujourd'hui pour l'amour de toi. » En achevant ces mots il expira.

Telle fut la mort de ce brave et fidèle serviteur, mort vraiment héroïque par la foi et le dévouement.

Cependant Sarlion avait assisté de l'autre rive à la défaite des siens, mais il voyait aussi le petit nombre d'hommes qui restait au vainqueur, et il ne désespéra pas de prendre sa revanche. Il fit passer le fleuve aux deux tiers de sa réserve, et se tint à l'écart avec le reste, ne pouvant encore se résoudre à risquer un combat corps à corps avec son terrible adversaire.

Celui-ci ne suivit pas le dernier conseil de son brave lieutenant. Peut-être n'était-il plus temps de faire retraite; peut-être eut-il confiance jusqu'au bout dans sa force indomptable, dans la terreur qu'il inspirait visiblement aux ennemis. Peut-être enfin eut-il, comme les guerriers d'Homère, un vague pressentiment de sa fin prochaine et inévitable, de la fatalité providentielle qui planait sur tous ceux de sa race, et voulut-il du moins mourir glorieusement, puisqu'il fallait mourir !

Il rassembla donc tous ceux de sa suite qui pouvaient encore combattre, et vint donner d'un élan furieux sur les nombreuses cohortes qui s'avançaient vers lui. Ces nouveaux ennemis étaient commandés par un comte nommé Hatton, qui, après avoir juré fidélité à Anschaire comme tous les autres chefs de Spolette, avait été des premiers à se joindre à son ennemi.

Dans ce dernier choc, Anschaire se surpassa lui-même. Entouré d'un cercle d'ennemis qui cherchaient vainement à l'accabler de leurs dards, il allait et venait çà et là, comme un lion parmi les chasseurs, renversant tous ceux qu'il pouvait atteindre. Enfin le fer de sa lance se brisa dans le corps de l'un d'eux, et alors le seul Hatton osa attendre de pied ferme ce redoutable combattant à demi désarmé. « Ah ! te voilà donc, lui crie Anschaire en l'apercevant, toi qui m'avais juré fidélité sur la croix et les osse-

ments des saints ! Tu vas apprendre qu'il est un enfer pour les infâmes parjures comme toi ! » Et il poussa d'une telle force le tronçon qui lui restait à la main au visage de ce traître, qu'il lui traversa la tête du coup, faisant jaillir le sang et la cervelle.

Mais ce dernier exploit d'Anschaire rendit sa position désespérée. Il n'avait plus que son épée pour se défendre contre la meute obstinée, innombrable, qui s'acharnait après lui. Tous ses hommes étaient morts, mourants ou en fuite : il était seul à soutenir le choc d'une armée entière qu'il épouvantait encore, et qui ne pouvait le vaincre. Il se vainquit enfin lui-même ! Son cheval, auquel il faisait faire des bonds prodigieux pour éviter la grêle de dards qui pleuvait sur lui, trébucha et tomba dans un fossé la tête la première, se renversant ainsi entièrement sur son cavalier, qui fut immédiatement entouré et percé de mille coups.

Tel fut le trépas du fils d'Ermengarde, héroïque rejeton d'une race maudite. Étranges caprices de la renommée et du souvenir des peuples ! Roland, ce prétendu neveu de Charlemagne, dont l'existence est presqu'un problème ; le Cid, ce batailleur mercenaire, qui abattait indifféremment Maures et chrétiens, ont eu les honneurs de la légende et de l'épopée. Le *Romancero* et le poëme de Theroulde ont traversé les siècles ; on a conservé ou inventé pour la postérité jusqu'au nom des chevaux et des épées de ces héros presque fabuleux ! Eh bien ! nous venons de rencontrer un personnage qui semble, aussi bien que ceux-là, taillé pour l'épopée. On a sur son origine et sur sa vie des renseignements précis. C'est un descendant incontestable de Charlemagne, c'est l'Achille du xe siècle, il a la vaillance et la vigueur surhumaines qu'on exige des héros, il y joint le prestige d'une mort prématurée et glorieuse. Comment

donc la poésie a-t-elle négligé un pareil héros? Comment ce guerrier, si admiré et si redouté de son vivant, a-t-il été oublié si vite?

Ah! c'est que, par un juste décret de la Providence, les brillantes renommées, les longs souvenirs n'appartiennent qu'aux grandes idées, qu'aux principes souverains, et non aux individualités, si remarquables qu'elles puissent être! L'homme, cet être fragile et misérable même dans la grandeur, s'abîme dans l'éternité comme une goutte d'eau dans la mer, et son nom ne lui survit qu'à la condition de représenter, de symboliser quelque grande idée religieuse, patriotique ou sociale. Tel est en effet l'unique fondement de la gloire du législateur, du saint, du guerrier, en un mot de tous les grands hommes, même de ceux dont le sentiment populaire a altéré le souvenir en l'idéalisant. Ainsi les héros grecs, transfigurés dans les légendes homériques, ont mérité et obtenu l'immortalité, parce que le souvenir de leurs exploits était en quelque sorte le patrimoine intellectuel d'un peuple appelé à de hautes destinées. Ainsi les lamentations épiques du moyen âge sur le trépas héroïque de Roland apparaissent comme un pressentiment confus de cette nationalité française, si glorieusement personnifiée cinq siècles plus tard par Jeanne d'Arc. C'est la nationalité espagnole qui s'incarne pareillement dans le Cid, et qui en dépit de la réalité même, nous a transmis ce nom pur de toute souillure.

Mais il n'en est pas de même des grands caractères isolés de toute pensée religieuse ou sociale, des grands égoïstes, dont les facultés puissantes ont été absorbées exclusivement pour la satisfaction de leurs intérêts ou de leurs passions éphémères. Pour ceux-là, Dieu seul les connaît, comme seul il les a jugés; la postérité n'a pas même pour

eux un regard, et cet oubli profond est peut-être leur premier châtiment. Telle a été la destinée de l'homme si remarquable dont nous venons de raconter la mort héroïque. Si une conviction ardente et sincère avait animé ce corps de bronze, s'il eût succombé ainsi pour une cause juste et sainte, sa mémoire serait célèbre comme celle des héros des Thermopyles, des martyrs de Fère-Champenoise. Ceux-là succombèrent aussi, accablés, mais non vaincus par des armées entières ; mais leur souvenir demeure immortel, parce qu'ils combattaient pour une patrie !

L'histoire est pareille à la vie humaine dont elle reflète l'image. Elle a de même ses temples et ses portiques peuplés d'une foule empressée ; ses grands noms, devant lesquels tout front se découvre, et qui font palpiter d'âge en âge tous les cœurs généreux. Elle a aussi ses sentiers incultes et déserts, ses cimetières abandonnés, où les herbes et les ronces voilent d'autres noms à demi effacés, noms d'hommes qui pourtant ont égalé, surpassé peut-être ceux dont la postérité daigne se souvenir ! Il y a dans cette injustice apparente de la renommée un enseignement mélancolique et profond. C'est le châtiment providentiel de l'égoïsme et de l'orgueil, châtiment qui a commencé avec le monde, et ne finira qu'avec lui.

LIV

Hugues fut *transporté de joie,* dit Luitprand, en apprenant la mort du fils de sa sœur. Son œuvre était accomplie ; Anschaire était le dernier danger, le dernier reproche vivant de son ingratitude : sans crainte, sinon sans re-

mords, il pouvait désormais respirer plus librement, ne voyant plus en Italie personne capable de disputer la couronne, soit à lui-même, soit plus tard à son fils.

Cependant le nouveau duc de Spolette, Sarlion, ne tarda pas à comploter à son tour contre son suzerain, mais celui-ci réduisit facilement un si faible ennemi. Vaincu et assiégé dans une forteresse des Apennins, il vint demander merci à Hugues d'une façon si suppliante que le roi s'attendrit, se souvenant aussi probablement du service qu'il lui avait rendu en le débarrassant de son neveu. Il lui ôta son gouvernement, mais lui fit grâce de la vie, et lui assigna pour retraite une riche abbaye et une sorte d'inspection sur les monastères de la Toscane, emploi qui sans doute convenait mieux à son caractère. Ceci se passa environ trois ans après la mort d'Anschaire[1].

Hugues, qui avait déjà donné la Toscane à un de ses fils naturels nommé Hubert, lui donna de plus le gouvernement de Spolette et de Camerino. Pourtant ce fils qu'il faisait si puissant, ne lui fut pas d'un grand secours dans ses prochaines disgrâces.

Hugues, comme on le voit, poursuivait sans relâche l'application de son double système de népotisme et d'accroissement de la puissance ecclésiastique. Tandis qu'un de ses bâtards régnait en Toscane comme souverain temporel, Manassès, son neveu, jouissait de trois évêchés, et n'en avait pas encore assez ! Un autre fils naturel du roi possédait l'évêché de Plaisance. Un troisième, encore enfant, était réservé à l'archevêché de Milan. L'archevêque

[1] Luitprand ne parle pas de la révolte et de la soumission de Sarlion. On peut remarquer ici un témoignage évident de l'abâtardissement des populations de Spolette, si guerrières et si indépendantes, moins d'un demi-siècle auparavant.

Hildurin étant mort avant que ce jeune Théobald, fils de la fameuse Roza, pût recevoir l'ordination, Hugues choisit, pour faire une sorte d'*intérim*, l'homme le plus âgé et le plus infirme qu'il put trouver. Cette tactique lui était familière, à ce qu'il paraît, mais elle l'exposait à de graves mécomptes. On en a vu déjà un exemple dans l'histoire de l'évêque Rather. Le vieil archevêque Harderic trompa à son tour l'espoir sacrilége du roi, et vécut même assez pour devenir un des instruments de sa perte. En même temps Hugues se fit un ennemi secret de son propre neveu Manassès, dont l'ambition insatiable convoitait aussi le siége de Milan.

Malgré son apparente prospérité, malgré la joie criminelle que lui avait causée la mort d'Anschaire, Hugues avait encore de graves sujets de préoccupation. L'un des principaux était la rébellion persistante d'Albéric, devenu son gendre sans devenir son sujet. Hugues avait reçu là une double injure dont il ne put jamais tirer vengeance. De l'an 936 à l'an 942, il fit plusieurs tentatives sur Rome, en dévasta les environs, mais ne put jamais y pénétrer, ni par force ni par ruse. Cette nouvelle guerre se termina, comme la précédente, par un accommodement dû à l'intervention de saint Odon de Cluny, appelé tout exprès à Rome par le pape Étienne VIII, comme il l'avait été six ans auparavant par son prédécesseur Léon VII. Luitprand dit seulement que ce fut un juste et secret jugement de Dieu qui empêcha Hugues de recouvrer Rome; il passe complétement sous silence la double intervention de saint Odon dans cette querelle. On s'étonnera sans doute qu'il évite ainsi de nommer un personnage aussi respectable et aussi influent que le célèbre abbé de Cluny. Il est permis de croire que Luitprand partageait les préjugés et les an-

tipathies du clergé séculier de son temps contre les moines réformateurs, antipathies dont on retrouve un si curieux monument dans un écrit presque contemporain, la *satire d'Adalbéron.*

Les ravages des Sarrasins de Frainet, leurs brigandages et leurs massacres dans les Alpes, reviennent à chaque instant comme un refrain sinistre dans le cours des récits de ce siècle. Frodoard nous apprend que dans l'été de 939, ils avaient encore égorgé un grand nombre de pèlerins se rendant à Rome. Hugues, débarrassé de ses soucis de famille par la mort d'Anschaire, s'occupa enfin sérieusement de mettre un terme aux dévastations de ces brigands, en allant les attaquer par terre et par mer jusque dans le fort impénétrable dont nous avons si souvent parlé.

Mais pour arriver à ce but, il fallait disposer d'une force maritime redoutable, et cette force, l'empire grec pouvait seul la lui fournir. Alors Hugues songea à utiliser les ouvertures diplomatiques qu'il avait faites plusieurs années auparavant à Constantinople, par l'intermédiaire du père de Luitprand. Il y envoya de nouveaux ambassadeurs pour demander à l'empereur grec (ou plutôt aux empereurs, car il n'y en avait pas moins de quatre en ce temps-là[1],) le secours d'une armée navale, pourvue de ce terrible moyen de destruction qu'on nommait *le feu grégeois,* dont le secret n'avait pas été surpris encore par les Musulmans, qui s'en servirent plus tard d'une si cruelle façon dans les guerres des croisades. Le plan de Hugues était de franchir les Alpes, de refouler les Sarrasins dans leur citadelle et de les y forcer, tandis que les Grecs brûleraient leurs

[1] Romain Lecapène, ses deux fils, et Constantin Porphyrogénète, le souverain légitime, toujours captif dans son palais.

vaisseaux, et leur couperaient toute communication avec l'Espagne[1].

Nous ignorons si Hugues envoya cette fois à Romain Lecapène, le seul qui exerçât vraiment le pouvoir impérial, un nouveau couple de ces magnifiques chiens qui avaient failli l'étrangler lors de la première ambassade. Toujours est-il que celle-là réussit au delà même des vœux du roi d'Italie. Romain Lecapène comprit à merveille de quel avantage il était pour l'empire grec, incessamment menacé par les incursions des Musulmans, de s'unir contre eux avec un prince renommé comme l'un des plus puissants et des plus habiles de l'Occident. De plus, soit qu'il se méfiât de ses fils, soit qu'il eût quelque remords de son usurpation, il songea à tirer de sa profonde nullité Constantin Porphyrogenète et son jeune fils Romain, héritier légitime de l'empire, en préparant pour celui-ci une alliance utile aux intérêts de l'État[2].

Les ambassadeurs du roi d'Italie revinrent avec des envoyés grecs chargés d'apporter la réponse de leur Cour. Ils promirent à Hugues le secours qu'il demandait, à condition qu'il fiancerait sa fille avec le jeune Romain, fils de l'empereur Constantin. Après avoir entendu cette communication, Hugues fit partir une autre députation pour Constantinople, et confia cette nouvelle mission diplomatique au beau-père de notre auteur. L'objet de cette mission, qui semblait tout naturel dans ce siècle barbare, paraîtra bien singulier aujourd'hui. L'envoyé de Hugues, « homme grave et plein de sagesse, » était chargé d'exposer que son maître n'avait plus de fille légitime de disponible, la seule qu'il eût

[1] L., l. v, c. 4.

[2] Romain Lecapène préparait les choses de loin, car le futur époux avait alors à peine cinq ans.

jamais eue (Alda) étant mariée depuis plusieurs années[1]. Mais que si on voulait bien se contenter d'une de ses filles naturelles, il en avait précisément une un peu plus âgée que le jeune prince grec, et qui promettait de devenir charmante. Cette offre, qui dans des temps plus civilisés eût été regardée comme une insulte, fut au contraire accueillie le plus gracieusement du monde. « Les Grecs, dit Luitprand, ne s'inquiètent pas de la mère, mais du père seulement, en ce qui concerne les personnes d'une naissance illustre. » L'empereur Romain fit l'accueil le plus flatteur au nouvel ambassadeur, et le combla d'attentions délicates, jusqu'à faire couper la tête en sa présence à plusieurs pirates russes qui venaient d'être faits prisonniers dans un combat naval. Luitprand paraît très-flatté de la politesse qu'on fit à son beau-père, en lui faisant les honneurs de cette exécution solennelle. Chaque siècle entend la courtoisie à sa manière.

Quoi qu'il en soit, cet ambassadeur retourna avec de magnifiques présents auprès de son maître, et la flotte grecque suivit bientôt après, munie de son terrible matériel de guerre.

Le roi Hugues, sûr du concours de cette armée navale, commença son expédition contre les Sarrasins avec beaucoup d'ensemble et de vigueur. Tandis que les Grecs enveloppaient et incendiaient les vaisseaux des Musulmans, Hugues entra en Provence avec des forces supérieures, et refoula ces brigands dans leur fameux repaire, où il aurait pu facilement les réduire par la famine. Mais au moment où il touchait à son but, où il allait obtenir la gloire de délivrer le midi de la Gaule et le nord de l'Italie du fléau qui

[1] Avec Albéric, fils de Marozie.

les dévorait depuis près d'un demi-siècle, il changea brusquement de résolution, et traita avec ceux qu'il avait juré d'exterminer.

Quel était-le motif de ce brusque revirement? Le voici. Pendant les négociations avec Constantinople, Bérenger avait ouvertement rompu avec Hugues, et s'était réfugié en Allemagne. Hugues, craignant une prochaine attaque de ce côté, s'avisa de faire un traité d'alliance avec les Sarrasins qu'il tenait bloqués, en les chargeant de garder les défilés des montagnes situés au nord-ouest de l'Italie, et d'en fermer au besoin le passage à son ennemi [1].

C'était bien là une des inspirations de cette politique égoïste et impitoyable, qui avait rendu ce prince si odieusement ingrat, et criminel jusqu'au fratricide. Il sacrifiait sans hésitation, sans remords, à l'affermissement de sa dynastie, la sécurité de ses propres sujets, qu'il mettait à la merci de ces étranges auxiliaires; il donnait en quelque sorte sa sanction aux massacres qu'ils commettaient chaque été, lors du passage des pèlerins. « Combien ont péri depuis ce fatal traité, s'écrie Luitprand! Celui-là seul connaît le nombre de ces martyrs, qui garde leurs noms inscrits au livre de vie! »

Entraîné par une indignation légitime, Luitprand oublie cette fois sa partialité ordinaire pour son ancien bienfaiteur. « Roi Hugues, s'écrie-t-il, tu prenais là un moyen inique

[1] L'honneur de détruire la colonie musulmane de Fraînet était réservé à Guillaume Ier, comte de Provence, auquel l'illustre Mayeul, abbé de Cluni, décerna à cette occasion le titre glorieux de *père de la patrie*. Cette expulsion des Sarrasins eut lieu vers 980. L'Église a mis au rang des saints un des principaux vassaux de Guillaume, nommé Beuvon (*Bobo*), qui prit une part active à cette dernière guerre, et eut le bonheur de convertir plusieurs musulmans prisonniers.

pour défendre ta couronne. Hérode craignait comme toi pour la sienne quand il fit massacrer tant d'innocents; toi, tu laisses libres et en armes d'infâmes brigands, qui tueront aussi plus d'un innocent dont le sang s'élèvera contre toi! N'avais-tu donc pas lu, ou du moins entendu lire la vengeance que tira le Seigneur de l'impie Achab, qui avait, malgré ses ordres, épargné les jours de Bénadab, roi de Syrie, et traité avec lui. Voici ce que dit le Seigneur, lui dit un prophète, puisque tu as épargné un homme digne de mort, ta vie répondra de la sienne... »

Il semble en effet que cette dernière iniquité de Hugues ait comblé la mesure. A partir de ce moment rien ne lui réussit, ses plus habiles combinaisons tournent contre lui; l'expiation commence, si cruelle et si navrante, que nous en arriverons peut-être à la pitié pour celui dont nous avons raconté tant de crimes.

Tout en laissant cette expédition inachevée, Hugues demeura dans d'excellents rapports avec l'empire grec, et la négociation relative aux fiançailles de la fille du roi d'Italie et du fils de Constantin suivit régulièrement son cours. Le vieux Romain Lecapène avait exigé que la jeune princesse serait immédiatement envoyée à Constantinople pour y être élevée suivant les usages de sa nouvelle patrie.

Cette enfant, qui semblait si sûrement prédestinée à devenir impératrice, se nommait Berthe comme sa fameuse aïeule, dont la réputation était demeurée grande en Orient. C'était la fille de cette Bézole dont Luitprand a parlé plus haut. Une ambassade spéciale fut envoyée de Constantinople pour venir la demander à son père; elle partit en grande pompe, conduite par Sigefroid, évêque de Parme. La cérémonie solennelle des fiançailles des deux enfants eut lieu à Constantinople au mois de septembre 944. Les

Grecs, suivant leur usage, changèrent le nom occidental de Berthe, nom barbare pour eux, en celui d'Eudoxie. Mais le mariage de Romain et de Berthe ne s'accomplit jamais. Cette jeune fille, transplantée prématurément sous un ciel étranger, ne fit que languir, et succomba au bout de cinq ans, victime innocente du moins de l'expiation impitoyable qui poursuivait sa famille.

Le dernier événement du règne de Hugues que mentionne Luitprand est une nouvelle irruption des Hongrois établis au sud des monts Carpathes, et qui ne laissaient jamais oublier longtemps à l'Italie leur funeste voisinage. Ce passage de notre auteur a donné lieu à de si singulières inductions de la part de quelques historiens modernes, que nous croyons devoir le citer en entier.

« Vers cette époque, dit-il, Hugues fit la paix avec les Hongrois, moyennant dix boisseaux d'argent. Puis, ayant reçu d'eux des otages, il les fit sortir d'Italie et leur donna des guides pour les conduire en Espagne. Ces barbares auraient sans doute désolé ce pays et n'auraient pas même épargné Cordoue; mais ils n'allèrent pas jusque-là. Après trois jours de marche dans un pays aride et sans eau, ils crurent qu'on voulait les faire périr de soif, assassinèrent leur guide, et retournèrent précipitamment sur leurs pas. » Il semble résulter clairement des expressions mêmes de notre auteur que les Hongrois ne dépassèrent pas les plaines arides de la Provence, puisqu'ils revinrent sur leurs pas après trois jours de marche, et peut-être ne se trompaient-ils pas trop en supposant qu'on avait voulu se débarrasser d'eux.

M. Mailath, auteur d'une histoire des Magyares publiée à Vienne en 1828, raconte, en citant ce passage de Luitprand comme autorité, que les Hongrois et leur guide tra-

versèrent *les Alpes et les Pyrénées, qu'ils furent sur le point de se rencontrer à Cordoue avec les Musulmans,* mais que la chaleur, le manque d'eau et la *mort subite* de leur guide les obligèrent de retourner sur leurs pas. Assurément il n'y a pas de mort plus subite que celle d'un homme assassiné; mais si M. Mailath avait pris la peine de lire attentivement le texte qu'il cite, il n'aurait pas fait faire à ces Hongrois un si long et si pénible voyage.

Ce n'est pas tout. Dans une histoire d'Espagne qui a paru en 1844, on cite Hugues comme l'un des princes qui entretenaient des relations avec les émirs de Cordoue, et la preuve qu'on en donne, c'est précisément le texte que nous venons de traduire, duquel il résulterait que Hugues était en *rapports* avec l'Espagne. Je ne sais si je me trompe, mais ce passage me paraît prouver précisément tout le contraire, car si Hugues avait eu les moindres rapports d'amitié avec les princes chrétiens ou musulmans d'Espagne, il leur aurait fait là un singulier cadeau.

Au surplus, on ferait facilement un volume de toutes les bévues auxquelles a donné lieu l'appréciation de cette époque. La plupart des historiens l'ont traversée pour ainsi dire au pas de course, pressés qu'ils étaient d'aborder des événements mieux connus et des mœurs moins antipathiques. On voit pourtant que l'étude approfondie de ces temps obscurs peut présenter parfois un véritable intérêt. Nous appelons surtout l'attention des penseurs, des philosophes chrétiens sur le châtiment terrible du roi Hugues, auquel nous arrivons enfin; sur la destinée finale de toute cette race vouée à l'anathème, et chez laquelle le malheur semble héréditaire comme le crime.

LV

Si l'on a suivi avec quelque attention les différentes phases de ce récit, on doit comprendre que les nombreux ennemis de Hugues n'avaient plus qu'un seul point de ralliement, qu'un seul concurrent à lui opposer. Outre les prétentions à la couronne qu'il pouvait faire valoir du chef de son aïeul, Bérenger d'Ivrée avait désormais une double injure à venger : la mort de son frère, et les traitements ignominieux et cruels, infligés aux parents de sa femme. Ce fut probablement à la sollicitation de celle-ci, dont le caractère était plus énergique et plus décidé que le sien, qu'il commença à se départir de sa circonspection accoutumée, et à écouter ceux qui s'efforçaient de stimuler ses ressentiments et son ambition.

Luitprand fait de Bérenger et de sa femme un portrait tellement hideux, qu'on a peine à concevoir que les Italiens aient pu les préférer, sinon à Hugues lui-même, du moins à son fils. Mais ici surtout, les appréciations de notre historien ne doivent être accueillies qu'avec une extrême réserve. Il ne faut jamais perdre de vue que c'est un exilé qui parle d'un prince qu'il a servi, et qui est devenu son persécuteur. Le récit de la fuite de Bérenger et de sa femme, que nous allons transcrire en entier, porte d'un bout à l'autre l'empreinte d'une rancune impitoyable et presque féroce.

« Le roi Hugues fut bientôt instruit des trames secrètes de Bérenger. Il dissimula sa colère sous un redoublement de bienveillance apparente, bien résolu qu'il était de lui faire arracher les yeux à leur prochaine entrevue.

» *Malheureusement*, le jeune fils de Hugues, Lother, qui portait déjà lui-même le titre de roi, avait eu connaissance de cette résolution. *Trop jeune pour comprendre combien cette mesure était nécessaire à sa propre sûreté* (*necessariarùm sibi rerum adhuc ignarus*), il ne sut pas garder le secret, et se hâta de prévenir Bérenger du danger qui le menaçait. A cette nouvelle, celui-ci s'enfuit bien vite d'Italie par le mont de Jupiter, et se réfugia auprès d'Herman, duc des Suèves. Sa femme l'y rejoignit un peu plus tard, au milieu de l'hiver, par une route plus difficile encore. Bien qu'elle fût dans un état de grossesse avancé, il lui fallut traverser à pied des montagnes effrayantes, et je ne comprends pas comment elle put s'en tirer. Il fallait sans doute qu'elle réussît à s'échapper, pour que plus tard mon malheur fût complet.

» Hélas ! Lother ignorait quel sort funeste il se préparait à lui-même en agissant ainsi; il ignorait que ce Bérenger, sauvé par son indiscrétion, lui ôterait plus tard la couronne et la vie. Pour moi, ce n'est pas à Lother que j'adresse mes imprécations : j'en veux surtout à ces montagnes ordinairement infranchissables, et qui favorisèrent si bénignement l'évasion des futurs tyrans de l'Italie. »

Et là dessus notre auteur, s'abandonnant à sa verve poétique, invective en ces termes les montagnes de la Savoie, qui n'ont pas enseveli dans leurs abîmes ses futurs persécuteurs, comme c'était apparemment leur devoir :

« Maudites soyez-vous, montagnes faussement renommées comme inaccessibles, qui nous avez conservé ce fléau que vous pouviez détruire ! Vous, dans lesquelles nul voyageur n'ose se hasarder d'ordinaire, même au temps de la moisson, même sous les rayons perpendiculaires d'un soleil d'été, voici tout à coup que vous devenez d'un accès facile

au milieu des rigueurs de l'hiver! Oh! pourquoi mes vœux contre ces montagnes impies ne sont-ils pas entendus du ciel! On les verrait bientôt se détacher des autres, et s'effondrer dans un abîme immense. Maudit soit surtout ce mont de Jupiter, où les Sarrasins maudits exercent impunément leurs meurtres et leurs rapines sur les pieux pèlerins; maudit soit-il, pour avoir ainsi facilité l'évasion de Bérenger! Puisse la foudre de Dieu le frapper, et faire de lui un affreux chaos! »

Nous avons cru devoir reproduire fidèlement ce curieux récit, dans lequel on retrouve toute la férocité brutale des mœurs de ce temps. Un historien qui aurait vécu à une époque plus civilisée aurait sans doute admiré la générosité du jeune Lother, tout en déplorant l'ingratitude future de Bérenger. Mais ce sont là des considérations d'une moralité trop élevée pour un homme, même pour un prêtre du xe siècle. Pour lui, le piége tendu à Bérenger n'est qu'une mesure juste et indispensable, la conduite de Lother n'est que l'étourderie indiscrète d'un enfant (*puer*) qui ne comprend pas son véritable intérêt! Cette étrange appréciation donne la mesure de l'abaissement moral, du pervertissement des consciences dans ce siècle, même parmi les hommes les plus intelligents et les plus éclairés.

Quelques inductions fort naturelles nous permettront de compléter ce récit de la fuite de Bérenger.

Tout ceci se passait en 943 au plus tard. D'après l'époque où cette fuite eut lieu, il est à présumer que Bérenger devait aller célébrer les fêtes de Pâques à Pavie, et qu'il était au moment de partir quand il fut averti des sinistres desseins du roi. Il s'enfuit précipitamment sans attendre sa femme, par le val d'Aoste et le mont de Jupiter, comme on appelait encore la montagne qui prit, peu d'années

après, le nom de grand Saint-Bernard[1]. Hugues fit courir inutilement après lui, et intercepta la route de la vallée, pour tâcher du moins de s'emparer de sa femme, et la retenir en otage. Mais on ne saurait s'empêcher d'admirer ici l'énergie virile de cette princesse, dont Luitprand dit tant de mal. Malgré son état de grossesse et l'âpreté de la saison, elle s'enfonça résolûment dans la montagne, et parvint à rejoindre son mari par des sentiers que Luitprand désigne assez vaguement, mais qui devaient aboutir au passage nommé maintenant *Col de Ferret*, par lequel on va de Cormayeur au grand Saint-Bernard. Tout ce que dit Luitprand des montagnes que Gisle eut à traverser convient parfaitement à ce passage élevé et difficile, qui présente encore des dangers sérieux aux voyageurs, même dans la belle saison.

Herman, duc de Suèves, l'un des plus fidèles vassaux du roi Othon, et beau-père de son fils aîné, accueillit honorablement les deux fugitifs, et les conduisit auprès de son souverain. « Je ne saurais dignement exprimer, dit Luitprand, quelle réception cordiale et honorable fit ce prince à Bérenger. Mais on pourra mieux apprécier, dans la suite de ce récit, toute l'humanité, toute la générosité d'Othon, et aussi toute la méchanceté de son protégé. »

Hugues, ayant appris que son ennemi était en sûreté auprès du roi de Germanie, envoya aussitôt une ambassade à Othon, et lui fit offrir autant d'argent qu'il en voudrait, à condition qu'il ne donnerait aucune assistance à

[1] Du nom de Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, qui commença, dès l'an 955, sa mission charitable et civilisatrice dans ces régions désolées. Nous parlerons plus au long de cet homme apostolique dans l'étude historique qui fera suite à celle-ci.

Bérenger. Othon répondit aux envoyés de Hugues : « Bérenger s'est adressé à moi, non pour que je l'aide à détrôner votre maître, mais afin que je travaille à le réconcilier avec lui, si la chose est possible. Je n'ai aucun besoin de l'argent du roi Hugues, j'en ai même du mien à sa disposition, mais je croirais mal faire de ne pas accorder quelques secours pécuniaires à Bérenger, comme à tout prince malheureux qui viendrait implorer mon appui. » C'étaient là à coup sûr de nobles et généreuses paroles. Toutefois la démarche et les offres de Hugues ne laissèrent pas de faire une certaine impression sur Othon, qui, tout en traitant honorablement le marquis d'Ivrée, ne semblait nullement disposé à intervenir en sa faveur, comme celui-ci le demandait avec instance. Il avait d'ailleurs, vers cette même époque, de sérieux embarras du côté de la France, par suite des querelles incessantes de ses deux beaux-frères, le roi Louis d'Outremer et Hugues, comte de Paris. Ces graves préoccupations ne lui laissaient pas le loisir ou la possibilité de s'occuper des affaires d'Italie.

Bérenger, se voyant réduit à ses seules ressources, résolut de s'aider lui-même mieux qu'il n'avait fait jusque-là. Privé de ses États, réduit à vivre de l'hospitalité d'un prince étranger, sa position était incontestablement plus fâcheuse, ses espérances plus incertaines qu'avant sa fuite. Mais, à partir de ce moment, il se conduisit avec une habileté digne d'une époque plus civilisée, et que notre auteur lui-même n'ose pas dissimuler.

Parmi les serviteurs qui l'avaient accompagné dans sa fuite, il s'en trouvait un nommé Amédée [1], de naissance

[1] Cet Amédée était probablement fils d'Amédée, comte palatin sous l'Empereur Lambert, et l'un des ancêtres de la maison actuelle de Savoie, suivant Muratori.

noble, et « d'un esprit aussi fécond en ruses qu'Ulysse lui-même, » dit Luitprand. Bérenger était déjà depuis quelque temps dans les États du roi de Germanie, et savait qu'il n'avait pas de secours immédiat à attendre de ce côté, quand cet Amédée lui parla ainsi un jour :

« Vous n'ignorez pas, seigneur, combien le roi Hugues s'est rendu odieux aux Italiens par sa tyrannie, et notamment en prodiguant tous les hauts emplois aux fils de ses concubines et à des hommes d'au-delà des monts (*Burgundiones*). Il n'y a pas un noble italien qui n'ait été expulsé, ou au moins privé de ses dignités, et si les gens de ce pays n'entreprennent rien contre Hugues, c'est uniquement parce qu'ils n'ont personne pour mettre à sa place. Si quelqu'un de nous osait rentrer en Italie, soigneusement travesti, et s'enquérir adroitement de l'état des esprits, ne pensez-vous pas qu'il pourrait vous rapporter des renseignements précieux? — Eh bien, répondit Bérenger, nul ne saura mieux s'acquitter d'une pareille mission que toi-même. »

Alors, Amédée, bien déguisé, se mêla aux pèlerins qui se rendaient à Rome, et put ainsi pénétrer dans la haute Italie. Là, il vit successivement les différents chefs sur lesquels Bérenger pouvait compter, et connut leurs plus secrètes pensées. Par surcroît de précaution, il modifiait fréquemment son extérieur, se montrant tour à tour en différents lieux avec des cheveux noirs, blonds ou grisonnants.

« Le roi Hugues fut néanmoins informé de la présence de cet émissaire en Italie, et commença à le faire soigneusement rechercher. Alors Amédée se défigura plus complétement encore ; il couvrit d'un enduit de poix sa barbe naturellement longue et fort belle, noircit ses cheveux qui

étaient d'un blond ardent. Enfin, sous l'accoutrement d'un misérable mendiant, il osa se mêler parmi les pauvres qui recevaient l'hospitalité du roi, et qui mangeaient en sa présence. Il reçut des propres mains de Hugues un vêtement neuf, pour remplacer les haillons dont il s'était couvert, et entendit tout ce que ce prince disait de lui-même et de son maître. Enfin ayant recueilli tous les renseignements qu'il était venu chercher, il s'en retourna auprès de Bérenger avec des émissaires de diverses contrées de l'Italie. Ce retour n'était pas facile, car le roi avait recommandé aux gardiens de tous les passages de ne laisser sortir personne sans un minutieux examen. Mais Amédée évita ce dernier péril en franchissant de hautes montagnes qui n'étaient pas gardées, et rejoignit heureusement Bérenger avec ses compagnons. »

Luitprand, dans le récit de cette anecdote, soulève à son insu un coin du voile épais qui nous cache la vie intime, journalière des princes de son siècle. Nous voyons ici Hugues, l'un des plus riches et des plus puissants monarques de son temps, se tenant, comme un simple chef de famille, dans la grande salle de son palais. Nous le voyons s'occuper lui-même de la distribution des aumônes aux nombreux mendiants qui ne se contentent pas de tendre timidement la main à la porte de l'habitation royale, mais y pénètrent hardiment, et viennent prendre place à la table immense que surveille le roi lui-même. Et qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas là de la part de ce prince un acte de charité isolée, une tolérance exceptionnelle, c'est l'expression d'une nécessité sociale, c'est, du côté de ces pauvres, l'exercice d'un droit, l'un des droits fondamentaux des civilisations en décadence, *le droit à l'aumône.*

Oui, le tableau de cette époque ne serait pas complet,

si l'on n'y ajoutait pas, au premier plan, cette plèbe inutile, affamée, assiégeant chaque jour les résidences opulentes, et dont l'instinct ne va pas au delà du pain de chaque jour. Pourvoir aux besoins sans cesse renaissants de cette fourmilière humaine, telle était la tâche quotidienne, essentielle des riches et des puissants. Nulle royauté n'eût été durable ni même possible, sans ces largesses de tous les jours et de toutes les heures. Mœurs étranges, qui rappellent et perpétuent les habitudes mendiantes du peuple de Rome sous les empereurs, la sportule des patriciens, les grandes distributions des blés d'Afrique et de Sicile ! Ne méprisons pas trop cet abaissement de l'humanité ; qui sait si le triomphe de certaines théories sociales ne nous ramènerait pas de semblables misères ?

Bérenger avait pu se rendre un compte exact de la situation de l'Italie par les rapports d'Amédée et des gens qui l'avaient accompagné au retour. Il reconnut que l'assistance de troupes allemandes lui serait plus nuisible qu'utile, et le rendrait infailliblement odieux aux Italiens, qui haïssaient surtout dans le roi Hugues la préférence exclusive qu'il accordait depuis quelques années à des étrangers, pour toutes les grandes dignités ecclésiastiques et civiles. Il se convainquit aussi qu'il ne pouvait que compromettre sa cause en affichant prématurément des prétentions à la royauté, au préjudice du jeune Lother et de sa fiancée Adélaïde, tous deux fort aimés en Italie ; et que le meilleur parti qu'il pouvait prendre était de reparaître hardiment, sans autre appui que son bon droit, n'annonçant d'autre prétention que celle de recouvrer pacifiquement l'héritage de son père, et d'obtenir ainsi un ascendant dont il pourrait ensuite se prévaloir suivant les circonstances. Il résolut enfin de ne rien épargner pour se concilier l'appui

des grands dignitaires ecclésiastiques, par l'appât de positions encore plus avantageuses, pour les décider à tourner contre le roi Hugues ce même pouvoir dont il avait si soigneusement favorisé l'accroissement.

LVI

Telles furent les données d'après lesquelles Bérenger prépara son plan d'invasion pacifique, et l'événement prouva qu'il avait merveilleusement compris la situation, et deviné les côtés faibles de la puissance dont il complotait la ruine.

Ce fut dans le courant de l'an 945 que ce conquérant sans armée entra en Italie par la vallée du Tyrol et la marche de Frioul, c'est-à-dire du côté de l'ancien domaine héréditaire de l'empereur Bérenger son aïeul. Il déconcertait ainsi toutes les prévisions de Hugues, et se donnait le temps d'élever entre son ennemi et lui une barrière formidable de défections, avant que Hugues eût le temps de se reconnaître.

Il se présenta d'abord devant une forteresse que Luitprand nomme *Formicaria*, et qui ne devait pas être fort éloignée de Vérone. Cette place appartenait à Manassès, et la garnison était commandée par un certain Adelhart, l'un des clercs de cet évêque. Manassès, parent de Hugues, comblé de ses bienfaits, possesseur de trois évêchés, était assurément de tous les prélats de la haute Italie, celui sur lequel Hugues devait le plus compter. C'était aussi celui sur lequel comptait le plus Bérenger, qui connaissait bien son ambition et son avidité insatiables.

« Bérenger était absolument hors d'état de s'emparer

de cette place, soit par un assaut, soit par un siége en règle, mais il savait ce qu'était Manassès. Il fit donc venir Adelhart et lui dit : « Si tu me remets ta forteresse, et si tu décides Manassès à se déclarer en ma faveur, tu peux lui promettre de ma part l'archevêché de Milan, et pour toi tu seras évêque de Côme aussitôt que j'aurai repris dans ce pays[1] une autorité suffisante. Je m'y engage par un serment solennel. » Adelhart ayant transmis cette proposition à Manassès, celui-ci fit ouvrir immédiatement la forteresse à Bérenger, se déclara ouvertement en sa faveur, et invita tous les Italiens à suivre son exemple. Nous avons déjà indiqué ci-dessus le motif de cette défection si soudaine. L'ambitieux et cupide Manassès n'avait pas pardonné à Hugues d'avoir nommé le vieil Harderic archevêque de Milan, et de réserver cette riche métropole à son bâtard Théobald.

« Bientôt la renommée, le plus agile et le plus vivace de tous les fléaux, répandit de toutes parts la nouvelle du retour de Bérenger, et aussitôt les défections commencèrent, même parmi les amis les plus intimes du roi. » La première et la plus importante, après celle de Manassès, fut celle de l'ancien comte de Vérone, Milon, dont il a été souvent question dans le cours de ce récit. Milon, le vengeur de l'empereur Bérenger I[er], devait naturellement être disposé à prendre le parti de son petit-fils. C'était peut-être déjà dans son intérêt qu'il avait favorisé, quelques années auparavant, l'invasion d'Arnoul de Bavière. Hugues lui avait fait grâce de la vie dans cette occasion, mais il l'avait confiné dans

[1] *Post acceptam regni potestatem.* La traduction la plus naturelle serait : « Aussitôt que je serai roi; » mais on verra bientôt que Bérenger ne songeait pas pour le moment à prendre le titre de roi, mais seulement à en acquérir la puissance de fait.

une ville que Luitprand ne nomme pas, où il le tenait assujetti à une rigoureuse surveillance. » Mais Milon, usant d'artifice, prolongea son repas du soir jusque fort avant dans la nuit, enivra ses gardes, et profita de leur sommeil pour s'échapper avec un écuyer.

Il courut jusqu'à Vérone son ancienne résidence, où il excita un soulèvement général en faveur de Bérenger, rendant ainsi un immense service au petit-fils, dans la ville même où il avait naguère vengé l'assassinat de l'aïeul. Il fit avertir immédiatement Bérenger de se rendre de son côté dans cette ville, dont l'occupation le rendait immédiatement assez fort pour résister au roi lui-même. Cette conduite de Milon fut considérée plutôt comme un acte de fidélité héréditaire envers la famille de Bérenger que comme une trahison envers Hugues, qui l'avait toujours traité en ennemi.

La défection de Milon fut suivie d'une autre aussi importante; celle de Gui, évêque de Modène, et l'un des seigneurs ecclésiastiques les plus puissants de la haute Italie. Celui-ci n'avait reçu aucune offense de Hugues, bien au contraire, mais Bérenger le séduisit en lui promettant la riche abbaye de Nonantule.

Ces tristes nouvelles se succédèrent avec la rapidité de la foudre, et prirent Hugues totalement au dépourvu. Il fut surtout accablé et déconcerté par l'abandon de Manassès et des autres évêques, qui le réduisait à ses propres ressources. Cependant il ne perdit pas courage tout d'abord. Ayant rassemblé le plus de monde qu'il put, il alla mettre le siége devant une des forteresses de l'évêque de Modène, et l'attaqua si vigoureusement qu'il s'en empara. Mais ce fut un exploit inutile, car en ce moment même Bérenger sortait de Vérone pour aller faire son entrée à Milan, où l'appelait l'archevêque Harderic. Ce prélat était devenu

l'ennemi juré de Hugues, qu'il soupçonnait d'avoir voulu récemment le faire assassiner à Pavie, pour hâter l'intronisation de Théobald[1].

L'entrée triomphale de Bérenger à Milan abattit complétement le courage de Hugues. Il retourna tristement à Pavie, plutôt pour y attendre la loi du vainqueur que pour chercher quelques moyens de résistance. Ce retour fut le signal d'une défection générale. Nobles, clergé, peuple, tout le monde fit cause commune avec Bérenger. On eût dit qu'il ramenait avec lui l'âge d'or, tant l'enthousiasme était grand : Luitprand lui-même est obligé d'en convenir.

Tandis que Bérenger se tenait à Milan, distribuant à pleines mains des faveurs à ses partisans, Hugues hasarda une dernière démarche pour conserver du moins à son fils cette couronne qui lui échappait, sans qu'il pût même la défendre. Il envoya Lother à Milan, espérant que la vue de ce jeune prince toucherait le peuple de commisération, et que Bérenger lui-même aurait honte de se porter à quelque violence contre celui qui l'avait sauvé. « Si l'on ne voulait plus de lui pour roi, pouvait-on rejeter de même Lother qui n'avait offensé personne ? »

Tandis que Lother se rendait à Milan, Hugues sortait de Pavie par la porte opposée, emportant avec lui son trésor ; il songeait à se réfugier au delà des monts. Mais un retour apparent de fortune l'empêcha d'exécuter ce projet, et mit en réalité le comble à son malheur.

Pareil aux suppliants de l'ancienne Grèce, Lother avait

[1] Dans une assemblée générale tenue à Pavie quelque temps auparavant, il s'éleva une rixe sanglante entre des gens de Hugues et ceux de l'archevêque. Plusieurs de ceux-ci périrent, l'archevêque fut obligé de s'enfuir, et beaucoup de gens crurent que cette échauffourée avait été secrètement autorisée par le roi. (Arn., *Hist., mediol.*, l. I. c. 2.)

paru à Milan, devant le peuple, embrassant l'autel de la basilique ambroisienne. La vue de ce jeune prince qui ne s'était fait connaître que par des bienfaits, produisit une émotion générale. On pensa sans doute aussi à sa jeune fiancée Adélaïde, dont les précoces vertus faisaient déjà l'admiration de l'Italie. On le releva, on le salua de nouveau comme roi, et Bérenger lui-même seconda de tout son pouvoir ce mouvement de réaction. Il connaissait la mobilité d'esprit des Italiens, dont son aïeul avait fait une si cruelle expérience; il comprit à merveille qu'il demeurait bien plus sûrement et bien plus complétement le maître de la situation, en laissant à Lother et même à Hugues le vain titre de roi, pourvu qu'il en retînt le pouvoir. Il était d'ailleurs de son intérêt de ne pas laisser Hugues s'échapper avec ses trésors, qui auraient pu lui servir à soudoyer des troupes étrangères.

Bérenger protesta donc de ses intentions pacifiques et désintéressées; il répéta qu'il n'était pas venu pour détrôner Hugues, mais pour réclamer le marquisat d'Ivrée, et obtenir la réparation de tous les torts que le roi avait eus à son égard. Hugues apprit donc que Bérenger consentait à le laisser régner ainsi que son fils, pourvu qu'il ne quittât pas le sol de l'Italie. Il accepta, soit pour ne pas nuire à Lother, soit que l'adversité eût totalement abattu son orgueil, et vécut encore dix-huit mois à Pavie; supportant comme un outrage permanent ce vain titre de roi, mais en fait totalement dépossédé de toutes les prérogatives réelles de la puissance, et traité plutôt en otage qu'en souverain.

L'effet produit par une semblable révolution sur celui qui en était la victime se devine plus facilement qu'on ne saurait le décrire. Il nous faudrait, pour en donner une juste idée, emprunter à Shaskspeare, le grand peintre des

infortunes royales, un de ces passages où il retrace avec une effrayante énergie ces chutes faites de si haut, qu'elles brisent tout dans l'homme, ne lui laissant d'intact que le sentiment d'une immense et inconsolable douleur.

« Quelle jouissance te reste-t-il maintenant? qui vient te prier à genoux, et te dire : Dieu conserve le roi! où sont ces pairs qui inclinaient si bas leurs fronts devant toi? où est cette multitude encore tout à l'heure si empressée à te suivre? Renonce à tout cela, et vois ce que tu es aujourd'hui: non plus un heureux père, mais un père qui en déplore le nom; non plus celui qu'on supplie, mais un humble suppliant; non plus un roi, mais un misérable couronné de maux; non plus celui que tous redoutaient, *mais celui qui en redoute un autre;* non plus celui qui commandait à tous, mais celui à qui personne n'obéit. C'est ainsi que la roue de la justice a fait sa révolution, et t'a laissé la proie du temps, sans autre bien que le souvenir de ce que tu fus, pour te faire un plus grand tourment de ce que tu es[1]. »

Admirable puissance d'intuition du génie! Nous n'avons changé qu'un nom à ce tableau si navrant des infortunes d'Élisabeth Gray, veuve d'Édouard IV, et nous avons obtenu la représentation la plus fidèle, et comme prise sur nature, d'une disgrâce semblable, mais antérieure de plus de cinq siècles. Il y a dans cette coïncidence autre chose que du hasard. Les générations se renouvellent sous l'empire immuable des mêmes passions. Chaque siècle a connu tour à tour le délire et les déceptions de l'amour, les joies et les trahisons de la fortune. Les noms et les décorations changent, mais le drame n'est-il pas toujours le même? Et c'est ainsi que le génie d'un grand poëte supplée à l'his-

[1] Richard III.

toire, ou plutôt la recompose dans cette langue universelle des passions, que tous les siècles et les peuples ont parlée.

Parmi ces infortunes royales dont l'histoire est comme encombrée, peu ont été aussi complètes, aussi poignantes que celle dont nous évoquons en ce moment le souvenir. Courir les chances d'une guerre civile, mettre sa fortune au hasard d'une bataille, succomber les armes à la main, ou même sous le fer d'un assassin, c'étaient là des éventualités journalières dans ce siècle. Mais il ne s'agissait pas ici d'un de ces revirements de fortune vulgaires, d'une de ces catastrophes qui ravissent d'un coup la puissance, l'espoir et la vie. Non ; c'était un supplice plus lent et plus cruel, une agonie morale de toutes les heures. Après avoir tant intrigué, tant livré de combats, tant commis de crimes pour assurer sa fortune et l'avenir de sa dynastie, Hugues vit tout cet édifice si laborieusement construit s'écrouler d'un souffle. Pour comble d'humiliation et de douleur, la justice divine lui refusait même la consolation de combattre, de mourir en se défendant, en défendant son fils ! Il assistait, témoin impuissant et désarmé, à l'anéantissement de son œuvre, à la ruine de ses plus chères espérances. Il savait que la modération apparente de son rival n'était qu'un raffinement de politique ; qu'il était d'ailleurs dominé par sa femme, la propre nièce de Hugues, qui avait à venger sur son oncle les injures de ses parents et les siennes. Gisle était une digne enfant de cette race maudite ; l'orgueil implacable de son aïeule revivait en elle ; rien ne devait lui coûter pour satisfaire son ambition et sa vengeance. Contre une telle ennemie, le jeune Lother n'était défendu que par la reconnaissance personnelle de Bérenger. Ce souvenir devait-il toujours suffire à le protéger, surtout quand Lother, avançant en âge, en viendrait à se lasser de cette



tutelle humiliante, qui ne lui laissait qu'un vain titre de roi?

Telles étaient les appréhensions sinistres et trop bien fondées du roi Hugues. Alors, sans doute, le remords de ses crimes inutiles vint plus d'une fois troubler son sommeil. Sans doute il crut voir plus d'une fois autour de lui les spectres de Berthe et d'Ermengarde, lui montrant ses frères aveuglés, son neveu assassiné, et murmurant à son oreille ces paroles terribles : « Nous nous étions dévouées pour toi, nous nous sommes damnées pour te faire roi, et voilà quelle a été notre récompense! Fils ingrat, frère dénaturé, ton châtiment n'égale pas encore tes forfaits! »

LVII

Enfin, un an après le retour de Bérenger, le roi Hugues reconnaissant dans ces événements, dit Luitprand, une juste punition du ciel, et désespérant de pouvoir jamais reprendre l'exercice de l'autorité souveraine tant qu'il resterait à la merci de ses sujets, fit avec Bérenger un accommodement par lequel il lui conférait la régence du royaume, et obtint ainsi la permission de quitter l'Italie avec ses trésors. Hugues, en agissant ainsi, n'avait d'autre but que de recouvrer sa liberté, d'employer immédiatement ses ressources à lever des troupes étrangères, et de revenir ensuite reconquérir son royaume et délivrer son fils. Bérenger aurait eu grand intérêt à empêcher ce départ, comme il l'avait déjà fait une fois, mais les ménagements qu'il avait à garder vis-à-vis de Lother et de ses partisans l'obligèrent sans doute à céder.

Hugues retourna donc dans ses anciens domaines de Pro-

vence, mais là même il n'était plus chez lui. On se souvient qu'il avait lui-même cédé la suzeraineté de ce pays à son ancien compétiteur Rodolphe de Bourgogne. Il demeurait donc seul, presque étranger dans ce pays, naguères le berceau de sa fortune. Sa femme, la pieuse reine Berthe, était depuis longtemps séparée de lui. Dégoûtée de ses mépris, et de ses infidélités continuelles, peut-être même chassée par lui, comme Luitprand le donne à entendre, elle était retournée à Payerne, son ancienne résidence du temps de son premier époux. Elle y survécut encore à Hugues pendant près de vingt années; aussi humble dans la prospérité, quand elle devint, quelques années plus tard, la belle-mère du plus grand prince de son temps [1], que résignée dans l'infortune, quand elle n'était que l'épouse délaissée, puis la veuve d'un roi déchu.

Hugues trouva néanmoins un asile auprès de sa nièce, Berthe, l'une des filles de son frère Boson, et veuve elle-même d'un autre Boson, dont le père avait reçu de Hugues lui-même le gouvernement du comté d'Arles, et qui avait été confirmé dans cette charge par Rodolphe [2]. Cette princesse, n'ayant eu personnellement qu'à se louer de son oncle, ne s'associa pas à la vengeance de sa sœur Giselle,

[1] Lors du second mariage de sa fille Adélaïde avec Othon le Grand.

[2] Ce Boson était, dit-on, petit-fils de Boson, roi d'Arles et de Provence. Sa mère, dont on ignore le nom, avait été fiancée jadis à Carloman, roi de France, puis mariée à un comte Rothbald ou Robaud, qui se trouva ainsi le beau-frère du roi Louis *l'Aveugle*, sous le règne duquel il fut investi du comté d'Arles. Ce comte Robaud eut pour successeur son fils, nommé Boson comme son aïeul, et celui-là épousa la nièce de Hugues dont il s'agit ici. Mais comme Hugues avait conservé les fonctions de comte d'Arles jusqu'à la catastrophe du roi Louis de Provence, et avait été investi en fait de l'autorité souveraine aussitôt après cette catastrophe, c'était à lui personnellement que Robaud et son fils étaient redevables de l'investiture du comté d'Arles.

et consentit à oublier le traitement barbare infligé par Hugues à ses parents : mais cette générosité apparente n'était nullement désintéressée, comme on va le voir. Hugues, dans son malheur, était demeuré trop riche pour ne pas trouver promptement des alliés. L'un des seigneurs les plus puissants du midi de la France vint immédiatement lui offrir son appui pour reconquérir le royaume d'Italie, moyennant une somme de *mille mines*. Ce seigneur était Raimond, comte de Rouergue, et non pas, comme le dit Luitprand, Raimond Pons, comte de Toulouse et duc d'Aquitaine. « Ce projet d'expédition, dit notre auteur, fut connu en Italie où l'on n'en fit que rire, ces gens d'Aquitaine n'étant que des fanfarons, incapables de mener à bien une si grande entreprise. » On voit que les Gascons avaient dès cette époque la réputation qu'ils ont longtemps conservée; mais ici le reproche porte à faux, puisque Luitprand, trompé par la ressemblance du nom, confond deux personnages entièrement différents. Cette méprise est d'autant plus étrange, que Luitprand remplissait auprès de Bérenger les fonctions de secrétaire, avant que le roi Hugues eût quitté l'Italie. Personne n'aurait dû être plus exactement renseigné que lui, sur une circonstance d'un si grand intérêt pour son nouveau maître. On voit par là combien les communications étaient difficiles et les informations incertaines dans ce siècle, même entre pays voisins.

Au surplus cette expédition demeura à l'état de projet, car Hugues mourut peu de temps après son départ d'Italie[1]. Il était alors âgé au moins de soixante-cinq ans; Luitprand ne dit rien du lieu où il mourut, mais on en trouve

[1] Au mois d'avril 947.

l'indication dans la chronique ecclésiastique d'un autre écrivain, assez rapproché de cette époque, Léon d'Ostie, l'un des annalistes du Mont-Cassin. Cette chronique nous apprend que le roi Hugues mourut dans un monastère de Saint-Pierre, qui ne peut être que celui de Saint-Pierre de Vienne, qu'il avait lui-même restauré tandis qu'il gouvernait la Provence[1]. Vingt-trois ans auparavant, prêt à partir pour l'Italie qui le demandait pour roi, il était venu à ce même monastère, auquel il avait fait alors une riche donation, témoignage de sa reconnaissance envers Dieu[2], comme si Dieu eût été l'auteur de cette fortune criminelle! Et voici qu'au bout d'un quart de siècle la justice divine le rejetait foudroyé sur le seuil de ce même sanctuaire, d'où il s'était élancé naguère, plein d'une foi orgueilleuse dans l'avenir!

Suivant Léon d'Ostie, le roi Hugues, éclairé enfin par tant de malheurs sur la fragilité des choses humaines, mourut dans de grands sentiments de pénitence, et fit de nouvelles et importantes libéralités au monastère de Saint-Pierre. Luitprand dit seulement que Berthe sa nièce fut son unique héritière. Avec un pareil accroissement de fortune, elle trouva un second mari, plus tôt même qu'elle n'eût voulu. Si nous en croyons Luitprand, elle dut épouser, bon gré mal gré, peu de jours après la mort de Hugues, ce même comte Raimond qui était venu offrir ses services au roi déchu. C'était, toujours d'après Luitprand, un hy-

[1] Léon d'Ostie parle d'un monastère de Saint-Pierre en Bourgogne, mais nous avons déjà vu par maints exemples que pour les Italiens de cette époque, tout ce qui était au delà des Alpes était qualifié *Bourgogne*.

[2] Nous avons parlé de cette donation, qui remonte à l'an 924, et dont l'original existe encore.

men des plus mal assortis sous tous les rapports. « Ce Raimond, dit-il, valait encore moins que ses sujets, s'il est possible, et de plus, *des gens fins connaisseurs en tout ce qui concerne la beauté et l'élégance des formes* (*spectatores elegantiæ formarum*) m'ont assuré qu'il était d'une laideur repoussante, indigne de donner seulement un baiser à cette princesse qu'il contraignit de se donner à lui. » Ces *fins connaisseurs* qui entraient dans des détails si intimes avec le diacre de Pavie, l'avaient fort mal renseigné sur ce second mari de Berthe, en lui faisant confondre Raimond de Rouergue avec Raimond d'Aquitaine, prince contemporain, mais déjà marié à cette époque, et auquel sa femme survécut. Quoi qu'il en soit, Berthe était un excellent parti pour le comte de Rouergue, auquel elle apporta en dot, outre la fortune mobilière de son oncle, des biens considérables en Bourgogne et en Languedoc. Cette alliance augmenta beaucoup le pouvoir des comtes de Rouergue, qui, n'en déplaise à Luitprand, tiennent une place importante et honorable dans l'histoire du moyen âge. Cette princesse est une rare exception parmi les descendants de Waldrade ; elle semble avoir échappé à la fatalité héréditaire qui poursuivait cette race, sauf le désagrément que put lui faire éprouver la laideur de son second mari.

Ainsi s'accomplit l'étrange destinée du roi Hugues, longue suite de prospérités, qui vint aboutir à un malheur complet. Après avoir été successivement roi de Provence, roi d'Italie, presque empereur, il revint mourir dans ses anciens États, devenus pour lui une terre d'exil. On ne peut refuser à ce prince une intelligence supérieure à son siècle, beaucoup de courage et de finesse, une affection sincère et dévouée pour ses enfants, surtout pour son fils

Lother[1]. Ces qualités furent étouffées par trois vices capitaux, l'ambition, l'incontinence et l'avarice. Ces passions firent de lui presqu'un monstre, elles le rendirent mauvais époux, mauvais fils, mauvais frère, mauvais prince : elles attirèrent sur sa tête un des plus cruels châtiments qui aient jamais été infligés à l'orgueil des grands de la terre. Ce châtiment a-t-il suffi à la justice divine? Hugues s'est-il humilié sous la main qui le frappait, lui offrant en expiation son abaissement comme roi, ses angoisses comme père? Le choix de son dernier asile nous permet du moins de l'espérer.

LVIII

Hugues avait trop bien prévu le triste sort de son fils bien-aimé. Lother ne fut jamais roi que de nom, et il ne le fut pas longtemps. L'année même de la mort de son père, il épousa Adélaïde, avec laquelle il était fiancé depuis dix ans. Ce mariage n'apporta aucun changement à la situation équivoque de Lother ; Bérenger retint toute la plénitude de l'autorité souveraine, prétextant sans doute l'extrême jeunesse du roi. Trois ans après, au moment où ce dernier prétexte allait échapper à son ambition, Lother meurt subitement sans héritier mâle, et Bérenger, qui jusque-là avait gouverné avec une feinte douceur, « affectant, dit Luitprand, des vertus qu'il n'avait pas, » Bérenger est enfin proclamé roi d'Italie. Cette mort, venue si à propos dans son intérêt, fut-elle le résultat d'un crime? Cela n'est mal-

[1] Cette affection est demeurée longtemps proverbiale en Provence. On y disait : *Traité comme le fils du roi Huguet,* pour désigner un enfant gâté. (D. Bouche.)

heureusement que trop probable. Il est vrai que la célèbre Hroswitha, dans son panégyrique d'Othon et d'Adélaïde, parle seulement d'une *grave maladie* du roi Lother[1]. Il est vrai encore que l'accusation formelle portée par Luitprand est suspecte, car elle ne se produisit qu'après sa disgrâce, et sous l'impression d'une haine furieuse contre ses persécuteurs. Mais d'un autre côté, on ne peut méconnaître que cette opinion fut généralement répandue en Italie, dès l'époque de la mort de Lother. Frodoard et d'autres contemporains en font foi, et bientôt Bérenger et sa femme semblèrent prendre à tâche de confirmer cet odieux soupçon par leur conduite inhumaine avec la jeune veuve de Lother, qu'ils voulaient contraindre à épouser leur fils aîné Adelbert. Un intérêt mélancolique s'attache à la destinée mystérieuse et tragique de ce jeune Lother, victime de sa propre générosité. Il fut vivement regretté en Italie, où sa mort excita contre Bérenger et Gisle une indignation qui devint le principe de leur ruine.

La fatalité héréditaire qui poursuivait les descendants de Waldrade devait suivre son cours jusqu'à la quatrième et la cinquième génération. Une fille était née de l'union de Lother et d'Adélaïde; cette fille, nommée Emma, fut depuis femme de Lother, roi de France, et mère de Louis V, dernier roi carolingien. La conduite de cette princesse fut l'objet des plus odieuses imputations. On l'accusa d'avoir déshonoré son époux par une liaison adultère, puis d'avoir prévenu sa juste vengeance en l'empoisonnant. Cette accusation, très-probablement fausse, fut du moins présentée

[1] Suivant un autre écrivain, à peu près contemporain, cette maladie aurait été une violente et subite inflammation cérébrale (*in frenesim incidit*). V. *Éclaircissements*.

avec assez d'art par les ennemis de la reine, pour que son fils lui-même la crût coupable. Ce fut un grand malheur pour tous deux, car la rupture qui s'ensuivit ne profita qu'à leurs ennemis communs, partisans d'une dynastie nouvelle. Après la mort funeste du jeune roi, sa mère, emprisonnée et maltraitée par son beau-frère Charles, l'un de ses accusateurs, ne recouvra la liberté que grâce à l'intervention de sa mère Adélaïde. Dieu seul connaît tous les secrets de cet âge de ténèbres ; mais il reste de l'étude impartiale des documents contemporains cette impression générale, que le plus grand crime de la reine Emma fut peut-être d'avoir trop bien deviné les projets ambitieux de Hugues Capet, et d'avoir tout fait pour les déjouer. Mais Emma et son fils appartenaient à une race condamnée ; la France échappait aux descendants de Waldrade, ainsi que l'Italie.

On sait que Bérenger II ne jouit pas longtemps en paix de son royaume. Après bien des péripéties, dont les détails trouveront leur place dans un travail spécial[1], il fut définitivement accablé et détrôné par Othon, et finit ses jours dans l'exil. Sa femme Gisle, petite-fille de Berthe de Toscane, avait l'énergie indomptable de sa race, et fut encore plus difficile à vaincre que son mari. Elle eut trois fils, Adelbert, Gui et Conon, dont la destinée ne fut pas plus heureuse. L'aîné, associé à la royauté de son père, et vaincu comme lui, erra longtemps sur terre et sur mer,

[1] Dans ce travail, consacré spécialement aux deux grandes figures historiques de la seconde moitié de ce siècle, Gerbert et Othon le Grand, nous verrons reparaître Adélaïde, Emma, Bérenger II et sa famille, et le pape Jean XII, et nous tâcherons d'apprécier d'une manière exacte cette lutte acharnée entre Othon et les derniers descendants de Waldrade, lutte qui se termina par la prédominance complète de l'élément germanique.

implorant tour à tour contre Othon l'appui des Francs, des Grecs et même des Musulmans. On ignore le lieu et la date précise de sa mort, mais on conjecture qu'il vint finir ses jours à Autun dans un profond oubli. De ses deux frères, l'un avait péri dans les guerres contre Othon, l'autre était allé mourir à Constantinople, tous deux sans postérité. Mais Adelbert laissa un fils, nommé Otte-Guillaume; ce prince semble s'être soustrait, en changeant de famille, à l'anathème héréditaire qui poursuivait sa race[1]. Il fut adopté par Hugues de Bourgogne, second mari de sa mère, et frère de Hugues Capet, et succéda à une partie de ses États en vertu de cette adoption. Otte-Guillaume tient une place honorable dans l'histoire de son temps; il fut le chef de l'importante famille des comtes de Bourgogne, qui se confondit un siècle et demi plus tard avec la maison de Hohenstauffen, par le mariage de Béatrix de Bourgogne avec l'empereur Frédéric Barberousse. On connaît l'histoire si brillante d'abord, et si triste à la fin, de cette dynastie impériale. On dirait une avenue triomphale aboutissant à un échafaud, l'échafaud de ce jeune et infortuné Conradin, dont la mort est un des plus lamentables épisodes du moyen âge. Ainsi, quatre cents ans après l'anathème lancé par le pape Nicolas contre l'union sacrilége de Lother II et de Waldrade, un de leurs derniers descendants, frappé d'une semblable malédiction, périssait de la main du bourreau!!

[1] Il eut aussi deux filles : l'une, nommée Gerberge, épousa Aledran, premier souverain indépendant de Montferrat. On connaît les glorieuses destinées de cette maison, qui a subsisté avec honneur pendant six cents ans. L'autre fille de Bérenger, Suzanne, épousa Arnoul II, comte de Flandre. Leur postérité directe s'éteignit dès le XIIe siècle, après bien des discordes civiles et bien des désastres.

LIX

Mais c'est principalement sur la descendance directe du roi Hugues qu'éclate, avec une persistance implacable, la vengeance divine. Cette famille semble un moment prédestinée à absorber toutes les grandeurs de son siècle ; elle règne en Italie, en France, elle donne un pape à Rome, elle promet une impératrice à Constantinople ; et en moins d'un demi-siècle, de toute cette fortune si brillante, il ne reste que misère et néant. Nous avons déjà rappelé la mort prématurée de Berthe, fiancée à l'empereur Romain le Jeune, la destinée déplorable du jeune Lother, de sa fille Emma et de son petit-fils Lodwig, le dernier roi carolingien de France. Nous aurions encore de plus tristes choses à dire d'un autre descendant de Waldrade, le jeune Octavien, fils d'Albéric, et par conséquent petit-fils de Marozie par son père, et de Hugues par sa mère Alda. Après la mort d'Albéric, Octavien, alors âgé de dix-huit ans, ne se contenta pas d'hériter du pouvoir absolu que son père avait exercé dans le gouvernement civil de Rome, il voulut y joindre l'autorité religieuse, et se fit élire pape sous le nom de Jean XII. Ainsi l'un des descendants de Waldrade occupa le trône pontifical d'où l'anathème était descendu sur elle moins d'un siècle auparavant ; jamais Berthe de Toscane elle-même n'avait espéré une revanche aussi complète. Mais là encore, cette haute fortune ne fut qu'une occasion plus éclatante de scandale et de châtiment. Dans un prochain récit, consacré à l'histoire d'Othon le Grand, nous aurons occasion de parler avec quelque détail des revirements politiques de Jean XII, de ses désordres, de sa déposition

si célèbre dans l'histoire du moyen âge, enfin de sa mort mystérieuse et tragique. Jean XII est un des plus mauvais papes dont la domination ait affligé l'Eglise. Cette famille de Waldrade semble vraiment avoir été prédestinée à donner au monde l'exemple des plus grands scandales et des plus sévères châtiments.

Deux fils naturels de Hugues, Boson, évêque de Plaisance, et Théobald, un moment destiné à l'archevêché de Milan, disparaissent sans laisser de trace dans l'histoire. Hubert, l'aîné de tous, conserva le gouvernement de la Toscane sous Bérenger et sous les Othons. Il laïssa deux enfants, un fils nommé Hugues qui lui succéda et mourut sans postérité en 1002 [1], et une fille nommée *Waldrade*, comme sa trop célèbre aïeule, et dont la destinée tragique va clore dignement cette longue série d'infortunes et de crimes.

L'an 955, Pierre Candiano, doge de Venise, associa à son pouvoir son fils, nommé Pierre comme lui, qui l'en récompensa en conspirant contre lui. Il s'ensuivit une guerre civile ; le fils ingrat fut vaincu et fait prisonnier. Le peuple

[1] Cet Hugues eut pour successeur un certain Albert ou Adelbert, l'un des ancêtres de la maison d'Est, dont la parenté avec Hugues n'est pas clairement définie. C'est cet Adelbert que quelques généalogistes ont voulu faire descendre d'un autre Adelbert, issu d'un premier mariage de Gui, fils d'Adelbert le Riche, et de Berthe de Toscane. Cette conjecture, qui a pour but de rattacher à la race carolingienne la maison d'Est, et par suite celle de Brunswick-Hanovre, ne repose que sur des présomptions vagues. Luitprand, qui donne des détails circonstanciés sur toute la postérité de Berthe de Toscane, ne parle ni de ce prétendu mariage de Gui, antérieur à celui qu'il contracta avec Marozie, ni de cet Adelbert qui aurait été l'héritier légitime de la Toscane après la mort de son père. Dans son histoire de la maison d'Est, Muratori a fait d'inutiles efforts pour établir cette généalogie ; il n'a pu prouver l'existence d'un fils légitime ou naturel de Gui de Toscane.

irrité demandait sa mort; mais, grâce aux prières de son père, il ne fut condamné qu'à un bannissement perpétuel. Tous les ordres de l'État s'engagèrent par serment à ne jamais l'élire ni l'accepter pour magistrat suprême de la république.

Pierre s'éloigna la rage dans le cœur. Il se réfugia à Ravenne, rassembla ses complices exilés comme lui, et parcourut en forban l'Adriatique, faisant une guerre acharnée au commerce vénitien. On le maudit d'abord, puis on se repentit de l'avoir chassé, et, quatre ans après son expulsion, le père de l'exilé étant mort, l'élite de la population de Venise, montée sur trois cents barques, vint implorer le pardon de Pierre, et lui offrir la dignité suprême.

Pendant plusieurs années, Pierre Candiano, quatrième du nom, justifia la confiance de ses compatriotes, et leur fit autant de bien qu'il leur avait fait de mal. Mais la sagesse et le bonheur le quittèrent, le jour où il vit la belle WALDRADE, fille naturelle d'Hubert de Toscane.

Alors on vit recommencer, sur une scène plus restreinte, et à un siècle de distance, la fatale histoire du roi de Lorraine et de la première Waldrade. Pierre Candiano était marié; *pour pouvoir épouser la fille du duc de Toscane, il persécuta impitoyablement sa femme légitime, et la contraignit à se retirer dans un monastère.*

Pierre Candiano avait acquis par ce mariage des biens considérables hors du territoire de Venise. Il soudoya des soldats étrangers pour les garder, reprit peu à peu des habitudes de rudesse, d'orgueil et de tyrannie, et finit par s'entourer de mercenaires au milieu même de Venise.

Cette conduite provoquait une révolution qui ne se fit pas attendre. En 976, une émeute terrible éclata. Le palais du doge fut pris d'assaut et incendié; le doge lui même

tomba au pouvoir des révoltés et fut massacré avec son fils encore enfant, le fils de Waldrade ! Sa veuve demanda vengeance à l'impératrice Adélaïde, alors régente pendant la minorité d'Othon II. Malgré la parenté de cette femme avec Lother, premier mari d'Adélaïde, cette princesse refusa d'intervenir en faveur de la dernière Waldrade ! Elle reconnut que le doge avait provoqué cette révolution par sa tyrannie ; sans doute aussi elle comprit qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans cette contagion d'infortune, dont elle-même avait eu sa part, et qu'il fallait laisser passer la justice de Dieu.

Telle fut, jusqu'au bout, la destinée lamentable de cette famille, qui exerça sur les hommes de ce siècle une influence fatale, mais puissante, et dont l'histoire n'avait pas tenu compte suffisamment jusqu'à ce jour. Peut-être nous saura-t-on gré d'avoir évoqué ces tristes fantômes, en portant quelque lumière dans l'un des recoins les plus ténébreux du passé. Il y a toujours un austère et utile enseignement dans le spectacle des châtiments infligés par la justice divine aux emportements de l'égoïsme, aux égarements des natures énergiques et dépravées, à l'abus sacrilége des dons les plus précieux du ciel, le courage, l'intelligence et la beauté.

FIN.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I

(Introduction.) Les deux principaux manuscrits de la fin du IX[e] siècle, qui se distinguent encore par une exécution recherchée, sont celui de Charles le Chauve, actuellement conservé au Musée des souverains, et celui qui fut fait en Italie, de l'an 877 à 880 au plus tard, par le scribe Ingobert, pour Karloman, fils de Louis le Germanique, alors généralement reconnu comme roi en Italie. On trouve dans l'ouvrage d'Eckart (t. II, p. 624) une reproduction de la principale miniature de ce curieux manuscrit ; cette peinture, de style byzantin, représente Carloman assis sur un trône, et revêtu des attributs impériaux. Sur cette figure jeune et probablement ressemblante, on reconnaît facilement un caractère de sénilité et de débilitation précoces qui paraît avoir été général chez les derniers descendants de Charlemagne.

A ces deux importants spécimens de l'art d'écrire au IX[e] siècle, on peut joindre le magnifique sacramentaire de saint Grégoire, conservé dans la bibliothèque d'Autun, et un autre fait pour Drogon, l'un des fils de Charlemagne.

A partir de cette époque, la décadence est rapide et profonde dans la copie et l'enluminure des manuscrits. L'exécution des figures d'animaux fantastiques et des poissons

employés dans la décoration des lettres majuscules, devient de plus en plus barbare et incorrecte. L'ignorance et l'inexpérience des copistes se trahit même dans la rédaction des actes publics du xe siècle, qui fourmillent d'irrégularités grammaticales, et de locutions empruntées aux dialectes barbares. On peut en dire autant du style des chroniqueurs de ce temps ; Luitprand, auprès des autres, est un modèle d'élégance et de correction.

Il y eut d'ailleurs, pendant une période de près de cent ans, une difficulté matérielle qui vint s'ajouter à toutes les autres. L'Égypte, conquise par les Sarrasins, avait cessé de fournir à l'Occident le papyrus : le papier de chiffons n'était pas inventé, et, quand il le fut, l'usage paraît s'en être établi fort lentement. Restait donc le parchemin, très-rare et très-cher comme il l'avait toujours été. Il y eut un moment où l'on ne put écrire que sur des palimpsestes, c'est-à-dire conserver les traditions de l'art d'écrire qu'en détruisant des écritures.

On continua pourtant à s'occuper de la copie des manuscrits dans les grandes abbayes d'Italie et des bords du Rhin, qui échappaient aux ravages des païens et des infidèles. Parmi les monuments écrits de cette époque qui ont échappé à la destruction, on remarque ceux de l'abbaye bénédictine de Saint-Père, actuellement réunis à la bibliothèque de Chartres, et ceux de la célèbre abbaye de Saint-Gall, qui sont maintenant à Fribourg.

La bibliothèque de Montpellier est également riche en manuscrits des IXe et Xe siècles. Plusieurs des plus curieux ont appartenu à deux savants illustres, Pithou et le président Bouhier. On y trouve Horace, Juvénal, Perse, Salluste, Virgile. Les rares copistes qui consacraient encore leurs veilles à la reproduction des chefs-d'œuvre de l'an-

tiquité préféraient généralement les poëtes aux prosateurs; c'est ainsi que se sont accomplies tant de pertes irréparables.

On remarque dans ces manuscrits de nombreuses copies de la *Consolation* de Boèce, et d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, par Haimon d'Alberstadt, disciple de Raban Maur. Ces deux ouvrages jouissaient évidemment d'une grande vogue parmi les rares lecteurs du temps. La résignation mélancolique de Boèce, les sombres et mystérieuses visions de Pathmos s'harmonisaient bien avec les misères et les sombres préoccupations de ce siècle.

Parmi ces manuscrits, on trouve encore beaucoup de traités de grammaire, des copies partielles de l'Écriture sainte, des vies de saints, des traités séparés et opuscules détachés de saint Augustin et d'autres pères de l'église latine, de Bède, de Raban Maur. Quelques-uns des manuscrits de Saint-Gall se distinguent par une certaine exécution calligraphique, notamment les n[os] 229 et 230, contenant divers ouvrages de saint Isidore, et surtout l'Évangéliaire (n° 50), beau manuscrit avec titres et lettres en or, en argent et en couleurs. Parmi les manuscrits précieux de cette époque, on ne saurait passer sous silence le *Bénédictionnaire* de l'archevêque Robert d'Yorck, qui servit plus tard au couronnement des rois anglo-saxons; le *Psautier* de la bibliothèque de Stuttgart, sur lequel nous aurons longuement à revenir, car il nous fournit des renseignements du plus haut intérêt sur les costumes, les meubles et les instruments de musique de cette époque; et enfin le curieux manuscrit de Clermont-Ferrand, contenant la *Passion de Jésus-Christ*, et le *Martyre de saint Léger* en langue romane avec musique notée. Ce manuscrit a été l'objet d'une savante notice de M. Champollion-Figeac, que nous nous

bornons à indiquer ici. On pourrait relever encore d'autres indications intéressantes dans le *Dictionnaire des Manuscrits* d'Hœnel, ouvrage malheureusement bien incomplet. Au reste, bien des motifs nous portent à croire que la majeure partie de ces manuscrits n'appartient qu'aux dernières années de ce siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'illustre Gerbert donna une si vigoureuse impulsion à la rénovation des études.

La science historique doit à l'église de Reims les ouvrages de Frodoard, documents précieux et souvent uniques pour les événements de la première moitié du dixième siècle. La véracité et la candeur de Frodoard rendent surtout son témoignage précieux pour les faits dont il a pu avoir connaissance par lui-même; il est, sous ce rapport, bien supérieur à Luitprand, dont il n'a ni les préoccupations haineuses, ni les acerbes récriminations. Mais les récits du bon chanoine de Reims perdent beaucoup de leur autorité, quand ils ont pour objet des faits accomplis dans des pays éloignés de son diocèse; alors il n'est plus que l'écho fidèle de bruits populaires souvent controuvés. Son travail le plus important et le plus utile est sans contredit la partie de l'*Histoire de l'Église de Reims*, qui contient le dépouillement et l'analyse de la correspondance des archevêques Hinkmar et Foulques avec les papes et princes de l'Occident chrétien.

Nous avons parlé ailleurs des annales de Saint-Bertin, de Metz et de Fulde. On sait que ces dernières ont été fréquemment recopiées, avec des additions et des variantes considérables. Elles étaient communiquées d'un monastère à l'autre, et les copistes les plus intelligents y ajoutaient l'indication des événements dont il avaient personnellement connaissance. Tout ce qui s'y trouve relativement aux ex-

péditions d'Arnoul en Italie est l'œuvre d'un témoin oculaire et contemporain, et mérite toute confiance.

L'abbaye de Fulde gardait encore, dans la première moitié du xe siècle, les traditions civilisatrices du célèbre Raban Maur. Elle possédait, vers l'an 950, une nombreuse bibliothèque, qui pourrait bien avoir été quelque temps sous la garde de Luitprand, alors exilé d'Italie. Ce serait là qu'il aurait écrit une partie de son *histoire*. On voit, par ses fréquentes citations, qu'il était à portée de consulter Horace, Virgile, Térence, et plusieurs ouvrages de Cicéron, puis Homère, Hésiode et quelques auteurs grecs qu'il comprenait à peu près. Mieux eût valu, pour un pareil travail, avoir sous les yeux Tite-Live ou Tacite, mais il n'en parle pas, et semble même ignorer leur existence.

L'ouvrage de Richer, si précieux pour l'histoire de France, ne donne aucune lumière sur les événements qui font l'objet de cette étude.

Réginon, abbé de Pruim, est encore une des rares lumières de son siècle. Nous avons fait usage de sa *chronique*, dont l'autorité peut s'assimiler à celle de Frodoard. Les autres traités et ouvrages théologiques de Réginon, publiés par Baluze, sont utiles pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique de son temps. Nous avons parlé assez au long de Rathier, l'un des hommes les plus remarquables de ce temps, et qui aurait mérité peut-être une place parmi les Pères de l'église, si la dignité du caractère avait été chez lui en rapport avec la science et le talent.

Plus on étudie en détail cette époque obscure, plus on comprend la difficulté d'émettre sur elle de ces vues générales, si à la mode aujourd'hui en histoire. On rencontre à chaque pas des témoignages contradictoires à discuter, à confronter; ce qui est vrai dans une année ou dans une lo-

calité, ne l'est pas dans d'autres. Le pape Léon IV, l'un des hommes qui ont le plus honoré l'église dans la seconde moitié du IXe siècle, se plaignait déjà, en 853, de la décadence des études dans le clergé, décadence telle que dans plusieurs diocèses, on manquait de clercs capables d'expliquer aux autres l'Écriture sainte et tout ce qui concernait la récitation des offices. Mais d'un autre côté, l'écrivain anonyme de Salerne nous apprend, d'après des documents contemporains, que précisément vers cette même époque, il y avait dans la seule ville de Bénévent *trente-deux* philosophes ou savants de première force dans les diverses branches des connaissances humaines. Dans des âges bien autrement civilisés, peu de villes ont possédé un pareil foyer de lumières. Malheureusement, il désigne comme le chef de cette académie un certain *Hildéric*, dont quelques ouvrages sont venus jusqu'à nous. Ces ouvrages ne sont pas, à beaucoup près, à la hauteur d'un si magnifique éloge.

Rathier, dans son *Itinerarium*, maltraite beaucoup le clergé italien. Il l'accuse de gourmandise, de luxure; il affirme que de son temps les clercs italiens ne se distinguaient des laïcs que par leur barbe rasée, et quelques différences insignifiantes dans la forme et la coupe des vêtements. Certains passages de Luitprand et d'autres auteurs semblent confirmer, jusqu'à un certain point, le témoignage de Rathier. Toutefois on est forcé de reconnaître que les assertions de cet auteur varient au gré de ses impressions et de ses intérêts, et qu'il est aussi suspect d'exagération dans le blâme que dans l'éloge. Ainsi, il parle ailleurs avec enthousiasme et respect des exemples d'instruction et d'édification qu'il a trouvés à Rome, au moment où le pape Jean XII, fils de Marozie, venait de le nommer évêque de Vérone.

Tout allait bien pour lui, et son langage s'en ressent; plus tard ses affaires se gâtèrent, et il fut disposé à voir tout sous un mauvais jour. Le fameux code d'*Hovell-le-Bon*, auquel nous consacrerons une note spéciale, donne du clergé de Rome une idée bien différente des appréciations passionnées de Luitprand et de Rathier.

Ici, comme partout, il faut chercher la vérité entre les extrêmes. Il y avait beaucoup d'ignorance et d'abus dans le clergé italien; mais il y eut, même dans les plus mauvais moments, de louables efforts pour remédier au mal; et, pour être juste, il faut reconnaître que, dans une intention souvent louable, le zèle des réformateurs exagérait parfois les négligences et les abus. Plusieurs chartes, émanées de différents évêques, témoignent de leur zèle pour assurer la dignité et la régularité du service divin, et même l'éducation des enfants dans les villes et dans les campagnes. On trouve dans la collection de Muratori une charte de Godefroid, évêque de Modène, en date de l'an 908. Il confère à l'un de ses prêtres la cure du canton de Rubiano, à la charge de réparer les couvertures de l'église, d'entretenir le luminaire, chose importante et coûteuse à cette époque, enfin, de *tenir école pour l'instruction des enfants*. Trente ans plus tard, Hatton, évêque de Verceil, que nous retrouverons toujours sur la brèche pour combattre les abus et les désordres de tout genre, exige que les prêtres, même ceux des campagnes, s'occupent de l'éducation des enfants qu'on leur confiera. Rathier parle aussi des écoles, mais c'est dans un de ses moments de mauvaise humeur. Il se plaint de ce que les gens riches n'y envoient leurs enfants que pour leur assurer l'accès des hautes dignités ecclésiastiques. Dans la plupart de ces écoles, on n'enseignait guères autre chose, il est vrai, que les notions élémentaires du christia-

nisme, parmi lesquelles des légendes apocryphes de miracles tenaient souvent une large place; et quelques principes de grammaire latine, généralement bien imparfaits, si l'on en juge par le style des scribes ou notaires qui rédigeaient les actes des princes et les décisions judiciaires. Du temps même de la domination longobarde, on sent, dans les actes rédigés en langue latine, l'influence croissante des formes grammaticales et même de l'orthographe de la langue des conquérants. Déjà les noms et les adjectifs y sont employés comme indéclinables, au mépris des lois de la syntaxe, et affectent plus spécialement les désinences *e, i, o,* qu'a conservées depuis la langue italienne, produit définitif de cette fusion qui s'opérait alors. Cette corruption devient plus manifeste encore à mesure qu'on avance vers les ténèbres du moyen âge; l'adjonction d'un grand nombre de mots d'origine franke ou tudesque vient témoigner, à son tour, de l'invasion carolingienne, qui a donné à l'Italie de nouveaux maîtres, et confondu dans une commune sujétion les vainqueurs et les vaincus d'un autre âge. La rédaction des actes publics devient de plus en plus pénible à ceux qui en sont chargés, surtout aux scribes laïcs qui ne sont pas entretenus dans la pratique de l'ancien langage par la récitation fréquente des offices de l'église. Certains passages des chartes latines du xe siècle ne sont déjà plus que du patois du temps, fort semblable à l'italien moderne. Ainsi, dans un procès-verbal d'audience dont la date m'échappe, un juge prête serment de statuer *secondò leggi è justizza.*

Il n'en demeure pas moins certain que plusieurs contrées de l'Italie résistèrent avec une certaine énergie à l'envahissement de l'ignorance et de la barbarie. Parmi les dépôts monastiques où se conservaient quelques vestiges

d'étude et de civilisation, on peut citer les abbayes de Nonantule, de Farfa, de la Novalaise, mais surtout celles de Bobbio et du Mont-Cassin. Plusieurs des abbés du Mont-Cassin furent des hommes d'une érudition étendue et même d'une certaine intelligence politique, et la chronique d'Erchempert, qui vivait dans ce monastère au commencement du xᵉ siècle, a une véritable importance, malgré son extrême brièveté, par la candeur et la sincérité de l'écrivain, qui n'est pas sans quelque analogie avec notre Frodoard. Erchempert raconte fidèlement, naïvement, les malheurs de son temps, dont il s'est informé le mieux qu'il a pu, et surtout ceux de son couvent. Il a vu de ses yeux les Musulmans enlever les bestiaux et les chevaux des religieux du Mont-Cassin ; quand les infidèles envahirent et dévastèrent la célèbre abbaye, Erchempert était du nombre de ceux qui purent s'échapper et gagner les montagnes, tandis que l'abbé et les plus âgés des moines succombaient sous les coups des barbares, qui ne laissèrent après eux que des ruines fumantes et des cadavres. Et pourtant, dans ces ruines, dans ce martyre, il restait quelque chose de plus vivace, de plus durable, que dans la rage brutales de destructeurs. Trente ans après cette catastrophe, l'abbaye du Mont-Cassin avait réparé ses pertes, et les Musulmans étaient bloqués et exterminés dans leur dernière forteresse.

D'autres chroniques ou débris de chroniques, bien plus informes et négligées que celles du Mont-Cassin (comme par exemple celle du moine Benoît, qui nous a été fort utile), donnent peut-être une idée plus exacte de la physionomie générale du temps, de cette vie inerte, au jour le jour, à horizon fatalement borné, que nous avons essayé de caractériser dans notre introduction. Toutefois cet état de marasme et de torpeur générale comportait d'assez fré-

quentes exceptions. On a des preuves peu nombreuses, mais irréfragables, que la peinture, l'architecture, l'orfévrerie et la bijouterie n'ont jamais cessé d'être cultivées du xe siècle, surtout à Rome et en Italie. Dans les premières années de ce siècle, le pape Sergius III entreprit et mena à bien une œuvre d'une haute importance, unique peut-être dans ces années de désolation. Il employa une somme considérable, provenant des libéralités des pèlerins, à reconstruire de fond en comble la basilique Saint-Jean de Latran, qui tombait de vétusté. Le savant Mabillon a recueilli et publié un témoignage précieux de cette intéressante restauration ; c'est une sorte de procès-verbal d'un diacre nommé Jean, qui donne, dans un latin assez correct pour le temps, la nomenclature détaillée des vases d'or et d'argent et des ornements dont le pape Sergius enrichit l'église. Cet écrit fait mention de Sergius comme vivant encore, et par conséquent doit être antérieur à l'an 911. Nous trouvons encore dans l'anonyme de Salerne, écrivain qui vivait à la fin de ce siècle, mais qui travaillait sur des documents plus anciens, la preuve que plus d'un demi-siècle auparavant, l'orfévrerie et la bijouterie étaient cultivées avec succès dans les États longobards du sud de l'Italie. Cet auteur parle d'un duc de ce pays, qui non-seulement s'intéressait aux travaux des orfévres (*aurifices*), mais encore mettait lui-même la main à l'ouvrage, si bien qu'un jour les défenseurs d'une ville qu'il assiégeait l'insultèrent du haut des remparts en le renvoyant avec mépris à ses outils (*forfices*), comme aux seules armes qu'il sût manier. Plusieurs passages de Luitprand, que nous aurons occasion de citer, témoignent aussi de l'ardeur effrénée des princes et des princesses de ce temps pour les pierreries, l'or et les bijoux. Nous reviendrons sur ce sujet.

Les traditions byzantines dominaient évidemment dans les travaux d'art religieux et profanes de cette époque, et peut-être serait-il fort difficile de faire, dans les reliques de l'art byzantin qui sont venues jusqu'à nous, la part des ouvriers de l'Orient et de ceux d'Occident. Dès la seconde moitié du VIIIe siècle, les persécutions des empereurs grecs iconoclastes, qui durèrent, avec de rares intermittences, pendant plus de cent ans, rejetèrent sur l'Italie un certain nombre d'artistes peintres, sculpteurs, émailleurs, qui s'y établirent et y firent école. On a la certitude qu'il y eut aussi en France des artistes émailleurs pendant le Xe siècle. Le musée du Louvre possède un curieux spécimen de l'émaillerie française à cette époque. C'est la crosse ou bâton pastoral d'Hagenfred, évêque de Chartres, mort en 960. Toute l'*imagerie* de cette crosse a été reproduite très en détail dans l'ouvrage de Villemin. On y voit plusieurs scènes de l'histoire de David; sa vocation, son combat contre une bête féroce qui ressemble vaguement à un tigre, puis contre un Goliath vêtu d'une cotte de mailles comme les barons du temps. On y remarque également, dans des médaillons, la personnification sous forme d'anges de six vertus, *sobriété, largesse, concorde, foi, pudicité, charité,* terrassant les vices qui leur sont opposés, également personnifiés sous la figure de démons (Villemin, fig. 30). Tout cela est d'une extrême incorrection ; toutefois il y a de l'invention, de la naïveté et de la variété dans les attitudes des vertus triomphantes et des vices abattus, et, à tout prendre, une certaine grandeur barbare dans la conception et l'exécution de cette œuvre d'art. Une inscription en lettres d'or sur fond bleu porte le nom de l'auteur: Frater *Willelmus.* On voit aussi au Louvre un fragment de châsse orné d'incrustations et de rosaces, et une figure de saint

avec le costume ecclésiastique du temps, signée Fr. *Guinamundus*, qui semblent appartenir à la même époque. Dans son important travail sur l'émaillerie, M. Jules Labarte a réuni des renseignements curieux et authentiques sur les origines de cet art en France.

Les auteurs du temps mentionnent quelques travaux de peinture d'une certaine importance, exécutés sans doute par des artistes byzantins réfugiés en Occident. Dans les dernières années du IXe siècle, le pape Formose fit faire quelques travaux de ce genre dans la basilique de Saint-Pierre. Vers l'an 910, Sergius III orna de même Saint-Jean de Latran qu'il venait de restaurer complétement. Quelques années plus tard, Jean X, l'un de ses successeurs, décora plusieurs salles du palais de Latran de tableaux représentant les récentes victoires des chrétiens d'Italie sur les Musulmans. Enfin, Luitprand, qui connaissait les peintures des églises et des palais de Constantinople, parle avec une admiration peut-être exagérée d'un tableau qu'Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, avait fait faire dans la grande salle de l'étage supérieur du château de Merseburg, pour conserver le souvenir d'une grande bataille gagnée sur les Hongrois, en 933. Pour se faire une idée exacte de l'importance qu'avait à cette époque la peinture de décor, même à l'extérieur, il faut se rappeler que tous les édifices d'une certaine importance étaient alors bariolés de diverses couleurs, suivant un usage byzantin, soigneusement imité en Occident. On en trouve la preuve positive dans le manuscrit de Stuttgart, dont nous avons déjà parlé.

Il existe aussi des mosaïques du Xe siècle. L'une des plus importantes est de l'an 955; elle représente l'intronisation du pape Jean XII, si tristement célèbre dans ce siècle. Ces représentations n'ont d'importance que sous le rapport des

attitudes et des costumes ; les figures sont évidemment la reproduction des mêmes *poncifs*, et ne visent aucunement à la ressemblance. Il n'en est pas tout à fait de même des sceaux et médailles de la même époque. Pour ne parler que de l'Italie, les sceaux des empereurs Gui et Bérenger, des rois Rodolfe, Hugues et Lother, les effigies de plusieurs papes sur des monnaies, accusent des tentatives plus ou moins heureuses pour retracer la physionomie de ces princes ou de ces pontifes. Parfois aussi, dans les monnaies romaines, les graveurs simplifiaient leur besogne en reproduisant la figure de saint Pierre. Muratori, dans sa vingt-septième dissertation (*de monetâ*), a reproduit des spécimens de toutes ces monnaies. On y remarque les effigies de Formose (n[os] 28 et 29), de Jean IX (30), de Sergius III (34 et 35), de Jean X (37), avec des variantes de costumes intéressantes pour l'histoire ecclésiastique de cette époque.

Pour ce qui regarde la sculpture, on aura quelque idée de ce qui se faisait de mieux dans ce siècle, par les ivoires contemporains des Othons, que possède le musée de Cluny (n[os] 387 et 388 du catalogue), et par les planches 73 et 91 de l'ouvrage d'Hœffner, si toutefois ce dernier sujet (décollation de saint Jean-Baptiste en ivoire, d'une grande originalité de composition et d'un dessin assez correct), appartient bien réellement au x[e] siècle.

De tous les arts, l'architecture est celui qui eut le plus à souffrir dans ce temps-là. On peut compter par centaines les villes et les monastères détruits par les invasions païennes et musulmanes, de 850 à 950 ; et ce n'est guères qu'à partir de l'an 1000 qu'on peut signaler un effort énergique, unanime pour réparer ces grands désastres. Jusque-là on ne remarque que quelques tentatives isolées de réparation et de reconstruction ; la tendance dominante,

parmi ces générations si durement éprouvées, c'est un immense découragement; l'attente d'une catastrophe définitive, de *la fin du monde*, que tant de funestes présages semblaient annoncer. Cependant l'instinct de la conservation lutte contre ce découragement inerte; mais jamais époque n'a mieux vérifié cette parole de l'Écriture, *la vie est un combat.* Pour vivre parmi tant de calamités, il fallait en effet combattre, ou se tenir prêt à combattre à toute heure. Aussi toutes les habitations, urbaines ou rurales, les palais, les églises même, se transforment peu à peu en forteresses. Les évêques, les abbés et même les abbesses, président à la construction des remparts de leurs villes, remparts dont les abords se hérissent de chausse-trapes (*arma latitantia circùm*) qui en défendent l'approche; « le tout pour éviter les surprises des païens. » On comprend que l'élégance des constructions et les traditions de l'art étaient la moindre préoccupation de ceux qui dirigeaient de semblables travaux. Nous avons parlé ailleurs de l'insouciance brutale avec laquelle on appropriait à ces mêmes nécessités de défense les plus précieux monuments de la civilisation romaine.

Il est souvent question, dans les écrivains de ce siècle, des *sept arts libéraux*, que l'on considérait alors comme embrassant toutes les branches possibles des connaissances humaines. Trois de ces arts, la grammaire, la rhétorique et la dialectique, étaient réunis sous la dénomination de *trivium*, c'est-à-dire, suivant quelques auteurs, *triple voie* pour parvenir à l'éloquence. Les quatre autres, formant un ordre d'enseignement supérieur, étaient groupées sous la dénomination de *quadrivium;* c'étaient l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, qu'on est assez étonné de trouver en semblable compagnie, du moins selon nos

idées modernes. Mais, au fond, ce rapprochement de la musique, considérée au seul point de vue de l'agencement des rhythmes, avec les sciences exactes, est beaucoup plus logique qu'il n'en a l'air au premier abord, et l'idée de cette association remonte, comme on sait, à Pythagore. Les écrivains du xe siècle empruntaient simplement toutes ces divisions et définitions à Boèce, leur auteur favori.

Nous avons parlé ailleurs du grand nombre de traités de grammaire qui figurent parmi les manuscrits de ce temps. Ce ne sont guère que des copies ou des abrégés de travaux antérieurs, et l'imperfection des études littéraires, et même des études élémentaires, n'est que trop bien attestée par l'incorrection de la plupart des actes publics du temps, par l'orthographe capricieuse et barbare des écrivains eux-mêmes. La rhétorique et la dialectique étaient en grand honneur parmi tous ceux qui conservaient quelque amour et quelque intelligence des lettres, mais ils en faisaient de singulières applications, comme on peut le voir dans les drames si curieux de la célèbre Hroswitha, où quelques martyrs accablent juges et bourreaux à grands coups de syllogismes.

La plupart des écrivains ne nomment le xe siècle que pour l'accabler du reproche d'ignorance et de barbarie, et ce reproche n'est pas sans quelque fondement. Il est certain que toute la science d'un grand nombre de clercs, et même de fonctionnaires ecclésiastiques d'un ordre plus élevé, se réduisait à une connaissance généralement fort imparfaite de l'Écriture sainte, des Canons cités dans l'office divin, et à quelques extraits des Pères de l'église latine. Toutefois nous ne saurions trop répéter qu'en tout ceci il faut bien se garder d'émettre des vues trop absolues, et de formuler un blâme trop général. D'ailleurs, quand on a la

patience de scruter à fond les annales de ces temps obscurs et tourmentés, on est forcé de reconnaître qu'il restait vraiment bien peu de place pour l'étude, dans ces existences incessamment absorbées par le malheur ou la prévision du malheur, et qu'il fallait alors une force d'âme peu commune pour penser à autre chose qu'aux soucis et aux difficultés de la vie matérielle. Dans un siècle aussi complétement préoccupé de périls incessants et de rudes labeurs, l'imperfection des études était, *relativement*, un mal moindre qu'on ne pense; pendant une certaine période d'années, le monde et l'église même ont eu moins besoin d'hommes de science que d'hommes d'action.

La musique vocale, réunie à la poésie populaire rimée et chantée, a exercé à cette époque une notable influence sur l'existence des peuples de l'Occident chrétien. Il faudrait une dissertation spéciale pour traiter à fond ce sujet curieux et difficile. Il y a là, sous des formes abstraites, et que les érudits mêmes ont peine à saisir, tout un ordre de sentiments oubliés et presque inintelligibles aujourd'hui, tout un côté longtemps inexploré de l'histoire populaire du moyen âge. A ce point de vue, le xe siècle doit être encore considéré comme une période de transition et de lutte entre les tendances spiritualistes du culte chrétien et les débris des superstitions romaines et barbares. C'est toujours, sous une forme différente, l'éternel combat entre la matière et l'esprit. Le zèle jaloux des ministres de l'église poursuivait les derniers vestiges des croyances éteintes jusque dans leurs derniers retranchements, jusque dans ces chants traditionnels qui se conservèrent longtemps dans les banquets, dans les réjouissances publiques et jusque dans certaines circonstances capitales de la vie privée, comme les mariages et les funérailles. Le paganisme, si longtemps persécuteur,

puis à peine toléré, puis sévèrement proscrit, avait succombé à son tour, et ses dernières pratiques, dès le temps de Charlemagne, ne subsistaient plus que grâce à d'étranges transformations. Les enchanteurs, les sorciers, si sévèrement condamnés par les lois ecclésiastiques et civiles, étaient en réalité les derniers représentants des traditions païennes. (Voy. ci-après.)

Ce triomphe définitif n'avait pas été seulement le résultat des anathèmes ecclésiastiques ; le christianisme avait employé un autre moyen, d'une efficacité puissante, pour modifier les habitudes populaires et substituer des chants pieux aux réminiscences poétiques et musicales de l'idolâtrie. Dès le IVe siècle, ce système fut adopté et vigoureusement soutenu par les plus grands évêques. Ils multiplièrent leurs efforts pour faire participer les laïcs à la récitation des offices ecclésiastiques, en adoptant pour ces offices un système de notation peu compliqué, à la portée de simples fidèles. Ils composèrent des hymnes et des proses d'un rhythme entraînant et facile, propres à se substituer aux chants profanes dans la mémoire du peuple. Plusieurs de ces rhythmes, employés et sanctionnés par l'église, sont encore employés aujourd'hui dans les offices sacrés.

Mais alors la lutte continua sous une autre forme. Les dogmes païens avaient péri sans retour, mais les idées matérialistes qu'ils avaient longtemps symbolisées cherchèrent un refuge à l'abri des rhythmes chrétiens eux-mêmes, et telle fut l'origine de ces chansons bachiques ou érotiques, écrites et scandées comme les hymnes de l'église, et dont plusieurs sont venues jusqu'à nous. Ce conflit s'est prolongé même bien au delà du Xe siècle ; on en retrouve notamment la trace dans les hymnes ou proses *farcies*, monstrueux accouplement de lambeaux de psaumes ou d'hymnes chré-

tiens avec les pensées les plus profanes, souvent les plus obscènes, généralement exprimées en langue vulgaire. Nous ne pouvons qu'indiquer ici ce sujet, élaboré depuis peu d'années par plusieurs érudits allemands et par M. E. Duméril, dans la savante introduction de son recueil des *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe *siècle.*

Des documents incontestables prouvent que la musique n'a pas cessé d'être cultivée pendant toute la durée du xe siècle. L'érudition allemande s'est beaucoup occupée dans ces dernières années des chants d'*Hucbald*, fort goûtés à cette époque, et à peu près inintelligibles aujourd'hui. Il est question dans une pièce que nous citerons à la fin de cette note, de ce qu'on a nommé depuis *musique de chambre,* destinée à être exécutée pendant les repas ; de flûtes, d'instruments à cordes, les uns à archet, les autres se pinçant comme la guitare ou la harpe. Ces instruments, dont quelques miniatures des temps carolingiens nous ont conservé la figure, s'employaient pour accompagner le chant dans les banquets, et sans doute aussi dans certaines cérémonies publiques. Quelques-uns ont été reproduits dans l'ouvrage de Villemin, notamment aux planches 19 et 26. Ils affectent tantôt la forme de la lyre, tantôt celle de la harpe ou de la guitare, quelquefois même une forme triangulaire. Tel est notamment celui qui figure dans la planche 19 ; il a un plus grand nombre de cordes que les autres, ce qui semble indiquer des ressources plus grandes, et se joue avec une baguette ou *plectrum.* Sur le côté de l'instrument, on remarque une clé ou marteau destiné sans doute à remonter ou à remettre les cordes.

Nous trouvons aussi dans le curieux recueil d'Hœffner plusieurs autres figures d'instruments de musique usités dans le xe siècle. La plupart de ces figures sont emprun-

tées au curieux psautier de Stuttgart. On remarque entre autres une harpe à douze cordes d'une forme bizarre, et une sorte de guitare tout à fait différente des autres (fig. 53 et 74), et qui se jouait indifféremment avec les doigts ou avec le *plectrum*. Ce mot doit ici s'entendre seulement d'une touche ou baguette, car dans aucune figure de cette époque je n'ai trouvé l'archet proprement dit, avec des crins et comme nous le comprenons aujourd'hui.

On voit aussi, dans le même psautier, la figure d'un orgue. Malheureusement le peintre, se méfiant de son habileté, n'a osé le représenter que par derrière; mais il a placé à côté de l'instrument trois hommes foulant une outre qui sert de soufflet, et qu'on relève avec un manche. Enfin on y voit des femmes frappant avec une sorte de marteau sur des timbres disposés horizontalement, qui devaient produire des effets particuliers de sonorité. Une autre est armée d'une paire de cymbales reliées entre elles par une longue branche de métal recourbée. Cet instrument a précisément, s'il faut le dire, la figure d'*une paire de pincettes*.

Selon toute apparence, plusieurs de ces instruments de formes si variées ne s'employaient pas dans les solennités religieuses, mais bien dans des réjouissances toutes profanes, et notamment dans les banquets. Nous en trouverons la preuve positive dans une pièce de vers de cette époque, citée à la fin de cette note, et où il est aussi question de *flûtes* ou de *musettes*. Néanmoins, on peut tenir pour certain que dans les divertissements de la vie privée comme dans les fêtes pieuses, la musique instrumentale n'était que l'accessoire et l'accompagnement de la musique vocale.

Le poëme allemand de *Ruodlieb*, généralement attribué

au xe siècle, fait allusion à l'usage des *rondes* et des chansons à *danser*. Peut-être était-ce seulement dans ces œuvres légères, dont rien ne nous a été conservé, que s'absorbait ce don heureux de l'invention mélodique, ce souffle inspirateur accordé dans chaque siècle à quelques natures privilégiées. Nous avons déjà émis ailleurs cette conjecture, que le génie, si l'on veut, une grande facilité d'improvisation musicale et poétique, pouvait bien avoir été l'une des grandes séductions des grandes courtisanes du xe siècle. N'oublions pas qu'il s'agit ici surtout de l'Italie.

L'épitaphe du moine Athanasius, retrouvée dans un manuscrit du xie siècle, et reproduite par M. du Méril (p. 73), prouve quelle importance on attachait dans ce temps-là à l'étude et aux exercices du chant ecclésiastique, puisque le principal mérite de ce moine, ce qui lui avait valu les honneurs d'une inscription spéciale, c'était son habileté dans l'enseignement de la musique vocale. Au xe siècle, la musique était encore cultivée avec soin dans plusieurs des écoles fondées par Charlemagne et par Lother Ier, son petit-fils. Ce fut à l'école de Pavie que Hugues, roi d'Italie, l'un des *dilettante* de son temps, remarqua pour la première fois son futur historien, le jeune Luitprand, pour la beauté de sa voix. La fameuse école de Rome (*schola cantorum*), dont la fondation remontait au ive siècle, était toujours une corporation importante, jouissant de biens considérables, et dont les chefs étaient de grands personnages. Muratori et d'autres savants ont retrouvé et publié des baux emphytéotiques et autres des biens de l'école des chantres, passés par les *primiciers* de cette école.

Enfin deux traités sur la musique, rédigés au xe siècle, sont venus jusqu'à nous. L'un d'eux a été publié dans l'importante collection de Pertz. L'autre, trouvé par Muratori

dans la bibliothèque de Milan, est d'un moine nommé *Enchiriade*. Cet ouvrage, écrit en forme de dialogue entre le maître et l'élève, est divisé en trois livres. Il donne d'abord les principes élémentaires de chant et de prosodie, puis toutes les règles de l'art comme on le comprenait alors, pour les voix formées (*articulatæ*).

Les versificateurs latins du xᵉ siècle, qui prétendaient continuer les anciennes traditions de la vraie poésie latine, sont généralement d'assez tristes poëtes. Leur diction est presque toujours pénible et contournée ; on y sent des efforts continuels et presque toujours impuissants pour répudier les habitudes du langage vulgaire. A côté de passages entiers des auteurs du siècle d'Auguste, littéralement copiés ou imités plus ou moins maladroitement, on retrouve de ces mots d'origine théotisque ou longobarde, violemment implantés dans la langue de la civilisation, comme les barbares eux-mêmes dans le monde civilisé. Ces œuvres bâtardes n'ont ni l'élégance harmonieuse du véritable latin, ni la séve énergique des chants barbares, ni même l'intérêt historique et social de la poésie rimée et chantée.

Telle est l'impression générale qui résulte de la lecture de ce genre d'ouvrages, quand on a le courage de l'entreprendre. Ce sentiment est d'ailleurs conforme à celui des hommes les plus éclairés de ce siècle même. L'un d'eux, Gunzon, abbé de Sainte-Colombe de Sens, écrivait, vers l'an 960 : « Je ne sais si de mon temps il se trouve un seul homme capable de faire un véritable poëme ! »

Toutefois, il serait injuste d'ériger un semblable jugement en règle générale. On ne peut contester ni l'imagination, ni la verve, ni même une certaine grâce à la religieuse de Gandersheim, la célèbre Hroswitha, dont nous aurons occasion de parler plus longuement, si nous abor-

dons, dans une autre suite de récits, le règne glorieux d'Othon le Grand. On a pu apprécier dans ceux-ci le mérite poétique de Luitprand et du panégyriste de Berenger.

On trouvera dans l'ouvrage déjà cité de M. du Méril (p. 84 et 85) l'énumération des principaux poëtes ou versificateurs de ce siècle. Il faut toutefois y réunir ceux que désigne Muratori. (Diss. ital., III, 914 et suiv.) On remarquera parmi eux un certain *Théodule*, bien supérieur à tous les autres, si l'on en juge par la fable *du loup et de l'agneau*, que lui attribue Muratori, et que nous transcrivons ici.

DE LUPO ET AGNO.

Est Lupus, est Agnus. Sitit hic, sitit ille. Fluentam
  Limite non uno quærit uterque siti.
In summo bibit amne Lupus; bibit Agnus in imo.
  Hunc timor impugnat, verba movente Lupo.
« Rupisti potumque mihi, rivoque decorem! »
  Agnus utrumque negat, se ratione tuens.
« Nec tibi, nec rivo nocui; nam prona supinum
  Nescit iter, nec adhuc unda nitore caret. »
Sic iterum tonat ore Lupus : « Mihi damna minaris! »
  « Non minor, » Agnus ait. Cui Lupus : « Imo facis!
Fecit idem paterque tuus, sex mensibus actis,
  Quum benè *patrizes*, crimina patris obi! »
Agnus ad hæc : « Tanto non vixi tempore. » Prædo
  Sic tonat : « An loqueris, furcifer? » Huncque vorat.
Sic nocet innocuo nocuus, causamque nocendi
  Invenit. Hi regnant qualibet urbe Lupi.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur le mérite incontestable de cet apologue. Sauf un mot de basse latinité d'un effet d'ailleurs assez heureux (*patrizo*), on peut le comparer à tout ce qui s'est fait de mieux dans ce genre et sur le même sujet. Mais malheureusement, il ne paraît nulle-

ment démontré que cette fable soit de Théodule, auteur incontesté d'œuvres bien inférieures, et les savants ne sont même pas d'accord sur l'époque à laquelle ce Théodule a vécu. (Voy. du Méril, p. 85.) Je ne sais si durant tout le cours du xe siècle, il a existé un seul homme capable d'écrire l'apologue qu'on vient de lire. Il y a là un mérite de diction facile, de concision à la fois élégante et nerveuse, qui n'est pas celui des écrivains de cet âge.

Parmi les productions poétiques du même temps, il en est une qui mérite une mention tout à fait à part. C'est la traduction ou l'imitation en vers latins de l'ancien poëme germanique de *Walther*. (Du Méril, pp. 313-377.) L'examen de ce curieux ouvrage nous mènerait beaucoup trop loin ; nous nous bornerons à dire ici que sous la versification lourde et entortillée de l'imitateur latin, on retrouve encore fréquemment la couleur épique de l'original. La fuite de Walther avec sa fiancée, le combat qu'il soutient contre le roi Gunther et toute sa suite, combat d'extermination auquel survivent seulement trois guerriers couverts d'horribles blessures, et s'insultant encore quand ils n'ont plus la force de se frapper ; tout cela est rude et barbare, mais d'un souffle primitif et puissant. Ce poëme, dont l'original est probablement perdu pour toujours, appartient au même ordre d'idées et d'inspiration que les Nibelungs, et cette poésie franche et sauvage fait étrangement pâlir les œuvres hybrides des siècles de transition et de décadence.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette longue note que par la traduction d'une ode *rimée*, qui paraît appartenir incontestablement au xe siècle. (Voy. du Méril, p. 196 de ses poésies populaires latines du moyen âge.) Il est évident que la rime et probablement la musique étaient devenues pour les littérateurs de ce temps-là un stimulant

indispensable de l'inspiration poétique, car cette petite pièce et d'autres de la même forme sont infiniment supérieures pour l'invention et la grâce aux imitations classiques.

« Viens, douce amie, toi que je chéris comme mon âme. Je t'attends dans ma chambre, que j'ai décorée de mon mieux pour toi. Les siéges sont couverts de tapis ; la maison entière est élégamment drapée, jonchée de fleurs et d'herbes odorantes. La table est toute servie ; *j'ai eu soin de commander tout ce que tu aimes.* Je n'ai pas oublié la musique ; ton oreille sera réjouie, pendant le repas, du doux son des flûtes ; il y a là un jeune garçon et une jeune fille, tout prêts à te chanter de belles chansons, en s'accompagnant, lui sur la cythare, elle sur la lyre. Autour de la table se tiennent déjà les serviteurs, portant les coupes pleines de vins généreux.

» Mais ce qui me plaît davantage, ce n'est pas tant le repas lui-même que le doux entretien qui va suivre ; ce n'est pas tant la bonne chère que notre amoureuse familiarité. Viens donc sans retard, toi, la plus chère des femmes, l'élue de mon cœur, la lumière de mes yeux, la meilleure partie de mon âme ! J'ai fui les rassemblements tumultueux, j'ai recherché la solitude des bois, pour y rêver plus librement de toi. Arrive donc bien vite, ma chérie, et ne songeons qu'à nous aimer. Je ne peux vivre sans toi ; ne refuse donc plus de satisfaire entièrement mon amour. A quoi bon de plus longs délais ; ne faudra-t-il pas toujours en arriver là ?... »

M. du Méril qualifie modestement cette petite pièce d'*invitation à dîner*. Elle nous paraît très-digne du nom d'ode, et fait penser à quelques-unes de celles d'Horace sur le même sujet. Il y a toutefois entre la bien-aimée du poëte du xᵉ siècle et les amantes païennes du favori d'Auguste une

nuance délicate, mais bien essentielle. Il y a ici quelque chose de plus que l'ardeur des sens, il y a l'union des âmes, le charme nettement défini des délices même intellectuelles de l'amour, je ne sais quoi de doux et de délicat, inconnu au monde païen. Enfin, l'extrême chasteté d'expressions de cette pièce nous autorise à risquer une dernière observation ; c'est qu'aux époques les plus malheureuses de l'histoire, plus d'un coin ignoré recélait encore du bonheur ; et que le monde n'a jamais été entièrement déshérité de l'amour, non plus que de la vertu.

II

(Introd.) Liudprand ou Luitprand, très-instruit pour son temps, aimait à faire parade de son érudition. Il cite fréquemment Térence, Cicéron, Horace, Virgile et Boèce, qui, comme nous l'avons déjà dit, semble avoir été l'auteur favori des rares lettrés de ce siècle, et se donne fréquemment le plaisir de multiplier ces citations, en les attribuant aux personnages qui figurent dans ses récits. Il faisait avec facilité des vers latins de différents rhythmes ; et souvent, à l'exemple de Boèce, il a recours à la poésie pour décrire les faits qui l'impressionnent fortement, ou pour composer les discours qu'il attribue aux princes dans les occasions décisives et solennelles. Ses vers sont généralement supérieurs à sa prose ; on y trouve des idées ingénieuses et finement exprimées. Il savait aussi le grec, et ce fut une des causes de sa fortune auprès de Bérenger II et d'Othon, qui l'employèrent tous deux en Orient. L'un des défauts dominants de Luitprand paraît avoir été l'amour-

propre. Il était si fier de savoir le grec, qu'il a cru rehausser beaucoup la noblesse de ses récits, en les hérissant de tous les mots grecs qui lui revenaient en mémoire, ce qui en rend la lecture assez fatigante.

L'édition des *œuvres complètes* de Luitprand, publiée à Anvers en 1640, avec un remarquable frontispice de Rubens, a longtemps été considérée comme la meilleure. Mais, dans ces dernières années, les savantes investigations de M. Pertz ont quelque peu amoindri la valeur de l'édition d'Anvers. Ce savant a eu la bonne fortune de retrouver le plus ancien peut-être des manuscrits de Luitprand, chargé d'additions et de corrections d'une autre écriture, qu'il attribue à Luitprand lui-même. Ce manuscrit, dont tous les autres ne sont, suivant M. Pertz, que des reproductions plus ou moins immédiates et plus ou moins fidèles, a servi de guide au savant allemand pour la réimpression de notre auteur, qui fait partie de sa belle collection des historiens de la Germanie, et dans son édition séparée des œuvres de Luitprand, publiée à Hanovre en 1839. On peut regretter toutefois qu'il ait poussé le respect de son manuscrit jusqu'à respecter des fautes de copie manifestes, qui avaient été corrigées soigneusement dans les anciennes éditions.

M. Pertz ne reconnaît comme authentiques que trois ouvrages de notre auteur : 1° Son *Histoire des faits mémorables des rois et empereurs*, en six livres, dont le dernier est à peine commencé ; 2° le *Récit de l'occupation de Rome, par Othon le Grand, et de la déposition du pape Jean XII*, qui semble former le commencement d'un ouvrage plus étendu, interrompu comme le précédent. Dans le manuscrit décrit et suivi par Pertz, cet opuscule est, selon lui, écrit en entier de la main de Luitprand lui-même ; 3° enfin, la *Relation de l'ambassade de Luitprand à Constantinople,*

où il fut envoyé par Othon, en 968. Cette relation, qu'on ne saurait contester à notre auteur, ne se trouve pas cependant dans les manuscrits de ses deux autres ouvrages, qui, selon toute apparence, ont été composés plusieurs années avant l'ambassade même. C'est dans la bibliothèque de Trèves qu'a été retrouvé l'unique manuscrit d'après lequel cette relation, inachevée comme les autres écrits de Luitprand, fut publiée au XVIe siècle.

Quelques écrivains espagnols du XVIIe siècle, et notamment les éditeurs de 1640, ont soutenu que Luitprand était d'origine espagnole, ou que du moins il avait séjourné plusieurs années à Tolède, avant d'être attaché à l'église de Pavie. Depuis longtemps la saine critique a fait justice de ces prétentions, et des documents apocryphes sur lesquels elles s'appuyaient. Il a été prouvé d'une façon victorieuse que Luitprand n'a jamais été en Espagne, et que ce fut seulement en 956, à Francfort, qu'il fit connaissance avec l'évêque espagnol mozarabe Recemond ou Raimond, envoyé près d'Othon par le khalife ommajade Abder-Rahman. On voit par l'épître dédicatoire de l'*Histoire des faits mémorables*, adressée à ce même Raimond, que c'était lui qui avait donné à Luitprand l'idée d'écrire cet ouvrage, mais notre auteur étant rentré dans la vie active avant d'avoir eu même le temps de finir son travail, il est plus que douteux qu'il en ait jamais fait parvenir de copie en Espagne. Tous les manuscrits de cet ouvrage ont été retrouvés en Allemagne, et les Espagnols n'ont eu connaissance de l'existence de Luitprand que par l'édition *princeps* publiée en 1614. On doit donc considérer comme controuvée une lettre de Raimond à Luitprand, publiée pour la première fois par Thomas de Vargas en 1635, et réimprimée par les éditeurs de 1640, en tête d'une prétendue *chro-*

nique ecclésiastique d'Espagne, et de quelques autres fragments manifestement apocryphes.

On peut consulter, sur la vie et les écrits de Luitprand, les deux notices de Pertz, placées en tête de l'édition de 1839, un mémoire inséré dans le recueil de l'Académie de Munich (1809—1810) ; et enfin une dissertation historique sur Luitprand par M. Kæpke, publiée à Berlin en 1842. Nous avons eu, dans le cours du présent ouvrage, l'occasion de discuter quelques-unes des allégations de ces auteurs, tout en rendant un hommage mérité à leurs laborieuses investigations, qui nous ont été fort utiles.

III

(P. 45). C'est dans les annales de Saint-Bertin qu'on trouve le récit le plus exact et le plus complet des aventures de Lother II. On sait que la rédaction de ces annales est attribuée à Hinkmar lui-même ; il rend pleine justice au caractère et à la pureté des intentions du pape Nicolas, et son témoignage a d'autant plus de poids que l'archevêque de Reims, jaloux à l'excès de ses prérogatives de métropolitain, était visiblement peu satisfait de voir le pape traiter cette grande affaire, sans l'employer comme intermédiaire direct et principal. Il semble en effet que la haute position et la capacité reconnue d'Hinkmar le désignaient naturellement pour ce rôle, et le pape ne paraît pas avoir eu beaucoup à se louer de ses légats italiens, qui se laissèrent tour à tour corrompre. On ne peut douter toutefois que le pape n'ait eu de graves motifs pour éviter de déléguer ouvertement à l'archevêque de Reims la direction supérieure d'une semblable procédure, dans laquelle l'intérêt

religieux confinait à l'intérêt politique. Hinkmar était sujet de Charles le Chauve, et aurait pu se trouver entraîné à seconder les projets ambitieux de ce prince, plus qu'il ne convenait à la sévère impartialité du pape, qui voulait l'amendement de Lother et non sa perte. D'ailleurs, en présence du schisme de l'église d'Orient, le chef de l'église romaine devait éviter scrupuleusement de créer dans d'autres églises des antécédents dangereux.

Au surplus, ce dissentiment, s'il a existé, ne portait que sur la forme, car l'opinion d'Hinkmar sur l'affaire de Waldrade était absolument conforme à celle du pape. Lui-même autorisait et justifiait d'avance l'intervention immédiate et directe du chef de l'église, quand il écrivait aux évêques d'Aix-la-Chapelle, « qu'une semblable affaire n'intéressait pas exclusivement les intérêts privés d'un royaume, mais *bien l'église tout entière.* » Il est d'ailleurs évident que le pape, en évitant de tout remettre à la discrétion d'Hinkmar, n'entendait nullement se priver de son concours, puisqu'il voulait l'adjonction au concile de Metz de deux évêques appartenant au royaume de Charles le Chauve, et bien certainement Hinkmar eût été l'un de ces évêques, si la volonté du pape avait été connue et respectée.

Nous avons à rectifier ici une assertion erronée, à propos de l'ordalie ou épreuve de l'eau bouillante, par laquelle Theutberge fut d'abord admise à prouver son innocence. Cette épreuve se faisait sur *une main* seulement du sujet qui y était soumis, et non sur le corps tout entier.

Eckart a publié, d'après un manuscrit allemand du XIe siècle, le cérémonial et les prières alors en usage dans les épreuves de *l'eau bouillante*, de *l'eau froide*, et dans celle moins connue, mais aussi curieuse, *du pain et du fro-*



mage, que l'accusé ne digérait pas s'il était coupable. A l'époque de ce manuscrit, l'accusation d'adultère était encore une de celles dont on se purgeait par l'épreuve de l'eau chaude, et les prières et adjurations étaient probablement encore les mêmes que du temps de Theutberge. (Voy. Eckart, t. II, p. 923.)

Nous avons dit que Lother, ayant poussé l'inhumanité jusqu'à laisser sa femme manquer du nécessaire, avait reçu du pape Adrien l'injonction sévère de lui fournir au moins ce qu'il fallait pour vivre conformément à son rang. L'amant de Waldrade, qui projetait alors ce fameux voyage de Rome dont il ne devait pas revenir, sentit la nécessité de faire quelques concessions pour se ménager la bienveillance du souverain pontife. Il assigna donc à Theutberge (en 867) le revenu de plusieurs domaines royaux dans les deux Bourgognes, par deux chartes qui sont venues jusqu'à nous. Mais les expressions mêmes de ces deux chartes montrent bien quelle violence il se faisait, et combien son aversion était profonde et incurable. Il évite avec soin d'y donner à Theutberge le nom d'épouse, et trouve le moyen de lui faire une nouvelle insulte, en comprenant dans cette donation des biens jadis possédés par Hubert, le frère de Theutberge et son prétendu complice; « lesquels biens, dit-il, avaient fait retour au domaine royal par suite de la trahison et rébellion dudit Hubert. »

Muratori a retrouvé ces deux chartes dans les archives du monastère de Saint-Sixte de Plaisance, où elles avaient été sans doute apportées par Theutberge elle-même. Ce fait incontestable semble confirmer la tradition italienne, suivant laquelle Theutberge serait revenue mourir en Italie, ou du moins y faire un dernier pèlerinage au tombeau de son époux.

D'après certaines allégations de Lother, relatées dans les actes d'Aix-la-Chapelle et dans la protestation de Gonthier, on est porté à croire qu'antérieurement à son mariage avec Theutberge il avait contracté avec Waldrade l'accord préliminaire du mariage ou des fiançailles (*sponsalia*). Cet accord avait lieu alors par la tradition de l'anneau passé au doigt de la future, ce qui se faisait alors en dehors de toute cérémonie religieuse. C'est assez dire que cette remise préliminaire de l'anneau n'avait pas alors un caractère sacramentel. Ce qui constituait véritablement le mariage, c'étaient, d'abord, les conventions écrites ou verbales relativement à la dot; puis la cérémonie religieuse, l'oblation et la bénédiction, enfin l'imposition par le prêtre des couronnes nuptiales sur la tête des époux, qui les gardaient pendant toute la journée des noces. Ces couronnes, plus ou moins riches suivant la condition des époux, étaient ensuite rapportées à l'église.

Pendant les courts moments de tranquillité dont jouirent Lother et Waldrade, leur résidence favorite était la villa ou résidence royale de Marley, en Alsace. Marley (*Marilegium, Mirelogia, Marleia,* aujourd'hui *Marlenheim*), situé à quatre lieues de Strasbourg, était, sous les deux premières races de nos rois, un palais de campagne de premier ordre. Les chroniques du temps font un grand éloge de la beauté du site, de l'élégance et de la grandeur des bâtiments de cette résidence, de ses hautes murailles et de son aspect imposant.

On peut se faire une idée de ce que pouvait être Marley à l'intérieur par les indications que nous donnent les monuments contemporains, sur la distribution de ces grandes maisons royales. Ainsi, il y avait sans doute à Marley, comme dans les autres palais du même ordre, le *proau-*

lium, ou salle d'attente qui précédait la principale cour; le *salutatorium*, salle des audiences solennelles ; le *consistorium*, autre salle de réception, où se tenait d'ordinaire le prince avec ses familiers; deux salles à manger, l'une d'été (*zeta*), l'autre d'hiver; l'*epicaustorium*, chambre ou grand cabinet de toilette; puis les chambres à coucher (*caminata dormitoria*), pièces souvent assez vastes pour servir à de nombreuses réunions, un *oratoire* ou chapelle, des bains, un gymnase, un *colymbus* ou lavoir alimenté par des eaux vives. On y trouvait en tout temps des serviteurs et des ouvriers de toute espèce (*familia dominica*).; chasseurs, pêcheurs, forestiers, laboureurs et vignerons, enfin tous les domestiques servant à l'exploitation du domaine, dont le revenu servait à la subsistance de toute cette population permanente, et suffisait de plus à l'entretien du roi et de sa suite, quand il venait y passer une saison. Parmi les nombreuses dépendances de ces grandes villas, l'une des plus importantes était le *gynécée*, où un certain nombre de femmes travaillaient incessamment à la fabrication et à la teinture des étoffes de laine et de fil, et à divers ustensiles de ménage et de toilette nécessaires au roi et à ses compagnons. Charlemagne, qui pensait à tout comme Napoléon, n'a pas dédaigné de s'occuper de ces ateliers féminins ; il voulait qu'ils fussent toujours soigneusement approvisionnés de matières premières, et l'on trouve dans ses Capitulaires des prescriptions minutieuses à cet égard. Il paraît que le séjour des princes et de leur suite donnait parfois des distractions périlleuses aux jeunes ouvrières des gynécées. Il est question, dans le Moine de Saint-Gall, de deux bâtards sortis du *gynécée de Colmar*, qui se distinguèrent par leur courage et leur fidélité.

Malgré sa splendide apparence, Marley semble avoir

été une maison maudite ; toutes les scènes qui s'y rapportent ont un caractère sinistre. C'est à Marley que fut envoyée Septimina, nourrice des enfants de Sigebert II, et complice d'une tentative d'assassinat contre son maître; elle était condamnée à tourner la meule qui servait à moudre le grain pour la nourriture des femmes du gynécée (an 589, Greg. Tur., l. IX, c. 38.) Ce fut au moment où Childebert entrait dans l'oratoire de Marley, qu'il fut abordé par les assassins, émissaires de Frédégonde. Chloter II, qui affectionnait beaucoup cette résidence, y fit juger et exécuter, dit Frédégaire, beaucoup de gens qui avaient contre lui de méchants desseins. Les souvenirs de Marley, sous la seconde race, sont de même empreints du sceau de la fatalité. Louis le Débonnaire y fut quelque temps retenu prisonnier par son fils Lother Ier, et ce fut encore à Marley, dit-on, que Lother II vit Waldrade pour la première fois, fatale rencontre qui décida de sa vie.

La chronique d'André, prêtre italien, mort avant la fin du IXe siècle, nous fournit quelques détails curieux sur le dernier voyage de ce malheureux prince en Italie. D'après ce chroniqueur, dont l'autorité locale est ici d'un grand poids, l'entrevue de Lother avec l'empereur Louis son frère eut lieu, non pas à Bénévent même, comme le disent les Annales de Saint-Bertin, mais à Venuse, sur les limites du territoire de Bénévent. André ne dit rien de ce qui se passa entre le pape et Lother ; il nous apprend seulement que les gens de la suite de ce prince, suivant la déplorable coutume de ce temps, rançonnaient et vexaient de toutes manières sur leur passage les pauvres habitants des campagnes, et que l'épidémie qui frappa ces pillards fut considérée comme un juste châtiment du ciel.

Le monastère de Remiremont (*Romarici mons*, du nom

de S. Romaric, son fondateur), où se retira Waldrade, était tout près d'une villa royale, où elle avait séjourné plus d'une fois avec Lother. L'aspect continuel de cette résidence était plus propre à entretenir d'ambitieux regrets, qu'à faire naître le repentir dans cette âme ulcérée. Ses restes mortels ne jouirent même pas longtemps du repos de la tombe, car dès le commencement du xe siècle ce premier monastère de Remiremont fut entièrement détruit par les Hongrois.

Les monnaies de Lother II sont rares. On en trouve cependant une reproduite dans l'*Alsace illustrée*, et deux autres dans Ducange (t. IV, pl. 4, de l'édition Didot). L'une de ces dernières a été frappée à Verdun, ville alors autrement riche et commerçante qu'aujourd'hui.

Nous n'avons aucune indication précise sur cette beauté irrésistible et fatale, que Waldrade transmit à ses descendants, et notamment à sa fille Berthe et à sa petite-fille Ermengarde. Mais, à défaut de sa figure, nous avons des renseignements précis sur le costume qu'elle portait habituellement. Ce costume était évidemment celui des femmes de haute naissance dans la seconde moitié du IXe siècle, tel que nous le retrouvons dans l'évangéliaire de Charles le Chauve (Musée des Souverains), et d'autres manuscrits du même temps. Le principe du costume était le même pour les femmes de toute condition. C'était toujours la *palla* ou longue mante, enveloppant la tête et les épaules, et deux longues robes de couleurs différentes. Celle de dessus, la plus ornée, ne couvrait que l'avant-bras : le devant de cette robe de dessus, l'entournure du cou et des manches et le bas de la jupe étaient garnis d'une large frange ou d'un galon.

Tout ce costume était en étoffes de serge de couleurs

unies et peu voyantes chez les femmes de condition inférieure. La mante d'étoffe blanche, avec un semé de broderies d'or, semble avoir été, pendant le IXe siècle, l'attribut le plus caractéristique d'une haute position sociale. Même les reines en costume d'apparat portaient cette mante, et ne se distinguaient des autres femmes d'un rang élevé que par un plus grand luxe de broderies, et par la bande de brocart d'or qui garnissait la *stola* ou robe de dessous. Quelquefois aussi cette bordure en or était rehaussée de pierreries, mais ce grand luxe était réservé pour les occasions solennelles.

On pourrait, d'après ces indications, recomposer et décrire avec une minutieuse exactitude les vêtements que portait Waldrade lors de sa dernière entrevue avec Lother, et qu'elle lui envoya en Italie pour raviver son amour. Ce costume des femmes du IXe siècle subit dans le siècle suivant des modifications assez considérables, qui seront l'objet d'une note spéciale.

IV

(P. 49). On sait quelle était, sous Charlemagne et ses premiers successeurs, l'importance des *missi*, ou envoyés extraordinaires. C'était, en réalité, une délégation temporaire du pouvoir souverain dans une ou plusieurs provinces. Toutefois, nous pensons, contrairement à l'opinion de quelques savants, qu'on ne saurait préciser d'une manière absolue l'étendue des pouvoirs confiés aux *missi*, et que ces pouvoirs variaient suivant leurs instructions, et suivant la qualité même de ces envoyés. Il nous paraît douteux, par

exemple, qu'un laïc, même d'un rang élevé, fût investi *ipso jure* par sa qualité de *missus* du droit d'inspection minutieuse et de contrôle absolu sur l'administration des évêchés et des monastères, droit qui, dans certaines circonstances, a pu être exercé par des évêques ou des abbés, chargés de ces missions extraordinaires.

Quoi qu'il en soit, les *missi* avaient généralement une autorité suprême en matière judiciaire, tant pour réformer les abus qui pouvaient se glisser dans le cours de la justice ordinaire, que pour évoquer directement et juger des causes difficiles. Ils tenaient à cet effet des assises extraordinaires assez semblables à celles des comtes palatins, et auxquelles étaient tenus d'assister tous les chefs de la province, même ceux du rang le plus élevé. Leur droit de juridiction s'étendait sur ceux-là même qui jugeaient les autres ; ainsi, l'on voit en 833, les envoyés extraordinaires de l'empereur Lother Ier condamner le comte de la ville de Vérone à restituer des terres qu'il avait usurpées sur le monastère de Saint-Zénon.

L'autorité de ces délégués du pouvoir central dut sensiblement décroître au xe siècle, à mesure que ce pouvoir lui-même s'affaiblissait au profit des grands et du haut clergé. Ainsi on voit, en 906, un *missus* de Bérenger rendre la justice en Toscane, *avec la permission* (*licentia*) du puissant marquis Adelbert, et, en 945, les fonctions de *missus* du roi Hugues furent remplies, dans la ville de Florence, par un simple vassal ou feudataire de l'évêque de cette ville. Mais cette institution reprit une vigueur nouvelle sous Othon le Grand et ses successeurs.

Nous avons eu fréquemment à parler des comtes palatins, et des pouvoirs supérieurs dont ils étaient revêtus pour l'exercice de l'autorité judiciaire. On peut remarquer une

certaine analogie entre leurs fonctions et celles de nos conseillers de cours d'appel pour la tenue des cours d'assises, sauf que les comtes palatins jugeaient tant au civil qu'au criminel, et en dernier ressort.

Au surplus, le pouvoir judiciaire était un des attributs essentiels de la puissance publique. Les gouverneurs des provinces, *ducs et marquis*, et les *comtes* particuliers des villes et des campagnes, étaient juges aussi bien qu'administrateurs. On connaît la distinction originaire entre les ducs et les marquis, distinction facile à préciser, malgré les confusions fréquentes des auteurs du temps. On avait nommé plus spécialement marquis ou margraves (Mark-Graf), ceux auxquels avait été confiée l'administration civile et militaire des provinces frontières. Ainsi la Toscane et Spolette, confinant à la fois au littoral et aux domaines de l'église de Rome, étaient des marquisats ; il en était de même du Frioul, qui formait à l'est une des limites extrêmes de l'empire. L'état d'Ivrée fut de même considéré comme frontière quand le royaume d'Italie se sépara complétement de la fraction germanique de l'empire carolingien ; c'est-à-dire à l'avénement de l'empereur Louis II. Aussi n'est-ce qu'à partir du milieu du IX[e] siècle qu'on trouve des marquis d'Ivrée. Au reste, les chroniques du commencement du X[e] siècle emploient déjà indifféremment les mots de *ducs* ou *marquis* pour désigner les possesseurs de ces provinces, possesseurs désormais héréditaires, et souvent indépendants ou même ennemis du pouvoir central dont ils étaient toujours censés relever. Enfin les anciennes traditions hiérarchiques se perdent peu à peu dans la période d'émancipation féodale, et dès le XI[e] siècle, les mêmes noms de *ducs*, *barons*, *marquis* ou *comtes*, semblent s'appliquer indistinctement à quiconque possède un donjon fortifié, des hommes

d'armes et des serfs ou tenanciers à divers degrés. Mais il n'en était pas encore ainsi à l'époque des événements qui font l'objet de notre récit. Malgré la décadence de l'autorité centrale, l'organisation carolingienne subsistait encore. Immédiatement au-dessous des marquis ou ducs, se trouvaient de vrais *comtes*, fonctionnaires à la fois, guerriers et magistrats, préposés à l'administration de chaque cité ou de chaque canton rural. (*Comites civitatum, comites pagenses* ou *castellani.*) D'après les Capitulaires, les comtes devaient rendre la justice une fois par mois, et *à jeun ;* prescription d'ordre général, même pour la tenue des grandes assises présidées par les *missi* ou par les comtes palatins. Tous ces fonctionnaires, d'ordre supérieur par le rang, mais non par la science, devaient se faire assister par des juges qu'ils désignaient parmi les gens instruits et s'occupant spécialement de l'étude des lois, et par les *scabini* ou *scavini*, également juges, mais nommés par l'élection populaire. Nous avons parlé fort au long de ces *scabini*, à propos de la révolte de Pavie contre le roi Hugues.

Les comtes étaient aidés ou suppléés dans leurs diverses fonctions par les *vicomtes*. L'émancipation des villes italiennes au XIe siècle fit disparaître ces charges dans les villes, mais il y eut encore longtemps après des comtes ou vicomtes *ruraux*. Cette même organisation se retrouve en Allemagne. Nous y voyons le *Gau-Graf*, comte rural, présider le *Godink*, ou *Gau-Dink*, sortes d'assises en plein air où se jugeaient les procès entre agriculteurs.

En descendant encore d'un degré dans la hiérarchie administrative et judiciaire de cette époque, nous arrivons aux *sculdassii* (écuyers), également administrateurs et juges des subdivisions rurales. Muratori pense que les *sculdassii*,

dont il est fréquemment question dans les chartes du temps, sont la même chose que les *centenarii*, mentionnés dans d'autres actes, et qui, comme le nom l'indique, avaient juridiction sur un ou plusieurs hameaux formant ensemble au moins cent habitations. Ces fonctionnaires en avaient eux-mêmes sous leurs ordres d'autres du dernier ordre nommés *decani*, ayant juridiction sur au moins *dix* familles.

Les *sculdassii* ne prononçaient qu'en premier ressort et sauf appel devant le comte, sur les légères contestations qui leur étaient soumises. L'une de leurs occupations principales était la recherche et l'arrestation des serfs fugitifs. Ces poursuites étaient faites dans les habitations par les *decani;* dans les champs par les *massarii*, dont les fonctions avaient quelque analogie avec celles de nos gardes champêtres ; enfin, dans les forêts, par les *saltarii* ou *silvani* (gardes forestiers). La chasse était, comme on sait, la passion favorite des princes de ce temps ; aussi se montraient-ils singulièrement soigneux et jaloux de la conservation du gibier et du maintien des limites de leurs forêts. Un parchemin qui remonte à l'an 747, presque détruit par l'humidité ou les années, mais dont Muratori a pu déchiffrer quelques fragments, nous apprend que les gardes forestiers du roi longobard procédaient au bornage des forêts royales avec de minutieuses précautions et en jurant préalablement sur l'Évangile d'opérer en conscience. Dès cette époque, les limites des champs cultivés étaient marquées par des croix ; celles des bois par des clous enfoncés dans les arbres qui se trouvaient sur la ligne de démarcation.

Les Longobards, avant la conquête franke, avaient des magistrats supérieurs nommés *Gastaldes*, dont les

fonctions avaient beaucoup d'analogie avec celles de comte. Par ménagement pour les usages des vaincus, les rois franks au IX[e] siècle employaient simultanément les expressions de comte ou de *gastalde*. Au X[e] siècle, cette dénomination n'était probablement plus employée que dans le pays de Spolette et dans les duchés du Midi, où elle se conserva longtemps.

Toute cette hiérarchie à la fois militaire et civile, dans laquelle on retrouve facilement l'origine de la plupart des dénominations nobiliaires aujourd'hui en usage, n'avait, bien entendu, aucune juridiction sur les possessions ecclésiastiques. Malgré les nombreuses imperfections du clergé de cette époque, on ne saurait nier que ceux qui vivaient sous sa loi étaient généralement moins maltraités, sujets à des exactions moins lourdes que les serfs des laïcs, et même que les hommes libres qui suivaient la loi commune.

V

(P. 76). Plusieurs historiens ont confondu Hugues le Loherain avec un de ses homonymes contemporains, Hugues dit l'*Abbé*, parce que, quoique laïc, celui-là avait obtenu de Charles le Chauve et de Lother II, suivant l'usage abusif de ce siècle, la jouissance de plusieurs domaines ecclésiastiques importants. Cet Hugues, parent par alliance des princes carolingiens, et oncle de Hugues le Grand, a joué un rôle important et tout à fait distinct de celui du prince aventurier dont nous avons raconté la triste catastrophe. Le savant dom Calmet lui-même n'a pas tout à fait évité cette confusion entre deux personnages

si différents, quand il cite Hugues, fils de Waldrade, parmi les principaux seigneurs du royaume qui réglèrent la succession au trône après la mort de Louis le Bègue. Les chroniques contemporaines distinguent nettement l'un de l'autre ces deux Hugues. Les annales de Saint-Bertin notamment, après avoir raconté la fin de Hugues le Loherain, rapportent plusieurs années plus tard (en 887), la mort de Hugues dit l'Abbé, « homme aussi considérable par sa sagesse que par ses prospérités, » qui mourut et fut enterré à Orléans.

Nous lisons dans la vie de saint Radbod, évêque d'Utrecht, l'un des plus pieux personnages qui aient honoré l'église dans les premières années du x[e] siècle, qu'il était *neveu de Gonthier*, archevêque de Cologne. Saint Radbod était donc au moins cousin germain de Waldrade. On a quelque plaisir à signaler une si honorable exception dans une famille qui généralement n'a pas brillé par la sainteté. L'ordination de Radbod, et les honneurs rendus à sa mémoire prouvent l'impartialité des jugements de l'église.

VI

(P. 86). Rien n'est plus obscur que l'histoire et la généalogie des premiers ducs de Spolette et de Camerino. Nous pensons nous conformer à la vraisemblance historique en faisant remonter à la soumission définitive des Longobards de Spolette par Charlemagne l'établissement permanent de la famille des *Gui*. Pendant la première moitié du IX[e] siècle, on voit bien figurer dans les annales du temps d'autres *ducs* ou *marquis* de Spolette et de Camerino, mais leur domi-

nation semble n'avoir été que temporaire ou purement nominale.

Quoi qu'il en soit, on peut considérer comme certain que, dès le temps de l'empereur Lother Ier, les habitants des territoires de Spolette et de Camerino eurent pour chef ou *duc* (*dux*) un frank nommé *Gui*, que les annales du temps appellent l'*ancien* (*senior*), pour le distinguer de l'un de ses fils, Gui *junior*, celui qui fut depuis empereur. Ce Gui l'*ancien* eut encore un autre fils nommé Lanthbert ou Lambert, qui lui succéda conjointement avec son frère Gui II. D'après un passage de l'anonyme de Salerne, qui peut-être a mal compris le manuscrit longobard sur lequel il travaillait, il y aurait eu aussi un autre Lambert plus ancien, frère du premier Gui et oncle de l'autre.

Tout ceci n'est déjà pas facile à débrouiller, et il n'est guère plus aisé de déterminer comment cette famille des Gui se rattachait, par les femmes, à la postérité de Charlemagne. Parmi les différents systèmes proposés, deux seulement méritent un examen sérieux.

D'après le premier, Gui l'*ancien* aurait épousé l'une des filles de Pépin, roi d'Italie, fils de Charlemagne, mort en 812, deux ans avant son père. Outre son fils Bernard, qui paya de sa vie sa rébellion contre Louis le Débonnaire, Pépin avait laissé en effet cinq filles en bas âge. Mais il n'est pas probable que l'un des grands vassaux de Louis le Débonnaire et de son fils Lother Ier se soit allié à une branche proscrite de la famille carolingienne.

D'après l'autre opinion, qui est celle du savant Eckart et que nous avons préférée, Gui l'*ancien* était ce capitaine de Lother Ier, dont les annales de Fulde parlent sans le nommer, et auquel ce prince accorda la main de sa fille *Rotrude* ou *Rothilde*, en reconnaissance de son concours éner-

gique dans la fameuse bataille de Fontenai. Ce système explique mieux que tout autre les relations que Gui *junior* avait conservées dans l'est de la France, qui avait fait partie des États de Lother Ier son aïeul. Il existe d'ailleurs en faveur de cette opinion un argument qui nous semble décisif. Indépendamment de ses deux fils, Lambert et Gui le *jeune*, Gui l'*ancien* avait deux filles, dont l'une mariée à Adelbert Ier de Toscane, et cette fille se nommait également Rothilde ou *Rotrude*. Elle est positivement désignée sous ce nom dans plusieurs lettres du pape Jean VIII, notamment dans la 164e. L'autre fille de Gui l'ancien, nommée Iota, épousa Guaimar, prince de Salerne.

D'après le témoignage contemporain d'Erchempert du Mont-Cassin, combiné avec celui du pape Jean VIII (lettre 293), et avec un passage des annales de Fulde, cité par Muratori sous l'année 883, on peut regarder comme définitivement acquis à l'histoire les faits suivants :

1° Gui l'*ancien* eut pour successeurs ses fils Lambert et Gui, qui se partagèrent ses domaines. Lambert eut pour sa part Spolette, et Gui le *jeune* Camerino. On ne trouve entre ces deux chefs aucune trace de dissentiment politique : ils furent tour à tour, suivant leur intérêt, alliés ou ennemis des empereurs, des papes et des Musulmans, changeant de parti d'une année et parfois d'une saison à l'autre ; ils intervinrent aussi fréquemment, comme avait fait leur père, dans les guerres civiles des Longobards du sud, et furent à peu près constamment amis et auxiliaires des princes de Salerne et de Bénévent. Cette alliance fut encore fortifiée par l'union de Gui le *jeune* avec la sœur d'Adelgise de Bénévent, et celle d'une de ses sœurs avec Guaimar de Salerne.

2° La domination de Lambert et de Gui fut toutefois sé-

rieusement interrompue vers l'an 872. L'empereur Louis II, les soupçonnant avec raison de complicité dans la trahison des Longobards de Bénévent, les déclara déchus de leurs droits sur Spolette, et confia le gouvernement de ce pays à un de ses fidèles nommé Suppon, qui y exerça incontestablement l'autorité depuis l'an 872 jusqu'à l'an 876, époque vers laquelle Lambert et Gui furent rétablis par Charles le Chauve, successeur de Louis II. Ce même Suppon gouverna aussi Milan, et maria sa fille Bertile à Bérenger, depuis roi d'Italie et empereur.

3° Après la mort de Lambert, son fils, nommé *Gui,* lui succéda à Spolette. Il y eut donc alors deux Gui, l'oncle et le neveu, tous deux ennemis de l'église de Rome et usurpateurs de ses possessions. Ceci résulte clairement de la lettre 293 de Jean VIII, dans laquelle il se plaint à l'empereur Charles le Gros (en 882), de ce que *les deux marquis Gui* ne se pressent pas d'exécuter l'engagement solennel qu'ils avaient pris deux ans auparavant, devant l'empereur lui-même, de restituer les biens de l'église romaine dont il s'étaient emparés sur le territoire de Ravenne.

4° Enfin, Gui, fils de Lambert de Spolette, mourut probablement cette même année et sans postérité, puisqu'à partir de cette lettre, il n'est plus question que d'un seul Gui. Erchempert, dont le témoignage est ici d'un grand poids, dit formellement que Gui fils de Lambert ne régna pas longtemps, et qu'à sa mort son oncle Gui réunit sous sa domination les deux états de Spolette et de Camerino, où, suivant le témoignage formel des annales de Fulde, *son père et ses ancêtres* occupaient une position importante et prépondérante depuis l'époque de la conquête franke. C'est ce même Gui qui devint ensuite roi d'Italie et empereur.

Comme nous l'avons déjà dit, le chef de toute cette famille est très-probablement le *Wido* ou *Gui*, l'un des officiers de Charlemagne, dont Nithard fait mention dans son récit de l'expédition d'Angleterre.

VII

(P. 90). La petite ville de Camerino, à peu près oubliée aujourd'hui, a joué, comme on voit, un grand rôle dans les annales d'Italie aux IXe et Xe siècles. Elle a été le berceau de l'empereur Lambert, auquel il n'a manqué que quelques années pour devenir l'un des plus grands hommes de son temps. De tous les sujets de ce prince et de Gui son père, les Franco-Longobards de Camerino étaient les plus prompts à courir aux armes, les plus intrépides dans la mêlée, les plus ardents au butin. La fortune des Gui avait exalté l'ambition de ces rudes montagnards. Aux Gui succédèrent les Albéric, race énergique, audacieuse, capable de toutes les actions d'éclat comme de tous les crimes, pour conquérir et garder la puissance. Le succès couronna leurs efforts, et pendant plus de vingt ans le descendant d'un obscur sculdahi de Camerino, uni à une femme de la race de Waldrade, donna des lois à la ville éternelle.

Les touristes dédaignent Camerino, et ils ont tort. Cette petite ville, posée comme un nid d'aigle au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes abruptes et sans verdure, contraste étrangement avec l'aspect ordinaire des sites italiens. Jusque dans le cœur de l'été, une brise âpre et glacée souffle à travers ces gorges désolées, et rappelle, sous cette latitude méridionale, les rudes climats de Suisse et d'Ecosse. De toutes parts, les cimes rougeâtres de l'Apennin déchi-

quettent capricieusement l'horizon, et semblent y tracer, en hiéroglyphes à jamais indéchiffrables, les annales de ce passé à demi héroïque, à demi barbare. Jamais lieu ne fut plus en harmonie avec les scènes sinistres dont il fut le théâtre. Sur les corniches aux pentes précipitées, qui s'enroulent de toutes parts aux flancs des abîmes, on croit voir se dérouler les cavaliers de Gui et d'Albéric, vêtus de la casaque et de la *lorica* romaine en cuir piqué, portant la lance, le glaive et le bouclier rond, orné de cette formidable pointe de fer qui changeait le bouclier lui-même en arme offensive. On les voit, hâtant de leurs longs éperons l'élan de leurs montures infatigables, et courant ainsi au pillage des opulentes cultures de la Pentapole, à la conquête de l'Italie, à l'assaut de Rome! « Comment nous résisteriez-vous! criaient ces farouches montagnards aux gens des plaines, armés pour Béranger. C'est pour nous que vous élevez des troupeaux, que vous cultivez les terres; nous ne faisons usage de nos bras, nous, que pour ravir et frapper! » (Panég. Bér.).

VIII

(P. 94). Nous n'avons pu dissimuler les tergiversations politiques de Jean VIII. Néanmoins, pour être juste envers ce malheureux pontife, on doit tenir compte des misères et des difficultés du temps où il a vécu, de ses infatigables efforts pour rétablir l'unité et la discipline ecclésiastiques. Sa résistance aux empiétements des ducs de Spolette fut parfois téméraire, mais jamais injuste, et l'on ne saurait équitablement le blâmer d'avoir successivement imploré l'appui de différents princes rivaux contre des périls sans cesse re-

naissants, contre des infidèles, et des chrétiens qui ne les valaient pas. Telles étaient les nécessités de sa position, qu'il était contraint de se retourner toujours du côté où il croyait trouver une force définitivement prépondérante, et par suite une protection efficace.

L'histoire n'a en réalité que deux reproches sérieux à lui faire. L'un est l'approbation qu'il donna aux représailles sanglantes exercées par quelques chefs longobards sur des hommes d'armes de l'évêque de Naples Sergius, et sur cet évêque lui-même, auquel ils crevèrent les yeux. Cela est odieux et injustifiable ; toutefois il ne faut pas oublier que dans les mœurs barbares du temps, cette manière de réduire à l'impuissance un ennemi irréconciliable était malheureusement des plus ordinaires ; et aussi que cet évêque de Naples, lié aux Musulmans par un pacte doublement sacrilége, était l'homme que le chef de l'église devait regarder comme le plus digne de haine et de châtiment. Jean VIII nous apprend ailleurs qu'un des lieutenants des ducs de Spolette fit un jour couper la main droite à *quatre-vingt-trois* prisonniers, dont plusieurs, abandonnés ensuite sans secours, moururent de l'hémorragie qui suivit cette cruelle exécution. C'est ainsi qu'on faisait la guerre à cette époque, et de pareils excès rendent du moins excusables certains emportements de langage du pape Jean VIII contre ceux qui les autorisaient.

L'autre reproche qu'on peut faire à Jean VIII, c'est sa conduite à l'égard de Boson, dont nous avons parlé en détail. Néanmoins, il est juste de reconnaître qu'il mit un zèle empressé et presque compromettant pour lui-même à solliciter auprès de Charles le Gros l'élargissement et le retour en Italie de l'impératrice Ingelberge, veuve de Louis II, que ce prince avait fait arrêter et conduire en Allemagne,

la soupçonnant à tort ou à raison de continuer des intrigues secrètes en faveur de son gendre Boson. Rien n'est plus honorable pour le caractère de Jean VIII que cette intervention, à laquelle on ne peut donner d'autres motifs raisonnables que la reconnaissance qu'il conservait à la mémoire de Louis II, et les égards dus à une princesse d'un grand caractère et d'une charité inépuisables, et qui, après tout, était au moins excusable de persévérer dans un projet qui peu de temps auparavant avait eu pour auxiliaire actif le souverain pontife lui-même. Après la mort de Charles le Chauve, Jean avait d'abord songé à réunir un concile pour proclamer Boson empereur, mais que l'opposition unanime des évêques le força d'abandonner ce projet. C'est de cette époque que datent ses démêlés avec l'un de ses futurs successeurs, le malheureux Formose.

IX

(P. 101). Le panégyriste de Bérenger raconte avec beaucoup de détails les deux batailles que se livrèrent Gui et Bérenger. Plusieurs de ces détails sont évidemment imités de Virgile ; cependant on retrouve dans le dénombrement des soldats et des chefs certains traits caractéristiques, documents précieux pour l'histoire de ce temps.

Dans la première affaire, Gui est à la tête de trois mille hommes d'armes, dont cinq cents sont des guerriers franks qui l'ont suivi d'au delà des Alpes. L'un de ses principaux capitaines était ce Maginfred, qui depuis passa dans le parti d'Arnoul, et fut justement puni par l'empereur Lambert. Mais, arrivé à la seconde bataille, le poëte fait un dénombrement plus circonstancié de l'armée de Gui,

qui s'était considérablement renforcée dans l'intervalle. L'élite de cette armée se composait de mille hommes d'armes de Camerino, troupe alerte, vigoureuse, et armée à la manière des Franks. Le fameux Albéric, qui, lors de la première bataille, ne commandait qu'à cent de ces guerriers, en commandait cinq cents dans la seconde. Les autres capitaines de Gui étaient cet Anschaire qui fut depuis marquis d'Ivrée, et que le poëte nomme le frère de Gui (frère naturel peut-être) ; Ubalde (évidemment le même auquel Luitprand attribue l'honneur d'un combat singulier contre un cavalier allemand sur les rives du Tésin), Gauzlin, Hubert, Reynier, Wilhelm, etc. ; commandant, les uns trois cents, les autres deux cents hommes d'armes. Enfin il cite un renfort considérable de Toscans envoyés par Adelbert I[er], beau-frère de Gui, « gens cauteleux et traîtres, dit-il, mais habiles à combattre sur terre et sur mer. »

Du côté de Bérenger, son panégyriste cite les fils de Suppon, ses trois beaux-frères, Gualfred, Leuton et Bernard, à la tête de douze cents cavaliers portant des casques ornés d'aigrettes *à la mode teutonique*, etc. Cette distinction nous rappelle qu'on voyait dans les deux partis deux catégories d'armures bien distinctes : la *lorica* ou *cuirasse* romaine et longobarde, d'un cuir épais, à l'épreuve du fer, et les armures teutsches et frankes, composées d'un tissu de mailles ou d'anneaux de métal.

Le panégyriste de Bérenger fait faire aux capitaines de ce prince mille prouesses à l'imitation des héros d'Homère et de Virgile. Ils pourfendent ou mettent en fuite les capitaines de Gui, ce qui n'empêcha pas en définitive celui-ci de demeurer vainqueur, et de se faire proclamer roi à Pavie peu de temps après.

Muratori a retrouvé dans les archives du monastère

de Bobbio le procès-verbal de cette élection de Gui, en date de 889. C'est, comme nous l'avons dit, un monument d'une haute importance pour l'élucidation de ces événements obscurs. Aussi avons-nous cru devoir le traduire en entier ici :

« Après les horribles guerres et les désastres inouïs que nos péchés avaient attirés sur notre pays, Gui, notre illustre seigneur et roi, est demeuré le maître, en réduisant ses ennemis à l'inaction. Alors nous, humbles évêques, nous sommes venus à son appel des diverses parties de l'Italie, et nous nous sommes réunis dans l'intérieur du palais de Pavie (*aula*), afin de pourvoir au salut de nos églises, et même de la chrétienté tout entière, qui inclinait visiblement à sa ruine ; et nous avons résolu, en vertu de l'autorité que nous exerçons comme pasteurs, avec l'aide de Dieu et le secours du roi, d'imposer une pénitence salutaire à ceux qui ont commis tant d'homicides, de sacriléges et d'autres crimes, en les exhortant à un sincère et durable repentir; et prenant les mesures nécessaires pour éviter le retour de semblables désordres. »

Après ce préambule, viennent les prescriptions et résolutions adoptées par les évêques :

« 1° Avant tout, nous souhaitons et nous voulons que notre mère la sainte église romaine soit intégralement et perpétuellement maintenue dans tous les honneurs, priviléges et prérogatives qui lui ont été attribués par les rois et empereurs tant anciens que nouveaux. Il est en effet illicite et odieux que cette église, qui est le principe et comme *la tête de l'Église entière* (*caput*), le refuge et le soutien de tous les faibles, et dont la santé et la paix sont la santé et la paix de nous tous, soit impunément en butte à des outrages et à des vexations téméraires. Il importe également que le

souverain pontife obtienne des princes, et généralement de tous les chrétiens, les honneurs et le respect profond qui lui sont dus.

» 2° Toutes les églises conserveront de même intégralement leurs priviléges et possessions de toute nature, conformément aux règlements des princes, et leurs pasteurs exerceront librement l'autorité pontificale, tant pour la gestion et libre disposition des affaires ecclésiastiques, que pour le châtiment des transgresseurs de la loi divine.

» 3° Nous ordonnons également que les évêchés, abbayes, maisons de refuge (*xenodochia*) et généralement tous les établissements consacrés ne seront passibles à l'avenir d'aucune violence ou aggravation de conditions, et que tout y sera maintenu conformément aux anciennes coutumes et priviléges.

» 4° Les prêtres et ministres du Christ de tout degré seront honorés comme ils doivent l'être, et demeureront soumis à la juridiction de leurs évêques respectifs sans être inquiétés et vexés en quoi que ce soit, ni dans leurs personnes ni dans leurs biens.

» 5° Les hommes du menu peuple, et généralement tous les enfants de l'église conserveront la liberté de suivre leurs propres usages : les autorités ne pourront user à leur égard de violence et d'arbitraire, ni exiger d'eux de redevances que conformément la loi. Toute infraction à ce règlement sera réprimée par le comte, et si lui-même prête la main à de semblables violences ou s'en rend complice par une négligence coupable, il cessera d'être obéi, et pourra même être frappé par l'évêque de la localité d'une sentence d'excommunication qui ne sera levée qu'après qu'il aura pleinement réparé son tort.

» 6° Les comtes palatins, plus particulièrement au ser-

vice du souverain, accompliront leurs fonctions tranquillement, sans se permettre aucune déprédation, se contentant des subsides qui leur sont alloués (pour la tenue des assises judiciaires).

» 7° A l'époque de ces assises, tous ceux qui s'y rendront ne commettront aucune rapine ou violence dans les villes ou habitations rurales où ils séjourneront ; conformément aux anciennes coutumes, ils se procureront au prix convenable ce qui leur sera nécessaire.

» 8° Tous ceux qui se font accompagner ou garder par des hommes étrangers au pays, seront responsables de toutes les violences que ces étrangers pourraient commettre, et tenus, soit de les faire comparaître en justice, soit de payer pour eux une indemnité raisonnable. Nul homme, si puissant qu'il soit, n'osera, sous peine d'excommunication, protéger ni défendre les auteurs de tels méfaits.

» 9° Enfin, le très-illustre Gui, ayant juré d'assurer l'observation des présents articles, dictés par une impérieuse nécessité, et montrant un zèle évidemment inspiré de Dieu pour son salut et le nôtre, *il nous a plu à tous* de l'élire pour notre roi, seigneur et défenseur, afin que désormais nous puissions lui obéir et l'aider en toute chose pour son bien et celui du royaume. »

Après ces articles préliminaires, vient le décret ou procès-verbal de l'élection elle-même, ainsi conçu :

« Après la mort de notre maître l'empereur Charles (le Gros), le présent royaume d'Italie a été en proie à plus de calamités qu'on ne peut le dire ni l'écrire. A une époque plus récente encore, nous avons été en butte aux menaces et aux insinuations perfides d'hommes cauteleux, qui ont voulu obtenir de gré ou de force notre assentiment pour

disposer de ce royaume. Mais à l'arrivée de l'illustre Gui, tout a changé ; ses ennemis ont éprouvé deux déroutes successives ; ils ont fui et disparu comme une vaine fumée, et nous ont laissés à l'abandon, comme des brebis sans pasteur. C'est alors que nous avons résolu de nous réunir dans ce palais de Pavie, pour nous y concerter ensemble sur l'avenir et les intérêts du royaume ; et nous avons résolu, à l'unanimité, d'élire pour notre roi et seigneur ce même Gui, qui a triomphé de ses ennemis, en reportant sagement au secours divin l'honneur de sa victoire. Il a de plus juré en présence de Dieu d'honorer et de servir de tout cœur la sainte église romaine, d'observer en toute chose les règlements ecclésiastiques et les lois et coutumes particulières à ses sujets de toutes les classes, de punir toutes les déprédations et violences, enfin, d'établir et de maintenir la paix. En considération de cette bonne volonté, pour nous indubitable, nous l'appelons au gouvernement de ce royaume, nous nous attachons à lui de tout cœur, et le reconnaissons, à l'unanimité, pour notre seigneur et roi. »

Ce curieux document jette une certaine clarté sur cette époque si peu connue, et nous la montre, après tout, moins barbare et moins désolée qu'on ne le suppose généralement. Sans entrer dans le détail de bien des réflexions qui se seront sans doute présentées d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur, nous dirons seulement qu'il en reste une impression générale d'une nature consolante, une persistance visible des traditions d'ordre social, devant lesquelles fléchissaient, à certains moments, toutes les ambitions et toutes les tyrannies. Dans ce document et quelques autres semblables, on entrevoit le fond même de cette société qui n'est qu'à demi barbare, dans laquelle le désordre,

l'anarchie et l'arbitraire ne sont en réalité que l'exception. On y retrouve enfin quelques vestiges irrécusables de la vie intime, journalière de ce monde dont les chroniqueurs ne retracent que les accidents.

X

(P. 109). Il faudrait une dissertation des plus compliquées pour examiner en détail toutes les hypothèses topographiques proposées par les savants sur la route d'Annibal. Nous dirons donc seulement ici que ce texte si précis de Luitprand est confirmé par les traditions du pays, par les investigations des tacticiens les plus compétents, qui ont exploré à ce point de vue les différents passages des Alpes, Tite-Live ou Polybe à la main. On peut considérer avec eux comme un fait définitivement acquis à l'histoire, qu'Annibal entra dans les Alpes par le col de la montagne nommé aujourd'hui le *petit Saint-Bernard,* qu'il suivit ensuite le *val d'Aoste,* et déboucha en Italie par Ivrée. Bien que la traversée du petit Saint-Bernard soit encore à peu près dans le même état que du temps d'Annibal, c'est toujours une des entrées les plus faciles de l'Italie ; et, même en plein hiver, elle n'est pas complétement impraticable. (Voyez la description de ce passage du *petit Saint-Bernard,* dans l'*Itinéraire de la Suisse.*)

XI

(P. 122). La charte de fondation du monastère de Capra dans la Lunigiana, par Adelbert Ier, marquis de Toscane,

en 884, est un des monuments les plus curieux et les plus instructifs de cette époque. Toutes les formalités symboliques conformes aux coutumes du temps sont minutieusement relatées dans cet acte important. Le parchemin sur lequel on doit l'écrire est d'abord posé à terre avec l'encre et les plumes, sur l'emplacement même où doit s'élever le futur monastère. C'est Adelbert lui-même qui relève le tout, et le remet au scribe ou notaire chargé de consigner ses volontés. L'acte a été visiblement dressé avec un soin particulier; on y trouve la désignation et la définition exacte des biens donnés en toute propriété au monastère, et de ceux sur lesquels le prince lui attribue seulement une quote-part annuelle des récoltes de tout genre. Cette quote-part toutefois ne doit être calculée que sauf la réserve d'une autre portion précédemment employée par les serviteurs du prince et d'après ses ordres en distributions au peuple des petits villages et hameaux (*plebibus*) ; ces largesses journalières continueront comme par le passé. On remarque qu'Adelbert, probablement grand chasseur, comme tous les princes de ce temps, se réserve soigneusement la propriété de toutes les forêts qui font partie des domaines concédés : il énonce bien l'intention d'en disposer aussi en faveur des religieux, mais *plus tard*. (*Quos pariter dare provideor.*)

On remarque aussi dans cette charte des distinctions nettement exprimées entre les diverses natures de propriétés dont le prince dispose : celles sur lesquelles, dit-il, nul n'a droit que lui ; celles qui sont sous son patronage seigneurial (*dominicatæ*) ; celles enfin qui lui appartiennent seulement en société ou communauté avec d'autres, et qui par conséquent ne sauraient être grevées de redevances au profit du monastère que dans la proportion des droits

du donataire. Plusieurs des intendants ou principaux tenanciers et fermiers d'Adelbert sont nominativement désignés; quelques-uns de ces noms semblent d'origine franke, d'autres d'origine longobarde. On voit clairement par l'étendue des domaines dont ils dirigent l'exploitation, que c'étaient des personnages d'une certaine importance, et que le maître avait grand intérêt à les ménager. Généralement, il faut bien se garder de juger la féodalité à son origine par ce qu'elle était devenue au XIVe siècle.

Cet acte est signé d'Adelbert, de ses deux fils Adelbert et Boniface, et des grands officiers de sa maison.

On trouve dans cette charte toutes les dénominations ou distinctions qu'il est utile de connaître et de comprendre pour se faire une idée à peu près exacte de la condition des personnes et des terres en Italie aux IXe et Xe siècles. On y voit notamment la distinction formelle entre les *serfs* proprement dits et les *Aldiones* ou *Aldii*, catégorie d'hommes ayant obtenu un affranchissement imparfait, qui leur laissait la charge de certains services personnels, et ne leur conférait pas la libre disposition de leurs biens.

Il y avait à cette époque plusieurs modes de manumission ou d'affranchissements usités en Italie, suivant les lois romaines ou ecclésiastiques, longobardes ou frankes. On pouvait d'abord affranchir un esclave par une déclaration faite à l'église devant l'autel en présence du prêtre. L'esclave affranchi, tenant en main une cire allumée, devait faire trois fois le tour de l'autel. L'affranchissement longobard affectait une forme singulièrement caractéristique, et remontant évidemment à une haute antiquité. Le maître qui voulait affranchir son esclave le remettait entre les mains d'un homme libre qui le repassait immédiatement à un autre, celui-ci à un troisième, celui-là enfin à

un quatrième, qui allait avec lui jusqu'au point de jonction de quatre chemins (*quadrivium*). Là, il lui disait : « Désormais, va et reviens librement où et par où bon te semble, sois libre (*amund*, en langue longobarde). Telle était la formule et cérémonie de l'affranchissement *complet*. Pour faire un *aldion*, on se repassait de même l'individu de main en main entre hommes libres, mais sans lui accorder la jouissance du *quadrivium*.

L'affranchissement suivant la coutume franke se faisait, comme on sait, par la remise symbolique d'une pièce de monnaie de la main du serf dans celle du maître, qui était censé accepter ainsi le prix de sa liberté. Depuis la conquête de l'Italie par Charlemagne jusque bien avant dans le moyen âge, on trouve des exemples d'affranchissement dans lequel ces trois modes sont combinés ensemble, sans doute pour lui donner un caractère plus solennel, plus irrévocable aux yeux de tous. Ainsi, nous rencontrons un exemple d'affranchissement par Lother I[er] au moyen du rachat symbolique des Franks, mais ce rachat est suivi de la promenade jusqu'au *quadrivium*, pour l'édification de ceux qui se gouvernent encore d'après la loi longobarde. Dans les premières années du XI[e] siècle, une comtesse de Toscane affranchit une de ses femmes, nommée Cleriza (Claire) ; cet affranchissement est fait d'abord dans l'église, avec le cierge allumé, puis le prêtre conduit l'affranchie jusqu'au *quadrivium*. Il serait facile de multiplier les exemples de ces modes mixtes d'affranchissements, combinés pour satisfaire aux diverses coutumes, et pour que la condition du nouvel affranchi soit nettement et formellement définie pour tout le monde.

La loi 84 de Charlemagne assimile formellement les *aldions* aux *lètes* et aux *fiscalins* des lois frankes. Il paraît

positif que ces restrictions à l'affranchissement avaient lieu principalement dans l'intérêt de la culture des terres. La propriété *aldionale* n'était pas une propriété complète, puisqu'à la mort du sujet elle faisait retour au maître qui l'avait affranchi, sauf la libre disposition de son pécule mobilier. La direction supérieure d'un domaine rural était souvent confiée à des aldions. D'autres cultivaient des terres à part, soit comme fermiers ou métayers, soit même comme propriétaires ; mais ils étaient obligés de faire pour le compte et au profit de leurs patrons certains travaux extraordinaires et d'urgence, comme ceux de la moisson, des vendanges, de la cueillette des olives, les transports par terre et par eau, etc.

La condition même des serfs variait à l'infini, suivant les coutumes locales, les dispositions des maîtres, et surtout peut-être suivant les aptitudes et les facultés du serf lui-même. Aussi les voit-on, tantôt agglomérés dans les domaines ruraux, parqués comme de vils troupeaux dans de vastes bâtiments qui semblent avoir fait pendant aux étables et aux bergeries, tantôt assimilés par la bienveillance des patrons aux hommes libres pour tous les actes de la vie civile. Muratori cite une charte signée par un serf qui, avec l'autorisation de son patron, distrait de la propriété même qu'il cultive pour son compte une parcelle assez considérable, dont il fait don à un monastère. Il y avait même souvent, en fait, une analogie complète en apparence, entre les hommes complétement libres et les serfs ou aldions cultivant à bail, ou soumis à de certaines charges vis-à-vis d'un domaine. Souvent aussi, surtout à mesure qu'on avance vers les temps de guerres continuelles et d'anarchie, la différence, quant aux conditions de la vie matérielle, est tout à fait au désavantage de l'homme complé-

tement libre, dont la sécurité décroît en raison même de son indépendance.

Ici, le x[e] siècle présente un tableau d'un grand intérêt, et qui mériterait à lui seul une étude spéciale, celui d'une lutte plus animée que jamais entre les deux tendances opposées de la nature humaine, entre la matière et l'esprit. D'un côté, les nécessités et les périls de la vie poussent énergiquement à l'abdication de la liberté ; de l'autre, le sentiment de la dignité humaine se réveille parfois chez des hommes de cœur, qui s'obstinent à préférer aux avantages matériels du servage une périlleuse indépendance. Les chroniques contemporaines donnent à peine quelques vagues indications sur ce travail social, qui est peut-être le côté le plus curieux et le plus instructif de l'histoire du temps. Mais on en retrouve des traces nombreuses dans les chartes et les diplômes. On y voit des hommes libres se mettre eux et leurs biens présents et à venir sous la tutelle et à la merci de ceux qui ont en main la puissance, et obtenir en retour des déclarations ou lettres patentes (*mundiburdium*) par lesquelles l'homme puissant, roi, comte ou abbé, prend en main leur défense, et déclare que quiconque s'attaque à eux s'attaque à lui-même. En même temps, on retrouve la trace d'efforts persévérants, désespérés, de ceux qui veulent échapper à tout prix aux obligations serves. Par contre, les officiers et intendants des seigneurs et des abbayes avaient tout intérêt à retenir dans l'état de servitude des hommes dont le départ aurait compromis gravement les travaux de culture. Aussi mettait-on un grand zèle à constater leur position sociale par tous les moyens possibles, et l'on a retrouvé dans les archives de quelques couvents des généalogies dressées avec autant de soin et de recherche que celles des plus nobles familles, où l'on s'attachait à démontrer, par

des antécédents personnels et de famille, dûment attestés, que les prétentions éventuelles de telles ou telles familles à la liberté ne seraient pas fondées. Quelquefois même on poussait ce zèle conservateur jusqu'à vouloir assimiler aux serfs et traiter comme tels des hommes bien véritablement libres, seulement métayers ou fermiers de quelque lot de terre.

Tout cela devait donner lieu, comme on voit, à de fréquentes contestations sur l'état des personnes, toujours déférées au prochain *placitum* ou assises judiciaires, présidées quelquefois par le souverain lui-même, et à son défaut, par les *missi* ou par le comte palatin. Plusieurs procès-verbaux de jugements sur des contestations de ce genre sont venus jusqu'à nous. L'un des plus curieux est celui qui fut rendu à Milan, en 900, par Sigefred, comte palatin, entre le comte de Milan et quelques hommes que lui et ses officiers prétendaient être, non pas précisément serfs, mais *aldii* ou à demi affranchis, et qu'ils avaient voulu traiter comme tels, en exigeant d'eux quelque travail extraordinaire. La cause fut examinée avec beaucoup de soin et d'impartialité, et on entendit plusieurs témoins, gens honorables et habitant sur les lieux, qui déposèrent en effet qu'*Hildefred*, *Bonipert* fils d'*Angefrit*, *Urso* et autres étaient nés de parents entièrement libres ; qu'à la vérité ils cultivaient pour leur compte une partie de l'un des domaines du comte, et qu'en échange ils étaient tenus de faire sur une plus grande portion dudit domaine certains travaux de labour et de plantation, mais que c'était là une condition purement réelle de leur jouissance, qui n'affectait en rien ni leur état d'hommes libres, ni les autres terres qu'ils possédaient en toute propriété. Les gens du comte n'ayant pu produire aucun témoignage qui démentît ces assertions, le jugement fut rendu conformément aux conclusions d'Hildefred et des autres ; ils

furent déclarés et constatés formellement hommes libres, et confirmés dans la jouissance des terres du comte, qu'ils cultivaient, mais avec la qualité bien précisée de colons ou tenanciers libres, aux mêmes conditions que par le passé. (Voy. Muratori, *Antiquit. ital.*, I, p. 717 et suiv.)

Il arrivait aussi, et plus souvent sans doute, que le tenancier succombait dans de semblables instances, soit qu'il ne pût prouver sa généalogie libre, soit qu'on pût faire la preuve contraire, par écrits ou par témoins. Il semble, au surplus, d'après l'aspect de certains débats de ce genre, que les agriculteurs élevaient souvent de semblables prétentions pour éviter une aggravation de charges, et le procès finissait par une transaction. On prenait acte de la déclaration du tenancier qu'il renonçait à prouver l'erreur sur sa condition réelle, et, séance tenante, il était remis en possession du domaine par la remise symbolique d'un bâton, que lui faisait le représentant du seigneur ou patron.

Nous pourrions facilement multiplier de semblables exemples, mais nous avons hâte d'arriver à l'un des documents les plus curieux et les plus consolants des premières années du xe siècle, document où nous allons trouver la preuve positive que, dans ce temps si barbare sous certains rapports, les gens de la plus humble condition trouvaient encore parfois protection et justice contre leurs propres maîtres. Cette pièce jette un trop grand jour sur la vie des classes laborieuses à cette époque obscure, pour que nous ne la citions pas dans son entier.

« Au nom de la sainte Trinité,

» Le seigneur archevêque André présidant en personne, avec quelques-uns de ses prêtres, une assemblée

qui se tenait dans la cour principale du domaine de Belano, près du lac de Côme, appartenant au monastère de Saint-Ambroise, vit venir à lui quantité de serviteurs (*famuli*), hommes et femmes, qui travaillaient à *Lemunta*, autre domaine du même monastère, et situé aussi sur les bords du lac de Côme. Cette multitude éplorée et confuse aborda l'archevêque avec des gémissements pitoyables, implorant sa miséricorde, et se plaignant de ce que Gaidulfe, abbé du monastère de Saint-Ambroise, leur imposait une lourde surcharge. L'archevêque ayant demandé à ces gens quelle était cette surcharge dont ils avaient tant à souffrir, ils répondirent ceci : « Il exige de nous plus d'ar- » gent qu'il ne lui en est dû, et des transports onéreux par » eau. Son préposé Pédelbert nous enlève injustement nos » animaux de labour ; il nous force, au mépris de nos an- » ciennes coutumes, à travailler dans des vignobles ou des » plants d'oliviers où l'on ne doit pas nous faire aller, et » pour ces corvées injustes, il fait marcher tout le monde » bon gré mal gré, même ceux qui, étant occupés de la » pêche (*adklepiati*), doivent demeurer exempts des tra- » vaux de culture. Et, ce qui est pire encore, il nous force » souvent de battre le grain, et nous fait raser la tête en » signe d'opprobre, comme vous le voyez en ce moment ! »

» A ces doléances, l'abbé Gaidulfe, qui était présent, répondit comme il suit : « Les empereurs Lother et Karle de » glorieuse mémoire, auxquels vous apparteniez, vous ont » donnés à ce monastère, pour le salut de leurs âmes. » Vous étiez leurs serfs ; vous êtes maintenant les nôtres, » et votre devoir est de vous conformer à toutes nos pres- » criptions. » Mais les plaignants répondirent : « Il est » vrai que nous étions serfs de ces excellents empereurs, » et puisqu'ils ont disposé de nous en faveur du monastère

» de Saint-Ambroise, nous devons être serfs de ce monas-
» tère, et nous ne le nions pas. Mais ces princes n'ont
» jamais exigé, ni de nos pères, ni de nous, d'autre rede-
» vance annuelle que celles-ci : dix livres pesant de deniers,
» dix solides (or), douze sextauts de froment, trente livres
» de fromage, trente paires de poulets et trois cents œufs.
» Nous sommes de plus tenus de recueillir et de pressurer
» *seulement* les olives du domaine de Lemonta, mais non
» de les transporter à nos frais. Telles étaient nos obliga-
» tions annuelles envers les empereurs, et telles elles doi-
» vent demeurer vis-à-vis de vous. Nous demandons donc
» qu'il plaise à Dieu, au seigneur archevêque, et au sei-
» gneur abbé lui-même, qu'il ne nous soit plus à l'avenir
» imposé de surcharges, pas plus qu'il n'en a été imposé du
» vivant de l'abbé Pierre, son vénérable prédécesseur. »

» Après avoir entendu ces plaintes, l'archevêque fit faire une enquête et recherche soigneuse des faits allégués, et après avoir entendu en témoignage des prêtres et des hommes libres, habitant autour du lac de Côme, il reconnut que les serfs n'avaient dit que la vérité, en ce qui concernait leurs redevances et obligations annuelles... »

Alors l'archevêque, en ayant conféré avec les prêtres de son église, fit défense formelle à l'abbé Gaidulfe, en son nom et en celui de ses successeurs, d'exiger desdits serfs de Lemonta d'autres redevances que celles précédemment indiquées... Il ordonna que la récolte des oliviers de ce domaine serait faite, pressurée, et l'huile transportée par eux en bateaux, mais aux frais dudit abbé et de ses successeurs, comme naguère elle l'était aux frais des princes donataires. Il lui interdit d'imposer auxdits serfs aucune surcharge, lui enjoignant de s'en tenir à ce qu'autorisaient les usages suivis par son prédécesseur. Il or-

donna aussi que lesdits serfs porteraient chaque année au monastère, à titre d'oblats ou présents de fêtes, cent livres pesant de fer, ainsi qu'ils faisaient du temps des princes donataires. Enfin, comme il y avait également désaccord au sujet des transports par eau, l'archevêque ordonna qu'à l'avenir, toutes les fois que les abbés de Saint-Ambroise viendraient au lac de Côme, à leur réquisition les serfs de Lemonta les transporteraient sur le lac avec leur suite, mais que les frais du transport demeureraient à la charge de l'abbé. (Mur. *Antiq. Ital.*, I, 777-778.)

Nous ne croyons pas exagérer l'importance de cette pièce, curieux témoignage de l'intervention salutaire des supérieurs ecclésiastiques au profit des serfs agriculteurs. Il est utile, au surplus, d'observer ici que cette réclamation des serfs de Lemonta avait été précédée, quelques mois auparavant, d'une contestation sur leur condition même, contestation qui avait été résolue à leur préjudice par l'archevêque André, faute par eux d'avoir pu établir des preuves testimoniales de leur condition d'*Aldii*. Vers l'an 880, ils avaient aussi voulu se soustraire au pressurage des olives, mais ils avaient été déboutés de cette prétention. (V. Mur., II, 747.) L'abbé Pierre, dont ils invoquaient le souvenir protecteur en présence de l'archevêque, avait exercé, en effet, avec une singulière vigueur les droits du patronage ecclésiastique. On en trouve la preuve dans le procès-verbal d'une décision en date de l'an 870. Il s'agissait d'un affranchi du monastère de Saint-Ambroise, tué dans une rixe par un cultivateur propriétaire. L'abbé Pierre fit condamner le meurtrier à payer au monastère le montant intégral de la *composition* ou *prix du sang*, tel qu'il était fixé par la loi longobarde, et

le força, pour s'acquitter, d'abandonner au monastère la propriété de tout son bien.

La condition des tenanciers du monastère de Saint-Ambroise s'améliora encore sous l'administration des successeurs de l'abbé Gaidulfe, si l'on en juge par une charte ou reconnaissance souscrite à leur profit par l'abbé Aupald, en 957. Dans cette pièce, le nom de serf n'est plus même prononcé, soit que ces agriculteurs eussent reçu dans l'intervalle le bienfait de l'affranchissement, soit que les nouveaux abbés de Saint-Ambroise eussent d'eux-mêmes reconnu l'inexactitude de l'enquête faite en 905. Quoi qu'il en soit, la condition des cultivateurs de Lemonta est visiblement plus favorable en 957. L'abbé leur ayant demandé par extraordinaire, cette année-là, du vin pour son monastère, ils sollicitent et obtiennent, à cette occasion, une déclaration qui constate la nature et la quotité des redevances, en argent, en nature, ou en journées de travail, dont chacune des fermes (*villulæ*) du domaine est grevée envers l'abbaye, d'après les anciens usages. L'abbé reconnaît en même temps que la fourniture de vin qu'il a réclamée et obtenue n'est, de la part des fermiers de Lemonta, qu'un acte de pure bonne volonté. Cet acte, corollaire du précédent, a aussi son importance sociale, car il prouve virtuellement les relations équitables et paternelles des religieux de Saint-Ambroise avec leurs serviteurs pendant plus d'un demi-siècle. Ainsi nous avons le témoignage irrécusable que pendant toute cette première moitié du dixième siècle, où tant de malheurs affligèrent l'Italie, de nombreuses familles d'agriculteurs ont vécu paisibles et heureuses sur les bords du lac de Côme, sous la protection des abbés de Saint-Ambroise. Voilà de ces faits sur lesquels on ne saurait trop insister. L'une des grandes causes des sophismes et des erreurs en

histoire, c'est précisément cette tendance à dédaigner tout ce qui est régulier et paisible, pour s'attacher exclusivement aux désordres et aux violences, qui ne sont généralement que l'exception. C'est ainsi qu'on arrive trop souvent à transformer des faits épisodiques en faits principaux, à exagérer les souffrances des masses, et par suite à accuser ou à nier la Providence elle-même.

XII

(P. 155.) M. Kœpke, dans son estimable dissertation sur la vie et les écrits de Luitprand, a réuni tous les renseignements contemporains que nous possédons sur Formose, et instruit en quelque sorte à nouveau le procès de ce malheureux pontife. Sans prétendre excuser l'animosité sacrilége des ennemis de Formose, il l'accuse d'avoir provoqué cette animosité et troublé l'église par son ambition. Ce jugement nous paraît trop sévère. Formose eût été l'un des grands hommes de son siècle, si chez lui l'énergie avait été à la hauteur de l'intelligence et de la piété. Sous Nicolas Ier, il avait été l'apôtre des Bulgares, qui demandèrent vainement à le conserver pour évêque ; le pape ne voulut pas y consentir, parce qu'il était déjà évêque de Porta avant sa mission temporaire en Bulgarie, et que ces translations d'un siége épiscopal à un autre n'étaient pas conformes aux usages ecclésiastiques de ce temps-là. Dix ans après, le pape Jean VIII, se trouvant en dissentiment politique avec Formose pour le choix d'un empereur, l'accusa d'avoir exigé, des Bulgares qu'il avait convertis, le serment de ne pas prendre un autre que lui pour évêque ; il l'accusa encore d'intriguer pour se faire

plus tard nommer évêque de Rome, et finit par prononcer contre lui la sentence de déposition et de bannissement dont nous avons parlé ailleurs.

Il y avait évidemment dans ces procédés de Jean VIII un emportement fâcheux, et on ne saurait sans témérité en tirer des inductions défavorables contre le caractère de Formose. Si celui-ci avait eu l'ambition insatiable dont on l'accusait, il n'aurait pas été si disposé à sacrifier et sa position d'évêque en Italie, et l'influence dont il jouissait à Rome, pour se consacrer tout entier aux rudes travaux de l'apostolat, et tout semble prouver qu'en le retenant auprès de lui, le pape Nicolas n'entendait aucunement le punir et tenait au contraire à ne pas se priver de ses services immédiats. Il fut également en grande faveur auprès d'Adrien, successeur de Nicolas, et fut commis par lui pour recommencer l'instruction de la grande affaire de Waldrade, délégation que la mort subite de Lother rendit inutile. En 875, Formose fut envoyé par Jean VIII à Charles le Chauve pour lui offrir la couronne impériale. Il est vrai que peu de temps après Formose suivit l'exemple de la plupart des princes et des évêques d'Italie, qui se déclarèrent contre Charles en faveur de son neveu Carloman. Ce n'était pas là un crime, mais tout au plus une faute politique, bien excusable dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Italie. Ce fut pourtant là ce qui irrita si fort le pape, ce qui le décida à sévir sans ménagement contre Formose, qu'il traita de schismatique, prétendant à tort faire d'une question toute politique une affaire de dogme ou de discipline. Pourtant lui-même ne tarda pas à reconnaître qu'il n'avait plus de secours à espérer du côté de la France, et il fut trop heureux de se rallier à son tour au parti allemand, et d'obtenir la protection de Charles le Gros,

frère et successeur de Carloman. Ses rigueurs contre Formose furent blâmées même par les évêques de France, et notamment par Hincmar.

Après la mort de Jean VIII, Formose fut pleinement réhabilité et relevé de toutes les censures prononcées contre lui. Il n'était pas même à Rome, mais à sa résidence épiscopale de Porta, quand il fut nommé pape. Il opposa une résistance opiniâtre et presque désespérée à ceux qui vinrent le chercher; il fallut l'arracher de force de l'autel. Est-ce là une comédie d'ambition satisfaite? Il est plus naturel d'y voir une humilité sincère, peut-être aussi un pressentiment sinistre que l'avenir devait trop bien justifier.

Formose devenu pape commit à coup sûr une grande imprudence, en appelant à son aide un prince tel qu'Arnoul; mais, pour avoir le droit de le condamner, il faudrait mieux connaître les circonstances qui lui firent prendre ce parti désespéré. Peut-être jugeait-il cette invasion imminente, inévitable; et alors il préféra aller en quelque sorte au devant, afin d'obtenir pour l'église de Rome et pour l'Italie la bienveillance et la protection de celui qu'il fallait tôt ou tard avoir pour maître. Formose avait raison, en ce sens que l'élément germanique devait obtenir dans la suite une grande prépondérance dans les affaires d'Italie; mais son heure n'était pas encore venue; voir les choses de trop loin, c'est parfois un malheur irrémédiable en politique. Néanmoins, on a tout lieu de croire que les intentions de ce pontife étaient pures, et il a trop chèrement expié ses fautes, pour qu'on lui en fasse un crime.

XIII

(P. 164 et 170.) Nous réunissons ici quelques détails sur l'empereur Lambert, qui auraient entravé la marche de notre récit, mais qui n'en méritent pas moins d'être recueillis, comme complétant et fortifiant le jugement favorable que nous avons porté sur le caractère de ce jeune prince.

Dès l'époque de la mort de son père, et par conséquent avant la seconde expédition d'Arnoul, Lambert semble avoir laissé à sa mère, Agiltrude, la direction des affaires de l'Italie méridionale, et s'être occupé exclusivement de maintenir sa souveraineté dans la haute Italie, contre Béranger et les lieutenants d'Arnoul. Il mit dans ses premières opérations une vigueur et une célérité qu'on ne saurait révoquer en doute, puisqu'on a la preuve authentique qu'il était maître de Parme au mois de février, et de Pavie au mois de mai. C'est bien certainement à cette époque, c'est-à-dire entre la mort de Gui et la deuxième expédition d'Arnoul, qu'il faut rapporter ce que dit Luitprand de cette première lutte entre Lambert et Bérenger, qui après avoir devancé son jeune rival à Pavie, fut obligé de s'enfuir devant lui.

Vers le mois de septembre de l'année 895, Lambert se trouvait sur le territoire du comté de Milan, et serrait de près le transfuge Maginfred, quand la nouvelle invasion d'Arnoul, à la tête de forces supérieures, le contraignit à se tenir sur la défensive. Il ne pouvait compter alors sur l'appui de son cousin Adelbert, qui n'avait pas même voulu d'abord le reconnaître empereur, comme en fait foi un

diplôme toscan de l'an 894, cité par Muratori, et daté *de la première année depuis la mort de l'empereur Gui*, sans faire aucune mention de son fils. Dès le 1er décembre 895, Arnoul était maître de Pavie. Toutefois il n'est pas sûr que Lambert soit allé rejoindre sa mère à Rome. Luitprand et d'autres auteurs ne parlent que d'elle à l'occasion de la prise de cette ville, et il est assez probable que Lambert, pendant l'hiver de 896, ne quitta pas la haute Italie, où il avait des amis sûrs et dévoués, tous prêts à s'armer de nouveau pour lui à la première occasion favorable.

Arnoul hiverna en Toscane avec son armée, et paraît s'y être longtemps oublié. Il se réveilla enfin sur l'avis qu'il eut de quelques intrigues secrètes entre Adelbert et Bérenger, et marcha sur Rome, dont il était maître avant le 1er mai 896. Malgré ce succès, il n'était encore rien moins qu'assuré de réaliser pleinement ses projets sur l'Italie. On peut en juger par la formule du serment solennel de fidélité qu'il exigea des habitants de Rome, et que nous a conservée son secrétaire Aspert, qui en avait été probablement le rédacteur. Il leur fit jurer de ne jamais rendre les honneurs impériaux à Lambert et à sa mère, et ne jamais seconder ni eux, ni leurs partisans, dans les tentatives qu'ils pourraient faire ultérieurement pour rentrer dans Rome.

Nous avons dit tout ce qu'on peut savoir de positif ou conjecturer de raisonnable sur les dernières entreprises d'Arnoul, son étrange maladie et l'issue déplorable de son expédition. Nous avons admis comme vrai, ou du moins très-vraisemblable le récit que fait Luitprand de l'évasion de Bérenger, malgré les dénégations un peu hasardées de Muratori. Bérenger n'avait pas suivi Arnoul en Toscane, puisqu'on a la preuve qu'au mois de mars il était encore à

Vérone; mais cette ville fut occupée plus tard par un détachement des gens d'Arnoul, et elle était encore au pouvoir de ce prince quand il quitta l'Italie. On peut donc admettre sans invraisemblance que Bérenger subit la loi du plus fort, et que, pour détourner les soupçons d'Arnoul, il l'accompagna dans son expédition de Rome, témoignage forcé de déférence qui faillit lui être funeste. Aucun document contemporain ne nous autorise à révoquer en doute le récit si positif et si détaillé du diacre de Pavie, qui, ayant été secrétaire de Bérenger II, avait dû connaître personnellement d'anciens serviteurs de Bérenger I, son aïeul.

Après la retraite d'Arnoul, Lambert reprit immédiatement la prépondérance, car on a la preuve par une bulle du pape Étienne VI, successeur de Formose, que dès le mois de septembre de cette même année 896, l'autorité de Lambert était de nouveau reconnue à Rome. Après quelques efforts impuissants pour lui disputer la souveraineté de l'Italie, Bérenger fut trop heureux de faire un traité par lequel il conservait la possession de ses États héréditaires. Adelbert de Toscane et sa femme se réconcilièrent également avec le jeune empereur, et reconnurent sa suzeraineté. Ce ne fut même pas de leur part un hommage purement nominal. Au mois de mars 897, nous voyons un Amédée, comte palatin, remplir en Toscane les fonctions de *missus* ou envoyé de Lambert, et siéger à côté d'Adelbert lui-même, dans une assemblée générale à Florence, devant la basilique de Saint-Jean-Baptiste. (*Antiq. ital.*, D. X.)

Ayant ainsi réprimé toutes les tentatives d'insubordination des princes italiens, Lambert fut en état d'agir vigoureusement contre ce Maginfred, comte de Milan, qui avait passé du côté d'Arnoul dès le temps de sa première expé-

dition. Cette guerre fut menée avec une activité et une énergie remarquables par le jeune empereur ; et je ne sais où Muratori a pris que tous les anciens auteurs, Luitprand excepté, représentaient Lambert comme un prince faible de caractère et d'un courage douteux. Ici encore, Muratori se laisse évidemment dominer par le désir excessif de ménager le marquis de Toscane, dont il veut faire à toute force l'un des ancêtres de la maison d'Est. Le panégyriste de Bérenger, témoin non suspect de partialité, s'écrie en parlant de Lambert : *ô juvenile decus !* Malgré la résistance acharnée du rebelle Maginfred, et les imposantes fortifications de Milan, Lambert emporta d'assaut cette ville, et, depuis l'empereur Louis II jusqu'à Othon le Grand, je ne vois pas dans l'histoire d'Italie l'exemple d'un second fait d'armes aussi important que celui-là. On lit dans l'histoire de Milan de Landulphe l'*ancien*, écrivain du XIe siècle, que de son temps le peuple de Milan conservait encore la tradition d'un siége mémorable fait par un roi d'Italie nommé *Lambert*. Ce Lambert avait, disait-on, emporté la ville de vive force ; la lutte et le carnage avaient continué jusque dans les rues. Les soldats de Lambert avaient démoli les remparts et les tours, incendié les habitations où l'on essayait de leur résister encore. Le comte ou duc de Milan avait été mis à mort par ordre du roi, mais peu de temps après le fils de ce duc avait tué à la chasse le meurtrier de son père d'un coup de massue. On reconnaît facilement dans cette légende un souvenir confus de la véritable histoire de l'empereur Lambert. Mais ce qui est vraiment curieux, c'est que, moins de deux siècles après ce grand désastre, dont les traces étaient encore visibles, personne, à Milan, n'était sûr de l'époque où ces faits s'étaient passés. Landulphe, qui avait la prétention d'en savoir

plus long, les place résolûment à la fin du VIe siècle, avant la conquête des Longobards. De tels anachronismes ne sont pas rares chez les écrivains de ces temps obscurs et tourmentés où, suivant la belle expression d'un historien moderne, le passé et le présent même n'apparaissaient que comme à travers de sombres vitraux.

Cet éclatant succès ayant consolidé la position de Lambert dans la haute Italie, lui permit de s'occuper des affaires de Rome. Parmi les successeurs de Charlemagne, nul n'a su se tenir dans une plus juste mesure en toutes choses, nul n'a eu des rapports plus honorables et plus utiles avec la papauté, qu'il soutenait et respectait en même temps. Il sut, en un mot, protéger sans tyranniser, talent bien rare dans ce temps-là.

Il fut du reste parfaitement secondé par le pape Jean IX, et le concile de Ravenne, qu'ils présidèrent tous deux, fut pour l'église entière un légitime sujet de consolation et d'espérance. Les résolutions décrétées par ce concile, sous l'inspiration du jeune empereur, confirment pleinement tout le bien que nous avons dit de lui. Nous avons mentionné déjà quelques-uns de ces articles, mais il en est d'autres non moins intéressants, qu'on sera bien aise sans doute de trouver ici. Celui que nous allons citer confirme pleinement l'idée que donne Luitprand de l'empereur Lambert, quand il le représente comme un prince juste et sévère, jaloux à l'excès de l'exercice d'une des plus nobles prérogatives du pouvoir souverain, du droit de réprimer, dans toute l'étendue de ses États, l'oppression du faible par le fort. Voici ce qu'ordonne à ce sujet le concile de Ravenne. « Si un habitant de Rome, appartenant soit au clergé, soit au sénat, soit à toute autre classe, fait directement appel à l'empereur et part pour venir le trouver, que personne n'ait

l'audace de mettre obstacle à cet appel, d'envahir et de s'approprier par provision les biens de l'appelant, ou de l'inquiéter lui-même, ni pendant son voyage ni ultérieurement, jusqu'à ce que l'empereur ait examiné ou fait examiner par ses envoyés la contestation réelle ou personnelle qui est l'objet du recours. Quiconque osera contrevenir aux présentes défenses, encourra lui-même l'indignation de l'empereur et un sévère châtiment. » Ce rappel énergique des droits de l'autorité centrale et souveraine explique tout à la fois le mécontentement et la rébellion des grands, qui avaient perdu l'habitude d'être ainsi contenus, et les regrets unanimes qu'excita parmi le peuple la mort prématurée d'un tel prince.

Un autre article annulait toutes les usurpations faites précédemment sur les domaines de l'église romaine, par des gens de toute nation, *Romains, Franks et Longobards.* Cette annulation était prononcée, « conformément au pacte fait précédemment avec Gui, père de Lambert, et présentement remis en vigueur. » Cette disposition se référait principalement à la promesse solennelle que Gui avait faite en 880 au pape Jean VIII, en présence de Charles le Gros, de restituer tous ces domaines, dont il s'était emparé pendant ses démêlés avec ce pontife. Il avait oublié cet engagement, mais son fils s'en souvenait pour lui, et nous trouvons là un nouveau témoignage de son respect pour l'église et pour la justice.

Nous avons dit que Lambert n'avait pas, en 897, de motif sérieux pour soupçonner Adelbert de Toscane et sa femme de trahison. Tout semble prouver en effet qu'après la retraite d'Arnoul ils témoignèrent à leur jeune parent beaucoup de déférence et d'amitié, jusqu'au jour où ils levèrent tout à coup le masque. Il est évident qu'Adelbert était resté

au moins neutre dans la lutte entre Bérenger et Lambert, si même il n'avait pas pris parti pour celui-ci. Le nom de Lambert, donné au troisième enfant de Berthe, qui dut naître vers cette époque, semble attester encore la bonne harmonie apparente qui régnait entre les deux cousins germains. Mais il existe à ce sujet un témoignage encore plus positif ; c'est le procès-verbal de l'audience solennelle, tenue dans les États d'Adelbert, à Florence, le 4 mars 897, par Amédée, *missus* ou envoyé extraordinaire de Lambert, *en présence et avec le concours d'Adelbert lui-même.* Cet Amédée pourrait bien être le père de cet autre personnage du même nom, qui joua un rôle important lors de la rivalité de Hugues et de Bérenger II. Tous deux figurent, avec une certaine apparence de vérité, parmi les premiers ancêtres de la maison de Savoie.

Outre l'ambition de supplanter Lambert et de régner à sa place sur l'Italie, Berthe avait encore contre lui un grief particulier et tout personnel, dont il sera question au § xx ci-après.

On peut encore, avec beaucoup de vraisemblance, attribuer à l'empereur Lambert l'initiative d'une expédition assez importante, la soumission des habitants de Turin, qui, se fiant à la solidité des remparts et aux tours qui défendaient leur ville, s'étaient révoltés contre leur évêque Hammol et l'avaient chassé. Suivant la chronique de la Novalaise, qui seule nous fait connaître ces événements, cette sédition dura trois ans, au bout desquels l'évêque revint avec des forces imposantes, rentra de vive force dans la ville, et démolit ces fortifications dont ses habitants étaient si fiers, « formées, dit l'annaliste, de tours très-rapprochées les unes des autres, et reliées entre elles par d'épais et solides remparts formant de vastes terrasses. »

Cet Hammol, évêque de Turin, vivait incontestablement du temps de Lambert, et remplissait même auprès de lui les fonctions d'archi-chancelier; cela est prouvé par plusieurs diplômes de ce prince. (Voy. notamment Muratori, *Diss. ital.*, v, p. 281.) Le même évêque assistait au concile de Ravenne, et s'y distingua par son zèle pour la réhabilitation de Formose. De tout ceci, l'on peut conclure, avec une certitude presque absolue, que Lambert, prince de mœurs sévères et d'un caractère énergique, ne pouvait tolérer la rébellion permanente d'une ville placée au cœur de ses États, ni laisser, au mépris des lois de l'église, la direction militaire d'une expédition semblable à un évêque honoré de sa confiance intime. C'est donc à lui-même qu'il faut rapporter directement la soumission de Turin, s'il est vrai, comme l'affirme le chroniqueur, que cette expédition ait eu lieu sous son règne.

On a reproché à Luitprand d'avoir cédé à un goût puéril pour le merveilleux et l'invraisemblable, en préférant la version romanesque qui expliquait par un crime la mort de Lambert. Mais Luitprand n'est pas le seul qui ait attesté la réalité de cette tradition populaire. Son témoignage est confirmé par la chronique de la Novalaise et par Landulphe, écrivain du siècle suivant.

Le bois où Lambert fut trouvé mort ayant été remplacé par un domaine rural qui fit longtemps partie des dépendances de l'abbaye de Nonantule, ce domaine reçut le nom de *Spilamberto* (spina Lamberti), en souvenir de ce prince et de la manière dont il avait péri.

Contre cette tradition, on invoque le témoignage d'un chroniqueur allemand, qui écrivait plus d'un siècle après l'événement (Herman le *Contract*) ; encore se borne-t-il à dire que lors de la prise de Milan, Lambert fit non-seule-

ment trancher la tête à Maginfred, mais crever les yeux à son gendre et à son fils encore en bas âge. Les auteurs italiens ne disent pas un mot de ces cruautés, tout à fait en désaccord avec les renseignements positifs que nous possédons sur le caractère de Lambert. D'ailleurs, Maginfred ne pouvait-il pas avoir un autre fils?

La seule difficulté sérieuse, c'est le témoignage du panégyriste de Bérenger. Mais il est facile de comprendre que Bérenger, recueillant l'héritage de Lambert, aimait mieux faire attribuer la mort de ce prince à un accident, qu'à un meurtre dont on aurait pu l'accuser d'être complice. D'ailleurs le poëte, tout en admettant la chute de cheval, nous apprend que Lambert vivait encore au moment où arrivèrent ses compagnons de chasse, et qu'il s'efforça vainement de prononcer quelques paroles, peut-être pour désigner son meurtrier. N'oublions pas aussi que Luitprand tenait ses renseignements de ses parents, contemporains de l'événement, et qui vivaient dans le pays même où il s'était passé.

Enfin, les ménagements politiques que Bérenger dut garder pour la mémoire de son jeune rival prouvent combien il tenait à n'être pas même soupçonné de complicité dans cette funeste catastrophe. La charte par laquelle il confirma à Agiltrude, mère de Lambert, toutes ses possessions et prérogatives, auxquelles il ajoutait le don de deux riches abbayes, contient un témoignage solennel d'honneur et de déférence bien rare dans ce temps-là, où ce n'était pas une petite affaire pour les princes que de donner une simple signature. Ici, Bérenger n'a pas jugé que ce travail ordinaire fût suffisant, tant l'occasion était grave et exceptionnelle. Immédiatement avant sa signature, on déchiffre, non sans peine, quelques mots tracés de sa main, comme pour

ratifier d'une façon encore plus explicite et plus formelle les stipulations de cet acte. Voici la traduction de cet autographe de Bérenger, bien certainement unique :

« Moi Bérenger, roi, je te promets à toi, Agiltrude, veuve de l'*empereur Gui*, qu'à partir de cette heure, je suis et demeurerai toujours ton ami en toutes choses. Et quant aux biens qui t'ont été assurés par ton mari et ton fils, les empereurs Gui et Lambert, je les respecte, et je forcerai tout le monde à les respecter. »

Dans une autre charte, de l'an 902, Bérenger parle encore de Lambert, *son glorieux prédécesseur*.

On trouvera à la fin de ces *Éclaircissements*, trois signatures ou monogrammes différents de l'empereur Lambert.

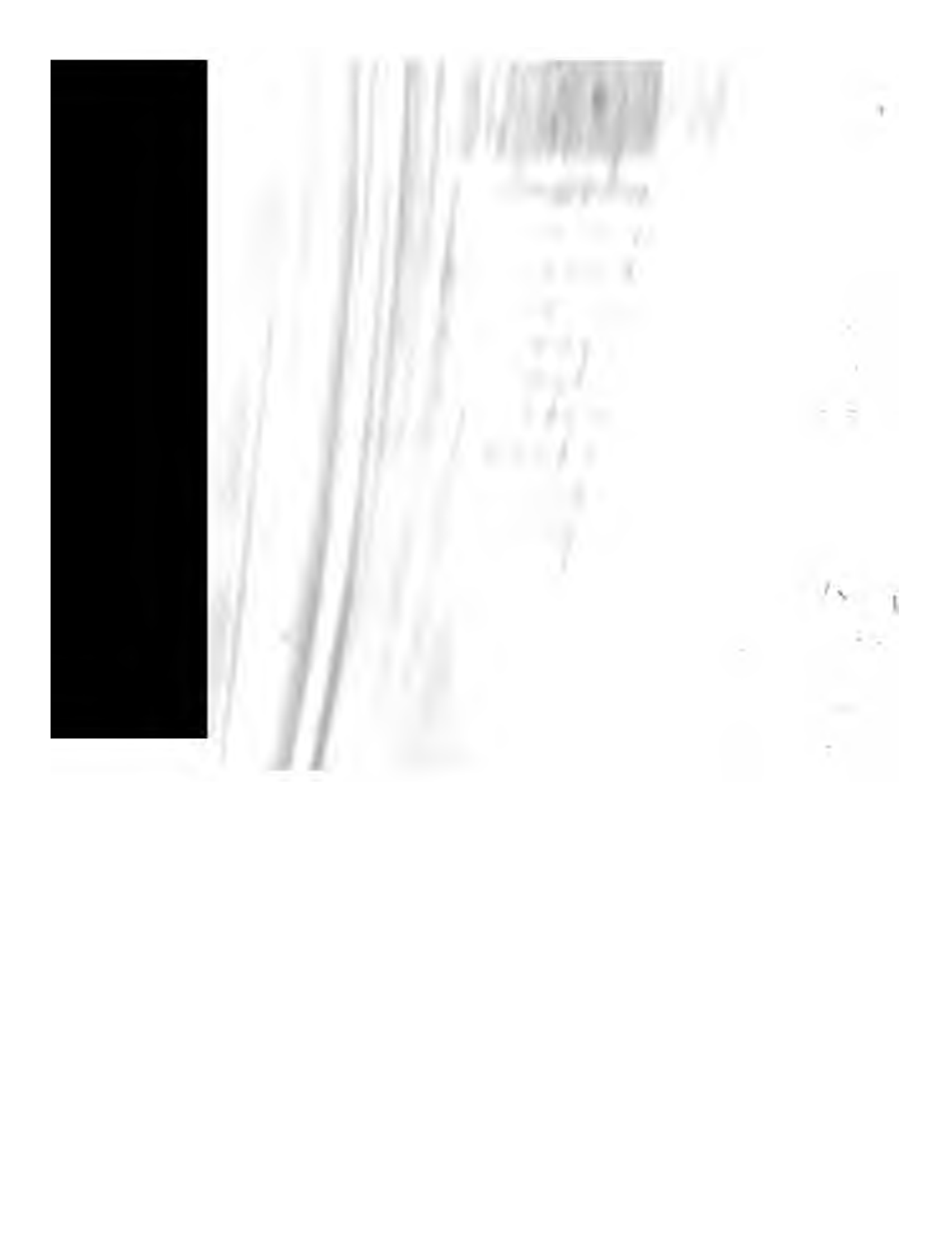
XIV

(P. 186.) Muratori rapporte à l'époque du sac de Pavie le chant des sentinelles de Modène, dont nous avons parlé précédemment. Il pourrait aussi bien avoir été composé par quelque clerc de l'évêché de cette ville dès le temps de la première invasion, quand les Hongrois défirent Bérenger et firent ensuite une nouvelle trouée dans le Modénais, pour aller saccager l'abbaye de Nonantule. Quoi qu'il en soit, ce chant, évidemment destiné à être déclamé ou psalmodié vers par vers, en manière de litanie, par les sentinelles qui faisaient le guet la nuit sur les remparts, est un des monuments les plus curieux et les plus caractéristiques de ce temps. Il est écrit comme beaucoup d'hymnes de l'église, en vers iambiques mêlés ; mais ce qui lui donne une physionomie tout à fait particulière, ce qui indique clairement sa destination, c'est la constante recherche de la désinence *a*, appel so-

nore, dont la répétition si fréquente devait produire un effet lugubre et puissant dans les ténèbres. Tous les versets finissent par l'assonance *a*, sauf deux du milieu, où elle est remplacée par l'assonance *is*, et dont la position semble marquer un temps d'arrêt, peut-être l'arrivée à l'extrémité de la chaîne des sentinelles : après quoi le chant de veille rétrograde et revient à son point de départ.

L'observation fidèle de ces conditions de rhythme, tout à fait exceptionnelles, prouve chez l'auteur de ce chant, sinon un grand talent poétique, du moins une habileté réelle pour la versification. Sa latinité est d'ailleurs assez pure, et le chant tout entier présente un sens naturel et suivi, malgré les nécessités singulières auxquelles l'auteur a dû se conformer. Les observations qui précèdent expliquent suffisamment pourquoi nous donnons ici le texte, et non une traduction. Tout l'intérêt, toute la couleur sont ici dans la forme :

O tu, qui servas armis ista mænia,
Noli dormire, moneo, sed vigila.
Dum Hector vigil extitit in Troïâ,
Non eam cepit fraudulenta Græcia.
Primâ quiete dormiente Troïâ,
Laxavit Sinon fallax claustra perfida.
Per funem lapsa, occultata agmina,
Invadunt urbem, et incendunt Pergama.
Vigili voce avis anser candida,
Fugavit Gallos ex arce Romuleâ;
Pro quâ virtute facta est argentea,
Et à Romanis adorata ut Dea.
Nos adoremus cælsa Christi numina,
Illi canora demus nostra jubila.
Illius magnâ fisi sub custodiâ,
Hæc vigilantes jubilemus carmina.
Divinâ, mundi rex Christe, custodiâ,
Sub tuâ serva hæc castra vigiliâ.
Tu murus tuis sis inexpugnabilis.



Sis inimicis hostis tu terribilis.
Te vigilante, nulla nocent fortia,
Qui cuncta fugas procul arma bellica.
Tu cinge hæc nostra, Christe, munimina,
Defendens ea tuâ forti lanceâ.
Sancta Maria, mater Christi splendida,
Hæc cum Johanne, Theotocos, impetra :
Quorum hic sancta veneramur pignora,
Et quibus ista sunt sacrata mænia.
Quo duce victrix est in bello dextera,
Et sinè ipso nihil valent jacula.
Fortis juventus, virtus audax bellica,
Vestra per muros audiantur carmina ;
Et sit in armis alterna vigilia,
Ne fraus hostilis hæc invadat mænia.
Resultet Echo comes : eja vigila !
Per muros eja dicat Echo, vigila !

XV

(P. 199.) La rivalité de Louis de Provence et de Bérenger est un des incidents les plus embrouillés d'une époque généralement fort obscure. Après mûr examen, nous avons adopté, sauf quelques réserves, l'opinion de Muratori, qui nous paraît avoir suffisamment élucidé la question par l'étude et la comparaison des chartes ou diplômes émanés des deux concurrents, seuls documents à l'aide desquels on puisse fixer, au moins approximativement, l'ordre et la date des événements. (V. Muratori, *Annales d'Italie*, an. 900 à 905.) Voici le résumé de ses doctes et laborieuses investigations :

On ne trouve aucune trace de la présence de Louis en Italie avant le mois d'octobre de l'an 900, mais, vers le 15 de ce mois, nous le voyons installé paisiblement à l'habitation royale d'Olonne, près de Pavie, et datant ses actes de la

première année de son règne; ce qui nous autorise à penser qu'il était déjà, au moins depuis quelques semaines, en paisible possession de la royauté. Dans les derniers jours du même mois, nous le retrouvons à Plaisance auprès de sa mère. On le voit ensuite s'acheminer vers Rome, où il arrive pour les fêtes de Noël (900). Pendant le mois de janvier il se rend à Bologne, où il fait expédier deux actes importants. Il revient à Rome pour les fêtes de la Purification; de là il se rend à Lucques, où il préside une assemblée générale avec Adelbert et Berthe. C'est là sans doute qu'il froisse l'orgueil et irrite la méfiance de cette altière princesse, par les paroles imprudentes que rapporte Luitprand. Enfin il revient dans le nord de l'Italie, et au mois de décembre 901 nous le retrouvons à Pavie. Il y était aussi au mois de mai, et l'on a la preuve que son autorité était encore reconnue, même en Toscane, peu de jours avant le 1er juin. Puis, après une lacune de six semaines tout au plus, apparaît un diplôme de Bérenger, *fait à son palais de Pavie, capitale de son royaume*, le 15 juillet 902. C'est donc dans cet intervalle de six semaines qu'il faut placer la première expulsion du roi Louis.

Il n'est pas aussi facile de suivre la trace de Bérenger pendant cette période. On a seulement la preuve authentique qu'il était encore à Vérone vers la fin d'août de l'an 901, et qu'il prenait toujours le titre de roi. C'est sans doute à cette époque qu'il faut reporter le voyage qu'il fit en Allemagne pour implorer des secours.

Nous arrivons à la première expulsion de l'empereur Louis, et nous savons déjà qu'enveloppé inopinément par les gens de Bérenger et d'Adelbert de Toscane, il en fut néanmoins quitte cette fois pour prêter le serment de renoncer à ses prétentions sur l'Italie. Où se passa cette pre-

mière scène? C'est ce qu'il est à peu près impossible de dire. Les savants qui la placent à Vérone ont évidemment confondu cette première capture du jeune empereur avec la seconde, et Muratori lui-même n'a pas évité cette confusion. Aucun auteur contemporain ou autre n'a parlé de *deux* surprises à Vérone, et aucun homme sensé n'admettra que l'empereur Louis, si inconsidéré qu'il fût, soit venu se faire prendre deux fois de suite au même piége. De plus, on va voir tout à l'heure qu'il existe de fortes raisons pour croire que pendant son premier séjour en Italie, Louis n'occupa ni Vérone, ni aucune partie de la Marche de Frioul, patrimoine héréditaire de Bérenger.

Depuis le mois de juillet 902 jusqu'en juillet 904, Bérenger est incontestablement seul maître de la haute Italie. On le trouve à Plaisance, à Vérone, et surtout à Pavie, sa résidence habituelle. D'un autre côté, on a la certitude qu'au mois de mai 904 l'empereur Louis se trouvait encore en Provence. La nouvelle expédition de ce prince s'accomplit évidemment pendant l'été de 904, à l'époque où les chemins des montagnes redeviennent plus praticables pour les troupes. Cette nouvelle invasion a un caractère particulier : Louis, loin de savoir quelque gré à son concurrent de sa clémence passée, semble l'en poursuivre avec d'autant plus d'acharnement. C'est alors, *et seulement alors*, qu'il envahit même les États particuliers de son rival, et qu'il s'empare de Vérone, grâce à la trahison de ce Jean *Bracca-Curta* dont nous avons parlé. Bérenger, véritablement malade dans ce moment, si nous en croyons son panégyriste, ne peut opposer nulle part de résistance sérieuse à cette nouvelle invasion, et fait même courir à dessein le bruit de sa mort, que Louis accueille avec sa légèreté accoutumée.

Le procès-verbal d'élection de Gui, évêque de Plaisance, daté de la cinquième année commencée du règne de Louis, fait foi qu'à cette époque l'autorité de ce prince était de nouveau reconnue dans la haute Italie. On a également la certitude officielle que le 4 juin ce prince était à Pavie. Ce fut probablement vers la fin de ce mois que de perfides conseils l'attirèrent à Vérone. On trouve encore, et pour la dernière fois, au mois de juillet, un *placitum* tenu en son nom près du lac de Côme, par André, archevêque de Milan, et Raginfred, comte palatin.

Pendant ce temps, Bérenger, qu'on croyait mort, vivait « et même ne s'endormait pas, » dit Muratori. Après s'être réfugié, selon toute apparence, dans les vallées du Tyrol ou de la Valteline, et y avoir passé l'hiver, il se rapproche avec précaution des frontières de l'Italie. Vers la fin de mai, il se trouvait dans une contrée nommée par un diplôme *vallis Pruvinianus*, nom qui a mis en défaut toute la sagacité de Muratori. Ici, contre son habitude, le savant archéologue italien s'est découragé trop vite. Il ne s'est pas souvenu d'une autre charte citée par lui-même (Diss. II), dans laquelle il est question d'une des rivières du Tyrol nommée *Plave* (Piave). Selon toute apparence, il faut lire *vallis Plavinianus*, vallée de la Piave, et il est vraisemblable en effet que Bérenger avait fait de ce lieu retiré son point de ralliement.

C'est sans doute de là qu'il partit pour aller surprendre à Vérone son imprudent rival. Cette surprise eut lieu, suivant les indications les plus vraisemblables, du 18 au 20 juillet. Dès le 1er août, nous retrouvons Bérenger en paisible possession de l'autorité royale, distribuant de nouvelles faveurs à ceux qui lui étaient demeurés fidèles. (Diplôme daté de Tulles sur la loi de Garda, 2 août.) Quel-

ques jours après, se trouvant à Peschiera, il donne au monastère de Saint-Zénon de Vérone les biens de ce Jean Bracca-Curta, « connu de tout le monde pour avoir trahi son légitime souverain, » et qui venait de subir la juste peine de son crime. Cette disposition prouve jusqu'à l'évidence que la trahison de cet homme et par suite l'occupation de Vérone par l'empereur Louis, appartiennent à l'époque de la seconde expédition de ce prince en Italie, car autrement Bérenger n'eût pas attendu si longtemps pour en tirer vengeance.

XVI

(P. 200.) Le monastère de Nonantule, et les abbayes de femmes de Sainte-Marie de Pavie et de Saint-Sixte de Plaisance, ont été, dans la période qui nous occupe, les établissements religieux les plus célèbres et les plus richement dotés de la haute Italie.

La fondation de l'abbaye de *Nonantule* remontait à l'époque des derniers rois longobards. On trouve dans les anciens auteurs beaucoup de conjectures fabuleuses et ridicules sur l'étymologie de ce nom. La plus vraisemblable, c'est que dès les premiers temps de son établissement, cette abbaye eut jusqu'à *quatre-vingt-dix (nonante)* domaines sous sa dépendance. Elle devint plus considérable encore dans les siècles suivants. Grâce aux libéralités des princes et d'un grand nombre de personnes riches, Nonantule acquit une grande partie du pays qui forme actuellement le duché de Modène. Sa juridiction s'étendait sur le littoral de la plupart des rivières qui courent de l'ouest à l'est dans cette latitude. Par suite de la diminution de la population, décimée à tant de reprises par les invasions, le pays était

abandonné au hasard des débordements, les cours d'eau avaient peu à peu envahi leurs rives, et formaient sur beaucoup de points d'immenses marécages. La ville même de Modène avait considérablement souffert de ces inondations. Si l'on croit l'auteur de la vie de saint Géminian, qui paraît avoir vécu dans la première moitié du xe siècle, cette ville était alors noyée périodiquement, et l'on y rencontrait partout des débris d'anciennes constructions ruinées peu à peu par ces débordements destructeurs. La ville entière semblait s'enfoncer graduellement sous les eaux, et n'a pu être préservée ou plutôt reconstruite plus tard qu'au moyen d'importants travaux d'exhaussement. Muratori assure que de son temps, dans plusieurs quartiers, les fondements des nouveaux édifices étaient précisément à la hauteur du faîte des anciens.

Ce pays a de grandes obligations au monastère de Nonantule. Les abbés de ce monastère ont beaucoup fait, dans les âges de ténèbres, pour l'assainissement du pays, la régénération de l'agriculture, la sécurité, la moralité et le bien-être des populations. Leur action bienfaisante et civilisatrice est attestée par de nombreuses chartes des ixe, xe et xie siècles, qui sont venues jusqu'à nous. L'une des plus remarquables est celle de l'abbé Goteschalc, en 1058, qui concède aux habitants du bourg de Nonantule une grande étendue de terres et de bois propres au défrichement, à la seule charge de construire quatre petits forts pour assurer la sécurité du pays. Un seul de ces forts devait demeurer au pouvoir de l'abbé.

Nous parlerons ailleurs du monastère de Farfa, dans la marche de Camerino, le seul grand établissement italien de ce genre, qui rivalisât alors avec Nonantule pour l'importance et la richesse.

Le fameux monastère de Sainte-Marie-Théodose à Pavie, nommé depuis monastère della Posterla, était régi dans les premières années du xe siècle par une abbesse nommée Ricsinde, femme d'une énergie et d'une intelligence peu communes. Dans les temps les plus désastreux, au milieu de la consternation générale causée par les ravages des Hongrois, on retrouve à chaque pas des témoignages officiels de la sollicitude vigilante et infatigable de Ricsinde pour les intérêts de son monastère et la sécurité de ses vassaux. On la voit, respectée et honorée par tous les princes qui se disputent la royauté, obtenir d'eux l'autorisation de faire tous les travaux de fortification nécessaires pour défendre et l'abbaye elle-même, et ses nombreuses dépendances contre les barbares. Parmi les chartes qui lui attribuent les pouvoirs les plus étendus à cet égard, la plus remarquable est celle de Bérenger, qui l'autorise à augmenter considérablement les constructions du monastère de Sainte-Marie, en y comprenant une portion du rempart extérieur de la ville de Pavie elle-même et des terrains adjacents, à la seule charge de clore le tout d'un nouveau rempart, se reliant au reste des fortifications. Cette autorisation, si étrange qu'elle puisse paraître dans nos idées actuelles, donne une haute idée de la puissance et du caractère de celle qui a pu l'obtenir.

Mais, de tous ces grands établissements monastiques, l'abbaye de femmes fondée à Plaisance par Ingelberge est celui qui présente le plus grand intérêt au point de vue historique, pendant la période qui nous occupe. On sait déjà que la veuve de Louis II avait fondé et richement doté cette abbaye pour sa fille Ermengarde. Elle y reçut, comme nous l'avons dit ailleurs, la veuve de Lother II, l'infortunée Theutberge, quand celle-ci revint à Plaisance prier sur la tombe de son coupable époux. Éloignée pendant bien des années

de l'Italie par son mariage avec Boson, et par les soins qu'exigea la minorité de son fils, Ermengarde ne revint à Plaisance que pour être à même de seconder avec plus d'efficacité les prétentions du jeune roi Louis sur les États de son aïeul. Elle y revit souvent, sans doute, Berthe de Toscane, sa cousine germaine. La *grande comtesse* devait visiter fréquemment cette ville, où l'aspect de la tombe de son père ravivait ses désirs d'ambition et de vengeance. Nous avons raconté, dans la troisième partie de ces *récits*, comment et pourquoi la grande comtesse, après avoir d'abord aidé de tout son pouvoir à l'accomplissement des projets de Louis, le trahit ensuite par deux fois sans scrupule, quand elle s'y crut personnellement intéressée.

Ermengarde reçut à Saint-Sixte son fils comme roi d'Italie, puis comme Empereur, aussi puissant cette fois que l'avait été son aïeul Louis II. Toutes les douleurs du passé semblaient éteintes, tous les rêves de l'ambition maternelle accomplis. Mais nous avons vu combien cette fortune fut éphémère, et quelles péripéties soudaines et multipliées aboutirent à une immense catastrophe, à une inconsolable douleur. Après la première expulsion de Louis, Bérenger voulut revoir la mère de son rival, et n'épargna rien pour capter sa bienveillance. Selon toute apparence, ces avances furent froidement reçues; Ermengarde travailla de nouveau pour son fils; elle revit Berthe de Toscane, et crut la rattacher pour toujours à son parti. Louis reparut, au mépris de son serment, reconquit momentanément son royaume, pour trouver enfin, dans les murs de Vérone, une destinée pire que la mort.

Jusque-là, Saint-Sixte avait été presque une résidence royale; à partir de ce jour, ce fut un tombeau. Suivant une tradition que l'histoire hésite à accepter, faute de données

suffisantes, mais dont la poésie pourrait tirer parti, la mère de Louis l'*aveugle* trouvait, sous ces voûtes assombries par la douleur, un lugubre écho à ses inconsolables regrets; sa propre mère à elle, l'impératrice Ingelberge vivait encore! Destinée vraiment lamentable que celle-là, si en effet la veuve de Louis II a vécu assez longtemps pour subir une telle aggravation d'infortune!

Après la mort d'Ermengarde, Bérenger disposa de Saint-Sixte au profit de Berthe, l'une de ses filles, qui avait embrassé la vie monastique. Cette princesse, qui survécut longtemps à son père, dont elle eut aussi à pleurer le triste sort, paraît avoir été traitée avec de grands honneurs par tous ses successeurs. Elle vivait encore à l'époque de la première expédition d'Othon le Grand en Italie, car il existe de ce prince une charte en date de l'an 952, portant confirmation de tous les droits et prérogatives de Saint-Sixte à la considération et à la requête de l'abbesse Berthe « fille de Bérenger, jadis empereur. »

XVII

(P. 220.) Le panégyriste de Bérenger termine son poëme à la cérémonie du couronnement de ce prince, en invitant d'autres poëtes, plus jeunes et mieux inspirés, à célébrer les grandes actions de Bérenger devenu empereur.

Au point de vue littéraire, cet ouvrage est assurément médiocre. L'auteur avait beaucoup étudié Virgile, et s'efforçait non seulement de l'imiter, mais d'en intercaler dans son poëme tous les passages de Virgile qui pouvaient s'adapter tant bien que mal à son sujet. Il fait ce qu'il peut pour former avec son auteur favori ce qu'on appelait alors une *chaîne* (*catena*). On trouve fréquemment

parmi les manuscrits de ce temps-là des exemples de ce labeur triste et ingrat de l'intelligence humaine dans les siècles de décadence : des *chaînes* grammaticales ou théologiques, exclusivement composées de passages textuels de grammairiens ou des Pères de l'église, rapportés et rajustés de manière à présenter un sens complet et suivi. Les auteurs de ces mosaïques y mettaient fièrement leur nom, seul mot qui leur appartînt en propre dans un travail de ce genre.

Le panégyriste de Bérenger pousse si loin la manie d'imitation virgilienne, qu'il reproduit scrupuleusement tout ce qui est relatif au dénombrement des armées et des guerriers fameux. De plus, pour opérer dans les règles, il se croit obligé de faire tuer un certain nombre de guerriers par les chefs principaux des deux armées; et comme il est visiblement gêné par les noms de son temps, qui s'encadrent difficilement dans l'hexamètre, il sacrifie sans façon des gens qui ont notoirement survécu à l'action qu'il décrit, et que lui-même est forcé de ressusciter plus tard. Au point de vue historique, on peut également lui reprocher de graves inexactitudes, qui tiennent évidemment à sa position de panégyriste. Ainsi, par exemple, il défigure complétement le rôle d'Arnoul, et le représente comme n'étant jamais intervenu dans les affaires d'Italie que dans le seul but de soutenir Bérenger. Il se montre constamment partial pour son héros, qu'il fait toujours vainqueur, même dans les occasions où il a eu le plus évidemment le dessous. Malgré tous ces défauts, ce poëme contient, comme on a pu en juger, des renseignements précieux, et quelques passages qui témoignent d'un certain instinct poétique.

La plupart des savants ont pensé que ce curieux ouvrage avait dû être composé par un contemporain, témoin oculaire de la plus grande partie des événements qu'il

décrit. Muratori seul prétend que ce panégyrique a été écrit près d'un demi-siècle plus tard, par ordre du petit-fils de l'empereur Bérenger, Bérenger II, ou pour lui complaire. Il nous est impossible de partager cette opinion. Sans parler d'une foule de détails minutieux, qu'un témoin pouvait seul alors connaître et décrire, comme par exemple la description du banquet offert par le pape à Bérenger, description qui trahit non pas seulement le contemporain, mais le *convive*, plusieurs considérations importantes rendent l'opinion de Muratori insoutenable.

1° Ce panégyrique est écrit sous l'impression d'une aversion récente et marquée contre Adelbert et Berthe de Toscane. Berthe y est qualifiée de *bête gonflée de venin*, dont les sifflements ont appelé l'étranger en Italie. Or, la femme de Bérenger II, Gisle ou Guille, princesse d'une grande énergie de caractère, plus reine que son mari n'était roi, était précisément la petite-fille de Berthe de Toscane, et il n'est pas vraisemblable qu'un poëte eût été lui faire sa cour en lui présentant un ouvrage où il se serait exprimé si irrévérencieusement au sujet de son aïeule. Ces injures contre Berthe s'expliquent au contraire fort naturellement si le poëme a été écrit, comme nous le pensons, de 916 à 920, époque où Bérenger Ier était en fort mauvaise intelligence avec Adelbert et Berthe de Toscane.

2° Cet auteur est le seul qui parle des désordres et de la mort funeste de Bertile, première femme de son héros, et aïeule de Bérenger II. S'il avait vécu du temps de celui-ci et écrit pour lui, aurait-il osé faire la moindre allusion à un pareil souvenir ?

3° Enfin, nous signalerons, dans une autre note, un passage relatif à Albéric de Spolette, dont il résulte forcément, selon nous, que l'auteur écrivait avant l'année 920.

XVIII

(P. 222.) Malgré les prescriptions sévères de Charlemagne et les anathèmes réitérés de l'église, on ne saurait nier la persistance de nombreuses traditions païennes aux IXe et Xe siècles (notamment la pratique de cérémonies superstitieuses près de certains arbres, de certaines sources, à certaines phases de la lune, etc.), traditions auxquelles se rattachait l'étude des sciences occultes. Tout semble même porter à croire que cet entraînement vers le merveilleux prit un essor nouveau vers le commencement du Xe siècle. On recherchait, on accueillait sans distinction, et avec une sorte d'avidité fiévreuse, toute dérogation à l'ordre naturel des choses; toute manifestation d'un pouvoir céleste ou infernal, capable de protéger ceux qui se dévoueraient à lui. C'est dans les souffrances trop réelles et dans les sombres préoccupations de ce temps qu'il faut chercher le principe de cette crédulité aveugle et passionnée, qui patronnait à la fois les miracles dont on surchargeait les légendes des saints, et les prestiges plus ou moins avérés de la sorcellerie. La foi aux prodiges de toute nature avait repris à cette époque une importance sociale aussi grande qu'aux âges les plus obscurs du paganisme.

Il est très-difficile de se faire une idée, même approximativement exacte, de ce qu'était alors ce qu'on pourrait assez justement nommer l'industrie des sortiléges. On ne la connaît guère que par les prohibitions et les anathèmes dont elle était l'objet, et les dénominations vagues qu'emploient les auteurs de ces prohibitions démontrent qu'eux-mêmes n'avaient que des notions assez confuses sur ces

pratiques si diverses qu'ils proscrivaient en masse, comme émanant du malin esprit. Ces défenses étaient du reste généralement violées sans beaucoup de scrupule. On voit par Luitprand et d'autres contemporains que les princes ne se gênaient aucunement pour consulter les gens qui se mêlaient de deviner les choses cachées ou de prévoir l'avenir, et pour prendre part à leurs opérations magiques, sauf à racheter cette faute par quelques libéralités à un monastère favori. Cette superstition de la pire espèce avait même gagné des personnes engagées dans les ordres sacrés, puisque Hatton, évêque de Verceil vers l'an 950, prononce la peine de la dégradation et de la pénitence perpétuelle contre les clercs qui se mêleront de magie.

Ce qui augmente encore l'obscurité de cette matière, c'est que les prohibitions ecclésiastiques et civiles frappaient souvent en masse et sans beaucoup de discernement sur des connaissances salutaires, mais alors ordinairement associées à des recherches criminelles ou puériles. Ainsi, l'astronomie confinait à l'astrologie; la chimie et la médecine, à l'abus coupable de certaines substances vénéneuses. On savait que les Musulmans d'Afrique et d'Espagne s'adonnaient volontiers aux sciences occultes et aux sciences exactes, et tout ce qui tenait à ces deux ordres d'idées était à la fois l'objet d'un sentiment de réprobation religieuse, et d'une sorte d'attrait superstitieux.

La science, ou plutôt la prétention de ceux qui faisaient profession de magie, avait nécessairement sa contre-partie. Au pouvoir de nuire correspondait toujours la faculté de guérir le même mal ou d'en préserver. Les fonctions magiques se diversifiaient à l'infini, se rattachaient d'une manière plus ou moins évidente ou intime à d'anciennes cérémonies païennes, mais il est impossible d'établir parmi

elles une classification déterminée, parce que la plupart des adeptes exerçaient indistinctement toutes les pratiques qui pouvaient leur profiter, et que par suite, leurs dénominations, que nous pourrions emprunter aux capitulaires de Charlemagne ou aux canons des conciles du temps, répondent rarement à des catégories distinctes de délinquants.

On peut néanmoins signaler plus spécialement les *arioli*, interprètes des songes; les *augures*, héritiers dégénérés, mais directs des traditions de la divination antique; les *incantatores*, magnétiseurs empiriques, qui se vantaient d'agir sur l'âme et sur le corps par des chants magiques, qui pourraient bien avoir été quelques lambeaux défigurés d'hymnes païens; les *herbariæ*, dont il est souvent question dans les homélies de S. Burchard au VIIIe siècle. Les femmes ainsi désignées trafiquaient des drogues pour faire avorter les femmes ou les rendre fécondes; on les employait aussi fréquemment pour soigner les enfants malades. On désignait sous le nom de *cauculatores*, tantôt des gens qui faisaient des tours d'adresse et d'escamotage attribués au malin esprit, tantôt des vendeurs de philtres, d'aliments ou de boissons produisant des perturbations plus ou moins violentes dans l'organisme humain. On appelait *obligatores* ceux qui provoquaient certaines maladies, certains accidents, ou qui en guérissaient ou préservaient au moyen de *ligatures* ou nœuds magiques, d'amulettes ou *phylactères* qu'on portait aux bras, aux jambes et au cou. Cette manie des amulettes était surtout commune en Italie, où, à vrai dire, elle n'a jamais cessé. Dès le VIIIe siècle, S. Boniface, archevêque de Mayence et martyr, déplorait le scandale que causait à ses néophytes le tableau des divertissements scandaleux des Romains au jour de l'an; et notamment cette profu-

sion d'*amulettes* qu'on vendait impunément sur les places et jusqu'auprès des églises.

Agobard, archevêque de Lyon dans la seconde moitié du IXe siècle, nous a transmis quelques détails curieux et précis sur une autre espèce de sorciers qui, de son temps, jouissaient d'une grande vogue. C'étaient les *tempestarii*, qui avaient la prétention de diriger les nuages, de faire tomber ou de détourner à leur volonté la foudre, la grêle et la pluie. Il nous apprend que de son temps, on attribuait généralement ces orages destructeurs à l'invasion de génies malfaisants, montés sur des vaisseaux aériens, sur lesquels ils chargeaient les fruits et les récoltes détruits par l'ouragan. C'était là, disait-on, le prix convenu entre les sorciers des tempêtes, et les démons qui leur obéissaient. On reconnaît là une vague réminiscence du culte d'Éole et de la personnification des génies des airs; et cette croyance superstitieuse était encore si bien enracinée dans le peuple, qu'Agobard trouva un jour dans une de ses visites diocésaines quatre malheureux vagabonds, trois hommes et une femme, qui étant sans doute arrivés inopinément dans un pays récemment dévasté par un furieux orage, et ne sachant pas la langue du pays, avaient été pris pour des démons fourvoyés, qui s'étaient laissés tomber par mégarde de leurs nacelles aériennes. L'archevêque eut beaucoup de peine à empêcher le peuple de lapider ces malheureux, et il déplore à cette occasion la stupide crédulité de certains chrétiens, si prompts à se passionner pour des fables que les païens eux-mêmes auraient repoussées. Il va sans dire que les *tempestarii* avaient le pouvoir de détourner les orages, comme ils avaient celui de les attirer. C'était la partie la plus lucrative de leur industrie, et, au dire d'Agobard, il se trouvait bon nombre de cultivateurs

assez simples pour payer à ces sorciers une redevance annuelle pour la préservation de leurs récoltes. C'étaient les primes d'assurances de ce temps-là.

Le xe siècle ne présente pas de croyances superstitieuses qui lui appartiennent en propre, mais des indices non équivoques concourent à prouver que ce temps-là fut plus propice que tout autre à l'exploitation de la crédulité et de la terreur, deux des plus tristes instincts de l'homme. Certains phénomènes résultant soit du magnétisme, soit de combinaisons chimiques à l'état d'empirisme, paraissent avoir été connus à cette époque, et attribués à l'intervention de puissances surnaturelles, non-seulement par ceux qui en étaient dupes, mais par ceux qui les produisaient et qui en tiraient parti. Il en était de même des hallucinations hystériques ou nerveuses, qui semblent avoir été particulièrement fréquentes dans un temps où les émotions étaient si violentes et si multipliées.

XIX

(P. 236.) Bérenger était, comme nous l'avons dit, fils d'un Everard, comte ou marquis de Frioul. Plusieurs diplômes du ixe siècle prouvent que le commandement supérieur de cette province était resté dans sa famille depuis le temps de Charlemagne. Bérenger avait un frère aîné nommé *Unroch*, qui ne survécut pas longtemps à leur père, et qui mourut sans postérité.

Nous avons déjà dit que Bérenger avait épousé Berthe, fille de Suppon, gouverneur de Spolette pendant les dernières années de Louis II, et qui depuis avait commandé à Milan. Jusqu'à l'an 910, Bertile demeura visiblement

en grande faveur auprès de son époux, si l'on en juge par les chartes qui constatent de nombreuses libéralités, faites par Bérenger aux protégés de sa femme. Il eut d'elle deux filles : Gisle ou Giselle, première femme d'Adelbert d'Ivrée et mère de Bérenger II ; et Berthe, qui embrassa la vie religieuse, ce qui, dans ce temps-là, n'impliquait pas pour les personnes d'un rang élevé une vie bien austère, ni un renoncement bien absolu aux biens de ce monde. Berthe, fille de Bérenger, fut d'abord abbesse du monastère Sainte-Julie à Brescia. Depuis, elle succéda à Ermengarde, fille de Louis II, dans le gouvernement de la fameuse abbaye de Saint-Sixte de Plaisance, fondée et somptueusement dotée par l'impératrice Ingelberge. Un diplôme d'Othon le Grand, qui confirma toutes les possessions et priviléges de ce monastère, prouve que la fille de Bérenger le dirigeait encore en 952. (Voy. Muratori, *Diss. ital.*, v, 482.)

Il faut que la conduite de Bertile ait été bien scandaleuse et son châtiment bien exemplaire, pour que le panégyriste de Bérenger n'ait pas craint de faire directement allusion à de tels souvenirs. Bérenger, au surplus, était déjà tout consolé. Bien qu'il eût bien certainement plus de cinquante ans à l'époque de cet accident, il s'empressa de prendre une seconde femme nommée Anne, sur laquelle on sait peu de chose d'intéressant.

On trouve dans les *Dissertations* de Muratori, plusieurs sceaux qui nous retracent la figure de Bérenger à diverses époques de sa vie. Malgré la barbarie de l'exécution, on retrouve sur cette physionomie l'empreinte de la finesse astucieuse qui paraît avoir été l'un des traits dominants du caractère de ce prince. On voit aussi, dans la dissertation *sur les Monnaies*, deux deniers de Bérenger, frappés

à Pavie, et un d'origine romaine, à l'effigie du pape Jean X, mais avec le nom de Bérenger sur l'exergue.

XX

(P. 162 à 254.) Nous avons déjà observé que Muratori s'efforce toujours d'amoindrir l'autorité historique de Luitprand, à cause de ses récits désobligeants sur les premiers marquis de Toscane. Aussi ne manque-t-il pas de révoquer en doute ce que dit notre auteur des désordres scandaleux de Berthe et d'Ermengarde. Il est pourtant impossible d'admettre que Luitprand, né et élevé à Pavie, reçu familièrement dans le palais du roi Hugues, ne fût pas exactement informé de la manière dont avaient vécu la mère et la sœur de ce prince. Il en parle d'ailleurs comme d'un fait de notoriété publique, et son témoignage est confirmé, en ce qui concerne Berthe, par le panégyrique de Bérenger, qui traite sans façon la grande comtesse de *bête venimeuse;* et pour Ermengarde, par le témoignage d'Herman le Contract, qui dit formellement que Rodolphe de Bourgogne se déshonora et se fit chasser d'Italie par suite d'une liaison scandaleuse, et surtout par les étranges diplômes de ce prince, où la veuve d'Adelbert d'Ivrée figure comme *conseillère intime* du monarque. Il est vrai que Luitprand, disgracié par Bérenger II, a pu exagérer par rancune les vices de son persécuteur; mais il n'avait pas les mêmes motifs pour outrager la mémoire de Berthe, puisque sa famille et lui-même n'avaient reçu que des bienfaits du roi Hugues, et que la reconnaissance l'a même entraîné à dire de ce prince plus de bien qu'il n'en mérite. On a donc toute rai-

son de croire qu'il n'a dit sur Berthe de Toscane que la vérité, et que ces *entretiens si pleins de douceur* (*melliflua colloquia*) avec les princes d'Italie, dont il est question dans son épitaphe, n'étaient rien moins qu'innocents.

La fille de Waldrade n'était pas moins passionnée pour les richesses que pour la puissance. Plusieurs documents contemporains prouvent qu'elle avait notamment une convoitise marquée pour les biens des églises et des monastères. Elle fit, vers le commencement du xe siècle, une rude guerre aux domaines de l'église de Parme, et s'assura par des moyens au moins singuliers la connivence de l'évêque Wibod. C'est une histoire fort scandaleuse et heureusement fort obscure, qui n'avait jamais été remarquée jusqu'ici, que je sache. On trouve, dans un diplôme des rois Hugues et Lothaire, de l'an 936, la preuve que, plus de trente ans auparavant, Berthe, leur mère et leur aïeule, avait acquis une immense étendue de biens de toute nature appartenant à l'évêché de Parme. Il y avait de tout ; des cultures, des fermes, des vignes, des prés, des bois, des forêts, des moulins, des pêcheries. Tout cela avait été transféré à la grande comtesse par une certaine femme nommée *Vulgunda*, connue sous le sobriquet d'*Aza*, laquelle les tenait elle-même de l'évêque Wibod. On sait, par un autre diplôme de l'empereur Lambert, de l'an 898, que cette Vulgunda avait pris l'habit religieux, mais sans entrer dans un monastère. Il y a évidemment quelque chose d'inusité et d'équivoque dans ce dessaisissement de la propriété d'une partie notable des biens d'un évêché, consenti, on ne sait à quelles conditions, par un évêque au profit d'une femme qui semble n'avoir été qu'un prête-nom. C'est là une énigme dont la solution ne saurait être bien édifiante.

En 898, l'empereur Lambert était intervenu dans cette

singulière affaire en faveur de l'église de Parme. On en trouve la preuve dans un diplôme par lequel il confirme aux chanoines de cette ville la possession de biens possédés par Wibod et Vulgunda. Il semble que ces chanoines avaient invoqué et obtenu la protection de l'empereur contre la spoliation dont leur église était menacée, et que l'intervention de Lambert mit obstacle, au moins momentanément, à cette scandaleuse spoliation. Le diplôme de Lambert est du mois d'août 898, et la révolte d'Adelbert et de Berthe éclata deux mois après. Ce rapprochement est curieux et significatif.

En combinant cet acte de Lambert avec la charte de 936, qui restitue à l'église de Parme les domaines dont il s'agit, on acquiert la certitude que la mort prématurée de Lambert rendit ses prohibitions inutiles, que les biens de l'église de Parme furent usurpés par la grande comtesse; enfin que ce scandale ne fut réparé que quarante ans après.

Voici le texte entier de l'inscription tumulaire de la fille de Waldrade, telle qu'elle a été replacée dans la cathédrale de Lucques, rebâtie un siècle et demi après la mort de Berthe par la célèbre Mathilde, qui, souveraine des mêmes contrées, mérita à son tour, et plus honorablement, le surnom de *Grande Comtesse.*

Hoc tegitur tumulo comitissæ corpus humatum;
  Inclyta progenies, BERTHA, benigna, pia.
Uxor Adelberti ducis Italiæ fuit ipsa:
  Regalis generis, quæ fuit omne decus.
Nobilis ex alto Francorum germine regum,
  KAROLUS ipse pius rex fuit ejus avus.
Quæ specie speciosa, bono speciosior actu,
  Filia Lotharii, pulchrior et meritis.
Permansit felix, seclo dum vixit in isto,

Non inimicus eam vincere prævaluit.
Consilio docto moderabat regmina multa;
Semper erat felix, gratia magna Dei.
Partibus ex multis multi comites veniebant,
Mellifluum cujus quærere colloquium.
Exulibus miseris mater carissima mansit;
Atque peregrinis semper opes tribuit.
Claruit hæc mulier fortis, sapiensque columna,
Totius virtus, gloria, lux, patriæ.
Idibus octavis martis migravit ab istâ
Vitâ, cum Domino vivat in requie (*sic*).
Mors ejus multos contristat. Proh dolor et heu!
Eous populus plangit, et occiduus.
Nunc Europa gemit, nunc luget Francia tota,
Corsica, Sardinia, Græcia et Italia.
Qui legitis versus istos, vos dicite mente :
Perpetuam requiem donet ei Dominus!
Amen.

La pierre tumulaire d'Ermengarde, la digne fille de Berthe, fut également replacée dans l'église rebâtie au XIe siècle. Elle porte : *Ermengarda, Berthæ F. (Filia).* Muratori avait cru voir une *s* au lieu de l'*f*, et se trouvait fort embarrassé de cette sœur de Berthe, sœur qui effectivement n'a jamais existé.

XXI

(P. 210, 211, 229, etc.) On en sait encore moins sur la famille des Albéric que sur celle des Gui. Les seuls renseignements qu'on possède sur leur origine se trouvent dans quelques passages du panégyriste de Bérenger, assez énigmatiques, comme on va en juger.

..... Pariterque cohors Camerina superbit
Munere natorum, subigitque in bella sodales
Mille. Suâ virtute, magis sed prole supinus,
(Post monstrata fides), centeno milite lætus

Pauper adhuc Albricus abit, jamjamque resultat
Spe Camerinâ. Utinam dives sine morte sodalis?

C'est sur cet amphigouri assez peu poétique que repose tout ce qu'on peut savoir ou conjecturer de l'origine des Albéric.

Nous sommes à l'époque de la première guerre entre Gui et Bérenger, tous deux prétendants à la royauté d'Italie. (888-889.) Nous voyons figurer dans cette guerre un Albéric, *pauvre encore*, par conséquent capitaine d'aventure, revêtu d'un commandement subalterne. *Cent guerriers* seulement lui obéissent sur les mille qui forment le contingent auxiliaire du pays de Camerino dans l'armée de Gui. Ce commandement de *cent guerriers* nous fixe positivement sur le rang d'Albéric; ce n'est autre chose qu'un de ces *sculdassii* ou *centenarii* dont nous avons parlé ailleurs; fonctionnaires subalternes, relevant des *comtes* urbains ou ruraux. Toutefois, dès la seconde bataille, Albéric, s'étant sans doute distingué dans la première, est monté rapidement en grade; il commande, non plus *cent*, mais *cinq cents* hommes. Plus tard même il deviendra un riche et puissant seigneur, mais ce sera par le meurtre d'un de ses compagnons de guerre. Enfin son fils sera encore plus illustre et plus puissant que lui, et plus tard ce fils (et lui-même peut-être) se soumettront à Bérenger.

Muratori n'hésite pas à reconnaître dans cet Albéric le futur époux ou amant de Marozie, et comme il veut absolument que le poëme sur Bérenger n'ait été composé que cinquante ans plus tard, il croit que le poëte, en parlant de la grandeur future du fils d'Albéric, fait allusion à la destinée de cet Albéric qui, en 932, se mit à la tête de la population de Rome pour en chasser le roi Hugues, et conserva pendant plus de vingt ans l'exercice du pouvoir sou-

verain dans cette ville. (Voyez Muratori, ann. 910.)

Nous avons précédemment exposé les raisons qui nous portent à croire que le poëme sur Bérenger est l'œuvre d'un contemporain. L'obscurité même du passage que nous venons de citer nous fournit un argument de plus en faveur de cette opinion. Il est évident que l'auteur fait allusion ici à des faits récents, et que ses lecteurs devaient comprendre à demi-mot. Mais si son ouvrage n'est pas postérieur effectivement à l'an 920, ce qu'il dit de la grandeur future du fils d'Albéric et de sa soumission à l'autorité légitime de Bérenger, ne saurait s'appliquer à Albéric fils de Marozie, qui n'était encore qu'un enfant à cette époque.

Nous pensons donc que Muratori se trompe ici d'une génération. Il nous paraît difficile d'admettre que l'Albéric, simple sculdahi ou *centenier* dans l'armée de Gui, en 889, soit le même que celui que nous trouvons *vingt-sept ans* plus tard maître de Spolette et de Camerino, l'un des principaux chefs de la croisade contre les Musulmans, allié par des nœuds plus ou moins légitimes à une femme belle, riche et puissante, et prétendant, du chef de cette femme, à la souveraineté de Rome. Ce que dit notre auteur du premier Albéric (celui de 889), ne peut convenir qu'à un homme dans la force de l'âge, et l'Albéric époux de Marozie meurt vers l'an 920, c'est-à-dire plus de *trente ans* après, laissant des enfants encore tout jeunes!

Évidemment, il y a ici confusion entre deux personnages différents, le père et le fils. On n'a aucun détail précis sur les révolutions qui éclatèrent à Spolette dans les premières années du xe siècle, et qui transportèrent la souveraineté de ce pays aux Albéric. On sait seulement par un acte qu'a publié Muratori (*Diss. ital.*, v, 511), qu'Agiltrude, veuve de Gui, vivait encore en 907, mais qu'à cette

époque, se sentant sans doute proche de sa fin, elle avait pris l'habit religieux, sans toutefois quitter sa résidence habituelle de Camerino. On sait de plus, par le passage déjà cité du poëme sur Bérenger, que l'origine de la puissance d'Albéric fut le meurtre d'un de ses compagnons de guerre (sodalis). Quel pouvait être ce guerrier, dont la mort aida si puissamment à la fortune du premier Albéric? Il est difficile de bâtir une hypothèse vraisemblable sur les cinq mots qui composent tous nos documents. Toutefois c'est peut-être le cas de rappeler ici que dans les dernières années du IXe siècle, et par conséquent du temps de la domination d'Agiltrude et de Lambert, il a existé un dernier Gui, qualifié de duc de Spolette dans les chroniques de l'Italie méridionale, et qu'on ne peut confondre avec l'empereur Gui. Il est impossible de préciser quel était le degré de parenté de ce Gui avec Gui et Lambert, empereurs, mais on sait que de l'an 894 à 896, il joua un certain rôle dans l'Italie méridionale, et chassa notamment de Bénévent les Grecs qui s'en étaient emparés trois ans auparavant. Toutefois il ne profita pas de cette conquête pour lui-même, puisque Agiltrude y vint ensuite en personne, et restitua Bénévent à son frère Radelchis, ce qui prouve suffisamment que ce dernier Gui ne lui touchait pas de fort près. Il était toutefois de la famille des ducs de Spolette, car il est question ailleurs de sa parenté avec Jota, femme de Gaimar de Salerne, et sœur de l'empereur Gui. Peut-être était-ce un fils naturel de ce prince.

Quoi qu'il en soit, la dernière fois que l'anonyme de Salerne parle de ce Gui, c'est pour annoncer son retour dans le pays de Spolette. Je retrouve dans les fragments des cartulaires de Nonantule, publiés par Muratori, une dernière trace de son existence. En 898, il représente l'empereur

Lambert dans l'examen d'une contestation qui s'était élevée entre Lanfred, abbé de Nonantule, et l'évêque de Modène. Ce comte Gui fut-il ensuite le lieutenant et le successeur d'Agiltrude? Est-ce là le *sodalis*, à la mort funeste duquel le panégyriste de Bérenger fait allusion? Cette conjecture a du moins le mérite d'être la seule qu'on puisse raisonnablement hasarder.

Dans tous les cas, cette révolution était accomplie, et la fortune des Albéric consolidée avant l'an 910, époque où l'on trouve un *placitum* tenu dans la Marche de Camerino par un certain Waldepert, représentant (*vice-comes*) du *marquis Albéric*. Est-il déjà question ici de l'Albéric, époux ou amant de Marozie, c'est ce qui n'est pas facile à deviner. Mais c'est bien ce dernier que nous voyons figurer en 916 à la tête du contingent auxiliaire de Spolette et de Camerino, et prendre part à la croisade contre les Musulmans du Gariglian. Muratori suppose qu'il agissait ainsi d'après les ordres et comme lieutenant de Bérenger. On croit voir, en effet, depuis l'élévation de ce prince à la dignité d'empereur, une ombre de subordination féodale dans ce pays de Spolette, si longtemps indépendant et ennemi de Bérenger. En 917, ce prince confirma les priviléges d'un ancien monastère fondé par Louis II sur ce territoire; en 920, il ratifia une donation faite à un autre établissement religieux par Albéric, ce qui prouve incidemment qu'à cette époque Albéric était mort. Toutefois, il est à remarquer que ces deux diplômes sont datés de villes de la haute Italie, seule partie du royaume où Bérenger ait jamais exercé un pouvoir sérieux. Pour nous, il nous paraît fort douteux que le concours d'Albéric à la croisade de 916 ait été exigé ou même sollicité par Bérenger. Albéric avait un intérêt immédiat et pressant à cette expédition, puisque

les Musulmans envahissaient le territoire des États romains, où Albéric avait à défendre les domaines particuliers de Marozie, et qu'ils avaient même dévasté, dans une incursion récente, une partie du territoire de Spolette, comme en fait foi l'ancienne chronique du monastère de Farfa, situé sur ce territoire.

Passons maintenant à l'examen de l'autre passage où il est question d'un Albéric, dans le poëme déjà cité.

> Albricus, Tiberine, tuas qui sanguine lymphas
> Nunc fraude infecit.....

(Nous suivons ici le texte donné par Muratori; celui de Pertz, qui lit *non* à la place de *qui*, et *quis* pour *nunc*, étant visiblement altéré et inintelligible.)

Ce passage fait évidemment allusion aux démêlés qui s'élevèrent entre Albéric et le pape après la défaite des Musulmans, et à une collision armée qui aurait eu lieu à cette occasion, sur les bords mêmes du Tibre. Il est bien à remarquer que l'auteur parle de cet événement comme d'un fait contemporain et récent (*nunc*); qu'il ne parle pas de la mort d'Albéric, qui, comme nous venons de le voir, doit avoir eu lieu, au plus tard, au commencement de l'an 920. De cet ensemble de faits, il résulte pour nous une nouvelle preuve que ce poëme a été écrit de l'an 916 à 919.

La chronique de Benoît, retrouvée et publiée par l'infatigable Pertz, le Muratori de notre siècle, dit formellement que la liaison d'Albéric et de Marozie était illégitime. Cette autorité ne nous paraît pas concluante; c'est encore là un écho de ces bruits populaires, toujours défavorables aux puissances déchues. Ce serait vraiment se faire une idée exagérée de la licence des mœurs et de l'audace des grands dans ce siècle, que de supposer qu'Albéric, fils aîné d'Al-

béric de Spolette et de Marozie, et devenu maître absolu à Rome, aurait eu l'impudeur de faire figurer son nom et celui de ses frères *germains, Constantin* et *Sergius*, évêque de Népi, dans des actes publics, si l'union de sa mère avec Albéric de Spolette n'avait pas été légitime. On trouve la mention formelle de ces trois enfants de Marozie, et celle de Berthe, leur sœur utérine, fille de Gui de Toscane, dans un acte publié par Ughelli, t. I, p. 1026 de l'*Italia sacra*. Il n'est pas question dans cet acte du quatrième frère d'Albéric, le pape Jean XI, parce qu'il était déjà mort à cette époque. Est-il vraisemblable, d'ailleurs, que les gens de Spolette et de Camerino eussent suivi la fortune de Marozie, qui pour eux n'était qu'une étrangère, et se fussent paisiblement soumis à la domination de Gui de Toscane son nouvel époux, si Marozie n'avait été qu'une des concubines de leur chef Albéric? Admettre une si étrange hypothèse, ce serait attribuer véritablement à cette femme une fascination surnaturelle.

Revenons aux conjectures sur la date et les circonstances de la mort d'Albéric de Spolette. C'est là un des épisodes les plus embrouillés de ces temps obscurs. Les expressions du panégyriste de Bérenger semblent indiquer qu'Albéric fut d'abord chassé de Rome à la suite d'une collision sanglante qui éclata entre son parti et celui du pape. Cette interprétation semble confirmée par le témoignage de quelques anciennes chroniques dont aucune n'est tout à fait contemporaine, mais dont l'une, celle de Ptolomée de Lucques, a été visiblement rédigée sur des documents plus anciens. Selon cet écrivain, Albéric, forcé d'abandonner Rome, où il avait néanmoins conservé le château Saint-Ange, alla former un établissement militaire à Orta, ville frontière de Toscane, d'où il pouvait facilement faire des

incursions sur les domaines de l'église de Rome. Ce fait, s'il est exact, ne peut s'expliquer que par l'alliance intime qui existait de longue date entre Marozie et Berthe la *grande comtesse;* celle-ci, déjà veuve à cette époque, gouvernait la Toscane avec Gui, son fils aîné, qui ne tarda pas à remplacer Albéric auprès de Marozie. Nous insistons à toute occasion sur ce pacte d'alliance féminin, parce que son existence est prouvée, selon nous, par des inductions irréfutables, et qu'il peut seul éclaircir la plupart des mystères de cette époque étrange et ténébreuse. Au surplus, nous possédons une preuve officielle, directe, du bon accord qui n'avait cessé d'exister entre Berthe, Marozie et Albéric. Dans une charte du roi Hugues, fils de Berthe, en date de l'an 939, il est question incidemment des biens considérables que sa mère avait personnellement acquis dans le pays de Camerino.

Quant aux circonstances précises de la mort d'Albéric, il est probable qu'elles ne seront jamais bien connues. Suivant Ptolomée de Lucques et quelques autres, Albéric, irrité contre le pape et son frère Pierre, appela à son aide les Hongrois, qui dans ce temps-là étaient descendus en Italie, et qui mirent à feu et à sang les domaines de l'église de Rome. Cette alliance impie du marquis de Spolette avec des païens porta au comble l'irritation des Romains contre lui; et peu de temps après, il fut défait et tué dans une nouvelle tentative faite contre Rome.

Les investigations de la science allemande n'ont servi qu'à accumuler de nouvelles obscurités sur toute cette histoire. Suivant la chronique de Benoît, exhumée par M. Pertz, ce n'est pas Albéric qui appelle les Hongrois à son secours; c'est Pierre, le propre frère du pape, que le chroniqueur appelle *marquis d'Orta.* Furieux de cette in-

dignité, les Romains se révoltent, s'emparent du palais de Latran, égorgent le frère du pape, etc.

Nous croyons qu'il faut voir dans ces deux témoignages contradictoires les traditions des deux partis opposés, qui ont pu s'accuser en effet mutuellement d'avoir provoqué quelqu'une des invasions hongroises qui eurent lieu dans la haute Italie, de l'an 921 à l'an 928. Nous avons parlé précédemment (XLV) des faux prodiges qui eurent lieu à Rome vers cette époque, et qui auraient été exploités avec succès par les partisans de Marozie et de Gui son nouvel époux. L'horizon politique était alors des plus bornés à Rome; on n'y avait qu'une idée très-vague et très-imparfaite des péripéties qui se succédaient dans la haute Italie; on était par conséquent tout disposé à rapporter à la querelle particulière de Jean X avec la Toscane et Spolette les récits désastreux qui arrivaient des contrées dévastées par les barbares. Seulement, chaque parti s'accusait mutuellement d'avoir sollicité l'appui des Hongrois, et c'est là, suivant nous, la seule manière plausible d'expliquer ces traditions si divergentes.

Suivant le moine Benoît, Albéric de Spolette était un grand et bel homme, dont les yeux avaient un éclat extraordinaire. Son fils, celui qui chassa le roi Hugues et qui exerça longtemps à Rome l'autorité suprême, ressemblait beaucoup à son père.

XXII

(P. 281.) Howel le Bon, roi d'une partie du pays de Galles, voulant donner à ses sujets un code de lois nouvelles, se rendit à Rome en 926, accompagné de trois des principaux prélats de son royaume, l'archevêque de

Saint-David, les évêques de Bangor et de Saint-Asaph. Ils s'entretinrent longuement à Rome avec des hommes sages et expérimentés qui leur firent connaître les usages des princes et nations chrétiennes d'Occident. Ce fut sur ces indications, combinées avec les mœurs et les coutumes de son pays, qu'Howel et ses évêques rédigèrent le Code qui est parvenu jusqu'à nous. Ce Code a été récemment publié en Angleterre avec une double traduction, anglaise et latine. M. Peignot en a donné un extrait assez incomplet, sous le titre de *Tableau de mœurs au* x^e^ *siècle.*

Le Code d'Howel est en effet l'un des monuments les plus importants qui nous restent sur l'état social de cette époque ; mais l'étude en est difficile, à cause de la confusion des usages spéciaux du pays de Galles avec les emprunts faits aux coutumes des autres pays. On ne pourrait donc en tirer d'inductions générales qu'avec une extrême réserve, et c'est un travail qui se ferait sans doute d'une manière plus facile et plus complète en Angleterre qu'en France.

Ce qui frappe à première vue dans ce curieux document, c'est son esprit vraiment évangélique et patriarcal, la sollicitude paternelle qui s'y révèle à chaque phrase pour les pauvres et les faibles. Ainsi par exemple, dans les articles qui concernent la désignation des divers officiers de la maison du roi et de la reine, et la délimitation de leurs offices, le législateur gallois s'exprime avec une concision souvent désespérante pour les commentateurs; mais il s'exprime en termes parfaitement clairs et catégoriques pour définir et délimiter le droit de protection accordé à chacun d'eux, comme le complément et la meilleure des prérogatives de sa dignité. Ainsi le droit de sauvegarde du grand-veneur s'étend jusqu'où peut parvenir le son de

sa trompe de chasse ; celui du *camerarius* (surveillant de l'habitation du roi) jusqu'au point le plus éloigné qu'il pourrait atteindre, chargé de tout ce qui est nécessaire pour dresser la couche royale, etc.

Ces tendances protectrices, philanthropiques, comme on dirait aujourd'hui, donnent un grand intérêt à l'œuvre d'Howel le Bon, et justifient le surnom qui lui fut donné. Mais il doit, ceme semble, en revenir aussi quelque honneur à cette Rome du xe siècle, dont on ne dit jamais que du mal. Si, comme il est impossible d'en douter, ce Code d'Howel a été rédigé sous l'inspiration du pape Jean X et du clergé de Rome, on est forcé d'admettre qu'il y avait encore dans ce clergé des hommes éclairés, imbus du véritable esprit chrétien, qui se résumait alors tout entier dans un zèle extrême pour la protection des opprimés. Là, comme partout, le bien était mêlé au mal dans une proportion malaisée à définir aujourd'hui, mais peut-être bien plus forte qu'on ne pense.

XXIII

(P. 288.) Nous voyons ici un exemple positif de l'épreuve par le duel ou combat judiciaire, fort commune en ce temps-là. Cette procédure, autorisée par les lois barbares, était alors usitée, non-seulement entre laïcs, mais dans des litiges où figuraient, comme parties intéressées, des membres du clergé ou des communautés religieuses. Dans un *placitum* de 973, on voit le représentant (*advocatus*) d'une abbaye de femmes se présenter à l'audience avec le livre des Évangiles, *un bouclier et un bâton*, pour attester et soutenir au besoin le bon droit de ses commettantes.

Cette coutume barbare avait pourtant été souvent improuvée par bien des gens sages et éclairés. On en trouve la preuve dans les ouvrages déjà souvent cités d'Agobard, évêque de Lyon au IXe siècle. Il rapporte une discussion qui s'éleva à ce sujet entre saint Avit, de Vienne, et un roi Arien qui prétendait justifier les duels entre particuliers par l'usage analogue des guerres entre princes. L'évêque n'eut pas de peine à faire justice de ce sophisme, en lui rappelant que bien souvent aussi, dans ces duels de peuple à peuple, l'avantage restait au plus fort, et non pas à celui qui était dans son droit. Agobard déplore énergiquement l'usage fréquent de ces combats singuliers, qui forçait des personnes âgées ou infirmes à mettre la bonté de leur cause et parfois leur vie même à la merci d'une lutte plus que douteuse.

Cette prudente improbation n'était pas la protestation isolée et impuissante d'un homme de bien, c'était la véritable tradition ecclésiastique. Le pape Nicolas Ier la comprenait ainsi, quand il refusait à Lother II l'épreuve du duel qu'il réclamait pour prouver les griefs imputés à Theutberge. Enfin, au Xe siècle, du temps même du roi Hugues et au milieu de ses États, Atton, évêque de Verceil, s'élevait énergiquement contre les duels. Voici ses propres paroles : « Quand un homme de guerre a quelque difficulté avec un serviteur de Dieu, certaines gens prétendent qu'on doit recourir, pour vider une querelle de ce genre, à l'épreuve du combat singulier. Mais c'est là une procédure qui ne convient qu'aux laïcs, et encore est-elle formellement désapprouvée par plusieurs d'entre eux ; car on a vu souvent des innocents vaincus, et des coupables triompher, grâce à cette épreuve. »

Malgré cette sage opposition, l'usage des duels continua

d'être fréquent dans ce siècle, et fut même érigé formellement en loi générale sous les Othons. Mais on voit par les documents que nous venons de citer, que cette coutume était manifestement contraire à la vraie tradition ecclésiastique, maintenue par les évêques de Rome.

XXIV

(P. 296.) Nous complétons ici ce que nous avons dit des Albéric, par quelques renseignements empruntés à la chronique de Benoît sur le dernier, fils de Marozie. L'autorité du moine de Saint-André devient plus sérieuse ici, car il parle de faits qui se rapprochent beaucoup du temps où il a vécu lui-même, et dont il a pu avoir connaissance par des témoins contemporains.

Après l'expulsion de Hugues et l'emprisonnement de Marozie, Albéric jouit à Rome, pendant plus de vingt ans, d'un pouvoir absolu et sans contrôle. Nous avons parlé ailleurs des efforts inutiles et réitérés que fit le roi Hugues pour y rentrer. L'autorité d'Albéric y était telle, que, suivant le témoignage de Benoît, aucun des papes qui se succédèrent sous son règne, *n'osait toucher à rien sans sa permission.* Les monnaies romaines étaient pourtant toujours à l'effigie du pape en exercice, ou de saint Pierre, mais avec le nom d'Albéric sur l'exergue. Albéric prenait le titre de *sénateur* de Rome, de même que sa mère avait porté celui de *senatrix omnium Romanorum.* Ces mots, déjà détournés de leur signification primitive comme ceux de *ducs, comtes,* ou *marquis,* n'exprimaient plus qu'une idée générale de domination et de puissance.

Albéric maintint l'ordre à Rome, et paraît avoir gou-

verné de la manière qui convenait dans ce temps-là, si l'on en juge par la longue durée de son règne. Sa tranquillité fut néanmoins troublée par quelques complots intérieurs. Benoît affirme qu'il y eut une grande conjuration ourdie à Rome contre Albéric par le pape Martin III et d'autres hauts dignitaires du clergé, et par plusieurs *sœurs* d'Albéric lui-même, qu'il qualifie aussi de *sénatrices*. Toujours d'après Benoît, le complot fut révélé par une de ces *sœurs*, qui manqua de courage ou d'insensibilité au dernier moment. Quoi qu'il en soit, Albéric n'était pas homme à se perdre par des demi-mesures; il fit décapiter les principaux conjurés, fustiger ou emprisonner les autres, et affermit plus que jamais sa domination. Ces renseignements, que Benoît seul nous donne, sont d'un intérêt réel; mais ces sœurs dont il parle n'étaient sans doute que des sœurs *naturelles;* autrement il y aurait de quoi s'émerveiller de la fécondité de Marozie, à laquelle nous connaissons déjà cinq enfants bien avérés.

Albéric paraît avoir rendu fort malheureuse sa femme Alda, fille du roi Hugues, et mère d'Octavien, qui fut depuis le pape Jean XII. Benoît dit même qu'Octavien n'était que le fils d'une concubine, mais son témoignage est démenti par d'autres, et par la date même de la naissance d'Octavien, qui coïncide précisément avec l'époque du mariage de la fille de Hugues avec Albéric. Suivant le même chroniqueur, Albéric, après la mort de sa femme, brigua la main d'une princesse du sang impérial de Constantinople, et il eut la fantaisie de prendre les plus belles femmes des familles les plus qualifiées de Rome, pour monter la maison de sa future épouse, qui par parenthèse n'arriva jamais. Jusqu'à sa dernière heure, Albéric demeura maître absolu de Rome. A son lit de mort, il ras-

sembla les principaux de la noblesse et du clergé, et leur fit jurer qu'ils ne donneraient pas d'autre successeur que son fils Octavien, au pape Agapet. Les Romains furent fidèles à ce serment, et Octavien fut ce pape Jean XII, déplorablement célèbre par sa vie scandaleuse, ses malheurs et sa mort tragique.

Il n'est qu'un seul mérite qu'on ne puisse contester à Albéric, c'est d'avoir réparé et doté richement plusieurs monastères, et notamment celui de Saint-André, ce qui a suffi pour donner une haute idée de lui au moine Benoît, disposé à passer bien des peccadilles aux bienfaiteurs de son cher couvent. Albéric mérita aussi des éloges pour la vigueur qu'il mit à rétablir l'ordre scandaleusement troublé par d'indignes religieux dans le célèbre monastère de Farfa, auquel nous consacrerons ci-après une note spéciale. Malheureusement il est plus que probable que, dans toutes ces circonstances, le fils de Marozie agissait plutôt par intérêt personnel, que par zèle pour la discipline ecclésiastique.

XXV

(P. 295.) Les griefs de Rather contre le roi Hugues sont longuement détaillés dans une *lettre au pape*, lettre qui se trouve dans ses œuvres. (Ed. *Ball.*, p. 537.) Il y a sans doute quelque exagération dans ses plaintes; mais on ne saurait méconnaître que Hugues, généralement si favorable au clergé, était au contraire d'une malveillance extrême pour Rather. Évidemment il voulait le forcer d'abandonner son évêché en lui coupant les vivres. Rather parle de certaines redevances *annuelles*, dues à l'église de Vérone, et dont le roi entendait s'exonérer en les acquittant

seulement une fois. Mais Rather, dont la vertu dominante n'était pas assurément le détachement des biens de ce monde, repoussait avec opiniâtreté cette absurde prétention.

On trouve dans le même recueil des œuvres de Rather, sous le nom d'*agonisticum*, le traité qu'il composa pendant sa captivité à Pavie, et dont Luitprand parle avec éloge. Il ne demeura pas non plus inactif à Côme. Il y retrouva un ancien manuscrit, contenant la vie du célèbre S. Ursmar, deuxième abbé de Lobes et évêque régionnaire aux VIIe et VIIIe siècles, écrite par un de ses disciples. Rather retranscrivit ce curieux monument des anciennes annales du monastère où il avait été élevé, et corrigea soigneusement les nombreuses fautes de l'auteur primitif, peu familiarisé avec la langue latine.

Rather mettait une prétention puérile aux titres de ses ouvrages. Ainsi, il donna au traité de grammaire qu'il rédigea pour le fils de son ami *Rocstagnus* (Roustan) de Provence, le nom de *Sparadorsum*, bizarre composé du théotisque *sparen* (épargner) et du latin *dorsum;* il voulait dire par là que l'écolier qui posséderait bien ce traité s'épargnerait les étrivières, moyen d'instruction généralement et vigoureusement employé dans ce temps-là. Ce traité de Rather n'a pas été retrouvé.

Ce que nous avons dit du caractère de cet homme singulier suffit pour faire comprendre qu'il ne faut accepter que sous toutes réserves ses invectives contre les auteurs de ses nombreuses disgrâces. Pour bien le connaître, on ne saurait puiser à une meilleure source que la *chronique* de Folcuin, abbé de Lobes, homme pieux et respectable, qui ayant eu beaucoup à se plaindre de Rather, le juge néanmoins avec beaucoup de candeur et d'impartialité. Peut-

être même va-t-il un peu loin en donnant raison à Rather dans sa fameuse querelle avec le clergé et le peuple de Liége. Il prouve toutefois que Baldric, l'un des chefs de ce mouvement, et qui succéda à Rather comme évêque, était un homme de facultés médiocres, et d'une vie peu édifiante.

Suivant Folcuin, si Rather quitta une dernière fois l'Italie et son premier évêché de Vérone qu'Othon lui avait fait rendre, ce ne fut ni par crainte ni par fatigue, mais par regret du pays natal. « La vie, dit le sage abbé de Lobes, peut être bonne parfois sur une terre étrangère, mais la mort y est toujours mauvaise. » Rather était alors en grande amitié et en correspondance suivie avec Folcuin lui-même; et il lui adressa, à cette occasion, une sorte de dissertation en forme de lettre intitulée *conflictus duorum*, ou le débat entre les deux partis qu'il avait à prendre, de rester en Italie ou de revenir dans son pays. Cet ouvrage est également perdu, et cette perte est fort regrettable, car il devait contenir des renseignements importants sur l'époque la moins connue de l'histoire d'Italie, celle du règne de Bérenger II. Après bien des perplexités, Rather se décida pour le retour, et Folcuin, sur sa demande, lui envoya les chevaux et l'escorte nécessaires pour transporter son bagage, qui ne brillait pas par la simplicité évangélique. Après toutes ses traverses, il se trouva assez riche pour acheter successivement deux abbayes, sans pouvoir se fixer nulle part.

Tout le passage de la chronique de Folcuin, relatif à ses démêlés avec Rather, ne nous est malheureusement parvenu qu'avec de graves mutilations. On y démêle toutefois que Rather avait promis de faire don à l'abbaye de Lobes d'une partie des richesses qu'il avait rapportées d'Italie, et qu'il s'en servit au contraire pour faire des libéralités indi-

viduelles, et se créer un parti parmi les religieux. C'est ainsi qu'après bien des tracasseries, Folcuin fut obligé de céder la place. Cette querelle scandaleuse se termina enfin par une réconciliation sincère, et plus tard Folcuin et Rather furent enterrés côte à côte dans l'église de Lobes.

XXVI

(P. 307.) Nous avons décrit précédemment le costume des femmes de condition au IX[e] siècle. Ce costume paraît avoir subi, dans le siècle suivant, des modifications de détail assez importantes. La mante ou *palla* ne couvre plus que les épaules, et laisse la tête découverte. Dans quelques figures, cette mante est croisée et rattachée sur la poitrine par une ou plusieurs agrafes ou *broches* en or et en pierreries ; dans d'autres, ces broches sont fixées sur la robe même, exactement comme de nos jours. Les cheveux sont nattés et rattachés avec des rubans. La mante des femmes nobles est blanche avec un semis de broderies d'or, comme au siècle précédent ; elles portent de même deux robes, l'une sur l'autre, mais celle de dessus est sensiblement plus courte, et ne descend plus qu'au genou. Les manches de cette robe de dessus sont amples et non plus ajustées comme précédemment, etc.

Mais ce qui distingue éminemment les ajustements du X[e] siècle de ceux du IX[e], c'est la profusion de pierreries qui figurent dans la toilette des femmes d'un certain rang ; rubis, saphirs, émeraudes, opales de toute grosseur et de toute forme, employés en coiffures, en diadèmes, en colliers, en broches, en boucles d'oreilles, etc. On trouvera de curieux échantillons de ce luxe effréné de bijoux des femmes

du xe siècle dans les figures du psautier de Sttuttgart, reproduites par Heffner (pl. 50 et suiv.), et surtout dans la planche 13 du même ouvrage, représentant une impératrice grecque. Cette dernière figure porte des boucles *à cinq étages*, qui font frémir pour les oreilles condamnées à supporter un semblable poids. C'est d'abord un énorme anneau d'or, bien nécessaire pour soutenir un tel échafaudage. Cet anneau porte d'abord une grosse émeraude taillée en poire ; à cette émeraude se rattachent trois saphirs, montés en or, supportant à leur tour un pareil nombre d'émeraudes taillées en losanges, terminées enfin chacune par une perle ronde. Le diadème et le collier sont dignes des pendants d'oreilles ; c'est une complication formidable et indescriptible d'opales, d'émeraudes, de rubis, de saphirs taillés en losanges, en carrés, en boules, en triangles, etc. Les princesses italiennes rivalisèrent avec ce luxe byzantin, et l'on ne s'étonne plus de leur convoitise effrénée pour les bijoux, quand on voit l'énorme quantité de pierreries qu'absorbaient de semblables toilettes.

Le psautier de Stuttgart nous fournit encore d'autres indications précieuses sur les coutumes de la vie privée dans ce siècle. On y voit (H., p. 52) plusieurs lits de repos, garnis de coussins d'étoffe riche, ayant à peu près la forme de nos traversins. L'un d'eux est orné d'une mosaïque grossière figurant des rosaces et des animaux fantastiques ; un autre est entièrement composé de boules en bois tourné de diverses grosseurs. Ce genre de meubles, d'une simplicité presque grossière, semble avoir été fort usité dans ce siècle. On trouve dans le même psautier un siége royal et un lutrin d'une fabrication semblable. En général le xe siècle est fort inférieur au précédent pour le luxe des ameublements (du moins en Occident) ; en revanche, il est fort

en progrès pour le luxe des parures. Ce fait incontestable confirme toutes les indications de l'histoire sur le caractère de cette époque. Dans des temps de luttes et d'alertes incessantes, la richesse mobilière en vient naturellement à se réduire aux objets du moindre poids et du moindre volume, à tout ce qui peut facilement s'emporter ou s'enfouir. Voilà pourquoi, dans les rares miniatures du xe siècle, on voit les femmes du plus haut rang étaler de si splendides assortiments de pierreries au milieu de meubles si grossiers.

XXVII

(P. 310.) Le monastère de Farfa, dans la Sabine, était l'un des plus importants de l'Italie au xe siècle, puisqu'au dire de Grégoire, son chroniqueur, celui de Nonantule lui était seul comparable. Les annales de Farfa nous ont conservé le souvenir de grandes vertus, et aussi malheureusement de grands scandales. Ce fut, comme nous l'avons dit, en 939, que deux religieux de Farfa empoisonnèrent leur abbé. Ces deux scélérats se nommaient *Campone* et Hildebrand. Ce dernier se rendit tout de suite après à Pavie, et offrit pour lui et son complice de si riches présents au roi, que celui-ci les crut ou feignit de les croire les plus vertueux du monde, et donna l'investiture de l'abbaye à Campone, qui récompensa les services d'Hildebrand en lui concédant le revenu de quatre terres, et l'administration de quatre petits monastères qui dépendaient du grand. Au bout d'un an, ces deux honnêtes gens se brouillèrent; Hildebrand mit dans ses intérêts les habitants de Camerino, toujours prêts à vendre leurs services à qui pouvait les payer. Avec leur

secours, il s'empara de Farfa. Mais Campone ayant été offrir une somme plus forte encore à ces mêmes gens de Camerino, les ramena bientôt à Farfa, et en chassa à son tour Hildebrand. Si l'on en croit le chroniqueur de Farfa, ce misérable était aussi dépravé dans ses mœurs que criminel ; il avait une quantité d'enfants qu'il enrichissait et dotait aux dépens de l'abbaye. « Enfin, dit-il, tant de scandales excitèrent l'indignation et la colère d'Albéric, le glorieux prince des Romains, qui s'appliqua à rétablir la discipline dans ce monastère, comme il avait fait dans plusieurs autres. » Nous connaissons assez Albéric pour savoir à quoi nous en tenir sur cette vertueuse indignation. Elle tenait à des raisons de politique toute mondaine. Il avait intérêt à ce qu'un monastère si riche et si considérable fût entre les mains de chefs paisibles, et qui surtout ne fissent pas cause commune avec le roi Hugues, comme avaient fait les meurtriers de l'abbé Raffred. Albéric envoya donc à Farfa de nouveaux moines qui furent d'abord fort mal reçus, et contraints de se sauver au plus vite pour n'être pas assassinés. Cette fois Albéric se fâcha sérieusement, et, au lieu de moines, ce fut une troupe nombreuse d'hommes d'armes qui revint en son nom rétablir la discipline et expulser le rebelle Campone. Albéric donna ensuite le gouvernement de Farfa à un religieux d'une vie plus édifiante que celle de son prédécesseur, ce qui n'était pas difficile, et fit restituer tous les biens qui avaient appartenu au monastère, et en avaient été détournés pour des usages criminels. Mais une réforme due à l'initiative d'un homme tel qu'Albéric ne pouvait avoir une grande autorité morale. Dagibert, le nouvel abbé, ayant voulu châtier les dérèglements de quelques-uns de ses moines, fut empoisonné par eux, comme faillit l'être Abélard, deux cents

ans après, par les féroces religieux de Saint-Gildas.

Ce n'est pas sans une pénible hésitation que nous avons évoqué le souvenir de tant de désordres et de crimes, qui semblent jeter par intervalles des lueurs sinistres dans la profonde nuit de ce siècle. Mais nous ne saurions trop répéter qu'il faut bien se garder de généraliser ces fâcheuses exceptions, et de baser sur quelques crimes fameux des appréciations historiques dont les principaux éléments nous échappent. Il est d'ailleurs incontestable que, même à cette époque, où l'excès de la puissance et des richesses devenait pour le haut clergé le plus dangereux des écueils, on trouvait, à côté des plus grands scandales, des exemples de haute vertu, de luttes persévérantes et courageuses contre la corruption et les abus. Ces désordres regrettables donnaient lieu à d'amères censures, à des diatribes véhémentes, éloquentes parfois, dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous. On en jugera par quelques fragments de l'une d'elles, que nous empruntons au recueil de M. Duméril. Une copie de cette pièce rimée a été retrouvée dans un manuscrit du XI[e] siècle; mais nous la croirions volontiers composée dans le siècle précédent. Elle semble écrite sous l'impression de ce sentiment de découragement et de tristesse, si général aux approches de l'an 1000.

On trouvera ce morceau remarquable à plus d'un titre, dans le recueil des poésies populaires latines du moyen âge, p. 102, sous le titre d'*Hymne sur la vanité et la misère du monde.* Nous nous bornons à traduire les passages relatifs aux désordres du haut clergé.

« Le monde vieillit, sa gloire s'évanouit et ses forces s'épuisent. C'en est fait de la vigueur et de la gaieté des anciens jours..... Partout la fraude et l'orgueil dominent; les lois, les alliances, les promesses sont comme si elles

n'existaient pas ! La justice *est aujourd'hui quelque chose de mouvant comme une onde agitée* (velut unda fluctuando vacillat justitia.)

» Les vices les plus honteux, que jadis on dissimulait avec soin, s'étalent et se propagent effrontément au grand jour..... (Ici quelques détails intraduisibles.) Princes et prêtres ignorent ou méprisent la loi ; la verge de l'équité plie sous le poids de l'injustice ; le dol et la cupidité usurpent les fonctions judiciaires. La main de l'évêque est toujours ouverte aux présents, et l'accusé qui y glisse de l'or est bien sûr d'être absous. Les pasteurs de l'église conduisent le troupeau parmi les épines, ils s'engraissent à ses dépens, ils négligent de soutenir les faibles et de soigner les blessés. Ils recherchent les vêtements précieux, tous les raffinements du luxe ; ils marchent sur la pointe des pieds, de peur que l'humidité ne gâte leurs chaussures. Ils frisent leurs cheveux avec recherche, ils aiment à être assis sur des siéges magnifiques, à être honorés du nom de *pères*, mais ils laissent leurs brebis à la merci des loups... Un de leurs grands soucis, c'est la nourriture (*Curant quibus cibis sua stercora conficiant*). Ils aiment l'anis, le cumin, toutes les choses délicates, tous les assaisonnements recherchés. Ils gardent pour eux le gras et dédaignent le maigre. Leurs tables sont couvertes de mets exquis, de coupes pleines jusqu'aux bords de vins épicés ; ils font leur Dieu de leur ventre, qui suffit à peine à contenir tant de friandises.

» Et pendant ce temps-là, le peuple délaissé souffre et se plaint, et le bon pasteur crie à ces évêques indignes : Malheur au mercenaire qui s'engraisse du troupeau ! il deviendra la proie des tourmenteurs infernaux. Vivez donc sagement, ô révérends évêques, et conjurez par une conduite vertueuse en ce monde les périls de l'autre vie. Que nul de

vous ne s'irrite de mes exhortations. J'en atteste Dieu, qui connaît tous les secrets des cœurs : ces châtiments que je crains pour vous, je les redoute aussi pour moi! »

XXVIII

(P. 308.) Nous mentionnons ici, simplement pour mémoire, l'étrange thèse soutenue par quelques écrivains modernes, qui ont voulu faire une seule et même personne de Rodolphe, roi d'Italie et de la Bourgogne *transjurane*, et de l'autre Rodolphe, généralement appelé *Raoul* par les historiens français, duc de la Bourgogne *cisjurane*, et roi de France après la mort de Charles le Simple. Il y a entre ces deux princes une si profonde dissemblance de caractère et d'actions, que, malgré la similitude du nom, toute confusion entre eux est parfaitement insoutenable. Raoul était fils de Richard, frère de Boson, vassal de la couronne de France. Rodolphe avait succédé à son père dans la souveraineté complétement indépendante d'une portion de l'Helvétie et du territoire qui forma depuis la province de Franche-Comté, tandis que la domination de l'autre s'étendait principalement sur la *Bourgogne* proprement dite. En 294, l'un passe en Italie dans le courant de l'été et n'en sort plus de cette année-là, tandis que l'autre est occupé à une expédition contre les Normands qui dévastent l'Aquitaine, et va ensuite à Soissons. (Richer.) Raoul, roi de France, meurt *sans enfants*, et est enterré à Sainte-Colombe de Sens. Rodolphe, chassé d'Italie et réduit au petit royaume de son père, meurt à Payerne son ancienne capitale, et laisse un fils et une fille dont la destinée est bien connue, etc. Il est inutile d'insister plus longtemps



sur une chose si évidente; mais l'on peut s'en référer à l'historien Richer, écrivain d'une si grande autorité, et l'on sera bien vite convaincu que rien de ce qu'il dit de l'un ne saurait convenir à l'autre.

XXIX

(P. 322.) Muratori a publié une décision rendue en 935 entre l'évêque de Parme et Anschaire, au sujet d'un domaine rural et d'une abbaye qui appartenaient à l'église de Parme, en vertu d'une charte de Charles le Gros et d'une autre de Hugues lui-même, ce qui n'avait pas empêché Anschaire de se les approprier. Cette pièce est d'autant plus curieuse, qu'on y trouve relaté un autre jugement qui prouve que, vers l'an 906, Adelbert et Berthe de Toscane avaient jadis élevé des prétentions sur ces mêmes biens, prétentions dont ils avaient été formellement déboutés, en vertu de la donation originaire de Charles le Gros. Ce premier jugement mentionne formellement la comparution personnelle de Berthe et son acquiescement, chose contraire aux usages de ce siècle, et qui donne une juste mesure de l'importance et de l'autorité de *la grande comtesse.*

Nonobstant l'inflexibilité des formules judiciaires, le caractère impétueux d'Anschaire se trahit par la manière insolite dont il remplit son rôle dans cette procédure. Il y comparaît avec deux hommes désignés par le roi Hugues pour l'assister (*qui ejus causam ex regiâ jussione peragebant*), et prononcer en son nom les paroles sacramentelles par lesquelles il renonce à toute prétention sur les biens en litige. Aussitôt que ces paroles ont été dites, Anschaire ne

pouvant plus se contraindre, se retire brusquement sans attendre la prononciation du jugement. Cette conduite, insultante pour les juges et contraire à toutes les habitudes de ce siècle, confirme parfaitement tout ce que nous dit Luitprand de ce naturel farouche et indomptable. (Voyez Muratori, *Diss. Ital.*, II, p. 936.)

XXX

Les éditions de Luitprand étant rares en France, nous avons cru devoir placer à la fin de ce volume, comme pièces justificatives, quelques-uns des passages les plus importants de cet auteur. On appréciera mieux ainsi et son genre de talent, et les difficultés que présentent l'étude et l'usage d'un écrivain énergique, original jusque dans ses défauts, mais dont la finesse va trop souvent jusqu'à l'obscurité, et la liberté d'expressions jusqu'au cynisme.

Nous suivons scrupuleusement l'orthographe, souvent très-bizarre, de l'édition de Pertz, faite sur le plus ancien manuscrit connu.

DERNIERS EXPLOITS ET MORT DE LAMBERT.

(I, 39 et suivantes ; XXV et XXVI.)

Denique hoc eodem tempore Adelbertus, illustris Tuscorum marchio, atque Ildeprandus, præpotens comes, huic (Lamberto) nisi sunt rebellare. Tantæ quippe Adel-

bertus erat potentiæ, ut inter omnes Italiæ principes solus ipse cognomento diceretur Dives. Huic erat uxor nomine Berta, Hugonis, nostro post tempore regis, mater; *cujus instinctu tam nefanda cepit facinora.* Nom collecto exercitu, cum Ildeprando comite constanter Papiam tendere festinat.

Lambertus intereà rex, harum rerum inscius, in Marinco, 40 ferme millibus Papià distans, venationibus occupatur. Cumque præfati marchio et comes cum immenso sed invalido Tuscorum exercitu Bardonis montem transirent, Lamberto regi medio in nemore venanti, ut sese res habuerat nuntiatur. Is verò, sicut erat animi constans viribusque potens, suos non passus est milites præstolari, sed collectis quos secum habuerat centum ferme militibus, cursu præpeti eis obviare festinat.

Jamjam Placentiam venerat, cum hi justà fluvium Sesterionem ad Burgum, in quo sanctissimi et præciosi martyris Domnini corpus positum veneratur, castra metasse nuntiantur. Ignorantes itaque, quid superventura nox pareret, temetolenti post nonnulla tragedimata, id est, cantiones, somno sese dedere, stertere; nauseam alii sumptâ intemperantiâ facere. Rex igitur, tùm animi ferox, tum ingenio callens, in ipso eos noctis conticinio opprimit, dormientes ferit, oscitantes jugulat. Ventum denique ad ipse est, qui hujus ductores exercitûs erant. Cumque iis non ex multitudine alius, sed rex ipse præclari hujus facinoris nuntius esset, non dico pugnandi, verùm fugiendi terror ipse abstulit facultatem. Verùm Ildeprandus fugâ lassus, Adelbertum intra animalium præsepe latitantem dereliquit. Qui dùm repertus esset atque ante regis præsentiam ductus, eum illicò ità convenit : « Sibillino spiritu uxorem tuam Bertam prophetasse credimus, quæ te scientià suâ regem aut asinum facturam promisit. Verum, quia

regem noluit, aut, ut magis credendum est, non potuit, asinum, ne mentiretur, effecit, dum te cum Arcadiæ pecudibus ad præsepe declinare coegit! » Præterea hoc cum isto nonnulli capiuntur, vinciuntur, Papiam ducuntur, custodiæ mancipantur.

His ità gestis, rex iterum Lambertus præfato in loco Marinco venationibus occupatur, quoad omnium principum decreto, quid super captis agendum esset, deliberaretur. Sed o utinam venatio hæc feras, non caperet reges! Aiunt sane hunc, dùm, sicut moris est, apros efreni sectaretur equo, cecidisse, collumque fregisse. Verum... est alia mortis hujus, quæ mihi verisimilior videtur, atque omnibus a populis narratur, assertio. Magimfredus mediolanensis urbis comes, cujus paulo superius fecimus mentionem, dum pro scelere in rem publicam atque in regem commisso capitis judicio damnaretur, unicum possessionis suæ vicarium, Hugonem filium, dereliquit. Quem dum Lambertus rex cum forma egregia tum nonnullos superare videret audatia, animi sui non parvum pro patris morte dolorem collatis nisus est beneficiis mulcere quam plurimis. Undè et eum præter cœteros familiaritatis privilegio dilexerat. Factum est autem, dùm Lambertus rex nominato in loco Marinco venaretur, (est enim eodem miræ magnitudinis et amœnitatis lucus adeo venationibus aptus) huc illucque cunctis, ut moris est, discurrentibus, hoc cum uno scilicet Hugone ipsum solummodo in nemore remansisse; cùmque rex aprum in transitu præstolaretur, diuque multum remorante longâ expectatione lassaretur, paululum sese quieti dedit, vigiliæ custodiam huic infido, quasi fido, committens. Igitur absentibus cunctis, Hugonis mens custodis, imò proditoris atque carnificis, collatorum beneficiorum immemor plurium, patris mortem animo cœpit



revolvere. Non consideravit genitorem suum justam incurrisse necem; jusjurandum, regi quod fecerat, violare non metuit... verum conamine toto virium, ligno non modico dormienti collum infregit. Gladio quippe ferire timuit, ne peccati hujus auctorem res eum manifesta probaret. Eo namque mens perversa ita egit, ut non gladii cicatrix, sed ligni manifesta collisio, hunc repperientibus fidem darent equo cecidisse, collique fraccione hominem exivisse. Latuitque per annos res quam plurimos. Sed dum processu temporis Berengarius rex, nullo sibi resistente, regnum viriliter obtineret, ipse reatus proprii, sicut fuerat auctor, extitit proditor... Juvat autem, pater karissime, tanti hujus obitum regis et deflendo scribere, et scribendo deflere. Inerat namque illi honesta morum probitas, sancta et formidolosa severitas, et quem juventus ornabat in corpore splendida, mentis canities decoraverat sancta. Plane plus ipse reipublicæ, quam respublica decoris ei contulerat...

PREMIÈRE INVASION DES HONGROIS EN ITALIE.

(II, 9 et suivantes. *Voy.* XXVIII.)

Sol necdùm piscis signum deserens, arietis occupabat, cùm immenso collecto exercitu Italiam petunt, Aquilegiam, Veronam, munitissimas pertranseunt civitates et Ticinum, quæ nunc alio excellentiori Papia notatur vocabulo, nullis resistentibus veniunt. Rex igitur Berengarius tam præclarum novumque facinus (antehac enim neque nomen gentis hujus audierat) satis mirari non potuit. Italorum igitur, Tuscorum, Volscorum, Camerinorum, Spoletinorum quos-

dam libris, alios nuntiis directis, omnes tamen in unum venire præcepit, factusque est exercitus triplo Hungariorum validior.

Cumque sibi rex Berengarius tot adesse copias cerneret, superbiæ spiritu inflatur, magisque triumphum de hostibus multitudini suæ quam Deo tribuens, solus ipse cum paucis quodam in oppidulo degens, voluptati operam dabat. Quod igitur? Tantam mox ut Hungarii contemplati sunt multitudinem, animo consternati, quid facerent deliberare non poterant. Præliari penitus formidabant, fugere omninò nequibant. Verum inter utramque hanc æstuationem fugere magis quam præliari juvat, persequentibusque christianis, Adduam fluvium natando, ità ut nimiâ festinatione plurimi necti submergerentur, pertranseunt.

Hungarii denique consilio non malo accepto internuntiis christianos rogant, quatenus prædâ omni cum lucro reddita, ipsi incolumes remeare possent. Quam petitionem christiani funditus abdicantes, his proh dolor! insultabant, potiusque vincula quîs Hungari vincirentur, quàm arma quibus necarentur, exquirunt. Cùmque pagani christianorum animos hoc pacto mulcere nequirent, vetus rati melius consilium, captâ sese liberare satagunt fugâ, sicque fugiendo in Veronenses latissimos campos perveniunt.

Christianorum primi horum jàm novissimos insequuntur fitque eòdem pugnæ præludium, in quo victoriam habuêre pagani. Validiore verò propinquante exercitu, fugæ non immemores, cœptum iter percurrunt. Veneruntque christicolæ cum idololatribus pariter juxtà fluvium Brentam; equi enim nimiùm defatigati fugiendi copiam negabant Hungariis. Simul igitur utræque acies convenêre, memorati tantummodo fluvio alveo separatæ. Hungarii denique, nimio terrore coacti, omnem supellectilem, captivos, arma



omnia, equos, singulis tantum quibuscum remeare possent retentis, dare promittunt; hoc præthereà in onere suæ petitionis adjungunt ut si vitâ tantum comite, datis omnibus, illos remeare permitterent, se nunquam amplius Italiam ingressuros, filiis suis obsidibus datis, promitterent. Verum, heu! christiani superbiæ tumore decepti, minis paganos, ceu jàm victos, insequuntur, eisque continuò hujusmodi *απολογειαν*, id est responsionem, remittunt: « Si contraditum nobis, præsertim a contraditis jamque canibus mortuis, munus reciperemus, fædusque aliquod iniremus, insanos capite non sanus juraret Orestes! »

Hâc igitur Hungarii legatione desperati, collectis in unum fortissimis, tali sese mutuo sermone solantur: « Si hâc, quæ inpræsentiarum cernitur, luce perditâ, nihil est quod deterius proveniri possit hominibus, et quia locus preci nullus, fugiendi spes omnis ablata, colla summittere mori est, quid verendum nobis est tela inter ipsa ruere, morte mortem inferre? Numquid non fortunæ, et non imbecillitati casus deputandus est noster? Viriliter enim pugnando occumbere, non est mori, sed vivere. Hanc famam tantam, hanc *κλιρονομειαν*, id est hereditatem, ut à patribus nostris accepimus, nostris etiam relinquamus heredibus... Invalidæ plebis sanè congregatio plurima ad cœdem tantùm est exposita. Sed et Mars fugientem sœpissimè perimit, dimicantem fortiter protegit. Hi enim qui nobis supplicantibus non miserentur, ignorant, neque mente percipiunt, quia vincere quidem bonum est, supervincere nimis invidiosum.

Hâc itaque ex oratione utcumque animos recreati tres in partes insidias ponunt, recte ipsi fluvium transeundo hostes in medios ruunt. Christianorum enim plurimi, longâ propter internuntios expectatione fatigati, per castra, ut cibo re-

crearentur, descenderant : quos tantâ Hungarii celeritate confoderunt, ut in gulâ cibum transfigerent, aliis quibusdam, equis fugam negarent ablatis... Ad augmentum denique perditionis christianorum, non parva inter eos erat discordia. Nonnulli planè Hungariis non solum pugnam non inferebant, sed ut proximi caderent inhalabant, atque ad hoc perversi ipsi perverse facerant quatenùs dùm proximi caderent, soli ipsi quasi liberius regnarent. Qui, dùm proximorum necessitatibus subvenire negligunt, eorumque necem diligunt, ipsi propriam incurrunt. Fugiunt itaque christiani, sæviuntque pagani, et qui prius supplicare muneribus nequibant, supplicantibus postmodum parcere nesciebant. Interfectis denique fugatisque christianis, omnia Hungarii regni loca sæviendo percurrunt...

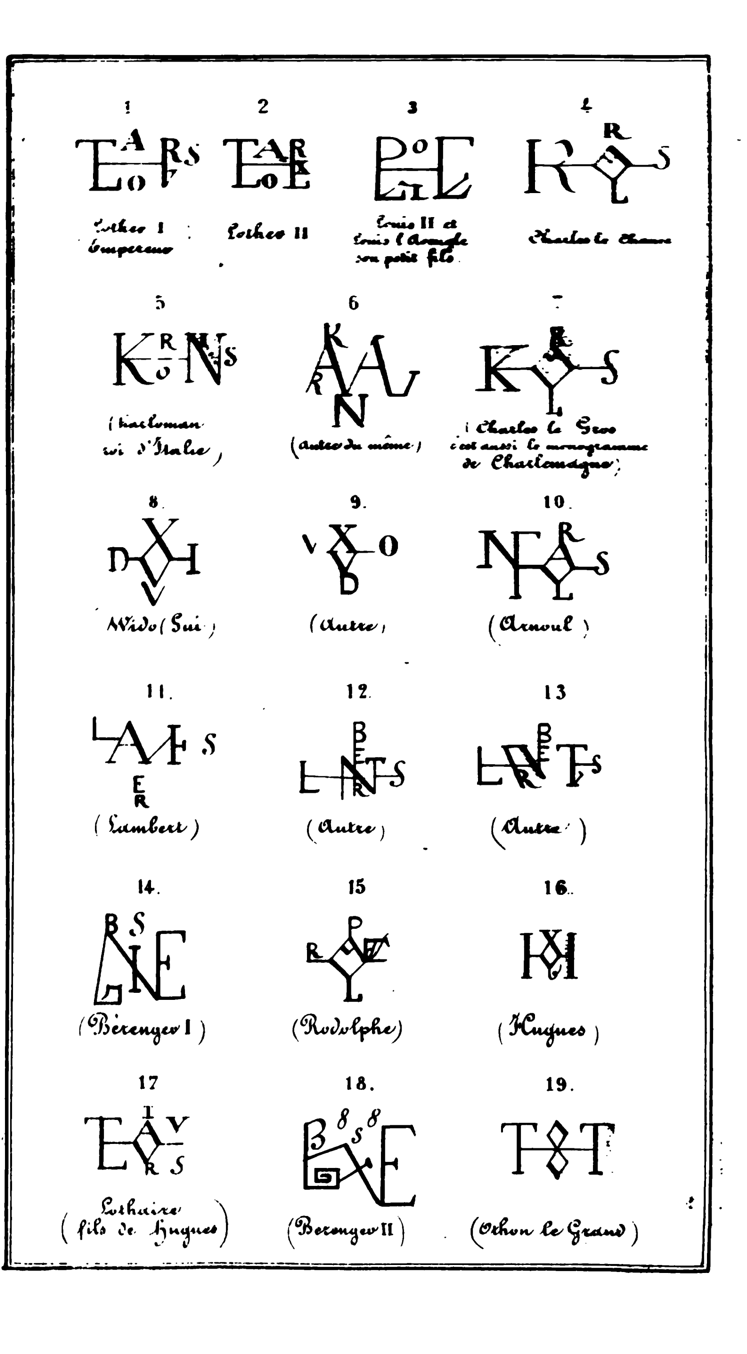
Ce passage de Luitprand est d'autant plus curieux que c'est le seul récit détaillé qui nous soit parvenu de cette lamentable journée. On y voit que les Hongrois avaient sur leurs adversaires non-seulement l'avantage de l'unité d'action et de cet invincible courage qui naît du désespoir, mais celui de l'expérience militaire. Leur mouvement offensif ne fut pas un élan aveugle et irréfléchi, puisqu'il résulte clairement du texte de Luitprand que trois détachements hongrois avaient repassé la rivière à l'insu des Italiens, et secondèrent l'attaque principale en prenant inopinément le camp ennemi à revers. Cette surprise, habilement concertée, ne réussit que trop bien, grâce à la fatigue et à l'imprévoyance des soldats de Bérenger, et surtout aux divisions qui existaient parmi eux.

SAC DE PAVIE.

(III, 3, *Voy.* XXXVI.)

(Voici maintenant un échantillon du style poétique de Luitprand, qui, comme nous l'avons déjà dit, faisait avec une assez grande facilité des vers de différentes mesures. Ceux-ci sont assurément des meilleurs, malgré leurs incorrections nombreuses et leur diction rude et contournée :)

Clarus ab infuso discedens sidere (F. æthere) Phœbus
Zodiaci primum solito conscendere sidus
Incipit, et gelidas dissolvere colle pruinas,
Æolus atque suos binos bis mittere flatus,
Ungrorum furibunda manus cùm gaudet in urbem,
Flatibus æoliis adjuta, infundere flammas.
Spiritibus validis parvus diffunditur ignis ;
Nec juvat Hungarios solis hos urere flammis,
Undique conveniunt, mortemque inferre minantur,
Confodiunt telis, calidus quos terruit ignis.
Uritur infelix olim formosa Papia !
Vulcanusque suos attollens flatibus artus,
Ecclesias patriamque simul conscendit in omnem.
Extinguuntur matres, pueri, innuptæque puellæ. (13 pieds)
Sancta catervatim moritur catecumina plebs tunc,
Præsul in urbe suâ hanc moritur sanctusque sacerdos,
Nomine qui proprio bonus est dictusque Johannes
Quod fuerat longo thecis in tempore clausum,
En jacet, hoc aliena manus ne tangeret aurum,
Atque per immensas dissolvitur igne cloacas.
Uritur infelix olim formosa Papia !
Cerneret argenti rivos, paterasque micantes,
Corpora majorum passim combusta virorum.
Jaspidis hic pretium viridis, rutilique topazi
Spernitur, et saphyrum, onyx, pulcherque beryllus
Institor heu ! faciem nullus tunc flectit ad aurum.
Uritur infelix olim formosa Papia !
Lucidus immensas eripit nec fonte carinas
Ticinus, sentina simul diffunditur igne.


1
Lothaire I
Empereur
2
Lothaire II
3
Louis II et
Louis l'Aveugle
son petit fils
4
Charles le Chauve
5
(Carloman
roi d'Italie)
6
(Autre du même)
7
(Charles le Gros
c'est aussi le monogramme
de Charlemagne)
8.
Wido (Gui)
9.
(Autre)
10.
(Arnoul)
11.
(Lambert)
12.
(Autre)
13
(Autre)
14.
(Bérenger I)
15
(Rodolphe)
16.
(Hugues)
17
Lothaire
(fils de Hugues)
18.
(Berenger II)
19.
(Othon le Grand)

XXXI

Nous réunissons ici les monogrammes des empereurs et rois d'Italie qui ont figuré dans le cours de ce récit. Ces signatures offrent, selon nous, un intérêt plus réel que les effigies figurées sur les sceaux de ces princes, effigies dont l'extrême barbarie d'exécution rend la ressemblance suspecte, tandis que les quelques lettres péniblement tracées au bas des chartes par ces mains si puissantes et si inexpérimentées dans l'art d'écrire, sont l'unique trace qui nous reste de leur existence, le seul vestige matériel qu'ils aient laissé en ce monde. (*Voir* la planche ci-jointe.)

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

ERRATA.

---

§ XII. Nous avons dit que Boson n'eut de sa femme Ermengarde, fille de Louis II, que *deux* enfants, un fils et une fille. Dans un rescrit de l'empereur Charles le Gros en faveur d'Ermengarde, veuve et régente, il est question formellement d'un fils et de *deux* filles. Selon toute apparence, l'une des deux mourut en bas âge.

Tous nos renvois au texte original de Liudprand, dans le cours de ce volume, se rapportent à la division adoptée dans l'édition de 1640. C'est aussi l'usage de cette édition qui nous a entraîné fréquemment à écrire *Luitprand* au lieu de *Liudprand*.

Les amours et la destinée tragique de Lother et de Waldrade ont inspiré à un littérateur assez médiocre du XVIIIe siècle une tragédie que nous citons seulement pour mémoire, bien qu'elle ait jadis provoqué des censures qu'on aurait pu lui épargner. *Lother et Waldrade, ou le Royaume mis en interdit,* n'est qu'une froide et banale satire de la religion catholique et de l'indissolubilité du mariage, dans laquelle la vérité historique est impitoyablement faussée d'un bout à l'autre.

L'auteur, Gudin de la Brenellerie, n'est plus connu que par sa liaison intime avec Beaumarchais. Sa tragédie, imprimée à Genève en 1767, et réimprimée en 1801 à Paris, est tombée dans l'oubli profond qu'elle n'avait jamais cessé de mériter.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LOTHER II ET WALDRADE.

Pages.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.



QUATRIÈME PARTIE.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.



FIN DE LA TABLE.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE A. WITTERSHEIM, RUE MONTMORENCY, 8.








3 9015 00534 9744
BOUND
SEP 27 1938
UNIV. OF MICH.
LIBRARY
DO NOT REMOVE
OR
MUTILA

